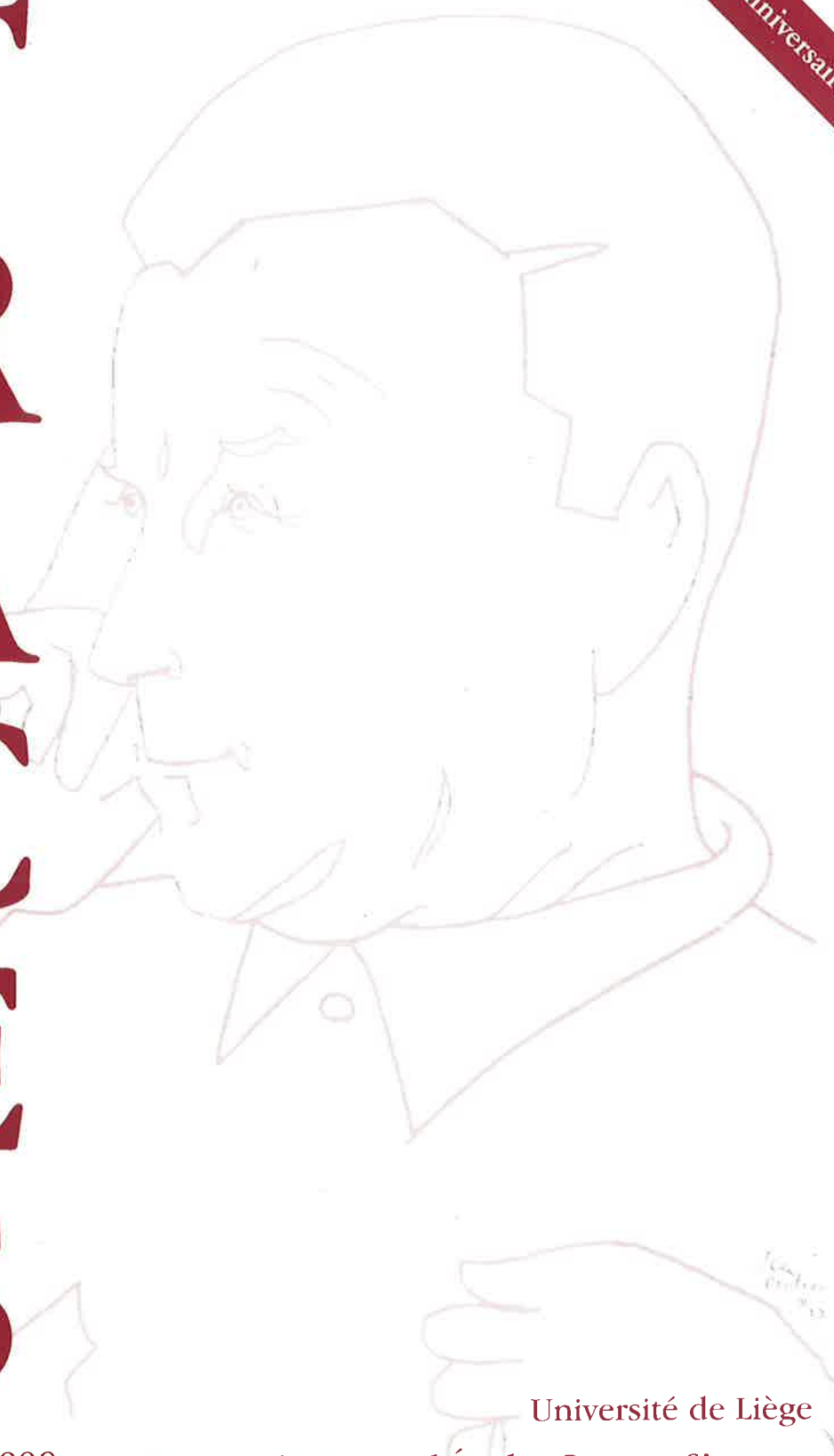


10^e anniversaire

TRACES



Université de Liège

N° 10, 1998

Travaux du Centre d'Études Georges Simenon

TRACES

10

En couverture :

Portrait de Simenon par Cocteau (pointe sèche, 1957, 25 × 40 cm)

Coll. Fonds Simenon.

TRACES

10

Université de Liège

Centre d'Études Georges Simenon

1998

Comité de gestion du Centre d'Études Georges Simenon

Paul DELBOUILLE, Président du Centre
Danielle BAJOMÉE, Directeur du Centre
Christine SWINGS, Conservateur du Fonds
Jacques DUBOIS
Pierre GOTHOT

Comité de rédaction de *TRACES*

Danielle BAJOMÉE
Paul DELBOUILLE
Jacques DUBOIS
Christine SWINGS
Directeur de publication : Michel LEMOINE

TRACES

Prix : 1 000 francs belges. Les numéros annuels précédents sont encore disponibles au prix de 600 francs belges pour les n^{os} 1 à 6, de 1 000 francs belges pour les n^{os} 7 et 9 et de 800 francs belges pour le n^o 8.

Diffusion, renseignements, suggestions, envois de manuscrits :

Christine SWINGS
Fonds Simenon,
Château de Colonster,
Allée des Érables,
B-4000 LIÈGE

Téléphone : + 32 4 366 30 22
366 52 71

Télécopie : + 32 4 366 45 95



Voici donc le dixième numéro de TRACES. Dix ans déjà que le Centre Simenon de l'Université de Liège édite et coordonne une revue scientifique exclusivement consacrée à l'œuvre de Georges Simenon; dix ans aussi que l'idée de colloques bisannuels voués à l'analyse des productions du grand romancier liégeois est née, introduisant peu à peu à ces rencontres qui verraient se réunir d'éminents spécialistes, des chercheurs, des écrivains et des lecteurs passionnés. Cinq des numéros parus reprennent les communications prononcées lors de ces journées de travail et de réflexion.

Le présent numéro se veut quelque peu différent. Il entend d'abord être la mémoire vive des numéros 1 à 10 en donnant les résumés des textes publiés depuis la création de la revue. Il offre aussi, et pour la première fois, la teneur des lettres américaines de Simenon à André Gide; enfin, pour cet exceptionnel anniversaire, il met à la disposition des amateurs, des collectionneurs et des fidèles de Simenon une iconographie abondante, choisie parmi des collections privées et parmi les richesses dont regorge le Fonds Simenon, aujourd'hui, comme hier, lieu d'accueil des ouvrages, des lettres ou des photographies que les héritiers de l'auteur des Maigret ont l'amabilité de continuer à nous transmettre.

Danielle BAJOMÉE
Professeur à l'Université de Liège
Directeur du Centre Simenon

Table des matières

Benoît DENIS, <i>Lettres américaines de Georges Simenon à André Gide (1945–1950)</i> . . .	11
Bernard ALAVOINE, Les Voleurs de navires : <i>un des terreaux où Simenon germait sous Georges Sim?</i>	53
Sandro VOLPE, <i>Pas feutrés : palimpseste simenonien</i>	67
Paul MERCIER, <i>La voie souterraine dans Feux rouges</i>	93
Abdelouahed MABROUR, <i>Un aspect de la description chez Simenon : la caractérisation adjecti- vale. I. – Considérations d'ordre morphologique</i>	109
Anne MATHONET et Françoise TILKIN, <i>L'étude du récit de paroles dans une production sérielle</i>	125
Michel LEMOINE, <i>Lieux sans nom et noms de lieux inventés</i>	137
Claude MENGUY, <i>Simenon : « sites classés »</i>	179
Pierre DELIGNY, <i>Simenon et Maigret de retour à Concarneau... ou Les Nouveaux Mystères du Chien jaune</i>	227
Michel CARLY, <i>Sur les routes de l'Arizona avec quatre Simenon en poche</i>	283
Pierre DELIGNY, <i>Inventaire des billets quotidiens de Georges Sim à la Gazette de Liège de novembre 1919 à décembre 1922 (I)</i>	337
<i>Résumés des articles parus dans les numéros 1 à 10 de Traces</i>	421
Le Fonds Simenon	449

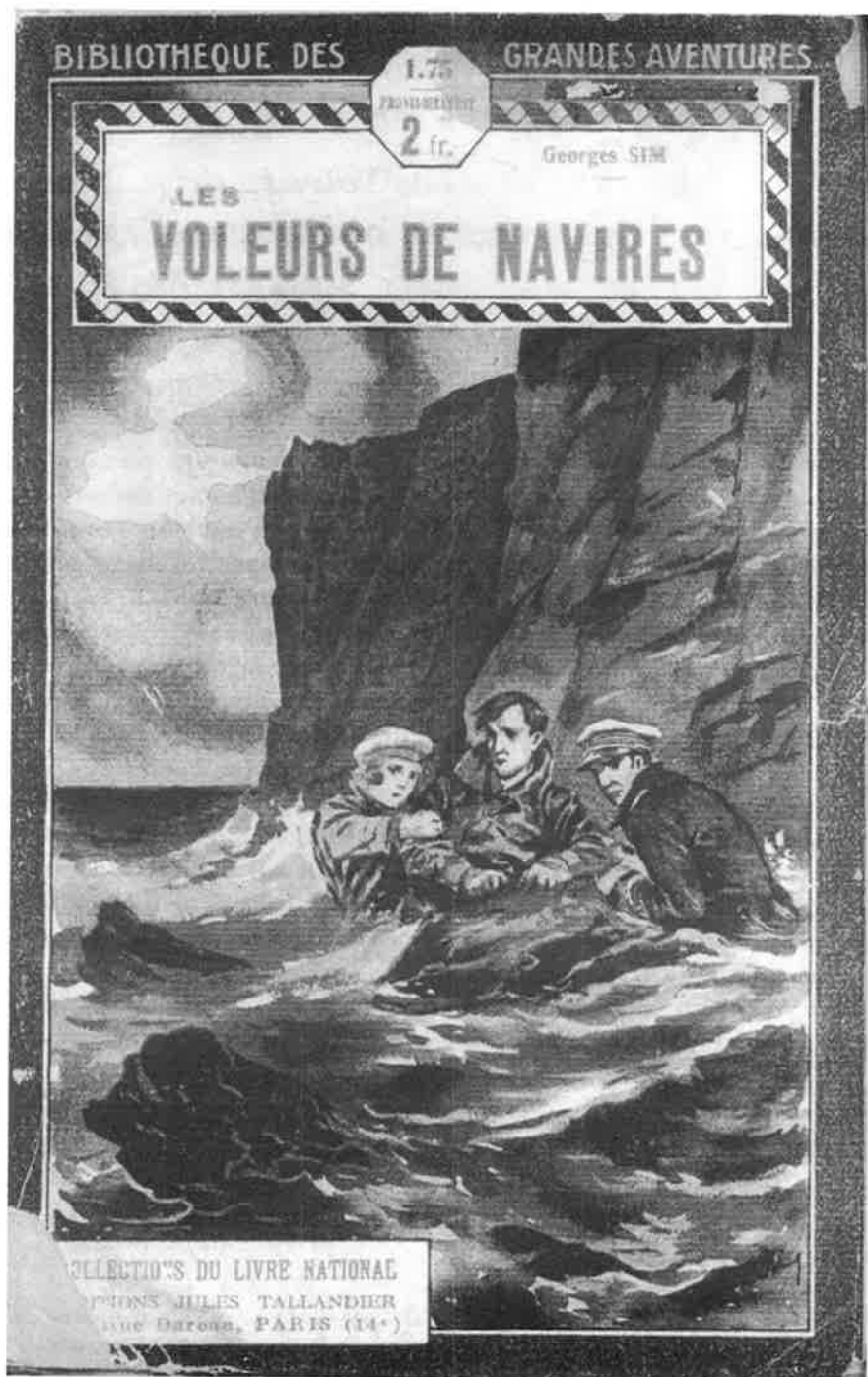
Bernard ALAVOINE

Les Voleurs de navires :
**un des terreaux où Simenon germait
sous Georges Sim ?**

LES ROMANS DE JEUNESSE de Simenon, écrits sous dix-sept pseudonymes dans les années vingt et trente, sont souvent ignorés en raison de leur appartenance à un genre boudé par une grande partie de l'institution littéraire. Pourtant, ces romans écrits très rapidement ne doivent pas être rejetés en bloc sous prétexte qu'ils puisent abondamment dans les clichés et obéissent aux exigences des collections populaires de l'époque. Comme le rappelle en effet Michel Lemoine, « c'est au cœur même de genres on ne peut plus paralittéraires que Simenon a appris à composer un roman ; c'est au sein de ce terreau qu'a germé une des sommes romanesques les plus importantes du siècle... »¹ Rapprocher les romans populaires et l'œuvre sous patronyme reste cependant difficile, tant ces deux volets de la création simenonienne semblent opposés. Et voir dans cette œuvre populaire le terreau des *Maigret* et des romans durs a de quoi surprendre. Si l'on met à part quelques romans qui annoncent Maigret, il est difficile de penser que cette production populaire est le germe de l'œuvre de Simenon. Et pourtant, une lecture attentive révélera des rapprochements intéressants sur certains points : des lieux, des situations, des personnages, des thèmes enfin sont nés dans cette œuvre sous pseudonyme largement rejetée par la critique.

On empruntera donc ce terme de *terreau* à Michel Lemoine pour illustrer les rapprochements entre les deux productions. En effet, si l'on ne tient pas compte des stéréotypes et des poncifs liés au genre populaire, on admettra que des liens thématiques sont possibles, que des personnages trouvent ici leur origine, qu'un style enfin est né dans ces écrits de jeunesse.

¹ Michel LEMOINE, « Les romans de jeunesse », in *Simenon, l'homme, l'univers, la création*, sous la direction de Michel LEMOINE et Christine SWINGS, Bruxelles, Éditions Complexe, 1993, p. 52.



C'est un roman de 1927 publié chez Tallandier, *Les Voleurs de navires*, qui sera l'objet de ces quelques réflexions. Il s'agit de l'un des treize romans d'aventures de la collection bleue des Éditions Jules Tallandier, «Grandes aventures et voyages excentriques», publiés par Simenon sous deux pseudonymes différents (Christian Brulls et Georges Sim). Le héros du roman *Les Voleurs de navires* a retenu notre attention parce qu'il est sans doute à l'origine d'un type de personnage présent dans une bonne dizaine de romans publiés de 1931 à 1947 : un jeune homme ambitieux, mais aussi sensible et angoissé, avide de vivre intensément et de modifier son statut social.

Il faut préciser que d'autres romans populaires ayant le même cahier des charges (l'amour qui triomphe après avoir été en butte à des ennemis féroces) pourraient se substituer au roman *Les Voleurs de navires*. Pour des raisons pratiques, il a fallu faire un choix qui demeure forcément subjectif : les qualités d'écriture de ce récit d'aventures nous ont paru, à tort ou à raison, suffisamment déterminantes. Voici donc un bref résumé de ce roman populaire de Georges Sim.

À une époque indéterminée, mais sans doute contemporaine de la rédaction, un jeune télégraphiste français de Liverpool propose à son directeur Herbert Fairlanks, patron de la British-Chilian Company, de partir à la recherche de navires qui disparaissent mystérieusement au large de la Terre de Feu. À bord du cargo «Le Santiago», notre héros Albert Viel, son patron Fairlanks, la fille de ce dernier, Miss Jennie, et l'inquiétant financier John Maxan voguent vers l'Amérique du Sud. Après maintes péripéties (arraisonnement du navire, noyades évitées, emprisonnements, luttes avec les sauvages et les bandits, etc.), le héros parviendra à surmonter tous les pièges et à atteindre tous ses objectifs².

² Albert Viel s'était donné les buts suivants :

- éviter la ruine de son patron,
- détruire une organisation criminelle,
- épouser la fille de l'armateur
- et surtout retrouver son père (objectif caché jusqu'à la fin, d'abord au lecteur, mais aussi à la jeune fille aimée).

*

* *

CE RÉSUMÉ met déjà en évidence les lieux communs et les stéréotypes liés au genre populaire : *Les Voleurs de navires* est à classer dans la catégorie « romans d'aventures exotiques » pour reprendre la terminologie utilisée par Michel Lemoine³. On notera l'importance des *dominantes*, au sens que Jakobson donne à ce mot⁴, aussi bien dans le décor exotique qui structure le roman, dans les stéréotypes de caractère idéologique (la supériorité de l'homme blanc sur les « sauvages »), mais surtout dans les personnages : le lecteur n'a aucune difficulté à classer les bons et les méchants, même si cette distinction évolue au cours du roman. Le héros fortement stéréotypé doit être jeune, d'origine modeste (pour accentuer « l'effet conte de fées »), amoureux d'une belle jeune fille et chargé d'une mission qu'il doit, bien sûr, réussir. Albert Viel répond à toutes ces caractéristiques et ne pourrait donc être qu'un personnage complètement artificiel. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que ces poncifs n'empêchent pas que le personnage soit « consistant » et qu'il ait donc une certaine dimension psychologique. Albert Viel, en effet, est un héros plus humain qu'il n'y paraît, d'abord parce que l'objet réel de sa mission est une recherche de paternité à la suite d'un serment fait à une mère mourante. Au-delà de l'aspect mélodramatique qui tient aussi du poncif, il faut être attentif à ce thème essentiel, tant dans le roman que dans l'œuvre future de Simenon. Albert Viel cherche le père qui l'a abandonné à cause d'un meurtre commis jadis : il s'agit donc pour notre héros de retrouver ce père doublement coupable, aux yeux de la société et aux yeux de son fils, mais aussi de le convaincre de renoncer à ses activités criminelles. Le héros sera d'abord victime d'une mystification (un faux père), avant de retrouver son vrai géniteur qui choisira de disparaître en signe d'expiation. La mort du père coïncide donc avec la découverte de l'identité, l'aboutissement de la quête étant à la fois négatif et positif.

Mélo ? Peut-être, mais significatif lorsque l'on songe à la récurrence de la mort du père du romancier dans la thématique de l'œuvre, et notamment avec cette citation du roman *Le Fils* (1957) :

³ Michel LEMOINE, *art. cit.*, p. 52.

⁴ Roman JAKOBSON, cité par Alain-Michel BOYER, *La Paralittérature*, Paris, P.U.F., 1992, pp. 100-101.

La date la plus importante, dans la vie d'un homme, est celle de la mort de son père [...] Ce n'est que quand ils n'ont plus besoin de lui que les fils comprennent que leur père est leur meilleur ami.⁵

D'autres aspects du personnage méritent également un peu d'attention, et bien sûr les sentiments qu'il a pour Miss Jennie. Le lecteur se doute dès les premières pages que la « tendre amitié » va se transformer en une relation plus forte, mais il sera aussi surpris par l'évolution des sentiments : Albert, sans cacher son amour, retient ses pulsions et Miss Jennie ne lui pose pas trop de questions, consciente que chacun doit remplir sa mission avant de songer au mariage (elle cherche aussi son père, disparu lors de l'arraisonnement du « Santiago »).

Romantisme de bas étage ? Peut-être encore, mais le comportement du héros est, à y regarder de près, plus humain que conventionnel. Toujours à cause du lourd secret qu'il ne peut encore partager avec la femme aimée, Albert montrera à Jennie sa faiblesse lorsqu'il croit être en présence de son père. Le héros est alors un vrai personnage simenonien, c'est-à-dire un homme avec ses failles, aux prises avec le destin, loin par conséquent du stéréotype déshumanisé.

Ce jeune héros nerveux, à la fois ambitieux et angoissé, nous le verrons ainsi surgir dans plusieurs œuvres de Simenon et notamment dans ces dix romans écrits entre 1931 et 1947 :

- *Au Rendez-Vous-des-Terre-Neuvas* (1931),
- *Le Coup de lune* (1933),
- *L'Âne-Rouge* (1933),
- *Long Cours* (1936),
- *Le Testament Donadieu* (1937),
- *Touriste de bananes* (1938),
- *Le Voyageur de la Toussaint* (1941),
- *L'Aîné des Ferchaux* (1945),
- *Les Noces de Poitiers* (1946),
- *Le Destin des Malou* (1947).

À l'exception du premier roman qui est une enquête du commissaire Maigret, les autres récits sont des *romans durs* publiés successivement chez Fayard, Gallimard et les Presses de la Cité⁶. Les dix héros de ces romans sont d'abord jeunes (l'âge moyen se situe entre 20 et 21 ans) et appartiennent

⁵ Georges SIMENON, *Le Fils*, in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 33, p. 353.

⁶ D'autres romans auraient pu être choisis : nous nous sommes volontairement limité à dix et ce choix demeure subjectif.

le plus souvent à un milieu modeste, mais non misérable. Leur emploi, lorsqu'ils en ont un, est le plus souvent précaire, de sorte qu'ils ont pour ambition de changer de statut social.

Dans *Au Rendez-Vous-des-Terre-Neuvas*, Pierre Le Clinche a 19 ans et occupe les fonctions de télégraphiste à bord d'un cargo, comme le héros des *Voleurs de navires*, Albert Viel. Fils d'un modeste marin, il espère gravir les échelons de la marine marchande et épouser bientôt Marie alors qu'une autre femme entre dans sa vie à l'occasion d'une campagne de pêche... Le jeune homme bien élevé qui veut s'affranchir et faire fortune, c'est Joseph Timar dans *Le Coup de lune* : fils de fonctionnaire, il jouera au héros en s'embarquant pour le Gabon et en s'enfonçant dans la forêt équatoriale avec Adèle... Quant à Jean Cholet dans *L'Âne-Rouge*, c'est un peu le jeune Simenon, reporter à Liège : Jean est en effet ce journaliste ambitieux, qui veut fuir Nantes (substrat de Liège) pour gagner Paris. Le caractère autobiographique du personnage se combine ici avec le stéréotype, tout au moins au début du roman.

Avec les œuvres parues chez Gallimard, qui se veulent plus « littéraires », on retrouve néanmoins le héros conventionnel au début du récit : c'est ainsi que Joseph Mittel, fils de truand (comme Albert Viel), va fuir à bord du cargo « Croix de Vie » vers l'Amérique du Sud, puis Tahiti dans *Long Cours*. C'est aussi Philippe Dargens, jeune homme arriviste du plus balzacien des romans de Simenon, *Le Testament Donadieu*, ou encore Oscar Donadieu, rejeton de cette famille liée à plusieurs scandales dans *Touriste de bananes* : ici encore, un jeune héros de 25 ans fuit à bord d'un cargo...

Le Voyageur de la Toussaint nous fait découvrir un héros plus jeune (19 ans) et plus vertueux : Gilles Mauvoisin, en effet, est droit et honnête, ce qui le rapproche du héros idéal du roman populaire. On ne pourra pas en dire autant d'un Michel Maudet, pourtant bien parti au début du roman *L'Aîné des Ferchaux* : ce secrétaire de 20 ans est un jeune marié plutôt sympathique avant que l'ambition le pousse à tout abandonner pour rechercher une hypothétique vie facile. Dans *Les Noces de Poitiers*, écrit en 1947, c'est le retour d'un héros moins marginal : Gérard Auvinet, fils d'une veuve sans ressources, est cependant un jeune homme ambitieux et sensible. Enfin, Alain Malou peut être comparé au personnage d'Albert Viel : le héros du *Destin des Malou* est en effet en quête de la vraie personnalité de son père et se singularise par sa droiture.

À travers ces dix romans, on assiste donc à une série de variations autour d'un stéréotype incarné par le héros des *Voleurs de navires*. La plupart du temps, ces jeunes gens sont animés d'une volonté farouche qui peut évoluer vers le bien ou le mal selon les circonstances. Leur origine

est le plus souvent modeste (sept fois sur dix), et lorsque ce n'est pas le cas, un revers de fortune ou la disparition du père aboutit au même déséquilibre. À cet égard, la situation familiale du héros des *Voleurs de navires* retiendra notre attention : Albert Viel est le fils d'une gouvernante décédée depuis peu et d'un médecin disparu mystérieusement après la naissance du héros. Le stéréotype de l'orphelin appartient certes au genre populaire et permet d'apporter facilement une touche d'émotion au roman. Il apparaît cependant que Simenon réutilise le cliché de l'orphelin dans six romans sur dix. Ou bien en effet les parents, mais le plus souvent le père, sont décédés ou disparus au début du roman : c'est le cas de *Long Cours*, *Touriste de bananes*, *Le Voyageur de la Toussaint* et *Les Noces de Poitiers*. Ou bien le père va mourir pendant le roman et notamment dans *L'Âne-Rouge* et *Le Destin des Malou*. Enfin, dans les autres œuvres citées, on observera que les pères sont, soit lointains, soit inconsistants : ils ne remplissent donc plus leur fonction paternelle.

La recherche de la paternité et d'une façon plus générale les relations père/fils, déjà au centre de notre roman populaire, vont bien constituer un thème récurrent chez Simenon, qui dépasse largement les dix œuvres étudiées, comme nous l'avons noté plus haut avec la citation du roman *Le Fils*⁷. Dans ce récit à la première personne, l'abnégation totale du père rappelle à la fois la confession et le sacrifice de Bird/Sheller, père du héros des *Voleurs de navires*. On songe aussi à Steve Adams, de père anglais (officier de marine marchande) et de mère française (serveuse) dans *Le Passage de la ligne*⁸ ou encore à *L'Horloger d'Everton*, où les relations entre un père et un fils constituent le véritable sujet du roman⁹.

On assiste donc à un détournement du stéréotype dans de nombreux « romans durs » de Simenon. Le romancier reste bien sûr fidèle à un type de héros, jeune, ambitieux, sensible et marqué par une situation familiale déséquilibrée, mais « effacera » ensuite progressivement les traits qui appartiennent au cliché. Débarrassé du cahier des charges du roman populaire, le héros devient plus humain et acquiert son autonomie, ce qui expliquera les dénouements très variés des dix romans auxquels nous faisons référence.

⁷ Voir note 2.

⁸ Georges SIMENON, *Le Passage de la ligne*, Lausanne, Rencontre, t. 35.

⁹ Georges SIMENON, *L'Horloger d'Everton*, Lausanne, Rencontre, t. 31.

*

* *

PARMI LES STÉRÉOTYPES des *Voleurs de navires*, on aura remarqué le décor dans lequel évoluent les personnages. Le titre de la série de l'éditeur Tallandier, « Grandes aventures et voyages excentriques », impose un cadre exotique. Parti de Liverpool, c'est donc au large de la Terre de Feu que nous entraînent Albert Viel et ses compagnons. L'extrémité du continent sud-américain est propice à l'aventure à cause du mythique Cap Horn qui connote les pires dangers de la navigation, et Ushuaia qui représente aujourd'hui encore une contrée lointaine et mystérieuse. Dans les années vingt, cet aspect exotique est encore plus fort, d'autant que Simenon ajoute aux stéréotypes classiques de l'île, de la mer et de la forêt, celui de l'indigène arriéré. Les Fuégiens sont en effet représentés comme des sous-hommes inquiétants et barbares pour mieux montrer la supériorité de la race blanche : cliché de type racial, qui choque aujourd'hui, répandu malheureusement dans la littérature populaire de ces années-là.

Alors, que reste-t-il du décor artificiel des *Voleurs de navires* (que Simenon ne connaissait qu'à travers des cartes et des encyclopédies) ? C'est probablement le stéréotype dont le romancier s'est le plus facilement débarrassé : dans les *Maigret* et les *romans durs*, les décors sont en effet bien réels et issus du souvenir de l'auteur¹⁰. En revanche, les allusions de type racial sont moins flagrantes dans les romans psychologiques, mais n'ont pas complètement disparu, notamment avec les portraits peu flatteurs des Noirs de Colombie évoqués dans *Long Cours*¹¹.

Le dernier élément important des *Voleurs de navires* est l'intrigue qui se noue entre Albert et Jennie. La jeune fille du roman populaire est riche (c'est une sorte de princesse moderne) et ne possède que des qualités physiques et morales. Jennie est en outre délicate, subtile, raffinée, et très attachée... à son père (il est vrai que sa mère est décédée). Pour parfaire ce tableau, l'héroïne a le goût du risque et fait preuve d'un courage

¹⁰ Notons ainsi le Gabon et son climat hostile dans *Le Coup de lune*, la Colombie, l'Équateur et la Polynésie dans *Long Cours*, de nouveau Tahiti dans *Touriste de bananes* et Panama dans *L'Aîné des Ferchaux*, pour ne prendre que les romans de notre corpus.

¹¹ Parmi plusieurs citations, notons : « Les nègres ne pouvaient se décider à dormir comme tout le monde. Tels des chats ou des fauves, ils se relevaient la nuit et rôdaient Dieu sait où... » (Georges SIMENON, *Long Cours*, Lausanne, Rencontre, t. 6, p. 141) ou encore : « Il regardait avec haine le visage des nègres, toujours les mêmes ! L'un d'eux avait l'habitude de saluer en ouvrant la bouche toute grande dans un sourire idiot... » (*id.*, p. 161).

qui n'a d'égal que celui d'Albert... Sorte d'équivalent féminin du héros conventionnel, ce personnage fortement stéréotypé a peu de chances d'être repris tel quel dans le roman traditionnel. On ne retrouvera donc pas de Jennie dans notre choix de romans, mais des femmes qui sont souvent à l'opposé du stéréotype. L'amour est cependant présent dans neuf romans sur dix, et il convient d'observer de plus près le statut de ces héroïnes.

Dans *Au Rendez-Vous-des-Terre-Neuvas*, le héros se trouve confronté à deux femmes : Marie, la petite fiancée, et Adèle, prostituée courtisée par plusieurs membres de l'équipage du cargo sur lequel Pierre Le Clinche s'est embarqué. Grâce à Maigret, qui joue ici le rôle du père, l'ordre est rétabli à la fin du roman, de sorte que la femme vertueuse triomphe de celle qui incarne le mal. Il y a donc une sorte de dédoublement de la femme idéale, puisque Pierre succombe à la tentation d'Adèle tout en aimant, semble-t-il, la sage Marie. Une autre Adèle (il existe une symbolique des prénoms chez Simenon!), celle du *Coup de Lune*, est incontestablement le contraire de Jennie : malhonnête et criminelle, vulgaire mais désirable, elle séduira Joseph Timar avant que celui n'ouvre les yeux sur cette femme redoutable. La Lulu de *L'Âne-Rouge* est une anti-Jennie, par sa médiocrité mais aussi finalement par son côté fragile, et donc humain. Avec Charlotte, la compagne de Joseph Mittel dans *Long Cours*, voici un personnage profondément négatif qui n'hésite pas à tromper le héros et à tuer. La Martine du *Testament Donadieu* n'est guère plus sympathique puisqu'elle fera disparaître le héros avant de se tuer elle-même.

Que dire de Tamatéa, fille publique qui vit avec Oscar Donadieu, héros de *Touriste de bananes*, sinon qu'elle représente le contraire de l'héroïne conventionnelle : son statut de prostituée, son origine ethnique, sa modestie enfin sont antithétiques aux yeux mêmes d'Oscar, ce fils de grand bourgeois en rupture de milieu. Le personnage du *Voyageur de la Toussaint* est en revanche une des rares femmes qui aient une influence favorable sur ces héros de romans psychologiques : Colette apportera l'équilibre affectif à Gilles Mauvoisin, qui permettra à cette femme plus âgée que lui de se libérer. S'il convient de noter l'issue heureuse de l'histoire, on ne peut cependant comparer Colette à Jennie...

Avec *L'Aîné des Ferchaux*, trois femmes prennent place successivement dans la vie du héros : l'épouse délaissée, l'entraîneuse, et enfin l'aventurière pseudo-mondaine. Difficile de voir un réel modèle dans ces trois femmes ! Bien au contraire, elles symbolisent trois étapes de la lente dégradation du héros, et ne semblent être que le reflet de son comportement immoral.

En revanche, dans *Les Noces de Poitiers*, on retrouvera l'ordre initial après la confrontation du héros avec deux femmes, comme dans *Au Rendez-*

Vous-des-Terre-Neuvas : Gérard Auvinet cède d'abord aux charmes de Pilar, la troublante courtisane, avant de comprendre que c'est Linette, la jeune fille modeste mais vertueuse, qui lui apportera l'équilibre.

Dans le *roman dur*, reflet de la vie, la femme est donc une « anti-Jennie » dans le sens où elle ne peut durablement répondre à toutes les aspirations physiques, morales et affectives de l'homme. Ce traitement particulier réservé au personnage féminin, à quelques exceptions près cependant, permet ici de mesurer l'écart entre le roman populaire et le reste de l'œuvre de Simenon.

*

* *

LE ROMAN POPULAIRE de Georges Simenon *Les Voleurs de navires* est-il la matrice de plusieurs œuvres romanesques postérieures ? Probablement pas, d'autant que — rappelons-le — d'autres romans sous pseudonymes auraient pu être choisis pour servir de point de départ à cette comparaison¹². En réalité, on a voulu montrer que le roman populaire de Simenon n'est pas aussi artificiel qu'on le prétend, et surtout qu'il a généré des personnages et des thèmes présents dans les romans de la consécration, et notamment dans ceux parus chez Gallimard.

Ainsi, *Les Voleurs de navires* ont retenu notre attention pour ces apports incontestables au roman policier et surtout au roman psychologique. Presque vingt ans après la rédaction du roman populaire, Simenon restera fidèle à un héros jeune, sensible, ambitieux, avide de modifier son statut : peut-être que finalement Albert ressemble un peu à Georges ? Régulièrement, la recherche du père et les problèmes liés à la paternité, déjà présents dans *Les Voleurs de navires*, resurgiront comme un *leitmotiv* dans l'œuvre de Simenon. Régulièrement encore, les fuites, ruptures et autres déviations, révélées par les bateaux, les îles ou autres contrées exotiques, continueront à hanter Simenon, même si le cliché semble avoir définitivement disparu. C'est finalement le dépassement du stéréotype avec les personnages féminins qui représente la véritable évolution dans la création romanesque de Simenon. En choisissant cette approche, le romancier permet à ses personnages de devenir réellement humains : l'héroïne de

¹² L'œuvre sous pseudonymes reste difficile à trouver malgré quelques rééditions. Cependant le travail de Michel LEMOINE montre que de nombreux héros des romans populaires pourraient être objets d'étude (*L'Autre Univers de Simenon*, Liège, C.L.P.C.F., 1991).

Simenon est-elle pour autant complètement coupée du modèle incarné par la Jennie des *Voleurs de navires*? Ce n'est pas sûr, car cette femme garde son pouvoir attractif sur le héros qui considère celle-ci comme une véritable héroïne, tel Joseph Timar littéralement subjugué par l'inquiétante Adèle. Le personnage féminin est particulièrement diversifié chez Simenon, comme si l'auteur avait voulu communiquer son besoin de connaître toutes les femmes : son essai *La Femme en France*, écrit en 1959, témoigne de l'intérêt qu'il porte au sujet...¹³ Tour à tour adjuvant ou opposant, l'héroïne simenonienne n'est donc pas réductible à un type, mais ne peut paradoxalement être complètement étrangère au modèle présent dans *Les Voleurs de navires*.

Issu du stéréotype, ou partageant avec celui-ci des traits de caractère, le personnage des « romans durs » s'est libéré de certaines contraintes liées au genre populaire. Simenon, en lui procurant cette autonomie, a de ce fait modifié complètement les règles du roman. La différence essentielle entre les deux types de production serait alors la primauté du personnage sur l'intrigue dans l'œuvre « littéraire », alors que les « dominantes » régissent le roman populaire¹⁴. Rappelons à ce sujet les paroles de Simenon dans un entretien qu'il nous avait accordé en 1979 :

La situation ne m'intéresse pas, ni l'intrigue..., ce sont les personnages qui m'intéressent [...] Je cherche quel événement va se passer au premier chapitre qui va changer le destin d'un homme, qui va le fausser. C'est tout ce que je recherche. Il n'y a aucun plan...¹⁵

Le roman populaire a donc fourni des personnages à l'état d'ébauche qui vont ensuite se trouver en quelque sorte livrés à eux-mêmes, c'est-à-dire confrontés avec le destin dans les *Maigret* et les *romans durs*. Dès lors, l'issue du récit est souvent imprévisible, alors que dans la production populaire du type *Les Voleurs de navires*, le romancier s'orientait invariablement vers une « *happy end* »¹⁶. Libéré de la contrainte (= l'amour vainqueur de tous les périls), Simenon donne bien à ses personnages la possibilité d'évoluer d'une

¹³ Georges SIMENON, *La Femme en France*, Lausanne, Rencontre, t. 36.

¹⁴ Voir note 1.

¹⁵ Bernard ALAVOINE, « Entretiens avec Georges Simenon », in *Cahiers Simenon*, n° 3, Les Amis de Georges Simenon, Bruxelles, 1989, pp. 21-24.

¹⁶ Ainsi, dans les dix romans que nous avons choisis, on assiste aux dénouements suivants :

- issue heureuse dans trois romans (retour à l'ordre initial) ;
- issue plutôt positive dans un roman ;
- issue incertaine dans un roman ;
- échec relatif dans deux romans ;
- issue tragique (mort du héros) dans trois romans.

façon inattendue pour le lecteur. L'intérêt d'un roman comme *Les Voleurs de Navires* réside donc essentiellement dans les personnages principaux (les autres étant vraiment réduits à des clichés sommaires) : le jeune homme, et dans une moindre mesure la jeune fille, sont de vrais personnages qui ont des traits de caractère dépassant largement le stéréotype et peuvent nous émouvoir, notamment par leurs faiblesses ou leurs hésitations.

Sous cet éclairage, le roman populaire de Simenon, longtemps décrié par la critique, et parfois renié par son auteur, doit être pris en considération. Certes ce produit de grande diffusion a-t-il été écrit trop rapidement, comme en témoignent de nombreuses négligences de forme et quelques erreurs dans le récit¹⁷. Il n'en reste pas moins que, globalement, ce roman populaire est cohérent et qu'il préfigure d'abord la série des *Maigret*, puis les *romans durs*. Dans l'ensemble de la production de Simenon, le fil conducteur, c'est probablement le personnage romanesque : à lui seul il assure l'unité de l'œuvre et il permet de ne pas négliger les romans de jeunesse comme *Les Voleurs de navires*.

¹⁷ Parmi les négligences, on peut citer l'âge du père de Jennie : au début du roman, ce personnage a « la cinquantaine sportive », mais après quelques jours d'aventures mouvementées, il est devenu un « vieillard » !

Annexe

Tableau récapitulatif des dix romans comparés avec *Les Voleurs de navires*

Titres	Héros	Âge	Statut ou profession	Issue	Lieu	Héroïne	Père/mère
<i>Le Coup de lune</i>	Joseph Timar	23	fils de fonctionnaire	échec relatif	Gabon	Adèle = assassin	
<i>L'Âme-Rouge</i>	Jean Cholet	16	journaliste	retour à la norme	France (Nantes)	Lulu = artiste	mort du père
<i>Long Cours</i>	Joseph Mittel	22	fils de truand	mort du héros	Colombie Équateur Tahiti	Charlotte = assassin	père disparu
<i>Le Testament Donadieu</i>	Philippe Dargens	25	fils d'un banquier ruiné	mort du héros et de l'héroïne	France	Martine	père lointain
<i>Touriste de bananes</i>	Oscar Donadieu	25	fils d'un armateur	suicide du héros	Cargo Tahiti	Tamatéa = fille publique	père décédé
<i>Le Voyageur de la Toussaint</i>	Gilles Mauvoisin	19	fils d'artistes	issue heureuse	France + voyages avant	Colette = veuve	père et mère décédés
<i>L'Aîné des Ferchaux</i>	Michel Maudet	20	secrétaire	déviance, issue immorale	Panama	Lina, Renée, Mrs Lampson	
<i>Les Noces de Poitiers</i>	Gérard Auvinet	20	fils d'une veuve	issue heureuse	France	Linette, Pilar	père décédé
<i>Le Destin des Malou</i>	Alain Malou	17	étudiant	issue plutôt positive	France		père décédé, suicide
<i>Au Rendez-Vous-des-Terre-Neuvas</i>	Pierre Le Clinche	19	télégraphiste sur un cargo	issue heureuse	France + cargo	Adèle, Marie	père peu présent

Sandro VOLPE

Pas feutrés : palimpseste simenonien*

LA LECTURE TERMINÉE, le roman remis sur l'étagère, cette histoire, ces personnages ne s'évanouissent pas instantanément. Ou plutôt, ils semblent avoir disparu, mais reviennent nous rendre visite avec insistance. Pas toujours, bien sûr. Mais parfois, ils ressemblent aux rêves dont parle Cortázar, ces rêves qui ne s'en vont pas avec le dentifrice, qui restent collés au matin et repoussent les bruits du jour.

1.- Réécritures

1.1. Beaucoup d'écrivains ne savent pas résister à la tentation d'une suite. Souvent cette suite n'est pas une suite chronologique : elle se retourne vers la même histoire, pour la saturer différemment, pour en offrir une autre version, pour contribuer à en dévoiler les secrets. Tentation de réécriture que l'on trouve également chez le lecteur, comme en témoigne par exemple l'opération originale menée il y a quelques années par Ève Gonin sur un texte de Constant¹, un appendice qui complète l'autre vision du texte, cette zone d'ombre que le registre narratif de Constant ne permettait pas d'illuminer exhaustivement.

De la part de l'auteur, cette tentation prend différentes formes. Tout d'abord la réitération, avec des renversements successifs de perspective, d'une séquence initiale ; amplification à l'intérieur d'un même texte, qui est présente de façon considérable dans l'histoire du roman. Il est plus rare qu'un auteur reprenne une même histoire à l'intérieur de textes différents, comme dans l'exemple de la trilogie gidienne constituée par *L'École des femmes*, *Robert* et *Geneviève*², dont l'écriture s'étendra de 1926 à 1933.

* Cet article a paru en langue italienne dans le n° 15 des *Quaderni di lingue e letteratura straniera*, Palerme, 1994, sous le titre « Passi felpati : palinsesto simenoniano ».

¹ È. GONIN, *Le Point de vue d'Ellénore. Une réécriture d'Adolphe*, Paris, José Corti, 1981.

² Cf. S. VOLPE, *L'Occhio del narratore*, Palerme, « Quaderni del Circolo Semiologico Siciliano », n° 20, 1984, pp. 68-69.

1.2. La trilogie gidienne avait été conçue au lendemain de la publication des *Faux-Monnayeurs*, dans le sillage de ce roman aux multiples perspectives qui réalisait pleinement le désir d'une œuvre « large et panoramique » manifesté à Gide par son ami Martin du Gard en 1920³. De nombreuses années plus tard, dans une lettre de mai 1948, avec un renversement de rôles ne manquant pas d'ironie involontaire, Gide invite Simenon à « construire » ce roman polyphonique qui apparaît tout à fait éloigné d'une écriture habituellement soutenue — comme l'admettait explicitement Simenon — par un seul personnage à la fois⁴. Et, avec le temps, ce qui pouvait apparaître comme une limite s'affirmera comme un point fort : « J'ai une discipline rigoureuse pour rester dans la peau de mes personnages, de mon personnage principal surtout, car généralement dans mes romans, même s'il y a plusieurs personnages, tout est vu par l'œil d'un seul et c'est celui-là que je dois être »⁵.

2.- Trilogie du tailleur et du chapelier

2.1. La lettre de Gide porte la date du 2 mai 1948, et le Maître ignore totalement la singulière opération de réécriture que l'ami Simenon est en train d'accomplir dans le refuge solitaire de Stud Barn, un ranch près de Tumacacori, dans l'Arizona, à la frontière mexicaine⁶. En l'espace de deux ans, du début 1947 à la fin 1948, au début de la « période américaine »⁷, Simenon reviendra trois fois à la même histoire, avec une petite trilogie formée par la nouvelle *Le Petit Tailleur et le chapelier*, la version *Bénis soient*

³ A. GIDE – R. MARTIN DU GARD, *Correspondance 1913–1951*, Paris, Gallimard, 1968, p. 153 (lettre du 22 juillet 1920).

⁴ Dans une lettre de janvier 1939 adressée à Gide, Simenon avait été très explicite sur cet aspect.

⁵ R. STÉPHANE, *Georges Simenon, Portrait-Souvenir*, Tallandier, 1963, p. 174 ; cf. aussi l'interview de Carvel COLLINS dans *Writers at Work, The Paris Review Interview* (M. Cowley éd.), New York, Penguin, 1977 (reprise dans G. SIMENON, *L'Âge du roman*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1988).

⁶ Cf. P. MARNHAM, *The Man Who Wasn't Maigret. A Portrait of Georges Simenon*, Londres, Bloomsbury Publishing Ltd., 1992.

⁷ Durant la période américaine, comme le rappelle Nicholas Hewitt dans « The American writing of Simenon » (dans *New Comparison*, Londres, 10, 1990, p. 102) ou plus exactement entre le 15 octobre 1945 et le 19 mars 1955, Simenon écrit 53 romans, équitablement divisés entre les Maigret (26) et les autres (27). Le contexte local est dans l'ensemble plutôt marginal, et la trilogie que nous allons examiner y reste totalement étrangère.

les *humbles* et le roman *Les Fantômes du chapelier*⁸. La chronologie de la composition et l'ordre de publication des différents textes⁹ sont plutôt embrouillés : du texte de la nouvelle *Le Petit Tailleur et le chapelier*, écrite en Floride à Bradenton Beach en mars 1947, Simenon tire une version légèrement différente (surtout à la fin), *Bénis soient les humbles*, qui est traduite en anglais par Frances Frenaye sous le titre de *Blessed are the Meek* et obtient en 1949 le premier prix (2 000 \$) du 4^e concours annuel de la nouvelle policière organisé par l'*Ellery Queen's Mystery Magazine*¹⁰, qui la publie dans le numéro 65 d'avril 1949 ; *Mystère Magazine* (édition française de la revue américaine) présente dans le numéro 16 de mai 1949 la traduction française de la version anglaise, tandis que la version originale sera publiée seulement en 1950 dans le recueil *Maigret et les petits cochons sans queue*¹¹. Entre-temps, en décembre 1948, à Tumacacori, Simenon avait tiré de la nouvelle un roman, *Les Fantômes du chapelier*, qui modifie substantiellement l'intrigue du *Petit Tailleur* et surtout en renverse le filtre narratif, en remplaçant le tailleur par le chapelier¹².

⁸ Dans les pages suivantes seront utilisés pour les textes simenoniens les sigles suivants : PT (*Le Petit Tailleur et le chapelier*, in *Tout Simenon*, t. 4, Paris, Presses de la Cité, 1988, pp. 463–490) ; BH (*Bénis soient les humbles*, in G. SIMENON, *Œuvres complètes*, Lausanne, Éditions Rencontre, t. 25, 1969, pp. 226–232) ; BM (*Blessed are the Meek*, dans *The Queen's Awards, 1949, The Winners of the Fourth Annual Detective Short-Story Contest Sponsored by "Ellery Queen's Mystery Magazine"*, Boston, Little Brown and Company, 1949, pp. 3–36) ; FC (*Les Fantômes du chapelier*, in *Tout Simenon*, t. 3, Paris, Presses de la Cité, 1987, pp. 461–560).

⁹ Sur la chronologie des différentes versions, cf. G. SIGAUX, « Avant-propos » à G. SIMENON, *Œuvres complètes*, Lausanne, Éditions Rencontre, t. 25, 1969, pp. 9–10 et S. G. ESKIN, *Simenon. A Critical Biography*, Jefferson (North Carolina) et Londres, McFarland & Company, Inc., Publishers, 1987, p. 167 ; en ce qui concerne en particulier *Le Petit Tailleur et le chapelier* et *Bénis soient les humbles*, voir aussi Cl. MENGUY, « Inventaire raisonné des nouvelles de Georges Simenon », in *Cahiers Simenon*, n° 6, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1993, pp. 122–123 ; pour *Les Fantômes du chapelier*, nous renvoyons à Cl. MENGUY, « Bibliographie des éditions originales de Georges Simenon y compris les œuvres publiées sous des pseudonymes », *Le Livre et l'estampe*, n° 49–50, Bruxelles, 1967, p. 65.

¹⁰ Cf. P. ASSOULINE, *Simenon. Biographie*, Paris, Julliard, 1992, p. 399 : « Au début de l'année [1949], l'éditeur Little Brown et le *Ellery Queen's Magazine* lui ont offert un magnifique cadeau : le premier prix de la nouvelle policière. Sa surprise est totale, d'autant qu'il n'était pas candidat. Peu lui importe le chèque de 2 000 dollars, malgré le commentaire de Sven Nielsen ("Une Buick pour un Français !") Simenon est sincèrement touché par l'honneur qui lui est fait. C'est bien la première fois qu'un auteur de langue française l'emporte aux États-Unis sur un terrain où les Anglo-Saxons passent pour des maîtres incontestés ».

¹¹ *Le Petit Tailleur et le chapelier* et *Bénis soient les humbles* seront mis en parallèle par Igor B. MASLOWSKI dans son anthologie *La Douzaine du diable*, Paris, Éditions de la Première Chance, Jourdain Conil, 1953.

¹² Cf. J. BEDNER, *Simenon et le jeu des deux histoires. Essai sur les romans policiers*, Amsterdam, Travaux de l'Institut de Romanistique de l'Université d'Amsterdam, 1990, p. 100 :

Pour mettre au point les différences diégétiques entre les différentes versions, il convient de se référer à une brève synthèse du premier texte, *Le Petit Tailleur*. Une petite ville française plongée sous une pluie d'automne est bouleversée par une série de meurtres : six femmes étranglées en quelques jours. Par hasard, Kachoudas, tailleur d'origine arménienne, découvre que le chapelier Labbé, son voisin d'en face, est l'assassin. Mais Labbé est au courant de sa découverte et Kachoudas lutte contre la peur du chapelier et le désir de percevoir la récompense de 20 000 francs ; quand finalement il se décide à le dénoncer, il est devancé par la femme de ménage de Labbé. Par rapport au *Petit Tailleur*, le texte de *Bénis soient les humbles* comporte, avec quelques différences marginales (les titres présents dans le *Petit Tailleur* disparaissent dans les quatre chapitres et les trois premiers contiennent des petites corrections stylistiques), une version plutôt différente de la deuxième partie du quatrième chapitre : la fin en est modifiée et c'est Kachoudas, cette fois-ci, qui précède la bonne de Labbé, en dénonçant le chapelier et en percevant la récompense¹³.

Le passage de la nouvelle au roman¹⁴ comporte avant tout une augmentation considérable des chapitres (de 4 à 10) ainsi que du total des pages

« Le roman reprend l'histoire des meurtres, mais la raconte sans l'intermédiaire de la seconde histoire, en focalisation interne sur le criminel, de sorte que l'enquêteur, observé du dehors, y devient un personnage marginal. La différence avec le récit policier se ramène donc en premier lieu à un changement d'optique ».

¹³ Quelques différences subsistent du reste également par rapport à la version anglaise ; nous signalons les plus importantes :

- Le monologue de Kachoudas (22 lignes dans le texte français, totalement supprimées dans le texte anglais) de retour du couvent jusqu'au seuil de la maison, où l'attend sa femme qui lui annonce la présence du commissaire (cf. BH 227/BM 33) ;
- La fin est largement coupée : « Et le petit tailleur, qui venait de gagner ses vingt mille francs, peut-être plus, on verrait plus tard, ne pouvait faire moins que sourire, d'un sourire un peu gêné mais amical, en tout cas bienveillant, qui provoqua l'indignation de la femme de ménage » (BH 232) ; « *And the little tailor, who had just won his twenty thousand francs, could not help smiling back* » (BM 36). Il s'agit d'ailleurs d'une fin déjà considérablement raccourcie par rapport au *Petit Tailleur* : voir à ce sujet J. BEDNER, « Du genre policier au roman psychologique. *Le Petit Tailleur et le chapelier et Les Fantômes du chapelier* », in *Traces*, n° 1, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1989, p. 181.

¹⁴ La reprise d'un même contenu diégétique dans des œuvres successives constitue une exception, certainement, mais pas un cas unique : voir à ce sujet M. LEMOINE, « De la nouvelle au roman », in *Cabiers Simenon*, n° 6, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1993, p. 59 : « ce qui nous oblige évidemment à réviser telle idée reçue, à savoir celle, répétée à l'envi par le romancier, selon laquelle il ignorait la fin d'un roman en le commençant ». Presque pour confirmer, contre toute évidence, le même parti pris, Simenon soutient ne pas avoir relu la nouvelle avant d'écrire *Les Fantômes* (cf. « Der Schriftsteller und der Regisseur. Ein Gespräch zwischen Georges Simenon und C. Chabrol », *Filmkritik*, t. XXVII, 1983, p. 60), une affirmation, comme nous le verrons, peu crédible à la lumière d'une confrontation détaillée.

(environ le triple), et le renversement de perspective permet une connaissance directe de la pensée du chapelier et quelques incursions éclairantes dans son passé : à la *detective story* fait donc place le compte rendu psychologique d'une désagrégation, ce vertige progressif de la folie qui conduira Labbé, après la mort (naturelle) de Kachoudas, à accueillir avec soulagement l'arrestation finale.

2.2. L'intrigue subit donc peu de variations, tandis que se modifie l'importance attribuée aux différents personnages : la prédominance du personnage sur l'intrigue, souvent répétée par Simenon, trouve ici une illustration très intéressante, mise en pratique à travers un jeu de perspectives qui en constitue le côté le plus voyant. Deux citations permettent d'introduire la comparaison.

Comprendre ! Comprendre ce qui se passait dans la grosse tête du chapelier placide que Kachoudas avait vu dix fois par jour pendant des années sans y prêter attention. (BH 227)

Mais les méandres exacts de ses pensées ? Voilà ce que M. Labbé aurait voulu connaître. (FC 508)

De la nouvelle au roman, les deux principaux personnages s'affrontent dans une sorte de contrechamp investigateur. Pourtant, le renversement n'est pas immédiat : *Les Fantômes* conservent la perspective de Kachoudas dans les quatre premiers chapitres — aspect sur lequel nous reviendrons — en déléguant du reste à des personnages de second plan, le commis Valentin¹⁵ et la bonne Louise, de brèves incursions perceptives. Champ visuel et hors champ sonore s'alternent donc et scandent les mouvements du chapelier. Ainsi pour Valentin : « Valentin, son commis, qui se tenait dans le magasin, avait entendu un murmure de voix, des pas au-dessus de sa tête. Puis il avait vu redescendre le chapelier, d'abord les pieds finement chaussés, le pantalon, le veston, enfin le visage » (FC 463-464)¹⁶. Et inversement pour Louise : « Il disparut dans l'escalier en colimaçon et elle entendit la porte qui s'ouvrait, au premier, des pas, un murmure, le bruit des roulettes du fauteuil qu'on poussait, comme chaque soir, à travers la pièce » (FC 473)¹⁷.

¹⁵ Alfred dans *Le Petit Tailleur*.

¹⁶ Cf. aussi FC 464, 480, 482.

¹⁷ Au regard de Louise sera réservée, dans le septième chapitre, une autre brève, mais bien plus importante incursion : « Elle voyait la chambre derrière lui et son regard glissa sur les deux lits vides, s'arrêta sur le fauteuil, sur la tête de bois » (FC 537).

2.3. La permanence d'une perspective-Kachoudas au début des *Fantômes* permet de relier les deux versions, d'apprécier au mieux le jeu des gradations de perspective. Si, dans *Le Petit Tailleur* (et dans la version *Bénis...*), Simenon bouge à l'intérieur d'une certaine stabilité de perspective, dans *Les Fantômes*, nous assistons à une marche initiale d'approfondissement de l'intériorité de Labbé, à laquelle correspondra de façon spéculaire la prise de distance dans l'épilogue¹⁸ : double mouvement qui d'ailleurs ne constitue pas une exception dans le cadre d'une typologie des focalisations¹⁹. Mais, pour en rester à Kachoudas, voyons comment les deux textes prennent dès le début la direction de son regard.

En face de lui [Kachoudas], de l'autre côté de la rue, il y avait, suspendu au-dessus du trottoir, un énorme chapeau haut de forme rouge²⁰ qui servait d'enseigne au chapelier. En dessous du chapeau, le regard du tailleur Kachoudas plongeait, à travers la vitrine, dans le magasin de M. Labbé.

(PT 463-464)

Si le petit tailleur ne pouvait pas voir à l'intérieur de la chambre du premier étage — pendant la journée à cause des rideaux, le soir à cause du store — il n'avait qu'à pencher la tête pour plonger le regard dans la chapellerie.

(FC 464)

Le passage du *Petit Tailleur* évoque avec plus de précision le champ visuel du tailleur, mais en fin de compte, le texte plus court des *Fantômes* donne plus d'informations, en centrant dès le début l'attention sur la chambre du premier étage, lieu du premier meurtre. Un choix de genre, d'autre part, plus que de perspective : la nouvelle doit distiller les révélations, en harmonie avec les exigences du policier, exigences présentes elles aussi, mais de manière plus atténuée, dans le roman. Et il faudra donc attendre le chapitre suivant pour avoir une détermination plus précise de cette zone du champ visuel du tailleur :

Depuis quinze ans, elle [Mathilde, la femme de Labbé] vit dans un entresol tout pareil à celui de Kachoudas, juste en face de celui-ci, et dont on écarte rarement les rideaux. Lui-même ne la voit pas, devine à peine la tache laiteuse de son visage les jours de grand nettoyage.

(PT 473)

¹⁸ Cf. FC 560 : « Nul ne pouvait savoir ce qu'il pensait, ce qu'il ressentait. Il regarda la carquette avec, sur le visage, une expression mélancolique. [...] Ceux qui étaient sur le palier et qui l'entendirent prétendirent qu'il avait prononcé [...] ».

¹⁹ Un exemple pour tous : *Madame Bovary*.

²⁰ Dans *Les Fantômes*, l'identification de Labbé avec le regard de Kachoudas, après la mort de ce dernier, produit un écho tardif de cette description : « Il [Labbé] se retourna pour regarder sa maison, l'énorme chapeau haut de forme rouge qui dominait la devanture, la fenêtre éclairée, au premier étage, avec une silhouette immobile qui se découpait sur le store » (FC 550). Le chapeau avait été décrit seulement dans *Le Petit Tailleur* : bévue ou citation ?

3.- Récurrences

3.1. Une halte s'impose dans la comparaison qui vient d'être établie. Ce tailleur n'a-t-il pas quelque chose de familier, un air de déjà vu, ne rappelle-t-il pas d'autres personnages de Simenon ? Dans la préface de 1968 à *L'Âge du roman*, l'écrivain évoquait une habitude cyclique : reprendre involontairement tous les dix ans un thème traité précédemment, tout en ne s'en rendant compte qu'*a posteriori* ; on constate ainsi que le tailleur Kachoudas est une sorte de concentré de personnages analogues passés et futurs²¹. On pense aux *Fiançailles de Monsieur Hire*, de 1933, où le protagoniste est né en France, mais où sa mère est d'origine arménienne et son père, un juif russe « tailleur d'habits »²². À propos de ce même Hire, qui n'a pas suivi le métier de son père²³, Simenon ne manque d'ailleurs pas d'observer à un certain moment son habileté manuelle : « il travaillait avec un dé, comme un tailleur »²⁴. Symétriquement, les reprises de ce personnage ne manquent pas après *Le Petit Tailleur*, comme dans *Maigret et les témoins récalcitrants*, de 1958²⁵, où « le voisin était un tailleur en chambre d'origine étrangère », et dans *Une Confiance de Maigret*, de 1959, où la mort du jeune tailleur juif polonais interrompt le dîner rituel des Maigret et des Pardon, en proposant en même temps une sorte de reflet *en abyme* de la douloureuse évocation de l'affaire Josset²⁶. Kachoudas se trouve donc en bonne compagnie²⁷.

²¹ Cf. L. FRACKMAN BECKER, « Basic Themes in Simenon's Novels », in *Georges Simenon*, Boston, Twayne Publishers, 1977, p. 63 : « *The foreigner in the person of the little Jewish tailor appears several times in Simenon's works, but he is used to the greatest effect in Les Fantômes du chapelier* ».

²² G. SIMENON, *Les Fiançailles de Monsieur Hire*, in *Tout Simenon*, t. 18, p. 224.

²³ Hire aussi est tailleur, au contraire, dans le *Monsieur Hire* de Patrice Leconte (1989).

²⁴ G. SIMENON, *Les Fiançailles...*, *op. cit.*, p. 234.

²⁵ G. SIMENON, *Maigret et les témoins récalcitrants*, in *Tout Simenon*, t. 10, p. 98.

²⁶ Cf. G. SIMENON, *Une Confiance de Maigret*, in *Tout Simenon*, t. 10, p. 121 : « Un petit tailleur, juif polonais, installé rue Popincourt [...] ».

²⁷ De façon analogue, pour Labbé, on peut citer *Maigret tend un piège* (1955), où l'on retrouve des allusions familières au lecteur des *Fantômes*, de l'évocation de Jack l'Éventreur à la description d'un cas clinique (l'orgueil, la joie d'être découvert, le rôle des journaux) qui culmine dans l'éloquente question : « Si ses crimes lui procuraient un apaisement, voire une certaine euphorie, quel effet lui faisait un attentat raté ? » (in *Tout Simenon*, t. 8, p. 265).

3.2. Que l'un des protagonistes de la trilogie soit un tailleur est un fait d'une importance à ne pas négliger, parce que c'est justement sa familiarité avec les vêtements des autres qui le pousse à la découverte fortuite de l'assassin²⁸, en comparant — « d'un œil de tailleur » — le tissu de son pantalon et celui du pantalon de Labbé :

Or, juste au revers de la jambe gauche, il y avait un petit point blanc. Si Kachoudas n'avait pas été tailleur, il ne s'en serait sans doute pas occupé. Il dut penser que c'était un fil. Parce que les tailleurs ont l'habitude de retirer les fils. S'il n'avait pas été aussi humble, il n'aurait pas eu non plus l'idée de se pencher. (PT 465)

M. Labbé vit Kachoudas se lever à moitié, sans perdre tout à fait le contact avec sa chaise, se pencher vers lui, tendre le bras comme pour ramasser un objet dans la sciure de bois qui couvrait le plancher. Mais c'était au pantalon du chapelier qu'il en avait. Son œil de tailleur avait remarqué un petit point blanc près du revers. Sans doute avait-il pensé que c'était un fil ? Il n'avait certainement pas de mauvaises intentions. En aurait-il eu qu'il n'aurait pas pu deviner l'importance de son geste. (FC 467)

Deux fragments de la séquence du Café²⁹ qui se répète dans les deux textes, plus rapide dans *Le Petit Tailleur* (un peu plus d'une page), plus dilatée dans *Les Fantômes* (environ trois pages), grâce aussi à la description des rapports entre Labbé et les autres clients. Fragments conjecturaux (dans la nouvelle aussi, le narrateur maintient parfois une légère distance, à peine perceptible) avec une allusion plus incertaine dans le roman. L'incursion dans les pensées de Kachoudas devient plus évidente dans un passage suivant, en rendant clair l'écart avec *Les Fantômes* :

Ce qu'il convient de souligner, c'est que, tandis qu'il se redressait avec le petit bout de papier entre le pouce et l'index, il ne pensait à rien. Plus exactement, il pensait : « — Ce n'est pas un fil... » [...] Au lieu de jeter le bout de papier par terre, il le tendit au chapelier en répétant : « — Excusez-moi. » (PT 465)

M. Labbé regardait de haut en bas et le petit tailleur s'immobilisait soudain, pris de panique, relevait enfin la tête ; redressait le torse, évitait de regarder en face le chapelier à qui il tendait l'objet minuscule en balbutiant :

« — Je vous demande pardon. » Au lieu de jeter le bout de papier, il le remettait, et c'était une faute, puisqu'il avouait ainsi en avoir compris l'importance. (FC 467)

²⁸ Et, d'autre part, dans la variante *Bénis*..., les ciseaux que Kachoudas lancera contre la fenêtre du chapelier seront déterminants, fournissant au commissaire Micou la « preuve » décisive.

²⁹ Le Café de la Paix dans *Le Petit Tailleur* et dans *Bénis*..., le Café des Colonnes dans *Les Fantômes*.

Les deux passages, semblables jusqu'à la répétition littérale, divergent totalement dans la mise au point des pensées du tailleur et illustrent par conséquent les deux points de vue. Une cohérence qui n'existe plus dans la guerre des regards suivante, où *Les Fantômes* reprennent le point de vue du tailleur, en dépit de la cohérence d'ensemble :

Il ne fallait plus regarder M. Labbé. C'était trop dangereux.

[...] Le petit tailleur aurait bien voulu le regarder à la dérobée, mais il n'osait pas. Est-ce qu'un seul regard ne pouvait pas être sa condamnation? (PT 466)

Il essayait de penser très vite, de penser juste, et plus il faisait d'efforts, plus ses idées s'embrouillaient.

Il ne fallait surtout pas qu'il tournât la tête vers la droite. Cela, il l'avait décidé dès le premier instant. (FC 468)

En rapportant le récit — même s'il le fait de façon partielle et pour une période limitée — au point de vue de Kachoudas, Simenon s'octroie la possibilité de reprendre encore une fois de l'extérieur, dans *Les Fantômes*, la séquence de l'étranglement de M^{lle} Mollard³⁰ (le seul auquel nous assistons en direct et qui prend une sorte de valeur « itérative » *a posteriori*) déjà habilement expérimentée dans *Le Petit Tailleur*. Sortis du *Café*, ils avancent tous les deux à quelques pas de distance, puis Labbé disparaît de la vue de Kachoudas :

Où le chapelier était-il passé? Les trottoirs étaient obscurs. Il n'y avait que trois réverbères dans la rue, loin l'un de l'autre. Il y avait aussi quelques fenêtres éclairées et d'une des maisons sourdaient des accords de piano. (PT 475)

Soudain, M. Labbé disparut dans le noir, et après quelques pas, Kachoudas s'arrêta net, comme si quelque chose d'essentiel lui eût manqué : il lui était impossible de situer son voisin, à cause de l'obscurité qui régnait dans la rue. [...] Il entendait, non loin de lui, des notes de piano. Une faible lueur filtrait entre les persiennes d'une maison. (FC 471)

On remarque donc que dans cette phase des *Fantômes*, c'est justement à Kachoudas qu'est déléguée entièrement la perception, avec une quantité de nuances bien plus nombreuses par rapport au *Petit Tailleur*, comme dans le cas du professeur de piano :

[...] ce quelqu'un était une vieille demoiselle. (PT 475)

À sa voix, Kachoudas l'imaginait petite et maigre, un peu cassée, un peu précieuse. (FC 471)

Le développement successif des deux scènes, où le mouvement est décrit avec une approximation de virtuose, est tout à fait semblable :

³⁰ Irène Mollard, seul cas où le nom reste inchangé dans le passage de la nouvelle au roman.

— Pour les cent mètres que j'ai à faire...
[...] La porte se refermait. [...] C'est à peu
près tout ce qu'on entendit. *L'absence de
pas*. Le silence. Quelque chose de vague,
comme un bruissement de vêtements.

(PT 476)

— Pour les cinquante pas que j'ai à faire!
[...] La porte, restée un moment ouverte,
se referma enfin. [...] Cela ne fit pas plus
de bruit que, par exemple, un faisain qui
s'envole d'une futaie. C'était probable-
ment le froissement des vêtements.

(FC 471)

Dans les deux cas, la fuite de Kachoudas se termine devant le commissariat, où Labbé le rejoint à pas feutrés : la voix qui parvient de l'ombre³¹ est une voix « étrangement calme » (FC 472) qui instaure immédiatement une étrange complicité.

4.- Complicité

4.1. En dépit de la faible présence de dialogues, à partir de la « révélation », la communication entre le tailleur et le chapelier prend une tournure décisive et souligne de façon aussi décisive les différences entre nouvelle et roman. Les rencontres à deux ne sont pas du tout éloquentes et elles se trouvent reléguées dans les deux textes dans le troisième chapitre : dans *Le Petit Tailleur*, un Labbé moqueur provoque Kachoudas en s'informant sur d'éventuels cas de folie dans la famille du tailleur (PT 481) ; dans *Les Fantômes*, une brève rencontre dans les toilettes du Café des Colonnes provoque seulement une exhortation laconique : « Du calme, Kachoudas » (FC 488-489). La complicité est plus explicite dans la nouvelle³², mais dans les deux cas, le partage du secret crée un lien jusqu'à ce moment inconcevable :

Alors le petit tailleur comprit que cela
faisait plaisir au chapelier d'avoir au moins
un témoin, quelqu'un qui savait, qui l'avait
vu à l'œuvre.

(PT 484)

Même l'accident qui était arrivé avec le
petit tailleur était sans conséquence. [...]
Désormais, il y avait quelqu'un qui savait,
et c'était parfait.

(FC 502)

³¹ Qui lui murmure un « Vous auriez tort, monsieur Kachoudas... » (PT 477) à peine corrigé dans le roman : « Vous auriez tort, Kachoudas » (FC 472).

³² Une des lettres du chapelier au journal local se termine même par un salut adressé au tailleur : « Bien le bonjour à mon petit ami d'en face » (PT 483).

La présence de «quelqu'un qui savait», devinée intuitivement par Kachoudas, est largement confirmée dans la perspective complémentaire : une présence indispensable dont Labbé, dans *Les Fantômes*, devient progressivement conscient. Ainsi, à partir du quatrième chapitre, nous assistons à l'éclaircissement de leurs liens :

Kachoudas le suivrait-il à nouveau? Au fond le chapelier le souhaitait presque. (FC 504)

Et bien vite, à la complicité muette se substitue le désir d'un mot; dialogue, cependant, constamment reporté et ensuite regretté³³ :

Kachoudas le suivait toujours à distance et le chapelier pensa qu'il aurait bien aimé lui parler (FC 509); Kachoudas était encombrant, et pourtant il lui était nécessaire. [...] Un jour, peut-être, il parlerait au tailleur, qu'il ne pourrait jamais étrangler³⁴ (FC 510).

La maladie et l'agonie de Kachoudas aiguïsent la dépendance de Labbé³⁵; le tailleur est en fait le témoin nécessaire, mais justement en tant que témoin, il ne peut pas ne pas connaître le mobile de ces meurtres :

[...] il n'aurait pas aimé que le petit tailleur s'en allât sans savoir (FC 529).

Le petit tailleur guérirait. Peut-être un jour lui parlerait-il simplement, très simplement.

Il lui dirait, pour le rassurer, pour lui rendre la paix!

— Vous savez, Kachoudas, c'est fini. Il ne faut plus y penser (FC 536).

Mais le dialogue n'aura pas lieu³⁶ et Kachoudas mourra sans savoir³⁷.

³³ «Si Kachoudas n'avait pas été malade, si Kachoudas n'était pas mort, le petit tailleur aurait continué à le suivre et le chapelier n'aurait eu qu'à l'attendre, qu'à lui parler» (FC 558).

³⁴ La peur du tailleur, sur laquelle s'étend plus longuement — et c'est bien normal — *Le Petit Tailleur*, n'est pas complètement injustifiée; si Labbé se demande en effet rationnellement : «À quoi cela avancerait-il de le supprimer à la place de Mère Sainte-Ursule?» (FC 509), la pulsion contraire affleure de manière tout aussi irrationnelle : «l'espace d'une seconde, il avait pensé à remplacer Mère Sainte-Ursule par le petit tailleur» (FC 514).

³⁵ Cf. FC 523 : «[...] il en voulut au petit tailleur dont la chaise [au Café] restait inoccupée»; et FC 535 : «Pourquoi l'idée de la mort possible de son voisin l'affolait-elle? Kachoudas ne lui servait de rien. Ils se connaissaient à peine. Or, voilà qu'il avait l'air de se raccrocher à lui».

³⁶ Cf. FC 539 : «Il avait envie d'aller le voir. C'était presque impossible. La démarche ne cadrerait pas avec leurs relations officielles».

³⁷ Contrairement à ce qui se passera dans l'adaptation chabrolienne des *Fantômes*. Cf. G. RUBINO – S. VOLPE, «Da Simenon a Chabrol : il segreto del cappellaio matto», dans J.-P. DE NOLA – J. GOUSSEAU (éd.), *La Communication cinématographique. Reflets du livre belge*, Paris, Didier-Érudition, 1993, p. 180 : «Chabrol accorde à Labbé la possibilité que Simenon lui a déniée, c'est-à-dire celle de confesser la vérité sur toute l'affaire à son voisin



(Coll. Fonds Simenon.)

Les Fantômes du chapelier, photo du tournage de l'adaptation de Claude Chabrol.

4.2. Nous nous sommes étendus sur les étapes de la complicité dans *Les Fantômes* : si maintenant nous revenons au *Petit Tailleur*, le genre de complicité nous touche par contraste. Un lien qui a beaucoup de mal à

d'en face mourant. Dans le roman, Labbé imagine souvent de se libérer en se confessant, aussi bien à Kachoudas qu'au médecin Paul, et il en arrive à espérer d'être pris pour expliquer ses vrais mobiles. Mais il ne réussira pas à parler avec Kachoudas, qui meurt sans connaître le sens obscur des crimes. Dans le film, au contraire, le chapelier se rend chez le tailleur et lui révèle toute la vérité : pour rassurer l'autre, écrasé par le poids de l'énigme et de sa complicité, ou pour se rassurer lui-même, donnant au témoin une vérité lapidaire et définitive comme une pierre tombale, qui devrait le préserver d'ultérieures rechutes?».

s'affirmer, rendu bien distant par la peur et par la récompense considérable (20 000 francs) :

La peur de perdre les vingt mille francs et la peur de M. Labbé, tels étaient désormais ses sentiments essentiels. (PT 480)

Ces vingt mille francs-là, il voulait sûrement les gagner. Il le voulait de toutes ses forces. C'est même parce qu'il le voulait avec tant d'énergie qu'il avait si peur. Peut-être encore plus peur de les perdre que peur du chapelier? (FC 483)

Dans la nouvelle se trouve le germe du futur développement des *Fantômes* [« Enfin, et surtout, le chapelier avait confiance en Kachoudas » (PT 479)], mais dans l'épilogue, la confiance du chapelier se révélera plutôt naïve. Ce qui ne l'empêchera pas de conserver sa bonne humeur et de la transmettre au tailleur, dans les deux versions :

Et il adressa un clin d'œil à Kachoudas. Aucun doute là-dessus : il lui adressa un clin d'œil complice. (PT 490)

Un clin d'œil, cette fois, pour Kachoudas, pour lui seul. Aucun doute là-dessus, et c'était un clin d'œil complice. (BH 232)

Et Kachoudas? Après tant de tribulations, lui aussi laisse échapper un sourire amical :

Or, le petit tailleur, qui venait de perdre ses vingt mille francs [...] ne put faire moins que sourire, d'un sourire un peu jaune mais amical, en tout cas bienveillant, parce qu'il y avait malgré tout des choses qu'ils venaient de vivre ensemble. (PT 490)

Et le petit tailleur, qui venait de gagner ses vingt mille francs [...] ne pouvait faire moins que sourire, d'un sourire un peu gêné mais amical, en tout cas bienveillant, qui provoqua l'indignation de la femme de ménage. (BH 231)³⁸

Par rapport à la version *Bénis...*, qui se termine par le passage que nous venons de citer, *Le Petit Tailleur* offre une dernière confirmation de la complicité de Kachoudas, partagé encore une fois entre deux sentiments : la honte « de cette sorte d'intimité qui s'était établie entre eux » (PT 489) et le plaisir pour le « crime qu'il avait pour ainsi dire partagé » (PT 490). « Et cela crée quand même une autre intimité! » : telle est l'exclamation finale du *Petit Tailleur*. Une fin « gidiennne » où l'on aperçoit presque en transparence le sourire « amical » du Maître : « Je retiens la définition que Méral me donnait de l'amitié : "Un ami, me disait-il, c'est quelqu'un avec qui on serait heureux de faire un mauvais coup" »³⁹.

³⁸ Les variantes sont indiquées en italiques.

³⁹ A. GIDE, *Journal des faux-monnayeurs*, Paris, Gallimard, 1980 [1927], p. 40 (25 juillet 1919).

5.— Pas feutrés et effluves importuns

5.1. Tours de la mémoire qui déforme et superpose les textes dans une relecture interminable et dans une couture — c'est vraiment le cas de le dire — incessante. Après avoir attribué à Labbé un « pas feutré », convaincu de citer Simenon, nous nous sommes rendu compte que le passage en question n'existait pas. Ou bien il existait vraiment dans l'imagination de l'écrivain qui construisait ses œuvres à partir d'impressions fugaces⁴⁰ ; et il est difficile de résister à la tentation de ne pas l'imaginer derrière la création du chapelier.

D'ailleurs, l'univers de Simenon est rempli de ces sons feutrés, étouffés. Rappelons entre autres les « pas feutrés » de Monsieur Hire⁴¹, l'imperceptible passage de Victor dans *Un Échec de Maigret*⁴² ou les silencieuses intrusions d'Honoré Cuendet dans *Maigret et le voleur paresseux*⁴³ ; et dans *Le Petit Tailleur*, les « pas feutrés » de la religieuse qui ouvre à Kachoudas la porte du couvent de Mère Sainte-Ursule (PT 484, 485). Et dans *Les Fantômes ?* De l'appartement justement où mademoiselle Mollard donnera sa dernière leçon de piano arrivent à l'oreille de Kachoudas « des voix feutrées » (FC 471).

5.2. Un petit glissement sensoriel, des sons aux odeurs, nous ramène au Labbé du *Petit Tailleur* : « Chez M. Labbé, en face, cela devait sentir le feutre et la colle, ce qui est encore plus désagréable, parce que plus fade. Chaque métier a son odeur » (PT 479). Relativisme olfactif auquel n'échappe pas Kachoudas :

Il sent mauvais, il le sait bien. Il sent à la fois l'ail, dont on fait une grande consommation dans la maison et le suint des tissus qu'il manie. (PT 472)

Il sentait mauvais et il le savait ; [...] l'odeur Kachoudas, mélange de l'ail de leur cuisine et du suint des étoffes.

(FC 466)

⁴⁰ Cf. Cl. GOTHOT-MERSCH, « Le rituel de l'écriture », in *Simenon, l'homme, l'univers, la création*, sous la direction de M. LEMOINE et Chr. SWINGS, Bruxelles, Éditions Complexe, 1993, p. 137.

⁴¹ Cf. G. SIMENON, *Les Fiançailles de Monsieur Hire*, op. cit., p. 204 : « La bonne sourit en entendant des pas feutrés qui se rapprochaient de la porte ».

⁴² Cf. G. SIMENON, *Un Échec de Maigret*, in *Tout Simenon*, t. 8, p. 600 : « Il avait la faculté de marcher sans bruit, de se mouvoir sans remuer d'air ».

⁴³ Cf. G. SIMENON, *Maigret et le voleur paresseux*, in *Tout Simenon*, t. 11, p. 139 : « Une fois il a pris un chronomètre sur la table de nuit d'un homme qui dormait et qui n'a rien entendu ».

Ce qui ne l'empêche pas de « renifler avec une sorte de volupté » (FC 490) son odeur ; attitude complémentaire de celle de Labbé qui « n'avait jamais aimé l'odeur des autres, l'intimité des autres » (FC 494)⁴⁴.

5.3. Le pas feutré du chapelier a une explication bien précise, qui n'échappe pas au regard attentif de Kachoudas : « [...] le petit tailleur remarqua qu'il [Labbé] était d'une extrême légèreté ; comme la plupart des gros ou des anciens gros et qu'il ne faisait pas de bruit en marchant » (FC 470) ; et c'est une explication sur laquelle nouvelle et roman convergent parfaitement :

M. Labbé était un homme qui avait été gros et qui s'était dégonflé. Il restait encore volumineux, mais on le sentait flasque. Ses traits mous ne bougeaient pas beaucoup.
(PT 466)

C'était un ancien gros. Peut-être avait-il été très gros, puis il avait fondu, cela se sentait à ses lignes molles, à ses traits indécis.
(FC 470)

Le regard de Kachoudas, trait d'union entre *Le Petit Tailleur* et le début des *Fantômes*, s'achemine vers la fin de sa fonction transitoire : il a aperçu le « morceau de papier » fatal⁴⁵ sur le pantalon de Labbé, il a assisté à l'activité meurtrière du chapelier. Maintenant — sans bruit, sur la pointe des pieds —, son point de vue disparaîtra progressivement⁴⁶ de la scène pour céder la place à celui de son voisin d'en face.

⁴⁴ Dégout qui touche indifféremment Mathilde (FC 474) ou Louise (FC 539) : d'ailleurs le commissaire Pigeac ne manifesterait pas, de toute évidence, des sentiments différents à l'égard des odeurs de la maison Labbé (FC 542).

⁴⁵ Le « minuscule morceau du papier » du *Petit Tailleur* (PT 465) devient dans *Les Fantômes* « un infime morceau de papier, d'un demi-centimètre à peine, de papier léger et rugueux comme du papier journal » (FC 467).

⁴⁶ Au tailleur seront réservés seulement quelques brefs contrechamps sur l'habitation et sur la boutique de Labbé dans les deuxième et cinquième chapitres (FC 474, 509), ainsi que, dans le quatrième chapitre (FC 495, 497), une courte scène familiale qui accompagnera ses réflexions agitées.

6.- Les fenêtres d'en face

« Il ne vous arrive pas de jeter un coup d'œil à la maison d'en face ? », aurait demandé le commissaire Maigret⁴⁷, mais le commissaire Pigeac⁴⁸ n'a pas certaines curiosités. Il y a quelque chose d'étrange dans la maison de M. Labbé. Une épouse impotente que personne ne voit depuis longtemps, mais dont la silhouette peut être entrevue depuis les fenêtres d'en face⁴⁹. Quelque chose de familier, à nouveau, dans cette scène. Pas les fenêtres, bien sûr, celles qui évoquent *Les Fiançailles de M. Hire*, *Les Gens d'en face*, *La Fenêtre des Rouet*, *La Première Enquête de Maigret*⁵⁰; mais la situation même qui rappelle celle de *Rear Window* (*Fenêtre sur cour*) de Cornell Woolrich (connu également sous le pseudonyme de William Irish)⁵¹, nouvelle rendue célèbre par la transposition hitchcockienne de 1954⁵². *Rear Window* fut publié au début sous le titre *It had to be a Murder* en 1942, la même année sous le titre définitif de *Rear Window*, et en 1946 sous le titre *Six Times Death* : en tout cas ce texte précède la composition du *Petit Tailleur* qui aura lieu au début de 1947. Les ingrédients que nous connaissons s'y trouvent vraiment tous, même s'ils sont quelque peu mélangés : le voisin d'en face qui tue sa femme malade et dissimule le corps, mais l'impotent (même si ce n'est que momentanément) est le voyeur Hal Jeffries et non la victime, la pauvre Madame Thorwald. Et Labbé ne répétera pas l'erreur de Lars Thorwald (l'indice décisif pour Jeffries) de ne pas dormir dans sa chambre à coucher après le meurtre...

On dirait à première vue que Simenon a mélangé les cartes dans *Le Petit Tailleur* et ensuite dans *Les Fantômes*, mais l'incertitude enveloppe la question décisive : connaissait-il le texte de Woolrich ? Plus occupé à écrire

⁴⁷ G. SIMENON, *Maigret et le voleur paresseux*, *op. cit.*, p. 150.

⁴⁸ Il en va de même pour son prédécesseur Micou dans *Le Petit Tailleur*.

⁴⁹ Seulement par le tailleur Kachoudas qui, « depuis des années, voyait la silhouette de Mathilde immobile derrière le store, et les allées et venues du chapelier dans la chambre », parce que l'autre témoin possible est en réalité hors jeu : « Le charcutier avait à peu près le même spectacle sous les yeux. Toutefois, il ne montait guère au second étage que pour se coucher et au surplus, à partir de huit heures du soir, il était à moitié ivre » (FC 509).

⁵⁰ Voir à ce sujet H. VELDMAN, *La Tentation de l'inaccessible. Structures narratives chez Simenon*, Amsterdam, Rodopi, 1981, pp. 87-88.

⁵¹ Sur Woolrich/Irish cf. P. BOILEAU - Th. NARCEJAC, *Le Roman policier*, Paris, P.U.F., 1982 (1^{re} éd. 1975), pp. 94-101.

⁵² Chabrol fait allusion en passant à *Fenêtre sur cour* : cf. S. VOLPE, « Conversazione con Claude Chabrol », *Filmcritica*, n° 429, novembre 1992, p. 471 ; voir aussi à ce sujet G. RUBINO - S. VOLPE, « Da Simenon a Chabrol : il segreto del cappellaio matto », *art. cit.*, p. 180.

qu'à lire, il peut l'avoir ignoré⁵³, même s'il était directement concerné. Dans le cas contraire, il est plutôt improbable qu'il soit resté à l'extérieur du cortège des fantômes qui peuplaient la tête de Simenon.

7.- Objets trouvés

7.1. Le passage de la nouvelle au roman révèle chez Simenon la vocation du bricoleur pour qui rien ne se jette, jusque dans les détails les plus obscurs. Prenons l'imperméable de Kachoudas :

Au moment où il enfilait un imperméable qu'un client avait oublié chez lui et n'avait jamais réclamé, il entendit la sonnerie de la porte d'en face. (PT 464)

L'imperméable de Kachoudas, ou plutôt l'imperméable qui n'appartenait pas à Kachoudas, qu'un voyageur de commerce, qui n'était pas de la ville, avait laissé chez lui, parce qu'il était usé et sale, en lui achetant un pardessus, et que le petit tailleur portait par économie quand il pleuvait. (FC 481)

L'imperméable oublié — objet trouvé, *oggetto smarrito* : question de points de vue — devient imperméable permuté, le même imperméable beige, trop long, qui sera remarqué sur le lieu du crime⁵⁴ et qui finira par se transformer en une force de dissuasion décisive contre tout désir de dénonciation de la part du tailleur.

7.2. D'autres objets reviennent dans *Les Fantômes*, et la réécriture laisse entrevoir les traces du plan primitif. La ficelle du chapelier reparaît, objet paradoxal dans ses diverses fonctions : alibi et instrument du crime⁵⁵. Alibi ingénieux dans la nouvelle, et ici liquidé avec une curieuse rapidité :

⁵³ Et, d'autre part, il ne pourrait avoir lu que l'original puisqu'il n'existait probablement à l'époque aucune traduction française de la nouvelle : la traduction de Madeleine Œuvrard a paru en 1969 seulement, comme le rappelle Fr. MONCOFFE dans son étude critique *Fenêtre sur cour*, Paris, Nathan, 1990, p. 53.

⁵⁴ Cf. FC 481, 497.

⁵⁵ Cf. FC 473 : « [...] un objet qu'il avait tiré de sa poche et qui ressemblait à un jouet fabriqué par quelque gamin des rues, deux bouts de bois reliés par une sorte de ficelle ».

Car il y avait un signal! Une canne était posée près du fauteuil et la main gauche de l'infirmier avait encore la force de la saisir pour en frapper le plancher [...] De temps en temps aussi il se précipitait à l'entresol, par l'escalier en colimaçon, appelé par un coup de canne sur le plancher.

(PT 479, 481)

Au fond du placard, une ficelle pendait du plafond et il la tira à deux ou trois reprises. [...] Car, en tirant la ficelle, il actionnait un mécanisme qui frappait des coups sur le plancher du premier exactement comme avant, quand, pour l'appeler, Mathilde frappait ce même plancher avec une canne.

(FC 479)

Dans la nouvelle, la ficelle avait finalement été découverte par une bonne un peu trop zélée :

Il ne voulait jamais que je nettoie cette pièce-là. Je l'ai fait en son absence, parce que c'était crasseux. Et, derrière les chapeaux, j'ai découvert une ficelle qui descendait du plafond. J'ai tiré dessus et j'ai entendu le même bruit que quand Madame frappait sur le plancher d'en haut avec sa canne...

(PT 489)

Il ne voulait *pas* que je nettoie cette pièce-là. Je l'ai fait en son absence, parce que *cela puait*. Et, derrière les chapeaux, j'ai découvert une ficelle qui *pendait* du plafond. *C'est en tirant* dessus qu'il faisait le bruit que Madame *faisait jadis* avec sa canne *en frappant* sur le plancher.

(BH 231-232)⁵⁶

Dans *Les Fantômes*, elle restera un simple prétexte⁵⁷, un faux appât abandonné après le huitième chapitre lors de la sortie de scène de Louise, la bonne :

Il pensa aussi à la ficelle qui, du placard, déclenchait le signal du premier étage. À quoi bon? De toute façon, si on commençait à fouiller la maison, on arriverait à la vérité.

(FC 539)

La Louise bornée avait d'ailleurs opportunément remplacé la Delphine entreprenante qui, avec ses quinze ans de service derrière elle, avait démasqué facilement, dans *Le Petit Tailleur*, la mise en scène du chapelier :

Elle ne pouvait pas manger de poisson [...]. Parce que cela lui faisait du mal [...]. Eh bien! une première fois que j'avais préparé du poisson pour lui et que je voulais faire de la viande pour Madame, il m'a dit que ce n'était pas la peine, qu'elle mangerait la même chose... C'est lui qui lui montait ses repas...

(PT 488)

Il mangerait d'abord sa part de langoustines en bas, puis celle de Mathilde dans la chambre. C'était une chance que l'ancienne femme de ménage, Delphine, fût allée vivre avec sa fille dans l'île d'Oléron, car Delphine, qui avait travaillé chez eux pendant vingt ans, n'ignorait pas que Mathilde n'aimait rien de ce qui sortait de la mer.

(FC 479)

⁵⁶ Les variantes sont indiquées en italiques.

⁵⁷ Comme par exemple dans une intrusion du narrateur qui termine ironiquement un fragment itératif : « — Mme Labbé vous appelle, disait aussitôt Valentin, comme s'il avait été le seul à entendre les coups frappés au plafond » (FC 490).

7.3. Comme les bonnes, les religieuses aussi se prêtent au jeu des substitutions simenoniennes. Dans la nouvelle, le tailleur, grâce à une intuition providentielle, sauve Mère Sainte-Ursule, qui lui révèle l'existence d'une autre élève du couvent, Armandine d'Hautebois⁵⁸ :

— Il ne reste pas beaucoup d'élèves de cette année-là... Certaines sont mortes, hélas!... Quelques-unes récemment...⁵⁹

— Je sais, ma Mère...

— À part Armandine et moi...

— Qui est Armandine, ma Mère?

— Armandine d'Hautebois... Vous devez en avoir entendu parler...

(PT 486)

Cette découverte amène donc Kachoudas à ruminer les possibles conséquences économiques de son intervention :

Si bien que Mère Sainte-Ursule lui devrait la vie. Et aussi Mme d'Hautebois, qui habitait un château des environs et qui était très riche... (PT 487)

Car, enfin, il en restait deux, deux qui, grâce à lui, en auraient encore pour quelques années, probablement, à soigner leurs reins, leur cœur ou leur foie, et qui finiraient par mourir dans leur lit, avec docteur, prêtre, gens en larmes autour d'elles. Cela ne valait-il pas un petit supplément? (BH 226)⁶⁰

⁵⁸ Qui devient Armandine d'Hauterive dans *Bénis soient les humbles* et *Blessed are the Meek*.

⁵⁹ Dans *Les Fantômes*, Simenon souligne de façon allusive la stupeur de Labbé pour le fait que « personne ne se fût avisé que les vieilles femmes étranglées en l'espace de quelques semaines avaient toutes été élevées dans le même couvent » (FC 499); et naturellement cette réflexion l'amène à penser « avec plus d'intensité à Mère Sainte-Ursule. N'avait-elle pas remarqué, elle, que toutes les victimes de l'étrangleur étaient des anciennes compagnes de classe? » (FC 508).

⁶⁰ Passage considérablement coupé dans la version anglaise : « Thanks to him two of them would survive for some years to come » (BM 32).

Dans *Les Fantômes*, Simenon simplifie l'intrigue en contractant les deux survivantes en un seul personnage :

Il n'en restait qu'une, Armandine d'Hautebois, actuellement Mère Sainte-Ursule. (FC 504)⁶¹

Et ceci parce que, même sans l'intervention du tailleur, Mère Sainte-Ursule se sauvera malgré tout⁶² grâce à une illumination imprévue du chapelier :

Il n'y avait aucune raison pour mettre Mère Sainte-Ursule sur la liste [...] la mort de Mère Sainte-Ursule était superflue. Ce n'était plus une nécessité d'en tuer sept, de tuer la septième, puisque, le 24 décembre, Mère Sainte-Ursule ne mettait pas les pieds dans la maison de la rue du Minage.

(FC 512-513)

Étrange oubli que celui de Labbé. Trou de mémoire, lacune parmi les nombreuses et mystérieuses lacunes de la maison de la rue du Minage.

8.- Stratégie de la paralipse

8.1. Que la découverte de l'assassin puisse précéder la découverte du mobile, cela peut sans aucun doute rentrer dans les règles du jeu⁶³. *Le Petit Tailleur* et *Bénis soient les bumbles* se déplacent avec de légers écarts à l'intérieur du genre policier : *Les Fantômes* certainement pas, et avec une liberté qui va bien au-delà. La nouvelle a une progression assez traditionnelle : dans l'enquête, comme l'observe Jules Bedner, « les

⁶¹ Cf. FC 507 : « [...] l'ex-Armandine d'Hautebois ».

⁶² À propos de substitutions (et de contaminations), on ne peut pas ne pas citer la solution chabrolienne : du *Petit Tailleur*, il tire l'idée d'une conversation au couvent, même si Labbé prend la place de Kachoudas ; des *Fantômes*, celle de rendre impraticable le dernier meurtre, même si c'est pour une raison différente, parce que la victime désignée est déjà morte. Mais, au fond, le metteur en scène n'invente rien au sens strict du terme, il se limite à un dernier déplacement, en trouvant justement dans le roman le point de départ utilisé ensuite dans le film, même s'il s'agit d'un autre personnage : « Mère Sainte-Joséphine [...] était morte depuis longtemps » (FC 501).

⁶³ Et d'ailleurs, même Simenon, dans la construction de quelques Maigret, a certainement trouvé le mobile après le coupable : cf. Cl. GOTHOT-MERSCH, « Le travail de l'écrivain à la lumière des dossiers et manuscrits du Fonds Simenon », in *Lire Simenon. Réalité, fiction, écriture*, Bruxelles, Éditions Labor, 1993 (1^{re} éd. 1980), p. 33.

réflexions abondantes du tailleur sur le crime l'amènent à une hypothèse globale, que, d'ailleurs, le lecteur n'apprend pas, comme la stratégie du suspens le veut⁶⁴. L'escamotage se trouve au fond dans les ruses de la focalisation variable : adopter une focalisation interne sur le personnage principal (dans ce cas le tailleur), en conservant cependant la possibilité de perdre le contact étroit avec lui pour une brève séquence temporelle. Ce passage à l'extérieur permet en fait de perdre de vue le détective au moment décisif de sa réflexion en vue de l'épilogue : ce qui suit plus une stratégie de surprise que de suspense, selon l'opposition canonique hitchcockienne⁶⁵. La cohérence de perspective est donc largement aidée par la souplesse de ce code de focalisation⁶⁶.

8.2. Le passage de la perspective du détective à celle de l'assassin — graduel au début des *Fantômes*, mais de plus en plus évident dans les chapitres suivants — pose davantage de problèmes de cohérence : on sait bien vite que c'est lui l'étrangleur, mais on tarde à en découvrir le mobile. Et, surtout, on se demande : qu'est devenue Mathilde ? À la fin de la nouvelle, dans ses deux versions, sa silhouette s'était révélée de manière surprenante comme une « tête de bois » :

On découvrait [...] un édreton rouge. [...] Sur l'édreton, il y avait une tête de bois.
(PT 487)

[...] en face, ce qu'ils voyaient tous les deux, le commissaire et lui, dans le fauteuil de l'épouse infirme du chapelier, c'était une tête en bois sur un tas de chiffons.
(BH 230)

Cette même « tête de bois » apparaît assez vite dans *Les Fantômes*, dans les deuxième et quatrième chapitres⁶⁷, mais l'étrangement de Mathilde n'est explicité et contextualisé chronologiquement que dans le sixième chapitre :

En fait, la corde de violoncelle n'était nécessaire que dehors [...]. Il ne s'en était pas servi pour Mathilde, qui était couchée (FC 521)⁶⁸.

⁶⁴ J. BEDNER, « Du genre policier au roman psychologique », *art. cit.*, p. 180.

⁶⁵ Cf. Fr. TRUFFAUT, *Le Cinéma selon Hitchcock*, Paris, Laffont, 1967, p. 54 ; sur l'opposition hitchcockienne, voir aussi S. VOLPE, « Une hypothèse informationnelle sur le point de vue au cinéma », dans M. HERZFELD – L. MELAZZO (éd.), *Semiotic Theory and Practice* (Proceedings of the Third International Congress of the IASS, Palerme, 1984), Berlin, Mouton-de Gruyter, 1988, p. 1201.

⁶⁶ Sur la focalisation interne variable, cf. G. GENETTE, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 208.

⁶⁷ Cf. FC 477, 496.

⁶⁸ L'étrangement sera décrit dans le septième chapitre : « Pas un instant, alors qu'il serrait et qu'elle le regardait avec plus de stupeur que d'effroi, il ne s'était attendri » (FC 531).

Quelle tête feraient-ils s'il leur répondait tranquillement :

— Il y a six semaines qu'elle est morte. (FC 523)

Et il faudra attendre le septième chapitre (sur dix au total) pour que soient éclairés les points encore obscurs de l'affaire⁶⁹ ; alors seulement la raison qui a conduit aux autres étranglements sera définitivement expliquée :

C'est le cinquième jour qu'il était tombé en arrêt devant la photographie du groupe [...]. (FC 532)

Analepses savourées qui finissent par rendre plus voyante l'omission « latérale », la paralipse⁷⁰ où *Les Fantômes* miment le développement « policier » de la nouvelle : encore une fois on connaît le mobile assez tard, mais avec une contradiction évidente par rapport au type de focalisation adoptée. Sans arriver à la ruse évidente de *Roger Ackroyd* d'Agatha Christie⁷¹, on se trouve ici aussi devant un défaut de vraisemblance, devant un protagoniste focal par intermittence si l'on peut dire, si occupé à porter à terme son plan meurtrier qu'il oublie durant de longs moments toute référence à cette cause qui se trouve pourtant toujours sous ses yeux.

9.— La semaine fantôme

9.1. Étrange alternance de précision maniaque⁷² et de lacunes inexplicables. Dans la nouvelle, la chronologie, simplifiée au maximum, ne pose pas de problèmes : les événements des deux premiers chapitres se déroulent dans la même journée de novembre, un vendredi ; les troisième et quatrième

⁶⁹ Cf. FC 528 : « dans la cave [...] il dut s'approcher à moins de deux mètres de Mathilde, mais n'y pensa même pas ».

⁷⁰ Cf. G. GENETTE, *Figures III*, op. cit., pp. 211–212.

⁷¹ *The Murder of Roger Ackroyd*, où le protagoniste-narrateur (et assassin) effaçait, jusqu'à l'immanquable découverte de la part de Poirot, son propre meurtre.

⁷² Il n'en reste pas moins que les deux fins contiennent un petit paradoxe : la bonne obtient les 20 000 francs en dénonçant Labbé par courrier (PT 489), tandis qu'elle arrive en retard dans la seconde version (BH 228), même si elle se présente personnellement dans le bureau du commissaire !

chapitres couvrent le jour suivant, un samedi donc⁷³, une semaine avant le fatidique anniversaire de Mathilde, ce qui sera largement souligné dans les deux fins :

— Ensuite, vous vous êtes mis à tuer les amies de votre femme... Pourquoi?

Haussement d'épaules. Silence. [...]

— L'anniversaire... aurait pu souffler Kachoudas au commissaire.

L'anniversaire de Mme Labbé, qui tombait le samedi suivant. Or chaque année, à la même date, toutes ses amies, y compris Mère Sainte-Ursule, venaient lui rendre visite en groupe. Est-ce qu'il ne fallait pas qu'elles soient liquidées pour ce jour-là?

(PT 489-490)

— Ensuite, vous vous êtes mis à tuer les amies de votre femme... Pourquoi? Et pourquoi à un rythme aussi précipité?

Alors Kachoudas leva le doigt, comme à l'école.

— À cause de l'anniversaire... s'écria-t-il.

— Je vous en prie... intervint le policier.

Laissez parler M. Labbé...

Et celui-ci, approuvant le petit tailleur :

— C'est exact... Il a raison... Il fallait qu'elles soient toutes liquidées pour samedi prochain...

(BH 232)

9.2. La séquence temporelle des *Fantômes* est beaucoup plus articulée et réserve des surprises. Cherchons à la reconstruire schématiquement, à partir des événements qui précèdent le début du récit principal, c'est-à-dire de la chronologie externe :

- Mardi 2 novembre : Labbé tue sa femme (FC 528 : « ce qui s'était passé le 2 novembre, le lendemain de la Toussaint ») ;
- 7 novembre : découverte de la photo (FC 532 : « C'est le cinquième jour qu'il était tombé en arrêt devant la photographie du groupe ») et décision de tuer toutes les camarades avant le 24 décembre (FC 533 : « il avait six semaines devant lui »), jour de l'anniversaire de Mathilde ;
- 13 novembre : élimination de la première « camarade » (FC 463 : « cela avait eu lieu le 13 novembre [...] que la première vieille femme avait été assassinée ») ;
- Vendredi 3 décembre : début de la séquence temporelle principale (FC 463 : « On était le 3 décembre »).

Suivons maintenant de plus près la chronologie interne :

- Vendredi 3 : chapitres 1 (463-472), 2 (472-477)
(cf. FC 471 : « On était un vendredi [...] ») ;
- Samedi 4 : chapitres 2 (477-482), 3 (482-493)
(cf. FC 477 : « On était samedi [...] ») ;
- Dimanche 5 : chapitre 4 (494-505).

⁷³ « C'était samedi, jour de marché » (PT 480).

Et justement dans le quatrième chapitre, une réflexion du chapelier, occupé à rédiger son *Petit mémoire au sujet des victimes de l'étrangleur*, fait surgir un doute :

Elle [Mère Sainte-Ursule] ne quittait l'Immaculée-Conception qu'une fois par mois, le deuxième lundi, pour se rendre à l'Évêché. (FC 504)

Le deuxième lundi ne peut pas être le jour suivant, le 6, mais le 13. En effet, à partir d'une allusion ultérieure, le reste de la chronologie interne est disposé de la façon suivante :

— Lundi 13 : chapitre 5 (505–515) ;

— Mardi 14 : chapitres 6 (515–527), 7 (527–537)

(cf. FC 516 : « Le mardi matin [...] », 523 : « Il y a six semaines qu'elle est morte », et surtout 527 : « C'est ce soir-là, le mardi 14 décembre, qu'il se mit à écrire »).

Dès ce moment, la chronologie de la suite est obligatoirement la suivante :

— Mercredi 15 : chapitres 8 (537–548), 9 (549–555), 10 (555–559) ;

— Jeudi 16 : chapitre 10 (559–560).

9.3. S'il en est ainsi, ou bien une semaine a complètement disparu — avalée en un point non précisé, entre le deuxième et le sixième chapitres, dans une ellipse totalement invisible —, ou bien Simenon a commis une bévue des plus singulières. La seconde hypothèse est certainement la plus probable, même si elle apparaît bien étrange dans une intrigue temporelle décrite de façon si circonstanciée⁷⁴. La première hypothèse invite à la multiplication des conjectures sur la position de l'ellipse. Ayant comme points de références le 3 décembre du premier chapitre et le 14 décembre du septième, nous pouvons l'imaginer de façon tout à fait théorique dans un des espaces typographiques qui séparent les jours de la séquence temporelle. Et pourtant, si l'on reprend la suite des événements, on est tout de suite amené à écarter un éventuel « saut » : quand, dans le deuxième chapitre — nous sommes au soir du vendredi d'ouverture —, Labbé annonce dans la lettre au journaliste Jeantet la dernière victime « pour lundi », il se réfère de toute évidence au lundi suivant, donc au premier (le 6) et non pas au second (le 13) lundi du mois. Ellipse conjecturale, dira-t-on, mais le lecteur attentif est d'une certaine façon sollicité par le texte à émettre cette conjecture, peut-être au-delà des intentions de l'auteur.

⁷⁴ Voir à ce sujet Cl. GOTHOT-MERSCH, « Le travail de l'écrivain », *art. cit.*, pp. 30–31.

Conclusions

À LA FIN DU PARCOURS tout au long de ces réécritures simenoniennes, il nous sera permis d'expliciter les doutes préliminaires auxquels une telle approche devait d'une certaine manière donner une réponse : la relative importance d'une analyse excessivement détaillée et la contradiction entre une lecture « parallèle » et la volonté simenonienne⁷⁵. À l'arbitraire d'une intangible *intentio auctoris*, on pourrait formuler de nombreuses objections⁷⁶ ; mais il est peut-être plus stimulant dans ce cas de subordonner la question de principe (herméneutique) aux résultats des analyses, à un jugement sur l'importance plus ou moins grande des résultats atteints. Tant de réécritures ne pouvaient pas ne pas laisser ces traces visibles qui révèlent les procédés d'un écrivain, avec son irrésistible tentation, au moins une fois, de revenir sur le lieu du crime.

⁷⁵ Dans son excellent article (« Du genre policier au roman psychologique », *art. cit.*, p. 183), Jules Bedner précise en effet : « Je ne m'attarderai ni sur les nombreux détails changés, ni sur l'enrichissement de l'histoire, ni sur l'impression bizarre produite sur le lecteur par cette double lecture d'une seule histoire (lecture d'ailleurs non voulue par l'auteur) ». D'autre part, le travail de Bedner comportait déjà *a priori* un choix méthodologique différent : une enquête sur les genres et la vérification de quelques formulations typologiques tirées de Todorov.

⁷⁶ Voir à ce sujet S. VOLPE, « Eric D. Hirsch e la norma autorale », *Quaderni dell'Istituto di Lingue e Letterature Straniere della Facoltà di Lettere di Palermo*, n° 24, 1988.

Paul MERCIER

La voie souterraine dans *Feux rouges*

Il appelait ça entrer dans le tunnel, une expression à lui, pour son usage personnel, qu'il n'employait avec personne, à plus forte raison pas avec sa femme. Il savait exactement ce que cela voulait dire, en quoi consistait d'être dans le tunnel, mais, chose curieuse, quand il y était, il se refusait à le reconnaître, sauf par intermittence, pendant quelques secondes, et toujours trop tard. Quant à deviner le moment précis où il y entra, il avait essayé, souvent, après coup, sans y parvenir.¹

ENTRER DANS LE TUNNEL? L'expression, en ouverture du roman, invite le lecteur à entrer dans l'univers mental de Stève, qui essaie de comprendre ce qui se passe en lui, les dangers réels ou imaginaires auxquels il tente d'échapper. La fatigue due à l'encombrement de la circulation routière du week-end le plus chargé de l'année? À chaque retour de cette expression, l'alcool est évoqué, comme un auxiliaire non inquiétant, une chose qui rassure.

Pouvait-on dire qu'il était entré dans le tunnel? Il avait pris deux verres en tout, pas plus que quand ils allaient au théâtre, etc.²

Peut-être venait-il d'entrer dans le tunnel? Peut-être y était-il depuis le départ de Long Island? Il n'en avait pas conscience, en tout cas, se considérait comme l'homme le plus normal de toute la terre, et ce n'est pas le peu d'alcool ingurgité qui pouvait lui faire de l'effet.³

Au cinquième chapitre, l'entrée dans le tunnel est encore associée à un état d'ébriété, sans que l'alcool soit à l'origine de la tension psychique :

Le plus extraordinaire, c'est que, quand Nancy avait quitté la voiture, il n'était pas ivre. Selon son expression, il était peut-être dans le tunnel. Il avait

¹ Georges SIMENON, *Feux rouges*, Paris, Presses de la Cité, 1953, p. 9, phrase initiale du roman. Toutes les références à *Feux rouges* renverront à cette édition originale.

² *Id.*, p. 15.

³ *Id.*, p. 23.

bu juste assez pour se montrer impatient avec Nancy, mais, si elle n'était pas partie, il ne serait probablement rien arrivé.⁴

La tension d'un voyage de nuit en auto sur des routes encombrées, l'énervement atténué ou attisé par une succession de petits verres, la mauvaise surprise de l'usure d'un couple après douze ans de mariage, ces trois circonstances se combinent pour faire douter Stève de sa capacité à faire face aux « événements » et surtout de la permanence de sa dignité d'homme. Par cette phrase qui termine le roman, « Nancy aussi avait été brave »⁵, le narrateur souligne que Stève n'a pas manqué non plus d'un certain courage, pour espérer en un avenir moins... noir. La sortie du tunnel, avec la régénération du couple, ne relève pas tant d'une fin heureuse et morale que de la reconnaissance d'une dette envers la littérature russe, Dostoïevski surtout.

L'Amérique, le trafic routier estival de la Nouvelle-Angleterre

LE TRAFIC DU *Labor Day* aux États-Unis au début des années cinquante : 45 millions d'automobilistes se bousculent sur les routes, les conseils radiophoniques de la Sécurité routière, qui, comme une Cassandre moderne, prophétise à l'unité près le nombre des décès par la route, 435. La rupture des rythmes de la vie quotidienne isole les gens de leurs relations familiales et les propulse dans une sorte d'anonymat collectif déshumanisé, dans une odyssée solitaire, au milieu de la cohue de files de véhicules où chacun tente de suivre son itinéraire vaille que vaille, livré à son destin singulier. Une sorte de furie collective s'est emparée des gens qui éprouvent la nécessité impérieuse de se fondre en masse au même moment dans une matrice contraignante et monstrueuse qui les absorbe :

Ce qui tendait ses nerfs, c'était le bruit obsédant des roues des deux côtés, les phares qui, de cent mètres en cent mètres, se précipitaient à sa rencontre, c'était aussi la sensation d'être prisonnier dans le flot, sans la possibilité de s'échapper à gauche et à droite, ou même de ralentir, car son rétroviseur lui montrait un triple chapelet de lumières qui le suivait, pare-chocs à pare-chocs.⁶

⁴ *Id.*, p. 130.

⁵ *Id.*, p. 221, dernière phrase du texte.

⁶ *Id.*, p. 21 (« pare-choc » dans l'édition de 1953 ; « pare-chocs » dans les éditions ultérieures).

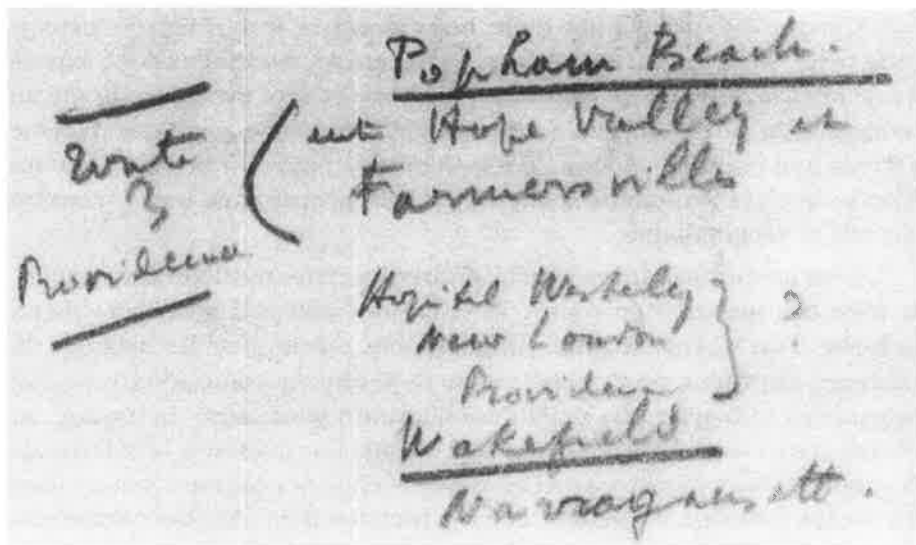
Chaque auto devient une bulle, une monade et, malgré les ronflements de la radio, Stève se sent coupé de sa vie habituelle, déraciné et donc exposé à une intense *angoisse de séparation*. Le héros se sent perdu, confronté au sentiment du vide et soumis à une forme d'hémorragie psychique, comme s'il était une passoire, comme s'il n'avait plus de peau. On ne peut pourtant ignorer que ces sensations sont d'abord transposées dans une dimension spatiale et géographique.

Pour un Européen, peu familiarisé avec les cartes routières américaines, la série des numéros de routes, la rareté des poteaux indicateurs prend la forme d'un labyrinthe quasi indéchiffrable, même pour les habitués du parcours. On risque de s'y perdre et de se perdre. Le « détour », c'est-à-dire le panneau indiquant une déviation obligatoire pour cause de travaux, accentue cette errance involontaire subie comme une atteinte à la maîtrise de la conduite. Le dépaysement est accru par le choc des cultures. Jamais, dans un roman, Simenon n'a autant cédé à la pression d'un franglais envahissant et qui aujourd'hui nous paraît archaïsant, (un *affidavit* / constat, déposition, du *catsup* / ketchup, une *cafeteria* / cafétaria, un *détour* / déviation, un *log cabin* / construction en rondins, un *highway* / la grand-route⁷, la *Main Street de village* / rue principale du village, *Mister* / monsieur, *les shorts bleu pâle d'une jeune femme* / le short bleu pâle, *vendre des miles-avion* / vendre des billets d'avion selon la distance, etc.). Le trajet qui devait être linéaire, un arc de cercle allant de New York au-delà de Boston, se leste à mi-chemin d'une première spirale à hauteur de Putman [lire Putnam, le narrateur est lui aussi dérouté] avant de repartir vers Providence, puis d'une seconde spirale, toujours à mi-chemin, en revenant de Boston vers la victime qui se trouve dans un hôpital du Rhode Island. La fin du trajet initial est reportée après la fin du livre.

L'errance spatiale, la distorsion du parcours prévu sont manifestées par cette double boucle qui surcharge le trajet projeté. Pour le lecteur, il est d'autant plus difficile de se situer que la zone correspondant à l'État de Rhode Island se voit attribuer par le narrateur des toponymes fictifs, introuvables sur un atlas⁸ (*Hayward* / Narragansett, *Limestone* / Wyoming, *Lakefield* / Wakefield, *Pennichuck* / Hope Valley, *Waterly* / Westerly). Pourquoi avoir changé ces noms-là et seulement ceux-là ? Par prudence, à cause des

⁷ Au sens propre, car la grand-route au sens métaphorique devient, pour les hommes, l'aventure sexuelle sans lendemain.

⁸ Ce qu'a bien remarqué Michel LEMOINE, « État des lieux des États-Unis », in *Cahiers Simenon*, n° 10, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1997, pp. 58-59.



L'enveloppe jaune du roman laisse apparaître quelques-uns des toponymes réels auxquels Simenon a finalement attribué d'autres noms inventés.

personnes qui se reconnaîtraient dans l'histoire du viol? C'est possible. Possible aussi que Simenon, qui avait l'habitude, en hiver, d'écouter la fréquence de la police sur ondes courtes, se soit inspiré d'un fait divers réel de cet État ou de l'Arizona. Mais qu'importe? Le fait littéraire significatif est cette tache de toponymes fictifs dans un ensemble de noms de lieux réels plus ou moins bien orthographiés certes, et qui en fait un lieu de perdition, un pot-au-noir aux sortilèges comparables au triangle des Bermudes.

Alors qu'il n'en est encore qu'au début du roman, François Mauriac réagit immédiatement, dans son bloc-notes du 10 août 1957, à l'idée de voyager en voiture dans la Nouvelle-Angleterre :

[...] j'ai commencé à lire un très beau Simenon : *Feux rouges*. C'est le roman sinistre de la circulation routière américaine : quarante-cinq millions d'autos les jours de fêtes, roulent dans un climat d'enfer. Décidément, je ne peux voir l'Amérique en peinture : je fuis son cinéma. Ce qui ne signifie pas qu'en fait, elle ne me plairait pas si je la visitais. Mais quelles images on nous en montre! Je crains de n'avoir pas le courage de descendre jusqu'au fond de ce cauchemar que décrit Simenon avec un art intolérable...⁹

⁹ François MAURIAC, « Bloc-Notes », *L'Express*, 10 août 1957.

Le décrochage du réel ou la déconnexion alcoolique

A LA TENSION PROVOQUÉE par les phares et les feux rouges des voitures, dans le flot de la circulation nocturne, répondent les lumières rouges et bleues des bars, de l'*Armando's Bar*, du *Blue Moon* :

Les enseignes au néon avaient commencé à surgir sur la droite où, avec les pompes à essence, elles constituaient les seuls signes de vie. Sans elles, on aurait pu croire que la grand-route était suspendue dans l'infini et qu'au-delà n'existaient que la nuit et le silence. Les villes, les villages étaient tapis plus loin, invisibles, et ce n'était que rarement qu'un vague halo rougeâtre dans le ciel laissait deviner leur existence.

La seule réalité proche, c'étaient les restaurants, les bars, qui jaillissaient du noir tous les cinq ou dix miles, avec des lettres rouges, vertes ou bleues, le nom d'une bière ou d'un whisky.¹⁰

Comme tout Américain moyen, Stève ne se prend pas pour un alcoolique : il boit comme on fume, pour soulager la tension nerveuse, pour retrouver le contact avec la réalité et tenir à distance des pensées qui le minent. Un sentiment de vide s'empare de lui depuis le départ de New York, comme s'il se sentait déterritorialisé, déraciné. Il ne cesse de répéter sa volonté de « sortir des rails », mais cette prétention n'est qu'un moyen de se rassurer contre un danger intérieur, une blessure intime rouverte par le trafic intense de nuit et la rupture des rythmes quotidiens. La référence aux normes morales intériorisées et mobilisées dans le personnage social semble fragile, tant l'angoisse du vide se fait intense, comme si une enveloppe maternelle faisait défaut. Le palliatif, c'est le bar, l'alcool partagé avec un inconnu qui rassure par le contact humain alors illusoirement restauré. Le départ, l'éloignement du domicile, le voyage, le détour déclenchent une angoisse sourde et la crainte d'un envahissement fantasmatique, contenu en adoptant une certaine passivité, associées à des accès maniaques de colère, d'accusation et de proclamation d'indépendance.

Dans *Le Sujet alcoolique*, Michel Legrand rend un hommage appuyé à l'œuvre de Simenon, en particulier pour le traitement de cette angoisse du vide :

Qui a lu Simenon, et particulièrement « ses romans durs » — ceux dont Maigret est absent —, n'a pas pu manquer de remarquer combien l'alcool y était présent. Simenon est véritablement, le *romancier de l'alcool*. [...] Enfin, Simenon, avant d'être le romancier de l'alcool, est d'abord et surtout

¹⁰ Georges SIMENON, *Feux rouges*, *op. cit.*, p. 21.

le romancier de l'errance et de la déconnexion. Dans son œuvre, l'alcool est souvent un accompagnateur d'errance. Précisons. Le héros simenonien est un individu qui, après avoir vécu en harmonie avec son environnement humain et social, tout à coup, à la suite d'une circonstance existentielle perturbatrice, est *déconnecté*, perd le contact avec ceux qu'il croyait ses semblables, se sent désormais un étranger parmi eux, est renvoyé à sa radicale solitude.¹¹

Stève se sert de la métaphore ferroviaire pour l'entrée dans un monde paré d'une autre réalité : « Il vivait plusieurs crans au-dessus de la réalité quotidienne, dans une sorte de super-réalité, et il s'exprima en raccourci, sûr de lui et sûr d'être compris »¹². Pour en arriver là, il lui faut sortir des rails, comme, dans un roman précédent, *Le Cercle des Mabé*, le héros cherchait à sortir du cercle. Après un écart de conduite — il vient de mordre sur le talus —, Stève reproche à sa femme « de suivre les rails, sans jamais se permettre de fantaisie »¹³, non sans l'avoir au préalable avertie : « Tu comprends de quels rails je veux parler ? »¹³ « Qu'est-ce que tu connais de plus bête que la vie d'un train qui suit indéfiniment la même route, les mêmes rails ? Eh bien ! tout à l'heure, j'avais l'impression d'être dans un train »¹⁴. Sortir des rails, c'est n'avoir de permission à demander à personne pour aller boire un verre de bière. C'est aussi bien plus qu'une permission que l'on s'accorde à soi-même, on rêve de s'affranchir du conformisme social, de la morale petite-bourgeoise, donc de se distinguer des femmes.

Sortir des rails, on en apprend davantage sur cette expression par une conversation de bistro entre hommes, cela concerne aussi un mode d'emploi de la sexualité :

Elles, elles suivent les rails. Bon ! Elles savent où elles vont. Gamines, elles savent déjà où elles ont envie d'aboutir et quand on les embrasse en les reconduisant chez elles, elles pensent déjà à une robe de mariée. [...]

Les femmes et les rails.

Les hommes et la grand-route. [...]

Il aurait voulu expliquer de quoi les hommes ont besoin, de quoi on les prive, faute de savoir. Il ne s'agissait pas de boire un certain nombre de ryes, comme Nancy l'aurait dit ironiquement. Le rye n'avait aucune importance. Ce qui comptait, [...] c'était de comprendre, et, pour comprendre, il était indispensable de sortir des rails.¹⁵

¹¹ Michel LEGRAND, *Le Sujet alcoolique*, Bruxelles/Paris, Desclée de Brouwer, 1997, p. 187.

¹² Georges SIMENON, *Feux rouges*, *op. cit.*, p. 61.

¹³ *Id.*, p. 27.

¹⁴ *Id.*, p. 28.

¹⁵ *Id.*, pp. 53-54.

Le sentiment d'une frustration profonde et ancienne envers les femmes prend la forme d'une colère intense pour cause de méconnaissance de sa virilité :

— *Je sais bien que je n'en ai pas l'air, mais moi aussi au fond, je suis un homme...*

Un homme! Un homme! Un homme! Cela avait été aussi une hantise. Avait-il si peur de ne pas en être un? Il mélangeait les rails, la route et sa femme qui était partie en autocar.¹⁶

On appelle cela la tentation du surhomme, le culte de la force et le mépris affiché pour l'homme ordinaire et les femmes, en un mot l'orgueil du mâle glorifié comme référence idéale. Viendra plus tard le temps du reflux, de la révision de cette exultation maniaque de la transgression :

Par une cruelle ironie, c'était maintenant que lui revenaient des bribes du discours qu'il avait tenu à Sid Halligan d'une voix pâteuse. C'était parti des rails et de la grand-route, et il en était arrivé aux gens qui ont peur de la vie parce qu'ils ne sont pas de vrais hommes.¹⁷

Avec la mise en scène du trafic du *Labor Day*, le romancier a su représenter d'une manière tout à fait vraisemblable et poétique la lutte intérieure d'un homme en train de boire et d'errer. Ce déraillement progressif et continu culmine avec l'anéantissement du début du quatrième chapitre. Simenon est bien un grand romancier de l'errance alcoolique. Si le mot « tunnel » dérive étymologiquement de « tonnelle » et de « tonneau », chez Simenon le tunnel et l'alcool entretiennent un curieux rapport de métonymie qui se double d'un jeu subtil sur l'homophonie de rails et de ryes. Les deux termes s'appellent et s'entrechoquent sans cesse dans une musique étrange attirée par la déliaison : tout commence à se mélanger et les efforts pour reprendre le dessus tournent en rond, sans autre prise pour s'accrocher que la prise de rye à répétition. La narration de la souffrance reste contenue, distillée à petites doses, en retardant au maximum le vertige de l'anéantissement imminent. Ce vide est plus effrayant que le rye, ce whisky irlandais à base de seigle et à « la saveur huileuse [...] qui lui donnait chaque fois un haut-le-cœur »¹⁸.

¹⁶ *Id.*, p. 97.

¹⁷ *Id.*, p. 158.

¹⁸ *Id.*, p. 47.

La crise du couple et le viol

NÉANMOINS, pour l'essentiel, le roman porte sur la crise d'un couple. Un couple littéralement sans histoire : on ne connaît rien de l'enfance, des parents, des années de formation de chacun des partenaires. On ne connaît presque rien de leurs activités professionnelles, si ce n'est que Nancy occupe une place plus prestigieuse que son mari, un peu jaloux de ses relations professionnelles. Rarement un roman de Simenon fait aussi peu appel aux souvenirs, aux rêves ; ici, tout le récit est contraint par les nécessités logiques ancrées dans la situation dramatique et on s'écarte assez peu de la temporalité inhérente au voyage, les retours en arrière ne renvoient qu'au jour d'avant. L'unité de lieu (certes) et l'unité de temps sont respectées à la lettre. Le prisonnier en cavale, Sid Halligan, n'a d'existence qu'à travers les réactions et les effets qu'il produit chez Stève ; il n'est, littéralement, qu'une machine narrative jusqu'à la confrontation finale : on ne connaît rien de lui si ce n'est l'effet de l'interaction sur un autre ou la retransmission des informations à son sujet. Il semble surtout être la cible des pulsions de Stève, un vrai homme à admirer : « Est-ce qu'un type comme toi ne se moque pas de tout ça ? Pourtant, tu es ici à leur faire la nique »¹⁹. On reviendra sur ce double imaginaire qu'est Sid Halligan pour Stève Hogan : les initiales et la prononciation de leurs noms se font écho.

À considérer la distribution des personnages du roman, on réalise à quel point il ne s'agit que de l'histoire de Stève et de Nancy, une histoire de couple et d'intimité conjugale avant tout. Il faut bien ajouter que Nancy n'a d'existence que dans les pensées de Stève, elle reste d'abord une figurante. Ce qui arrive à Nancy fait toujours l'objet d'une *reconstitution* par Stève ou le narrateur, pendant que Stève lui-même se sent envahi par un processus de lente *déconstitution*, de désorganisation progressive.

Les noms propres — tous américains et moins nombreux ici que dans certaines nouvelles — sont affectés parcimonieusement à des personnages dont c'est quasiment l'unique attribut. On ne sait rien des deux enfants, Dan et Bonnie Hogan, de leurs gardiens, les Keane, des Lowell, les amis new-yorkais, d'Ostling et Roe, de Mac Killian, les morts presque anonymes de la route, ni des patrons respectifs du couple. Sid Halligan mis à part, seul le lieutenant Murray, le policier, a droit au nom propre, tous les autres ne sont gratifiés au mieux que du seul prénom, quand ils ne sont pas limités à des tâches strictement fonctionnelles et impersonnelles : les serveurs de bar,

¹⁹ *Id.*, p. 158.

les infirmières, les policiers sont des bons génies, mais ils se cantonnent à jouer les utilités. Le dépouillement de l'action, l'effectif limité et la sobriété des attributions des personnages font de ce roman un cas limite des romans durs.

Un couple en auto se dispute — il la traite d'emmerdeuse —, se sépare, mais chacun continue d'aller dans la même direction pour se retrouver au bout du même trajet, l'une en bus, l'autre gardant la voiture. Une banale et anodine scène de ménage dégénère en tragédie avec l'intervention des forces du destin personnalisé par Sid Halligan, le criminel évadé de Sing-Sing. Rendant compte du roman en 1954, Victor Moremans met l'accent sur la consolidation du couple :

C'est lui en fin de compte qui, les ayant profondément bouleversés, devait définitivement rapprocher et plus étroitement unir Stève et sa femme.

Plus qu'une histoire pathétique et haletante, c'est, comme on le voit, le problème du couple qui, une fois de plus, a préoccupé Georges Simenon dans *Feux rouges*, ce couple dont la solidité est faite avant tout de bonne volonté et de compréhension réciproque.²⁰

Toute la violence de l'agression sexuelle est filtrée par la narration des réactions de Stève, par ce qu'il est capable d'imaginer chez la victime et par les dispositions progressives requises pour le rétablissement d'une communication directe. À titre d'exemple, sa réaction quand le policier lui apprend avec ménagement que sa femme a été violée :

Il ne bougea pas, ne dit plus rien, figé sans qu'un muscle tressaillît, avec l'image pathétique de Nancy devant les yeux Peu importe les paroles que le lieutenant prononçait maintenant. Il avait raison de parler Il ne fallait pas laisser le silence les submerger.²¹

Après ce refus de réagir, Stève somnole et, dans son cauchemar, il se surprend à vouloir étrangler le fuyard. Puis il se rend compte que plus rien ne sera comme avant pour Nancy :

Il avait souvent lu des informations de ce genre-là, sans attacher d'importance à la mention : « Il y a eu viol ».

Tout le monde allait savoir. [...]. Alors, à son découragement, tellement visible que sa logeuse le regardait avec une certaine méfiance, se mêla une pitié d'un genre spécial. Ce n'était plus en mari qu'il évoquait Nancy. Il y pensait comme à une femme dans la rue, dans la vie, une femme que les

²⁰ VICTOR MOREMANS, dans la *Gazette de Liège*, 8 octobre 1954.

²¹ GEORGES SIMENON, *Feux rouges*, *op. cit.*, p. 175.

gens suivaient des yeux en murmurant, l'air désolé : « — C'est elle qui a été violée ? »

Cela posait de nouveaux problèmes. Peut-être Nancy, elle, seule dans son lit, les avait-elle déjà envisagés ? Telle qu'il la connaissait, il lui semblait qu'elle n'accepterait jamais de revoir ceux qu'ils connaissaient et de reprendre son existence ordinaire.²²

Le dernier chapitre du roman réunit dans un même ensemble la première rencontre du couple depuis leur dispute et la confrontation de l'agresseur avec ses victimes. À travers la représentation très exacte des conséquences d'un viol pour un couple, Simenon montre le parallèle entre cette agression et la tricherie d'un couple qui se ment à lui-même. Entre Hogan et Halligan, la différence n'est pas immense. Chez Stève, le sentiment d'une indignité gardée pour soi, à la moitié du roman (« — Toi, tu es un frère. C'étaient ces mots-là qu'il avait répétés comme un leitmotiv, qui l'humiliaient le plus »²³), se transforme à la fin en un aveu direct :

J'ai mis un acharnement d'ivrogne à tout salir et l'individu à qui je me suis confié de la sorte, c'est...

Il entendit le mot qu'elle répétait : — Tais-toi.

Il avait fini. Il pleurait en silence et ce n'était pas des larmes amères qui coulaient de ses yeux clos. La main de Nancy dans la sienne restait inerte.

[...] — Tu comprends que c'est seulement aujourd'hui que nous allons commencer à vivre ?²⁴

La détérioration du couple alcoolique et le viol s'éclairent mutuellement et, nous suggère Simenon, il n'y a pas de différence radicale, seulement une différence d'intensité entre des violences conjugales et l'agression sauvage d'une inconnue par un violeur, puisque l'enjeu de vivre ensemble repose sur la capacité de ne pas se mentir à soi-même ; plus exactement, il n'y a « plus rien, même de l'épaisseur d'un voile, pour les empêcher d'être eux-mêmes en face l'un de l'autre »²⁵. Simenon exprime cela par l'image de la nudité, la valeur attribuée prioritairement à l'Homme nu : « Ce n'est pas ainsi qu'il avait envisagé leur entrevue et il ne s'était pas figuré qu'il lui dirait un jour ce qu'il allait lui dire. Il se sentait dans un état de sincérité totale et c'était comme s'il avait été nu, aussi sensible que si la peau lui avait été enlevée »²⁶.

²² *Id.*, pp. 188–189.

²³ *Id.*, p. 94.

²⁴ *Id.*, p. 205.

²⁵ *Id.*, p. 204.

²⁶ *Id.*, p. 203.

En affrontant le sourire de Sid Halligan, Stève Hogan se retient de frapper du poing le prisonnier, les menottes aux mains, entre ses gardiens. La violence physique contenue et difficilement dominée, Stève balbutie un inattendu « — Pardon... », qui suscite ce commentaire dissuasif du narrateur : « Personne ne soupçonna que c'était sur une partie de lui-même qu'il avait failli frapper quand il avait levé le poing, ni que c'était quelque chose de son passé qu'il affrontait dans les yeux du prisonnier »²⁷.

Dans une interview donnée à *Combat* et citée par Stanley Eskin dans la biographie qu'il consacre à l'écrivain, Simenon s'exprime sur la nature des changements qui sont intervenus dans ses romans, de *Trois Chambres à Manhattan*, *Lettre à mon juge* et *Antoine et Julie* jusqu'à *Feux rouges* : « Par marches successives, je suis passé du thème de la résignation à celui de l'accommodement avec soi-même »²⁸. À mon sens, il s'agit plutôt d'un retour aux sources, à Georges Sim et, à travers lui, à Dostoïevski.

Tunnel et voie souterraine

ENTRER DANS LE TUNNEL, une expression à lui ? Stève peut le croire, mais Simenon ne peut ignorer sa dette envers Dostoïevski. Le mot « tunnel » date seulement de 1825 : il a été créé à l'occasion de travaux de percement d'un passage sous la Tamise à Londres, par assimilation du vieux français *tonnelle*, désignant une longue voûte en berceau. Il est bien possible que l'on passe sous quelque tunnel à New York pour gagner le Maine ou le New Jersey, mais l'idée de voie souterraine, en littérature, revient sans conteste à Dostoïevski. Simenon connaissait-il *Le Sous-Sol*, encore traduit *Le Souterrain* ? Rien n'est moins improbable.

Dans un roman populaire de 1928, *Le Sang des Gitanes*, Georges Sim fait de la littérature russe un sujet de conversation incomparable pour gens cultivés :

Nous discussions, votre nièce et moi, de la littérature russe. Elle me vantait la puissance d'évocation de Dostoïevsky [*sic*] et je prétendais que...²⁹

Et trente-cinq pages plus loin, on prend enfin connaissance de cette croyance, différée pour cause de jalousie :

²⁷ *Id.*, p. 221, dernière page du roman.

²⁸ Stanley ESKIN, *Simenon, une biographie*, Paris, Presses de la Cité, 1990, p. 237.

²⁹ Georges SIM, *Le Sang des gitanes*, Paris, Ferenczi, 1928, p. 33.

Mais je crois de toute mon âme qu'il n'y a pas d'homme entièrement mauvais, sciemment méchant si vous préférez.³⁰

En 1930, avec *La Femme 47*, Georges Sim reparle encore du romancier russe :

L'avocat luttait toujours. Lutte étrange et douloureuse. Lutte contre ce que Dostoïevsky [*sic*] appelle la voie souterraine. Ce terme ne convient-il pas à tous les instincts qui sont en nous, mais que dans la vie normale, nous refoulons, en refusant même de les voir, d'en admettre l'existence? [...]

La voie souterraine... [...]

Et l'avocat sortit, soudain vaincu. Les forces souterraines étaient les plus fortes. L'amant dominait le père, dominait l'homme lui-même, qui tirait tant d'orgueil de son équilibre moral.³¹

Et la même conviction ponctue la fin du roman :

— Il existe peut-être des gens vraiment mauvais, des gens nés mauvais, mais je n'en ai jamais rencontré.

Par contre, j'ai vu tant de gens ayant un cœur comme les autres, un cœur plus sensible que les autres parfois, mais qui avaient mis une fois pour toutes leur orgueil à nier ce cœur!³²

Simenon, maître de son art dans *Feux rouges*, n'a plus besoin d'invoquer ouvertement Dostoïevski, il lui suffit d'en incorporer l'esprit à la dynamique du roman. Le héros, passablement veule et aboulique, comme de coutume chez Simenon, tire de sa crise même les forces nécessaires pour restaurer une dignité écornée. Simenon, un Dostoïevski sans sermon, sans bavardage, sans crise mystique et sans messianisme (anti)-révolutionnaire? Marcel Aymé voyait en Simenon un Balzac sans longueur. Avec Radek, dans *La Tête d'un homme*, un cousin slave certain du Raskolnikov de *Crime et châtiment*, l'influence du romancier russe est incontestable. Dans *Feux rouges*, cette influence dans la mise en scène de la rencontre de Stève Hogan et de Sid Halligan est à la fois plus discrète et plus accomplie. Simenon n'est pas écrasé par la référence au romancier russe, il sait rester, par l'assimilation en profondeur de cette influence, un créateur original.

La dédicace de ce roman à Marie-Georges, sa fille de quatre mois à peine, a paru, à certains critiques, un fardeau bien lourd à porter. S'il s'agit de la condition humaine, cela va de soi, *Feux rouges* est un roman dur, un

³⁰ *Id.*, p. 68.

³¹ Georges SIM, *La Femme 47*, Paris, Fayard, 1930, pp. 123–124.

³² *Id.*, p. 245.

roman de la dépression certes, mais un roman sans violence cultivée, un roman et de la souffrance contenue et de la patience retrouvée.

Faut-il parler du scénario qui a été tiré du roman ? Du 10 au 15 février 1956, Simenon, alors en négociation avec les producteurs hollywoodiens de *Hecht-Lancaster Productions*, tire un scénario de *Feux rouges*, rebaptisé *The Hitchhicker* (l'auto-stoppeur). Le pluriel « *Hitchhikers* », que l'on trouve çà et là, serait une coquille, à moins d'une improbable évasion collective de Sing-Sing. Simenon, pour sa part, exigeait que le rôle principal soit interprété par Burt Lancaster ou par James Stewart, les producteurs réclamant en contrepartie un scénario et des dialogues signés par Simenon en personne. « J'ai donc relu *Feux rouges* dans son édition américaine, ou plus exactement, je l'ai parcouru aussi vite que possible. Aussi mon scénario et mes dialogues étaient-ils fort différents de l'original »³³, se souvient Simenon le 13 avril 1978 dans *On dit que j'ai soixante-quinze ans*. « Les producteurs s'en retournèrent en Californie, le scénario fin prêt dans leur valise. Mais le film ne se fera jamais, la direction du studio ayant trouvé le personnage féminin décevant et, pour tout dire, insuffisamment "glamour" »³⁴, note Pierre Assouline. Il est au moins un Américain pour ne pas adhérer à ce jugement commercial et trouver le livre très réussi : Thornton Wilder. On ignore même sous quelle forme (manuscrit ou bandes magnétiques) quelques rares personnes ont pris connaissance du scénario. « Mes producteurs sont là et je dicte jour et nuit le scénario de *Feux rouges* »³⁵, écrit Simenon à Victor Moremans le 10 février 1956. Quoi qu'il en soit, ce fameux scénario reste aujourd'hui introuvable et inédit.

Simenon confiait en 1954 à Thornton Wilder, son ami et voisin du Connecticut, qu'il avait une première fois, au début de 1953, essayé d'écrire ce roman, mais y avait renoncé pour en écrire un autre et qu'il s'y était remis en juillet.

C'est probablement le roman qui m'a coûté le plus grand effort, je veux dire la plus grande tension nerveuse... Il s'agissait en somme, de vivre pendant 10 jours avec le rythme de la grand-route sans jamais le perdre. À

³³ Georges SIMENON, *On dit que j'ai soixante-quinze ans*, in *Tout Simenon*, t. 27, Paris, Presses de la Cité, 1993, p. 275.

³⁴ Pierre ASSOULINE, *Simenon, une biographie*, Paris, Gallimard, « Folio », 1996, p. 699.

³⁵ Lettre de Georges SIMENON à VICTOR MOREMANS, 10 février 1956, citée par Cédric GRANDJEAN, *Georges Simenon - Victor Moremans. Édition critique d'une correspondance*, mémoire de licence en philologie romane, Université de Liège, t. 1, 1996, p. 195.

la fin, j'étais aussi éreinté que si j'avais conduit pendant ces dix jours sur les mêmes routes, au milieu du trafic du Labor Day.³⁶

S'agit-il seulement de la fatigue due au trafic ? Wilder ne se trompait pas sur la nature de cette fatigue rencontrée au cours de l'écriture du roman, en lui rendant cet hommage dans une lettre adressée à Georges et Denise Simenon :

Oui, *Feux rouges* est un livre puissant. Et surtout, c'est un des plus brillants ! En ceci que la mise en scène de l'Amérique est parfaitement réussie. Aucun écrivain américain n'aurait osé aborder la compréhension du problème de la femme *violée* — et Georges l'a fait avec la plus large *compréhension* — avec, à l'arrière-plan, le trafic routier d'un week-end de vacances. Bravo ! Bravo ! Encore, à la limite du supportable, à la limite du supportable, avec le réalisme des faits domestiques (familiaux) de la vie quotidienne. [...]

*Georges nous fait souffrir, mais jamais inutilement. Il n'est pas — comme tant d'autres — le moins du monde sadique ... Les souffrances que nous subissons sont élargissantes. Voilà la définition de la Tragédie.*³⁷

Dès 1943, dans *L'Âge du roman*, Georges Simenon s'interrogeait sur l'évolution du roman en référence à la tragédie, et formulait sa conception du roman-crise, « ce roman plus proche de la tragédie, [...] ramassant, à la faveur d'une crise aiguë, un monde pantelant autour de quelques individus poussés au paroxysme »³⁸. Il ajoutait en 1945, à la fin du *Romancier* :

Qui sait si ce n'est pas encore et surtout un moyen de se débarrasser de ses fantômes en leur donnant une vie et en les lançant de par le monde ?

C'est la raison pour laquelle on ne choisit pas ses personnages, tristes ou gais, inquiets ou crispés, ou pleins de sérénité.

Le roman n'est pas que tout cela, il est encore pour celui qui l'écrit, une Délivrance.³⁹

La catharsis opère aussi sur le lecteur de ce grand roman et Thornton Wilder a apporté son témoignage en ce sens. À plusieurs reprises, Simenon s'est vu obligé de remettre à plus tard le roman dur qu'il se disposait à écrire : ce fut le cas pour *La Mort de Belle*, ce sera le cas pour *Le Train*

³⁶ Lettre de Georges SIMENON à Thornton WILDER, 5 août 1954, Fonds Simenon de l'Université de Liège.

³⁷ Lettre de Thornton WILDER à Georges et Denise SIMENON, 18 juillet 1954, Fonds Simenon de l'Université de Liège. Les caractères italiques soulignent l'emploi du français dans le texte, le terme « sadique » étant souligné par Wilder lui-même.

³⁸ Georges SIMENON, *L'Âge du roman*, in *Le Roman de l'homme*, Lausanne, Aire, 1980, p. 71.

³⁹ Georges SIMENON, *Le Romancier*, in *Le Roman de l'homme*, op. cit., p. 103.

et quelques autres, et c'est aussi le cas pour *Feux rouges*. Au contraire de certaines déclarations du romancier, il est évident qu'un projet de roman n'est pas définitivement abandonné quand il se heurte à un empêchement, mais on peut se demander si ces romans-là ne sont pas les meilleurs. La légende de l'abondante et facile production romanesque de Simenon dût-elle en souffrir, écrire, c'est aussi s'exposer à une crise sans avoir d'emblée la certitude de la surmonter. *Feux rouges* renvoie aussi à ce pari intime risqué : prouver à sa fille, encore bébé, qu'il peut rivaliser avec Dostoïevski, sur son terrain, *le tunnel*, et aller à la rencontre de *l'homme nu*.

Un aspect de la description chez Simenon : la caractérisation adjectivale

I.- Considérations d'ordre morphologique

IL N'EST UN SECRET pour personne que la caractérisation est l'un des aspects les plus solidaires d'une description. « *Caractériser*, affirme F. Brunot, c'est noter les caractères essentiels ou accessoires, naturels ou acquis, durables ou éphémères, d'un être, d'une chose, d'un acte, d'une notion quelconque »¹.

À *caractérisation* s'oppose, très souvent, *détermination*. Les deux notions sont, toutefois, « complémentaires » à bien des égards : « Tout est déterminatif et rien ne l'est. Impossible d'indiquer "a priori" les précisions qui suffisent, une seule parfois, dans d'autres cas toute une série », lisons-nous sous la plume de l'auteur de *La Pensée et la langue*². Cette complémentarité est, semble-t-il, de nature hiérarchique, comme on peut le comprendre de cette affirmation de J. Gardes-Tamine : « La caractérisation, elle, n'est pas linguistiquement et référentiellement indispensable »³. Elle ajoute plus loin que : « Au total, on peut dire que la caractérisation sert à décrire (c'est une description minimale), à classer, à juger, à intensifier. Du coup, il est clair qu'elle peut permettre, comme la détermination, d'identifier la référence d'un terme [...]. Par souci de clarté, on réserve néanmoins les termes d'actualisation et de détermination à une utilisation strictement morphosyntaxique (des déterminants ou affixes verbaux) et on parlera ailleurs

¹ F. BRUNOT, *La Pensée et la langue*, Paris, Masson, 1953, 3^e éd., Partie IV, Livre XIII, Ch. I, p. 577. Cité par M. CRESSOT et L. JAMES, *Le Style et ses techniques*, Paris, P.U.F., 1983 (1^{re} éd. 1947), p. 130.

² *Id.*, cité par M. GLATIGNY, « Remarques sur la détermination et la caractérisation dans quelques textes littéraires », *Le Français moderne*, t. XXXII, 1964, p. 260.

³ J. GARDES-TAMINE, *La Stylistique*, *op. cit.*, p. 62.

de caractérisation, tout en sachant que la caractérisation peut sur le plan logique déterminer et identifier»⁴.

Vu la complexité de cette notion de caractérisation, vu le nombre de procédés sur lesquels elle peut porter aussi, nous avons jugé intéressant de n'aborder, dans cette étude, qu'une des formes les plus représentatives d'une description : l'adjectif.

1.- L'adjectif

Nous avons procédé à un dépouillement systématique de l'ensemble des séquences descriptives que comporte le corpus⁵. Toutes les unités adjectivales ont été relevées et classées en fonction de (du) :

- leur nature morphologique ;
- leur place par rapport aux substantifs qu'elles sont censées caractériser ;
- l'ensemble sémantique auquel elles appartiennent ;
- rapport de sens qu'elles entretiennent avec les noms auxquels elles sont liées et entre elles, dans le cas d'une accumulation.

De cette façon, nous essayerons de faire le tour de cette catégorie grammaticale et d'interroger son fonctionnement sur les plans morphologique, syntaxique et sémantique afin de mieux faire ressortir sa spécificité stylistique en tant que caractérisateur dans le corpus⁶.

Avant de passer à l'examen morphologique de cette unité, il n'est pas sans intérêt de donner un aperçu quantitatif sur la présence de l'adjectif dans les différentes séquences descriptives.

Précisons, d'emblée, que notre but premier n'est pas de mesurer ce qu'on appelle, en stylostatistique, la «richesse lexicale»⁷. Une telle entreprise, quand elle ne demande pas un travail à part, exige, sur le plan méthodologique, le dépouillement de la totalité des textes qui forment le corpus afin de rendre les informations numériques plus sûres, ce qui fait

⁴ *Id.*, p. 64.

⁵ Notre corpus est constitué de six cent trente-six séquences descriptives tirées des dix-neuf romans que comporte le premier cycle de la série policière *Maigret*.

⁶ Nous nous limitons, dans cet article, à l'étude morphologique de l'adjectif.

⁷ Les travaux de certains stylo-statisticiens comme P. GUIRAUD, D. DUGAST, Ph. THOIRON, D. SERANT... sont intéressants à bien des égards lorsque l'examen porte sur la totalité d'une œuvre ou de plusieurs œuvres.

défaut en ce qui nous concerne. En effet, notre corpus n'étant constitué que de séquences descriptives d'une certaine longueur, les résultats obtenus, sur le plan quantitatif, ne sauraient prétendre à la représentativité, au moins dans une visée globalisante. C'est la raison pour laquelle nous attirons l'attention sur le fait qu'on doit se garder de prêter à nos chiffres et à nos pourcentages totaux une généralité qu'ils ne possèdent pas. Les données qui seront avancées ne rendent compte que d'une partie des romans examinés : leurs plages descriptives telles que nous les avons délimitées.

Après le dépouillement systématique de l'ensemble des six cent trente-six séquences descriptives, nous avons pu obtenir les résultats consignés dans le tableau 1.

Tableau 1

Nombre d'occurrences	7 524
Nombre de vocables	1 659
Moyenne de fréquence par séquence	11,83
Moyenne de fréquence par unité	2,60
Moyenne de fréquence d'un vocable par séquence	4,53

Ces chiffres concernent le nombre de caractérisants dans le corpus, la moyenne de fréquence des unités à l'intérieur des séquences ainsi que leur indice de variété. Cet aspect sera affiné davantage dans le point consacré à la forme des adjectifs.

1.1.- Morphologie des adjectifs

L'adjectif fait partie des éléments variables de la langue. Il apparaît sous plusieurs formes suivant sa nature et son origine. En classant ces différentes unités caractérisantes, nous avons dégagé deux grandes classes : les adjectifs de « formation primaire » et les « adjectifs dérivés »⁸. Tout en maintenant cette distinction, nous l'avons affinée en apportant des précisions à la deuxième classe, particulièrement en ce qui concerne la formation des unités.

⁸ Nous empruntons cette classification à M.A. BORODINA, « L'adjectif et les rapports entre sémantique et grammaire en français », *Le Français moderne*, n° 3, juillet 1963.

Les adjectifs de « formation primaire » ne sont issus d'aucune autre forme⁹. Les adjectifs dérivés, eux, sont formés à partir de radicaux auxquels on ajoute un affixe. Ils comportent :

- les suffixaux ;
- les préfixaux ;
- les participes ;
- les parasynthétiques.

Le tableau 2 rend compte de la répartition de ces formes dans le corpus.

Tableau 2

Classe morphologique	Statistiques
Adjectifs de formation primaire	4 137
Adjectifs dérivés :	
<ul style="list-style-type: none"> • participes à valeur adjectivale (p. passés et adjectifs verbaux) -é ; -i ; -u ; -t ; -ant 	2 092
<ul style="list-style-type: none"> • adjectifs suffixaux -eux ; -al ; -el ; -able ; -ible ; -ique ; -âtre ; -eux ; -in ; -aire ; -if ; -ain ; etc. 	992
<ul style="list-style-type: none"> • adjectifs préfixaux di- ; in- ; ir- ; uni- ; multi- ; hyper- ; non- ; mono- ; extra- ; mal- ; etc. 	161
<ul style="list-style-type: none"> • adjectifs parasynthétiques in-able ; in-ible ; in-al ; in-aire 	92
Adjectifs composés	24
Emplois particuliers	19

⁹ Il nous a été très difficile, parfois, de classer certaines unités adjectivales dans la classe des primaires ou dans celle des dérivés. Nous pensons aux adjectifs issus de formes latines ou d'un état de langue ancien. Pour résoudre ce problème, et afin que la distinction entre les deux classes soit bien établie, ne serait-ce que sur le plan synchronique, nous avons réservé la classe des dérivés aux unités issues d'une autre forme au moyen d'un affixe : suffixe, préfixe ou les deux.

1.1.1.– Les adjectifs de formation primaire

Appelés aussi adjectifs « radicaux », ils constituent une « classe fermée » et, partant, ils sont « improductifs »¹⁰. Le tableau 3 nous livre quelques informations d'ordre quantitatif sur cette classe morphologique.

Tableau 3

Adjectifs primaires	Total
Nombre d'occurrences	4 137
Nombre de vocables	441
Pourcentage d'emploi des occurrences	54,98 %
Pourcentage d'emploi des vocables	26,58 %
Moyenne de fréquence par vocable	9,38
Moyenne de fréquence par séquence	6,50
Moyenne de fréquence de vocable par séquence	0,69

1.1.2.– Les adjectifs dérivés

1.1.2.1.– Les participes à valeur adjectivale

Il s'agit des participes passés employés adjectivement et de ce qu'on appelle communément les adjectifs verbaux en *—ant*. Leur structure morphologique comporte plusieurs subdivisions dictées par la forme du verbe dont ils sont dérivés. Nous les présenterons en bloc (tableau 4), sous forme de données chiffrées, sans nous soucier de la nature du suffixe.

Tableau 4

Participes à valeur adjectivale	Total
Nombre d'occurrences	2 092
Nombre de vocables	761
Pourcentage d'emploi des occurrences	27,80 %
Pourcentage d'emploi des vocables	45,87 %
Moyenne de fréquence par vocable	2,74
Moyenne de fréquence par séquence	3,28
Moyenne de fréquence de vocable par séquence	1,19

1.1.2.2.– Les adjectifs suffixaux

Là aussi, nous prenons en considération l'ensemble de la sous-classe sans spécifier la nature du suffixe dérivationnel (tableau 5).

¹⁰ M. A. BORODINA, *art. cit.*

Tableau 5

Adjectifs suffixaux	Total
Nombre d'occurrences	992
Nombre de vocables	337
Pourcentage d'emploi des occurrences	13,18 %
Pourcentage d'emploi des vocables	20,31 %
Moyenne de fréquence par vocable	2,94
Moyenne de fréquence par séquence	1,55
Moyenne de fréquence de vocable par séquence	0,52

1.1.2.3.- Les adjectifs préfixaux (tableau 6)

Tableau 6

Adjectifs préfixaux	Total
Nombre d'occurrences	168
Nombre de vocables	47
Pourcentage d'emploi des occurrences	2,23 %
Pourcentage d'emploi des vocables	2,83 %
Moyenne de fréquence par vocable	3,57
Moyenne de fréquence par séquence	0,26
Moyenne de fréquence de vocable par séquence	0,07

1.1.2.4.- Les adjectifs parasynthétiques

Ce sont les adjectifs dont la formation s'effectue au moyen d'un préfixe et d'un suffixe (tableau 7).

Tableau 7

Adjectifs parasynthétiques	Total
Nombre d'occurrences	92
Nombre de vocables	45
Pourcentage d'emploi des occurrences	1,22 %
Pourcentage d'emploi des vocables	2,71 %
Moyenne de fréquence par vocable	2,04
Moyenne de fréquence par séquence	0,14
Moyenne de fréquence de vocable par séquence	0,07

1.1.3.– Les adjectifs composés (tableau 8)

Tableau 8

Adjectifs composés	Total
Nombre d'occurrences	24
Nombre de vocables	15
Pourcentage d'emploi des occurrences	0,31 %
Pourcentage d'emploi des vocables	0,90 %
Moyenne de fréquence par vocable	1,6
Moyenne de fréquence par séquence	0,003
Moyenne de fréquence de vocable par séquence	0,009

1.1.4.– Emplois particuliers

À côté de ces différentes classes morphologiques, nous avons noté des cas d'adjectifs que nous avons regroupés sous l'étiquette d'« emplois particuliers » (tableau 9). Il s'agit principalement de noms pris adjectivement (cas de dérivation impropre ...) et d'expressions ayant une valeur adjectivale.

Tableau 9

Emplois particuliers	Total
Nombre d'occurrences	19
Nombre de vocables	13
Pourcentage d'emploi des occurrences	0,25 %
Pourcentage d'emploi des vocables	0,78 %
Moyenne de fréquence par vocable	1,46
Moyenne de fréquence par séquence	0,002
Moyenne de fréquence de vocable par séquence	0,007

Au regard de ces données, quelques remarques s'imposent. D'abord, les adjectifs de formation primaire représentent, à eux seuls, plus de la moitié des unités adjectivales du corpus. Cet emploi répond, semble-t-il, à la tendance générale de la langue. Les adjectifs radicaux constituent, en effet, le fond lexical des adjectifs en français, en dépit de leur nature improductive (ils appartiennent à une classe fermée); en atteste le taux de variation que connaissent les unités constituantes de cette classe. Ainsi, si le nombre des occurrences dépasse, de peu, la moitié de l'ensemble des items, il en va autrement pour le nombre des vocables. En fait, l'écart

entre les deux moyennes est considérable : 54,98 % contre 26,58 %. Cette disproportion est due principalement à la notion de « répétitivité » qui atteint presque 10 %. La fréquence des items ne touche pas l'ensemble des vocables. Seuls quelques-uns, pour la plupart des adjectifs de couleur, des adjectifs exprimant la dimension ou encore ceux dont l'emploi se rapproche des suffixes¹¹, connaissent une forte présence. Dans le corpus, les unités les plus fréquentes¹² sont répertoriées au tableau 10.

Tableau 10

Unités	Occurrences	Unités	Occurrences
<i>petit</i>	273	<i>beau</i>	50
<i>grand</i>	174	<i>sombre</i>	47
<i>blanc</i>	113	<i>bleu</i>	45
<i>seul</i>	103	<i>haut</i>	45
<i>noir</i>	98	<i>large</i>	45
<i>vieux</i>	89	<i>vide</i>	45
<i>gros</i>	85	<i>bon</i>	44
<i>rouge</i>	78	<i>lourd</i>	44
<i>long</i>	63	<i>clair</i>	41
<i>gris</i>	52	<i>plein</i>	40

Il ressort de ces chiffres que vingt (20) vocables, c'est-à-dire 4,5 % de l'ensemble des unités différentes, représentent, à eux seuls, mille cinq cent soixante-quatorze (1574) occurrences, ce qui correspond à 38 % de l'ensemble des unités adjectivales de cette classe.

Précisons aussi que plus la moyenne de fréquence est grande, plus le taux de variation lexicale est faible. Ainsi, les quatre premiers adjectifs qui apparaissent plus de cent fois ne représentent-ils que 0,9 % des vocables. En revanche, ils figurent, en dépit de leur nombre insignifiant, plus de 16 % de la surface adjectivale de cette catégorie.

À l'opposé de ces lexèmes qui accusent une moyenne de fréquence élevée, nous avons noté cent trente et un (131) adjectifs n'apparaissant qu'une seule fois. Ceux-ci (appelés « hapax »), à la différence des premiers,

¹¹ L'emploi de certain adjectifs est, en effet, très proche des suffixes du fait qu'ils ont perdu toute « autonomie sémantique ».

¹² Nous nous limitons, ici, aux adjectifs qui apparaissent plus de 38 fois, c'est-à-dire les items dont la moyenne de fréquence est de deux occurrences par roman. Cette moyenne reste complètement arbitraire.

expriment des nuances sémantiques qu'il serait intéressant de mettre en rapport avec la nature des espaces où ils apparaissent. De même qu'il serait intéressant d'examiner la répartition, « régulière » ou « irrégulière », des unités les plus fréquentes¹³.

Si notre étude a mis en lumière, pour la classe des primaires, cette disproportion entre le nombre des vocables et celui des occurrences, qu'en est-il des participes à valeur adjectivale ?

Nous avons déjà attiré l'attention sur les spécificités lexicales de cette classe morphologique. Le nombre de vocables est supérieur à celui de la classe précédente. Cela implique un taux de variation plus élevé par rapport au nombre d'occurrences. Les unités les plus fréquentes¹⁴ sont répertoriées au tableau 11.

Tableau 11

Unités	Occurrences	Unités	Occurrences
<i>éclairé</i>	46	<i>couvert</i>	23
<i>ouvert</i>	43	<i>orné</i>	20
<i>clos</i>	26	<i>verni</i>	19
<i>fermé</i>	25		

Ces sept adjectifs, c'est-à-dire 0,9 %, ne totalisent que deux cent deux (202) occurrences, ce qui représente 9,6 %. Cela montre bien la grande variation que connaît cette classe. En effet, le nombre de lexèmes qu'on ne rencontre qu'une seule fois dans le corpus (les hapax) est très élevé : trois cent quatre-vingts (380) unités, ce qui représente approximativement 50 % de l'ensemble des vocables.

La classe des adjectifs suffixaux présente beaucoup d'affinités avec celle que nous venons d'examiner. Elle offre un nombre élevé de vocables par rapport au nombre des occurrences : 33,97 %.

Là encore, le nombre de lexèmes ayant une fréquence élevée est relativement réduit¹⁵ (tableau 12).

¹³ Nous reviendrons sur cette question dans le point consacré à l'étude syntactico-sémantique.

¹⁴ Nous nous sommes contenté des unités dont la moyenne d'apparition équivaut à une occurrence par roman.

¹⁵ Nous nous sommes basé, pour établir ces tranches chiffrées, sur les indications numériques citées plus haut. Ainsi avons-nous retenu ces trois tranches en fonction de la moyenne des différentes classes morphologiques. Nous avons pris également en considération le nombre de romans : la moitié (classe C), la totalité (classe B) ou plus (classe A).

Tableau 12

Classe A		Classe B		Classe C	
Unités	Occurrences	Unités	Occurrences	Unités	Occurrences
<i>nouveau</i>	44	<i>vitré</i>	17	<i>vilain</i>	9
<i>nerveux</i>	25	<i>véritable</i>	14	<i>visible</i>	9
<i>régulier</i>	24	<i>étranger</i>	11	<i>pitoyable</i>	9
<i>lumineux</i>	20	<i>pointu</i>	11		
		<i>familier</i>	10		
		<i>humain</i>	10		

Nous remarquons que le nombre d'adjectifs dont la moyenne de fréquence est supérieure ou égale à neuf (9) est de l'ordre de treize (13) unités. Elles totalisent deux cent treize (213) occurrences, soit 21,47 % de la surface adjectivale. Les vocables dont la moyenne de fréquence est supérieure ou égale à dix (10) sont au nombre de dix (10) et comptent cent quatre-vingt-six (186) items, soit une moyenne de 18,75 %. La dernière classe dont la fréquence des unités est supérieure ou égale à vingt (20) compte quatre lexèmes représentant 1,18 % de l'ensemble des vocables. Ils totalisent, néanmoins, cent treize (113) unités, soit 11,39 % de l'ensemble des items. En revanche, les vocables qui n'apparaissent qu'une seule fois sont au nombre de cent treize (113), soit 33,53 % des vocables et 11,39 % des occurrences.

La classe des adjectifs préfixaux sous-tend le même principe quantitatif. L'indice de variation est relativement élevé : 3,57, soit 27,97 %. Le nombre de vocables attestant une certaine fréquence est très réduit (tableau 13).

Tableau 13

Unités	Occurrences
<i>immobile</i>	37
<i>inattendu</i>	15
<i>inquiet</i>	15
<i>imprécis</i>	11
<i>incapable</i>	9

Ces cinq adjectifs, c'est-à-dire 10,63 % de l'ensemble des vocables, totalisent quatre-vingt-sept (87) occurrences, soit 51,87 % de la plage adjectivale des préfixaux. À noter, toutefois, que le lexème *immobile*, avec trente-sept

(37) occurrences, représente, à lui seul, à peu près 22 % de l'ensemble des unités.

Parallèlement, les vocables qui n'apparaissent qu'une seule fois sont au nombre de vingt-quatre (24), c'est-à-dire un peu moins de 50 % du nombre des vocables et 14 % de l'ensemble des occurrences.

Le taux de variation est très élevé au sein de la classe des parasyntétiques. Il avoisine les 49 %. La moyenne de fréquence varie, en effet, entre deux (2) et sept (7). Les lexèmes les plus fréquents de cette classe sont repris au tableau 14.

Tableau 14

Unités	Occurrences
<i>indéfinissable</i>	7
<i>invisible</i>	7
<i>international</i>	6
<i>anormal</i>	5

Ces adjectifs (8,88 % des vocables et 4,34 % des occurrences) comptent vingt-cinq (25) occurrences, soit 27,17 % de l'ensemble. Les unités adjectivales n'apparaissant qu'une seule fois sont au nombre de vingt-sept (27), soit 60 % de l'ensemble des vocables.

La dernière classe morphologique, celle des adjectifs composés, compte très peu d'unités qu'on rencontre plus d'une seule fois (tableau 15).

Tableau 15

Unités	Occurrences
<i>large ouvert</i>	6
<i>grand ouvert</i>	4
<i>bleu de roi</i>	2

C'est le cas également de la classe que nous sommes convenu d'appeler « emplois particuliers ». Elle comporte treize (13) vocables (adjectifs et locutions adjectivales confondus). L'adjectif *mastic* est le seul vocable à connaître un taux de fréquence relativement élevé : il apparaît six (6) fois dans sa classe, ce qui représente 31,57 %. À part l'expression *comme il faut*, qui compte deux occurrences, les autres items ne sont représentés qu'une seule fois.

À l'examen de ces données quantitatives, il est légitime de se demander si elles sont susceptibles de dégager ou de véhiculer une signification. Il n'est un secret pour personne de dire que les différentes classes morphologiques mentionnées plus haut, prises dans l'ordre où elles apparaissent, correspondent, à quelques détails près, à la tendance générale de la langue. Ce qui peut attirer l'attention, par contre, c'est la distribution fort disproportionnée que présentent certains groupements. C'est le cas, par exemple, des adjectifs de formation primaire qui totalisent, à eux seuls, un peu plus de la moitié des occurrences. À ce pourcentage élevé correspond aussi un taux de fréquence relativement important. Cette correspondance trouve un élément de réponse dans le fait que cette catégorie morphologique, outre sa nature lexicale fermée et improductive, forme le fond usuel du vocabulaire adjectival de la langue. Ce sont les unités auxquelles on a recours le plus. Toutefois, l'usage qu'en fait Simenon peut paraître excessif. Pourquoi ?

On n'est pas sans savoir que ce type de caractérisants, dans leur majorité, offrent quelques spécificités qu'on peut ramener à trois caractéristiques, souterrainement liées :

- en ce qui concerne le volume du mot, ils sont généralement brefs, monosyllabiques ou bisyllabiques, rarement formés de plusieurs syllabes.
- cette brièveté leur permet une certaine mobilité par rapport au substantif qu'ils sont censés caractériser. Ainsi, et sans vouloir anticiper l'étude syntaxique, ces unités, quand elles sont antéposées, fonctionnent-elles, au moins pour les plus fréquentes, comme de simples préfixes agglutinés aux noms caractérisés¹⁶.
- sur le plan sémantique, certaines des unités les plus fréquentes (voir plus haut) désignent les nuances les plus diverses sans restriction d'emploi (nature du substantif par exemple).

Il nous paraît tentant de dire, en conséquence, qu'il est plus «sécurisant» pour l'auteur des *Maigret* de recourir à ce genre de vocables afin d'échapper aux contraintes syntactico-sémantiques des adjectifs formés au moyen d'un affixe, lesquels, il faut le souligner, sont rebelles à toute désémantisation. Simenon, lui-même, semble justifier sa façon d'écrire, le choix qu'il fait du lexique d'une manière générale et qui pourrait, aussi, s'appliquer à la catégorie qui nous intéresse : «J'écris avec des mots-matières,

¹⁶ M. A. BORODINA (*art. cit.*) précise que ce type d'adjectifs constitue avec le nom un seul «groupe rythmique». Il parle d'une catégorie lexico-grammaticale qui est en voie de formation dans la langue.

le mot "vent", le mot "chaud", le mot "froid". Les mots-matières sont les équivalents des couleurs pures [...] Le mot amour, je l'emploie très peu. Il a tellement de sens qu'on ne sait jamais lequel choisir. Je cherche une vérité plus simple, plus naturelle, une vérité matérielle, biologique»¹⁷.

Le souci, implicite ici, vis-à-vis du récepteur, en est une autre explication : «À quoi bon recourir à une langue sophistiquée et trouver le mot juste si la majorité des lecteurs ne le comprend pas»¹⁸.

Cette conception de la littérature, de la façon d'écrire, discutable par ailleurs à bien des égards¹⁹, remonte aux débuts de la carrière de l'écrivain liégeois, quand il écrivait encore sous pseudonyme. Les remarques que lui a faites Colette ne sont pas restées lettres mortes : « Mon p'tit Simenon, ce n'est pas ça. C'est presque ça, mais ce n'est pas ça. Vous êtes trop littéraire ! Supprimez toute la littérature et ça ira »²⁰.

Il le répète lui-même, non sans une pointe de fierté : « J'ai essayé d'être le plus simple possible. C'est le conseil qui m'a le plus servi dans ma vie. Je dois une fière chandelle à Colette de me l'avoir donné »²¹.

La catégorie des adjectifs-participes se particularise par l'emploi qu'en fait Simenon. C'est le groupement qui connaît le taux de variation le plus élevé ; cela en prenant en considération le rapport *nombre d'occurrences # nombre de vocables*. Cet usage s'explique, nous semble-t-il, par la nature de ces lexèmes en question. Le fait qu'ils soient des verbes (donc une classe lexicale ouverte et productive d'où le nombre élevé de vocables), plus précisément des participes passés ou des adjectifs verbaux, répondant aux contraintes contextuelles de la caractérisation, contribue, dans une certaine mesure, à une sorte d'équilibre interne entre narration et description. En d'autres termes, et en inversant les rapports (de force), il est permis d'avancer que, si la description arrête la narration, en reléguant l'action au second plan, la fissure, établie à l'intérieur de la narration, est doublement compensée : à la fois par l'« aptitude unificatrice » (niveau thématique) et par la « diégétisation interne ». Celle-ci crée un « récit fallacieux » ou ce que

¹⁷ Interview de G. SIMENON par Th. de SAINT-PHALLE, *Le Monde*, 5 juin 1965.

¹⁸ Cité par P. ASSOULINE, *Simenon*, Paris, Gallimard, « Folio », 1996 (Julliard, 1992), p. 833.

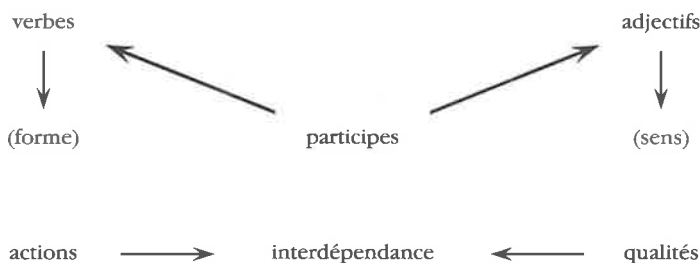
¹⁹ Les affirmations de Simenon sont à prendre avec beaucoup de précaution. Il ne faut pas perdre de vue l'ardent désir qu'il a toujours manifesté pour être reconnu par l'*establishment* : nous pensons au prix Nobel qu'il a toujours ambitionné, au moins au début de ses succès.

²⁰ R. STÉPHANE, *Le Dossier Simenon*, Paris, Robert Laffont, 1961, cité par P. ASSOULINE, *op. cit.*, pp. 146-147.

²¹ *Id.*, p. 147.

J. Gardes-Tamine, suite à J. Molino, convient d'appeler «une dynamisation interne»²². Or, si nous savons que cette notion s'actualise, dans les passages descriptifs, au moyen d'unités linguistiques telles que les verbes pronominaux, les adverbes de temps et de lieu ..., permettant, par là, au porte-regard ou autre support descriptif de créer, ou de donner l'impression, (d')un mouvement interne, que dire de cette catégorie d'adjectifs? Ceux-ci, tout en caractérisant, en décrivant, gardent les nuances sémantiques qui font l'essence de la catégorie des verbes de laquelle ils sont dérivés : la fluidité événementielle.

Cet aspect apparaît de manière manifeste lorsqu'il s'agit d'adjectifs verbaux. Ils se situent, de ce fait, entre deux classes grammaticales (mais aussi logiques) concurrentes :



Ainsi que peut le figurer ce schéma, les unités adjectivales prennent leurs formes des lexèmes verbaux (actions) et leur sens des adjectifs (caractérisation). Par conséquent, on assiste à une interpénétration, à une fusion entre les deux ensembles. Cette relation instaure un certain équilibre entre narration et description répondant, de ce fait, à un souci (conscient ou non) de réception : n'oublions pas qu'on est en présence d'un genre où l'accent, en règle générale, est mis sur la logique événementielle.

Pour ce qui est des autres adjectifs dérivés, particulièrement les suffixaux, leur nombre est disproportionné par rapport aux possibilités que peut offrir la classe à laquelle ils appartiennent. Tout comme les participes, ils constituent une classe productive et présentent un taux élevé de variation. Le suffixe, quant à lui, a souvent un sens verbal. Toutefois, la moyenne de fréquence ne touche qu'une marge réduite de vocables. Cela corrobore, à un autre niveau, ce qui a été dit au sujet des primaires.

²² J. GARDES-TAMINE, *op. cit.*

Nous ne sommes pas sans savoir les contraintes (euphonique, syntaxique, sémantique ...) qui pèsent sur l'emploi d'un adjectif dans une suite graphique ou sonore. Cela nous amène à examiner la place de l'adjectif dans le corpus.

À suivre.

Anne MATHONET et Françoise TILKIN

L'étude du récit de paroles dans une production sérielle

Les « Maigret » de Georges Simenon

LA TECHNIQUE NARRATIVE du récit de paroles tient une part essentielle dans la construction romanesque, et les diverses modalités qu'elle emprunte s'avèrent souvent révélatrices du projet scriptural en jeu, d'autant que ces choix convergent avec les options « vocales », « modales » et même thématiques de l'écrivain. En tant que tel, le récit de paroles justifie pleinement une étude de sa rhétorique dans l'analyse générale de l'art narratif d'un romancier.

Dans cette perspective, Paul Delbouille a publié en 1989 un article intitulé « Notes pour une étude du récit de paroles »¹ où il définit, pour l'œuvre simenonienne, les grands axes et les principaux objectifs d'une telle recherche. L'auteur traite surtout du discours direct pour proposer des pistes réflexives et de prudentes remarques que seuls des relevés exhaustifs pouvaient confirmer et infirmer.

Nous avons emprunté la voie ainsi tracée et mené les enquêtes nécessaires pour répondre aux questions posées afin de développer et d'affiner l'analyse de cette composante que l'on devine d'emblée essentielle dans la « manière » de Simenon.

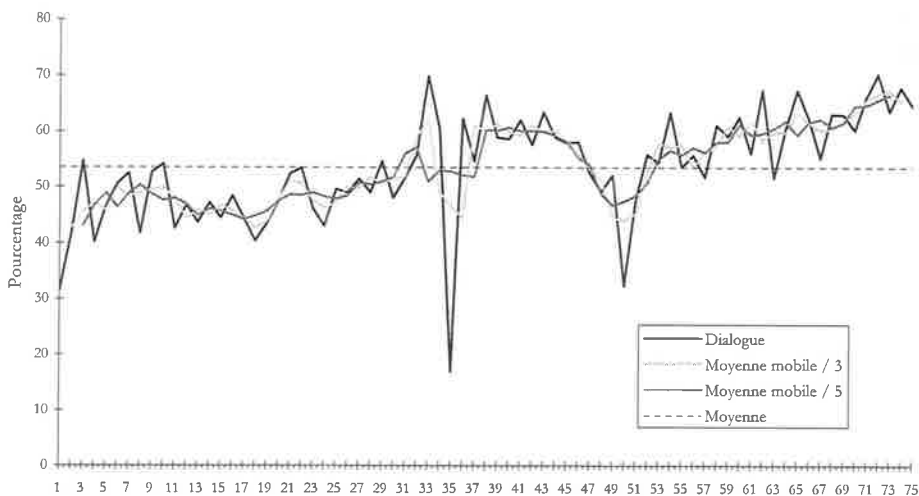
Pour évaluer l'aspect quantitatif de l'intervention dialogale dans le récit, nous avons, pour chaque roman, ramené la quantité absolue de dialogue à un pourcentage du texte entier. Les récits peuvent ainsi être comparés de façon objective et selon un principe d'égalité.

Le comptage a été effectué sur le corpus des 75 « Maigret ». Cette amplitude maximale de l'enquête écarte le risque imprévisible de choisir

¹ Paul DELBOUILLE, « Notes pour une étude du récit de paroles », in *Traces*, n° 1, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1989.

des romans atypiques pour étayer le commentaire et permet de construire une image complète de l'évolution.

Les proportions ont été établies à partir de données chiffrées en nombre de lignes. Toute ligne entamée a été comptabilisée à condition qu'elle soit composée d'au moins un mot complet. Seule l'unicité du principe de comptage importe, puisqu'on se limite à des comparaisons internes à l'œuvre simenonienne, sans faire intervenir d'autres auteurs. Face à l'épaisseur du corpus, nous avons choisi le procédé le plus aisé. Mais il nous semble aussi qu'il est le plus adéquat en l'occurrence, pour rendre compte objectivement des fréquents retours à la ligne typiques de l'auteur. Le graphique n° 1 reproduit ci-après permet de visualiser les résultats recueillis dans l'ordre établi de l'écriture des textes.



Graphique n° 1 – Évolution quantitative du dialogue dans les « Maigret ».

La courbe dessinée par les « Maigret » confirme — mais nuance également — les hypothèses de Paul Delbouille concernant un possible accroissement de la proportion dialogale au fil des années² dans la série policière étudiée.

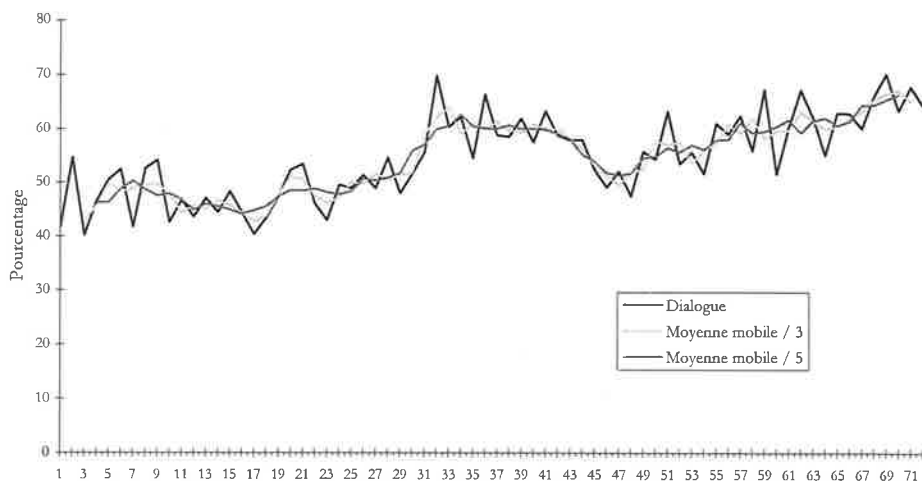
Nous avons ajouté au dessin deux moyennes mobiles³ (par 3 et par 5), procédé statistique bien connu pour l'étude des séries chronologiques. Leur

² Paul DELBOUILLE, *art. cit.*, pp. 162-164.

³ Voir par exemple la définition qu'Albert MONJALLON donne du procédé dans son *Introduction à la méthode statistique*, Paris, Librairie Vuibert, 1966, p. 226.

calcul consiste à ramener chaque chiffre à la moyenne de celui-ci et des 2 (ou 4) points qui l'entourent. L'amplitude des écarts se trouve ainsi réduite au profit d'une mise en évidence de la tendance générale de la série, qui est ici un accroissement du pourcentage de discours direct.

L'évolution apparaît plus nettement encore dans le graphique n° 2 où l'on a écarté des données les trois pics descendants très aigus de *Pietr-le-Letton* (31,6 %), des *Mémoires de Maigret* (16,84 %) et de *Maigret s'amuse* (32,32 %).



Graphique n° 2

Évolution quantitative du dialogue dans les « Maigret » à l'exclusion des trois pics descendants.

Ces graphiques montrent que Simenon tend, au fil de sa carrière, à user plus largement de l'outil dialogique dans l'élaboration de récits policiers. La moyenne des proportions de discours direct, 53,53 %, indique l'importance de cette composante textuelle dont les aspects « concrets » et vivants créent d'évidents effets de réel.

Associer l'observation de la courbe avec cette moyenne met en mesure de distinguer dans cette évolution des phases intéressantes qui échelonnent les quelque 33 % d'écart entre *Pietr-le-Letton* et le dernier « Maigret », un chiffre que le calcul de l'écart-type⁴ réduit tout en lui conservant le sens d'un réel changement.

⁴ L'écart-type correspond à la moyenne des écarts.

Ainsi, il apparaît que la majorité des romans de la période «Fayard» (récits rédigés entre 1930 et le début de 1933) s'inscrivent sous la moyenne générale : seuls 2 textes sur 19 la dépassent légèrement : *M. Gallet, décédé* avec 54,71 % et *La Danseuse du Gai-Moulin*, avec 54,18 %. Les chiffres de cette séquence sont néanmoins déjà révélateurs d'une tendance dans l'élaboration du texte⁵ : ce sont les effets mimétiques qui sont privilégiés.

Dans la même période, on remarque par ailleurs un très net écart entre la situation de *Pietr-le-Letton* et la moyenne des 18 textes suivants (chiffree à 46,46 %). L'amplitude de ce changement et son évidente soudaineté semblent reléguer le premier «Maigret» officiel dans le sillage d'une pratique antérieure, celle des romans populaires. Rien dans la diégèse ne vient en effet justifier la différence qui tient plutôt à la conservation d'une focalisation plus distante (et même extérieure au départ). Le narrateur, facteur facile de la cohérence textuelle, continue de jouer un rôle de premier plan. Il traduit au lieu de rapporter, et tandis que l'auteur hésite sur les moyens de la transparence narrative, le dialogue reste souvent une simple illustration.

Les romans publiés chez Gallimard, qui ont été écrits entre 1939 et 1943, s'inscrivent en continuité par rapport aux précédents : 4 romans sur 6 montrent des chiffres inférieurs à la moyenne et 2, de légers dépassements.

En passant aux textes des Presses de la Cité, on constate ensuite que 5 romans poursuivent la tendance antérieure, constituant ainsi une phase transitoire. Celle-ci est cependant coupée en son milieu par le chiffre de *Maigret et son mort*, la plus longue enquête de la série, dont le pourcentage de dialogue dépasse légèrement la moyenne. Avec ces chiffres, ce roman annonce une série de textes — entre «le coroner» (1949) et «le ministre» (1954) — à très forte proportion de discours direct. Un pic ascendant y est particulièrement élevé : *Maigret et la vieille dame* compte 69,9 % de dialogue, à peine moins que le maximum atteint en 1970 dans *La Folle de Maigret* avec 70,3 %. En outre, 5 autres romans dépassent la barre des 60 % pendant cette période : *L'Amie de Madame Maigret*, *Maigret au Picratt's*,

⁵ Les quelques chiffres indicatifs fournis par Sylvie DURRER dans son introduction à l'étude du dialogue (*Le Dialogue romanesque. Style et Structure*, Genève, Droz, 1994, p. 8) peuvent aider à situer les écrits de Simenon, même si la divergence dans le processus de calcul amène sans doute une légère différence dans l'évaluation des proportions. Les écarts entre les deux tendances sont suffisamment significatifs :

CRÉBILLON, <i>Les Égarements du cœur et de l'esprit</i>	40 %
BALZAC, <i>La Cousine Bette</i>	49 %
PROUST, <i>Du Côté de chez Swann</i>	13 %
SAGAN, <i>Bonjour Tristesse</i>	17 %

Maigret et la Grande Perche, *Maigret et l'homme du banc* et *Maigret se trompe*.

Dans cette phase de forte évolution scripturale s'inscrit aussi le pic descendant minimal des *Mémoires de Maigret*. Ce roman, qui est une expérience originale, compte seulement 16,84 % de discours direct, chiffre qui s'explique aisément par l'adoption d'une structure narrative différente : Maigret, évoquant ses souvenirs à la première personne pour défendre une thèse personnelle, ne rapporte les échanges verbaux du passé qu'à titre d'illustration concrète de son propos.

Maigret et le corps sans tête initie une très courte phase de descente sur la courbe entre 1955 et 1957 : 4 romans repassent légèrement sous la moyenne et le pic descendant de *Maigret s'amuse*. Les 32,32 % de ce dernier roman doivent être mis en relation cette fois avec le contenu diégétique qui modifie la structure usuelle dans la série. Maigret, en effet, ne mène pas l'enquête. Il en suit les rebondissements à travers les articles de la presse quotidienne qui sont reproduits dans le texte. En vacances incognito à Paris, le commissaire se contente d'aider Janvier par de courts messages. La focalisation limitée sur ce Maigret « hors course » remplace tous les interrogatoires formels et informels qui constituent ailleurs la masse des dialogues.

Après ce court fléchissement, la courbe remonte de façon franche et définitive au-dessus de la moyenne avec seulement 2 chiffres à peine inférieurs : *Maigret et le voleur paresseux* (51,72 %) et *Maigret se défend* (51,62 %).

Dans cette séquence de 24 romans, entre 1957 et 1972, on ne compte pas moins de 15 textes franchissant la barre des 60 %. Onze d'entre eux ont été écrits entre 1965 et 1972, une période qui manifeste une moyenne très élevée avec 63,64 %, soit une différence de 17 % par rapport à la moyenne des « Fayard » (*Pietr-le-Letton* excepté).

L'évolution des « Maigret » vers une plus grande part de discours direct est donc très marquée. Par ailleurs, si l'on compare la structure de la courbe avec celle des longueurs des romans, on constate sans surprise une correspondance dans les tendances générales⁶. Il est logique en effet que la propension à représenter une information dialoguée plutôt qu'un compte rendu narratorial allonge le texte. Les « Fayard » sont en moyenne plus courts

⁶ Nous insistons sur ce terme de « tendance » dans la mesure où le rapport entre longueur et pourcentage de dialogue ne peut relever d'une règle absolue. Au contraire, la comparaison peut mettre en évidence des romans atypiques.

et moins dialogués ; les « Gallimard » et les premiers « Presses de la Cité » sont construits sur le même modèle avant l'allongement général des récits et un fort pourcentage de dialogue surtout entre 1965 et 1972...

L'usage accru du dialogue, facteur essentiel de la tendance mimétique dans les récits, fait sans doute aussi évoluer la perspective narrative vers une plus grande proximité des protagonistes. Le discours rapporté et émaillé de commentaires descriptifs qui en dirigent les nuances crée en effet l'illusion d'un contact direct avec les personnages et d'immédiateté plus réaliste. Amplifié, le discours direct donne au lecteur l'impression plus nette de disposer des mêmes données brutes que Maigret, sur lequel se focalise le récit, et de pouvoir avancer avec le commissaire, comme identifié à lui.

Ce phénomène va de pair avec la représentation dans la diégèse en général d'un travail policier plus proche de sa réalité prosaïque. Maigret, dans les « Fayard » et les « Gallimard », agit presque en justicier solitaire armé d'une intuition dont il cache jusqu'à la fin les résultats ; il exerce en outre plus souvent à l'extérieur de Paris, en des lieux pittoresques. Dans les textes publiés aux Presses de la Cité, Simenon a peu à peu tendance à attacher davantage son héros à l'existence de la P.J., puis aux impératifs de la machine policière avec ses enquêtes simultanées, ses fausses pistes, ses interrogatoires. Dans ce cadre, le travail des inspecteurs et les critiques des juges interviennent plus nettement et leur apport à l'enquête transite nécessairement par un dialogue avec Maigret.

Pour la même raison, les indices matériels et la couleur des lieux tendent à s'effacer en filigrane au profit de la réalité humaine inscrite tant dans les données de l'enquête que dans la figure de Maigret. D'une part, les questions destinées à récolter l'information ou à faire surgir une vérité pressentie représentent mieux l'organisation d'une recherche policière. D'autre part, elles révèlent la psychologie des individus par petites touches indicielles plus efficaces de ce point de vue qu'une analyse de Maigret présentée sans le soutien d'un quelconque dialogue.

Le policier, posant plus de questions, suit d'ailleurs la même évolution vers une humanité encore accentuée, dès les années cinquante, par la mention de ses faiblesses possibles. En outre, on le connaît trop désormais pour que l'auteur insiste plus longtemps sur le pittoresque un peu « forcé » de sa silhouette ; il est temps de lui composer une personnalité plus complexe.

Le discours direct et les commentaires narratifs qui l'orientent créent ainsi une tonalité particulière — l'atmosphère d'une humanité particulière — dans les textes, au même titre que les touches descriptives et pittoresques des « Fayard ». Dans les derniers « Maigret », l'auteur attribue

même ce rôle presque exclusivement au dialogue qui constitue l'essentiel de l'intérêt romanesque.

Ces diverses modifications intervenues dans la série, qui s'organise ainsi en deux phases distinctes, pourraient s'associer en outre au constat d'une évolution importante de la répartition du dialogue dans le récit. Le phénomène est particulièrement frappant si, comme l'a fait rapidement Paul Delbouille⁷ en le comparant aux dernier « Maigret », on observe la disposition du discours direct dans *Pietr-le-Letton* pour en souligner la répartition très inégale. Afin de confirmer et de mieux mesurer cette caractéristique, nous avons représenté sur un graphique les proportions de discours direct dans chaque chapitre de ce premier « Maigret » de la série.

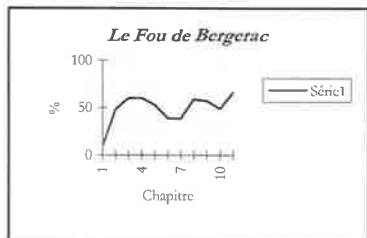
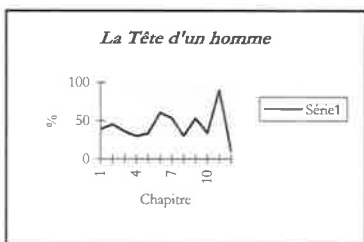
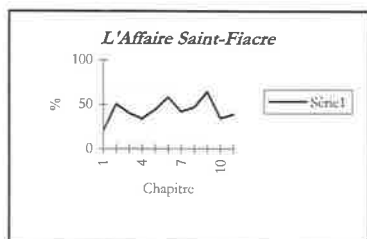
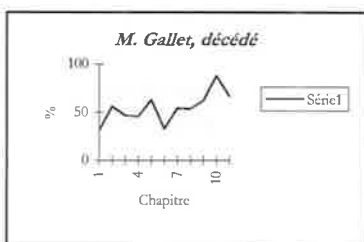
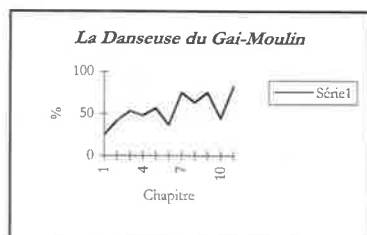
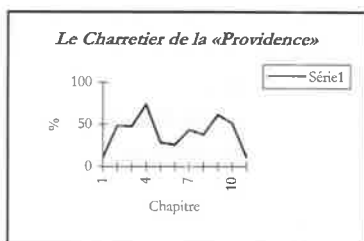
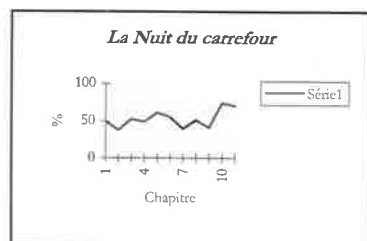
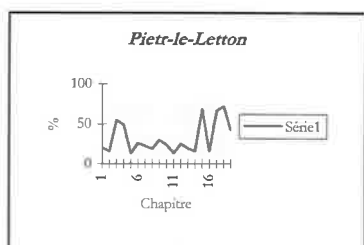
Le dessin permet de constater que le roman obéit, une fois de plus, aux canons structurels des récits publiés sous pseudonymes puisque, peu dialogué ailleurs, il reproduit l'épisode des révélations massives et inattendues en fin d'aventure avec les explications du Letton. Par ailleurs, les chapitres du roman étant très courts, la présence ou non d'une scène dialoguée importante occasionne de fortes variations dans la courbe. Ainsi, les chapitres 3 et 4, plus dialogués, correspondent à la moisson d'informations initiales ; le chapitre 15 est constitué d'une scène essentielle où Maigret rend compte de ses réflexions à Comélieu ; le suivant marque par contre un changement de lieu et décrit l'action décisive avant que les chapitres 17 et 18 ne rapportent les « aveux » de Hans.

Dans une perspective évolutive, on notera sur les graphiques suivants que les « Fayard » postérieurs évitent, dès *La Tête d'un homme*, de réduire le dialogue à une portion congrue. Les phases descendantes n'atteignent plus des limites aussi extrêmes (sans doute en partie à cause de l'allongement des chapitres) et le discours direct se trouve mieux réparti sur l'ensemble du récit. S'ils corrigent donc très vite et définitivement les disproportions qui déséquilibrent *Pietr-le-Letton*, ces textes conservent cependant en général l'importante augmentation du dialogue dans les derniers chapitres qui correspond soit à une reconstitution de Maigret soit aux aveux du coupable⁸.

En outre, si de rares romans (*L'Écluse N° 1* et *Maigret*) tendent à réduire cet écart comme ceux qui affectent les chapitres internes, les autres récits divisent par contre clairement les périodes de scènes dialoguées (celles

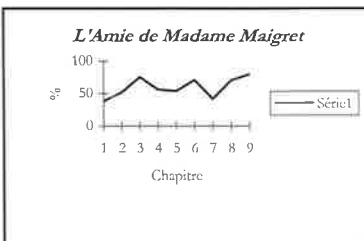
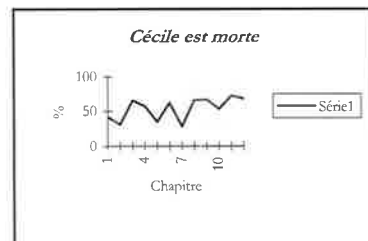
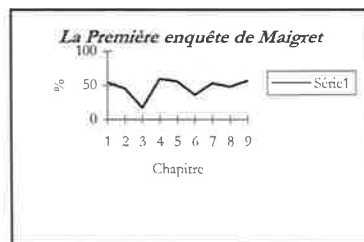
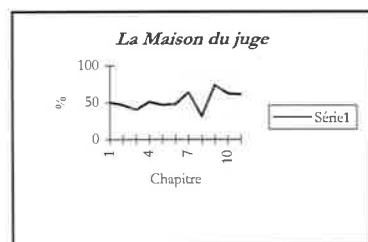
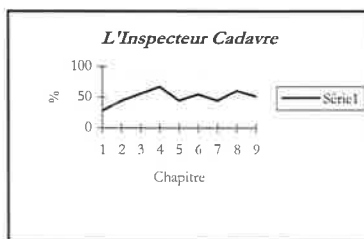
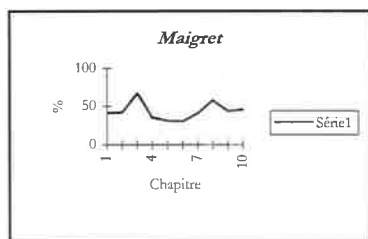
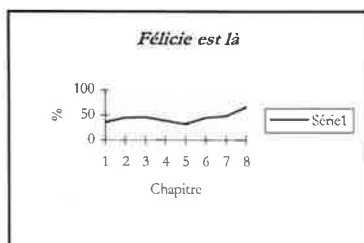
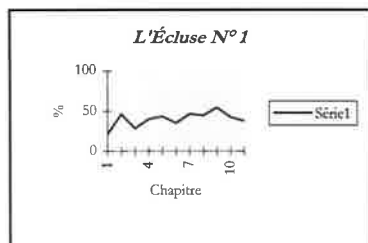
⁷ Paul DELBOUILLE, *art. cit.*, p. 163.

⁸ Dans certains cas, un dernier chapitre très court représente, après l'enquête, un Maigret reprenant une situation de paix et de stabilité. Le pourcentage de discours direct ne peut alors que chuter en même temps que la tension disparaît.



des mises au point ou des apports conséquents à l'enquête) et les phases de description, où l'on a souvent l'impression de voir Maigret piétiner, même s'il s'agit d'actions.

Les textes publiés chez Gallimard et aux Presses de la Cité présentent des courbes assez semblables, avec des variantes qui correspondent aux options de la diégèse. Les courbes de *L'Inspecteur Cadavre* et de *Félicie*



est là dessinent, par exemple, des variations assez régulières qui rythment les rapports plus ou moins interactifs d'un Maigret presque seul avec le (ou les) personnage(s) mis en cause. Dans *Cécile est morte*, assez constant lui aussi, on trouve dans la deuxième partie un chapitre 3 très pauvre en discours direct (28,24 % contre environ 60 % autour de lui) parce que Maigret s'enferme dans un cinéma et fait mentalement le point sur l'enquête.

Il en va de même pour *La Première Enquête de Maigret* qui montre un pic descendant plus aigu encore (17,05 %), lié à la description d'une planque...

L'intervention de ce facteur diégétique essentiel explique que la comparaison des graphes ne puisse révéler de réelles constantes dans la forme des variations d'un roman à l'autre. On notera cependant une tendance très générale à la descente juste avant l'ascendance finale, un mouvement correspondant à la principale phase préparatoire (réflexion, attente, dernières hésitations ou ultimes résistances) des informations décisives. Les graphiques de *La Maison du juge*, *L'Amie de Madame Maigret*, *Maigret et la jeune morte* ou *Le Voleur de Maigret* montrent bien l'intensité de cette caractéristique qui touche une grande majorité de textes, jusqu'aux derniers de la série.

Par ailleurs, on remarque, surtout à partir des années cinquante, une propension accrue à réduire çà et là l'intensité des variations internes au texte. L'écart-type diminue donc (même si un pic descendant apparaît encore souvent), ce qui témoigne d'un rythme plus régulier, moins saccadé, dans la construction diégétique. C'est le cas, par exemple, de *Maigret et la vieille dame*, au taux de discours direct très élevé, de *Maigret et la Grande Perche* ou de *Maigret et les braves gens*.

Quelques romans tardifs avec une forte proportion de dialogue étendent cette évolution aux derniers chapitres qui ne présentent plus le pic descendant noté plus haut. Dans *Maigret et l'affaire Nabour*, *Maigret et le tueur*, *La Folle de Maigret* et *Maigret et l'indicateur*, on déduira de cette omniprésence dialogale que le discours direct est devenu la composante principale de la diégèse tandis que les autres passages se font plus discrets et s'émettent, tel un « liant » indispensable mais secondaire, entre les conversations.

À l'exception de cette hypertrophie des derniers textes et de l'inégal *Pietr-le-Letton*, la répartition du discours direct à l'intérieur des « Maigret » ne révèle donc pas de très nettes évolutions, mais plutôt des mouvements essentiels et durables à côté de tendances trop liées aux aléas de la diégèse pour être circonscrites en des lieux précis.

Par contre, on a vu que l'aspect quantitatif global du dialogue dans les romans permettait de diviser quasiment la série en deux phases distinctes correspondant à peu près aux deux principales périodes éditoriales. Ces résultats ne doivent cependant pas augurer d'une différence qualitative entre les deux groupes dans l'un ou l'autre sens, même si le second s'identifie à une évolution de l'autre. Ils reposent en effet sur des stratégies textuelles différentes que souligne la nature des moyens scripturaux employés. Les premiers décrivent et insistent sur les capacités de Maigret à deviner des

microcosmes très particuliers ; les seconds insistent davantage sur les interactions humaines pour marquer les composantes psychologiques du récit.

On pourrait sans doute associer cette évolution significative — dont le dialogue constitue un indice essentiel — à la modification du statut de la série au sein du projet simenonien dans son ensemble. Les premiers récits posent certes les fondements d'un genre policier nouveau, mais ils représentent aussi une étape transitoire vers d'autres ambitions littéraires. Presque seuls sous la plume de l'auteur, les « Fayard » attirent par la fameuse « atmosphère » de lieux très particuliers et la nouveauté de la figure policière. Les « Maigret » postérieurs coexistent avec une production plus valorisée qui les décharge de leur poids antérieur lié au lancement d'une carrière, un effet encore renforcé par le succès commercial assuré du roman policier. Cette évolution du contexte justifie peut-être celle de la série qui s'installe définitivement sous la plume de Simenon et s'avoue clairement comme telle dans l'uniformisation des titres. Ces intitulés, utiles à la commercialisation et à la distinction des deux genres romanesques, mettent le personnage du commissaire en évidence au moment où la diégèse, par la multiplication des échanges dans le récit, le transforme en un être plus accessible. Sans doute les romans psychologiques, justifiant l'intérêt de la composante humaine et sociale dans sa banalité même, ont-ils influencé dans ce sens la série policière parallèle.

Cependant, les amplifications extrêmes du discours direct ne mènent pas nécessairement à une plus grande profondeur dans les aspects envisagés ou à une « atmosphère » humaine plus élaborée. Une longue pratique du dialogue peut en effet avoir amené l'auteur à la facilité d'un allongement factice. Le pic de *L'Amie de Madame Maigret* — que l'on s'étonne de trouver en 1949 — se justifie par la représentation de deux enquêtes simultanées, ce qui double les questions à poser. En outre, le fait que l'inculpé, arrêté quand commence le roman, nie l'évidence des faits rend plus complexes encore les phénomènes d'interaction verbale. Reste que certaines conversations pourraient être plus concises...

La Folle de Maigret use par contre d'une omniscience narrative passagère pour présenter à plusieurs reprises les interrogatoires menés par les inspecteurs, là où d'autres romans se contentent d'un résumé proposé au commissaire. On peut douter de l'intérêt du procédé, mais les portraits tracés à coup de répliques bien tournées s'avèrent par ailleurs suggestifs. Ce n'est pas nécessairement le cas des « longueurs » perceptibles dans les derniers romans de la série.

Pour conclure, il faut dire un mot de la méthode des moyennes mobiles et de son application aux « Maigret ». La méthode statistique elle-même

est classique, simple à utiliser, et sa signification est claire, même pour les littéraires peu férus de mathématiques. Elle permet de saisir aisément « l'allure générale des faits » — Albert Monjallon compare le procédé à un fer à repasser « qui, promené sur un morceau de tissu froissé, en fait disparaître les plis » (p. 226). La nouvelle série obtenue grâce au procédé permet de suivre progressivement le phénomène débarrassé de ses fluctuations accidentelles.

La méthode convient particulièrement bien à l'étude des « Maigret », pour plusieurs raisons. La première est qu'avec ses 75 titres, tous dépouillés, la série policière fournit un échantillon qui est évidemment suffisant. On peut par suite se permettre de calculer la moyenne mobile sur 5 éléments, ce qui régularise assez bien la courbe (plus la moyenne mobile est calculée sur un grand nombre d'éléments, plus notre fer à repasser « pèse » sur le tissu des données).

La deuxième est qu'on veut observer une série chronologique, et que les « Maigret » posent peu de problèmes de datation. L'inscription dans le temps d'une production littéraire n'est pas toujours aussi simple. Des œuvres ne sont pas datées, ou leur datation pose des problèmes tels qu'ils faut étudier plusieurs cas de figure ou travailler avec des intervalles de dates.

Enfin, dernière raison, la méthode s'applique bien aux phénomènes temporels qui se répètent *dans les mêmes conditions*. Plus le contexte dans lequel s'inscrit le phénomène étudié est figé (comme pour des expériences de physique, par exemple), plus l'interprétation des données obtenues grâce à la méthode est aisée et valable, les variables à considérer constituant un champ clos et défini. Dans le domaine littéraire, l'application de la méthode à une production sérielle est donc particulièrement judicieuse. Les « Maigret » étant en gros coulés dans le même moule, les variations de pourcentage de dialogue observées se laissent expliquer par l'un ou l'autre choix stylistique dont on peut montrer assez facilement qu'ils sont susceptibles d'affecter le pourcentage considéré. Une autre explication, liée à un changement important de structure ou de genre, ne vient pas compliquer ou rendre d'office discutable le lien explicatif qu'on essaie de dégager.

Michel LEMOINE

Lieux sans nom et noms de lieux inventés

Malgré un souci évident de réalisme à propos duquel il y aurait beaucoup à dire¹, Simenon s'est plu, tout au long de sa carrière, à inventer des noms de lieux ou à situer l'action de ses fictions dans des lieux sans nom. S'il ne l'a certes fait qu'exceptionnellement, ce n'est pas une raison pour négliger ces anomalies qui ont déjà attiré l'attention de la recherche. Nous voudrions présenter ici un relevé complet de ces lieux énigmatiques accompagné parfois d'un commentaire succinct lorsque celui-ci s'impose. Le commentaire sera pourtant réduit à sa plus simple expression lorsqu'il s'agira de lieux ayant déjà fait l'objet d'études antérieures : nous nous contenterons alors de renvoyer aux ouvrages ou aux articles publiés précédemment. L'ensemble de l'œuvre romanesque est ici traité de manière chronologique et basé sur la chronologie rédactionnelle². Sauf mention contraire, les références aux œuvres signées de pseudonymes renvoient à l'édition originale et celles qui concernent la production publiée sous le véritable patronyme, à l'édition des *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, 1967-1973³.

¹ Voir Jean-Marie KLINKENBERG, « Réalités d'un discours sur le réel », in *Lire Simenon. Réalité/Fiction/Écriture*, Bruxelles, Labor, 1980, pp. 117-138.

² Dans l'état actuel de nos connaissances, la chronologie rédactionnelle des œuvres signées de pseudonymes reste impossible à déterminer avec exactitude ; c'est pourquoi nous nous baserons ici sur la méthode « hypothético-logique » adoptée dans notre guide de ces ouvrages de jeunesse : voir Michel LEMOINE, *L'Autre Univers de Simenon*, Liège, C.L.P.C.F., 1991, pp. 12-13. En nous engageant sur l'autre versant du massif, nous nous appuyerons sur Claude MENGUY, « Chronologie rédactionnelle de l'œuvre romanesque et autobiographique publiée sous patronyme », in *Cahiers Simenon*, n° 9, *Traversées de Paris*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1996, pp. 145-218.

³ Exceptionnellement, le sigle *TS* indiquera un renvoi à *Tout Simenon*, deuxième édition d'œuvres complètes que les Presses de la Cité ont publiée de 1988 à 1993 dans la collection « Omnibus ».

Œuvres signées de pseudonymes

1921 Georges SIM, *Jehan Pinaguet*

Le cadre spatial est constitué presque entièrement par une ville⁴ belge sans nom qui a toutes les apparences de Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège dans l'œuvre de Simenon*, Liège, Faculté Ouverte, 1989, pp. 12–16, 122–123. Le héros est originaire de **Saint Audin** (p. 21 de l'édition procurée par Francis LACASSIN, Paris, Presses de la Cité, 1991, qui rétablit la forme plus correcte Saint-Audin), un village situé près de Theux. Tel était déjà le nom d'un village hesbignonn mentionné dans *L'Histoire véridique de Célestin Noël, organiste*, conte de Georges Sim paru dans *Noss' Pèron* le 9 janvier 1921.

1922 Georges SIM (en collaboration avec Henri-J. MOERS), *Le Bouton de col*

Le cadre spatial est en grande partie constitué par **Vauxville**, une petite ville française située à une heure de Paris et sujette à des variations orthographiques puisqu'elle est dite aussi **Veauville** et une seule fois **Veauxville**. Parmi ses artères, plusieurs reçoivent un nom le plus souvent comique⁵. Le nom même de la ville est amusant dans la mesure où il renvoie au vaudeville ou à la ville des veaux. Une localité voisine souvent citée est baptisée **Soubourg**, de manière tout aussi humoristique.

1924 Gom GUT, *Un Viol aux « Quat'z'Arts »*

Il est fait deux fois allusion (pp. 3 et 38) à un amusant **Cresson-sur-Terreau** situé dans le Calvados : voir Michel LEMOINE, « Errances parmi les romans populaires de Georges Simenon », in *Simenon Travelling*, Grenoble, 11^e Festival international du roman et du film noirs, 1989, p. 272.

Jean DU PERRY, *L'Heureuse Fin*

Cadre spatial de plus de la moitié du roman, **Rodaille** est un village situé à cent kilomètres au moins de Paris : voir Michel LEMOINE, « Errances... », *art. cit.*, p. 271. Un lieu-dit voisin s'appelle banalement **Les Bouleaux**.

⁴ Sont mentionnés la paroisse Saint-Jacques, la place du Théâtre et le quai de la Goffe.

⁵ Sont mentionnés l'avenue du Futurisme cubé par les formules de Lagrange, les boulevards Alexandre Dumas père, Stendhal et de la Symphonie sur l'influence du bleu dans les arts par Schaunard, les places de la Fausseté de la théorie socratique sur la consommation des richesses, de la Station et de la Troisième République, la Grand Place, les rues de Bellevue, Chevreuse, de la Collectivité économique dans le système fermé de l'Univers, du Cor, des Émules et Admirateurs de l'École dite à tort décadente, de la Fraternité, de l'Hôtel de Ville, de la Loi d'airain des salaires, Longue, des Maîtres, Marion de Lorme, Monte-Christo, du Pied du Mur, des Quatre As, de la Splendeur du Vrai, des Suisses, de la Troisième République, des Trois Mousquetaires et Voltaire.

Jean DU PERRY, *L'Oiseau blessé*

1925

Ténex est un village des Landes situé à vingt kilomètres de l'océan Atlantique et près duquel se trouve une base d'aviation militaire où se déroulent quelques pages du roman.

Christian BRULLS, *La Prêtresse des Vaudoux*

Au cours de leurs aventures à Haïti, les héros de ce roman sont momentanément prisonniers dans une caverne dite, sans souci d'originalité, des **Caraïbes** (pp. 154, 171, 172, 181).

Jean DU PERRY, *La Fiancée fugitive*

Village suisse situé à une cinquantaine de kilomètres de Genève, T... (p. 37) n'est qu'un lieu de passage.

Jean DU PERRY, *Entre deux baines*

Le château de **Boissy d'Estaces** (p. 4) est situé dans le Bourbonnais. Un village sans nom proche de Paris sert aussi de cadre spatial à quelques pages.

Jean DU PERRY, *Pour le sauver*

Courtières (p. 32) est un village situé à trois cents kilomètres de Paris.

Jean DU PERRY, *Pour qu'il soit heureux*

L'île grecque de **Skyro** (pp. 33 et 34), où nous ne demeurons que trois pages durant, désigne vraisemblablement l'île de Skyros.

Jean DU PERRY, *Amour d'Afrique*

Une ville⁶ sans nom du centre de la France sert de cadre spatial partiel à un chapitre. Quant à **La Métonya** (p. 59), que le roman situe en Tunisie, voyons-y une altération de Metouia, près de Gabès.

Jean DU PERRY, *À l'assaut d'un cœur*

Le neuvième chapitre nous emmène temporairement dans un village français sans nom proche de Blois.

Luc DORSAN, *Doubles Noces*

1926

La référence à **Pont-en-Brie** (p. 17) fait fatalement penser à un village briard ; il ne semble guère probable, en effet, que Luc Dorsan ait eu l'intention de déformer le réel Pont-lès-Brie du département de la Somme, entre Villers-Carbonnel et Brie, sur le canal de la Somme.

⁶ Est mentionnée une avenue des Tilleuls.

Luc DORSAN, *Histoire d'un pantalon*

La ville de garnison française de **Saint-Cubizon**, où se passe la plus grande partie de l'action, ne reçoit pas de localisation précise, mais se charge, par son nom même, d'une forte connotation érotique : voir Michel LEMOINE, « Errances... », *art. cit.*, p. 272.

Christian BRULLS, *Se Ma Tsien, le sacrificateur*

L'île de **Yué** fait partie de l'archipel des Liou-Kiou. Près de la moitié du roman a pour cadre un village sans nom de cette île.

Luc DORSAN, *Nini violée*

La seule mention de **Saint-Brie-en-Putois** (p. 165) ne permet pas de préciser la localisation de ce village français qui ne doit pas précisément fleurir bon son terroir.

Jean DU PERRY, *Celle qui est aimée*

Versins est un autre village français non localisé avec précision. C'est pourtant là que se déroule la plus grande partie du roman. (Quelque trente ans plus tard, nous retrouverons une localité du même nom dédoublée dans *Le Nègre* — voir ci-dessous p. 172). Dans un bois voisin, une clairière est dite des **trois hêtres** sans que ces derniers aient droit à la majuscule... Enfin, une ville sans nom où l'on ne fait que passer (p. 25) se situe à proximité de Versins, mais elle ne nous permet pas davantage de savoir dans quelle région nous nous trouvons.

Jean DU PERRY, *Les Yeux qui ordonnent*

Nous demeurons plus longtemps dans la nouvelle ville⁷ sans nom qui sert de cadre à presque tout ce roman. Elle se situe dans le centre de la France, est arrosée par une rivière et possède une gare, mais elle ne se trouve ni dans le Cher ni dans la Nièvre ni dans la Saône-et-Loire... Avis aux amateurs d'énigmes ! Et si nous étions à Moulins, ville que Simenon connaissait assurément bien, malgré l'absence dans la préfecture de l'Allier d'une rue Carnot présente ici (p. 16) ?

Jean DU PERRY, *De la rue au bonheur*

L'épilogue nous entraîne partiellement dans un village sans nom du Morvan.

Georges SIM, *Un Monsieur libidineux*

Quelques pages se déroulent à **Saint-Avoye**, une bourgade située entre Joigny et Dijon, le long de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon.

⁷ Est mentionnée une rue Carnot.

Jean DU PERRY, *Un Péché de jeunesse*

Un village nommé **Tercy-sur-Loire** sert de cadre à près d'un quart du roman. Il s'agit là d'une transposition limpide de Tracy-sur-Loire où Simenon a séjourné quand il était au service du marquis de Tracy et que nous rencontrerons sous son véritable nom dans *Un Nid d'amour* (p. 22), *Le Corps disparu* (t. VI, pp. 141, 143, 147), *M. Gallet, décédé* (t. I, pp. 179, 236, 277) et *Le Cheval-Blanc* (t. 11, p. 437).

Gom GUT, *Orgies bourgeoises*

Presque toute l'action se déroule à **Catimini-les-Caux**, localité située sur la côte française de la mer Méditerranée, non loin de Toulon : voir Michel LEMOINE, «Errances...», *art. cit.*, p. 272.

Georges SIM, *Le Cercle de la soif*

On appelle Cercle de la Soif ou de la mort (p. 13), voire de la Mort lente (p. 38), le plateau de **Limpou** (p. 38), dans le désert du Kalahari. Pour atteindre en partant du Cap cette région dont on devine qu'elle n'a rien d'hospitalier, il faut traverser plusieurs rivières dont le **Hartebeest** (p. 18). Ce nom est inventé, mais il existe en Afrique du Sud une ville nommée Hart[e]beestfontein et une rivière appelée Harts, affluent du Vaal, lui-même affluent de l'Orange, alors que la rivière du roman est un affluent direct de l'Orange. On relève d'ailleurs plusieurs erreurs hydrographiques dans ce roman. Ainsi, le Matlouing n'est pas un affluent de l'Orange (p. 18), mais du Kourouman ; quant à ce dernier, il n'arrose pas Kimberley (p. 17) et il ne se jette pas dans l'Orange, mais dans le Molopo : Sim a fort mal lu ses cartes quand il a fait de toutes ces rivières des affluents de l'Orange. Un village boschiman sans nom acquiert une certaine importance puisque nous y demeurons pendant plus d'un quart du roman. Enfin, l'épilogue nous emmène dans un village breton situé en bord de mer et nommé **Saint-Pierre-Quilbignon**, transposition possible de Saint-Pierre-Quiberon, une localité du département du Morbihan.

Christian BRULLS, *Le Désert du froid qui tue*

Un lac **Caribou** canadien est mentionné quatre fois (pp. 14, 15, 18, 21).

Christian BRULLS, *Jacques d'Antifer, roi des Îles du Vent*

Simenon connaissait assurément le cap normand d'Antifer, présent ici même (p. 7), et son phare mentionné sur l'autre versant de l'œuvre (*Les Pitard*, t. 2, p. 154 ; *Maigret et la vieille dame*, t. XIV, p. 384 ; *Le Président*, t. 34, p. 390). Il s'en sert manifestement pour créer le village d'**Antifer**, situé à cinq kilomètres d'Étretat et correspondant ainsi à La Poterie-Cap-d'Antifer. Nous nous engageons sur un terrain beaucoup plus hasardeux avec **Montezuma** : bien malin qui pourrait dire avec certitude à quel Montezuma réel renvoie ce toponyme cité une seule fois (p. 73). Avec le **Vieux-Port** de l'île Marie-Galante, où nous nous trouvons durant une trentaine de pages (sur deux cents), on peut soutenir que Christian Brulls ne se mouille pas. Un village sans nom de cette île nous accueille en outre pendant plus d'un quart de notre lecture.

1927 Georges SIM, *Le Feu s'éteint*

Le château d'**Étances**, où nous ne nous attardons guère, est situé près de Sancerre. Sans doute doit-il quelque chose, ne fût-ce que par rapprochement phonétique interposé, au réel château de l'**Étang**, effectivement situé à moins d'un kilomètre de Sancerre. Un village sans nom (p. 70) se trouve lui aussi dans les environs de Pouilly-sur-Loire et de Sancerre.

Jean DU PERRY, *Un Tout Petit Cœur*

Tout le roman a pour cadre un village de la côte normande baptisé **Tilly-du-Bourg**, nom à rapprocher du Tilly réel de Seine-et-Marne présent dans *Le Grand Bob* et de l'autre Tilly « inventé » dans *Chez Krull*.

Georges SIM, *Les Voleurs de navires*

L'île **Maxan** (p. 218) est située près du cap Horn. Elle abrite un port souterrain dit **Maxan-ville** où nous demeurons pendant plus de la moitié du roman. Ces noms sont dus au patronyme de l'un des protagonistes, John Maxan, qui s'est approprié l'île. Le roman nous entraîne aussi durant quelques pages dans un village insulaire sans nom de la Terre de Feu.

Georges SIM, *Le Roi des glaces*

Citée plusieurs fois, la Terre du **Prince Guillaume** correspond selon toute vraisemblance à l'île canadienne du Roi Guillaume : voir Pierre DELIGNY, « Un exotisme qui vient du froid », in *Traces*, n° 9, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1997, p. 132. Au Canada toujours, la baie **Saint-James** (p. 23) ne peut désigner que la baie de James. Quant au claim des **Loups**, situé au nord du lac Baker et cadre spatial très partiel, il assume à souhait la couleur locale. Reste le village sans nom gouverné par Ti-Hoo, le « roi des glaces », où nous séjournons durant une trentaine de pages (sur deux cent trente-trois).

Georges SIM, *Miss Baby*

Le château breton d'**Étanges**, cadre spatial de quelques pages, est situé non loin de Quimper.

Georges SIM, *Chair de beauté*

Trois scènes ont pour cadre un village touareg sans nom proche de Dibella, presque toujours orthographié Dibbela, au Niger.

1928 Georges SIM, *La Femme qui tue*

Le Trou de l'**Homme** (p. 225) est un souterrain s'ouvrant sur une falaise d'Étretat ; cette grotte existe réellement au pied de la célèbre falaise d'Aval, mais est généralement appelée trou à l'Homme. Une trentaine de pages (sur deux cent cinquante-cinq) nous font demeurer dans une triste localité du Mecklembourg proche de la mer Baltique et nommée **Winchen**, tandis qu'une dizaine d'autres

nous font goûter aux délices de la Riviera dans une station balnéaire sans nom de Ligurie proche de la frontière française : voir Michel LEMOINE, « Simenon et l'Italie », *La deriva delle francofonie : Les avatars d'un regard. L'Italie vue à travers les écrivains belges de langue française*, « Bussola », n° 4, Cooperativa Libreria Universitaria Editrice Bologna, Bologne, 1988, p. 105.

BOBETTE, *Bobette et ses satyres*

Durant cinq chapitres, les héros se livrent à leurs turpitudes dans une localité côtière française sans nom, le sixième et dernier chapitre nous entraînant partiellement dans un village tout aussi français et sans nom.

Gom GUT, *L'Amour à Montparnasse*

Saint-Servin est une localité française non située avec précision.

Gom GUT, *Madame veut un amant*

Cité une seule fois, le château français des **Escarpettes** n'est pas davantage situé de manière précise.

Georges SIM, *Le Secret des lamas*

Une des cimes népalaises de l'Himalaya appelée **Davalachine** (p. 116) doit peut-être son nom au mont Djalagiri, dit plutôt aujourd'hui Dhaulagiri. Une vallée de cette chaîne de montagnes reçoit le nom de **Sarthal** : voir Michel LEMOINE, *L'Autre Univers de Simenon*, op. cit., pp. 158–159. Nous ne faisons que passer dans un village tibétain sans nom.

Christian BRULLS, *Seul parmi les gorilles*

Durant quelques pages, nous nous trouvons dans un village sans nom du Congo belge proche du lac Tanganyika.

Georges SIM, *Les Maudits du Pacifique*

Plusieurs scènes ont pour cadre une île sans nom de l'océan Pacifique et plus particulièrement un village tout aussi anonyme de cette île située très près de l'équateur. Nous resterons plus longtemps dans un îlot voisin de l'île qui reçoit, lui, le nom d'**étoile** sans que cette appellation non officielle ait droit à la majuscule.

Christian BRULLS, *L'Île empoisonnée*

La plus grande partie du roman se déroule dans une nouvelle île sans nom du Pacifique, mais il est précisé que celle-ci fait partie des îles Salomon.

Jean DU PERRY, *Cœur exalté*

Localité située à cent kilomètres de Paris, **Villerville** (pp. 19, 21, 46, 62) ne peut donc correspondre à la commune du même nom se trouvant dans le département du Calvados.

Georges SIM, *Nez d'Argent*

Barranca, où l'on ne fait que passer, et **IQUITOS**, assez souvent mentionné, existent bel et bien au Pérou, mais non en Équateur où Sim les situe. Il en va de même pour le défilé dit **Pongo de Manseriche**, cadre spatial très partiel. La passe équatorienne de **Talagna** (pp. 19 et 177), elle, semble bien inventée et n'est d'ailleurs pas située avec précision. Tel est aussi le cas de **Santa-Anna**, dit une fois **Santa-Maria** (p. 40), toponyme au demeurant on ne peut plus banal en Équateur et à peine toponyme puisqu'il désigne plutôt une propriété qu'un lieu. Il faut encore faire état, toujours dans ce pays, de trois villages indiens sans nom où nous ne nous attardons guère : deux sont habités par des Huambisas et l'autre est occupé par leurs ennemis Antipas.

Georges SIM, *Le Sous-Marin dans la forêt*

Nous découvrons en quelques pages un village sans nom de l'île Anjouan.

Christian BRULLS, *L'Amant sans nom*

Anacunda désigne un camp de détention et une exploitation forestière situés à cinquante kilomètres de Cayenne, en Guyane française.

Georges SIM, *Aimer d'amour*

Bois-le-Comte est un village situé au bord de la Marne, « à deux heures d'auto » (p. 18) de Paris.

Georges SIM, *Songes d'été*

Quelques pages nous promènent dans un village français sans nom se trouvant dans les Landes.

GEORGES-MARTIN-GEORGES, *Les Cœurs vides*

Une ville française sans nom située sur la côte de l'océan Atlantique sert de cadre à la totalité du roman.

Georges-Martin GEORGES, *Cabotine*

Nous voici, à nouveau pendant tout le roman, dans une ville sans nom du centre de la France comptant vingt mille habitants.

Gom GUT, *L'Amant fantôme*

Cette fois, et à nouveau du début à la fin du roman, nous nous trouvons dans une ville côtière française sans nom proche de Béziers.

Georges SIM, *Le Lac d'angoisse*

La **Chesterfield River** canadienne n'existe pas, mais correspond vraisemblablement au fleuve qui se jette dans le Chesterfield Inlet. Quelques pages nous entraînent dans un village sans nom du nord du Canada occupé par des trappeurs.

G. VIALIO, *L'Étreinte tragique*

Situé près de Cosne-sur-Loire, le château d'**Achères**, où se passe la plus grande partie du roman, fait à nouveau penser au château de Tracy-sur-Loire appartenant au marquis de Tracy.

Jean DU PERRY, *Marie-Mystère*

Saint-Pol, une ville bretonne proche de la mer où nous nous trouvons pendant près d'un quart du roman, est sans doute Saint-Pol de Léon.

Georges SIM, *La Femme 47*

Aiguillon (pp. 110, 155, 163, 171) peut correspondre à L'Aiguillon, que Simenon a sans doute connu dès 1927. Rappelons qu'il fera un séjour à La Faute-sur-Mer, juste à côté de cette petite cité vendéenne, au cours du printemps 1942. D'autre part, il situera à L'Aiguillon l'essentiel de l'action de *La Maison du juge*, tandis que la ville sera présente à titre de référence dans *Maigret a peur* (t. XVII, p. 181) et *Dimanche* (t. 35, p. 264), la baie de L'Aiguillon étant citée dans *Le Clan des Ostendais* (t. 22, pp. 347, 430, 469) et la pointe de L'Aiguillon, dans *La Maison du juge* (t. X, p. 340) et *Maigret à l'école* (t. XVIII, pp. 16 et 112). Quelques pages du roman nous emmènent à **Méry-sur-Cher**, un hameau situé à une dizaine de kilomètres de Saint-Amand-Montrond dans la direction de Montluçon (p. 131). Ce hameau ne peut par conséquent se confondre avec le réel Méry-sur-Cher proche de Vierzon qui se trouve à plus de soixante kilomètres en aval : voir Michel LEMOINE, « Traces romanesques du tour de France de 1928 », in *Traces*, n° 7, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1995, p. 177. Peut-être nous permettra-t-on de risquer à propos de ce toponyme une hypothèse génétique hasardeuse qui nous entraînera à effectuer un détour par *La Femme ardente*. Dans ce roman « jumeau » de *La Femme 47*, la fonction spatiale de Méry-sur-Cher est assumée par Tancrou, un village bien réel de Seine-et-Marne ressemblant d'ailleurs fort au Méry-sur-Cher fictif : voir Michel LEMOINE, « Traces romanesques... », *art. cit.*, pp. 148-149. Or, *La Femme ardente* cite sans le nommer un « village voisin » (p. 57) de Tancrou, distant de trois kilomètres et où passe le train. Quand on sait que cette localité se nomme dans la réalité Mary-sur-Marne, qu'il existe en outre à Tancrou un chemin de Mary réel et que l'héroïne de *La Femme 47* a pour surnom Mary Bell, on se dit que ce Mary-sur-Marne aurait peut-être pu jouer un rôle dans l'élaboration du toponyme Méry-sur-Cher. Cette hypothèse concernant le nom n'exclut évidemment pas le fait que Sim ait pu s'inspirer, pour créer ce « groupe de quelques maisons à flanc de coteau, sur les bords du Cher » (p. 130), d'un des villages proches de Saint-Amand qu'il connaissait.

Georges SIM, *En robe de mariée*

Quelques scènes ont pour cadre une localité française sans nom proche de Sartrouville et Maisons-Laffitte (p. 135), mais située en même temps, par une curieuse inadvertance, à une quarantaine de kilomètres de Paris (p. 133).

Gom GUT, *Un Homme ardent*

La Varenne désigne selon toute vraisemblance La Varenne-Saint-Hilaire, dans la banlieue de Paris et le département du Val-de-Marne.

SANDOR, *Emma la gaillarde*

Tout le roman a pour cadre **Trouhalec**, dans « la Loire » (p. 13 de la copie du tapuscrit conservée au Fonds Simenon de l'Université de Liège) : voir Michel LEMOINE, « Errances... », *art. cit.*, p. 272.

1929 Jean DU PERRY, *La Fille de l'autre*

L'épilogue se passe dans un village français sans nom, mais proche de Paris.

Georges SIM, *L'Homme à la cigarette*

Nous retrouvons dans ce roman le Trou de l'**Homme** (p. 30), situé ici entre Étretat et Yport, ce qui ne correspond plus à la réalité (voir ci-dessus, p. 142, la notice consacrée à *La Femme qui tue*), et **Saint-Pol** (p. 27 ; voir ci-dessus, p. 145, la notice consacrée à *Marie-Mystère*).

Georges MARTIN-GEORGES, *Aimer, mourir*

Le château d'**Estaces** (p. 5) est situé dans le département du Cher, tout comme le château réel de l'Étang (voir ci-dessus, p. 142, la notice consacrée au roman intitulé *Le Feu s'éteint*). Le château de la **Fresnaye**, cadre de plus des deux tiers du roman, se trouve dans le même département.

J.-K. CHARLES, *La Police scientifique*

Le quatrième chapitre nous entraîne dans une ville normande sans nom et un bourg tout aussi anonyme du centre de la France. Une autre ville sans nom, mais située dans le Midi de la France, constitue le cadre spatial du sixième chapitre.

Georges SIM, *Katia, acrobate*

Saint-Clair est un village français situé dans le département de la Nièvre (p. 47).

Georges SIM, *La Panthère borgne* [pagination de la réédition de 1980]

Plus d'un tiers du roman se passe dans un village sans nom de l'île — dite aussi îlot (p. 192) — des **Cobras** qui se trouve dans l'océan Pacifique, non loin de l'île Malden, et se confond peut-être avec l'île **Tonga**. Celle-ci, mentionnée p. 54, se situe au nord-est de l'île Malden et n'a donc rien à voir avec l'archipel Tonga — ou îles des Amis — cité dans *L'Île des hommes roux* (p. 12), archipel qui existe bel et bien à environ deux mille kilomètres de là, à l'ouest des îles Fidji. Quant à l'île **Ellice** (p. 38), elle entend peut-être désigner l'archipel de ce nom situé dans la réalité au nord des Fidji. Enfin, Sim appelle **Santa Cruz** (p. 38) une île de l'archipel des Salomon : il est possible qu'il se soit inspiré, pour la baptiser, des réelles îles Santa Cruz, un autre archipel situé à l'est des îles Salomon.

Gaston VIALIS, *Le Parfum du passé*

L'épilogue nous amène dans un village sans nom du Berry proche de Saint-Amand-Montrond.

Georges SIM, *L'Île des hommes roux*

Quelques scènes se déroulent dans un village sans nom de l'île **Tongatabou**, simple variante orthographique, sans doute, pour Tongatapu qui existe réellement parmi les îles Tonga, où se situe aussi l'île romanesque. Nous demeurerons bien davantage — presque durant deux tiers du roman — dans un autre village sans nom de l'île **Huari**. Celle-ci abrite les hommes roux et donne par là son titre au roman ; elle se trouve évidemment aussi dans l'océan Pacifique, au sud de Tongatabou.

Jean DU PERRY, *Une Femme a tué*

Durant plus d'un quart du roman, nous nous trouvons dans un village français sans nom situé à une trentaine de kilomètres de Paris.

Christian BRULLS, *Un Drame au pôle Sud*

Le nom des monts **Elliot** (p. 38), situés dans le continent Antarctique, a pu être inspiré à Christian Brulls par celui du cap Elliot existant dans le même continent.

Georges SIM, *Le Roi du Pacifique*

Si nous ne restons sur l'île aux **Perles**, dans l'archipel des Marquises, que pendant près d'un quart du roman, l'île **Maudite**, ou des **Pirates**, nous accueille — si l'on ose employer ce terme s'agissant d'un tel endroit ! — durant plus de la moitié de l'ouvrage. Cette dernière île se situe aussi dans l'océan Pacifique et fait également partie des Marquises, à moins qu'elle ne se trouve à proximité de l'archipel.

Georges MARTIN-GEORGES, *Une Ombre dans la nuit*

Les **Terres-Noires** (p. 3) désignent un lieu-dit français situé à deux kilomètres en aval de Saint-Macaire, le long de la Garonne.

Christian BRULLS, *Captain S.O.S.*

La Terre **John I^{er}** (p. 33), où se déroule plus d'un tiers de l'action, est un atoll de l'océan Pacifique auquel celui qui s'en est emparé a attribué son prénom.

Georges SIM, *Mademoiselle Million*

Heurtanville, une localité de la vallée de la Seine située en aval de Rouen et où se passe le chapitre premier, n'est vraisemblablement qu'une légère transformation de Heurteauville.

Georges SIM, *L'Homme de proie*

Les deux premières parties de ce roman qui en comporte trois ont pour cadre l'île du **Nord**. Le narrateur convient volontiers qu'il a attribué un nom de son invention à cette île qui fait partie de l'archipel de la Société, dans l'océan Pacifique. La même volonté d'anonymat, sans doute, l'entraîne à ne nommer ni une ville ni deux villages de l'île. Un village français que nous découvrons dans la troisième partie n'est pas baptisé non plus, mais nous saurons qu'il se situe à trois kilomètres de Nice.

Jean DU PERRY, *Deux Cœurs de femmes*

Nous nous trouvons dans un village sans nom du Gabon durant près des trois quarts du roman.

Georges SIM, *Les Contrebandiers de l'alcool*

Les villes mexicaines de **Victoria**, où l'on ne fait que passer (p. 16), et **Teculutla**, simplement citée (p. 16), correspondent sans aucun doute à Ciudad Victoria, dans l'État de Tamaulipas, et Tecolutla, dans l'État de Veracruz. La ville texane de Leaton, toujours dite **fort Leaton**, est devenue aujourd'hui Presidio, tandis que le **Presidio** du roman semble plutôt désigner une localité mexicaine : voir Michel LEMOINE, « État des lieux des États-Unis », in *Cabiers Simenon*, t. 10, *Dix Ans d'Amérique*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1997, pp. 80–81. À ce que nous écrivions dans cet article, il faut ajouter que le **Charleston** américain ne pose plus aujourd'hui aucun problème : selon Lucille BECKER, que nous remercions ici pour cette information, il ne peut s'agir que du Charleston situé dans l'État de Virginie-Occidentale.

Christian BRULLS, *Les Pirates du Texas*

Santa-Maria, où nous demeurons pendant près d'un quart du roman, est un village texan situé à environ deux cents miles de Galveston : voir Michel LEMOINE, « État... », *art. cit.*, pp. 81–82. Quant à l'île **Tôh**, cadre spatial de quelques pages, elle se trouve dans le golfe du Mexique, au nord de Cuba.

Christian BRULLS, *Train de nuit*

L'île du **Salut** (p. 56), située en Guyane française, correspond de manière évidente aux réelles îles du Salut.

Christian BRULLS, *L'Inconnue* [pagination de la réédition de 1980]

La Motte-Ravignan, village français où nous restons durant quelques pages, est situé près de Saint-Amand-Montrond, sur le Cher, à deux kilomètres de la route de Saint-Amand à Montluçon : voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités toponymiques dans l'œuvre romanesque de Georges Simenon », in *Traces*, n° 4, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1992, pp. 25–27, et « Traces romanesques... », *art. cit.*, pp. 177–178. Quant à **Corrynakiekh** (pp. 76, 94, 101), c'est une localité que Christian Brulls situe en Écosse et dont le nom a pu lui être inspiré par d'autres toponymes écossais comme le détroit de Corryreckan ou le col de Corrieyairack.

Georges SIM, *Deuxième Bureau*

Le village français de **Saint-Martin** (p. 125), situé à six ou sept kilomètres de Chevagnes, correspond probablement au réel Saint-Martin-des-Lais qui se trouve selon la réalité dans la même région, à cinq kilomètres environ de Paray-le-Frésil.

Georges SIM, *L'Île des maudits* [pagination de la réédition de 1980]

L'île des **pirates** (p. 42) n'accorde pas à ceux-ci la majuscule. Nous demeurons pourtant pendant près de la moitié du roman dans ce lieu dit aussi île **inabordable** (pp. 42, 61, 64) ou île des **maudits** dans le titre et situé dans la partie septentrionale de l'océan Atlantique : voir Pierre DELIGNY, « Un exotisme... », *art. cit.*, pp. 141–142. Le vingt-cinquième et dernier chapitre a pour cadre un port islandais nommé **Dyrholar** (p. 191) qui correspond sans doute au réel Dyrholaey situé à l'extrême sud de l'île. Enfin, le **Charleston** américain cité (p. 74) est le même que dans *Les Contrebandiers de l'alcool* : voir ci-dessus (p. 148).

Georges SIM, *La Femme en deuil*

Le fort **Énette** (pp. 30, 33, 37, 52, 176), situé au large de La Rochelle, ne peut représenter que le fort d'Énet. Voir aussi, ci-dessous (p. 152), la notice consacrée au *Secret du Fort Bayard*.

Georges SIM, *La Femme rousse*

En France encore, un énigmatique pont de **Neuville** (pp. 8 et 10) franchit la Seine près de Samois-sur-Seine. Si nous rejoignons la vallée de la Marne, nous constatons que l'île d'**Amour** de Bry-sur-Marne est déplacée par Sim à Joinville-le-Pont : aurait-il ainsi nommé l'île Fanac de Joinville ? Voir Michel LEMOINE, « Traces romanesques... », *art. cit.*, pp. 143–144.

Georges SIM, *Le Chinois de San Francisco*

L'île **Tonga**, dite aussi île des **Amis** (p. 110), dans l'océan Pacifique, est à coup sûr inspirée à Sim par l'archipel Tonga ou îles des Amis ; voir aussi ci-dessus (p. 146) la notice consacrée à *La Panthère borgne*. **Tong** (p. 110) est une localité anglaise du Yorkshire située dans la banlieue de Bradford.

Georges SIM, *Le Château des Sables Rouges*

Presque toute l'action a pour cadre **Roodezand**, une localité des Pays-Bas située dans la province de Groningue, à trois kilomètres de Slochteren. Là se dresse le château qui donne son titre au roman, château qui s'identifie sans aucun doute selon nous à celui de Fraeylemaborg : voir Michel LEMOINE, « Errances... », *art. cit.*, p. 269, et *L'Autre Univers de Simenon*, *op. cit.*, p. 394.

Georges SIM, *L'Homme qui tremble*

Avec l'île **Robinson** (p. 25), nous rentrons en France puisqu'il s'agit d'une île de la Seine proche de Conflans-Sainte-Honorine. Le hameau des **Trailles**, à onze kilomètres de Saint-Amand-Montrond, est arrosé par le Cher : voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, pp. 25–27, et « Traces romanesques... », *art. cit.*, p. 178. Le nom du hameau aurait-il été inspiré par celui du Treuil, effectivement situé à une dizaine de kilomètres de Saint-Amand, mais non au bord du Cher ?

1930 Georges SIM, *L'Œil de l'Utah*

Un peu plus d'un tiers du roman a pour cadre la ville de **Richfi**, dans l'Utah, où existe un réel Richfield. Dans les monts Wasatch voisins, nous nous attardons au fond d'un défilé appelé Corridor des **Torrents**, à quarante kilomètres de Richfi, et surtout en un lieu dit les **Quatre Sapins** (venu d'Embourg, près de Liège? Voir Michel LEMOINE, *L'Autre Univers...*, *op. cit.*, p. 410) où se passe plus d'un quart de l'action. Un autre lieu-dit de ces monts, la **Pierre Blanche**, n'est que cité, mais plusieurs fois. Voir Michel LEMOINE, «État...», *art. cit.*, pp. 82-83. En France, le château de **Gravilliers** se trouve en Normandie, tandis que le village de **Saint-Clair**, où nous entraîne une partie de l'épilogue, n'est pas situé avec précision.

Georges SIM, *Le Pêcheur de bouées*

Aucun doute possible : **Imujden** (pp. 27, 28, 29), aux Pays-Bas, ne peut désigner qu'Ijmuiden, localité de la province de Hollande-Septentrionale bien présente sur l'autre versant de l'œuvre (*Les Pitard*, t. 2, p. 171).

Georges SIM, *Le Document violet*

L'île **Longue**, où nous emmènent les deux premiers chapitres et une grande partie du troisième (sur neuf), est une île de la Marne «qui n'a pas de nom sur les cartes, qui n'y est même pas portée» et qui se situe «à portée de fusil de Meaux» (chapitre premier) : voir Michel LEMOINE, «Traces romanesques...», *art. cit.*, p. 147. Claude MENGUY montre dans l'article de ce volume qu'il intitule «Simenon : "sites classés"», p. 202, que cette île ne peut correspondre qu'à la réelle île à Pommier.

Georges SIM, *Les Errants*

La fin du roman se situe, quelques pages durant, dans un village sans nom du centre de la France, au bord du Cher.

Jean DU PERRY, *Petite Exilée*

Soumba, île de l'océan Pacifique où se déroule tout le roman, à l'exception de l'épilogue, ne semble pas se référer à Sumba, une des îles de la Sonde.

Christian BRULLS, *Fièvre*

L'île d'**Amour** est à nouveau déplacée de Bry-sur-Marne à Joinville : voir ci-dessus (p. 149) la notice consacrée à *La Femme rousse* et Michel LEMOINE, «Traces romanesques...», *art. cit.*, pp. 143-144.

Christian BRULLS, *Les Forçats de Paris*

La source du **Vieux Chêne** (p. 92) est située en France, près de Melun. Un village sans nom du département de la Nièvre sert de cadre spatial très momentané.

Georges SIM, *La Fiancée du diable*

Quelques pages du roman se déroulent dans un lieu-dit écossais proche de Biggar et situé plus précisément à trente kilomètres de Warkworth auquel Sim a donné le nom de l'endroit voisin de Concarneau où il a écrit l'ouvrage : les **Sables Blancs**. On retrouvera plus tard cet endroit, avec sa localisation réelle et l'orthographe Sables-Blancs, dans *Le Chien jaune*, où il constitue un cadre spatial non négligeable, *Les Demoiselles de Concarneau* (t. 4, pp. 362 et 454) et *Maigret s'amuse* (t. XX, p. 106) : voir, dans ce volume, l'article de Pierre DELIGNY consacré à « Simenon et Maigret de retour à Concarneau ... ou Les Nouveaux Mystères du *Chien jaune* », pp. 227-282.

Christian BRULLS, *L'Évasion*

Quelques scènes se passent à nouveau à **Antifer** : voir ci-dessus (p. 141) la notice consacrée à *Jacques d'Antifer, roi des Îles du Vent*. Là tout près se trouve une route dite de **Quarante-Sous** (p. 31). Quant à **Mabudauan** (p. 60), que le roman situe, sans autre précision, au sud-ouest de la Nouvelle-Guinée, on ne sait trop, par cette formulation même, si ce toponyme désigne une localité ou une île : tout juste peut-on observer que les îles indonésiennes se trouvant à l'ouest-sud-ouest de la Nouvelle-Guinée ont toutes des finales en -auan.

Jacques DERSONNE, *Baisers mortels*

Tout le roman a pour cadre une île sans nom de l'océan Pacifique faisant partie de l'archipel des Marquises. Le plus souvent, nous nous trouvons dans une ville sans nom de cette île, tandis qu'un village tout aussi anonyme constitue tout au plus un lieu de passage.

Gaston VIALIS, *Âme de jeune fille*

Deux villages français sans nom situés de part et d'autre de la Loire, à une dizaine de kilomètres de Pouilly-sur-Loire dans la direction de Cosne-sur-Loire, constituent le cadre spatial de presque tout le roman.

Jacques DERSONNE, *Victime de son fils*

L'épilogue se passe dans un village français sans nom proche d'Épinal.

Œuvres signées Simenon

1929 *Le Vol du lycée de B...* (t. VI)

B... (p. 42), petite ville⁸ du Midi de la France arrosée par le Rhône, représente peut-être Beaucaire : voir Michel LEMOINE, « Traces romanesques ... », *art. cit.*, p. 162. Michel CARLY, qui prépare avec le signataire de cet article un ouvrage sur le Midi de la France selon Simenon, se montre beaucoup plus catégorique : pour lui, B... est Beaucaire, sans aucun doute possible.

Le Dénommé Popaul (t. VI)

Cité sept fois, **D...** est un gros bourg proche de Saint-Amand-Montrond, dans le département du Cher. Cette initiale désignerait-elle Drevant, village présent dans *La Veuve Couderc* (t. 14, p. 463), *La Porte* (t. 37, p. 183) et *Maigret et le tueur* (t. XXVII, p. 153) ? Voir Michel LEMOINE, « Traces romanesques ... », *art. cit.*, p. 179.

L'Écluse N° 14 (t. VI)

Égreville (p. 82) et **Les Fontaines** (p. 84) sont deux villages français situés au bord du canal du Loing. Égreville se trouve selon la nouvelle entre Bagneaux et Buges alors que cette localité existe, certes, mais à neuf kilomètres à vol d'oiseau du canal ; on découvre aux Fontaines l'écluse n° 11, ce village ayant peut-être été inspiré par Fontenay-sur-Loing. Voir Michel LEMOINE, « Traces romanesques ... », *art. cit.*, p. 183.

Le Secret du Fort Bayard (t. VI)

Le fort **Bayard**, qui donne son titre à la nouvelle et où se déroule partiellement l'action, se trouve au large de La Rochelle. On n'a nulle peine à reconnaître en lui le fort Boyard qu'une émission de télévision a rendu célèbre et qui est d'ailleurs cité sous sa véritable appellation dans un roman populaire, *La Femme qui tue* (pp. 73, 78, 81), tandis qu'un autre de ces romans de jeunesse, *La Femme en deuil*, adopte toujours la forme fautive (pp. 33, 44, 59, 96, 174).

1930 *Les Timmermans* (t. VI)

Nous retrouvons ici **La Varenne** (p. 345) : voir ci-dessus (p. 146) la notice consacrée à *Un Homme ardent*.

Pietr-le-Letton (t. I)

Revoici **La Varenne** (p. 91) : voir ci-dessus (p. 146) la même notice consacrée à *Un Homme ardent*.

⁸ Est mentionnée une place de l'Église.

Le Passager du «Polarlys» (t. 1)

Les récifs norvégiens de **Risotyhamm** (p. 301) déforment probablement ceux de Risøyhamn.

La Nuit du carrefour (t. II)

Le carrefour français des **Trois-Veuves**, qui donne son titre au roman et où se déroule la plus grande partie de l'action, est situé au sud d'Arpajon et près d'Avrainville. Il est en fait formé par la nationale 20 et la départementale 26.

1931

La Folle d'Itteville (t. VI)

Autre carrefour français qui sert de cadre spatial à la plus grande partie de la nouvelle, celui du **Cheval-Mort** se situe à deux kilomètres d'Itteville.

Un Crime en Hollande (t. II)

Mentionnée plusieurs fois et située face à l'embouchure de l'Ems, l'île de **Workum** ne peut être que celle de Borkum, en territoire allemand, même si elle semble faire partie des Pays-Bas dans le roman : voir Jules BEDNER, «Les romans hollandais de Georges Simenon», in *Traces*, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1995, p. 231.

Le Relais-d'Alsace (t. 1)

La **Pierre-Fendue** (p. 69) et la **Pierre-Plate** (p. 172) sont deux lieux-dits français proches de La Schlucht. La Pierre-Fendue est située sur la route de Munster et la Pierre-Plate, qui sert de cadre spatial à deux pages du roman, près d'un chalet dit chalet des Pins : voir Paul MERCIER, «*Le Relais-d'Alsace* ou le cambriolage littéraire de Georges Commodore», in *Traces*, n° 8, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1996, pp. 95 et 97.

L'Affaire Saint-Fiacre (t. IV)

Saint-Fiacre, où est né Maigret et où se déroule la plus grande partie du roman, est une localité française située à vingt-cinq kilomètres de Moulins. Elle correspond au village de Paray-le-Frésil, où Simenon a résidé quand il était secrétaire du marquis de Tracy qui possédait là un château. Paray-le-Frésil est d'ailleurs cité dans *Maigret s'amuse* (t. XX, p. 72) : voir Gilles HENRY, *Commissaire Maigret, qui êtes-vous?*, Paris, Plon, 1977, pp. 37-55. Quant à **Matignon** (pp. 140 et 208), cette localité fictive transpose celle de Chevagnes, située elle aussi dans le département de l'Allier : tout comme la fiction propose «Saint-Fiacre par Matignon», la réalité dit «Paray-le-Frésil par Chevagnes». Rappelons que Chevagnes, mentionné dans *Le Blanc à lunettes* (t. 7, p. 29), constitue le cadre spatial principal de *Deuxième Bureau*, même si, dans ce roman populaire, il est probable que Chevagnes corresponde à Paray-le-Frésil : voir Michel LEMOINE, *L'Autre Univers de Simenon, op. cit.*, p. 366.

1932

Le Port des brumes (t. III)

Quelques pages du roman ont pour cadre spatial un village normand sans nom proche de Dives.

Le Fou de Bergerac (t. IV)

Les cinq occurrences de **Villefranche-en-Dordogne** (dont deux notées simplement Villefranche) se réfèrent peut-être au réel Villefranche-du-Périgord. **Le Moulin-Neuf**, cité de nombreuses fois, est un lieu-dit proche de Bergerac.

L'Âne-Rouge (t. 3)

On ne peut manquer de signaler que la ville française de **Nantes**⁹, cadre spatial de la plus grande partie du roman, présente de nombreuses analogies avec Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, pp. 31–34, 126–127.

1933 *La Maison du canal* (t. 3)

Presque tout le roman a pour cadre Neeroeteren, village du Limbourg belge toujours orthographié **Neroeteren**.

Le Haut Mal (t. 4)

Cadre spatial partiel et souvent mentionné, le lieu-dit **La Pré-aux-Bœufs** existe bel et bien dans le département de la Charente-Maritime si l'on prend soin toutefois de l'orthographier La Prée aux Bœufs. Cité très souvent, un lieu-dit proche de Nieul-sur-Mer et de La Pré-aux-Bœufs s'appelle **Les Mureaux**. Quant à **Tétilly** (p. 198), localité proche de La Rochelle, il est permis d'y voir une transformation du réel Fétilly, voire une simple coquille.

1934 *L'Évadé* (t. 2)

Une localité mystérieuse du Jura est nommée **Servans** (pp. 98, 99, 112).

Les Pitard (t. 2)

Nous avons déjà rencontré **Heurtanville** (p. 145), transformation probable de Heurteauville : voir ci-dessus (p. 147) la notice consacrée à *Mademoiselle Million*. Nous restons dans la vallée de la Seine, en Normandie, avec **Les Meules** (p. 145), entre Rouen et Villequier, et **Courval** (p. 149), entre Villequier et Le Havre.

1935 *Ceux de la soif* (t. 5)

L'île **Chatam** (pp. 542, 578, 583) désigne vraisemblablement l'archipel néo-zélandais normalement orthographié Chatham.

Faubourg (t. 5)

Le cadre spatial est tout entier constitué par une ville¹⁰ française sans nom dont la topographie s'inspire de Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, pp. 36–39, 127–129, et Marie-Paule BOUTRY, « Les lieux sans nom », in *Traces*, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1994, pp. 237–252.

⁹ Est mentionnée une place de la République.

¹⁰ Sont mentionnés le faubourg Saint-Roch, la place des Métiers, les rues de la Commune, des Écoles, du Pont-de-l'Arc, Saint-Denis, Saint-Gilles et Saint-Roch.

Le Blanc à lunettes (t. 7)

1936

Une douzaine de pages nous entraînent à **Bodi** (pp. 22, 57, 90, 101), localité de l'ex-Congo belge proche de la frontière soudanaise et qui transpose peut-être la ville réelle de Boda, située dans la réalité non loin du fictif Bodi. Entre cette frontière et Juba, au Soudan, se trouve un énigmatique **Moundouo** (p. 90). **Le Saut-du-Léopard** (p. 90) est un lieu-dit du nord-est du Congo qui assure la couleur locale. Enfin, la plus grande partie du roman a pour cadre un village congolais sans nom situé à une centaine de kilomètres de Nyangara.

Le Testament Donadieu (t. 8)

Lieu de l'action pour quelques pages seulement, le château de **Rivedoux** (pp. 145, 147, 166) se dresse à dix kilomètres de La Rochelle, ce qui correspond à peu près à la localité de Villedoux, un village appelé Rivedoux existant bel et bien aussi près de La Rochelle, mais dans l'île de Ré. **Chenerailles** (p. 429) et **Orgnac** (p. 429), localités proches de Guéret, dans le département de la Creuse, ne sont sans doute que des transformations, voire des coquilles, pour les réels Chénéraillies et Orgnat. Seize pages nous accueillent au château de **Chenevières**, situé dans la forêt d'Orléans, château qui doit bien avoir quelque chose de commun avec celui de la Cour-Dieu, à Ingrannes — et non loin (pour la rime?) de Seichebrières —, où Simenon a résidé. Quelques autres pages se passent à **Great Hole City** (pp. 436, 437, 442, 472), sans que ce lieu des États-Unis soit localisé ne fût-ce qu'approximativement : voir Michel LEMOINE, « État ... », *art. cit.*, pp. 70 et 90.

Les Rescapés du « Télémaque » (t. 7)

Grignand (p. 375) serait-il une transformation du Grignan du département de la Drôme bien connu par Madame de Sévigné? Soyons moins dubitatif à propos d'**Herbeville** (p. 415), localité proche de Dieppe qui ne fait certainement que déformer le réel Hébeville.

Monsieur Mimosa (TS, t. 22)

La nouvelle se déroule dans une ville¹¹ sans nom de la banlieue parisienne.

Les Trois Crimes de mes amis (t. 10)

1937

Le bois des **Dames** (p. 66), cité comme lieu de bataille de la Première Guerre Mondiale, se confondrait-il avec le chemin des Dames?

L'Homme qui regardait passer les trains (t. 9)

À Groningue passerait un **Wilhelmine Canal** (pp. 338, 350, 351, 361, 496). En fait, Simenon a considérablement déplacé vers le nord le canal des Pays-Bas dit en néerlandais Wilhelminakanaal et il a manifestement confondu cette voie d'eau plus méridionale avec le Willemskanaal qui, lui, est bien un des nombreux canaux de Groningue.

¹¹ Est mentionnée une rue de Paris.

Touriste de bananes (t. 9)

Nous retrouvons ici plusieurs allusions à **Great Hole City** : voir ci-dessus (p. 155) la notice consacrée au *Testament Donadieu*.

Cour d'assises (t. 10)

Village du Midi de la France souvent mentionné et cadre spatial partiel du sixième chapitre, **Le Farlet** se trouve entre Le Pradet et Carqueiranne.

La Marie du Port (t. 11)

Ne doutons pas que le nom de **La Pré-aux-Bœufs** (p. 15), lieu-dit normand proche de Bayeux, ait été inspiré à Simenon par celui que nous avons évoqué plus haut à propos du *Haut Mal* : voir ci-dessus (p. 154).

La Maison des sept jeunes filles (t. 10)

Un manoir normand de **Boildieu** (pp. 462, 491, 507) sert de cadre à quelques pages et se situe près de Caen.

Les Sœurs Lacroix (t. 11)

Nous restons en Normandie avec **Les Chartrins** (pp. 307, 309, 415), lieu-dit voisin de Bayeux.

1938 *Tempête sur la Manche* (t. IX)

La nouvelle situe très précisément la localité de **Villecomtois**, souvent citée, à quarante-trois kilomètres de Bourges, dans le département du Cher, et le village d'**Herbemont** (p. 392), à deux lieues de Villecomtois.

Le Coup-de-Vague (t. 12)

Lalande est une localité proche de La Rochelle citée plusieurs fois qui déforme peut-être le réel Laleu. Nous demeurons dans le même secteur avec **Le Moulin-Neuf** (pp. 59 et 75), lieu-dit situé près de Marsilly. Quant à **Marron** (p. 38), localité qui se trouve aussi dans les environs de La Rochelle, gageons qu'il s'agit là de Charron, village mentionné d'ailleurs par sept autres romans se passant dans la région rochelaise et élevé à la dignité de cadre spatial partiel dans *Le Clan des Ostendais*, *Le Train* et *Le Riche Homme*. La graphie «Ch» de Simenon ressemble fort, en effet, à l'«M» majuscule, ce qui autorise notre hypothèse.

Les Mystères du Grand-Saint-Georges (t. XXV)

Mentionné très souvent et situé par la nouvelle à plus de dix kilomètres au nord de Vilna, le village lituanien de **Strezyv**, qui sert de cadre spatial à quelques pages, pourrait correspondre, selon des informations fournies par Éléonore SCHRAÏBER, au réel Streva (en lituanien) ou Strevo (en polonais et en russe), même si ce village se trouve en réalité à une quarantaine de kilomètres de Vilna.

Les Trois Messieurs du consortium (TS, t. 22)

La nouvelle a pour cadre une préfecture¹² française sans nom qui pourrait être inspirée par La Rochelle.

Une Femme a crié (t. VII)

Écoïn (pp. 93, 94, 97, 98) est un village français situé à cinq kilomètres au nord de Nevers. Si nous parcourons cinq autres kilomètres dans la même direction, nous parvenons à une zone marécageuse dite **Bois-Bezard**, plusieurs fois mentionnée, où se déroulent quelques scènes de la nouvelle. Ce dernier toponyme a sans aucun doute été suggéré à Simenon par le Bois Bezard, un lieu-dit de la forêt d'Orléans proche d'Ingrannes et de Seichebrières qu'il connaissait fort bien : voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, p. 43, et ici même, Claude MENGUY, « Simenon... », *art. cit.*, pp. 208–213.

Le Mort tombé du ciel (t. VII)

Village très souvent cité et cadre spatial de la plus grande partie de cette nouvelle, **Dion**¹³ se trouve à trois ou quatre kilomètres de Rochefort, dans le département de la Charente-Maritime. Un hameau de Dion nommé **Morillon** (p. 235) nous accueille deux pages durant.

L'Amiral a disparu (t. VII)

Une ville¹⁴ sans nom du Midi de la France sert de cadre à presque toute la nouvelle. On la trouvera « dans le quadrilatère Avignon, Aix, Marseille, Nîmes » (p. 375).

Le Château de l'arsenic (t. VII)

La totalité de la nouvelle a pour cadre un bourg français sans nom situé dans une clairière de la forêt d'Orléans. S'agirait-il d'une transposition d'Ingrannes ? Voir ici même Claude MENGUY, « Simenon... », *art. cit.*, pp. 215–217.

Les Trois Bateaux de la calanque (t. VIII)

Près du Lavandou se situent, sur la côte française de la mer Méditerranée, la pointe **Prime** (p. 295) et la calanque de l'**Oustaou** (pp. 269 et 271), qui donne son titre à la nouvelle et où nous nous trouvons le temps de quelques pages. Simenon n'a donc dû déplacer bien loin ni le véritable cap Prime ni la vraie calanque de l'Oustaou qui agrémentent respectivement, selon la réalité, les côtes septentrionale et méridionale de l'île de Porquerolles, lieu dont l'écrivain était familier.

¹² Sont mentionnées les places d'Armes et de la Préfecture.

¹³ Est mentionnée une place de l'Église.

¹⁴ Sont mentionnées les rues Haute, Jules-Ferry et aux Ours.

Chez Krull (t. 12)

Presque tout le roman se déroule dans une ville¹⁵ française sans nom inspirée par Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, pp. 45–47, 130–131, « Traces autobiographiques d'origine liégeoise dans l'œuvre romanesque de Georges Simenon », in *Cahiers Simenon*, n° 3, *Des Doubles et des miroirs*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1989, pp. 119–122, 127–128, et Marie-Paule BOUTRY, « Les lieux... », *art. cit.* À sept ou huit kilomètres de cette ville, un village est appelé **Tilly** (p. 259) : voir ci-dessus (p. 142) la notice consacrée à *Un Tout Petit Cœur*.

Les Inconnus dans la maison (t. 13)

Brettigny (p. 293) est manifestement situé en France, où existent plusieurs « Bretteigny », mais le manque d'informations dont souffre ce lieu empêche de le localiser plus précisément. Nous voyons dans un hameau situé près de Moulins et baptisé **Les Cloqueteaux** (p. 293) une légère transformation du réel Coquetteaux.

1939 *L'Outlaw* (t. 13)

Il est fait allusion à un chemin des **Églantiers** (p. 156) proche de Château-Thierry, dans le département de l'Aisne.

Malempin (t. 13)

Situé entre Rochefort et Saint-Jean-d'Angély, dans le département de la Charente-Maritime, le village d'**Arcey** constitue le centre névralgique du récit. Ce nom a pu être inspiré par celui de plusieurs villages occupant approximativement la situation topographique d'Arcey : Azay, Annezay, Archingeay, voire Paranzay... On remarquera aussi l'existence d'une localité appelée Arçais dans le département voisin des Deux-Sèvres. Un hameau proche d'Arcey s'appelle **Huteau** (p. 398). Les références à **Sainte-Hermine** (pp. 390 et 429) ne semblent pas concerner la ville vendéenne de ce nom bien connue, puisque cette localité-ci se situe à une lieue d'Arcey.

Bergelon (t. 14)

Le cadre spatial du roman est en grande partie constitué par **Bugle**¹⁶, une ville située dans le centre de la France, non loin de Moulins et à proximité de la Loire, mais certains de ses éléments sont d'inspiration liégeoise. Un lieu de pèlerinage proche de Bugle baptisé **Herbemont** (voir ci-dessus, p. 156, la notice consacrée à *Tempête sur la Manche*) et plusieurs fois mentionné fait d'ailleurs inmanquablement penser au village de Chèvremont proche de Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*,

¹⁵ Sont mentionnés l'impasse des Forgerons, la place Saint-Léonard, le quai Saint-Léonard, les quartiers des Abbesses, Sainte-Marguerite et Saint-Léonard, les rues des Carmes et Saint-Léonard.

¹⁶ Sont mentionnés le boulevard de l'Hôpital, la paroisse Saint-Nicolas, la place Gambetta, le quartier Saint-Éloi, les rues de Bourges, de la Loi, des Minimes, Pasteur, des Prêtres et Saint-Nicolas, ainsi qu'une Ville-Haute.

pp. 47–50, 131–132. Nous trouvons encore près de Bugle un village appelé **Lagneux** (p. 93) et une forêt de **Méran** (pp. 12, 50, 174) dont le nom a pu être inspiré à Simenon par celui de la forêt de Mervent, même s'il n'habitait pas encore dans les environs de cette forêt quand il a écrit le roman. Enfin, nous voici bien loin de la France avec **Kibi** (p. 161), localité de Haute-Volta qui entend peut-être désigner le véritable Kibi du Ghana.

Il pleut, bergère... (t. 14)

La majeure partie du roman a pour cadre une ville¹⁷ normande sans nom dont quelques traits sont liégeois : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, pp. 115–117, 156, et Marie-Paule BOUTRY, «Les lieux...», *art. cit.* Un village voisin mentionné plusieurs fois se nomme **Saint-Nicolas**.

Vente à la bougie (t. XV)

La nouvelle se déroule dans un hameau vendéen dit **Le Pont-du-Grau** (pp. 560 et 562) qui déforme sans aucun doute le réel Pont-du-Brault bien présent dans *La Maison du juge* et *Le Clan des Ostendais*. Près de là se situe **La Mulatière** (p. 560), un lieu-dit dont le nom a pu être inspiré à Simenon par l'écluse et le quartier lyonnais de La Mulatière qu'il connaissait.

Le Matin des trois absoutes (t. 26)

1940

La nouvelle a pour cadre une ville¹⁸ sans nom qui évoque irrésistiblement Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, pp. 51–53, 132–133.

La Veuve Couderc (t. 14)

Le roman se déroule essentiellement au **Gué-de-Saulnois** (p. 548), un hameau français situé entre Saint-Amand-Montrond et Montluçon, le long du canal de Berry. On découvre dans les environs un nouveau **Tilly** (p. 456) : voir ci-dessus (p. 142) la notice consacrée à *Un Tout Petit Cœur*. Un lieu-dit tout proche se nomme, banalement et une fois encore, **Le Moulin-Neuf**. Voir Michel LEMOINE, «Quelques particularités...», *art. cit.*, pp. 25–27, et «Traces romanesques...», *art. cit.*, pp. 174–177.

La Révolte du Canari (t. 26)

La ville¹⁹ française sans nom où la nouvelle situe en grande partie son action est inspirée de manière diffuse par Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, pp. 53, 133, et «Traces autobiographiques...», *art. cit.*, pp. 125–127.

¹⁷ Sont mentionnés le boulevard de la République, la cour des Métiers, la place du Marché, les rues des Minimes, Saint-Jean, Saint-Joseph et Saint-Yon.

¹⁸ Sont mentionnées la place du Congrès, les rues de l'Enseignement et Pasteur.

¹⁹ Est mentionnée une rue Gambetta.

La Vérité sur Bébé Donge (t. 15)

La plus grande partie du roman a pour cadre une ville²⁰ française sans nom située dans le département de l'Aube (p. 48) : voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, p. 27. Une localité voisine nommée **Ornaie** et souvent mentionnée assume aussi un rôle spatial non négligeable. D'autres localités et lieux-dits proches de la ville ne sont que cités : **Maufrand** (pp. 48 et 127), à quinze kilomètres, **Le Moulin** (p. 89) et **Les Quatre-Sapins** (pp. 29 et 89 ; voir ci-dessus, p. 150, la notice consacrée à *L'Œil de l'Utah*), sans compter une côte dite de **Bel-Air** (p. 12).

Le Châle de Marie Dudon (t. 26)

La nouvelle tout entière se déroule dans une ville²¹ sans nom inspirée par Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, pp. 53-54, 133.

Le Baron de l'écluse (t. 26)

Bissancourt (pp. 280, 282, 285), qui sert de cadre à la nouvelle, est un village français situé à deux kilomètres et demi de l'écluse n° 68 du canal de la Marne à la Saône : voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, pp. 27-31, et « Traces romanesques... », *art. cit.*, pp. 155-156.

Le Nègre s'est endormi (t. 26)

La nouvelle a pour cadre spatial un village sans nom de l'ex-Congo belge situé à cent kilomètres de Faradje.

1941 *Le Voyageur de la Toussaint* (t. 15)

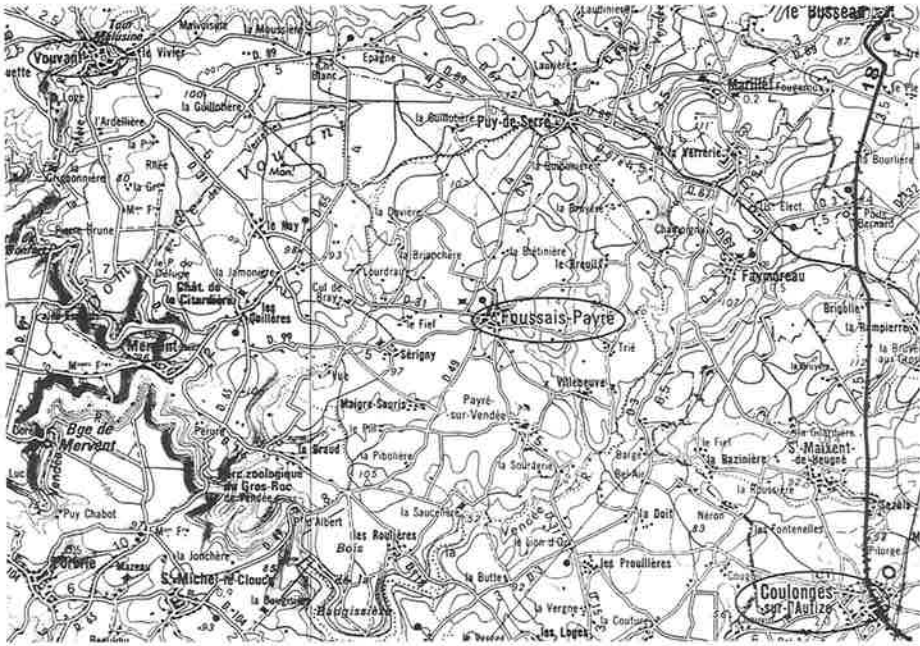
La Roche-aux-Dames (pp. 364 et 365) est un récif situé près de Las Palmas, dans les îles Canaries.

Valérie s'en va (t. 26)

Le lieu-dit **Les Quatre-Bras** (pp. 314, 318, 322), où se passe essentiellement la nouvelle, est situé aux environs de Coulonges, dans le département des Deux-Sèvres. À deux kilomètres du lieu-dit, on découvre **Foussage** (p. 314), une localité dont le nom antithétique rappelle celle de Foussais-Payré qui se trouve à huit kilomètres du réel Coulonges-sur-l'Autize. Un autre village proche de Coulonges se nomme **Vervant** (p. 325), toponyme obtenu, semble-t-il, par le mariage de Vouvant — où Simenon a habité — et Mervent, ces villages vendéens étant tous deux situés non loin de Coulonges.

²⁰ Sont mentionnés les places du Marché et du Palais-de-Justice, le quai des Tanneurs, les rues des Moines et du Pont-Neuf.

²¹ Sont mentionnées les rues de la Commune, de la Constitution, Saint-Jean et Théodore-Ballant.



Extrait réduit de la carte I.G.N. n° 33, Cholet-Niort, échelle 1:100 000.
1 cm représente ici approximativement 1 300 m.

L'Épingle en fer à cheval (t. 26)

Deux villes françaises sans nom servent de cadre spatial à la nouvelle. La première²², où se déroule la plus grande partie du récit, est inspirée par Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, pp. 54–55, 133.

La Rue aux trois poussins (t. 26)

La ville sans nom²³ où la nouvelle se passe dans sa totalité est à nouveau manifestement inspirée par Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, pp. 55–57, 133–134.

Le Mari de Mélie (t. 26)

L'atmosphère qui se dégage de la ville²⁴ française sans nom où prend place la nouvelle tout entière fait penser à une localité de la côte de l'Atlantique ou de la Manche : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, p. 132.

²² Sont mentionnées les rues de l'Enseignement, de la Loi et Pasteur.

²³ Sont mentionnés la place du Congrès, le quartier Saint-Denis, les rues de la Liberté, de la Loi, Pasteur et Saint-Léonard.

²⁴ Est mentionnée une rue Saint-Jean.

Le Rapport du gendarme (t. 15)

Sainte-Odile, le village français où le roman situe la plus grande partie de l'action, se trouve à cinq kilomètres de Maillezais et à quelques kilomètres de Fontenay-le-Comte. Il correspond, croyons-nous, au réel Souil : voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, pp. 30–33. Si le marais de **Lenglé** (pp. 491 et 542) n'est qu'une transformation orthographique du marais vendéen de Langlée, dit aussi de l'Anglée, l'origine d'autres toponymes de la région à l'appellation au demeurant banale reste obscure : **Le Pré-aux-Corbeaux** (p. 545), proche de Velluire ; **Le Moulin-Vert** (p. 450), près de Sainte-Odile et Maillezais ; **La Folie** (p. 478), entre Sainte-Odile et Maillezais. De tels lieux-dits ne sont pourtant pas rares dans les environs : ainsi par exemple, un hameau situé à deux kilomètres à l'ouest de Fontenay-le-Comte se nomme La Folie...

Les Demoiselles de Queue-de-Vache (t. 26)

Une partie importante de la nouvelle a pour cadre **Queue-de-Vache**. Le nom de ce lieu-dit français situé près de Marsilly transpose de manière humoristique celui, bien réel, du Coup-de-Vague qui a donné son titre à un roman développant d'ailleurs la matière de la présente nouvelle : voir ci-dessus (p. 156).

1942 *Félicie est là* (t. XI)

Le roman attribue à un lotissement proche d'Orgeval, dans le département des Yvelines, le nom de **Jeanneville**, ce lieu acquérant une importance spatiale considérable puisque de nombreuses scènes s'y déroulent.

L'Inspecteur Cadavre (t. XI)

Presque toute l'action du roman se passe à **Saint-Aubin-les-Marais**²⁵, un bourg situé dans le Marais vendéen, près de Benet et le long de la ligne de chemin de fer Niort-Fontenay-le-Comte, cette dernière ville se trouvant à vingt-deux kilomètres de Saint-Aubin-les-Marais.

1943 *L'Aîné des Ferchaux* (t. 20)

Makoli (pp. 93 et 103) est situé dans l'ancien Congo français. Voyons dans la ville péruvienne de **Pacasmagu** (p. 299) une déformation du réel Pacasmayo, voire une simple coquille.

1945 *Les Mains pleines* (t. 26)

Un village sans nom et la campagne française environnante : tel est le cadre de cette nouvelle d'où, fait unique dans toute la production fictionnelle de Simenon, toute trace onomastique est absente. Étant donné le sujet, nous ne croyons pourtant pas nous tromper en suggérant que nous devons nous trouver là à proximité de Saint-Mesmin.

²⁵ Est mentionnée une rue de la République.

Le Cercle des Mabé (t. 21)

Située à quinze kilomètres de Bressuire et à proximité de la Sèvre Nantaise, la bourgade de **Saint-Hilaire**, où se déroulent quelques scènes du roman, nous paraît représenter Saint-Mesmin, malgré d'autres hypothèses possibles. Les indications topographiques concernant la localité proche de **Saint-André** (p. 196) peuvent faire penser au village de Saint-André-sur-Sèvre, dans le département des Deux-Sèvres. Quant au lieu-dit **La Béchellerie** (p. 194), rien n'interdit de croire qu'il désigne La Buchellerie, lieu-dit réel situé à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Saint-Mesmin. Voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, pp. 33-35.

Maigret se fâche (t. XII)

Orsenne est un hameau situé « au bord de la Seine entre Corbeil et la forêt de Fontainebleau » (p. 18) ; Maigret y demeure longtemps pour les besoins de son enquête : voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, pp. 35-37. Après supplément d'information et l'approbation sans réserve de Claude MENGUY, insigne connaisseur de cette partie de la vallée de la Seine, il ne fait plus de doute aujourd'hui que ce hameau situé à cinq kilomètres de Seine-Port représente Le Coudray-Montceaux, même si certains de ses éléments sont inspirés par Seine-Port, justement.

Le Témoignage de l'enfant de cœur (t. XII)

1946

La nouvelle a pour cadre une ville²⁶ française sans nom manifestement inspirée par Liège : voir Michel LEMOINE, *Liège...*, *op. cit.*, pp. 57-59, 134.

Au Bout du rouleau (t. 22)

Le roman se déroule pratiquement dans sa totalité à **Chantournais**²⁷, sous-préfecture française située non loin de La Rochelle et Niort. Cette ville arrosée par le **Loup** (p. 265) offre plusieurs ressemblances avec Fontenay-le-Comte qu'arrose la Vendée. Le lieu-dit **Le Chêne-Vieux** (pp. 118, 122, 221), où nous nous rendons le temps de deux pages, fait presque partie de la ville non loin de laquelle s'étend la forêt des **Loges** (pp. 199 et 203), nom rappelant celui d'une rue de Fontenay-le-Comte. Une ville plusieurs fois mentionnée et située à moins de cent kilomètres de Chantournais se nomme **Saint-Jean-la-Foi** ; elle pourrait désigner Saint-Jean-d'Angély, que nous retrouvons dans *Malempin* et *Vente à la bougie*. Voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, pp. 37-39.

On ne tue pas les pauvres types (t. XII)

La seule précision topographique concernant **Saint-Joris-sur-Isère** (p. 536) réside implicitement dans le toponyme lui-même.

²⁶ Sont mentionnées la place du Congrès et la rue Sainte-Catherine.

²⁷ Sont mentionnés la place du Marché, le pont Neuf, les rues Gambetta et des Loges.

Un Certain Monsieur Berquin (t. 26)

Peu avant de pénétrer en Normandie, la route Paris–Elbeuf passe par la côte de **Méchin** (p. 156), où s'attarde la nouvelle, de sorte que le village sans nom tout proche où nous demeurons trois pages durant est peut-être... Méchin, ce qui ne nous avance guère.

Sous peine de mort (t. XXV)

Plusieurs fois mentionnés dans la nouvelle, les marais d'**Umbolé** se trouvent au Gabon.

Lettre à mon juge (t. 23)

Cadre spatial partiel, **Ormois** se situe à une vingtaine de kilomètres de La-Rochesur-Yon. Autre cadre spatial plus partiel encore, **Bourgneuf-en-Vendée** se trouve à une lieue de La Châtaigneraie, ce qui peut correspondre à deux localités nommées Bourg Neuf existant au nord-est et au sud de cette ville. Un lieu-dit proche de Bourgneuf est appelé le **Bois-Perdu** (p. 37).

1947 *Le Destin des Malou* (t. 23)

La ville²⁸ sans nom où se déroule la plus grande partie du roman est une préfecture du centre de la France : voir Marie-Paule BOUTRY, « Les lieux... », *art. cit.* Quelques pages nous entraînent dans un lotissement voisin dont l'appellation **Malouville**²⁹ est due au nom de l'entrepreneur qui l'a conçu, Eugène Malou. Près de Malouville, un lieu-dit où nous demeurons durant quelques pages également se nomme **Les Trois-Chênes** (p. 368). Une localité située à trois kilomètres de la ville sans nom est baptisée **Jamilly** (p. 366). Non loin de la ville se dresse le château d'**Estier** (p. 292) et s'étend le bois d'**Ormeaux** (p. 366).

Le Petit Tailleur et le chapelier (t. 25)

La nouvelle tout entière a pour cadre une ville³⁰ française sans nom arrosée par la Loire ou proche de ce fleuve. Comme le roman qui développe l'argument de la nouvelle, *Les Fantômes du chapelier*, situe son action à La Rochelle, on est bien sûr tenté de voir dans cette ville l'inspiratrice de celle où se déroule la présente fiction.

Le Passager clandestin (t. 23)

Deux villages tahitiens sans nom servent très partiellement de cadre au récit. Celui où nous demeurons le plus longtemps se trouve dans la presque île de Taïarapu.

²⁸ Sont mentionnés la place du Marché, un quartier dit la Genette, les rues de Moulins et du Palais.

²⁹ Sont mentionnées les avenues des Acacias, des Chênes, des Pins et des Tilleuls.

³⁰ Sont mentionnées la place Gambetta, les rues du Palais et des Prémontrés.

La Jument-Perdue (t. 24)

Sunburn³¹, où se déroulent quelques pages du roman, est une ville américaine de l'Arizona correspondant à Tombstone. **Narda** (p. 54), autre ville du même État, ne peut désigner que Benson ou Fairbank. **Santa Margarita** (pp. 20, 86, 164) se trouve à la frontière entre l'Arizona et le Mexique. Le nom de la mine de **Marina** (pp. 48 et 57), également en Arizona, trouve son origine dans le prénom d'un personnage. **Farm Point** désigne un village du Connecticut. Voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, p. 44, « État... », *art. cit.*, pp. 45-47, 87, et, dans le présent volume, Michel CARLY, « Sur les routes de l'Arizona avec quatre Simenon en poche », pp. 297-303.

Maigret et son mort (t. XIII)

Outre l'île d'**Amour** (p. 278), invariablement située à Joinville et non à Bry-sur-Marne (voir ci-dessus, p. 149, la notice consacrée à *La Femme rousse*), le roman invente quelques toponymes picards : **Goderville** (pp. 317, 360, 366, 367) se trouve le long de la ligne de chemin de fer Paris-Bruxelles ; **Moucher** (pp. 317 et 360) se situe à vingt et un kilomètres au sud de Goderville ; **Saint-Gilles-les-Vaudreuves** (p. 301) n'est pas localisé avec précision, non plus que **Saint-Aubin** (pp. 301 et 312). En ce qui concerne ce dernier nom, nous ferons remarquer que plusieurs Saint-Aubin existent réellement en Picardie, dans les départements de l'Oise, de la Somme et de l'Aisne. Celui qui se trouve dans l'Aisne n'est pas trop éloigné de la ligne de chemin de fer Paris-Bruxelles, évoquée à plusieurs reprises à propos de ces lieux picards : simple coïncidence ?

La Neige était sale (t. 24)

1948

Le roman ne désigne pas le pays où se situe la ville³² sans nom qui sert de cadre à l'essentiel de l'action ; tout juste peut-on deviner qu'il s'agit d'un pays d'Europe centrale ou orientale. Des confidences ultérieures de l'auteur situent cette ville en Tchécoslovaquie ou en Autriche, puis en Autriche seulement (*Mémoires intimes*, Paris, Presses de la Cité, 1981, p. 202) : voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, pp. 39-41, et Marie-Paule BOUTRY, « Les lieux... », *art. cit.* Quelques pages nous emmènent dans un village tout aussi anonyme situé à une dizaine de kilomètres de la ville.

Le Fond de la bouteille (t. 24)

Souvent mentionnée, **Appleton** est une ville américaine située dans l'État de l'Iowa, à dix miles de Fairfield : voir Michel LEMOINE, « État... », *art. cit.*, pp. 47-48, 88. Depuis la rédaction de cet article, Michel CARLY a montré que le pas de la **Mule** (pp. 572, 576, 584) existe bel et bien en Arizona, mais a été déplacé par le romancier : voir « Sur les routes... », *art. cit.*, p. 304.

³¹ Est mentionné le Boothill Graveyard.

³² Sont mentionnés le Vieux-Pont, les rues du Pont et Verte.

La Première Enquête de Maigret (t. XIII)

Si **Pontfarcy** (p. 414), village normand situé dans le département du Calvados, n'est qu'une légère transformation du réel Pont-Farcy, l'origine du toponyme **Anseval**, très souvent cité pour désigner un village proche de Pouilly-sur-Loire, reste beaucoup plus énigmatique, bien que nous soyons là au cœur d'une région que Simenon connaissait particulièrement bien. Le château d'Anseval se dresse près de la Loire, précise l'enveloppe jaune : c'est pourquoi nous sommes enclin à croire à une nouvelle inspiration du château de Tracy-sur-Loire.

1949 *Maigret chez le coroner* (t. XIV)

La base aérienne de **Davis-Mountain** (p. 180), dans l'Arizona et à une dizaine de kilomètres de Tucson, s'appelle en réalité Davis-Monthan et se situe au sud-est de la ville : voir Michel LEMOINE, « État... », *art. cit.*, pp. 49-50, et, ici même, Michel CARLY, « Sur les routes... », *art. cit.*, p. 321.

Un Nouveau dans la ville (t. 27)

La totalité du roman a pour cadre une ville³³ américaine sans nom située dans l'État du Maine, à soixante miles de Calais et à quarante miles de la frontière canadienne, ce qui correspondrait selon la réalité à la ville de Lincoln. Sont encore citées, non loin de là, une route des **Lacs** (p. 18) et une localité dite **Saint-Jean-du-Lac** (p. 18). Voir Marie-Paule BOUTRY, « Les lieux... », *art. cit.*, et Michel LEMOINE, « État... », *art. cit.*, pp. 50-54, 88-89.

Maigret et la vieille dame (t. XIV)

Le château français d'**Anzi** (pp. 349 et 352) se trouve en Sologne.

1950 *L'Enterrement de Monsieur Bouvet* (t. 27)

La localité française de **Langeac** (pp. 401 et 412) est située près de Sarlat. Plusieurs fois mentionnée, la cité minière d'**Ouagi** se trouve dans la province de l'Ouellé de l'ex-Congo belge.

Tante Jeanne (t. 28)

Pont-Saint-Jean (p. 54), où se passe presque totalement le roman, est une ville de l'ouest de la France qui offre des ressemblances frappantes avec Fontenay-le-Comte. Paul MERCIER nous glisse pourtant à l'oreille que plusieurs éléments de la ville seraient inspirés par Saint-Mesmin. Un lieu-dit voisin de Pont-Saint-Jean s'appelle **Le Chêne-Vert** (p. 28) et un virage du **Loup-Pendu** (p. 16) proche de la ville semble venir tout droit de la forêt d'Orléans. Voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, pp. 38, 41-43.

³³ Sont mentionnés le parc Cancannon, le quartier des Quatre-Vents, Elm Street, Main Street et Market Street.

Les Mémoires de Maigret (t. XV)

Le village français sans nom du département de l'Allier d'où est originaire Maigret et qu'il se rappelle souvent n'est autre que Paray-le-Frésil, dit aussi Saint-Fiacre dans l'œuvre romanesque : voir ci-dessus (p. 153) la notice consacrée à *L'Affaire Saint-Fiacre*.

Une Vie comme neuve (t. 28)

Saint-Maximin (p. 456) est une localité française située dans le Médoc.

1951

Maigret et la Grande Perche (t. XVI)

Saint-Martin-des-Prés (p. 207), localité proche de Nevers, est peut-être la transposition de Saint-Martin d'Heuille, village situé dans la réalité à dix kilomètres de Nevers.

La Mort de Belle (t. 29)

Le village³⁴ américain sans nom de l'État du Connecticut où se déroule la plus grande partie du roman correspond à Lakeville : voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, p. 44 ; « État... », *art. cit.*, pp. 54–55, 89, et Marie-Paule BOUTRY, « Les lieux... », *art. cit.*

Les Frères Rico (t. 29)

Nous ne faisons que passer dans une ville américaine sans nom de l'État du Mississipi. Nous demeurons plus longtemps à **Santa Clara**³⁵, une localité située sur la côte orientale de la Floride et qui peut transposer Bradenton ou Sarasota. En Pennsylvanie, **Drumgold** (pp. 394 et 396) transforme légèrement Dromgold, mais **White Cloud**, où nous restons durant quelques pages, est une localité que l'on chercherait vainement dans la réalité. De même, **Aconda**, village de Californie situé à six ou sept miles d'El Centro, est un autre nom inventé, même si nous y sommes entraînés le temps d'une vingtaine de pages. Voir Michel LEMOINE, « État... », *art. cit.*, pp. 55–57.

1952

Feux rouges (t. 30)

Nombreux sont les noms de lieux inconnus dans ce roman américain. Si **Darrien** (p. 351), **Putman** (p. 367), **White Plain** (p. 463) et **Woodville** (p. 468) ne sont que des variantes orthographiques pour Darien et Putnam, dans l'État du Connecticut, White Plains, dans l'État de New York, et Woodsville, dans le New Hampshire, six autres toponymes sont inventés. Les documents conservés au Fonds Simenon de l'Université de Liège montrent en effet que **Hampton** (pp. 398, 413, 415–417), situé dans le Maine, entend cacher Portland, dans le même État, ou

1953

³⁴ Est mentionnée Main Street.

³⁵ Sont mentionnés le quartier de Siesta Beach et Main Street.

Porthsmouth, dans le New Hampshire, et que cinq localités de l'État de Rhode Island ont été débaptisées. Ce sont Hope Valley (ou Barberville) qui devient **Pennichuck** (pp. 420 et 424), Westerly qui se transforme en **Waterly** (pp. 420, 421, 423, 425), Wyoming qui se métamorphose en **Limestone** (p. 424), Wakefield qui est transposé en **Lakefield** (p. 425) et Narragansett qui se change en **Hayward** (très souvent cité). Voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, pp. 44-46, « État... », *art. cit.*, pp. 57-59, 89, et, ici même, Paul MERCIER, « La voie souterraine dans *Feux rouges* », pp. 95-96.

Crime impuni (t. 31)

La deuxième partie du roman a pour cadre une ville américaine de l'Arizona nommée **Carlson-City** : voir Michel LEMOINE, « État... », pp. 59-60. Depuis que cet article a été écrit, Michel CARLY a établi que Carlson-City transpose sans aucun doute possible Bisbee, bien présent dans *La Jument-Perdue* avec sa Main Stret : voir, dans ce volume, « Sur les routes... », *art. cit.*, pp. 304-308.

Maigret à l'école (t. XVIII)

Le roman situe **Saint-André-sur-Mer**, village français où se passe la plus grande partie du roman, à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de La Rochelle, dans les environs, par conséquent, d'Esnandes (cité dans huit romans et trois nouvelles) et de Charron (voir ci-dessus, p. 156, la notice consacrée au *Coup-de-Vague*). **Bourrages** (p. 82) est un village proche de Saint-André-sur-Mer.

1954 *L'Horloger d'Everton* (t. 31)

Everton³⁶, où se passe pour une bonne part l'action du roman, est un village américain situé dans l'État de New York, non loin de Poughkeepsie, à vingt-trois miles à peine de la prison de Sing-Sing — à Ossining — et à moins de trente miles de l'État du Connecticut. Peut-être s'agit-il là d'une transposition de Millerton, cité une fois dans *La Main* (t. 41, p. 263) et six fois dans les *Mémoires intimes* : Millerton est en effet proche phonétiquement d'Everton, mais éloigné de cinquante miles d'Ossining et voisin de la limite du Connecticut. **Radley** (pp. 190 et 221), qui constitue l'autre toponyme inventé du roman, désigne une petite ville probablement située entre Everton et Poughkeepsie, ce qui laisse place à plusieurs interprétations possibles. Les autres lieux mystérieux ne le restent pas longtemps : **White Plain** (pp. 245 et 246), déjà rencontré dans *Feux rouges* (voir ci-dessus, p. 167), **Larrisburg** (p. 250) et **Gagleton** (p. 234) ne sont que des variations orthographiques pour White Plains, dans l'État de New York, Harrisburg et Galeton, en Pennsylvanie. Le comté de **Jefferson** (p. 235), que le roman situe dans l'État de Virginie, se trouve en fait dans celui de la Virginie-Occidentale et **Union Bridge** (p. 250) n'existe pas non plus, comme l'affirme le roman, en Virginie, mais dans le Maryland. Voir Michel LEMOINE, « État... », *art. cit.*, pp. 60-63.

³⁶ Est mentionnée Main Street.

Le Grand Bob (t. 31)

Avec **Saint-Martin-des-Champs** (p. 404), village français situé à six kilomètres de Nevers, nous nous demandons si nous n'avons pas affaire, une fois de plus, à une transposition de Saint-Martin-d'Heuille (voir ci-dessus, p. 167, la notice consacrée à *Maigret et la Grande Perche*), même s'il existe un véritable Saint-Martin-des-Champs dans le département du Cher, à proximité de Sancergues et à sept kilomètres à l'ouest de La Charité-sur-Loire : cette localité réelle se trouve en effet à une trentaine de kilomètres de Nevers.

Maigret chez le ministre (t. XVIII)

Très souvent mentionnée, la localité française de **Clairfond** est située entre Megève et Ugine. Une rivière souterraine de Clairfond est baptisée **Lize**.

Les Témoins (t. 32)

Tout le roman a pour cadre une ville³⁷ française sans nom paraissant proche de la côte atlantique : voir Marie-Paule BOUTRY, « Les lieux... », *art. cit.*

Maigret et le corps sans tête (t. XIX)

Saint-Aubin (pp. 45 et 60) est une localité française proche de Poitiers. **Boissancourt** (pp. 63, 137, 149) et **Saint-André**, très souvent cité, sont deux villages situés entre Montargis et Gien. Voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités... », *art. cit.*, p. 30.

1955

La Boule noire (t. 32)

Williamson³⁸, où se déroule la majeure partie du roman, est une petite bourgade du Connecticut à nouveau inspirée par Lakeville. **Oldbridge**³⁹, ville de l'État du New Jersey située à quarante-cinq miles de New York et qui sert de cadre spatial partiel, peut correspondre à un réel Old Bridge bien présent dans cet État. **Glendale**, localité souvent citée qui se trouve dans l'État de New York et à près de cent miles de Williamson, demeure plus énigmatique. Voir Michel LEMOINE, « État... », *art. cit.*, pp. 63-65, 89.

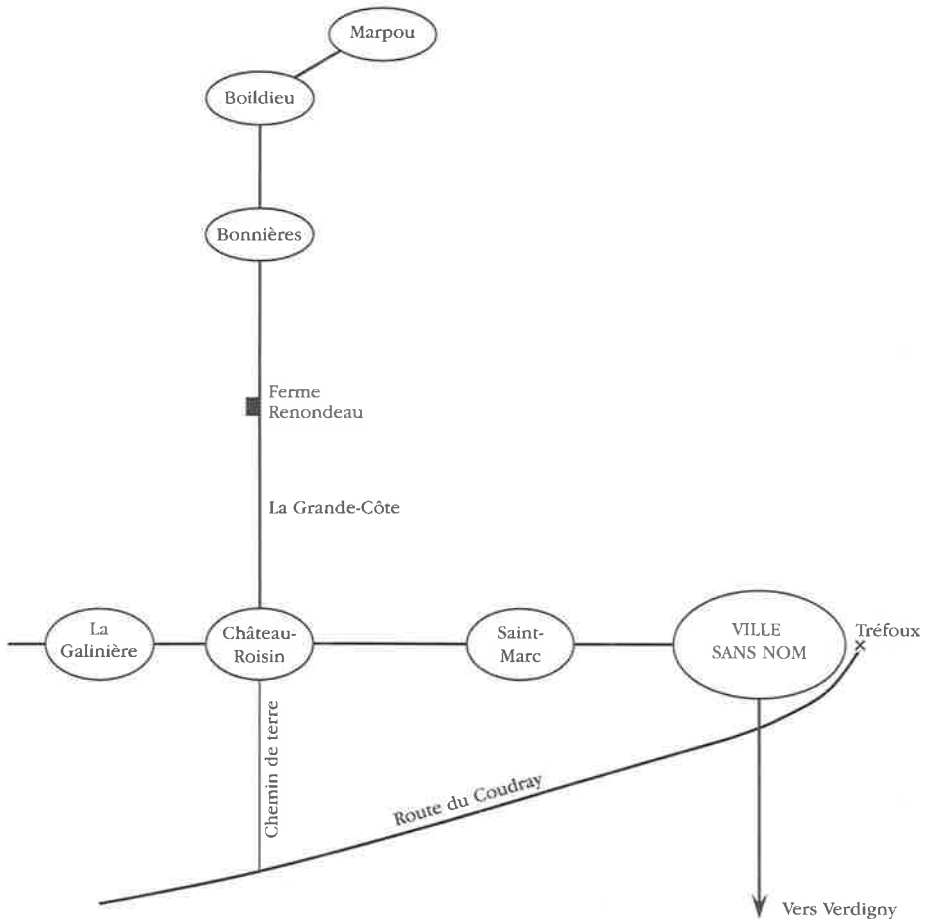
³⁷ Sont mentionnés l'avenue et le boulevard Gambetta qui désignent peut-être la même artère, l'avenue Sully, la place Suffren, les quartiers de la Boule-d'Or et des Genettes, les rues des Abbesses, de Bordeaux, Bresson, des Carmes, du Chemin-de-Fer, Deglane, Haute, du Marché, des Merciers, des Nations, Neuve, du Pot-de-Fer, Saint-Séverin et des Saules.

³⁸ Sont mentionnés le quartier de Nob Hill, la route de Hartford, Main Street, Maple Street et Prospect Street.

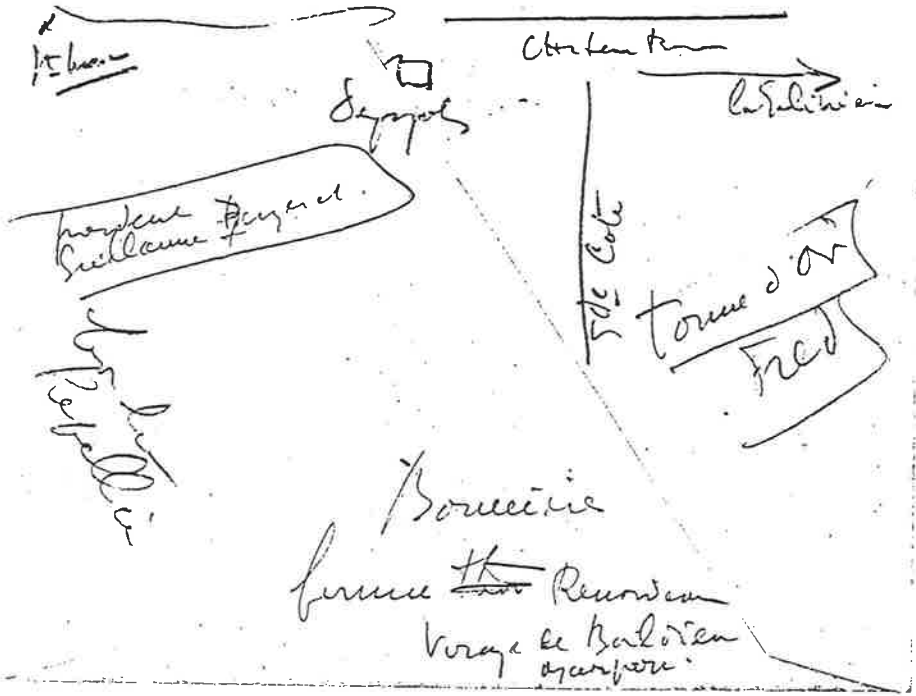
³⁹ Sont mentionnées la place de la Mairie, la 32^e Rue Est et Lincoln Street.

Les Complices (t. 32)

La ville⁴⁰ française sans nom où se déroule une bonne partie de l'action est très vaguement située au sud ou à l'est de Montargis (p. 357) et ne doit pas être tellement éloignée de Moulins (p. 431), sans pourtant que les distances soient précisées. S'agissant d'un roman où les environs de la ville jouent un rôle de premier plan, la fiction nomme et situe plusieurs lieux proches, au point que l'on peut facilement en établir un plan schématique. Ainsi, **Tréfoux** (pp. 333 [tapuscrit : Trévoux], 334 [*id.*], 390, 463) est un quartier périphérique ou un faubourg se trouvant plutôt à l'est de la ville. Si l'on quitte celle-ci par la route de l'ouest, on atteint le hameau



⁴⁰ Sont mentionnés la place de l'Hôtel-de-Ville, le quai Colbert, le quartier Saint-Georges, les rues des Capucins, Drouet, de l'Écuyer, de la Ferme, Lepage, Neuve, du Pont, Saint-Martin et du Vieux-Marché.



de **Saint-Marc** (pp. 333, 351, 385) au bout de trois kilomètres avant d'arriver au **Château-Roisin**, très souvent mentionné. Là, un virage à angle droit oriente vers le nord la route qui amorce immédiatement la **Grande-Côte**, très souvent citée, passe devant la ferme Renondeau et à **Bonnières** (p. 349), arrive au virage de **Boildieu**, « à quatorze kilomètres au nord de la Grande-Côte » (p. 399), et conduit à **Marpou** (pp. 399 et 460), très près de Boildieu. Depuis Tréfol, une autre route, dite du **Coudray** (pp. 333, 334, 338, 389, 397), contourne la ville par le sud. En quittant cette route dans la direction du nord par un chemin de terre et en passant près de la **Galinière** (pp. 332, 333, 340, 362), on peut cependant rejoindre la précédente au Château-Roisin. (On se souviendra que le roman a été écrit à Mougins dans une villa appelée la Gatouinière : de Gatouinière à Galinière, il n'y a que l'espace d'une syllabe). Une autre localité appelée **Verdigny** (p. 426) se trouve à vingt-deux kilomètres au sud de la ville. On ne sait trop, dans cet ensemble, où situer les bois d'**Orville** (pp. 453 et 467) et l'étang **Notre-Dame** (p. 468) dont le nom est le même que celui d'un étang de Paray-le-Frésil. En comparant notre schéma, issu des données objectives fournies par le roman, à celui qui figure sur l'enveloppe jaune, on constatera que Simenon a scrupuleusement suivi ses indications préliminaires.

Un Ébec de Maigret (t. XIX)

Un lieu-dit proche de **Saint-Fiacre** (voir ci-dessus, p. 153, la notice consacrée à *L'Affaire Saint-Fiacre*) s'appelle **Les Quatre-Vents** (p. 321).

Le Petit Homme d'Arkhangelsk (t. 33)

L'action du roman se déroule dans son intégralité à **Louvant**⁴¹ (p. 230), ville berrichonne partiellement inspirée par Cannes et dont le nom se charge de connotations vendéennes : voir Michel LEMOINE, «Traces romanesques...», *art. cit.*, pp. 180–181, et Marie-Paule BOUTRY, «Les lieux...», *art. cit.*

Maigret s'amuse (t. XX)

L'île d'**Amour** (p. 27) est une fois de plus située à Joinville : voir ci-dessus (p. 149) la notice consacrée à *La Femme rousse*.

Le Fils (t. 33)

Lalou (p. 449) est une localité proche de La Rochelle dont le nom résulte, semble-t-il, d'une coquille puisqu'il est écrit «Laleu» dans le manuscrit, cette dernière localité existant bien près de La Rochelle. **Hardingham** (p. 383) n'est sans doute qu'une déformation de Hardinghen, localité du département du Pas-de-Calais.

1957 *Le Nègre* (t. 34)

Les recherches de Bernard ALAVOINE ont clairement montré que **Versins-Haut**⁴² et **Versins-Station**, les deux localités picardes voisines où se déroule pratiquement tout le roman, peuvent correspondre à Pont-Rémy, village situé entre Amiens et Abbeville, tandis que le village voisin de Liercourt a inspiré le **Mauricourt** très souvent mentionné de la fiction : voir «*Le Nègre* ou l'espace reconstruit : de la réalité à la figure géométrique», in *Traces*, n° 7, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1995, pp. 265–287. D'autres villages proches de Versins-Haut et Versins-Station se nomment **Noilly** (p. 14), **Audrey**, souvent cité, **Saint-André** (p. 67) et **Saint-Remacle** (pp. 64, 74, 76, 77). Il faut enfin faire état d'un toponyme africain, **Mambala** (pp. 67, 116, 145, 147), situé dans l'Oubangui.

Strip-Tease (t. 34)

Est évoqué un château de **Despierres** (p. 217) situé près de Périgueux.

Le Président (t. 34)

Le roman tout entier a pour cadre un lieu-dit normand souvent mentionné, **Les Ébergues**, qui est aussi le nom d'une habitation. Situé près de Bénouville, ce lieu-dit, dont nous est même précisée l'étymologie, a pour ancien nom **Les Ébernes** (p. 421).

⁴¹ Sont mentionnés l'impasse des Trois-Rois, les places de la Gare, de l'Hôtel-de-Ville, du Théâtre et du Vieux-Marché, le quartier de Petite-Italie, les rues des Belles-Feuilles, de Bourges, du Canal, des Deux-Ponts, Gambetta, de la Gare, Haute, du Pot-de-Fer, des Prémontrés et des Saules.

⁴² Sont mentionnées la place Gambetta — ainsi que son ancien nom de place de la Mairie — et la rue Grande.

Le Passage de la ligne (t. 35)

1958

Très souvent cité, **Saint-Saturnin** est un village normand proche de Bayeux.

Dimanche (t. 35)

Cadre spatial partiel du roman, **La Bastide** est un lieu-dit du Midi de la France situé entre Pégomas et Mouans-Sartoux, à deux kilomètres de cette dernière localité ; on peut croire que ce nom très souvent mentionné a été inspiré par Les Bastides, un lieu-dit qui se trouve selon la réalité un peu plus au sud. Il est fait plusieurs fois allusion à un autre lieu-dit voisin de La Bastide appelé la **Pierre-Plate**, nom que nous avons déjà rencontré près de La Schlucht : voir ci-dessus (p. 153) la notice consacrée au *Relais-d'Alsace*. Près de Pégomas aussi se situe une localité baptisée **Saint-Symphorien** (p. 217).

Maigret aux assises (t. XXI)

1959

Saint-Sauveur (p. 335) est un village français situé dans le département de la Nièvre, tandis que **Marillac** (p. 341) se trouve dans le Cantal.

Maigret et les vieillards (t. XXI)

1960

Un nouveau Saint-Sauveur énigmatique devait se trouver « dans le Bourbonnais », selon l'enveloppe jaune et le manuscrit ; il est devenu **Saint-Sauveur-en-Bourbonnais** (p. 453). Quant à **Genestoux** (pp. 453 et 513), c'est une localité normande proche de Caen.

Betty (t. 36)

La ville vendéenne de **La Pommeraye** (pp. 352, 358, 359, 367) ne fait que déformer légèrement celle, bien réelle, de La Pommeraie dont l'orthographe officielle est d'ailleurs respectée par l'enveloppe jaune et le premier état du manuscrit.

Maigret et le voleur paresseux (t. XXII)

1961

Le château français de **Besse** (p. 70) est situé près de Maisons-Laffitte.

Le Train (t. 37)

Le roman cite plusieurs petites localités réelles du département français des Ardennes. Il est dès lors hautement vraisemblable qu'**Aumagne** (p. 58), près de Rethel, et **Leverzy** (p. 45), près de Monthermé, représentent les réels Amagne et Levrézy.

Les Autres (t. 37)

La ville⁴³ sans nom qui sert de cadre spatial au roman est une préfecture paraissant située dans l'est ou le nord-est de la France puisque, à la fin de la deuxième

⁴³ Sont mentionnés l'avenue de la Gare, le boulevard Joffre, le Jardin botanique, la place du Marché, le Pont-Vieux, les quais Colbert, Notre-Dame et Pasteur, les quartiers du Grand-Vert, Sainte-Barbe et Saint-Éloi, les rues de la Cathédrale, des Chartreux, du Clou, Ducale, de l'Évêché, du Petit-Vert, Poincaré, de la Poste, des Saules, des Vergers et Vineuse.

guerre mondiale, elle a été libérée après Paris. Certains de ses éléments font penser à Liège : voir Gaston MARINX, « Georges Simenon et sa "liégitude" », in *Traces*, n° 6, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1994, pp. 171–173. « À l'entrée nord de la ville » se trouve « la hauteur de **Corbassière** » (p. 294), un faubourg qui se confond sans doute avec **Corbessière** (p. 341), situé aussi sur une hauteur (p. 397), mais « en dehors de la ville » (p. 404). Près de l'agglomération s'étend(ent) un (ou des) bois dit(s) de la **Barraude** (pp. 311 et 361), mais il faut parcourir une vingtaine de kilomètres pour atteindre le plateau de **Berolles** (p. 334). Les localités voisines de **Jugny** (p. 332) et **Parantray** (pp. 332 et 349) sont encore plus loin puisqu'elles se situent à cinquante kilomètres de la ville. Voir Marie-Paule BOUTRY, « Les lieux... », *art. cit.*

1962 *Maigret et le client du samedi* (t. XXII)

Revoici un village nommé **Saint-Sauveur** (pp. 293 et 350). Cette fois, il est vendéen et situé près de Fontenay-le-Comte.

Les Anneaux de Bicêtre (t. 38)

Nous ne nous éloignons jamais beaucoup de Paris avec les lieux énigmatiques de ce roman. Cité plusieurs fois, le château de **Candines** se dresse près de Verneuil, dans le département d'Eure-et-Loir ; selon l'enveloppe jaune, ce château s'est d'abord appelé « château de Bezy, près de Verneuil, dans l'Eure ». Mentionnée plusieurs fois également, la localité d'**Arneville**, située près d'Arpajon, pourrait fort bien avoir été inspirée par Avrainville : voir ci-dessus (p. 153) la notice consacrée à *La Nuit du carrefour*. On trouve **La Bluterie** (pp. 115, 120, 147, 158) au bord du Loing, près de Barbizon ; à qui s'étonnerait de ces deux précisions peu compatibles, bien que les notations de proximité soient très relatives, l'enveloppe jaune apportera quelque lumière : on y lira en effet que ce lieu-dit a d'abord été situé près de Melun et en bord de Seine, avant de l'être au bord du Loing et dans la forêt de Fontainebleau. **Origny** (p. 152), enfin, désigne une localité proche de Melun.

Les Nolépitois

On verra dans **Lampton**, une localité proche de Londres où se passe très fugitivement l'action de la nouvelle, une déformation du réel Hampton.

1963 *La Chambre bleue* (t. 38)

Ce roman est sans conteste celui qui présente le plus grand nombre de toponymes inventés. Le lieu le plus important du récit est le bourg de **Saint-Justin-du-Loup**⁴⁴, dont nous avons la faiblesse de croire qu'il a été inspiré par Saint-Mesmin : ses 1 600 habitants, notamment, correspondent au nombre d'habitants de Saint-Mesmin lorsque Simenon y a habité. Nous nous trouvons de toute façon dans l'ouest de la France puisque la grande ville proche est Poitiers. À douze kilomètres

⁴⁴ Est mentionnée une rue Neuve.

de Saint-Justin se situe le deuxième pôle spatial du roman, la petite ville de **Triant**⁴⁵, qui correspondrait à Pouzauges si Saint-Justin correspondait à Saint-Mesmin. Pour se rendre de Saint-Justin à Triant, en suivant peut-être la vallée de l'**Orneau**, cours d'eau qui arrose Saint-Justin (pp. 272, 326, 342) et passe à proximité de Triant (p. 270), on traverse d'abord **Doncœur** (p. 277) après huit kilomètres au plus, puis **Saint-Séverin** (p. 270), à trois kilomètres de Triant et près du bois de **Sarelle** (pp. 270, 272, 314, 353). Si nous poursuivons notre route au-delà de Triant, nous arriverons, vingt kilomètres plus loin, à **Vermoise** (p. 326). Deux hameaux proches de Saint-Justin sont mentionnés : **La Guipotte** (pp. 308 et 338 [enveloppe jaune : Guipote]) et **La Boisselle**, souvent citée, « à deux kilomètres et demi » (p. 303) du bourg. Si le village de **Villiers-le-Haut** (p. 309) semble aussi voisin de Saint-Justin, les localités d'**Ambasse** (pp. 319 [manuscrit : Ambarse], 365, 372), **Chiron** (p. 319) et **Virieux** (pp. 319 et 326) sont plus éloignées, mais ne se trouvent pas à plus de trente kilomètres, contrairement à **Bolin-sur-Sièvre** (pp. 365, 372, 373) que trente-cinq kilomètres séparent de Saint-Justin. La Sièvre serait-elle ici inspirée par la Sèvre Nantaise, dont on sait qu'elle passe non loin de Saint-Mesmin ? Nous nous éloignons davantage, semble-t-il, avec **Montsartois** (p. 286), localité située à six kilomètres de Poitiers. Et nous voici en plein exotisme avec **Larina** (pp. 303, 305, 306), village piémontais se trouvant à une trentaine de kilomètres de Verceil que le roman cite sous sa forme italienne Vercelli.

Maigret et le fantôme (t. XXIII)

Nous sommes à nouveau dans les environs de Paris avec **Courcelles** (p. 244), village de la vallée de Chevreuse qui doit donc désigner Courcelle, et **Créguy** (p. 244), près de Meaux, qui correspond assurément à Crégy.

L'Homme au petit chien (t. 38)

Un village français sans nom situé entre Le Mans et Angers sert momentanément de cadre au récit.

Le Petit Saint (t. 39)

Saint-Josephère (p. 59) est un village français situé dans le département de la Nièvre. Quant à la localité de **San José** (p. 187), on la trouverait en Équateur, à une trentaine de kilomètres de Guayaquil, alors qu'un San José réel existe à une distance beaucoup plus grande de cette ville.

Le Train de Venise (t. 39)

Castelnuovo di Verona (p. 215), ville italienne située entre Vérone et Peschiera del Garda, est sans doute une déformation de Castelnuovo del Garda. On verra dans **Lonizo** (p. 212), autre ville italienne se trouvant entre Padoue et Vérone, une nouvelle déformation pour Lonigo. Voir Michel LEMOINE, « Simenon et l'Italie », *art. cit.*, pp. 108–109.

⁴⁵ Sont mentionnées les places de la Gare et du Marché, les rues Gambetta et des Saules.

Maigret et l'affaire Nabour (t. XXIV)

Takla (p. 143) est une localité libanaise.

1966 *La Mort d'Auguste* (t. 40)

Saint-Hippolyte est un village français plusieurs fois mentionné et situé à une vingtaine de kilomètres de Riom. On remarquera qu'un Saint-Hippolyte bien réel se trouve à six kilomètres de cette ville.

1967 *Le Déménagement* (t. 40)

Clairevie? Un grand ensemble de la région parisienne au nom symbolique où se déroule une bonne partie du récit : voir Bernard ALAVOINE, « La banlieue de Simenon », in *Cahiers Simenon*, n° 9, *Traversées de Paris*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1996, pp. 68–69. Le roman situe Clairevie à huit kilomètres d'Orly, non loin de Villejuif. À proximité de ce lieu d'habitat artificiel qui aurait tout aussi bien pu s'appeler **Clairefontaine** (p. 317) se trouve par contraste un authentique village d'Île-de-France appelé **Rancourt** (p. 395) où nous entraînent quelques pages. **Sainte-Marie-le-Clocher** (p. 335) est une localité du département du Nord, l'enveloppe jaune précisant « près de Dunkerque » ; deux toponymes pourraient dès lors répondre à cette condition : Sainte-Marie-Cappel, dans le département du Nord, à une trentaine de kilomètres au sud de Dunkerque, et Sainte-Marie-Kerque, dans le département du Pas-de-Calais, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Dunkerque ; ces deux noms, qui incluent des termes d'origine flamande désignant respectivement la chapelle et l'église, peuvent en effet renvoyer au champ sémantique auquel appartient le clocher.

Maigret à Vichy (t. XXIV)

Le roman situe le village de **Mesnil-le-Mont** (pp. 427, 453, 456, 463) en Bourgogne et celui de **Saint-André-du-Lavion** (pp. 429 et 464) dans les Vosges.

1968 *La Main* (t. 41)

Le village américain de **Brentwood**, où se passe la plus grande partie du roman, est situé dans l'État du Connecticut, à une trentaine de miles de Torrington, et ne peut transposer que Lakeville, ce dont conviennent les *Mémoires intimes* (*op. cit.*, p. 553). Un lieu-dit proche de Brentwood s'appelle **Cresthill** (p. 231). Il est assuré que les graphies **North Hilsdale** (p. 173) et **Chanaan** représentent les localités de Hillsdale et Canaan, respectivement situées dans les États de New York et du Connecticut, mais non loin de Lakeville. À propos de l'orthographe officielle « Canaan », on remarquera que le manuscrit laisse apparaître cette forme quatre fois sur six et que la note de l'enveloppe jaune l'adopte aussi. Voir Michel LEMOINE, « État... », *art. cit.*, pp. 65–67.

L'Ami d'enfance de Maigret (t. XXVI)

Apparaît ici la dernière occurrence de **Saint-Fiacre** (p. 306) dans l'œuvre : voir ci-dessus (p. 153) la notice consacrée à *L'Affaire Saint-Fiacre*.

Maigret et le tueur (t. XXVII)

1969

Le roman situe le château de l'**Épine** (p. 136) non loin de Paris et plus précisément près d'Arpajon.

Novembre (t. 42)

La localité française de **Givry-les-Étangs**, cadre spatial de la plus grande partie du roman, se situe entre Saint-Cloud et Versailles. L'enveloppe jaune laisse clairement apparaître qu'il s'agit d'une transposition de Ville-d'Avray, comme l'avait pressenti Bernard ALAVOINE, « La banlieue ... », *art. cit.*, p. 62.

Le Riche Homme (t. 42)

1970

Un lieu-dit à nouveau appelé **Les Quatre-Vents** (voir ci-dessus, p. 171, la notice consacrée à *Un Échec de Maigret*) sert très partiellement de cadre spatial; assez souvent mentionné, il se situe dans la région rochelaise, à proximité d'Esnandes.

La Cage de verre (t. 44)

1971

Le nom de **Fouron** (p. 38), village français situé près de la forêt d'Orléans, aurait-il été inspiré par celui de la localité belge de Fouron-le-Comte, où la mère de Simenon passa en grande partie les derniers mois de sa vie? Le bois de la **Ribaudière** (p. 43), lui, se trouve à l'ouest de Nevers, sur la rive droite de la Loire, et il est donc fort possible qu'il doive son existence fictionnelle à un réel bois des Ribaudières tout proche situé dans le département du Cher et sur la rive gauche de la Loire.

Maigret et l'indicateur (t. XXVIII)

Un petit village français du département de l'Oise se nomme **Les Églandes** (p. 204).

Les Innocents (t. 44)

Un village sans nom des environs de Caen sert de cadre spatial à quelques pages du roman. Nous nous trouvons aussi, et à nouveau durant quelques pages, à **Saint-Jean-de-Morteau** (pp. 245, 277, 330), un village situé près de la forêt de Rambouillet et peut-être inspiré par Poigny-la-Forêt, localité proche de Rambouillet où a habité le fils aîné du romancier.

Maigret et Monsieur Charles (t. XXVIII)

1972

Patino (p. 374) est une localité italienne très vaguement située au sud de Naples.

Claude MENGUY

Simenon : « sites classés »

À mon ami Georges Fauze qui, le 15 mai 1998, a rejoint sa dernière demeure à Morsang, près de sa chère auberge du Vieux-Garçon, et à Germaine, son épouse, en toute affection.



(Coll. Claude Menguy.)

Photocopie d'une peinture du Vieux-Garçon (en 1906), avec la baraque du passeur de l'époque, emplacement des hangars du Père Klein en 1925.

PENDANT des années, mon activité professionnelle m'a permis de sillonner la France tous azimuts. C'est ainsi que j'ai eu l'opportunité en 1985 — d'autres occasions devaient se présenter par la suite — de travailler dans la région parisienne. Opérant à Villeneuve-le-Roi, ville jouxtant l'aéroport d'Orly, j'avais par chance déniché un bon hôtel à Montgeron, à la lisière de la forêt de Sénart et... à l'écart des décibels.

Pour me détendre après des journées qui, parfois, avaient été éprouvantes, je rejoignais les bords de la Seine voisine, en amont d'Ablon. Délaissant la voiture, je longeais le fleuve, m'arrêtant de temps à autre pour suivre le glissement silencieux d'une péniche. Un spectacle qui m'a toujours captivé. Cette « force tranquille » constituait assurément un contraste dans l'environnement singulièrement agressif de ce coin de l'Île-de-France. Les berges de la Seine ont en effet beaucoup changé durant ces dernières décennies aux alentours de Paris et les péniches sont les derniers témoins d'une époque révolue où les pêcheurs en bachots et les guinguettes du bord de l'eau faisaient partie du paysage. Ces trains de péniches faisaient en outre resurgir en moi certaines images issues de mes toutes premières lectures de Simenon : *Le Charretier de la « Providence »*, *L'Écluse N° 1*...

Ce fut sans aucun doute lors de ces promenades de détente sur les berges de la Seine que se produisit le déclic qui allait me conduire, au fil des années et de mes « missions », à effectuer ce que j'ai appelé par la suite mes « repérages » consistant à retrouver, à localiser le cadre spatial de ces premiers romans de Simenon que j'avais tout particulièrement appréciés.

Et tout d'abord, j'ai voulu reconnaître un site fréquenté par Simenon au début des années trente, à son retour d'un voyage dans les pays nordiques effectué partiellement à bord de son cotre, l'« Ostrogoth » : Morsang-sur-Seine, une petite localité située sur la rive droite de la Seine, en amont de Corbeil. Morsang n'étant pas tellement éloigné de Montgeron, j'allais donc profiter de mes jours de repos pour mener des recherches en vue de localiser ces lieux où Simenon avait vécu plusieurs mois à bord de son cotre et où il avait écrit plusieurs « Maigret », dont *La Guinguette à deux sous*.

En fait, c'est en me rappelant ce roman — et après avoir retrouvé sans peine l'ancienne auberge du Vieux-Garçon (dont l'enseigne, sur le pignon, était encore visible) — que je me suis amusé à jouer au commissaire Maigret pour refaire, plus d'un demi-siècle après lui, le trajet de la fameuse « noce déguisée » à laquelle lui-même avait été convié dès son arrivée à l'auberge. De Morsang à Seine-Port, j'ai ainsi pu recueillir, de-ci de-là, les témoignages de quelques habitants dont certains — c'était une chance — avaient côtoyé Simenon en 1930 ! Témoignages qui me permirent, petit à petit, de reconstituer la genèse de la « guinguette à deux sous »¹. Au fil de ces rencontres, j'avais par exemple appris qu'une modeste cantine-buvette pour ouvriers, située à Villers, pouvait avoir été à l'origine de ladite guinguette,

¹ Claude MENGUY, « Ostrogoth-sur-Seine ou À la recherche de la "guinguette à deux sous" », in *Traces*, n° 7, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1995, pp. 191-224.



(Coll. Claude Menguy.)

Simenon en conversation sur la terrasse du Vieux-Garçon avec Isidore Fauze sous l'œil attentif de deux gendarmes et du garde champêtre Gallet.

mais j'avais néanmoins octroyé finalement le « cadre spatial » probable à l'hôtel Beau-Rivage, petite auberge de Saint-Fargeau nichée au bord de la Seine.

On l'aura compris : j'avais été littéralement passionné par cette enquête qui s'était étalée sur plusieurs mois, lors de mes séjours dans la région. Le fait de m'être entretenu avec un ancien ami de Simenon — dont je savais que celui-ci s'était plus ou moins servi pour camper un personnage de *La Guinguette* — avait aussi de quoi me fasciner. En vérité, avec cette première enquête, je venais de mettre le doigt dans l'engrenage ! Depuis cette incursion dans une réalité où s'est nourrie la fiction, je n'ai en effet eu de cesse, profitant de mes contrats et au cours de mes voyages d'agrément, de chercher à localiser d'autres sites. Avouerai-je qu'aujourd'hui encore, la retraite venue, cette quête se poursuit inlassablement, une telle démarche ne connaissant évidemment jamais le mot « fin » ?

Parallèlement à ces enquêtes « sur le terrain » et par complémentarité, en quelque sorte, je me suis aussi intéressé à la carte postale, non pas nécessairement à la carte-vue très ancienne, mais à celle qui se rapproche le plus possible de l'époque où Simenon promenait sa pipe dans les lieux



(Coll. Paul Mercier.)

concernés. Cette cartophilie d'un genre particulier m'a donc conduit à courir les marchés à la brocante et les collections, voire les opérations «vide-greniers», à la faveur desquelles j'ai peut-être fait mes plus étonnantes découvertes. J'ai même eu l'impression, quelquefois, que certaines cartes m'avaient donné rendez-vous, tant ma trouvaille était inespérée !

Cette moisson de cartes postales du passé m'aura surtout permis de retrouver l'aspect original de sites dont certains ont beaucoup changé depuis l'époque considérée. Je veux, à ce propos, évoquer d'emblée ici le souvenir de ma rencontre avec Alice Paillat, propriétaire d'une petite ferme à Vouvant, au cœur de la Vendée, ferme qu'elle avait en partie louée à Simenon à la fin de l'été 1940 (c'est là qu'il écrit *La Vérité sur Bébé Donge*). Madame Paillat avait accepté de m'accompagner sur le site du Pont-Neuf aujourd'hui disparu. Au bord d'une vaste retenue d'eau où ne coulait auparavant qu'une petite rivière, elle me montra l'emplacement où se trouvaient naguère sa ferme et le moulin, engloutis depuis 1979 sous les eaux d'un lac de barrage. Ainsi, une carte postale ou parfois une simple photo ont permis de conserver la trace de ces décors disparus : ce que j'appelle ici mes «sites classés» de Simenon.

Cette sélection iconographique, composée en grande partie de cartes-vues, se rapporte à des séquences biographiques de Simenon situées entre 1923 et 1940. Nous accompagnerons ainsi Georges Sim en 1923–1924 dans

le Nivernais et sur les bords de la Loire, alors qu'il venait d'entrer en fonction comme secrétaire auprès du marquis de Tracy. Nous le retrouverons à Paris, cette même année 1924, à la terrasse d'un petit café de la rue Caulaincourt qui existe toujours et où il écrivit son tout premier roman populaire, *Le Roman d'une dactylo*. Quelques années plus tard, en 1928, nous rejoindrons un jeune capitaine au long cours à l'occasion de trois étapes de son tour de France par les rivières et canaux à bord du « Ginette ». Nous suivrons encore Simenon en Normandie, en forêt d'Orléans, en Vendée...

En route donc pour une visite guidée et illustrée de quelques « sites classés » du romancier aux quatre coins de la France.

1923-1924 : la vie de château

DÈS SON ARRIVÉE à Paris en décembre 1922, Simenon, dit alors Georges Sim, avait occupé, grâce à un ami de son père, un modeste emploi de garçon de bureau-coursier auprès de l'écrivain Binet-Valmer, lequel présidait en outre une ligue d'anciens combattants. Quelques mois plus tard — vraisemblablement en juin —, il obtient cette fois une véritable place de secrétaire auprès de l'un des membres les plus influents de cette association, le marquis d'Estutt de Tracy.

Raymond de Tracy vient d'hériter de son père une immense fortune, dont plusieurs châteaux et hôtels particuliers. Ainsi, durant cette période qui s'étale de juin 1923 à avril 1924, Sim, qui ne quitte le marquis dans aucun de ses déplacements, connaîtra successivement ses divers domiciles à Paris et en province.

Un problème délicat va pourtant se poser d'entrée. Quand, le jour de son embauche, Sim a annoncé qu'il était marié depuis deux mois², le marquis lui a clairement fait comprendre qu'il ne désirait pas la présence de sa femme au cours de ses voyages. Le jeune couple devra donc s'accommoder de cette situation : Tigy trouvera le gîte soit dans une auberge, soit dans un meublé, le plus près possible de son époux.

² Le mariage de Georges Simenon et de Régine Renchon, dite plus tard « Tigy », a eu lieu à Liège le 24 mars 1923.



(Coll. Claude Menguy.)



4 - Saint-Thibault - Quai et Pont de Loire

(Coll. Claude Menguy.)

«L'hôtel de la Loire, qui se dresse devant le pont suspendu». Sur ce cliché réalisé vers 1920, on distingue l'ancienne enseigne La Belle-Étoile.

La Loire, l'Étoile et le pont suspendu

Ainsi, lors du premier séjour de son mari au château de Tracy, qui se dresse à Tracy-sur-Loire, dans la Nièvre, Tigy s'installera à l'hôtel de l'Étoile³ de Saint-Thibault, sur l'autre rive de la Loire et dans le Cher.

On retrouve une transposition de cette auberge proche de Sancerre dans *L'Homme à la cigarette*, puis dans *M. Gallet, décédé*, les deux fois sous l'appellation d'hôtel de la Loire.

Il était nerveux. Si nerveux qu'en arrivant à Sancerre, un peu avant minuit, il donna un coup de volant trop brusque en face du seul hôtel encore ouvert, l'hôtel de la Loire, qui se dresse devant le pont suspendu.⁴

On aperçut l'hôtel de la Loire, dont la façade jaune se dressait le long du quai. [...]

Des gens en vacances, des familles surtout, en vêtements clairs, se mettaient à table sous une verrière où circulaient des serveuses en tablier et bonnet blancs.⁵

Bien plus tard, en 1937, après avoir déserté une première fois son appartement de Neuilly en octobre pour se rendre à Port-en-Bessin — où nous suivrons bientôt nous aussi les traces de cette « escapade » —, Simenon se met à nouveau au vert le mois suivant, portant son choix sur Saint-Thibault et l'hôtel de l'Étoile qu'il retrouve pour y écrire *Les Sœurs Lacroix*.

Lors de ma visite, en mai 1983, M. Paul Boursin me raconta ces retrouvailles et me désigna les fenêtres de la chambre que Simenon avait occupée au premier étage, à l'angle de l'auberge et en face du pont de la Loire.

Signalons qu'en juin 1940, ce pont suspendu a été détruit lors de l'invasion allemande. L'aile droite de l'hôtel a également subi de gros dégâts.

³ L'hôtel de l'Étoile ou de la Belle-Étoile ? C'est en effet au cours de cette année 1923 que l'enseigne a été raccourcie par le nouveau propriétaire, M. Boursin.

⁴ Georges SIM, *L'Homme à la cigarette*, Paris, J. Tallandier, mars 1931 (rééd. Julliard, 1991, p. 142).

⁵ Georges SIMENON, *M. Gallet, décédé*, Paris, A. Fayard, février 1931 (Presses de la Cité, « Tout Simenon », t. 16, p. 14).

De Paray-le-Frésil à Saint-Fiacre et de Marie Picard à Marie Tatin

C'est surtout au château qu'il possède dans l'Allier, à Paray-le-Frésil par Chevagnes, que le marquis réside néanmoins le plus souvent pendant cette période. Ce château constitue avec l'église — et l'ancienne auberge de Marie Picard —, le cadre spatial de l'une des enquêtes les plus connues du commissaire Maigret : *L'Affaire Saint-Fiacre*.

On pénétrait dans le parc. On distinguait maintenant les détails du château, les fenêtres du rez-de-chaussée, aveuglées par les volets, les deux tours d'angle, seules parties anciennes du bâtiment.⁶

Le château revêt aussi une certaine importance dans la biographie de Maigret. C'est en effet « un château et des communs que Maigret connaissait mieux que quiconque ! Surtout les communs ! Il lui suffisait de faire quelques pas pour apercevoir la maison du régisseur où il était né »⁷.



(Coll. Claude Menguy.)

Château de Paray-le-Frésil. Cliché réalisé dans les années soixante, avant l'incendie survenu en novembre 1968.

⁶ Georges SIMENON, *L'Affaire Saint-Fiacre*, Paris, A. Fayard, 1932, p. 25.

⁷ *Id.*, p. 27.



(Cliché Claude Menguy.)

Paray-le-Frésil, l'allée menant au château (mai 1998).

Durant son enquête, le commissaire s'est installé dans l'unique auberge du village, chez son amie d'enfance Marie Tatin⁸.

On traversait la grand-place en pente, bornée, d'une part par l'église érigée sur le talus, de l'autre par l'étang Notre-Dame qui, ce matin-là, était d'un gris vénéneux.

⁸ Dans la réalité, outre l'auberge de Marie Tatin (lire : Picard), il existait à l'époque deux autres hôtels à Paray-le-Frésil : Péraudin et Rondepierre, tous deux situés sur la place.



(Cliché Claude Menguy.)

Paray-le-Frésil. À l'entrée de la grande cour, la maison du régisseur tombe en ruines... C'est la maison natale de Maigret. (Mai 1998.)



(Coll. Claude Menguy.)

Dans la rue, on aperçoit à droite la petite auberge aux mansardes qui fut tenue durant de longues années par Marie Picard. On distingue, à l'avant-plan et à gauche, la planche d'arrêt du jeu de quilles.

L'auberge de Marie Tatin était à droite, la première maison du village. À gauche, c'était une allée bordée de chênes et, tout au fond, la masse sombre du château.⁹



(Cliché Claude Menguy.)

Le même site en 1994. Le bar-restaurant Labonne (anciennement l'auberge-épicerie de Marie Picard) est devenu aujourd'hui l'«Auberge du Tigrou».

Dans un roman populaire antérieur vraisemblablement écrit au cours de l'été 1929, *Deuxième Bureau*, les deux pôles principaux de l'action étaient déjà représentés, comme dans *L'Affaire Saint-Fiacre*, par le château (ici, de Chevagnes) et par l'auberge :

En face de l'église, sur la place même, il y avait un terre-plein réservé aux joueurs de quilles, qui ne l'envahissaient que le dimanche. [...]

Ils pouvaient voir [...] les allées et venues du château et les autos venant de Moulins, l'intérieur de la forge, où trois hommes mettaient de nouvelles bandes à d'énormes roues de charrette, et même, de profil, les bâtiments de l'auberge.¹⁰

⁹ Georges SIMENON, *L'Affaire Saint-Fiacre*, *op. cit.*, pp. 24–25.

¹⁰ Georges SIM, *Deuxième Bureau*, Paris, J. Tallandier, « Criminels et policiers », 19, 1933, pp. 102–103. Le roman était paru auparavant en feuilletons dans l'hebdomadaire *Ric et Rac* (A. Fayard, éd.) du 26 octobre 1929 au 4 janvier 1930.

Dans ce même roman, la fameuse cour du château, avec ses communs, est particulièrement bien décrite :

En plein jour, et surtout par une journée de soleil, la partie la plus pittoresque du château de Chevagnes était sans contredit ce qu'on appelait « la cour ».

Non pas la cour d'honneur, bordée de trois côtés par les bâtiments, mais celle qui s'étendait à gauche du château et qui était entourée des communs.

Ceux-ci étaient constitués par deux rangs de maisons basses, sans étage, qui avaient été jadis des écuries et qu'on avait transformées en logements. [...]

C'est dans la « cour » que Jean était logé depuis que sa femme était venue le rejoindre.¹¹

Sim évoque ici la chambre que le marquis lui avait allouée dans une maisonnette située dans ladite cour. Il est assez amusant de relever que l'auteur octroie à son homologue Jean Colin un régime de faveur pour sa femme, faveur dont lui-même n'avait pas bénéficié auprès du marquis !

Mais laissons-nous plutôt conduire par le romancier jusqu'à cette auberge pour laquelle il marque un tel intérêt :

Il fallut la chercher pendant quelque temps. En effet, lors d'une première ronde dans le village, composé de trois tronçons de route, on ne vit que deux épicerie, une forge et une maison sans vitrine au-dessus de laquelle une tête de veau en plâtre annonçait qu'il s'agissait d'une boucherie.

Mais, en passant une seconde fois devant les épicerie, Louette remarqua une branche de sapin roussie, plantée à droite de la porte. [...]

Quand Louette demanda deux chambres, la brave femme à qui il s'adressa fut confuse :

— Je n'ai pas de chambre, dit-elle.

— Allons donc!... Vous avez bien un petit coin quelconque pour coucher... [...]

Il y avait là quatre mansardes, avec des lits couverts de gros édredons rouges, et des bougies plantées dans des bouteilles. [...]

Des fenêtres à tabatière, on apercevait les deux rangs de chênes qui conduisaient au château, ainsi qu'une des tourelles.¹²

Il nous a paru intéressant de nous attarder quelque peu dans cette auberge dont on peut dire que son confort était, pour le moins, des plus

¹¹ *Id.*, pp. 32-33.

¹² *Id.*, pp. 65-67. Dans un autre roman populaire, cette petite auberge est à nouveau évoquée avec un repère quasi identique : « À trois cents mètres, cinq maisons, dont une auberge reconnaissable à sa branche de pin » (Georges SIM, *L'Homme qui tremble*, Paris, A. Fayard, 1930, p. 39).

frustes. C'est ici, en effet, dans l'une de ces chambres mansardées, que Tigy, venue à Paray-le-Frésil rejoindre son secrétaire de mari, avait trouvé le gîte et le couvert chez... Marie Picard¹³, la Marie Tatin de *L'Affaire Saint-Fiacre* ! « La vraie auberge paysanne », nous confiera Tigy, « avec le lit à couette et édredon rouge, haut perché, mais la tambouille était formidable, et le prix dérisoire : dix francs par jour »¹⁴.

Il est curieux de constater que dans ses souvenirs, Simenon a occulté l'auberge de Marie Picard au profit d'un petit hôtel se trouvant dans un bourg qu'il a situé par erreur à dix-huit kilomètres du château¹⁵. Le bourg ne peut être, en effet, que Chevagnes, à sept kilomètres seulement de Paray-le-Frésil selon la réalité, et l'hébergement de Tigy dans cette auberge¹⁶ où son mari allait la rejoindre à bicyclette ne fut vraisemblablement qu'une courte étape transitoire.

De nos jours, à l'emplacement de l'auberge-épicerie de Marie Picard se trouve l'« auberge du Tigrou », un bar-restaurant « multi-services », mais sans chambres.

Comme le séjour au château s'éternisait, le jeune couple préféra à la chambre mansardée un petit deux-pièces qu'il loua dans une maisonnette du village. Cinquante ans plus tard, le romancier se souvient à peine de l'épisode : « Je ne pourrais même pas décrire cette maisonnette que j'ai louée et où, pendant longtemps, nous avons dormi sur un matelas posé par terre. Je ne revois pas la table sur laquelle nous prenions nos repas. C'est à peine si, avec un effort, je peux revoir le village »¹⁷.

Cette petite maison n'était pourtant pas très éloignée de l'auberge de Marie Picard : une centaine de mètres tout au plus dans la rue Haute. Elle

¹³ Marie Picard (1880–1966) avait cinq sœurs dont elle était la cadette. Elle avait pris la succession de l'auberge après la mort de sa mère survenue en 1917 (son père était décédé en 1906). À l'époque où elle hébergea le jeune couple Simenon (1923–1924), Marie Picard avait donc quarante-trois ans et elle était encore célibataire. Elle devait se marier en 1927.

« Marie Tatin était l'image de la désolation. Elle allait et venait, alerte, trotinant comme une vieille, bien qu'elle n'eût pas plus de quarante ans » (Georges SIMENON, *L'Affaire Saint-Fiacre*, *op. cit.*, p. 101). Le romancier avait presque vu juste !

¹⁴ Régine RENCHON, *Mémoires inédits*.

¹⁵ Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, Paris, Presses de la Cité, 1975, pp. 83–84. Peut-être l'écrivain a-t-il voulu préciser le kilométrage aller et retour.

¹⁶ Il pourrait s'agir de l'auberge du Cheval-Blanc qui est le plus ancien établissement de Chevagnes et que Sim mentionne d'ailleurs dans *Deuxième Bureau* (p. 105), en le situant toutefois à Moulins...

¹⁷ Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, *op. cit.*, p. 84.



(Cliché Claude Menguy, mai 1998.)

La petite maison de la rue Haute où Sim et Tigy louèrent un deux-pièces.



(Cliché Claude Menguy, mai 1998.)

Le deux-pièces était situé à droite, à l'angle de la rue.

était la propriété de la famille Prunier depuis 1910, date de sa construction. À l'époque, un couloir séparait la maison en deux parties. Le deux-pièces où logeaient Sim et Tigy était sur la droite, faisant angle avec la rue face à la belle propriété de la famille Charrier¹⁸.

Si un jour, tel un pèlerin, vos pas vous conduisent à Paray-le-Frésil, sachez que vous trouverez le meilleur accueil auprès du marquis et de la marquise de Tracy dans le cadre prestigieux de leur château¹⁹. Ici vous seront proposés le gîte et le couvert dans la fameuse *cour* : deux gîtes *trois étoiles* dans les parties restaurées des dépendances. À l'entrée se trouve la maison du régisseur — la « maison natale » de Maigret —, laquelle tombe hélas en ruines... ; dans le château : quatre chambres d'hôte, avec une table d'hôte dont les repas sont préparés avec les légumes du potager, des produits fermiers et les fruits du verger.

À Paray-le-Frésil, comment n'aurions-nous pas aussi une pensée pour Georges Sim et sa Tigy, un jeune couple d'amoureux qui connut ici, dans ce village du Nivernais, des moments de vrai bonheur ? C'était en 1923–1924, il y a tout juste trois quarts de siècle...

Nevers : la rue Creuse et l'hôtel du Verne

Raymond de Tracy est aussi propriétaire du quotidien *Paris-Centre* qui avait son siège à Nevers. Sim accompagne à plusieurs reprises son employeur lorsqu'il se rend à son journal. En ces occasions, le marquis loge à l'ancien hôtel du Verne, dit ensuite Pinet des Écots²⁰, au n° 7 de la rue Creuse. Sim « couche dans la chambre de Madame et dispose de son cabinet de toilettes »²¹. Dans sa correspondance avec Tigy, il raconte son quotidien où l'ennui domine et décrit sa chambre en joignant un plan :

Tu vois où est ma chambre ! J'ai Tracy à côté de moi qui vient à tout moment me dire bonjour et blaguer. On reste chacun dans sa chambre toute

¹⁸ Nos remerciements à M^{me} Baptiste, l'ancienne boulangère de Paray-le-Frésil qui nous a mis sur la piste et nous a conduit chez M^{me} Hélène Vendange, rue Haute, laquelle nous a rapporté les évocations de sa belle-mère, Jeanne Vendange, qui avait succédé à la famille Prunier en 1937.

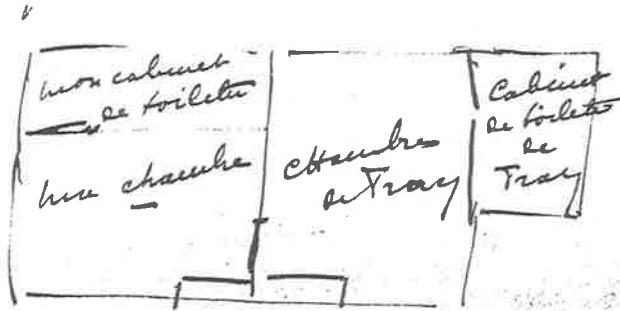
¹⁹ La première gravure connue date du xv^e siècle et le château est dans la famille depuis 1640, par le mariage d'Edmée de la Platière avec François d'Estutt, seigneur de Tracy.

Détruit en très grande partie par un incendie en novembre 1968, le château reconstruit par son propriétaire actuel, Claude, marquis de Tracy, a retrouvé ses proportions d'origine.

²⁰ De nos jours, « résidence des Chapelains ».

²¹ Georges SIMENON, *À la conquête de Tigy*, Paris, Julliard, 1995, p. 587 ; lettre datée du 7 novembre 1923.

la journée, sauf les repas et la longue parlote qui les suit. On ne sort que vers 5 ou 6 h pour aller à « Paris-Centre ».²²



anti chambre.
 On voit où est une chambre. J'ai Tracy
 à côté de moi qui veut se fout
 le coucou et me dire bonjour et blaguer.
 On reste chacun dans sa chambre
 presque toute la journée, sauf les
 repas et la longue parlote qui les
 suit. On ne sort que vers 5 ou 6 h
 pour aller à Paris Centre.

Grâce à cette correspondance détaillée et quasi quotidienne avec Tigy, nous savons que Sim était présent à Nevers en novembre 1923. Durant ce séjour au cours duquel il a écrit quelques articles pour *Paris-Centre*, son épouse est demeurée à Paray-le-Frésil, dans la petite maison qu'ils venaient de louer.

Dans un de ses premiers romans de la destinée, *Les Suicidés*, Simenon a évoqué Nevers, le journal *Paris-Centre* et surtout la rue Creuse. C'est dans cette vieille rue étroite aux zones d'ombre qu'Émile Bachelin accompagne chaque soir Juliette Grandvalet jusqu'à son domicile :

²² *Id.*, pp. 588-589; lettre datée du 8 novembre 1923.



(Cliché Claude Menguy, mai 1998.)

Ancien hôtel du Verne.



(Cliché Claude Menguy, mai 1998.)

Entrée de l'hôtel, 7, rue Creuse.



(Coll. Claude Menguy.)

On distingue partiellement à gauche l'hôtel de Maumigny, fleuron de la rue Creuse.

La maison était la dernière de la rue Creuse. Ses deux fenêtres éclairées, au premier étage, mettaient, avec un bec de gaz, les seules lumières dans la perspective obscure où l'eau dévalait.²³

C'était rue Creuse, à cinquante mètres de la maison, qu'ils avaient leur seuil, assez loin d'un réverbère. Ils se collaient à la porte cochère. Ils se collaient l'un à l'autre, au point que, pour les passants, ils n'étaient qu'une forme indistincte.²⁴

²³ Georges SIMENON, *Les Suicidés*, Paris, NRF-Gallimard, 1934, p. 7.

²⁴ *Id.*, p. 15.

Il neigeait et, sous le troisième réverbère de la rue Creuse, Émile Bachelin était adossé à un mur, les yeux fixés sur les fenêtres roses.²⁵

Georges Sim est de retour à Paris fin avril. Grâce à un petit agenda²⁶ qu'il tenait en 1924 — le seul rescapé de cette époque, hélas! —, on remarque deux versements de mille francs chacun effectués par le marquis de Tracy le 5 et le 22 août. Ceci tendrait à prouver que Sim exerçait encore, jusqu'à cette dernière date, ses fonctions de secrétaire auprès du marquis²⁷.

1924 : *Le Roman d'une dactylo* et le petit café de la rue Caulaincourt

CHACQUE SAMEDI et chaque dimanche, Tigy exposait ses toiles à la Foire aux Croûtes²⁸ de la place Constantin-Pecqueur, derrière la Butte Montmartre. Son jeune époux l'accompagnait :

— Tu as l'air tellement tendu ! me disait Tigy, place Constantin-Pecqueur. Va donc t'asseoir quelque part ou te promener. Tu fais peur aux clients. J'ai suivi son conseil, me suis assis à une terrasse de la rue Caulaincourt et ai écrit mon premier roman populaire, *Le Roman d'une dactylo*, non sans en avoir lu quelques-uns parus chez le même éditeur pour savoir comment c'était fait.²⁹

Toujours grâce à l'agenda tenu par Sim en 1924, nous savons que cette scène s'est déroulée au mois de juin. Le dimanche 22, il note sur son carnet : « Touché Foire aux Croûtes 300 frs ». C'était une journée faste pour Tigy ! Et, le 30 juin, il note : « Porté Ferenczi *Le Roman d'une dactylo* ».

Simenon a évoqué dans ses *Dictées* ce souvenir encore auréolé de soleil :

C'étaient des heures enchantées. Je me souviens du rayon de soleil qui se déplaçait sur la table, des clients qui entraient boire un verre de rouge ou de pastis tandis que j'écrivais inlassablement toute la journée.³⁰

²⁵ *Id.*, p. 37.

²⁶ Fonds Simenon de l'Université de Liège.

²⁷ Dans ses souvenirs, le romancier déclare pourtant que son travail de secrétariat lui rapportait à l'époque « quinze cents francs par mois » (Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, *op. cit.*, p. 70), ce que nous ne pouvons évidemment vérifier. D'autre part, il ne semble pas que les deux mille francs touchés en août 1924 aient pu constituer des arriérés.

²⁸ La Foire aux Croûtes fut fondée par Jules Depaquit. Elle se tenait place Constantin-Pecqueur le samedi et le dimanche, du printemps à la fin de l'été.

²⁹ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, Paris, Presses de la Cité, 1981, p. 24.

³⁰ Georges SIMENON, *Point-Virgule*, Paris, Presses de la Cité, 1981, p. 158.



(Cliché Claude Menguy, mars 1997.)

C'était un dimanche matin et le bar allait ouvrir ...

En réponse à un questionnaire que nous lui avons adressé en 1985, voici les renseignements que nous communiqua aussitôt Simenon : « Je me souviens parfaitement de la terrasse où j'étais assis pendant que Tigy essayait de vendre ses toiles place Constantin-Pecqueur. C'était un café avec terrasse (et il y avait du soleil), le premier à droite de la rue Caulaincourt *après* [en fait, en face de] la place Constantin-Pecqueur. Ne pas confondre avec le café-restaurant Manière qui se trouvait de l'autre côté de la rue »³¹. Ces

³¹ Réponse de Georges SIMENON à Pierre DELIGNY et Claude MENGUY (6 août 1985). Voir aussi Pierre DELIGNY, « Les bottes de sept lieux ». Sept promenades dans le Paris réel et imaginaire

quelques indications allaient nous permettre de localiser ce petit bistrot qui existe toujours au n° 89 de la rue Caulaincourt et qui a pour enseigne : « Au Rêve ». Quant au café-restaurant Chez Manière, Simenon a certainement voulu le situer « un peu plus bas dans la rue » : il se trouvait en effet sur le même trottoir, au n° 65, à l'emplacement de l'actuel restaurant Le Cépage Montmartrois.

1928 : Le tour de France de Georges Sim à bord du « Ginette »

QUATRE ANNÉES se sont écoulées depuis *Le Roman d'une dactylo*, années pendant lesquelles Georges Sim n'a pas chômé. Que l'on en juge : des centaines de contes, une bonne soixantaine de romans publiés sous divers pseudonymes chez Ferenczi, mais aussi chez Fayard, Tallandier et Prima. Cette floraison lui a procuré une certaine aisance et donc une certaine liberté.

Après avoir surtout côtoyé le milieu artistique parisien durant ces « années d'apprentissage », le jeune romancier aspire désormais à connaître une autre France, celle des terroirs, en même temps que découvrir une nouvelle vie, celle des mariniers. Il a en effet décidé de sillonner la France en empruntant le réseau fluvial des voies navigables à bord d'une petite barque à moteur, le « Ginette ». Il pense qu'il s'agit là de la meilleure formule pour partir à la découverte des villes et des villages : « C'est du côté de l'eau que se tourne leur visage »³², se plaira-t-il à répéter.

Ayant obtenu le 14 avril son certificat de capacité de « capitaine-conducteur pour la conduite des bateaux automobiles », Simenon commence aussitôt son périple en compagnie de Tigy, Boule — la cuisinière moussaillon — et Olaf, son chien danois. Nous avons choisi d'illustrer trois escales de ce « tour de France » choisies à titres divers. La première, près de Meaux, est devenue le cadre spatial partiel d'un roman ; la deuxième, sur les quais de Saône à Lyon, constitue un clin d'œil à Maigret ; la troisième, à Ouzouer-sur-Trézée, sur le canal de Briare, était due à une panne... d'argent !

de Georges Simenon», in *Traces*, n° 7, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1995, pp. 101, 103, 104.

³² Georges SIMENON, *Long Cours sur les rivières et canaux*, Cognac, Le Temps qu'il fait, 1996, p. 53.

Une escale à Meaux ou la « Nuit de l'Île Longue »

Partis de Paris, notre première escale fut à l'Île d'Amour, avant Lagny. Nous ne couvrons pas de longues distances par jour. Je n'avais qu'un moteur rudimentaire et de faible puissance. Nous avons filé vers Reims par petites étapes, tantôt sur la Marne, tantôt par le canal, traversant la Brie, qui est si belle.³³



(Coll. Claude Menguy.)

Effectivement, l'île d'Amour, où Simenon fit sa première escale, est située avant Lagny, mais à quelque vingt kilomètres en aval de cette localité toutefois, au niveau du Perreux-sur-Marne (rive droite) et sur le territoire de Bry-sur-Marne (rive gauche). Dans ses romans cependant, Simenon situe toujours à Joinville-le-Pont cette île qu'il confond manifestement avec l'île Fanac³⁴, certaines cartes postales anciennes entérinant d'ailleurs cette confusion. Saurons-nous donc jamais avec certitude si le « Ginette » a fait sa

³³ Georges SIMENON, « La France souriante », article paru dans *L'Humanité* le 4 juillet 1977 et repris in Georges SIMENON, *Long Cours sur les rivières et canaux*, op. cit., p. 80.

³⁴ Voir Michel LEMOINE, « Traces romanesques du tour de France de 1928 », in *Traces*, n° 7, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1995, pp. 142-144, et ici même, « Lieux sans nom et noms de lieux inventés », pp. 149, 150, 165, 172.

première escale à Joinville ou à Bry-sur-Marne ? Quoi qu'il en soit, la pluie tombant sans discontinuer depuis des jours, le fort courant de la Marne en crue imposait au capitaine Sim de trouver un site bien abrité pour faire étape et ces îlots de la Marne constituaient en l'occurrence le havre idéal.

Après l'île d'Amour, il semble bien que Meaux fut la deuxième escale du « Ginette ». Dans *Le Document violet*, Georges Sim aborde dans une île « qui n'a pas de nom sur la carte et que les gens du pays, à cause de sa forme, appellent l'Île Longue »³⁵. Cette île située aux abords immédiats de Meaux, nous l'explorons avec Sim qui accompagne dans son enquête un jeune limier, l'inspecteur L. 53 (futur Sancette, puis G 7). Il s'agit d'une mission ayant pour objectif de retrouver un dossier secret dérobé auprès du ministère des Affaires étrangères³⁶. On décèle déjà, dès le chapitre premier — l'arrivée sur l'île, la nuit, dans la bourrasque —, ces touches d'ambiance, d'*atmosphère*, qui marqueront les premiers « Maignet ».

Cette île, nous indique Sim, « a un peu plus de deux cents mètres de long, cinquante à soixante mètres de large et les eaux qui la ceignent sont les eaux de la Marne. C'est à portée de fusil de Meaux qu'elle s'étale, à une encablure à peine de l'écluse »³⁷.

D'autres précisions vont nous permettre de localiser cet îlot :

Si nous nous laissons entraîner par le courant, nous serons vite au déversoir qui est sous le pont... [...]

Et on l'entendait gronder, ce déversoir installé sous le vieux moulin et qui oblige les péniches de la Marne, en aval de Meaux, à emprunter un canal pour continuer leur route vers Paris.³⁸

Cette petite île sur la Marne dont Sim, à l'époque, n'avait trouvé la moindre mention sur les cartes, ne figure pas davantage de nos jours sur

³⁵ Georges SIM, *Le Document violet*. Paru en feuilletons du 1^{er} juin au 7 septembre 1930 dans *La Jeunesse Illustrée* (A. Fayard, éd.), ce roman n'a pas été publié en volume à ce jour. Un second titre avait été proposé au choix de l'éditeur : *La Nuit de l'Île Longue*.

³⁶ D'après Sim, c'est la troisième fois que, sur sa demande, L. 53 l'a autorisé à l'accompagner dans ses campagnes. Je n'ai retrouvé qu'une enquête où intervient cette collaboration : il s'agit d'une nouvelle intitulée *L. 53* — c'est le numéro matricule de l'inspecteur Joseph Boulines — dans laquelle le héros annonce son intention de démissionner à la fin de l'enquête ! (*L'Aventure*, 14 et 21 mars 1929).

³⁷ Georges SIM, *Le Document violet*, *op. cit.* Il s'agit vraisemblablement de l'écluse de Cornillon. Une partie de la ville de Meaux — le quartier du Marché — est bâtie dans l'étroite presqu'île enveloppée par la Marne et coupée au sud par le canal de Cornillon, long de 425 mètres, canal que dut emprunter le « Ginette » et où la navigation se fait uniquement dans le sens « montant ».

³⁸ Georges SIM, *Le Document violet*, *op. cit.*

celles de l'I.G.N. ni sur la carte-guide de navigation fluviale (Grafocarte) de Paris à Vitry-le-François. Nous devons à une carte postale ancienne d'avoir retrouvé son nom véritable qui est l'île à Pommier. Quant au canal que les péniches doivent effectivement emprunter en aval de Meaux, il s'agit du canal de Chalifert.



2. Meaux - Pointe de l'île à Pommier

(Coll. Claude Menguy.)

« En traversant le pont de Meaux, je me penchai [...]. L'île Longue, que j'apercevais en aval, n'était qu'un bouquet d'arbres entre deux courants. »

Dans l'île apparaît, « au milieu de la verdure, un toit rouge », celui d'une bicoque appartenant à un certain Martin, alias le Gros Charles. Cette mesure a son importance puisqu'elle constitue le cadre spatial principal du roman. On peut d'ailleurs être assuré que certaines descriptions sont directement inspirées par cette escale et nous restituent fidèlement la Marne tumultueuse, les champs inondés et le temps exécrable que durent subir eux-mêmes les passagers du « Ginette »... On se risquerait bien à imaginer aussi qu'en de telles circonstances, la bicoque du Gros Charles ait pu être squattée par nos hardis navigateurs !

Il n'est toutefois pas exclu que pour ce trajet effectué de Paris à Meaux à bord du « Ginette », Simenon ait abandonné la Marne pour emprunter successivement les canaux de Chelles, puis de Chalifert. Le fort courant de la rivière à cette période de l'année — nous sommes à la mi-avril — conforte

en effet cette éventualité. De ce fait, on ne peut donc garantir que l'île à Pommier ait été le point précis de l'escale proprement dite à Meaux, même si tout laisse supposer que notre jeune navigateur ait foulé son sol à cette occasion, cette île n'étant distante que de deux cents mètres de l'ancienne écluse de Meaux.

Une escale à Lyon à l'ombre d'une « vaste muraille »

Le « Ginette » poursuit sa route en remontant la Marne jusqu'à Dizy, emprunte le canal latéral à la Marne jusqu'à Vitry-le-François, puis le canal de la Marne à la Saône et la Saône elle-même qu'il descend jusqu'à Lyon.

À Chalon-sur Saône il pleuvait encore et nous tournions aux romanichels quand juin³⁹ est arrivé. À Lyon, je devais expédier illico le manuscrit d'un roman populaire. Pas de lieu où m'installer à l'abri des regards. Je dus placer ma table pliante sur le quai de déchargement, au pied d'une vaste muraille. Dès cinq heures du matin, je pianotais sur la machine. Les rares passants me prenaient pour un fou.⁴⁰

Cette escale sur les quais de Saône à Lyon ne présentait pas, *a priori*, d'intérêt particulier. Sim devait simplement terminer un roman afin d'expédier rapidement le manuscrit promis à son éditeur (il fait sans doute allusion ici à un roman d'aventures, *Le Sous-Marin dans la forêt*, dont le contrat avec Tallandier est daté du 15 juin 1928). C'est un autre événement survenu au pied de cette « vaste muraille », événement évoqué par le romancier au cours d'une déjà lointaine interview, qui allait être à l'origine de mon vif intérêt pour ce site.

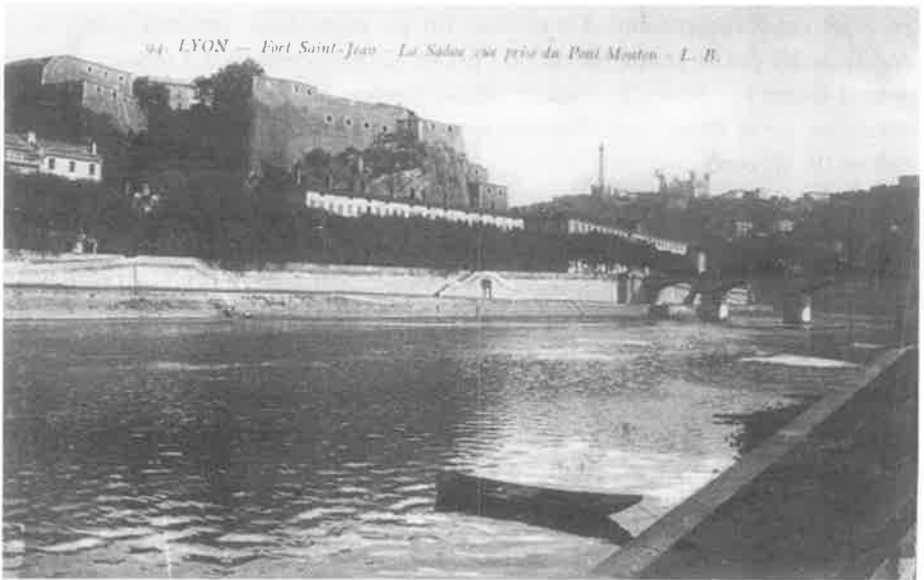
Chaque matin, quel que soit le temps, Simenon gagne la journée des navigateurs. Il s'installe sur les quais, là où il se trouve, sa machine sur une caisse, et il tape pendant deux heures les chapitres qui lui permettent de vivre en touriste le reste du temps. Il tape à la machine *sur les quais de Lyon*, malgré un brouillard tenace, quand, pour la première fois, *le profil de Maigret se dessine devant ses yeux*.⁴¹

Simenon fait allusion dans ses propos à un personnage de policier qu'il a mis en scène dans *L'Amant sans nom*, un inspecteur de la police judiciaire

³⁹ Il s'agit en fait de mai et non de juin. Une carte postale de Simenon adressée à son frère Christian et postée le 30 mai à Valence en fait foi. Cette carte est reproduite dans le n° 7 de *Traces*, p. 161.

⁴⁰ Georges SIMENON, « La France souriante », *art. cit.*, p. 81.

⁴¹ X..., dans *La Semaine*, 12 juillet 1942.



(Coll. Claude Menguy.)

« Je dus placer ma table pliante sur le quai de déchargement, au pied d'une vaste muraille. »



(Cliché Claude Menguy, mai 1998.)

Le même quai de nos jours.

tout aussi anonyme puisqu'il n'apparaît que sous son numéro matricule : N. 49. Cette remarque de Simenon qui, à notre connaissance, n'a jamais été formulée par ailleurs se justifie pleinement. Sous les traits de cet inspecteur sans nom, c'est bien le personnage de Maigret qui, déjà, se profile dans ce roman. Que l'on en juge : « Un homme énorme et pesant. Des traits immobiles, épais. [...] Un air buté aussi, têtu, obstiné »⁴². Et pour compléter ce portrait déjà édifiant, Sim n'oublie pas de lui ajouter la pipe !

Quelle est donc cette muraille au pied de laquelle, sur un quai de déchargement de la Saône, l'auteur de romans populaires a dessiné la première esquisse du futur commissaire Maigret ? Elle se dresse, facilement repérable, à l'entrée de l'agglomération lyonnaise et s'identifie selon moi avec le fort Saint-Jean. Cet ancien bastion adossé au nord de la colline de la Croix-Rousse⁴³ surplombe à l'ouest la Saône le long des quais Joseph-Gillet (à l'époque : de Serin) et Saint-Vincent. En fait, il existait deux quais de déchargement, situés de part et d'autre du pont de Serin (aujourd'hui remplacé par le pont Général Koenig) : en amont, le quai de Serin où l'on déchargeait le vin — c'était le « Bercy de Lyon » — ; en aval, le quai Saint-Vincent où les céréales emplissaient les « Greniers de l'Abondance ». Pourtant, en mai 1928 — l'époque qui nous occupe —, on ne déchargeait plus ni vin ni céréales sur ces quais de Saône. Simenon pouvait donc s'y installer en toute tranquillité pour y écrire son roman. Son évocation d'une *vaste muraille*, au pied de laquelle il se trouve (elle est surtout imposante vue du quai Joseph-Gillet et de la rive opposée), permet de privilégier ce quai comme port d'attache du « Ginette ».

Une « panne sèche » à Ouzouer-sur-Trézée

Il est hors de question de retracer ici dans ses détails le tour de France par les voies navigables que Simenon effectua en cette année 1928⁴⁴. Brûlant

⁴² Christian BRULLS, *L'Amant sans nom*, Paris, A. Fayard, 1929 (rééd. Presses de la Cité, « Les Introuvables de Georges Simenon », 4, 1980, p. 228).

⁴³ Le quartier de la Croix-Rousse sert de cadre spatial pour *Le Pavillon de la Croix-Rousse*, une enquête de la série des *Treize Mystères* (Paris, A. Fayard, 1932).

⁴⁴ Que l'on veuille bien se reporter pour cela à la remarquable étude de Michel LEMOINE, « Traces romanesques du tour de France de 1928 », in *Traces*, n° 7, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1995, pp. 137–190. Rappelons aussi que les textes consacrés par Simenon à ses aventures fluviales ont été recueillis et édités par Alain BERTRAND qui a donné une substantielle postface, sous le titre « La naissance d'un écrivain », à Georges SIMENON, *Long Cours sur les rivières et canaux*, op. cit., pp. 97–112.



(Coll. Claude Menguy.)

Autrefois et aujourd'hui.



(Cliché Claude Menguy, juillet 1997.)

les étapes, retrouvons donc notre capitaine au long cours à la fin de son périple, sur le canal de Briare, lors d'une escale à l'écluse d'Ouzouer-sur-Trézée, dans le Loiret. Un gros problème est survenu début septembre, l'obligeant à demeurer sur place plus longtemps que prévu : les fonds sont à sec ! L'intéressé lui-même, qui se souviendra plus tard de cette mésaventure en la faisant revivre par un certain « baron de l'écluse », a raconté dans une interview donnée en 1938 à Ghislaine Marsien⁴⁵ comment, après avoir épuisé ses ultimes provisions de nourriture et en attendant les mandats de ses éditeurs, il avait dû se résoudre à prendre ses repas à « l'hôtel du village » en y laissant en gage sa machine à écrire et... Boule !

« Aujourd'hui, l'histoire m'amuse », concluait en 1938 notre « fauché de l'écluse » qui poursuivait : « À l'époque, j'éprouvais une anxiété biquotidienne : en quittant le guichet de la poste... et en passant devant le comptoir



(Cliché Claude Menguy, juillet 1997.)

Grande Rue, l'Auberge du Plat-d'Étain a remplacé le café-hôtel tenu par la famille Bruzeau.

⁴⁵ Georges SIMENON, « Mon pire coup dur », *Votre Bonheur*, n° 3, 27 février 1938, p. 13. Texte reproduit dans Michel LEMOINE, « Quelques particularités toponymiques dans l'œuvre romanesque de Georges Simenon », in *Traces*, n° 4, Université de Liège, Centre d'Études Georges Simenon, 1992, pp. 28-30.

de l'hôtel... J'espère bien que ni le postier ni l'hôtelier ne s'en sont rendu compte». Simenon aurait certainement été plus amusé encore d'apprendre que nous avons sélectionné Ouzouer-sur-Trézée parmi nos «sites classés»!

Cette petite auberge où Simenon avait trouvé refuge en attendant de recevoir ses mandats, nous l'avons retrouvée dans la Grande Rue, en haut du village, où elle jouxte une vieille demeure à colombage. L'établissement, aujourd'hui à l'enseigne du «Plat-d'Étain», s'appelait à l'époque le café-hôtel du Commerce et il était exploité par la famille Bruzeau⁴⁶. L'écrivain n'avait qu'une centaine de mètres à parcourir pour atteindre le bureau de poste dans une rue adjacente.

1935-1936 : Simenon en forêt d'Orléans

VERS LA FIN DE L'ANNÉE 1934, Simenon et Tigy souhaitaient acheter le logis de «la Richardière» à Marsilly, où ils demeuraient depuis près de deux ans, mais le propriétaire leur avait signifié d'une façon catégorique qu'il ne le vendrait jamais. Ils ont alors décidé de parcourir la France en quête d'une nouvelle demeure : le Centre, la Bourgogne, poussant jusqu'en Dauphiné où, près de Grenoble, ils visitèrent le château d'Allières-et-Risset sans donner suite⁴⁷.

Un «gentleman-farmer» à la Cour-Dieu

Traversant la forêt d'Orléans, Simenon remarqua enfin une ferme à vendre dans une grande clairière. C'est ainsi que le 23 novembre 1934, en l'étude de M^e Goussard, notaire à Châteauneuf-sur-Loire⁴⁸, Simenon se

⁴⁶ C'était alors le seul hôtel où l'on pouvait trouver le gîte, selon les renseignements recueillis auprès de M^{me} Amélie Richier (troisième génération : M. Richier était un petit-fils de M. Bruzeau). Le «Plat-d'Étain» a changé de propriétaire en 1997.

⁴⁷ Régine RENCHON, *Mémoires inédits*. Situé à une douzaine de kilomètres au sud de Grenoble, le château d'Allières-et-Risset est perché sur un contrefort du massif du Vercors. C'est vraisemblablement à ce château jugé «trop grand» et «situé dans un endroit complètement désert» que Simenon fait allusion, même s'il le situe en Savoie au lieu du Dauphiné, dans *On dit que j'ai soixante-quinze ans* (Paris, Presses de la Cité, 1980, p. 23). Outre son aspect «monastère», ce château est effectivement assez isolé.

⁴⁸ Les simenoniens auront bien sûr reconnu le notaire auquel Simenon, quelques années plus tard, rendra hommage sous forme de clin d'œil en écrivant *Le Notaire de Châteauneuf*, nouvelle qui sera publiée le 17 juin 1938 dans la collection «Police-Film/Police-Roman» (Société Parisienne d'Édition).

rendait acquéreur de « Bois Bezard » à Seichebrières, dans le Loiret⁴⁹. En plus de la ferme, la propriété comportait vingt-huit hectares de bois et de terres labourables. Il est certain qu'outre la pratique du cheval et de la chasse, invoquées par le romancier, le faible éloignement de Paris avait prévalu également dans ce choix.

Se replongeant un jour dans ses souvenirs liés au château de la Cour-Dieu, à Ingrannes, en pleine forêt d'Orléans et non loin de Seichebrières, Simenon s'interroge : « Qui m'avait donné l'adresse de la Cour-Dieu ? Je ne sais plus »⁵⁰. La réponse est vraisemblablement : M^e Goussard, son notaire. Replongeons-nous plutôt dans le contexte simenonien de l'époque.

Début décembre de cette année 1934, Simenon est engagé par *Paris-Soir* pour réaliser une série de reportages autour du monde. Commande inopinée dont il avise aussitôt son notaire : « Au moment où je m'y attendais le moins, le journal *Paris-Soir* auquel je collabore m'envoie faire le Tour du Monde, voyage qui commencera demain et qui durera environ 5 mois »⁵¹. C'est donc à l'issue de ce voyage, vers la mi-mai 1935, que Simenon reprend contact avec M^e Goussard à propos des modalités du règlement de l'achat de « Bois Bezard » qui n'ont pas été respectées⁵². La ferme de « Bois Bezard » était composée de trois bâtiments dont le corps principal, servant d'habitation, comportait deux chambres, une laiterie, une étable et une chambre à herbe... Autant dire que ce n'était pas pour la ferme proprement dite — elle était délabrée de surcroît — que Simenon avait fait cette acquisition. En réalité, il avait projeté de bâtir sur cet emplacement une maison de style norvégien « toute en bois, avec des troncs d'arbres entiers. Il faut construire les maisons en accord avec l'endroit où elles sont situées. Je vivrai là avec mes chevaux et mes chiens »⁵³. En attendant, il lui importait de trouver dans le secteur une maison spacieuse et si possible confortable. Pour répondre à ses désirs, le notaire de Châteauneuf n'était-il pas le mieux placé pour lui signaler que le château de la Cour-Dieu, situé à quelque six kilomètres de « Bois Bezard », était justement libre à la location ?

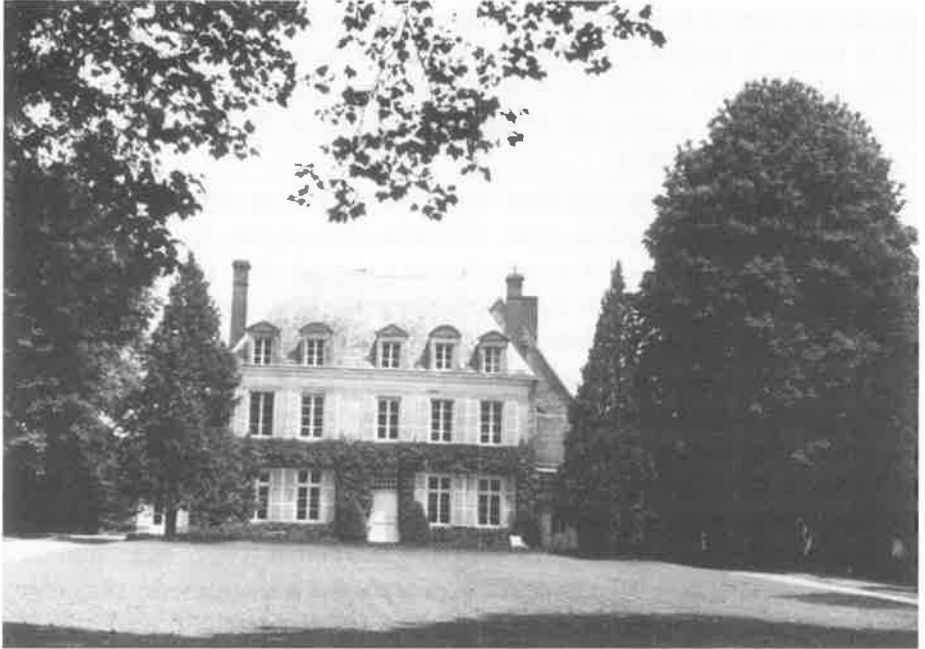
⁴⁹ Voir Michel LEMOINE, « Quelques particularités toponymiques dans l'œuvre romanesque de Georges Simenon », *art. cit.*, p. 43.

⁵⁰ Georges SIMENON, *On dit que j'ai soixante-quinze ans*, *op. cit.*, p. 17.

⁵¹ Lettre de Georges SIMENON à M^e GOUSSARD, notaire à Châteauneuf-sur-Loire, datée de l'hôtel George-V, le 9 décembre 1934.

⁵² Simenon avait acheté « Bois Bezard » 65 000 francs dont 30 000 comptant le 23 novembre 1934, le solde devant être payé au mois de janvier suivant. En réalité, cette somme ne fut réglée que le 29 juillet 1938, date à laquelle Simenon obtint quittance et mainlevée.

⁵³ Interview de Georges SIMENON par André ROUSSEAU, *Candida*, 23 mai 1935.



(Cliché Claude Menguy, juin 1984.)

Le château de la Cour-Dieu (ancien prieuré).

Est-ce bien dans la partie du Prieuré
que vous avez logé ?

*Non le prieuré
subit -
mes 5 chevaux à
l'écurie.*

Réponse de Simenon à une question de l'auteur.

Toujours est-il que dès la mi-mai, Simenon s'installe à la Cour-Dieu, un ancien prieuré cistercien, pendant que Tigy, retournée à Marsilly, veille au déménagement et au transfert des animaux⁵⁴. Les Simenon ont tout

⁵⁴ À cette époque, Simenon possédait trois chevaux de selle. Tigy vendra la jument «Zouzou» et seuls «Pensée» et «Polo» seront du voyage (un double-poney leur tiendra compagnie



(Cliché Claude Menguy, juin 1984.)

L'entrée de la Cour-Dieu et l'auberge dont l'enseigne, sur le pignon, est devenue illisible.

س
س

Le petit restaurant où il vous est arrivé
souvent de prendre vos repas?

Réponse de Simenon à une question de l'auteur.

le château à leur disposition, mais ils prennent le plus souvent leurs repas à l'auberge qui se trouvait à droite du porche d'entrée et qui, au temps des moines, avait dû être la conciergerie. Ils y croiseront Curnonsky — preuve que la table était réputée! —, ainsi que Marcel Bloch, le futur Marcel Dassault, qui construisait déjà à cette époque des petits avions d'entraînement⁵⁵. Dès son arrivée, l'auteur s'active pour rassembler ses

quelque temps plus tard). Côté chiens, « Olaf » le danois était toujours là, mais il y avait aussi deux loups d'Anatolie... dont ils durent se séparer peu après leur installation à la Cour-Dieu.

⁵⁵ Entretiens de Georges SIMENON avec Pierre DELIGNY et Claude MENGUY à Lausanne, 12, avenue des Figuiers, le 10 octobre 1985.

« notes de voyage autour du monde » qu'il doit remettre à *Paris-Soir*⁵⁶. Il écrit aussi *Quartier nègre* (NRF-Gallimard, 1935), roman issu de son court séjour à Panama.

Entracte estival pour le couple et escapades vacancières au bord de la mer : Deauville, puis Dieppe — où Simenon faillit acheter un pied à terre —, et Paris bien sûr où ils descendent à l'hôtel George-V et sont des habitués du Fouquet's, etc. Une surprise de taille attend Tigy au cours de ce même été lorsque, en fait de « pied à terre », son mari lui annonce qu'il a jeté son dévolu sur un appartement cossu de Neuilly, boulevard Richard-Wallace ! Et c'est encore la brave Tigy qui est à la tâche, devant s'occuper de l'ameublement et de la décoration de leur nouveau nid. Pendant toute la durée de ces travaux d'aménagement — nous sommes en août —, Simenon et sa fidèle Boule s'échappent à Dieppe, comme le couple traqué de *Long Cours*⁵⁷ ! Et Tigy, chaque samedi, prend le « train des maris » pour rejoindre son « Pacha ». De retour en septembre dans son nouvel appartement de Neuilly, Simenon s'attelle aussitôt à *Long Cours*, œuvre qui lui demande « vingt-sept jours de travail à vingt pages dactylographiées par jour »⁵⁸, comme il le confiera à Henri-J. Moers, son compatriote et ancien confrère à Liège, où il s'est rendu dès le roman terminé.

Après cet entracte, le couple va de nouveau fréquenter la Cour-Dieu en participant notamment à des parties de chasse organisées à Bois Bezard. À ce propos, écoutons à nouveau les souvenirs du romancier : « J'ai même loué une chasse de dix mille hectares au Gouvernement. Cela se passait par adjudication. J'ai dû avoir la main trop légère car je me suis retrouvé avec mes dix mille hectares sur le dos et un règlement imprimé que je ne m'étais pas donné la peine de consulter. Il m'obligeait à organiser au moins une battue par semaine⁵⁹. D'après Jean-Marie Ardilouze, maire de Seichebrières, « Simenon n'a jamais habité "Bois Bezard" d'une façon continue. Par contre il venait en 1936-37 y faire de courts séjours. Il était vu en carriole à

⁵⁶ Notes publiées sous le titre *Les Vaincus de l'aventure*, puis *Les Aventuriers du malheur*, du 12 au 25 juin 1935. Recueillies en volume, elles deviendront *La Mauvaise Étoile*, Paris, NRF-Gallimard, 1938.

⁵⁷ Paris, NRF-Gallimard, 1936. On fait ici le rapprochement avec la fuite de Joseph Mittel et Charlotte Godebieu à bord d'un camion empruntant cette même route de Paris à Dieppe. Ce roman avait été publié auparavant en feuilletons dans *Le Petit Parisien* sous le titre *Le Couple traqué*.

⁵⁸ Henri-J. MOERS, « Georges Simenon vient de terminer un roman et prépare une pièce », *La Meuse*, 9 octobre 1935.

⁵⁹ Georges SIMENON, *On dit que j'ai soixante-quinze ans*, op. cit., p. 20.

cheval dans les allées forestières, assez souvent. Il était en quelque sorte un précurseur des résidences secondaires. Au village et même à Vitry-aux-Loges, on parlait d'un *écrivain* habitant Seichebrières mais sans plus⁶⁰.

À Ingrannes, Simenon n'a laissé que de bons souvenirs de son passage. Il faisait lui-même ses courses à l'épicerie tenue par Georges et Madeleine Gallier et achetait son tabac à pipe à la buvette de M. Barrier. Nul doute qu'il a dû fréquenter aussi l'auberge de la Place. C'est en effet dans cette auberge-épicerie que se déroule une des scènes capitales de son roman *Le Temps d'Anaïs*, quand Albert Bauche téléphone à la gendarmerie pour se rendre. Fuyant son crime et tombé en panne dans la forêt d'Orléans, il a trouvé refuge à l'auberge d'Ingrannes :

[...] il avait continué sa route que la forêt bordait maintenant d'un seul côté, et une vaste clairière lui était apparue, des maisons basses, des toits qui fumaient, quelques fenêtres éclairées, l'ombre trapue d'une église étrangement surmontée d'un clocher effilé comme il ne se rappelait pas en avoir vu. [...]

Au milieu d'une place, une maison avait trois fenêtres éclairées avec, derrière deux d'entre elles, de l'épicerie étalée et des réclames transparentes sur une porte vitrée.⁶¹

La Cour-Dieu, Ingrannes, Seichebrières... Au fil des mois, Simenon et Tigy vont s'apercevoir que la vie en forêt d'Orléans est triste et monotone, surtout quand il pleut ! Le projet envisagé par le romancier de construire une maison de chasse à Bois Bezard est finalement abandonné⁶². Bien des années plus tard, lors d'une causerie à bâtons rompus, Simenon nous confiera :

[...] mais c'est lugubre, il pleut tout le temps. C'est pour ça que je suis parti. Je comptais faire du cheval, beaucoup, là-bas. Toutes les allées sont les mêmes [à angle droit]. J'ai même acheté une vieille ferme tout près d'Ingrannes, à dix kilomètres, au bout du chemin du Loup-Pendu, je me souviens. J'avais acheté quarante hectares, de mauvaises terres d'ailleurs, mais c'était surtout pour le sanglier. Et puis je l'ai revendue...⁶³

⁶⁰ Lettre de Jean-Marie ARDILOUZE à l'auteur, 23 septembre 1988.

⁶¹ Georges SIMENON, *Le Temps d'Anaïs*, Paris, Presses de la Cité, 1951, p. 10. Ce roman a fait l'objet d'une prépublication en feuilletons sous le titre *L'Auberge d'Ingrannes* dans *Le Populaire de Paris*.

⁶² C'est le frère de Tigy, Ivan Renchon, qui avait établi les plans de la maison de chasse. La construction avait été évaluée à un million de francs par l'entrepreneur. C'était tout de même un peu cher pour une maison secondaire !

⁶³ Entretiens cités (note 53). L'acte de vente de « Bois Bezard » fut signé le 1^{er} décembre 1938 en l'étude de M^e Goussard, notaire à Châteauneuf.



(Coll. Claude Menguy.)

«Au milieu d'une place, une maison avait trois fenêtres éclairées [...]»



(Coll. Claude Menguy.)



(Cliché Claude Menguy, septembre 1988.)

De nouvelles escapades ont lieu, à Paris tout d'abord où Simenon fait le 13 décembre une conférence sur « L'Aventure » à Pleyel, Salle Chopin. Ce sont ensuite des semi-vacances de neige à Combloux, où il écrit *L'Assassin*, puis la Méditerranée à Anthéor, dans une villa en bordure de la Corniche d'Or (« la Lézardière » – février-mars 1936) : une pause transitoire en attendant la fin des travaux entrepris dans la nouvelle villa (« les Tamaris ») que le couple a louée dans l'île de Porquerolles. C'est encore Tigy qui, en avril, s'occupera du déménagement des meubles et des nombreux « souvenirs » accumulés au cours de leurs voyages et entreposés à la Cour-Dieu. La page du « gentleman-farmer » est définitivement tournée...

Simenon a transposé le château de la Cour-Dieu et le village d'Ingrannes dans la nouvelle du recueil *Le Petit Docteur* intitulée *Le Château de l'arsenic* :

Puis le château, trop grand, trop vieux, tout délabré, qui avait l'air d'un nouveau pauvre aux habits en loques mais de bonne coupe. [...]

Et ce salon, c'était toute une époque [...]

Comme l'aspect extérieur du château, c'était triste et poussiéreux, déteint, passé, minable.⁶⁴

⁶⁴ Georges SIMENON, *Le Château de l'arsenic*, Paris, Presses de la Cité, « Tout Simenon », t. 23, pp. 951–952.



(Coll. Claude Menguy.)



(Coll. Claude Menguy.)

Il hésita un quart de seconde, pas plus, se hissa sur la plante des pieds, car il n'était pas grand et la sonnette était placée exagérément haut. Aussitôt, deux sortes de bruits distincts semblèrent vouloir se disputer le domaine des sons : la cloche, d'abord, que le Petit Docteur avait déclenchée et qui constituait à elle seule, quelque part du côté du château, tout un carillon ; d'autre part les aboiements d'une multitude de chiens.⁶⁵

1937 : Simenon du Port

SI L'ON EN CROIT SIMENON, *La Marie du Port* (NRF-Gallimard, 1938) serait le seul de ses romans qu'il aurait conçu et écrit sur les lieux mêmes de son cadre spatial. Personnellement, je n'en suis pas tout à fait convaincu⁶⁶. Pour ce qui concerne *La Marie du Port* en tout cas, nul doute à émettre à son sujet : ce roman a bien été écrit sur place, à Port-en-Bessin, en octobre 1937. Délaissant son appartement du boulevard Richard-Wallace, à Neuilly — et fuyant aussi une vie mondaine qui commençait à l'étouffer —, Simenon a choisi ce port de pêche pittoresque de la Basse-Normandie pour écrire un roman. Il s'est installé avec sa femme à l'hôtel de l'Europe, une modeste auberge (très inconfortable, nous dira Tigy !) située à l'entrée du port. De sa fenêtre qui donne sur le chenal, Simenon assiste aux manœuvres du pont tournant et au départ ou à l'arrivée des bateaux de pêche. On peut dire que certaines scènes de *La Marie du Port* sont véritablement croquées sur le vif !

⁶⁵ *Id.*, p. 951.

⁶⁶ Et d'autres commentateurs non plus : voir notamment Michel LEMOINE, « État des lieux des États-Unis », in *Cahiers Simenon*, n° 10, *Dix Ans d'Amérique*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, 1997, pp. 46–49, 54, 63, où il est montré que *La Jument-Perdue*, *Le Fond de la bouteille*, *Maigret chez le coroner*, *La Mort de Belle* et *L'Horloger d'Everton* échappent à la règle légendaire énoncée par le romancier.

Page de gauche, illustration du haut :
La Cour-Dieu, façade sud.

On avait beau l'appeler château, c'était plutôt un vieux prieuré cistercien, entouré d'un assez grand terrain découvert et fort bien entretenu. [...] Quant à l'abbaye, elle avait complètement disparu et, des cisterciens, il ne restait que le prieuré que j'ai loué aussitôt.

Georges SIMENON, *On dit que j'ai soixante-quinze ans*, *op. cit.*, p. 17.

Illustration du bas :

L'entrée de la Cour-Dieu et la petite auberge. Comparer avec la photo de la p. 211.

Une grille en fer forgé servait d'entrée à la propriété. À côté, un petit bâtiment blanchi à la chaux, qui avait dû être la conciergerie du temps des moines et qui est devenu un excellent restaurant où il nous est arrivé de prendre nos repas.

Georges SIMENON, *On dit que j'ai soixante-quinze ans*, *op. cit.*, p. 19.



(Coll. Claude Menguy.)

L'hôtel de l'Europe figure sur la gauche, au premier plan de la carte. Signalons que ce quartier, à l'entrée du port, a été entièrement détruit en 1944, lors des combats de la Libération.

Port-en-Bessin : l'entrée du port

Les carrioles aux hautes roues et à la capote brune étaient là, près du pont tournant, car la rue où habitaient les Le Flem était trop étroite et trop en pente.

C'était tout de suite après le pont. Il y avait une dizaine de maisons, les unes au-dessus des autres plutôt que les unes à côté des autres. Les pavés étaient inégaux et un ruisseau d'eau de lessive courait toujours, des pantalons et des vareuses de marin séchaient d'un bout de l'année à l'autre sur des fils de fer.

Au-dessus de la rue, on arrivait hors de la ville, dans des prés à perte de vue, avec la mer à pic à ses pieds.⁶⁷

Un bateau rentrait, avec les pulsations rapides de son moteur qui battait comme un cœur essoufflé. Il se soulevait aussi, dans l'étroit chenal, et on put croire un instant qu'il allait heurter le musoir. L'instant d'après il était dans l'eau morte de l'avant-port, donnait un coup de sirène, un tout petit

⁶⁷ Georges SIMENON, *La Marie du Port*, Paris, Presses de la Cité, « Tout Simenon », t. 21, pp. 487-488.

coup, comme pour ne pas réveiller la ville, et on entendit l'homme du pont tournant qui s'accrochait à sa manivelle.⁶⁸

Le café de la Marine

Un air glacé s'exhalait de l'obscurité vivante de la mer. Marcel grelottait, de froid mais plus encore de colère, d'impatience. Il avait la fièvre. Il parlait tout seul, sans cesser de s'hypnotiser sur ces trois rectangles clairs qui, de l'autre côté de l'étroit chenal, représentaient le « café de la Marine ».⁶⁹



(Coll. Claude Menguy.)

Le café de la Marine, où Simenon a planté son décor, empruntait son enseigne à l'Hôtel-restaurant de la Marine, établissement réputé qui était situé à l'entrée du port, face à la halle. En fait, ce café s'appelait à l'époque Au Grand Quai. Après la sortie du film, en 1949 (le tournage avait eu lieu en partie à Port-en-Bessin), le tenancier avait ajouté sur son calicot : À la Marie du Port. Cette enseigne s'est perpétuée puisque le restaurant qui lui a succédé s'appelle toujours aujourd'hui La Marie du Port.

⁶⁸ *Id.*, p. 554.

⁶⁹ *Id.*, p. 506.

1940 : La ferme-moulin du Pont-Neuf à Vouvant

Pour quelle raison, en ce mois d'août 1940, Simenon décide-t-il d'abandonner avec les siens sa maison de Nieul-sur-Mer, près de La Rochelle, pour aboutir quelques jours plus tard dans une ferme isolée et vétuste du côté de Vouvant, en Vendée ?

Après l'invasion allemande, il se trouve à La Rochelle où, depuis la mi-mai, il s'occupe activement de l'accueil des réfugiés affluant du département des Ardennes et de Belgique. Il termine sa « mission de rapatriement » le 12 août⁷⁰. Les bombardements anglais s'intensifient, les Simenon jugent plus prudent de quitter leur maison de Nieul qui, du fait de sa proximité avec le port de La Pallice, est située dans une zone particulièrement exposée. La petite famille se réfugie tout d'abord dans une auberge retirée au cœur de la forêt de Mervent, l'« Hostellerie de Pierre Brune », qui ne sera qu'une courte étape transitoire puisque, dès la fin août, le romancier a trouvé une petite ferme à louer près de Vouvant.

C'est au cours de l'année 1984, en juin, que j'ai eu l'occasion de me rendre sur les lieux, à Vouvant, afin de localiser la maison où Simenon avait écrit *La Vérité sur Bébé Donge*. Quelques mois auparavant, j'avais essayé d'obtenir certains repères auprès de Tigy. Sa réponse, comme à l'accoutumée, avait été immédiate : « Je ne sais pas comment vous situer géographiquement la ferme de Vouvant. Si j'étais sur place je pourrais certainement la reconnaître et la retrouver, mais par où y accédait-on ? Je ne sais plus. Je sais qu'il fallait passer sur un petit pont. Elle était probablement à un kilomètre du village »⁷¹.

À Vouvant, petite cité romane célèbre pour sa tour Mélusine (donjon d'un ancien château féodal), je fais tout d'abord connaissance avec M^{me} Giraud, patronne du « bar de la Tour », à laquelle j'expose l'objet de ma petite enquête. La chance va me sourire d'entrée : malgré le bref séjour de Simenon à Vouvant, M^{me} Giraud se souvient fort bien qu'il venait régulièrement, chaque jour, prendre l'apéritif dans son établissement ! Ma joie sera pourtant de courte durée. Quand je lui demande la direction que je dois prendre pour retrouver la maison louée par l'écrivain, j'ai l'impression de recevoir une douche froide en apprenant que la maison en question,

⁷⁰ Georges SIMENON, « Compte rendu de mission » adressé à M. Pierre ALYPE, préfet de la Charente-Inférieure, La Rochelle, 17 août 1940 (texte dactylographié conservé au Fonds Simenon de l'Université de Liège).

⁷¹ Lettre de Régine RENCHON à l'auteur, 28 février 1984.

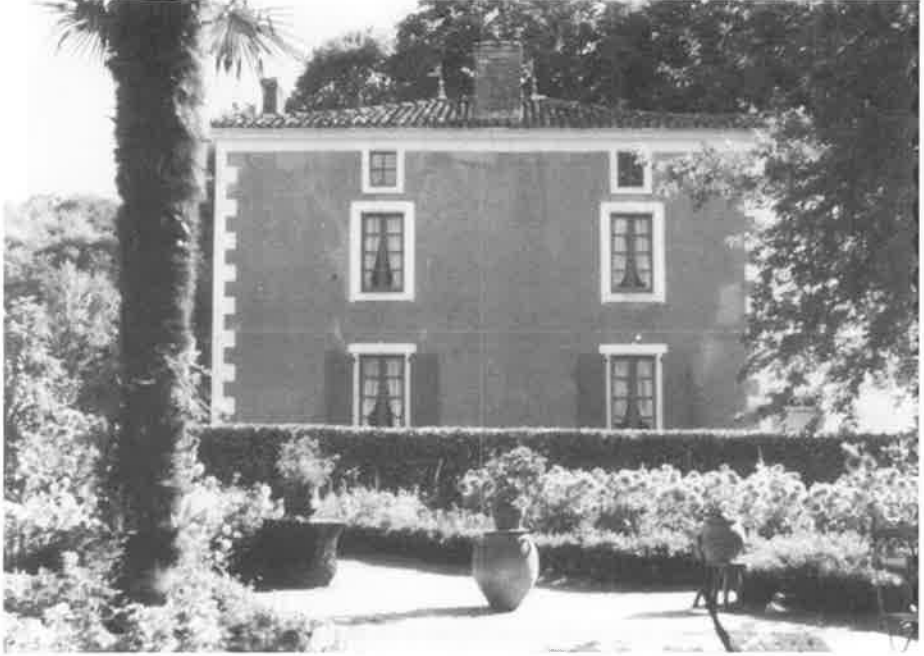


(Coll. Claude Menguy.)

La ferme-moulin du Pont-Neuf quand Simenon écrivait *La Vérité sur Bébé Donge*.



(Coll. Claude Menguy.)



(Coll. Claude Menguy.)

Vous se souvenez-vous
 ?
 Menguy pense que vous
 éciviez au 1^{er} Étage
 (fenêtré de fauch).
exact

(G.S., 6 janvier 1987)

Réponse de Simenon à une question de l'auteur transcrite par Joyce Aitken.

la ferme-moulin du Pont-Neuf, n'existe plus : elle a été noyée cinq ans plus tôt par la mise en eau d'un barrage ! Une consolation toutefois quand M^{me} Giraud m'annonce dans le même temps qu'il me sera possible de rencontrer l'ancienne propriétaire de la ferme, M^{me} Paillat, laquelle demeure toujours à Vouvant. C'est évidemment mon « témoin n° 1 ».

Alors âgée de soixante-quinze ans, Alice Paillat allait me fournir des renseignements non seulement sur la petite ferme qu'elle avait exploitée de 1934 à 1945, mais aussi me signaler certains faits en relation avec le séjour de son hôte illustre. La ferme du Pont-Neuf était située sur la rive gauche de la Mère, affluent de la Vendée. Les Simenon n'occupaient qu'une partie du moulin, celle qui avait été rénovée. Le romancier s'isolait dans le grenier pour écrire *La Vérité sur Bébé Donge*, qu'il acheva le 7 septembre 1940. M^{me} Paillat eut la gentillesse de m'accompagner à un kilomètre environ en aval du bourg, au bord de la Mère qui, de modeste rivière, est devenue à cet endroit un vaste plan d'eau. Elle me montra le sentier de la rive gauche par lequel on se rendait à la ferme, ainsi que l'endroit où se trouvait la passerelle en bois mentionnée par Tigy dans sa lettre, passerelle qui permettait d'y accéder depuis la rive droite.

Après m'avoir raconté que son fils jouait avec le petit Marc Simenon, Alice Paillat me fit part d'un différend qu'elle avait eu avec son locataire. Son mari avait été fait prisonnier par les Allemands. Ayant entendu dire que Simenon était à l'origine de la libération d'un commerçant de Vouvant (cela se disait, mais ce n'était pas prouvé...), elle se permit de lui dire, un jour qu'il lui demandait de lui vendre de l'avoine pour son âne : « — Je veux bien, mais à la condition que vous fassiez libérer mon mari qui est prisonnier » ! Outré par ce chantage, Simenon avait sèchement tourné les talons en guise de réponse. La brave Alice Paillat se le reprochait encore en se remémorant cet incident. Cela s'était tout de même arrangé par la suite puisqu'elle ravitaillait les Simenon avec les produits de sa ferme quelques jours plus tard à Fontenay-le-Comte, à leur nouveau domicile du quai Victor-Hugo.

C'est au fil de ces souvenirs narrés par M^{me} Paillat que me revint en mémoire l'accident survenu à Simenon, justement en forêt de Vouvant : il s'était blessé à la poitrine avec le manche d'un couteau en taillant un bout de bois. Cet accident maintes fois relaté par le romancier quand il évoque la genèse de *Pedigree* aurait été banal en soi s'il n'avait eu des répercussions dramatiques puisque le radiologue consulté au lendemain de l'accident avait diagnostiqué une angine de poitrine, diagnostic qui s'avéra erroné, mais qui, sur le coup, avait sérieusement affecté Simenon. Alice Paillat se souvenait parfaitement de l'accident, et pour cause : c'était elle qui avait indiqué au blessé un raccourci pour se rendre au plus vite à Fontenay-le-Comte ! Ma

curiosité avait cependant été mise en éveil à la suite d'un hochement de tête — n'avais-je pas aussi perçu un léger sourire? — qu'Alice Paillat avait eu à l'énoncé de l'explication de l'accident, cette attitude démontrant assez clairement son désaccord. Alors que je la questionnais à ce propos, elle n'eut que cette réponse laconique : « Ce n'est pas tout à fait comme ça que cela s'est passé ». Tous mes efforts pour en savoir davantage demeurèrent vains : Alice Paillat ne voulut jamais me dévoiler son secret...

De la berge où nous nous étions arrêtés devant ce qui était encore quelques années plus tôt le site du Pont-Neuf, l'ancienne fermière m'avait désigné l'endroit de la rivière où se trouvait sa maison. Commencée en 1979, la mise en eau du barrage de Pierre-Brune avait pris deux mois. L'opération terminée, la ferme-moulin avait survécu au naufrage. Quelque temps avant sa disparition, un journaliste avait photographié le vieux moulin et publié ces quelques lignes dans le journal local : « La mise en eau du barrage de Pierre-Brune vient de noyer le Pont-Neuf. Seule la maison émerge de



(Cliché Larignon.)

La mort d'un vieux moulin (10 mars 1979)

La mise en eau du barrage de Pierre-Brune vient de noyer le site du Pont-Neuf. La ferme et le moulin du Pont-Neuf n'ont plus que quelques jours de sursis avant de disparaître sous les eaux. Un « site classé » de Simenon n'est plus...

cet ensemble d'eau, pour devenir une île. Par sa position et son caractère romantique, ne va-t-elle pas devenir le rendez-vous des amoureux ? »⁷². On pouvait encore rêver en mars 1979... Mais en haut lieu, le romantisme n'a pas cours : on ne voulait pas de ce moulin sur la Mère... et l'on décréta que la bâtisse pouvait faire courir quelque danger ! Sa destruction fut donc ordonnée.



(Cliché Claude Menguy, juin 1984.)

Alice Paillat devant le plan d'eau où sa ferme a été engloutie.

C'est ainsi que la ferme du Pont-Neuf disparut à jamais sous les eaux, emportant avec elle le souvenir de *Bébé Donge*.

⁷² *Ouest-France* (Vendée-Est), 10-11 mars 1979.

Pierre DELIGNY

Simenon et Maigret de retour à Concarneau ... ou Les Nouveaux Mystères du *Chien jaune**

Aux amis du Finistère et autres départements bretons, et tout spécialement à Jean Failler, de Quimper, heureux « père » de **Mary Lester**, cette jeune « Maigret en jeans » qui n'enquête qu'en Bretagne...

SOMMAIRE

- Ouverture* ... où l'on constate que le conférencier Simenon m'est d'un certain secours
- Acte I* ... où j'explique brièvement le titre de ma causerie
- Acte II* ... où un certain Sim, en 1930, débarque en Bretagne et s'installe aux Sables-Blancs pour y écrire durant tout un hiver
- Acte III* ... où l'on ne parle plus que du « Chien jaune » (le roman)
- Acte IV* ... où certains se demandent ce que vient faire « un chien dans ce jeu de crimes »... et pourquoi diable il est jaune
- Acte V* ... où l'on passe un moment à l'« Hôtel de l'Amiral », alias le Grand Hôtel, ex-hôtel Le Clinche, ex-auberge de l'Aigle Impérial
- Acte VI* ... où l'on va rendre visite aux « Demoiselles de Concarneau »
- Acte VII* ... où l'on cherche si, dans ses romans ultérieurs, Simenon s'est souvenu de Concarneau, et comment il l'a remis en scène (ou plutôt en pages)
- Acte VIII* ... où l'on s'aperçoit, entre autres, que « l'usine à romans Simenon » est, pour le cinéma et la télévision, un formidable donneur d'emplois
- Acte IX* ... où « Le Chien jaune », dès 1932, va au cinéma
- Acte X* ... où « Le Chien jaune » passe (deux fois) à la télévision
- Acte XI* ... où il est question d'« Évasion » et où l'on retourne aux Sables-Blancs!
- Acte XII* ... où « Le Chien jaune » devient polyglotte et s'embarque pour le tour du monde

* Texte, remanié et annoté, de la causerie donnée le 9 août 1997 à la Bibliothèque municipale de Concarneau, dans le cadre du 4^e Festival du Polar organisé par l'Association « Le Chien Jaune ».

*

* *

BIEN MOINS À L'AISE la parole aux lèvres que la plume à la main, et me souvenant que Georges Simenon était comme ça lui aussi, je vais pour commencer, avec son accord tacite et d'ailleurs posthume, lui emprunter les toutes premières phrases d'une conférence qu'il a prononcée il y a plus d'un demi-siècle, de l'autre côté de l'Atlantique, le 20 novembre 1945, à l'Institut français de New York. Je m'accroche donc à cette table comme à une bouée de sauvetage et le cite mot pour mot :

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,

J'ai conscience de vous apporter au moins deux désillusions. Vous avez déjà subi la première : vous vous êtes rendu compte que j'appartiens à la race la plus morne, la plus redoutable aussi, des conférenciers, la race des conférenciers assis, des conférenciers au verre d'eau, solidement attachés par une sorte de cordon ombilical à leurs feuillets [...] Que dis-je? Conférencier, je ne le suis même pas, je vous le confesse. Et j'ai si peu l'habitude de ces sortes de solennités que, assez naïvement, je m'étais promis de venir devant vous, désinvolte et les mains vides. Je me voyais très bien, évoluant sur l'estrade, m'arrêtant pour souligner un bon mot, vous éblouissant par ma façon et, pour tout dire, par mon inspiration.

C'était il y a un mois environ, quand j'ai télégraphié [...] pour accepter [votre] flatteuse invitation. J'étais au Canada, dans une maison faite de troncs d'arbres, au bord d'un lac. De là, tout me paraissait facile. Dans le train qui m'amenait à New York, déjà, je me suis senti moins sûr de moi, je me suis demandé si je ne ferais pas mieux de prendre quelques notes. C'est encore assez prestigieux : le monsieur qui n'a dans la main que de minuscules bouts de papier sur lesquels, de temps en temps, il laisse tomber un regard négligent. Eh bien ! à mesure que les jours passaient, les nuits surtout, ces bouts de papier sont devenus tout doucement une sorte de cauchemar : et si j'allais, une fois devant vous, les embrouiller ? Si j'allais, sous le coup de l'émotion, oublier le sens d'une note, perdre le fil de mes idées ?

Le cauchemar est devenu trac, ce trac blafard que connaissent bien les acteurs... Et voilà pourquoi, mesdames, messieurs, je me suis résigné, à la dernière minute, à être [celui] qui lit, le monsieur qui tourne ses feuillets un à un cependant que, de la salle, les spectateurs tentent, d'un coup d'œil au paquet qui diminue, de calculer la durée de leur supplice.¹

Et la seconde désillusion annoncée par Simenon à ses auditeurs, c'était que, bien que romancier, il se sentait « totalement incapable de [leur]

¹ Georges SIMENON, *Le Romancier* (conférence), in *Œuvres complètes*, Lausanne, Rencontre, t. 17, pp. 275-276.

parler du roman» et ce parce qu'«un romancier, voyez-vous, n'est pas nécessairement un homme intelligent»... Et, bien sûr, suivit une causerie, extrêmement brillante et étayée, sur le métier de romancier !

Or, hélas ! outre que je ne suis pas forcément intelligent moi non plus, JE NE SUIS PAS SIMENON, mais seulement son lecteur-correcteur, un des ses biographes-bibliographes, et selon lui «l'un de ses plus fidèles mousquetaires»... Je ne suis pas romancier, pas même conférencier. Tant pis pour vous ! Je me lance... et pardonnez-moi si je ne quitte pas de l'œil mes feuillets garde-fous !

I

SIMENON ET MAIGRET DE RETOUR À CONCARNEAU... Pourquoi ce titre ? Eh bien ! **retour de Simenon** parce qu'il a vécu pour de bon à Concarneau — et il logeait à Beuzec-Conq — quelques mois de l'hiver 1930-1931... et **retour de Maigret**, pour ce qui concerne la fiction : eh oui ! alors détaché en mission à la Brigade mobile de Rennes pour y réorganiser certains services, le commissaire Maigret est venu en 1930 à Concarneau mener l'enquête sur un mystérieux assassinat, et même plusieurs tentatives d'assassinat. Une enquête qui a duré quatre jours tout ronds, du samedi 8 au mardi 11 novembre. Et, je vous le précise tout de suite (mais vous le savez déjà, n'est-ce pas ! Qui parmi vous n'a pas lu *Le Chien jaune* ?!), le commissaire est descendu à l'«Hôtel de l'Amiral», qui dans la réalité n'est autre que le Grand Hôtel... Quant au café attenant, le «Café de l'Amiral» dans le roman, il est tout bonnement devenu... le Bar de l'Amiral, devant lequel, tout juste deux tiers de siècle plus tard, nous étions réunis et avons dîné hier soir².

² Allusion au dîner-buffet campagnard (et marin) auquel, sur les tréteaux du Marché jouxtant le Bar de l'Amiral, «Le Chien jaune» concarnois avait convié les participants au 4^e Festival du Polar.

II

MAIS, si vous le voulez bien, faisons faire au film de la vie un « retour arrière » de plus de soixante-six ans, deux tiers de siècle exactement.

Arrêt sur image à la séquence « Automne à Concarneau »... ou plutôt non : Beuzec-Conq n'est pas encore rattaché à la ville³, et puis il fait froid, il pleut.

Alors, « **Un hiver à Beuzec** », 1^{re} séquence, extérieur jour. Moteur !

« Dans une grande villa des Sables-Blancs, un couple de Parisiens, la petite trentaine, accompagnés de leur grand chien, sont à peine arrivés et semblent s'installer pour plusieurs mois... La femme défait les valises... Le chien dégingandé galope sur la plage immense, comme pour en prendre possession, et s'amuse à chasser les mouettes... L'homme, lui, a déjà installé sa machine à écrire dans une pièce donnant sur la mer, et frénétiquement il tape, tape, tape... » XXX COUPEZ !!! Non, ça ne va pas, c'est trop surréaliste, et présenté comme ça, vous n'allez rien y comprendre !

Voyons ce que la femme — comment s'appelle-t-elle ? Régine Sim ? — confie à son Journal, des années plus tard :

Maintenant, il s'agit de faire accepter à Fayard cette idée de collection policière « Maigret », dont Georges propose la présentation, la maquette et le prix de 6 francs.

Fayard a signé le contrat, mais, réticent, il prédit un échec.

Il se fait aussi que Georges a touché des avances sur ses romans populaires, pas mal d'argent. Or, Fayard veut de la copie pour l'argent déboursé, et ne veut pas porter la somme en acompte sur les « Maigret ».

Pour être au calme, nous partons pour Concarneau, villa « Les Roches Blanches » [*sic* ! elle veut dire « aux Sables-Blancs »]. Soixante-dix pages de dactylographiées par jour. C'est un record. Mais Georges a cela sur le cœur [cela, c'est les romans populaires qu'il doit encore à Arthème !] [Se souvenant] de ce séjour, il écrira [plus tard] *Le Chien jaune*.⁴

À présent, déjà, on saisit mieux... Mais pour voir où en est au juste ce Georges Sim-qui-n'est-pas-encore-Simenon, 28 ans, faisons un nouveau *flash-back* de huit ans. C'est peu, mais ces huit années ont été tellement chargées, pleines à craquer !

³ Beuzec-Conq ne sera rattaché à la commune de Concarneau que par arrêté préfectoral du 27 août 1945 publié au J.O.R.F. du 19 septembre (réf. I.N.S.E.E., *Code officiel géographique*).

⁴ Régine RENCHON, *Mémoires de Tigy*, texte inédit.

11 décembre 1922. Un jeune Belge de moins de vingt ans, fils d'un comptable et d'une vendeuse, débarque à la gare du Nord⁵, bien décidé à conquérir Paris. Pour tout bagage, deux essais manqués comme apprenti pâtissier et commis de librairie, et puis tout de même trois années de journalisme à la *Gazette de Liège*... Conquérir Paris, et le monde pourquoi pas? il ne doute de rien! mais comment? Par la littérature? ça le tente : faute de mieux, notre nouveau Rastignac y entre par la petite porte. D'abord garçon de courses pour une ligue d'anciens combattants, puis secrétaire d'un marquis de province, il va commencer à écrire force contes galants (près de mille en tout!) qu'il vend à des feuilles polissonnes comme *Froufrou*, *Sans Gêne* ou *Paris-Flirt*... des contes plus sérieux aussi, pour *Le Matin* dont la directrice littéraire est une certaine Colette... Et puis, au printemps de 1924, le voilà qui écrit *Le Roman d'une dactylo*⁶, en quelques jours, à la terrasse d'un bistrot derrière la Butte Montmartre⁷; ce roman paraîtra à l'automne suivant chez Ferenczi, sous la signature de Jean du Perry! Et ce sera le premier des quelque deux cents romans populaires (légers, sentimentaux ou d'aventures) qu'il écrira en sept ans sous dix-sept noms de plume différents et vendra à huit éditeurs (Ferenczi, Fayard, Tallandier, etc.) qui les publieront dans une vingtaine de collections diverses telles que « Mon Livre favori », « Le Livre épatant », « Les Maîtres du roman populaire », ou encore « Grandes Aventures et voyages excentriques » ou « Romans célèbres de drame et d'amour »!

Que ne fera-t-il pas encore, notre Sim, durant ces huit années effrénées? En 1928, par exemple, un tour de France de six mois par les canaux et les rivières, en compagnie de Tigy sa femme, de Boule sa bonne et d'Olaf son chien... tout en continuant d'écrire à chaque « escale » force contes et romans! Il prend goût à la navigation et, en 1929, s'étant fait construire à Fécamp un robuste cotre de 10 m de long sur 4 de large, qu'il baptise « Ostrogoth », il l'adopte comme habitation flottante quasi permanente jusqu'à la fin de 1931... Il emmène naviguer l'« Ostrogoth » en Belgique, aux Pays-Bas, en Allemagne... un bateau de ligne régulière le conduit jusqu'en

⁵ Pierre DELIGNY, « Les bottes de sept lieux. Sept promenades dans le Paris réel et imaginaire de Georges Simenon », in *Traces*, n° 7, 1995, pp. 89 sq. L'arrivée à Paris, gare du Nord, en décembre 1922, est traitée aux pp. 90-96.

⁶ Jean DU PERRY, *Le Roman d'une dactylo*, Paris, Ferenczi, « Le Petit Livre », 623, s.d. [1924].

⁷ Pierre DELIGNY, « Les affres et les joies d'un chronobiographe », in *Traces*, n° 5, 1993, pp. 127 sq., et plus particulièrement pp. 136-137. Lire aussi en complément, in *Traces*, n° 7, *art. cit.*, la note 37, pp. 100-101, et ici même, Claude MENGUY, « Simenon : "Sites classés" », pp. 197-199.

Laponie, d'où il rapporte un reportage⁸... Sur l'«Ostrogoth», il continue d'écrire ses romans populaires... Et voilà qu'au printemps de 1930, à Morsang-sur-Seine, il ose son tout premier «Maigret», *Pietr-le-Letton*⁹, qu'il veut signer Simenon enfin. Encore faut-il l'éditer ! Il propose à son éditeur Arthème Fayard l'idée d'une collection de romans policiers avec Maigret comme héros récurrent ; Arthème n'y croit pas trop, mais finit par se laisser convaincre, à deux conditions impératives : 1) que son auteur lui en fournisse cinq ou six d'avance, et alors il veut bien lancer les deux premiers (ce lancement se fera en février 1931, à son retour de Concarneau donc, au fameux «Bal Anthropométrique» de la Boule Blanche à Montparnasse) ; 2) que Sim lui livre au plus vite les deux ou trois romans populaires dus par contrat et sur lesquels il a d'ailleurs touché une avance !

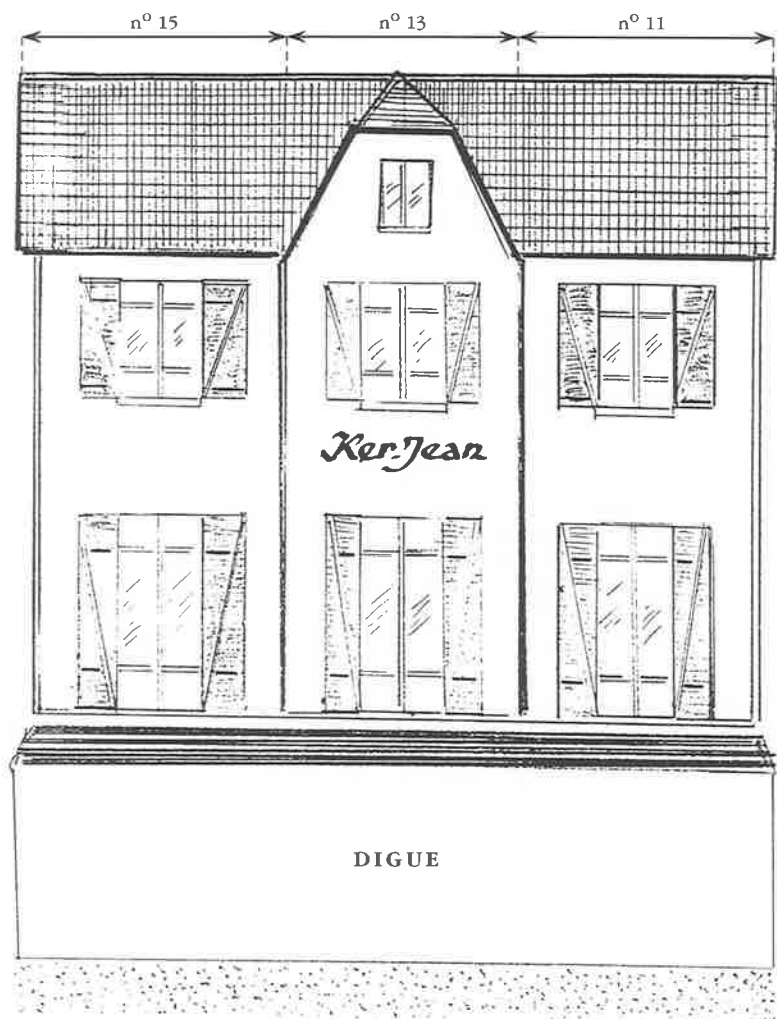
Et voilà notre Sim coincé : il n'a que trois «Maigret» d'écrits, et de plus il est en dette de deux ou trois romans populaires ; donc, cinq ou six romans à «pondre» au plus vite. Pour venir à bout de cette «mission impossible», il lui faut trouver un coin tranquille, loin surtout de la fureur parisienne... Pourquoi choisit-il justement la Bretagne, qu'il ne connaît pas encore ? Mystère ! Mais pourquoi pas la Bretagne, après tout, d'où est originaire un de ses lointains ancêtres, à ce qu'on lui a dit !... Qui lui a donné l'idée de Concarneau ? Mystère ! un ami parisien peut-être, qui aurait passé des vacances aux Sables-Blancs ? Ou peut-être est-il tombé tout bêtement sur une réclame comme j'en ai trouvé dans un journal de l'époque : «Horlogerie-Bijouterie-Orfèvrerie A. GLOAGUEN (Articles de chasse/Machines à coudre «Excelsior»), 10, Quai d'Aiguillon, Concarneau — **Villas meublées à louer aux Sables-Blancs** — » !

Toujours est-il que voilà Sim qui débarque aux Sables-Blancs avec armes et bagages, épouse, machine à écrire et... Olaf, son «grand danois ardoisé, qui mesurait 75 cm au garrot» (à relire les divers journaux et mémoires de Simenon, on apprend que ce grand gourmand d'Olaf aimait, en vrac, crème glacée, bonbons, biscuits secs, la viande aussi, mais adorait par-dessus tout le poisson, surtout «les harengs vivants qu'il avalait d'une bouchée» !)

⁸ Georges SIMENON, *Ecales nordiques*, 12 articles dans *Le Petit Journal*, du 1^{er} au 12 mars 1931/repris in *Œuvres complètes*, op. cit., t. III, pp. 577-627.

⁹ Georges SIMENON, *Pietr-le-Letton*, Paris, Arthème Fayard, 1931/*Œuvres complètes*, op. cit., t. I/*Tout Simenon*, t. 16/Pocket, 1345... Notre auteur a toujours affirmé mordicus que c'était ce *Pietr-le-Letton* qu'il avait écrit à Delfzijl (Pays-Bas) à l'automne de 1929. À propos des date et lieu les plus hautement probables de rédaction de ce premier «Maigret signé Simenon», lire, de Claude MENGUY et Pierre DELIGNY, «Les vrais débuts du commissaire Maigret», in *Traces*, n° 1, 1989, pp. 27 sq.

Toute la tribu s'installe dans la grande villa toute neuve (elle date de 1928), dont Albert Gloaguen lui a loué une partie. Il faut dire que la villa est grande, douze pièces réparties en trois logements, chacun étant dédié à l'un des trois fils de l'horloger : Albert, Jean et Jacques. La partie centrale — et dominante — étant à Jean, la villa fut baptisée « Ker-Jean » (voilà qui



(Dessin de Claude Menguy.)

La villa, qui appartenait à Albert Gloaguen, horloger-bijoutier à Concarneau, était divisée en trois parties, dont chacune portait le prénom d'un de ses enfants (Albert, Jean et Jacques). La partie avancée du centre ayant été attribuée à Jean, c'est l'ensemble de la villa qui fut dénommé « Ker-Jean » ; c'est ce tiers central que les Simenon ont loué à l'automne de 1930.

n'est qu'à demi breton, et «Ker-Yann» eût été mieux!) Je tiens tous ces renseignements de l'ami Menguy, «mousquetaire de Simenon» lui aussi et grand enquêteur — j'allais dire «inquisiteur»! — spécialiste des recherches «sur le terrain», recherches portant sur les maisons, hôtels, localités où Simenon a habité ou simplement écrit ne serait-ce qu'un roman... et il y en a plus de cinquante de par le monde!



(Cliché Claude Menguy.)

La villa «Ker-Jean», 11-13-15 avenue des Sables-Blancs à Concarneau, vue ici de la plage dans son état actuel (à noter que la terrasse surélevée devant la partie médiane n'existait pas à l'époque de Sim, en 1930).

C'est ainsi que, dès 1985, notre grand inquisiteur a cherché à identifier / localiser la fameuse villa louée par Sim 55 ans plus tôt... et il eut beaucoup



▲.63 CONCARNEAU.

La Plage des Sables Blancs

(Coll. Claude Menguy.)

À gauche, au premier plan, l'hôtel des Sables-Blancs; au fond au centre de cette carte d'époque, on peut distinguer la villa « Ker-Jean ».

de chance, puisque dès cette première visite aux Sables-Blancs à la recherche d'éventuels témoins survivants de l'époque 1930–1931, il tomba sur... le facteur, qui s'écria : « Une personne d'un certain âge ayant vécu par ici en 1930? Allez donc voir Jeanne Mathieu! C'est tout à côté, au 41, la petite maison avec un jardinet »¹⁰. Et cette Jeanne Mathieu, une alerte septuagénaire, de lui confier quelques minutes plus tard : « Bien sûr que je me souviens de M. Georges Sim et de sa femme! C'est moi qui étais chargée de faire le ménage dans les deux villas que M. Gloaguen louait aux Sables-Blancs... Je revois encore M. Sim qui, derrière sa fenêtre, était toujours à taper à la machine! »... et Jeanne Mathieu de préciser : « La villa que vous cherchez, c'est celle qui est juste en face du café "Kraign'Chacott" qui est tenu par la famille Lancien ». (Eh oui! c'est bien la villa qui porte les numéros 11-13-15 avenue des Sables-Blancs).

Et puis nous disposons d'une lettre toute récente de M. Albert Gloaguen, « Albert II » en quelque sorte puisque c'est l'un des trois fils de

¹⁰ Aujourd'hui, la « petite maison avec jardinet » a disparu, et Jeanne Mathieu n'est plus de ce monde.

l'Albert qu'a connu Georges Sim (et c'est son fils — Albert aussi, je dirai donc « Albert III Gloaguen » ! — qui tient aujourd'hui l'horlogerie-bijouterie de famille). Dans sa lettre à Menguy en juin dernier, Albert II — aujourd'hui retiré sur l'île de Ré — nous confirme tout ce que nous savions et nous précise d'autres points : « G.S. occupait en effet la partie centrale de la villa [...] La villa donnait [et donne toujours] directement sur la plage, à environ trois mètres au-dessus du niveau du sable [...] Il est exact que G.S. avait une machine à écrire, et même une secrétaire [ça, nous ne le savions pas !], M^{lle} Annick Garrec, que nous avons perdue de vue... » Et plus loin : « Quant à Marie [ou Jeanne, ou Jeanne-Marie], ni ma sœur ni moi ne nous rappelons son nom de famille, mais [nous nous souvenons] d'elle. Elle était femme de ménage et entretenait plusieurs villas dans ce quartier. Mon père étant aussi agent de location l'employait régulièrement... » Et enfin ce souvenir vécu et charmant : « Né en 1918, j'avais treize ans et Rolla [lire : Olaf] était mon compagnon de jeu. Je le vois encore — blanc et noir, et non jaune — ouvrir la porte de "Ker-Jean" d'un coup de museau et, une fois entré, repousser la porte et tenter de la fermer, ce qu'il ne réussissait pas toujours ! [...] Je me souviens que j'allais pêcher pour lui des crevettes grises qu'il adorait... »

Enfin, autre recoupement historique, nous avons le témoignage d'un autre enfant du pays, Emmanuel Allot, qui lui aussi avait 12–13 ans en 1930–1931. Journaliste et romancier concarnois, il est plus connu ailleurs sous son nom de plume de François Brigneau ; et, neveu par sa mère d'Albert I^{er} Gloaguen, il se trouve être le cousin d'Albert II. Or, voici ce qu'il écrit en 1968 dans un article de *Télémagazine* publié à l'occasion de la diffusion du *Chien jaune* à la télévision :

J'ai raconté, ici même, comment Simenon avait été à l'origine de ma « vocation ». Il avait loué, près de Concarneau, au lieu-dit « Les Sables-Blancs », une villa qui appartenait à l'un de mes oncles. Un jeudi, par la porte-fenêtre de la véranda, je l'avais vu, vêtu d'un pull à col roulé, qui tapait à la machine. Il y avait, à ses côtés, des pipes et une bouteille de vin blanc. Près de lui se tenait un **chien-loup** [*sic* ; Olaf ne serait pas content s'il lisait ça !]

Quelque trente-cinq ans après, l'image n'a pas jauni dans ma mémoire. Je me souviens du vent qui faisait frissonner les tamaris, de la mer grise, très basse, qui découvrait la plage marbrée de reflets, des oiseaux dans le ciel pommelé.

De l'autre côté de la route, des lavandières chantaient en tapant sur leurs paquets de linge. Figé, le cœur battant, je regardais un homme qui faisait ce que je rêvais de pouvoir faire un jour : **ÉCRIRE!**¹¹

¹¹ François BRIGNEAU, « Combien j'aurais aimé que *Le Chien jaune* fût tourné à Concarneau ! », *Télémagazine*, 24 février 1968, p. 22.

III

ARRIVONS au *Chien jaune*¹², écrit en mars 1931, où Simenon campe magistralement, tout au long du roman, le décor de Concarneau en hiver, tel qu'il l'avait connu et « enregistré » quelques mois plus tôt... Il ne faut pas s'étonner d'une telle maîtrise, prometteuse d'une grande œuvre future : souvenons-nous que, sous plus d'une quinzaine de pseudonymes, voilà sept ans qu'il « se fait la plume » en écrivant près de deux cents romans populaires et d'aventures, romans où certes règne le plus souvent un style par trop riche et fleuri (il fallait bien flatter le goût du lectorat populaire auquel ils s'adressent!), mais où de temps en temps point déjà le regard acéré, l'économie des moyens d'expression, le sens aigu de l'observation des lieux et des gens. Si vous voulez, le jeune Sim, sept ans durant, a « fait ses gammes » ; à présent, dans ce *Chien jaune* notamment, il « compose »... il mérite déjà ce que Marcel Aymé dira plus tard de lui (dans une préface à une réédition du *Chien jaune* justement) : « Maître absolu de sa création romanesque [...] c'est avec une remarquable discrétion qu'il s'applique à ne pas abuser de sa toute-puissance, sachant bien que de tels excès n'ont d'autre résultat que celui de desservir la vérité »¹³... la vérité des descriptions et de l'atmosphère des lieux y compris.

Qu'on en juge par l'extraordinaire démarrage du roman, et dites-moi si les toutes premières lignes du chapitre I^{er}, « Le chien sans maître », ne constituent pas le texte « à la Flaubert » d'une magnifique dictée :

¹² Georges SIMENON, *Le Chien jaune*, Paris, Arthème Fayard, 1931/*Œuvres complètes*, op. cit., t. II/*Tout Simenon*, t. 16/Pocket, 1330... *Le Chien jaune* a été écrit, peu après le séjour de Simenon à Beuzec-Conq-Concarneau (mars 1931), au château-hôtel « la Michaudière » à Guigneville-sur-Essonne (Seine-et-Oise, aujourd'hui Essonne).

N.B. Attention ! Ne pas confondre avec une nouvelle au titre identique, *Le Chien jaune* (la septième des *Treize Énigmes*), écrite place des Vosges deux ans plus tôt, et qui a été publiée pour la première fois dans le magazine *Détective* le 24 octobre 1929 (Fayard, 1932/*Œuvres complètes*, t. VI, pp. 157-164/*Tout Simenon*, t. 18, pp. 40-45). Cette courte nouvelle, dont le cadre est un village en -heim des environs de Mulhouse, n'a rien à voir avec le roman concarnois, sauf que comme lui elle se passe en novembre. Certes, on y entend hurler un chien mystérieux que nul ne connaît, que nul n'a même jamais vu, sauf un unique témoin : « C'est un grand chien jaune, aux poils hirsutes, à la voix rauque, aux yeux phosphorescents »... Il ne faut pas moins de six crimes en quelques semaines avant que G 7 ne finisse par comprendre que ce chien « d'un si beau jaune » est... une invention de l'assassin, **un chien qui n'existe pas !** Voilà bien une différence essentielle avec notre chien jaune à nous...

¹³ Marcel AYMÉ, préface au *Chien jaune*, rééd. Pocket, 1330, p. 8.

Vendredi 7 novembre. Concarneau est désert. L'horloge lumineuse de la vieille ville, qu'on aperçoit au-dessus des remparts, marque onze heures moins cinq.

C'est le plein de la marée et une tempête du sud-ouest fait s'entrechoquer les barques dans le port. Le vent s'engouffre dans les rues, où l'on voit parfois des bouts de papier filer à toute allure au ras du sol.

Quai de l'Aiguillon [*sic!* dans la réalité quai d'**Aiguillon**¹⁴], il n'y a pas une lumière. Tout est fermé. Tout le monde dort. Seules les trois fenêtres de l'hôtel de l'Amiral, à l'angle de la place et du quai, sont encore éclairées. [...] dans le bassin, un caboteur qui, l'après-midi, est venu se mettre à l'abri. Personne sur le pont. Les poulies grincent et un foc mal cargué claque au vent. Puis il y a le vacarme continu du ressac, un dé clic à l'horloge, qui va sonner onze heures.¹⁵

D'autres notations vont nous confirmer que nous sommes bien en hiver, que la tempête fait rage, ou que la pluie s'obstine. Ainsi, toujours chapitre I^{er} : « La tempête n'avait pas cessé. Certaines bourrasques faisaient crever sur la ville de gros nuages qui tombaient en pluie glacée. Aucun bateau ne sortait du port et on parlait d'un vapeur en difficulté au large des Glénan »¹⁶. Chapitre II : « Il pleuvait. Les rues étaient pleines d'une boue noire. Le vent agitait les persiennes du premier étage [de l'hôtel] »¹⁷. Plus loin : « Il pleuvait toujours. Très loin ululait la corne de brume d'un bateau qui devait chercher l'entrée du port »¹⁸. Le lendemain matin, de sa fenêtre de l'hôtel de l'Amiral, Maigret « avait aperçu le port désert [on est dimanche], où une grue solitaire déchargeait un bateau de sable. Dans les rues, quelques parapluies, des cirés fuyant au ras des maisons »¹⁹. Un peu plus tard dans la matinée, chapitre III, « Maigret regarda à travers les vitres [du café]. Il ne pleuvait plus, mais [...] le vent continuait à souffler avec violence. Le ciel était d'un gris livide. Des gens revenaient de la messe. Presque tous avaient *Le Phare de Brest* à la main »²⁰... *Le Phare de Brest* dont la manchette en caractères gras titre ce matin : « La peur règne à Concarneau ! » Et c'est vrai : « Ce soir-là, ce fut le désert, et un silence de mort. On eût dit que tous les promeneurs s'étaient donné le mot. En moins d'un quart d'heure, les rues

¹⁴ Voir note 69, p. 257.

¹⁵ Georges SIMENON, *Le Chien jaune*, *op. cit.* (Pocket, 1330), pp. 11-12.

¹⁶ *Id.*, p. 17.

¹⁷ *Id.*, p. 29.

¹⁸ *Id.*, pp. 32-33.

¹⁹ *Id.*, p. 34.

²⁰ *Id.*, p. 46.

se vidèrent, et quand des pas résonnaient c'étaient les pas précipités d'un passant anxieux de se mettre à l'abri chez lui»²¹. Plus loin, chapitre IV : «Dehors, la nuit noire, avec un rayon de lune qui soulignait le romantisme d'un ciel chargé de lourds nuages au lieu de l'éclairer. Et cette boue qui collait à toutes les chaussures, car Concarneau ne connaît pas encore les rues pavées!»²² (J'ai pu constater qu'aujourd'hui votre voirie était bien améliorée!...) Le lendemain matin, lundi 10 novembre par conséquent, et chapitre V, «Il faisait plus froid que les jours précédents. La pluie trouble ressemblait à de la neige fondue [...] Sous les yeux du commissaire [qui achève de se raser à la fenêtre], la place était encombrée par le marché hebdomadaire. Sur le terre-plein, il y avait une cinquantaine d'étals, avec des mottes de beurre, des œufs, des légumes, des bretelles et des bas de soie. À droite, des carrioles de tous modèles stationnaient et l'ensemble était dominé par le glissement ailé des coiffes blanches aux larges dentelles. Mais on devinait que ce marché n'avait pas son animation habituelle. Les gens parlaient bas. Des paysans semblaient inquiets des nouvelles qu'ils apprenaient...»²³

Tout ceci n'est pas bien gai, me direz-vous, ni bien engageant pour les touristes! Mais nous sommes en novembre, tonnerre de Brest!... Et vous noterez, chapitre IX, qu'il sait aussi faire beau en hiver à Concarneau : ce matin-là (mardi 11), «la détente était générale. Cela tenait peut-être au temps qui, tout à coup, s'était mis au beau. Le ciel semblait lavé tout fraîchement. Il était bleu, d'un bleu un peu pâle mais vibrant, où scintillaient de légères nuées. Du fait, l'horizon était plus vaste, comme si on eût creusé la calotte céleste. La mer, toute plate, scintillait, plantée de petites voiles qui avaient l'air de drapeaux épinglés sur une carte d'état-major. C'est qu'il ne faut qu'un rayon de soleil pour transformer Concarneau, car alors les murailles de la vieille ville, lugubres sous la pluie, deviennent d'un blanc joyeux, éclatant»²⁴. Et, quelques lignes plus bas, cette notation impressionniste sonore : «Dans une cour d'école, quelque part, vibrait une rumeur de récréation»²⁵ (tiens? entre nous, c'est bien étonnant pour un four férié : le 11 novembre, il n'y a pas école!... lorsque le correcteur que j'étais faisait remarquer à Georges Simenon ce genre d'anomalie — elles fourmillent dans

²¹ *Id.*, p. 57.

²² *Id.*, p. 67.

²³ *Id.*, p. 77.

²⁴ *Id.*, p. 141.

²⁵ *Id.*, p. 142.

son œuvre, mais qui s'en aperçoit?! —, il me répondait qu'il était désolé, mais que si longtemps après et à son âge, il n'avait pas vraiment ni le courage ni l'envie de replonger dans ses 192 romans et ses 150 nouvelles pour y gommer de telles petites erreurs et en réécrire des passages entiers!²⁶) Et puis, un peu plus tard dans la journée, « quand [Maigret] arriva devant la porte de la gendarmerie, surmontée du clair drapeau français, il nota que l'atmosphère, par la magie du soleil, des trois couleurs, du mur ruisselant de lumière, avait une allégresse de 14-Juillet »²⁷. Voilà donc tout de même une ambiance de jour de fête !

²⁶ Et pourtant, dans une lettre du 17 septembre 1950 à Robert Vouin, « Simenon n'exclut pas qu'un jour, quand il serait trop vieux et qu'il n'aurait plus rien à écrire, il reprendrait toute son œuvre et la passerait au peigne fin. Il n'en fera rien, mais l'intention était louable » (Pierre ASSOULINE, *Simenon* [édition revue et augmentée], Paris, « Folio », 2797, 1996, p. 850).

De cette biographie d'Assouline, il faut, dans le chapitre 19, « Le style, c'est le rythme », lire les pp. 839–850, entièrement consacrées aux difficiles problèmes de correction. Ainsi, p. 839 : « Simenon a horreur de corriger un roman. Aussitôt achevé, il voudrait l'oublier, l'abandonner à l'éditeur, l'imprimeur, au critique, au public afin de lui laisser vivre sa vie autonome. Il le prend en grippe [...] Rien ne l'indispose comme d'avoir à revivre une histoire qu'il croyait avoir évacuée ».

À propos de ses homériques démêlés épistolaires avec Doringe, sa correctrice attirée, je ne résiste pas au plaisir de citer ce qu'il en écrivait à Sven Nielsen, son éditeur : « Elle m'en veut de ne pas encore avoir appris les mots qui prennent deux *n*, ou deux *r*, sans se douter que, si je le savais, je serais sans doute correcteur au lieu de m'obstiner à essayer d'écrire des romans [...] En moyenne, je n'accepte qu'une sur dix des corrections de Doringe. Sinon, mon style serait aussi plat que le sien » (lettres des 27 juin 1962 et 28 mars 1963, citées in *Simenon*, *op. cit.*, p. 847). Mais loin de lui en vouloir, Doringe, « cette chère vieille enfant », lui restera fidèle... jusqu'à l'article de la mort, c'est le cas de le dire : en juillet 1964, à l'âge de 83 ans, elle n'a qu'un souci, achever de sa propre main la correction du dernier manuscrit envoyé par Simenon, *Maigret se défend*... Mais, à bout de forces, elle se résigne à faire venir le curé de Meximieux, la paroisse voisine, non pour la confession ou l'extrême-onction, mais pour l'aider dans cette « extrême-correction » ! Ainsi, Doringe meurt l'âme en paix. (*Op. cit.*, p. 849).

Pour en finir avec ce domaine des corrections, voici ce que Simenon m'écrivait le 23 mai 1967 : « Mon cher Deligny [...] Il y a en effet de nombreuses coquilles (et lapsus) dans mes livres, et elles ne sont pas toutes imputables au typographe. En effet, un roman terminé, je consacre trois jours environ à la toilette du manuscrit, toilette qui, par le fait, ne peut être parfaite. Ensuite, plus tard, je suis incapable de me relire, même partiellement, car ce roman m'est devenu en quelque sorte étranger. Peut-être aussi, si je revoyais moi-même les épreuves, serais-je tenté de tout changer... ou de tout jeter au panier ! Voilà ! vous connaissez mon petit secret... » Et, cinq ans plus tard, trois mois tout juste après avoir écrit *Maigret et Monsieur Charles* (le tout dernier roman de sa carrière, mais il ne le sait pas encore), il m'écrivait le 29 mai 1972 : « Non, je n'ai pas le courage de voir les corrections que vous pourriez faire [dans tous mes romans]. Or je tiens à ce que mes textes restent mes textes originaux, même mes bavures [...] P-S. Bien entendu, les fautes d'orthographe, de frappe et les fautes d'imprimerie seront corrigées » (réf. : *Simenon et ses correcteurs. Petit essai sur la déontologie du métier de correcteur éditorial* [non publié]).

²⁷ Georges SIMENON, *Le Chien jaune*, *op. cit.*, p. 149.



(Coll. Fonds Simenon.)



(Coll. Fonds Simenon.)

Photos prises par Simenon à Concarneau.

*

* *

Aujourd'hui encore, le promeneur, son chien jaune en laisse — oh ! pardon ! — le lecteur, son exemplaire du *Chien jaune* en main, pourrait utiliser le roman comme guide touristique de la ville. Ainsi, tenez : « Maigret s'était arrêté face au port, à cinquante mètres de l'hôtel de l'Amiral. Des bateaux rentraient, laissaient tomber leur voile brune en contournant le môle, se poussaient lentement à la godille [...] Maigret semblait ravi de contempler le panorama du petit port, la pointe du Cabélou, à gauche, avec son bois de sapins et ses avancées rocheuses, la balise rouge et noire, les bouées écarlates marquant la passe jusqu'aux îles Glénan que la grisaille ne permettait pas d'apercevoir »²⁸ (chapitre VI). Ou alors, chapitre IV, la ville close (que jadis on appelait plutôt la ville dorée) : « Maigret traversa le pont-levis, franchit la ligne des remparts, s'engagea dans une rue irrégulière et mal éclairée. Ce que les Concarnois appellent la ville close, c'est-à-dire le vieux quartier encore entouré de murailles, est une des parties les plus peuplées de la cité »²⁹ (aujourd'hui encore, même s'il s'agit à présent d'une population essentiellement touristique !...) Et puis, chapitre V, vous apercevez « le bac qui fait la navette entre le Passage et la vieille ville »³⁰... Allons voir plus loin, en amont : « Au-delà du bassin, où des bateaux tiraient sur leur ancre, Maigret trouva l'entrée de la rivière Saint-Jacques, tout au bout de la ville, là où les maisons se raréfient pour faire place à des chantiers navals. On voyait des bateaux inachevés sur le quai. De vieilles barques pourrissaient dans la vase. À l'endroit où un pont de pierre enjambe la rivière qui vient se jeter dans le port, il y avait un groupe de curieux... »³¹ (chapitre III). Ici, effectivement, une curiosité dans le texte : ce que Simenon appelle « rivière Saint-Jacques » me semble être en fait le Moros, n'est-ce pas ? Quant au « pont de pierre » évoqué (aujourd'hui remplacé par un ouvrage moderne en béton), c'est bien le pont du Moros, non ? Mais là, rien à redire à cette « rivière Saint-Jacques » de Simenon : c'est le droit de tout romancier de modifier à sa guise les toponymes réels...

Sortons de Concarneau, voulez-vous, toujours avec le « guide Simenon » sous le bras. Chapitre V, intitulé « L'homme du Cabélou » :

²⁸ *Id.*, pp. 100 et 101.

²⁹ *Id.*, p. 61.

³⁰ *Id.*, p. 90.

³¹ *Id.*, pp. 47-48.

Où sommes-nous ?

— « Nous venons de quitter la ville... À partir d'ici, la côte est à peu près déserte... Il n'y a que des rochers, des bois de sapins, quelques villas habitées l'été par des gens de Paris... C'est ce que nous appelons la pointe du Cabélou [...] Nous arrivons à l'ancien poste de veille du Cabélou... Vous voyez cette construction carrée, en pierre de taille, sur la dernière avancée de roche?... Elle date de la même époque que les fortifications de la vieille ville... Venez par ici... Il y a très longtemps, un gardien vivait ici, comme qui dirait un veilleur, dont la mission était de signaler les passages de bateaux... On voit très loin... On domine la passe des Glénan, la seule qui donne accès à la rade [...] »

Maigret regarda l'Océan gris à travers les meurtrières. Des petits bateaux à voile se faufilaient entre la pointe du Cabélou et un écueil que le ressac laissait deviner, viraient de bord et allaient mouiller leurs filets à moins d'un mille.³²

Et si on terminait la visite par la plage et le quartier des Sables-Blancs ? Simenon connaît bien, il y a vécu plusieurs mois, peu de temps avant d'écrire *Le Chien jaune*... Alors, il y emmène son commissaire Maigret :

La plage des Sables-Blancs, bordée de quelques villas [...], s'étire entre deux pointes rocheuses, à trois kilomètres de Concarneau.

Maigret et son compagnon pataugèrent dans le sable couvert de goémon, regardèrent à peine les maisons vides aux volets clos. Au-delà de la plage, le terrain s'élève. Des roches à pic couronnées de sapins plongent dans la mer.

Un grand panneau : « **Lotissement des Sables-Blancs** ». Un plan, avec, en teintes différentes, les parcelles déjà vendues et les parcelles disponibles. Un kiosque en bois : « **Bureau de vente des terrains** ». Enfin, la mention : « En cas d'absence, s'adresser à M. Ernest Michoux, administrateur ».

L'été, tout cela doit être riant, repeint à neuf. Dans la pluie et la boue, dans le tintamarre du ressac, c'était plutôt sinistre. Au centre, une grande villa neuve, en pierres grises, avec terrasse, pièce d'eau et parterres non encore fleuris... Plus loin, les ébauches d'autres villas : quelques pans de murs surgissant du sol et dessinant déjà les pièces... [...] Au sommet de la falaise, un hôtel, ou plutôt un futur hôtel, inachevé, aux murs d'un blanc cru, aux fenêtres closes à l'aide de planches et de carton.³³

Manifestement, Simenon, pour dépeindre ce décor, n'a eu qu'à faire appel à des souvenirs qui, en mars 1931, sont vieux d'à peine deux mois !

³² *Id.*, pp. 85, 86 et 90.

³³ *Id.*, pp. 38-39.

IV

ET SI L'ON ESSAYAIT à présent de résoudre l'énigme du « chien jaune » ! Ce qui nous amène à poser deux questions : « Pourquoi ce chien ? » et « Pourquoi jaune ? »

Apparemment, les critiques littéraires de 1931, pas plus que les critiques de cinéma de 1932, n'y ont rien compris et se demandent ce que ce chien, ce chien jaune, venait faire dans cette histoire, et pourquoi en prime il avait droit au « rôle-titre » ! « Quel est le lien entre ces crimes et le mystérieux chien jaune qui rôde dans la ville ? » s'interroge l'un d'eux.

Toutefois, dans les *Cahiers de la Cinémathèque* — mais c'est en 1981 il est vrai —, Marie Quéralt souligne fort pertinemment : « Quant au chien jaune, prétexte à la venue de Maigret, ses quelques apparitions, liées aux étranges crimes qui se succèdent, font de lui **un être de mauvais augure** »³⁴.

Il suffit de lire entre les lignes (mais les critiques lisent-ils bien les livres ou regardent-ils bien jusqu'au bout les films dont ils parlent ?!) Dès

³⁴ « Un être de mauvais augure », symbole du malheur... J'en étais là de mes réflexions lorsque je m'avisai que sur mon exemplaire de *Zone mortuaire* (de KELT & MONTSERRAT, Paris, Gallimard-N.R.F., « Série noire », 2455, 1997 [KELT = **K**ompagnie des **É**crivains de **L**orient]), Ricardo Montserrat, un des participants au 4^e Festival du Polar, avait déposé une dédicace en forme de message : « **Le chien est le symbole de la Mort en Bretagne...** » !

Fort de cette révélation, j'ai attentivement consulté *La Légende de la Mort*, passionnant ouvrage d'Anatole LE BRAZ (Coop Breizh/Jeanne Laffitte, 1994), plein de contes, d'intersignes, de témoignages et de récits recueillis en Armor et en Argoat... Et, à plusieurs reprises, j'y ai vu apparaître **un chien**, généralement **noir**, toujours associé à quelque représentation de la Mort (*l'Ankou*), ou à la mort elle-même (p. 166, par exemple, **une chienne** expire en même temps que son maître)... Page 71, **des chiens** se mettent à hurler lamentablement à l'approche d'une charrette, car il s'agit de *Karrik ann Ankou* (la charrette de la Mort)... Page 407, une strophe de complainte dit ceci : « Du seuil de la maison il partit / devant la porte de la cour il mourut / **Deux chiens** étaient à ses côtés / chose mystérieuse à comprendre ! »... Page 421, rencontre avec « un énorme **chien noir** [qui] trottait dans la boue mais [qui], en dépit de sa lourdeur, n'y laissait aucune empreinte visible : c'était une âme méchante (*eun inè drouk*) que l'on conduisait au Ménez-Aré (montagne d'Arrée) »... Plus loin dans ce chapitre « Conjurations et conjurés », voici d'autres **grands chiens noirs**, qui sont en réalité des « âmes mauvaises de conjurés »...

Enfin, dans le chapitre « Avant la mort », le conte de « la femme aux deux chiens » (pp. 64–66) nous présente un **chien noir** qui veut tuer la femme qu'il poursuit et que seul un calvaire fait fuir, mais aussi un chien blanc compatissant qui reste seul auprès d'elle et lui lèche ses blessures.

N.B. Ce livre m'ayant laissé sur ma faim, je lance un « appel à témoins » auprès de mes lecteurs bretons et celtiques, et généralement à toutes personnes susceptibles de m'en apprendre davantage sur ce symbole de « **CHIEN = MORT en BRETAGNE** ».

sa première apparition, au chapitre I^{er} intitulé « Le chien sans maître », on comprend que « dans l'atmosphère du drame, ce chien a quelque chose d'inquiétant. Peut-être sa couleur, d'un jaune sale ? Il est haut sur pattes, très maigre [avec une] grosse tête »³⁵... Et, au chapitre III, le reporter du *Phare de Brest* le souligne : « Le trouble est particulièrement jeté dans la population par la mystérieuse présence d'un chien jaune **que nul ne connaît, qui semble n'avoir pas de maître, et que l'on rencontre à chaque nouveau malheur** »³⁶.

Eh oui ! la présence du chien jaune aux tournants de l'action apparaît comme le **motif symbolique** de la peur malade qui s'installe et règne sur la ville.

*

* *

Mais pourquoi **jaune**, ce chien³⁷ ? Mon ami Menguy, grand bibliographe devant l'Éternel, a sa petite idée là-dessus — qu'il me permettra de vous livrer — depuis qu'il s'est avisé qu'en 1930, les éditions Jules Tallandier avaient réédité les albums illustrés pour enfants de Benjamin Rabier, vous savez, ce dessinateur humoriste puis animalier à qui l'on doit de surcroît la fameuse « Vache qui rit ». Or, l'un de ces albums s'intitulait *Les Contes du Chien jaune*... et Tallandier était l'un des éditeurs de « Simenon-avant-Simenon »... Alors, il s'agirait d'un clin d'œil entre confrères ? Sim n'a-t-il pas déjà, dans ses années d'apprentissage, largement puisé dans la littérature enfantine pour le choix de certains de ses pseudonymes de conteur : Bobette, Miquette, Kim, Trott, Poum et Zette, Plick et Plock...

³⁵ Georges SIMENON, *Le Chien jaune*, op. cit., p. 15.

³⁶ *Id.*, p. 45.

³⁷ Signalons ici une hypothèse hardie émise par un auditeur de notre causerie — un ancien navigateur au long cours, aujourd'hui pilote en basse Seine — qui nous écrit ceci : « À Concarneau, j'ai toujours connu cette expression "chien jaune" pour qualifier quelqu'un de "très porté sur la chose". D'ailleurs en parlant d'un coureur de jupons, on disait souvent : "C'est un vrai chien jaune", ou, plus vulgairement mais non moins explicitement : "Il est du cul comme un chien jaune !" Je ne pourrai malheureusement pas vous dire si cette expression est antérieure ou postérieure à [la venue à Concarneau de] Simenon... Mais je reste intimement persuadé qu'il y a une certaine relation entre les deux » (Alain BACCON, lettre en date du 23 mars 1998).

Pourquoi pas ? Il convient toutefois de noter, d'une part que la sexualité a peu de place dans notre roman du *Chien jaune*, et d'autre part que Simenon ne connaissait pas Concarneau lorsqu'en 1929 déjà, il a intitulé *Le Chien jaune* une courte nouvelle (voir N.B. de la note 12, p. 237).

Quant à moi, je me dis qu'il est bien possible, la couleur mise à part, que notre auteur ait voulu, comment dire ?, « faire une fleur » à son propre chien, « l'amateur de crevettes grises », qui — ne l'oublions pas — l'accompagnait aux Sables-Blancs ! Oh ! bien sûr, Olaf était un danois *ardoisé*, mais enfin il existe des danois *fauves* (à masque noir), et aussi des danois *bringés* (robe **jaune** marquée de zébrures noires ... or, quand on regarde certaines photos d'Olaf !) Quoi qu'il en soit, réjouissez-vous, ô vous les « Chiens jaunes » de Concarneau, que Simenon ait opté pour *Le Chien jaune* et non *Le Chien ardoisé*, ou *Le Danois bringé* ! Vous vous rendez compte ! On vous prendrait, avec un nom pareil, pour une Amicale d'éleveurs hautement spécialisés courant les concours canins !!!

Bon, soyons sérieux... Et n'oublions pas non plus que, dans deux romans d'aventures de 1928, *Le Désert du froid qui tue*³⁸ et *Le Lac d'angoisse*³⁹, Christian Brulls ou Georges Sim (c'est toujours lui !) avait déjà malicieusement introduit dans l'action un chien danois nommé ... « **Olaf** » ! Et citons encore *La Femme en deuil*⁴⁰, un roman sentimental et policier de l'année suivante, où les Protov possèdent un chien danois répondant lui aussi au nom d'**Olaf** ! Et cet Olaf-là a « une silhouette énorme et puissante. Sa gueule large ouverte eût pu broyer d'un coup de dents la tête d'un homme ».

Moi, je crois bien que Simenon a dû veiller personnellement à ce que, pour le tournage du film de Jean Tarride en 1932, on choisisse pour le rôle du « chien jaune », j'allais dire un acteur danois, eh oui ! un chien danois de belle taille, quelque chose comme « 75 cm au garrot »... une doublure d'Olaf, quoi !

(Je suis au regret de vous dire qu'il n'en a pas été de même à la télévision : pour la première version du *Chien jaune*, celle de 1968 en noir et blanc, Claude Barma a confié le rôle-titre à un bien petit chien qui, le pôvre, n'avait rien du tout de tragique ni d'inquiétant... Pour la deuxième version, celle de 1988 en couleurs, ce fut un berger picard pas très grand... Les productions Dune, avec Bruno Cremer dans le rôle de Maigret, n'ont pas encore réalisé *Le Chien jaune* : pourvu, nom d'un Olaf ! que le casting ne choisisse pas cette fois un king-charles ou un teckel !)

³⁸ Christian BRULLS, *Le Désert du froid qui tue*, Paris, Ferenczi, « Les Romans d'aventures », 48, 1928, p. 26.

³⁹ Georges SIM, *Le Lac d'angoisse*, Paris, Ferenczi, « Les Romans d'aventures », 57, 1928, p. 93.

⁴⁰ Georges SIM, *La Femme en deuil*, Paris, Tallandier, « Romans populaires » (Collection Rouge), 721, 1929, p. 65.

Et, pour clore ce chapitre animalier, sachez que, dans toute l'œuvre de Simenon (358 romans et nouvelles), *Le Chien jaune* est et restera le seul titre vraiment dédié à un animal (car, par exemple, le titre *Le Chat* est un symbole, et *L'Ours en peluche*, bien sûr, un surnom... tout comme *Monsieur La Souris*...).

V

ABORDONS maintenant ce fameux «*hôtel de l'Amiral*», nom inventé par Simenon en 1931. De cet «*Amiral*», si l'hôtel est redevenu le Grand Hôtel, il reste aujourd'hui du passage de Simenon cette enseigne du «*Bar de l'Amiral*», sis au rez-de-chaussée de l'hôtel, à l'angle de la place du marché (place Jean-Jaurès).



(Cliché Pierre Deligny, août 1997.)

Le Grand Hôtel aujourd'hui. Depuis l'époque du «*Grand Hôtel Le Clinche*», la façade a très peu changé, à une surélévation d'étage près (sept nouvelles fenêtres en mansarde). L'enseigne «*Bar de l'Amiral*» est un clin d'œil à la fiction simenonienne.



89 CONCARNEAU. — Hôtel de la Cléche et le quai d'Aiguillon — L.L.

(Coll. Claude Menguy.)

Voyons à quoi il ressemblait à l'époque. Le commissaire vient d'arriver de Rennes pour enquêter sur l'assassinat de Mostaguen :

Maigret s'installa naturellement à l'hôtel de l'Amiral, qui est le meilleur de la ville. Il était cinq heures de l'après-midi et la nuit venait de tomber quand il pénétra dans le café, une longue salle assez morne, au plancher gris semé de sciure de bois, aux tables de marbre, qu'attristent encore les vitraux verts des fenêtres.⁴¹

« L'Amiral » — l'hôtel ou le café — est cité plus de cinquante fois dans *Le Chien jaune*. C'est même le lieu de l'action de tout ou partie de neuf chapitres sur onze. On peut presque dire que notre Maigret y mène la quasi-totalité de son enquête. Marcel Aymé, dans sa préface à une réédition du roman, le dit fort bien :

Abrité derrière les vitres d'une salle de café, Maigret regarde courir le vent sur le port de Concarneau et, tout en fumant beaucoup de pipes, s'intègre sournoisement à la vie secrète d'un groupe de personnages familiers de l'établissement. Lorsqu'il a réussi à se mettre dans la peau d'un certain chien jaune qui a fourni le titre du roman, le problème se trouve résolu. C'est par une sorte d'osmose que les acteurs du drame lui ont livré leur secret.⁴²

⁴¹ Georges SIMENON, *Le Chien jaune*, *op. cit.*, p. 17.

⁴² Marcel AYMÉ, *art. cit.* (préface), p. 10.

En tout cas, et pendant les quatre jours qu'allaient durer l'enquête, les enquêtes sur les divers crimes, « on ne pouvait pas empêcher les journalistes de descendre à l'hôtel de l'Amiral, ni de s'installer dans le café, de téléphoner, de remplir la maison de leur agitation bruyante. Ils réclamaient de l'encre, du papier [...] Bref, c'était une sorte de quartier général »⁴³.

Signalons à présent que « l'Amiral » ne termine pas sa carrière avec *Le Chien jaune*. On le rencontre par cinq fois — oh ! brièvement — dans *Les Demoiselles de Concarneau*⁴⁴. Chapitre II, « Guérec passa devant l'hôpital, alla boire un verre au **Café de l'Amiral** qui était vide, et son entrée fit sursauter la patronne à moitié endormie à la caisse ; on n'allumait les lampes que quand il faisait tout à fait noir ; la patronne appela une serveuse en costume breton qui alla chercher une bouteille de bière à la cave »⁴⁵... Puis deux brèves citations chapitre III. Et, plus loin, « on était samedi ; il y avait cinéma sur la place et bal dans la ruelle, derrière le **Café de l'Amiral**, où Guérec n'était plus allé depuis la *vieille bistoire* »⁴⁶... Enfin, au dernier chapitre, les Guérec, qui déjà ont déménagé « à Plouay, à vingt kilomètres de Quimperlé, dans les terres » [et dans le Morbihan], vendent tout cette fois, avant d'aller s'expatrier à Rouen, puis à Versailles : « On pleura, le jour de la vente. C'est toujours triste. Pour se remettre, on commanda un bon dîner à **Hôtel de l'Amiral**... »⁴⁷

Non ! ce n'est pas un dîner d'adieu à l'« Amiral », ce n'est qu'un au revoir. Dans un roman écrit en Californie dix-huit ans plus tard, *L'Amie de Madame Maigret*⁴⁸, l'hôtel de l'Amiral réapparaît, mais sous un autre avatar ! Explication : au chapitre III, l'inspecteur Torrence téléphone à Maigret, de Concarneau :

Nous ne sommes pas en saison et la plupart des gens qui débarquent à Concarneau sont des habitants de la région ou des personnes qu'on connaît plus ou moins, des voyageurs de commerce [...] Attendez, patron ! [la petite dame au chapeau blanc] n'est pas descendue à l'hôtel. Vous connaissez l'**hôtel du Chien jaune**, au bout du quai ? Elle y a [seulement] dîné [avant de reprendre le train de 11 h 40].⁴⁹

⁴³ Georges SIMENON, *Le Chien jaune*, op. cit., pp. 66–67.

⁴⁴ Georges SIMENON, *Les Demoiselles de Concarneau*, Paris, Gallimard, 1936/*Œuvres complètes*, op. cit., t. 4/*Tout Simenon*, t. 19/Folio, 933.

⁴⁵ *Id.* (*Œuvres complètes*, t. 4), p. 360.

⁴⁶ *Id.*, p. 380.

⁴⁷ *Id.*, p. 449.

⁴⁸ Georges SIMENON, *L'Amie de Madame Maigret*, Paris, Presses de la Cité, 1950/*Œuvres complètes*, op. cit., t. XV/*Tout Simenon*, t. 4/Pocket, 3804.

⁴⁹ *Id.* (*Œuvres complètes*, t. XV), p. 52.

Et, sept ans plus tard, dans *Maigret s'amuse*⁵⁰, la double allusion est très claire :

En Bretagne, la petite troupe [de journalistes accompagnant l'avocat] avait envahi l'hôtel de l'Amiral, quai Carnot [*sic*; le quai Carnot est un peu plus en amont, mais Simenon écrit ceci à Cannes, et il n'a pas remis les pieds à Concarneau depuis... 25 ans! alors on ne va pas lui reprocher une erreur de... 250 m!], l'hôtel de l'Amiral que Maigret connaissait pour y avoir mené jadis une enquête qui avait fait un certain bruit...⁵¹

On ne saurait mieux dire, puisqu'on en parle encore aujourd'hui!

*

* *

Ce fameux hôtel, mythique et réel à la fois, un romancier contemporain et breton (qui est aussi un ami à moi) lui fait un clin d'œil dans son quatrième roman, *Marée blanche*⁵², où le lieutenant de police Mary Lester⁵³ mène son enquête à Concarneau. Or, chapitre IV :

La nuit était tombée, froide et humide [l'action se passe en décembre], sur le quai de l'Aiguillon [*sic*; *tu quoque*, comme Simenon!] [...] On

⁵⁰ Georges SIMENON, *Maigret s'amuse*, Paris, Presses de la Cité, 1957 / *Œuvres complètes*, op. cit., t. XX / *Tout Simenon*, t. 8 / Pocket, 3843.

⁵¹ *Id.* (*Œuvres complètes*, t. XX), p. 104.

⁵² Jean FAILLER, *Marée blanche*, « Une enquête de Mary Lester », 4, Quimper, Quadrisigne-Éd. A. Bargain, 1994; rééd. Éditions du Paléon, 1998.

⁵³ C'est en 1992 que Jean Failler a écrit la première enquête de Mary Lester, *Les Bruines de Lanester*... Depuis lors, cette jeune et dynamique lieutenant de police ne cesse de résoudre allègrement de sombres énigmes criminelles, dans des ports et autres lieux chaque fois différents, **mais toujours bretons** : *Les Diamants de l'Archiduc* à Quimper, *La Mort au bord de l'étang* au pays bigouden, *Le Manoir écarlate* près de Châteauneuf-du-Faou, *Boucaille à Douarnenez*, *L'Homme aux doigts bleus* à La Baule, *La Cité des dogues* à Saint-Malo, *On a volé la Belle Étoile* à Camaret, *Brume sous le grand pont* à Saint-Nazaire, *Mort d'une rombière* à l'Île-Tudy... À l'heure où nous rédigeons cette note (début mars 1998), le père de Mary Lester achève l'écriture de sa douzième enquête, *Aller simple pour l'enfer*, qui paraîtra au printemps. Si vous êtes curieux de lire ces enquêtes, qui sont autant d'invitations à la découverte de la Bretagne, réclamez-les d'urgence à la FNAC la plus proche, ou, si vous êtes Breton, chez votre libraire préféré!

En ce moment et pendant tout un mois (du 24 février au 25 mars), le tournage de la première adaptation télévisée des « Enquêtes de Mary Lester », *Marée blanche*, bat son plein à Concarneau, le lieu même de l'action du roman. La diffusion sur France 3 en est prévue pour cet automne; et le rôle de Mary Lester est tenu, avec enthousiasme et conviction, par une jeune et talentueuse comédienne, Sophie de La Rochefoucauld.

entendait le vent souffler dans les branches mortes des arbres de l'avenue. Quelques vitrines étaient encore illuminées et, dans les bars, on disposait les chaises sur les tables [...] Ils continuèrent de marcher en silence au long de l'avenue déserte.

— Quand on pense, dit Moisan rêveur, à l'animation qu'il y a ici en été!

Ils longeaient un bâtiment qui faisait angle avec la place du marché. « Grand Hôtel », lut Mary sur la façade. Tout était clos, les volets étaient tirés et pas une lumière ne filtrait.

— C'est ici, dit l'inspecteur, que Simenon est descendu lorsqu'il a écrit *Le Chien jaune*. Avez-vous lu ce bouquin?

— Je crois, dit Mary, il y a longtemps.

— Eh bien! dans le bouquin, c'est d'ici même que Maigret mène son enquête. Pour la circonstance, il a rebaptisé le Grand Hôtel « **Hôtel de l'Amiral** ». ⁵⁴

(L'inspecteur Moisan commet une petite erreur, et nous savons, nous, que Simenon n'est pas vraiment descendu au Grand Hôtel, puisqu'il logeait aux Sables-Blancs; et que *Le Chien jaune* n'a été écrit que quelques mois plus tard, dans un château-hôtel en Seine-et-Oise... mais on peut être sûr qu'il a fréquenté le café du Grand Hôtel, ne serait-ce que pour s'imprégner de son atmosphère... tout comme il n'a pas dû manquer de flâner dans les rues de la ville hivernale. Tout cela pour emmagasiner des images, des odeurs, des sons, qui lui serviraient peut-être, qui lui serviront sûrement pour un futur roman... N'était-ce pas là un de ses secrets de fabrication, à lui qui, non sans quelque coquetterie, déclarerait plus tard, bien plus tard, devant son œuvre immense: « Vous savez, finalement, je n'avais aucune imagination, j'avais tout juste une assez bonne mémoire! »)

*

* *

Mais au fait, Georges Simenon, pourquoi diable ce nom de « **L'Amiral** »? tout droit sorti de votre imagination? ou fondé sur quelque base réelle? J'ai là-dessus ma petite théorie, plus ou moins historique.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au commencement était une **auberge**, ici même, il y a deux siècles... Si nous ignorons quel était alors son nom, nous connaissons celui de son premier propriétaire, un certain Ignace Lorenz (ou Lorentz), un Lorrain, ancien lieutenant de l'armée impériale, qui avait épousé — ce n'était pas bête — la fille du juge de paix.

⁵⁴ Jean FAILLER, *Marée blanche*, op. cit, pp. 55-56.

Dans son beau roman historique *L'Ombre du Vétéran*⁵⁵, Jean Failler nous raconte que «cette auberge connut une renommée et une grande prospérité au début du XIX^e siècle, quand “Le Vétéran”, navire **amiral** de l'Empereur, vint se réfugier à Concarneau après une fortune en mer», en 1806.

Or, le prince Jérôme Bonaparte, 22 ans, jeune frère de Napoléon, était à bord. Et il dut, avant de repartir par voie de terre, passer plusieurs jours à Concarneau. C'est Ignace Lorenz, bien sûr, qui eut l'honneur d'héberger le prince-**amiral** Jérôme pour ses quelques nuits concarnoises. Du coup, l'aubergiste avisé ne tarda pas à rebaptiser fort opportunément son établissement «**Grande Auberge de l'Aigle Impérial**»⁵⁶!!!

Précisons que le tenace blocus maritime de Sa Très Emmerdante quoique Très Gracieuse Majesté Britannique, dont les vaisseaux tenaient les Glénan, contraignit «Le Vétéran», amarré dans le chenal du Moros, à rester ici trois années entières, très exactement du samedi 30 août 1806 au dimanche 20 août 1809... Voilà un blocus qui, assurément, s'il fit le malheur des marins pêcheurs mis dans l'impossibilité d'aller pêcher au large, fit la fortune, la «fortune de terre» si j'ose dire, de notre Aubergiste de l'Aigle Impérial, et avec lui de bon nombre de cafés — non! on ne disait pas encore «café» —, d'estaminets et autres boîtes à matelots du port, telle cette «Taverne de la Croix du Sud» citée (mais peut-être inventée) par notre romancier quimpérois.

Dans *L'Ombre du Vétéran*, le narrateur, Josic Le Tellec, est le fils d'un marin-pêcheur «au chômage» pour cause de Blocus continental et d'une servante de «l'Aigle Impérial» pour cause de misère; voilà comment il se souvient des cuisines de l'auberge où, enfant, il allait aider sa mère (je ne vous garantis pas l'authenticité du décor, c'est un roman, mais on peut rêver!):

Sept heures sonnaient au clocher de l'église quand nous pénétrâmes dans les cuisines de l'Aigle Impérial par la petite porte de la ruelle. Ma mère alla accrocher son châle mouillé à un clou sous l'escalier et mit sur son habit noir un tablier de grosse laine bleue. À mon tour j'accrochai mon béret et mon caban de drap bleu. Je me retrouvai en vareuse dans une cuisine qui me parut immense, sentant la fumée et la mangeaille froide, insolite matelot perdu au milieu d'une mer de vaisselle sale.

⁵⁵ Jean FAILLER, *L'Ombre du Vétéran*, roman historique illustré, Quimper, Éd. A. Bargain, 1992.

⁵⁶ *Id.*, p. 59.

Tout le monde dormait encore dans la maison. Ma mère m'expliqua qu'il fallait allumer le feu dans la cheminée, puis dans l'énorme cuisinière de fonte collée à un des murs, ensuite mettre de l'eau à chauffer et, quand elle serait chaude, laver ces piles d'assiettes, ces montagnes de casseroles, ces avalanches de couverts, enfin essuyer tous ces ustensiles et les ranger dans les tiroirs et les armoires prévus à cet effet.

J'allai donc au cellier chercher du bois, et au puits tirer de l'eau...⁵⁷

*

* *

Dans l'état actuel de mes recherches, non achevées — mais je compte sur les vieux Concarnois pour m'en apprendre davantage! —, je suis loin de tout connaître sur les divers avatars de notre Auberge devenue plus tard Hôtel. Je puis juste vous dire qu'il s'est longtemps appelé «**Grand Hôtel Le Clinche**», assurément du nom de son nouveau propriétaire (un éditeur de cartes postales distrait — ou qui n'avait pas les moyens de s'offrir un correcteur [c'est fréquent, hélas! chez les éditeurs!] — l'appelle «Hôtel de la Clinche») ... Et je détiens une publicité — pardon! une réclame — de l'époque où il est précisé : «Grand Hôtel Le Clinche/H. Jouannet, successeur/Recommandé par le Club des "Sans-Clubs" pour sa cuisine excellente et renommée/Confort moderne/Chambres avec salles de bains/*English spoken*» ... Si on en juge par l'analyse d'une carte postale ancienne, c'était au temps où sur le quai d'Aiguillon cohabitaient voitures automobiles cossues et charrettes à bras, casquettes et chapeaux melon, femmes en cheveux et femmes en coiffe...⁵⁸

Et puis les années passent, Simenon est passé, les cinéastes sont passés... et aujourd'hui, le «**Grand Hôtel**» (deux étoiles, sans restaurant) et le bar «**L'Amiral**», 1 avenue Pierre-Guéguin (le quai d'Aiguillon est juste devant) sont tenus par M^{me} Feunteun («Fontaine» en breton). À cet hôtel aux cent avatars, nous ne pouvons que souhaiter longue vie et bon vent pour une heureuse navigation dans le futur!

⁵⁷ *Id.*, p. 133.

⁵⁸ Le patronyme Le Clinche désigne des personnages et le héros d'*Au Rendez-Vous-des-Terre-Neuvas*, un roman rédigé en juillet 1931, c'est-à-dire peu après *Le Chien jaune* : voir Michel LEMOINE, *Index des personnages de Georges Simenon*, Bruxelles, Labor, «Archives du futur», 1985, p. 366.

VI

MAIS REVENONS à Simenon (on y revient toujours !) Été 1935. Quatre ans ont passé depuis la rédaction du *Chien jaune*. Notre auteur, véritable « usine à romans », a trouvé le temps d'écrire treize autres « Maigret », une vingtaine de nouvelles pour faire bon poids, et surtout dix-sept « romans de la destinée », selon l'expression de Maurice Piron ; Simenon, lui, les appelle des « romans durs », ou encore des « romans-romans ». Bref, il a accédé à la « vraie littérature », et connaît d'ailleurs désormais la consécration Gallimard. Été 1935 donc ; à Ingrannes, dans le Loiret, en pleine forêt d'Orléans, il se souvient de Concarneau et se met à l'écriture de son 38^e roman, *Les Demoiselles de Concarneau*⁵⁹.

Mais attention ! Bien qu'elles se partagent avec la ville le rôle-titre, ne comptez pas trop sur ces *Demoiselles*-là pour vous faire visiter la ville comme l'avait fait *Le Chien jaune*. Ici, le voyage est intérieur. C'est, comment dire, le voyage au bout de la nuit des remords d'un homme qui s'est rendu coupable d'homicide involontaire, lié à ses sœurs par ce complexe de culpabilité qui le ronge. Que cet homme soit patron-pêcheur à Concarneau n'est qu'anecdotique, encore que cela nous offre de bonnes notations sur la vie quotidienne d'un bateau de pêche et de son équipage.

Et, tenez ! je vais vous dire : ce Concarneau des *Demoiselles*... m'a fait penser bien des fois à Liège. À Liège, oui, le Liège de l'enfance de Simenon ! En voulez-vous une preuve ? Dans le roman, les sœurs Guérec, Céline et Françoise (les prénoms de deux tantes paternelles de l'auteur, soit dit en passant), tiennent un café de l'autre côté du bassin, non loin du quai (le quai du Moros rive gauche, donc ?)

Quand il pénétra dans le magasin, la sonnerie tinta ainsi qu'elle tintait avant sa naissance, quarante ans plus tôt, car c'était toujours la même. Les mêmes boiseries aussi sur les murs, du sapin verni, comme le vaigrage d'un bateau bien entretenu. Et les mêmes tables vernies, le comptoir recouvert d'un linoléum, l'armoire vitrée avec les bouteilles d'apéritifs et de liqueurs.

La même odeur enfin, qui mêlait le goudron et les senteurs des cordages, le café, la cannelle et l'eau-de-vie. Ce n'était pas un café. Ce n'était pas non plus une épicerie. On servait à boire, certes, mais n'importe qui n'entrerait pas chez les Guérec, qui fournissaient surtout les bateaux en filins, en poulies et en provisions.⁶⁰

⁵⁹ Voir note 44, p. 249.

⁶⁰ Georges SIMENON, *Les Demoiselles de Concarneau*, op. cit. (*Œuvres complètes*, t. 4), p. 340.

Eh bien ! voyez-vous, cette boutique des sœurs Guérec me fait irrésistiblement penser à celle de la tante Maria, une sœur de la mère de Georges. Cette tante Maria (de son vrai prénom ; ce sera la tante Anna dans *Je me souviens...*, puis la tante Louisa de *Pedigree*), femme d'un vannier, tenait, sur le quai de Coronmeuse à Liège, rive gauche, une espèce de café-épicerie du même genre. Écoutez comment, à la fin de sa dernière « Dictée »⁶¹ en 1979, Simenon l'évoque :

Ma tante Maria, quai de Coronmeuse, au-dessus de l'écluse où les péniches étaient alignées côte à côte, [...] tenait un magasin pour marinières à qui elle vendait aussi bien des cordages que de l'épicerie, sans compter qu'il y avait au bout du comptoir un petit zinc où l'on servait du genièvre que les clients avalaient d'un trait en s'assurant que personne ne les observait du dehors [...] La boutique sentait bon, à la fois le goudron de Norvège et les épices, avec une petite pointe de genièvre...⁶²

ou cette autre description où couleurs et odeurs se répondent, dans *Je me souviens...*⁶³, écrit à Fontenay-le-Comte trente-huit ans plus tôt, ou si vous préférez six ans après *Les Demoiselles...* :

Voilà la vitrine, vieillotte, encombrée de marchandises : de l'amidon, des bougies, des paquets de chicorée, des bouteilles de vinaigre. Voici la porte vitrée et ses réclames transparentes : le lion blanc de l'amidon Rémy, le zèbre d'une pâte à fourneaux, l'autre lion, le noir, d'une marque de cirage.

Et le timbre de la porte, auquel aucun timbre ne ressemble.

Enfin l'unique, la merveilleuse odeur qui règne chez tante Anna.

[...] Est-ce le genièvre qui domine ? Est-ce l'épicerie, plus fade ? Car on vend de tout, il y a de tout dans le magasin, des tonneaux suintants de pétrole, des cordages, des lanternes d'écurie, des fouets et du goudron pour les bateaux. Il y a des bocaux de mauvais bonbons qu'on me défend de manger et des tiroirs vitrés bourrés de bâtons de cannelle et de clous de girofle.

Le bout du comptoir est recouvert de zinc, des trous ronds y sont aménagés et de ces trous émergent des bouteilles terminées par des becs recourbés, en étain...⁶⁴

Alors, vous ne trouvez pas qu'on se croirait dans la boutique des sœurs Guérec, plus sobrement décrite il est vrai ? Vous voyez bien : s'il ne manque

⁶¹ Georges SIMENON, *Destinées*, Paris, Presses de la Cité, 1981 / *Tout Simenon*, t. 27.

⁶² *Id.* (TS 27), p. 691.

⁶³ Georges SIMENON, *Je me souviens...*, Paris, Presses de la Cité, 1945 / *Œuvres complètes*, op. cit., t. 17 / *Tout Simenon*, t. 26.

⁶⁴ *Id.* (TS 26), pp. 98-99.

pas d'imagination, notre Simenon a aussi et surtout — c'est lui qui se plaisait à nous le dire — une mémoire d'éléphant!!!

Mais enfin, il y a tout de même de l'authentique Concarneau au fil des pages de nos *Demoiselles*... ! Concarneau la nuit très souvent. La « nuit du remords », tenez, dès la troisième page, juste avant l'accident. La nuit est tombée. Jules Guérec revient d'une réunion du syndicat à Quimper :

Il traversa Rosporden, tourna à droite, hanté d'avance par la longue descente sur Concarneau, et il éprouva le besoin de toucher du bois [...] L'auto glissait sur la pente, vers la ville où des réverbères dessinaient le réseau des rues. Un peu avant d'atteindre le quai de l'Aiguillon⁶⁵ [sic] il tournait à gauche, car il habitait de l'autre côté des bassins, au quartier du Bois, et il devait contourner le port. Un instant, il devina, dans l'obscurité, la masse blanche des thoniers ancrés bord à bord et, dans le ciel, la toile d'araignée des vergues, des haubans et des balancines. Les rues étaient vides et luisantes. Des petites maisons s'alignaient, avec une fenêtre éclairée, par-ci par-là. Des flaques d'eau éclataient sous les roues et le pare-brise s'étoilait de boue.⁶⁶

Et un peu plus loin, Guérec rentré chez lui après l'accident, je veux vous citer ce passage où l'auteur fait des variations sur l'un de ses thèmes favoris, celui de l'alternance **ombre/lumière** :

Avant d'**allumer** dans sa chambre, il regarda à travers les rideaux. La rue était **noire**. Au coin du quai, une **lampe**, une seule, dont les **rayons** pénétraient un à un dans sa tête [...] On pouvait prévoir du **brouillard**. Des **lumières** scintillaient de l'autre côté de l'eau aussi, dans la vieille ville, la ville close comme on l'appelait à cause de ses remparts. Des **lumières** avec de longs rayons **aigus**, bien distincts les uns des autres. Sans doute n'était-ce pas nouveau ? Les **lumières** avaient toujours dû être pareilles. Mais c'était la première fois que ça le frappait.⁶⁷

Que voit-on encore de Concarneau dans ce roman ? La rue de l'Épargne, très souvent citée ou visitée ; c'est vrai que c'est celle où s'est produit l'accident, la rue où habite Marie Papin, la mère de la petite victime (je ne trouve pas trace de cette rue de l'Épargne sur les plans actuels de la ville, elle a dû changer de nom, ou peut-être Simenon l'a-t-il tout simplement inventée ?) ...

⁶⁵ Voir note 69, p. 257.

⁶⁶ Georges SIMENON, *Les Demoiselles de Concarneau*, op. cit., p. 337.

⁶⁷ *Id.*, pp. 350-351.

Et puis le quai de l'Aiguillon [re-*sic*], où habitent les Gloaguen⁶⁸. Émile Gloaguen, secrétaire au commissariat de police, puis agent immobilier et conseiller municipal, c'est le mari de la troisième sœur Guérec; Simenon s'est amusé à lui donner le nom de son ancien propriétaire, celui qui lui a loué en 1930 la villa des Sables-Blancs.

Bon! je crois que c'est le moment de régler son compte à ce fameux quai de l'Aiguillon⁶⁹, comme Simenon s'obstine à l'appeler (et il n'est pas le seul!), ce qui donnerait à penser que la Ville de Concarneau aurait baptisé ce quai du nom de L'Aiguillon-sur-Mer, commune de la Vendée dans le Marais poitevin. Il n'en est rien, et ce quai s'appelle bel et bien quai d'Aiguillon, en hommage à Emmanuel Armand de Vignerot du Plessis de Richelieu, duc d'Aiguillon, qui était l'arrière-petit-neveu du Cardinal de Richelieu... hommage bien mérité, car ce duc d'Aiguillon, nommé commandant en chef en Bretagne en 1753, sauva à Saint-Cast, en 1758, la province d'une invasion anglaise. Dont acte!

Tout en écrivant ses *Demoiselles...*, Simenon se souvient aussi du Cabélou; oh! juste une phrase, comme ça: «Une barque passa: quelqu'un qui allait poser des casiers à la pointe du Gabélou» (tiens? Gabélou, avec un G!? mais là, il doit s'agir d'une simple coquille typographique⁷⁰!) Et les Sables-Blancs ne sont pas oubliés, eux non plus: «Jules Guérec traversa la ville, prit la route de Beuzec, marcha encore le long de la plage des Sables-Blancs, bordée de villas désertes»⁷¹ (on est en novembre, donc telle que Simenon l'a connue)... Et l'on apprend, au dernier chapitre, que Marie Papin «a fait un beau mariage [avec] un jeune homme qui est venu passer ses vacances aux Sables-Blancs, l'an dernier, et qui est revenu pour l'épouser»⁷².

Voilà. Nous ne pouvons nous attarder davantage sur ces «Demoiselles», si j'ose dire...

⁶⁸ Gloaguen: selon l'étymologiste Albert Dauzat (*Dictionnaire des noms de famille et prénoms de France*, Larousse, 1951), ce patronyme cornouaillais viendrait d'un ancien nom de baptême féminin signifiant «à la peau brillante, satinée».

⁶⁹ L'erreur est fréquente, même dans la bouche de bien des Concarnois... Quant à Jean Failler, il la commet lui aussi, on l'a vu, dans *Marée blanche* (mais il nous a promis de la corriger à la faveur d'une prochaine réédition de ce roman, bientôt porté au petit écran).

⁷⁰ À moins que, par mégarde, Simenon ait vraiment écrit «Gabélou», par contamination linguistique du mot «gabelou»! N'est-il pas question de douaniers dans ce roman (à moins que ce ne soit dans *Le Chien jaune*)?

⁷¹ Georges SIMENON, *Les Demoiselles de Concarneau*, op. cit., p. 362.

⁷² *Id.*, p. 454... Et ne quittons pas ces *Demoiselles de Concarneau* sans signaler que l'adaptation télévisée a été tirée de ce roman: réalisée par Édouard Niermans, elle a été diffusée pour la première fois sur TF1 le 11 mars 1987. Ce téléfilm fait partie d'une série de sept, proposée par Pierre Grimblat et intitulée «L'Heure Simenon».

VII

CES DEUX ROMANS proprement concarnoïses mis à part, il était intéressant de se demander si **CONCARNEAU** était présent dans le reste de l'œuvre de Simenon. Eh bien ! recherches faites⁷³, **oui**, et dans onze autres romans (dont sept Maigret), même si cette présence est ici ou là fort discrète, parfois une simple citation ou évocation. Voyons cela de plus près, et de façon chronologique, c'est encore le plus simple :

- Dès février 1932, moins d'un an après *Le Chien jaune*, Simenon, dans *Le Port des brumes*⁷⁴ (un roman écrit au Cap d'Antibes), cite **Concarneau** en tant que « port sardinier qui — comme Les Sables-d'Olonne et Saint-Jean-de-Luz — reçoit de la rogue norvégienne ».
- Dans *45° à l'ombre*⁷⁵, écrit en juin 1934 à l'île d'Elbe, il est question, à Ténériffe, de « goélettes [venant] de La Rochelle ou de **Concarneau** ». C'est tout.
- Et puis c'est *Malempin*⁷⁶, écrit en mars 1939 (quatre ans après *Les Demoiselles...*) au château de Scharrachbergheim, en Alsace. Ici, clin d'œil plus appuyé, puisque Malempin, médecin à Paris, nous confie au chapitre I^{er} : « D'habitude, nous passons nos vacances près de **Concarneau**, à Beuzec-Conq, où nous possédons une petite villa ».
- En 1939 également, **Concarneau** est cité trois fois dans *Le Comique du « Saint-Antoine »*⁷⁷, une des nouvelles écrites cette année-là à Nieul-sur-Mer. Petit-Louis, un matelot du « Saint-Antoine » qui rentre à Fécamp d'une campagne de sept mois à Terre-Neuve, n'a rien de plus pressé que de vouloir rejoindre **Concarneau**, où il doit se marier dans quatre jours. Il faut dire que Marguerite, la fiancée de Louis Cloarec placée chez un médecin de Rennes, est la fille d'un pêcheur d'ici, où il possède un petit sloop.

⁷³ Ces recherches auraient été impossibles sans *l'Index des noms de lieux de Simenon*, encore inédit, de Michel LEMOINE que nous remercions vivement pour nous avoir fourni toutes les références indispensables à la rédaction de ce chapitre.

⁷⁴ Georges SIMENON, *Le Port des brumes*, Paris, Fayard, 1932/*Œuvres complètes*, op. cit., t. III/*Tout Simenon*, t. 17/Pocket, 1356.

⁷⁵ Georges SIMENON, *45° à l'ombre*, Paris, Gallimard, 1936/*Œuvres complètes*, op. cit., t. 5/*Tout Simenon*, t. 19/Folio, 736.

⁷⁶ Georges SIMENON, *Malempin*, Paris, Gallimard, 1940/*Œuvres complètes*, op. cit., t. 13/*Tout Simenon*, t. 22/Folio, 1193.

⁷⁷ Georges SIMENON, *Le Comique du « Saint-Antoine »*, in *La Rue aux trois poussins*, Paris, Presses de la Cité, 1963/*Œuvres complètes*, op. cit., t. 26/*Tout Simenon*, t. 12/Pocket, 3869.

- **Concarneau** est cité trois fois aussi dans *La Maison du juge*⁷⁸, un « Maigret » écrit en janvier 1940 à Nieul-sur-Mer. Il y est mentionné que Justin Hulot, retraité à L'Aiguillon-sur-Mer, « était douanier à Concarneau ». Sans plus...
- Et puis dix ans passent... Simenon cette fois habite à Carmel by the Sea (la petite ville californienne dont Clint Eastwood sera plus tard maire) quand, en décembre 1949, il écrit *L'Amie de Madame Maigret*⁷⁹. Et il se souvient de **Concarneau**, où son séjour date de près de vingt ans... Mais « loin des yeux près du cœur » ! Dès le chapitre I^{er}, on apprend que Fernande Steuvels, l'épouse du relieur belge de la rue de Turenne à Paris, est originaire d'ici... Puis, au fil du roman, la ville sera citée rien moins que quinze fois, notamment au chapitre III où, tout à l'heure, nous avons aperçu l'hôtel du... « Chien jaune », malicieuse allusion à son déjà vieux roman.
- Trois mois plus tard, toujours à Carmel, notre auteur fécond, après *Les Volets verts*, écrit *L'Enterrement de Monsieur Bouvet*⁸⁰ où, au détour d'une page, il est mentionné qu'un des personnages, Charlotte Barbelin, est originaire de **Concarneau**. Rien de plus...
- Cinq ans plus tard, Simenon rentre en Europe et, installé provisoirement à Mougins, y écrit en juillet 1955 *Maigret tend un piège*⁸¹. Et là, nouveau clin d'œil à **Concarneau**, et même à la vérité quasi autobiographique : « Il avait été question [pour les Maigret], au cours de l'hiver, d'un séjour en Bretagne, à Beuzek-Conq [Beuzek avec un *k*!] ⁸², près de Concarneau ; mais, comme cela arrivait presque chaque année, les vacances étaient repoussées de mois en mois » (chapitre III).

⁷⁸ Georges SIMENON, *La Maison du juge*, Paris, Gallimard, 1942 / *Œuvres complètes*, op. cit., t. X / *Tout Simenon*, t. 23.

⁷⁹ Georges SIMENON, *L'Amie de Madame Maigret*, op. cit.

⁸⁰ Georges SIMENON, *L'Enterrement de Monsieur Bouvet*, Paris, Presses de la Cité, 1950 / *Œuvres complètes*, op. cit., t. 27 / *Tout Simenon*, t. 4 / Livre de Poche, 14279.

⁸¹ Georges SIMENON, *Maigret tend un piège*, Paris, Presses de la Cité, 1955 / *Œuvres complètes*, op. cit., t. XIX / *Tout Simenon*, t. 8.

⁸² L'édition originale de 1955, les *Œuvres complètes* chez Rencontre (t. XIX, p. 215) et les diverses rééditions consultées portent toutes ce « k » fautif, qui semble donc être une pure invention de Simenon sur son tapuscrit (ce qui est invérifiable, celui-ci n'étant pas détenu par le Fonds Simenon ; il aurait été détruit au *Figaro*, où le roman devait paraître en feuilleton). Simenon nous ayant naguère donné son « feu vert » de principe pour ce type de correction (voir note 27 *in fine*), nous avons rétabli l'orthographe correcte « Beuzec-Conq » dans le tome 8 de *Tout Simenon* (p. 247).

- Dans *Maigret s’amuse*⁸³, écrit à Cannes en septembre 1956, **Concarneau** va être cité 24 fois, et le chapitre VI s’intitule même «Le voyage à Concarneau». Dès le chapitre I^{er}, nous faisons la connaissance des Le Guérec (un patronyme déjà utilisé 25 ans plus tôt dans *Le Chien jaune*... sans parler des Guérec tout court des *Demoiselles*...). Ces Le Guérec-là «possèdent à Concarneau une usine de conserves, et la marque de sardines “Le Guérec & Laurent” est bien connue des ménagères»... Chapitre II : «Le docteur Jave avait 38 ou 39 ans quand il a pris des vacances à Beuzec près de Concarneau, où il a fait la connaissance d’Éveline Le Guérec [qu’il épousera]»... Chapitre III, Yves Le Guérec, le frère d’Éveline, «s’est fait construire une villa à trois kilomètres de Concarneau», «au bout de la plage des Sables-Blancs» est-il précisé trois chapitres plus loin... Toujours au chapitre III, le commissaire Maigret qui, en vacances, suit «en curieux» l’enquête sur l’assassinat d’Éveline depuis son appartement du boulevard Richard-Lenoir, dit à M^{me} Maigret : «Je me demande si nous n’irons pas voir la mer à Concarneau!»... Et puis, chapitre VI (où nous avons retrouvé tout à l’heure notre «hôtel de l’Amiral»), un journaliste écrit : «Nous avons vu l’ancienne demeure des Le Guérec, face à la mer, boulevard [de] Bougainville [...] c’est une énorme bâtisse de style néo-gothique, avec une tour et des fenêtres qui font penser à un couvent ou à une église. La pierre est sombre. Le soleil doit rarement pénétrer dans les pièces aux plafonds à poutres apparentes ...» Et, plus loin, je ne résiste pas au plaisir de vous livrer cette réflexion journalistico-socio-économique de la même plume : «Pourquoi, dans cette ville, le contraste entre les patrons et le petit peuple est-il plus grand que partout ailleurs? [...] Ici, les gens se méfient des étrangers, à plus forte raison des journalistes. En outre, la plupart dépendent des Le Guérec pour leur gagne-pain, ou d’autres usiniers et armateurs qui font cause commune avec eux». La solidarité de classe, quoi!
- C’est fini. Au fil des seize dernières années d’activité romanesque de Simenon, il ne sera plus question de Concarneau, je veux dire de façon aussi significative... Et il faudra attendre dix ans pour que, dans *Le Voleur de Maigret*⁸⁴, écrit à Épalinges, Suisse, en novembre 1966, **Concarneau** soit cité six fois... Et on y apprend que la victime est une actrice

⁸³ Georges SIMENON, *Maigret s’amuse*, op. cit.

⁸⁴ Georges SIMENON, *Le Voleur de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, 1967/*Œuvres complètes*, op. cit., t. XXIV/*Tout Simenon*, t. 13.

débutante de 22 ans, Sophie Ricain, née Le Gal, originaire de Concarneau, où son père est horloger.

- Et c'est dans *L'Ami d'enfance de Maigret*⁸⁵ — écrit à Épalinges en juin 1968, soit quatre ans et douze titres avant son ultime roman — que Georges Simenon se souviendra pour la dernière fois de **Concarneau**, et encore, de façon hypothétique et même fausse ; je m'explique : au chapitre I^{er}, la victime, Joséphine Papet, dite Josée, fille d'un marin-pêcheur, serait originaire de Concarneau, selon un de ses amants ; seulement voilà, au chapitre III, elle déclare à un autre amant qu'elle est originaire de La Rochelle... et puis cette fabulatrice confie à un troisième amant qu'elle est des environs de... Grenoble ! Finalement, ce n'est qu'au quatrième qu'elle dira la vérité : fille de marin-pêcheur, oui, mais née à Dieppe. Bof ! la Normandie n'est pas loin de la Bretagne, on le verra tout à l'heure à propos des divers tournages du *Chien jaune* !!!

Ajoutons que, onze ans plus tard, le 18 octobre 1979, soit dix ans avant sa mort, le romancier devenu diariste, mémorialiste, confiera au magnétophone : « Lorsque, plus tard, j'ai vécu un an en Bretagne, à **Concarneau**, j'ai cherché le nom de Simenon dans tous les annuaires de téléphone de la région, sans y trouver un seul nom ressemblant au nôtre... »⁸⁶ (il faut vous dire que, sur la foi de la rumeur familiale, il croyait avoir un ancêtre paternel breton, de Nantes lui avait-on dit, un « soldat de Napoléon qui, blessé à la campagne de Russie, [se serait] arrêté, épuisé, dans le Limbourg belge et, comme dans les romans à bon marché, [aurait] épousé la fille du fermier qui le logeait » !)

De ceci, nous tirerons deux leçons sur la fragilité des souvenirs tant personnels que familiaux. D'abord notre Simenon, que nous savons résolument brouillé avec les durées et les dates, n'a pas vécu « un an » à Concarneau, mais tout au plus trois mois, le temps d'un hiver. Pour ce qui est de la belle légende de l'ancêtre celtique, c'est un professeur belge féru de généalogie, Mathieu Rutten, qui, plus tard, le détrompera en lui prouvant, papiers et parchemins à l'appui, que ses racines étaient strictement nord-européennes, fort complexes il est vrai : néerlandaises voire prussiennes, flamandes, limbourgeoises et wallonnes... Voilà le terreau fécond, le cocktail explosif d'où est issu notre demiurge, notre romancier au 12 000 personnages et aux 3 000 lieux d'action ou lieux cités (vous avez entendu : 3 000 lieux de par le monde... et je ne vous ai parlé que d'un seul, **CONCARNEAU** !)

⁸⁵ Georges SIMENON, *L'Ami d'enfance de Maigret*, Paris, Presses de la Cité, 1968/*Œuvres complètes*, op. cit., t. XXVI/*Tout Simenon*, t. 14/Livre de Poche, 14213.

⁸⁶ Georges SIMENON, *Destinées*, Paris, Presses de la Cité, 1981/*Tout Simenon*, t. 27, p. 679.

VIII

C'EST PEUT-ÊTRE le moment de partir à la chasse au « **Chien jaune** » au cinéma et à la télévision ? Mais d'abord, quelques généralités, quelques chiffres.

Je ne vous apprendrai peut-être rien — mais tout le monde ne le sait pas — en rappelant que, dans l'escarcelle de bien des romanciers de par le monde, les « produits annexes » que sont films et téléfilms génèrent des retombées financières aussi juteuses, quand ce n'est pas **plus** juteuses, que les « droits d'auteur » proprement dits. Et c'est notamment le cas pour Simenon⁸⁷.

Sans même parler d'argent, mais en seuls termes de diffusions, de « retombées médiatiques », dites-vous bien que — même si la statistique chiffrée en est difficile à établir — le **nombre total mondial** de spectateurs/télespectateurs ayant vu ou voyant jour après jour des « Maigret » ou autres « Simenon » sur le grand écran ou dans leurs étranges lucarnes est **astronomiquement** plus élevé que le nombre total de ses lecteurs depuis 1931 !!!

Selon Claude Gauteur, grand filmographe simenonien, de 1932 à ce jour, **54 films**⁸⁸ ont été tirés de l'œuvre de Simenon ; 43 en France et 11 à l'étranger. Sur ces 54 films, les trois quarts (40) sont des non-Maigret. Ces films ont pour auteurs des réalisateurs — et non des moindres — tels que (car je ne puis les citer tous) : Jean Renoir, Julien Duvivier, Henri Decoin, Louis Daquin, Marcel Carné, Henri Verneuil, Jean Delannoy, Claude

⁸⁷ Pierre ASSOULINE, *Simenon, op. cit.*, pp. 696–700 et 917–918.

«Maintenant, je ne vais plus penser à Maigret qu'à travers Gabin et Delannoy. C'est très fâcheux. Pour mon prochain livre, ils vont me demander des droits d'auteur!», disait-il. «La boutade reflète bien son état d'esprit : celui d'un créateur qui a "moralelement" pris ses distances avec une industrie qui n'en continue pas moins de **lui assurer une grande part de ses revenus**» (p. 698).

«Le livre n'est plus, et depuis longtemps, sa principale source de revenus [...] Depuis les années soixante, la télévision et le cinéma ont pris le relais. Jamais une semaine ne s'écoule sans que des producteurs, quelque part dans le monde, ne bloquent des options ou n'achètent des droits d'adaptation. **Les profits sont**, en l'occurrence, **sans commune mesure avec ceux que lui procure la vente de ses livres**» (p. 917).

⁸⁸ Le 54^e et dernier film à notre connaissance est *L'Ours en peluche* de Pierre Granier-Deferre, avec Alain Delon.

Dernière heure (printemps 1998) : nous apprenons qu'un *remake* d'*En cas de malheur* est en cours de tournage à Paris. Cette nouvelle version, qui aura pour titre *Innocence*, est réalisée par Pierre Jolivet et a pour interprètes Carole Bouquet, Virginie Ledoyen et Gérard Lanvin.

Autant-Lara, Édouard Molinaro, Jean-Pierre Melville, Pierre Granier-Deferre, Bertrand Tavernier, Claude Chabrol, Patrice Leconte, Georges Lautner... et même Serge Gainsbourg qui, en 1982, signa *Équateur*, d'après *Le Coup de lune*. À l'étranger, citons Burgers Meredith, Henry Hathaway et Mario Landi... Nos inventaires «cinéma» sont à jour jusqu'en 1995, mais je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à y ajouter⁸⁸.

À la télévision, plus pléthorique encore, il est très difficile d'établir un inventaire exhaustif des téléfilms «Simenon». Liste énorme, en tout cas! Rien que pour les pays francophones (France, Belgique, Luxembourg, Suisse et Canada), on arrive au chiffre de 173⁸⁹! Dans ce total, la part du lion, le record revient sans conteste à la «collection Barma»/Jean Richard, avec 88 téléfilms de 1967 à 1990; 16 en noir et 72 en couleurs; songez que la quasi-totalité des romans «Maigret» (73, il n'en manque que 3!), et pour faire bon poids 12 nouvelles, ont été adaptés! Et trois titres — dont notre *Chien jaune* — ont même été tournés deux fois, d'abord en noir, plus tard en couleurs! Les productions Dune, franco-helvético-belges, qui ont pris le relais avec Bruno Cremer, en sont à 27 «Maigret»⁹⁰ diffusés de 1991 à 1998; d'autres sont en cours de tournage, de repérage ou de programmation⁹¹...

Lorsque en 1967 Jean Richard est entré en piste dans le rôle de Maigret — il allait en prendre pour près d'un quart de siècle! —, un journaliste de *Télémagazine* s'est amusé à calculer qu'il était le 17^e Maigret de l'écran. Avant lui, il y avait eu, dans l'ordre, Pierre Renoir, Abel Tarride et Harry Baur dès 1932, Albert Préjean en 1943, Michel Simon en 1952, Jean Gabin en 1957, et en 1960 Louis Arbessier, le premier Maigret français à la télévision; aujourd'hui, avec les omniprésents Jean Richard et Bruno Cremer, notre score hexagonal est de **neuf** Maigret. Mais les étrangers totalisent eux aussi

⁸⁹ Les 115 téléfilms «Maigret» (88 Jean Richard et 27 Bruno Cremer) mis à part, nous avons encore recensé 58 «non-Maigret», qui pour la plupart appartiennent à des séries ou collections :
– les 13 épisodes des *Dossiers de l'Agence O* (1967);
– les 6 épisodes du *Petit Docteur*, diffusés en 1986;
– la série «L'Heure Simenon» de Pierre Grimblat (13 titres, 1987–1988);
– la collection Pierre Grimblat «Les Grands Simenon» (11 titres, 1988–1990);
– la collection «Simenon des Tropiques» (7 titres, 1992–1997).

⁹⁰ Au jour où nous rédigeons cette note (mars 1998), le 27^e et dernier «Maigret/Cremer» à être diffusé est *Maigret et l'inspecteur Cadavre* (le 4 janvier dernier sur la Une en Belgique; le 9 janvier sur France 2).

⁹¹ Renseignements pris auprès des productions Dune, Bruno Cremer ayant successivement signé trois contrats pour 12 + 12 + 6 titres, et souhaitant «ranger sa pipe de commissaire en 1998», il resterait donc (sauf erreur ou omission) trois titres à diffuser, dont deux en cours de tournage ou à tourner.

neuf Maigret : au cinéma Charles Laughton en 1949, Maurice Manson en 1955, Gino Cervi en 1966 et Heinz Rühmann en 1967 ; à la télé Basil Sidney, Ralph Truman, Rupert Davis, enfin les deux Néerlandais Kees Brusse et Jan Teulings ... Plus récemment est apparu un Maigret nippon, mais oui ! Kinya Aikawa, vedette de 25 épisodes sur la chaîne ABC Network de Tokyo ; et il paraît que, contrairement à notre sage M^{me} Maigret à nous, l'épouse de ce Maigret du Soleil Levant est très délurée !

*

* *

Une remarque ici s'impose. On a beaucoup glosé sur « Simenon-usine à romans » — Simenon préférerait se dire « artisan » —, une usine qui au fond n'utilisait qu'un matériel de base apparemment bien modeste : quelques rames de papier, certainement des milliers de crayons ou stylos, peut-être deux douzaines de machines à écrire ... sans oublier quelques annuaires téléphoniques pour y trouver ses noms de personnages, et ses fameuses « enveloppes jaunes » pour les noter, des dizaines de litres de sueur et beaucoup de stress ... dans cet inventaire à la Prévert, le rôle du raton laveur est joué par le cerveau : n'a-t-on pas parlé de « l'homme à la cervelle d'or » !?

Et puis, à l'annexe « Cinéma & Télévision » — cette fois, c'est vraiment l'usine ! — : plus de cent réalisateurs, des comédiens par milliers (la seule liste des plus célèbres serait déjà bien longue⁹²), une armée de figurants, des escouades d'adaptateurs et dialoguistes, de directeurs d'image, décorateurs, compositeurs, monteuses, et mille autres techniciens plus obscurs (prière de ne pas oublier le cantinier : son nom figure souvent dans les génériques !)

Alors, force nous est de reconnaître à notre auteur solitaire à la plume d'or qu'il fut aussi **et demeure** un formidable « **donneur d'emplois** » !!!

⁹² Voir en annexe — et entre autres — une liste sélective et forcément incomplète, mais déjà fort impressionnante, d'acteurs et actrices ayant joué dans les films et/ou téléfilms « Simenon ».

IX

MAIS IL EST TEMPS de retrouver notre *Chien jaune* qui, depuis un moment qu'on ne parle plus de lui, doit être très fâché!

À peine écrit, le roman, adapté par Georges Simenon lui-même, a été réalisé par Jean Tarride, qui confia le rôle de Maigret à son frère Abel Tarride (comme Jean Renoir quelques mois plus tôt avait confié celui de son Maigret, le tout premier, à son frère Pierre Renoir!)

Parmi les acteurs qui l'entourent, nous relevons les noms de Rosine Deréan (qui joue Emma, la serveuse de café de l'Amiral), Lisette Lanvin, Robert Le Vigan (qui est le docteur Michoux, et non Léon comme se trompe Brigneau dans son article de *Télemagazine*!), le bon Pierre Larquey aussi, et Paul Azaïs qui fait un marin. Mais qui se souvient encore de Rolla Norman par exemple, un jeune premier de l'époque qui joue le rôle de Léon, ce « marin



(coll. Fonds Simenon.)

Photo de tournage du film *Le Chien jaune* de Jean Tarride (d'après Simenon)

[Concarneau + Boulogne-Billancourt, 1932]

«... Le silence d'une foule qu'hypnotise un spectacle et qui frémit, qui a peur ou qui s'impatiente. Quelques voix isolées d'adolescents décidés à crâner [...] Un groupe barrant le passage, et au-delà de ce groupe, un grand vide d'où montait un râle [...] Deux des jeunes gens étaient encore occupés à jeter des pierres dans la direction du chien [...] Une vieille criait de sa fenêtre : "C'est honteux, monsieur le commissaire! Ils sont tous à s'acharner sur cette pauvre bête... Et je sais bien pourquoi, moi!... Parce qu'ils en ont peur..." [...] Le chien était sale, ses poils drus maculés de sang. Il avait le ventre boueux, la truffe sèche et brûlante...»

(*Le Chien jaune*, chap. IV)



(coll. Fonds Simenon.)

Photo de tournage du film *Le Chien jaune* de Jean Tarride (d'après Simenon)

athlétique aux yeux tendres»?! Dans son article intitulé «Rolla Norman va ressusciter Rocambole», le numéro du 12 mai 1932 de *Cinémonde* raconte :

Son rôle est court mais pittoresque. Une lutte et une poursuite dans le marché de Concarneau en sont la scène capitale. Tarride avait, pour saisir la scène sur le vif, résolu de tourner sur le marché sans avertir les figurants bénévoles que formaient vendeurs et acheteurs. Aussi, lorsque Rolla Norman, échappant aux mains des policiers, s'élança parmi les étalages et les éventaires, bousculant tout sur son passage, cassant le panier d'œufs d'une vieille Bretonne et piétinant les primeurs, il y eut une minute d'affolement général qui donne à la scène entière une vraisemblance parfaite!

Oui, ce *Chien jaune* du cinéma a été tourné à Concarneau même⁹³ (ce qui ne sera pas le cas des deux téléfilms) ; seules les scènes d'intérieur furent tournées aux studios de Boulogne-Billancourt.

⁹³ «Un des meilleurs romans de Georges Siménon [*sic* pour cet accent aigu, qui sévissait souvent dans les années trente]. La version cinématographique tirée par Jean Tarride sait conserver à l'intrigue son caractère dramatique, mystérieux, et à l'atmosphère son émotion sournoise, lente, électrique pour tout dire [...] La plus grande qualité de ce film est, je le répète, la densité, le naturel de son atmosphère, et c'est dû à ce que les extérieurs furent pris à Concarneau, dans ce ravissant port de pêche» (article non signé, *Cinémonde*, 1932).



(coll. Fonds Simenon.)

Photo de tournage du film *Le Chien jaune* de Jean Tarride (d'après Simenon)

À l'occasion de la sortie du premier téléfilm, 35 ans plus tard, François Brigneau, dans *Télémagazine*, se souvient du tournage, qui excitait fort le gamin de treize ans qu'il était :

Un film ! Pour les galapiats de mon espèce, l'aubaine était inespérée. À onze heures, à quatre heures, tout le jeudi et le dimanche matin — l'après-midi dominical était consacré à la lugubre promenade familiale —, nous courions sur la plage et les quais où la troupe avait planté ses caméras.

Nous bayions d'admiration devant les hommes vêtus de pardessus en poil de chameau, qui faisaient les importants, parlaient haut, riaient fort et considéraient avec commisération les péquenots alentour.

Sournoisement, nous reluquions les femmes. Chargées de plâtre, de fards, de bijoux, vêtues d'une façon qui nous paraissait extravagante et troublante, elles nous paraissaient toutes délicieusement fatales. Le soir, on les voyait, au bar de l'hôtel Le Clinche, boire du Picon et fumer comme des hommes en écarquillant des yeux bardés de faux cils...



(coll. Fonds Simenon.)

Photo de tournage du film *Le Chien jaune* de Jean Tarride (d'après Simenon)

Et plus loin :

Le temps était mauvais. Des projecteurs à lentilles convergentes trouaient la brume de leurs gros yeux jaunes. On tournait au ras des bassins, près des tas de maërl, ce sable marin qui sert d'engrais, à deux pas de la cale où Gauguin s'était fait casser la jambe à coups de sabot. De nombreuses scènes avaient lieu également au coin de la rue Soujalot, dans une petite boutique qui est devenue aujourd'hui le superbe magasin de notre ami Émile Le Tendre, libraire, marchand de journaux, imprimeur, l'homme qui connaît et aime le mieux sa ville.

C'est là que l'histoire démarrait. Un soir de tempête, un notable qui sortait de chez Le Clinche — baptisé pour la circonstance « Café de l'Amiral » — se mettait à l'abri dans l'encoignure de cette boutique... Il y avait un coup de feu qui se mêlait aux ronflements du vent. L'homme tombait. Et un chien jaune apparaissait qui venait renifler la flaque de sang entre les pavés mouillés...⁹⁴

Le Chien jaune, sorti à Paris l'été suivant, est resté en exclusivité pendant deux semaines au Colisée, suivant de peu *La Nuit du carrefour*

⁹⁴ François BRIGNEAU, *art. cit.*, pp. 22-23.

(de Jean Renoir, assisté par Simenon pour l'adaptation, le scénario et le dialogue), qui était restée quatre semaines à l'Élysée-Gaumont en avril/mai. Précisons que la collaboration directe de notre auteur à l'adaptation de ses romans au cinéma s'est limitée à ces deux premiers films...

X

MAIS LE TEMPS nous manque, et nous sommes contraints de passer plus rapidement sur les deux *Chien jaune* de la télévision.

Le premier, encore en noir et blanc, réalisé par Claude Barma, a été diffusé pour la première fois le 24 février 1967 sur la 1^{re} chaîne. L'action est censée se passer à Concarneau, bien sûr, mais le tournage eut lieu à Boulogne-sur-Mer⁹⁵ (la ville de mon enfance)... Et François Brigneau de titrer son article de *Télémagazine* :

⁹⁵ ... Et un critique de cinéma (Jacques PARROT, *La Semaine*, 24 février 1968) de faire remarquer : « On ne peut pas prétendre que c'est mauvais, que le roman de Simenon a été mal adapté et mal dialogué par ce vieux routier du cinéma qu'est Jacques Rémy, ni surtout que ce soit mal joué. Que Claude Barma soit allé tourner à Boulogne-sur-Mer plutôt qu'à Concarneau nous importerait peu s'il avait pu saisir la puissance d'évocation, la fameuse « atmosphère simenonienne ». De ce côté, c'est raté. Les extérieurs ne sentent pas la mer et le vent du large, et les intérieurs sentent trop le studio ».

In *Cahiers Simenon*, n° 6, Les Amis de Georges Simenon, Bruxelles, 1993, on lira avec intérêt, pp. 57-70, « De la nouvelle au roman : *Sing-Sing* ou la maison des trois marches et *Le Chien jaune* ». Michel LEMOINE y démontre avec brio (et preuves à l'appui) que le personnage de Léon Le Guérec du roman *Le Chien jaune* est directement issu du personnage de Pierre, surnommé « Sing-Sing » dans la nouvelle *Sing-Sing*... L'exégète simenonien, dont on connaît la sagacité, suggère en outre que le... chien jaune lui-même n'aurait pas d'autre origine, le personnage de Pierre s'étant en quelque sorte dédoublé pour passer de la nouvelle au roman. Le court récit intitulé *Sing-Sing*..., écrit dans la mouvance du roman, et concomitamment sans doute, à Guigneville en mars 1931, a été publié dans le magazine *Vu* dès le 23 mars, soit quelques semaines avant *Le Chien jaune* chez Fayard; jamais réédité depuis, « oublié » même par les *Œuvres complètes*, il a enfin été recueilli en 1991 in *Tout Simenon*, t. 18, pp. 1003-1009. Mais ce qu'il y a de curieux et que je veux relever ici, c'est que l'action de la nouvelle se passe à **Boulogne-sur-Mer** ! Et Michel Lemoine de souligner : « C'est [ce] port du Pas-de-Calais qui sert de cadre spatial à la nouvelle, cadre déplacé vers le Finistère dans le roman. Déplacement peu significatif au demeurant, puisque la ville où se déroule l'action reste une **cité portuaire** où l'ambiance ne subit guère de modification — sinon dans le sens de l'approfondissement — en passant de la nouvelle au roman ». Et l'analyste de se demander même « si cette nouvelle ne constituerait pas un premier jet du roman, un brouillon ou une ébauche, un banc d'essai en quelque sorte. Si c'était le cas, elle pourrait être considérée comme une espèce de prolongement de l'enveloppe jaune... »

COMBIEN J'AURAIS AIMÉ QUE « LE CHIEN JAUNE »
FÛT TOURNÉ À CONCARNEAU !

et de déplorer :

Lorsque j'ai appris que les extérieurs avaient été tournés à Boulogne, quelque chose s'est révolté en moi. Je sais bien que ce sont là les habitudes du cinéma [...] Donc je ne suis pas si naïf que pareil changement de décor, Boulogne à la place de Concarneau, puisse me surprendre. Mais j'avoue ne pas partager l'accord de Simenon sur ce sujet. Ses livres, qui doivent tant aux lieux où ils furent « sentis », sont de ceux qui ne peuvent être « dépayés » et transplantés [...] Voilà pourquoi, un rien boudeur, je n'ai pas regardé *Le Chien jaune* à la télévision !⁹⁶

Pourtant, il faut bien le reconnaître, plusieurs romans de Simenon ont été transplantés, et même assez profondément modifiés, en passant à l'écran ; et l'auteur, là-dessus, a toujours donné totalement carte blanche aux réalisateurs ... Songez, par exemple, à *L'Horloger d'Everton* (un village de l'État de New York), que Bertrand Tavernier a déménagé à Lyon pour en faire son *Horloger de Saint-Paul*, film excellent au demeurant, avec Philippe Noiret et Jean Rochefort ...

*

* *

Vingt et un ans plus tard, le 13 mars 1988, c'est un nouveau *Chien jaune* en couleurs — ce qui est la moindre des choses pour un tel chien ! — qui est diffusé sur Antenne 2. Réalisé par Pierre Bureau, ce téléfilm est tourné cette fois à ... Port-en-Bessin (Calvados), ce port, soit dit en passant, où Simenon a écrit en 1937 *La Marie du Port*. Pourquoi diable Port-en-Bessin ? C'est Jean Richard lui-même — qui en était ici à son 76^e Maigret — qui nous l'explique :

J'avais entendu dire que Pierre [Bureau] voulait remplacer Concarneau [qui selon lui avait trop changé] par Camaret. Or, Camaret, c'est à six cents

⁹⁶ François BRIGNEAU, *art. cit.*, p. 23. Le chroniqueur de *Télémagazine* en profite pour étayer ses propos d'une anecdote personnelle, ô combien révélatrice des mœurs du cinéma ou, si l'on préfère, des difficultés de dialogue et d'accord entre auteurs et réalisateurs :

Un jour, un producteur voulut acheter les droits d'un de mes romans : *Le Manoir de Malheur-Amour*. L'action se passe dans un château, sur l'Odet, à Concarneau et aux Glénan. Le brouillard y joue un rôle. Le caractère breton aussi, et notre profonde tendance païenne à croire que les êtres et les choses sont mariés plus intimement que ne le dit la raison. Le sujet (qui avait été repéré par Roger Hanin) enthousiasmait le producteur. Du moins l'affirmait-il. Mais j'eus très rapidement des doutes, puisque dès la première discussion il me dit : « Naturellement, l'action va se passer à Saint-Tropez, à cause du soleil. Je connais là-bas une villa style californien, avec terrasse et piscine, qui fera un effet formidable »... Nous n'avons pas été plus avant !

kilomètres de Paris. Et pour rentrer à chaque week-end, c'était bien loin... Je lui ai donc téléphoné pour lui suggérer d'aller repérer à Port-en-Bessin. J'y avais déjà tourné un film, et le décor est idéal.⁹⁷

Et Pierre Bureau, lui, de nous raconter une petite anecdote de tournage :

Tout s'est plutôt bien passé. Le plus difficile, c'était le chien, parce que, si bien dressé qu'il soit [...] il n'obéissait pas toujours très bien. Ce chien-là était un **berger picard roux tirant sur le jaune**, qui nous a causé quelques soucis. La marée s'était retirée et le chien s'est trouvé empêtré dans la vase en voulant attraper des mouettes. Plus il se débattait, plus il s'enfonçait, et nous avons dû intervenir très vite pour le tirer de là.⁹⁸

XI

ET PUIS, je vous ai réservé une petite surprise pour la fin, un scoop peut-être ?! Il s'agit de *L'Évasion*⁹⁹, un vague roman sentimental signé Christian Brulls (mais qui sait alors qu'il s'agit là d'un des multiples pseudonymes anciens du grand Simenon ?!) Quand il paraît, bizarrement en 1934 seulement, dans la collection « Le Livre populaire » chez Fayard, 28 romans de Simenon (dont 19 « Maigret ») sont déjà publiés depuis février 1931... C'est dire si cette anodine *Évasion* a dû passer inaperçue (sauf peut-être des midinettes en mal de romans d'amour) ! Et c'est pourquoi j'ose vous parler de « scoop »...

Or, dans cette *Évasion*, un des ultimes romans populaires écrits à Beuzec-Conq justement, en ce lointain hiver 1930-1931, une bonne partie de l'action se situe à Concarneau, et plus précisément aux Sables-Blancs !

La deuxième partie du roman s'intitule « VILLA MOROSE » (on ne sait trop pourquoi... un jeu de mots et d'assonance avec Moros, peut-être ?) et son chapitre I^{er}, « Les deux villas de Concarneau ». Voyons comment, dans un style très « roman populaire », commence ce chapitre :

C'était un tiède matin d'août. Devant les fenêtres de la villa, le ciel et la mer se confondaient dans un même bleu tendre tout pétri de rayons de

⁹⁷ « Le nouveau *Chien jaune* est arrivé ! », *Télé-7 jours*, 7 mars 1988, p. 62.

⁹⁸ *Id.*, p. 62.

⁹⁹ Christian BRULLS, *L'Évasion*, Paris, Fayard, « Le Livre populaire », 304, 1934 (contrat en date du 15 décembre 1930).

soleil. Et la plage de sable fin était d'un blond roux, que quelques maillots rouges et verts, malgré l'heure, égayaient déjà.

La jeune femme venait de descendre dans la salle à manger, dont les grandes baies étaient ouvertes sur une terrasse. Et cette terrasse [qui] se dressait à même la plage était battue, à marée haute, par les vagues.¹⁰⁰

Et, plus loin :

La villa se dressait sur le sable d'une grande crique, à une demi-heure de marche de la ville.¹⁰¹

Et, dans un autre chapitre, cette intéressante précision :

De l'hôtel [de Cornouaille], on pouvait voir la villa Morose, avec son haut toit de tuiles rouges, ses persiennes orange et les deux massifs d'hortensias qui flanquaient le perron.¹⁰²

Souvenez-vous de la description de M. Gloaguen (Albert II!) et de l'enquête sur place de Claude Menguy : Bon Dieu! mais c'est bien sûr! — comme dirait un autre commissaire —, cette villa « Morose » n'est autre que la véritable villa Ker-Jean, où notre jeune romancier écrit cet ultime roman sentimental avant le lancement des « Maigret » en février prochain!

Je parlais de style « roman populaire et sentimental »... En voulez-vous un bel exemple, extrait de ce roman *L'Évasion* ?

Par certaines journées grises d'automne, alors que les nuages bas courent au-dessus du paysage, presque au ras des toits, dans une atmosphère de désespoir, il arrive soudain que, par une déchirure fortuite, un rayon de soleil parvienne à se glisser [...] Un moment il y a de la gaieté dans l'air et un oiseau qui s'y laisse prendre commence déjà à chanter... Mais les nuages continuent leur course implacable et le pinceau de lumière et de joie est littéralement balayé [...] Et voilà qu'elle se réveillait dans la grisaille d'une vie dont elle voyait seulement toute l'horreur, par le contraste avec la vie qu'elle avait osé espérer...¹⁰³

Ou alors, dans un style résolument « Harlequin » avant la lettre :

Céline Martel était une créature magnifique et, ce soir-là, elle était particulièrement en beauté. Elle avait à peine vingt-cinq ans, mais ses formes pleines étaient d'une maturité remarquable, en même temps que d'une harmonie extrêmement voluptueuse. Rares étaient les hommes qui l'approchaient sans la désirer.

¹⁰⁰ *Id.*, p. 68.

¹⁰¹ *Id.*, p. 69.

¹⁰² *Id.*, p. 114.

¹⁰³ *Id.*, pp. 25-26.

On sentait qu'elle était née pour être, non la compagne, mais l'amante. Et il y avait en elle une vitalité féline, une soif ardente d'émotions et de jouissance.¹⁰⁴

Et plus loin, vers la fin du roman :

Aimait-elle deux hommes à la fois? En aimait-elle un plus que l'autre? Les aimait-elle d'une même sorte, d'une même qualité d'amour?

Le cœur ne se laisse pas analyser d'aussi près. Il contient trop de replis qui nous échappent encore et ses mouvements les plus violents ne se déroberaient-ils pas à l'étude du psychologue?¹⁰⁵

Et puisque j'évoquais tout à l'heure le lancement imminent des « Maigret », n'est-il pas difficile de croire que, durant cet hiver à Concarneau, notre homme-Protée, notre Janus-à-deux-plumes ait su alterner l'écriture de telles bluettes pour midinettes (à la vitesse de soixante-dix pages par jour!) et celle de l'âpre *Pendu de Saint-Pholien*?! Et c'est pourtant ce qu'il a fait, le bougre!

Maigret, au fait, si je vous disais qu'il apparaît dans ce roman à l'eau de rose, me croiriez-vous? Eh bien si! et n'est-ce pas là aussi un scoop?! Oh! ce n'est qu'une apparition éclair, et même fantomatique puisque par téléphone interposé : page 215, « on l'entend prononcer au bout du fil cette phrase qui n'est certes pas impérissable : "Allô! Allô!... Ici le commissaire Maigret..." »¹⁰⁶ !!!

Dans un autre passage, on voit, à la villa Morose, « une petite bonne du pays, en costume breton, la taille serrée dans son corsage de velours noir, la jupe ample, le frais bonnet de dentelle sur la tête, [apporter] le café brûlant dont le parfum subtil se répandit dans l'air »¹⁰⁷. Et cette petite bonne se prénomme Jeanne-Marie... Alors là, Menguy et moi sommes prêts à parier notre chemise — mais qui nous contredira? — que, pour ce personnage de figuration, Christian Brulls s'est inspiré de la véritable Jeanne Mathieu, celle que Menguy a retrouvée en 1985 à Beuzec-Conq où, âgée de 77 ans, elle habitait toujours... À l'époque du roman, elle avait 22 ans et — Albert II Gloaguen s'en souvient — « elle était femme de ménage et entretenait plusieurs villas dans ce quartier ».

¹⁰⁴ *Id.*, p. 33.

¹⁰⁵ *Id.*, p. 220.

¹⁰⁶ Michel LEMOINE, « Maigret en gestation dans les romans populaires », in *Traces*, n° 1, 1989, p. 79, et *L'Autre Univers de Simenon*, Liège, C.L.P.C.F., 1991, p. 468.

¹⁰⁷ Christian BRULLS, *L'Évasion*, *op. cit.*, p. 68.

De *L'Évasion*, j'extrait encore cette scène, agrémentée de réflexions ethnico-socio-économiques, où souffle un air de Zola, ou du Victor Hugo des *Notes de voyage* ; et, pour l'écrire, il a suffi au jeune Sim de regarder par la fenêtre de la villa Ker-Jean :

Par les fenêtres, elle voyait la plage où il y avait quelques promeneurs. Mais, tout au bout du rocher que la marée découvrait, deux femmes en sabots, la jupe relevée jusqu'aux genoux, grattaient les algues avec un long crochet pour faire lever les crabes.

De bons crabes juteux qu'on achetait quelques sous la douzaine.

Les femmes étaient penchées en avant, cassées en deux, des heures durant. Et, malgré les sabots, elles avaient sans cesse les pieds dans l'eau froide. Il leur fallait ensuite transporter leur lourd panier jusqu'à la ville, aller de porte en porte...

Quelques sous la douzaine ! Autrement dit, une pareille journée de labeur leur valait peut-être cinq francs !

Et c'étaient leurs gosses qu'on voyait aller pieds nus dans le port, mal débarbouillés, les vêtements en loques...¹⁰⁸

Me demandant quel peut bien être le prix du crabe à la Criée aujourd'hui, il ne me reste plus qu'à quitter les Sables-Blancs sur la pointe des pieds, sur cet ultime extrait de *L'Évasion* :

Les vacances touchaient à leur fin. Déjà il faisait moins chaud sur la plage, où l'on voyait plus rarement des baigneurs étendus sur le sable.

Et souvent la mer était agitée, montant à l'assaut des villas.

Quelques-unes de celles-ci, déjà vides, avaient leurs portes et leurs volets clos.¹⁰⁹

Quittons comme par mégarde la fiction pour la réalité : bientôt cette année-là, à l'automne de 1930 finissant, une de ces villas rouvrirait exceptionnellement sa porte et quelques volets, pour accueillir, non pas d'improbables vacanciers peu frileux, mais le locataire hivernal que vous savez, en retard de quelques romans, les tout derniers à n'être pas encore signés Simenon !

¹⁰⁸ *Id.*, p. 131.

¹⁰⁹ *Id.*, p. 124.

XII

EN CONCLUSION, j'espère que je vous aurai aidé à percer les secrets du *Chien jaune*... et quelques autres !

Et n'oubliez pas qu'il n'est pas besoin d'être francophone pour lire Simenon, puisqu'il a été traduit en 55 langues (sauf erreur ou omission)¹¹⁰ !

Tenez, par exemple, si vous voulez offrir un *Chien jaune* ou en conseiller la lecture à vos amis étrangers, il suffit qu'ils parlent l'une de ces vingt langues : bien sûr l'**anglais** (au fait, c'est la seule langue, je crois, où le titre ne comporte pas le mot « chien » : *A Face for a Clue*), l'**allemand** (*Der gelbe Hund*), l'**espagnol** (*El Perro canelo*, ou *El Perro amarillo*, chez l'éditeur de Buenos Aires), l'**italien** (*Il Cane giallo*), le **portugais** (*O Caô amarelo*)... ou encore le **bulgare**, le **catalan**, le **danois**, le **finlandais**, le **géorgien**, le **néerlandais**, le **norvégien**, le **roumain**, le **serbo-croate**, le **slovaque**, le **slovène** ou le **tchèque**, ou encore le **russe** (*Жёлтый Пёс/ Jioltyi Pios*)¹¹¹. Heureux Nippons qui connaissent même une version du *Chien jaune* en bande dessinée !

Pour *Les Demoiselles de Concarneau*, le choix est plus limité, et il faudra impérativement que vos amis parlent ou l'**espagnol** (*Las Señoritas de Concarneau*) ou l'**italien** (*Le Signorine di Concarneau*) ou encore le **néerlandais** (*De Meisjes van Concarneau*) ou bien sûr l'**anglais**, langue où l'on ne doit pas savoir prononcer « Concarneau », car le titre y est devenu... *The Breton Sisters* !

¹¹⁰ « Ce qui m'étonne le plus, c'est que les romans de Simenon soient au moins aussi lus dans les autres langues qu'ils le sont en français : il existe même des pays où ils touchent un public beaucoup plus étendu que dans le nôtre. Et pas plus les Américains que les Japonais ou les Russes ne se sentent dépaysés dans ce monde romanesque où les êtres et les lieux sont pourtant, semble-t-il, très caractérisés, très particularisés. Les acteurs d'un fait divers qui se déroule dans un quartier de Paris ou dans une rue d'Anvers ou de La Rochelle ont des physionomies originales et des habitudes de vie, des réactions et un tour d'esprit bien à eux, qui devraient en faire des individus retranchés, difficilement perméables pour des Mexicains ou des Océaniens. C'est justement le miracle que les frontières et les distances soient abolies entre les personnages et les lecteurs, à quelque nationalité qu'appartiennent les uns et les autres. Ni son métier, ni son milieu social, ni les mœurs, ni les lois de son pays ne sauraient faire écran à l'être humain qui surgit d'entre les pages d'un roman de Simenon » (Marcel AYMÉ, préface au *Chien jaune*, rééd. Pocket, 1330, pp. 7-8).

¹¹¹ Et, pour faire bon poids, signalons qu'il existe aussi de par le monde diverses éditions du *Chien jaune* à **usage scolaire** : en Allemagne, en Italie, en Russie, aux États-Unis... et en France (présentation de Régis BOYER, Librairie Hachette, « Lire aujourd'hui/Classiques », 1973).

Voilà! Lecteurs de Bretagne et de tous pays — sans oublier Liège —, j'espère vivement vous avoir donné envie de lire **ou de relire** Simenon... Et c'est, en vous quittant, tout le mal que je vous souhaite!!!



(Office de tourisme de Concarneau.)

ANNEXE

« Simenon Inc., donneur d'emplois »

Avertissement.— Le lecteur est prié de considérer les divers éléments de cette annexe — ainsi que les chapitres VIII, IX et X (pp. 262–271) de notre article sur « Simenon et Maigret de retour à Concarneau » — comme de modestes (mais utiles?) contributions écrites et préparatoires au 6^e Colloque International, dont le thème est précisément « **Simenon et l'adaptation cinématographique** ».

Index de quelques¹¹² comédiens et comédiennes ayant joué dans un ou plusieurs¹¹³ films ou téléfilms tirés de l'œuvre de Simenon (1931–1997)

Mesdames

Anouk AIMÉE
Catherine ALLÉGRET (4)
Gaby ANDREU

Georgette ANYS
Catherine ARDITI
ARLETTY

¹¹² Oui, quelques-uns seulement! Car un Index vraiment exhaustif, jusques et y compris les plus petits rôles, outre qu'il serait difficile à établir (nous ne détenons pas *tous* les génériques complets), prendrait une longueur démesurée, et du coup perdrait singulièrement de son intérêt. C'est dire que l'Index que voici se veut résolument subjectif quant au choix des noms retenus (en principe artistes français/francophones seulement, sauf exceptions ponctuelles), choix dont nous assumons l'entière responsabilité. L'analyse a porté, tant pour la télévision que pour le cinéma, sur les productions des **seuls pays francophones** (cf. chapitre VIII et note 89, p. 263), à quelques exceptions près... pour cause de célébrité internationale.

¹¹³ On n'a mentionné le nombre d'« apparitions » qu'à partir de trois films ou téléfilms.

Françoise	ARNOUL	Anouk	FERJAC
Pascale	AUDRET	Andréa	FERRÉOL
Mireille	BALIN	Edwige	FEUILLÈRE
Madeleine	BARBULÉE (4)	Suzanne	FLON
Brigitte	BARDOT	Gabrielle	FONTAN (7)
Nicole	BERGER	Geneviève	FONTANEL
Françoise	BERTIN	Micheline	FRANCEY
Dominique	BLANCHAR (5 «M ^{me} Maigret»)	Jeanne	FUSIER-GIR
Lucienne	BOGAËRT	Nicole	GARCIA
Jeanne	BOITEL	Ginette	GARCIN (4)
Sandrine	BONNAIRE	Claude	GÉNIA
Denise	BOSC	Annie	GIRARDOT (3)
Helena	BOSSIS	Chantal	GOYA
Jacqueline	BOUVIER	Denise	GREY
Berthe	BOVY	Claude	JADE
Pierrette	BRUNO	Marlène	JOBERT (13)
Blanchette	BRUNOY (3)	Germaine	KERJEAN
Louise	CARLETTI	Bernadette	LAFONT
Martine	CAROL	Pauline	LAFONT (6)
Gisèle	CASADESSUS	Valérie	LAGRANGE
Mathilde	CASADESSUS	Lisette	LANVIN
Geraldine	CHAPLIN	Odette	LAURE (3)
Monique	CHAUMETTE	Ginette	LECLERC
Françoise	CHRISTOPHE	Meg	LEMONNIER
Yvonne	CLECH	Micheline	LUCCIONI
Aurore	CLÉMENT	Françoise	LUGAGNE
Christiane	COHENDY	Rosine	LUGUET
Annie	CORDY	Gina	MANÈS
Fanny	COTTENÇON	Hélène	MANSON (4)
Nicole	COURCEL	Jane	MARKEN
Mony	DALMÈS (3)	Mary	MARQUET
Jacqueline	DAMIA	Mathilda	MAY
Danielle	DANNO (3)	Monique	MÉLINAND
Marie-Hélène	DARRIEUX	Michèle	MERCIER
Mylène	DASTÉ	Macha	MÉRIL
Rosine	DEMONGEOT	Blanche	MONTEL
Nicole	DERÉAN	Aimée	MORTIMER
Marguerite	DESAILLY	Claire	NADEAU
Hélène	DEVAL	Vera	NORMAN
Dora	DIEUDONNÉ	Line	NORO
Arielle	DOLL (4)	Maria	PACÔME
Gabrielle	DOMBASLE	Geneviève	PAGE
Marie	DORZIAT	Mila	PARÉLY
Paulette	DUBOIS	Giselle	PASCAL
Annie	DUBOST (8)	Anne	PETERSEN
Juliette	DUCAUX	Annette	POIVRE
Françoise	FABER (3)	Jacqueline	POREL
Renée	FABIAN	Micheline	PRESLE
	FAURE (5)		

- | | | | |
|---------------------|---|-------------|---------------------------------|
| Suzy | PRIM | Teddy | BILIS (3) |
| Denise | PROVENCE | Maurice | BIRAUD |
| | RÉGINE | Michel | BLANC (3) |
| Madeleine | RENAUD | Louis | BLANCHE |
| Viviane | ROMANCE | Roland | BLANCHE (3) |
| Catherine | ROUVEL | Charles | BLAVETTE |
| | | Bernard | BLIER |
| Martine | SARCEY | Roger | BLIN |
| Catherine | SAUVAGE | Patrick | BOUCHITEY |
| Romy | SCHNEIDER | Jean | BOUISE |
| Simone | SIGNORET (4) | Michel | BOUQUET (3) |
| Diane | SIMENON | Marcel | BOZZUFI |
| Simone | SIMON | Claude | BRASSEUR |
| Agnès | SORAL | Pierre | BRASSEUR |
| Perette | SOUPLEX | Jean | BROCHARD (3) |
| Barbara | SUKOWA | Claude | BROSSET |
| | | André | BRUNOT |
| Annick | TANGUY (38 « M ^{me} Maigret ») | Kees | BRUSSE (x « Maigret ») |
| Yoko | TANI | | |
| Valentine | TESSIER | François | CADET (54 « inspecteur Lucas ») |
| | | Julien | CARETTE |
| Simone | VALÈRE (3) | Jean-Pierre | CASSEL |
| Rosy | VARTE | Jean-Pierre | CASTALDI (7) |
| Odile | VERSOIS | Philippe | CASTELLI |
| Marthe | VILLALONGA | Jacques | CASTELOT (5) |
| | | Gabriel | CATTAND |
| Claude | WINTER | Jean-Roger | CAUSSIMON |
| | | Daniel | CECCALDI |
| | | Gino | CERVI (« Maigret ») |
| | | Georges | CHAMARAT |
| | | | CHARPIN |
| | | Étienne | CHICOT |
| | | Aimé | CLARIOND |
| | | Pierre | CLÉMENTI |
| | | François | CLUZET |
| | | Jean | CONSTANTIN |
| | | Michel | CONSTANTIN |
| | | Raymond | CORDY |
| | | Joseph | COTTEN |
| | | Ronny | COUTTEUR |
| | | Paul | CRAUCHET |
| | | Bruno | CREMER (28 dont 27 « Maigret ») |
| | | Henri | CRÉMIEUX |
| | | Marcel | CUVELIER |
| | | Jacques | DACQMINÉ |
| | | Max | DALBAN |
| | | Robert | DALBAN |
| | | Marcel | DALIO (3) |
| | | Jean-Pierre | DARRAS |
| | | Jean | DASTÉ |
| | | Jean-Claude | DAUPHIN (5) |
| et Messieurs | | | |
| Alfred | ADAM (3) | | |
| Kinya | AIKAWA (25 « Maigret ») | | |
| | AIMOS | | |
| | ANDREX | | |
| Louis | ARBESSIER (9 dont 1 « Maigret ») | | |
| Grégoire | ASLAN | | |
| Michel | AUCLAIR | | |
| Michel | AUMONT | | |
| Paul | AZAÏS | | |
| Charles | AZNAVOUR | | |
| Jean-Pierre | BACRI | | |
| Antoine | BALPÈTRÉ (3) | | |
| Jacques | BAUMER | | |
| Harry | BAUR (« Maigret ») | | |
| Jean-Paul | BELMONDO | | |
| Paul | BERNARD | | |
| Jules | BERRY | | |
| Julien | BERTHEAU | | |
| Pierre | BERTIN | | |
| Roland | BERTIN | | |
| Jean-Luc | BIDEAU | | |
| Étienne | BIERRY | | |

Rupert	DAVIS (x « Maigret »)	Pierre	JOURDAN
Jean	DEBUCOURT	Raymond	JOURDAN
Alain	DELON	Jean-Pierre	KALFON
Xavier	DELUC	Henri	LABUSSIÈRE
Gérard	DEPARDIEU	Bernard	LAJARRIGE (8)
Jean	DESAILLY (7)	Jean	LANIER
Gérard	DESARTHE	Bobby	LAPOINTE
Jérôme	DESCHAMPS	Pierre	LARQUEY
Jean-François	DEVAUX	Charles	LAUGHTON (« Maigret »)
Bernard	DHÉРАН	Bernard	LAVALETTE
	DIGNIMONT	Fernand	LEDOUX
Bernard	DIMEY	Philippe	LEMAIRE
Pierre	DORIS	Philippe	LÉOTARD
Alain	DOUTEY (4)	Paul	LE PERSON (3)
Roland	DUBILLARD	Roland	LESAFFRE
Jean-Pol	DUBOIS	Robert	LE VIGAN
Jacques	DUBY	Michael	LONSDALE
Bernard	DUMAINE	François	MAISTRE
Roger	DUMAS	Maurice	MANSON (« Maigret »)
Jacques	DUMESNIL	Robert	MANUEL
André	DUSSOLIER	Georges	MARCHAL
Jacques	DYNAM (4)	Jean	MARCHAT
Saturnin	FABRE	Serge	MARQUAND
André	FALCON	Jean	MARTINELLI
	FERNANDEL	Lee	MARVIN
Jacques	FRANÇOIS	James	MASON (« Maigret »)
Paul	FRANKEUR (4)	Burgess	MEREDITH
Pierre	FRESNAY	Armand	MESTRAL (3)
Louis de	FUNÈS	Jean-Pierre	MOCKY
Jean	GABIN (10 dont 3 « Maigret »)	Pierre	MONDY
	GABRIELLO	Jacques	MONOD (4)
Serge	GAINSBURG	Jacques	MOREL
Michel	GALABRU	Jean-Pierre	MOULIN (14)
Henri	GARAT	Marcel	MOULOUDI
Maurice	GARREL	Henri	NASSIET
Ben	GAZZARA	Jean	NEGRONI (4)
Daniel	GÉLIN (4)	Claude	NICOT
Xavier	GÉLIN	Philippe	NOIRET
Henri	GENÈS	Rolla	NORMAN
René	GENIN (3)	Tom	NOVEMBRE
Ivry	GITLIS	Pierre	PALAU
Julien	GUIOMAR	Jean	PAQUI
Bernard	HALLER	Jean	PARÈDÈS
Robert	HIRSCH	Dominique	PATUREL
Olivier	HUSSENOT	Raymond	PELLEGRIN (3)
Francis	HUSTER	Marcel	PÈRÈS (3)
Valery	INKIJINOFF	Fred	PERSONNE (6)
Daniel	IVERNEL	Claude	PIÉPLU
			PIÉRAL

Paul	PRÉBOIST	Michel	SERRAULT
Albert	PRÉJEAN (3 « Maigret »)	Jean	SERVAIS
Jean-Marie	PROSLIER	Gérard	SÉTY
	RAIMU	Basil	SIDNEY (x « Maigret »)
Claude	RAINS	Michel	SIMON (3 dont 1 « Maigret »)
Serge	REGGIANI	Raymond	SOUPLEX
Pierre	RENOIR (« Maigret »)	Roger	SOUZA
Robin	RENUCCI	André	TABET
André	REYBAZ	Abel	TARRIDE (« Maigret »)
Claude	RICH	Jan	TEULINGS (x « Maigret »)
Jean	RICHARD (88 « Maigret »)	Jean	TISSIER (6)
Jean	RIGAUX	Franchot	TONE
Alexandre	RIGNAULT (4)	Jean	TOPART
Michel	ROBIN (16)	Pierre	TORNADE (13)
Jean	ROCHEFORT	Guy	TRÉJAN
Maurice	RONET	Jean-Louis	TRINTIGNANT
Noël	ROQUEVERT (10)	Ralph	TRUMAN (x « Maigret »)
Philippe	ROULEAU	André	VALMY
Raymond	ROULEAU	Charles	VANEL
Jean-Paul	ROUSSILLON (3)	Robert	VATTIER
	RUFUS	Lino	VENTURA
Heinz	RÜHMANN (« Maigret »)	Howard	VERNON
Alain	SACHS (6)	Henri	VILBERT
Gonzague	SAINT-BRIS	Henri	VIRLOJEU
Fernand	SARDOU	Michel	VITOLD
Maurice	SARFATI	Jean	YANNE
Gilles	SEGAL	Nono	ZAMMIT
Louis	SEIGNER (4)	Achille	ZAVATTA
Élie	SEMOUN		

Une brillante distribution pour ce « multi-film » tiré d'une œuvre aux multiples romans... et quelle belle affiche!!!

N.B. Ces listes comportent 352 noms, soit 126 comédiennes et 226 comédiens... Mais le nombre total de leurs apparitions sur le grand ou le petit écran peut être estimé à 880... au moins!

Index de quelques réalisateurs de films ou téléfilms¹¹⁴ tirés de l'œuvre de Simenon (1931-1997)

Yves	ALLÉGRET (4)	Marcel	CARNÉ
Claude	AUTANT-LARA	Claude	CHABROL
Claude	BARMA (8)	Jean-Marie	COLDEFY (3)
Stéphane	BERTIN (7)	Jacques	CONSTANT
Yves	BOISSET	Marcel	CRAVENNE (5)

¹¹⁴ On n'a mentionné le nombre de réalisations qu'à partir de trois films ou téléfilms.

Louis DAQUIN	Marc MAURETTE
Henri DECOIN (3)	Jean-Pierre MELVILLE
Jean DELANNOY (3)	Michel MITRANI
Michel DRACH	Édouard MOLINARO
Jean DRÉVILLE	Gérard MORDILLAT
Julien DUVIVIER	Denys de la PATELLIÈRE (4)
Jacques ERTAUD	José PINHEIRO
Serge GAINSBOURG	Richard POTTIER
Claude GORETTA (4)	Jean RENOIR
Gilles GRANGIER	Pierre ROUVE
Pierre GRANIER-DEFERRE (6)	Jean SALVY (6)
Ralph HABIB	Jean SASLAVSKY
Caroline HUPPERT	Jean-Paul SASSY (11)
Jean KERCHBRON (3)	Marc SIMENON (10)
Georges LACOMBE	Jean-Charles TACCHELLA
Mario LANDI	Jean TARRIDE
Georges LAUTNER	Bertrand TAVERNIER
Patrice LECONTE	Maurice TOURNEUR
Serge LEROY	Albert VALENTIN
René LUCOT (9)	Henri VERNEUIL (3)
	François VILLIERS (3)

**Quelques adaptateurs et dialoguistes de films ou téléfilms
tirés de l'œuvre de Simenon (1931-1997)**

Marcel ACHARD	Michel GRISOLIA
Jean ANOUILH	Yves JAMLAQUE
Michel AUDIARD (6)	Pascal JARDIN (3)
Jean AURENCHE (3)	Francis LACASSIN
Marcel AYMÉ	Jean-Paul LE CHANOIS
Claude BARMA (42)	Jacques RÉMY (54)
Pierre BOST	Georges RIBEMONT-DESSAIGNES
Henri-Georges CLOUZOT	Thérèse de SAINT-PHALLE
Jacques COMPANEEZ	Charles SPAAK (3)
Henri DECOIN	et...Georges SIMENON ¹¹⁵
Maurice DRUON	
Charles EXBRAYAT	

¹¹⁵ Pour *La Nuit du carrefour* et *Le Chien jaune*.

**Sélection de quelques compositeurs de musiques de films ou téléfilms
tirés de l'œuvre de Simenon**

Georges	AURIC	Michel	LEGRAND
Mathieu	CHABROL	Francis	LEMARQUE
René	CLOEREC	Roland	MANUEL
Georges	DELERUE	Jacques	METEHEN
Roger	DÉSORMIÈRE	Paul	MISRAKI
Roger	DUMAS	Jean-Claude	PETIT
Paul	DURAND	Laurent	PETITGIRARD
Michel	EMER	Astor	PIAZZOLA
Serge	GAINSBOURG	Michel	PORTAL
Georges	GARVARENTZ	Jean	PRODOMIDÈS
Jean-Jacques	GRÜNENWALD	Philippe	SARDE
Jacques	IBERT	René	SYLVIANO
Maurice	JARRE	Armando	TROVAJOLI
Joseph	KOSMA	Georges	VAN PARYS
		Jean	WIENER

Michel CARLY

Sur les routes de l'Arizona avec quatre Simenon en poche

Il s'attendait à faire un bref voyage dans
l'espace, et il fit un voyage [...] dans le temps.

Georges SIMENON, *Les Larmes de bougie*

1947-1997 : sur la route

AVIDE D'ALLER, même au prix de drames, là où il sent qu'il doit aller et, en même temps, écartelé encore entre Tigy et sa maîtresse Denise, l'homme Simenon s'installe, en novembre 1946, à Bradenton Beach, sur l'île Anna Maria, en Floride. Le bungalow de bois qu'il occupe avec Denise s'appelle Coral Sands. Tigy et Marc ont élu domicile dans un bungalow de palmeraie à Sarasota, logement qu'ils abandonnent pour un cottage à la mi-décembre¹.

Simenon s'immerge dans le mode de vie américain qu'il apprécie de plus en plus. Il veut devenir résident, réclame la présence de Boule restée en Europe, pense s'installer pour longtemps afin de gagner son pari américain : réussir aux U.S.A. À Bradenton Beach, il rédige *Lettre à mon juge*, *Le Destin des Malou*, *Le Passager clandestin*. Mais le romancier-voyageur, désireux de trouver un climat plus sain, aimanté aussi par son impatience et les appels à vivre, cherche à gagner de nouveaux horizons :

Nous allons entreprendre une longue marche vers l'ouest, vers un pays dont j'ignore le nom, le pays aux vastes espaces, à l'herbe bleue et aux chevaux en liberté dans la nature.²

¹ Témoignage de Tigy recueilli par Pierre DELIGNY et aimablement transmis à l'auteur.

² Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, in *Tout Simenon*, « Omnibus », Paris, Presses de la Cité, t. 27, p. 902, ch. 27. Les œuvres dont le titre est suivi, dans les notes, d'une simple indication de tome et de pagination, sont citées d'après cette édition dont la publication s'est déroulée de 1988 à 1993.



(Coll. Fonds Simenon.)

Marc Simenon à Coral Sands.

Simenon part vers l'Ouest des pionniers, vers l'Ouest de ses westerns, à la recherche d'une image qu'il a contemplée dans une revue. Avec Marc et Denise, il quitte la Floride sans désir de retour. À cette date et sur les ordres du romancier, Tigy a déjà regagné la France afin de démêler la désastreuse gestion, par l'escroc Honory, du capital simenonien et surtout afin de récupérer, avec la prudence que l'on devine, les fonds encore disponibles³.

³ Voir note 1.

Pendant ce temps, Georges roule : tous ses départs ont été des fuites⁴. Il connaît la route américaine. N'a-t-il pas, l'année précédente, traversé les États-Unis du Nord au Sud, du Maine jusqu'en Floride? N'a-t-il déjà pas mémorisé les miles, accéléré les sensations de manière à transcrire dans son carnet de route *L'Amérique en auto*? Mais s'élancer vers l'Ouest suppose un autre état d'esprit. Aucune pensée ne traverse votre horizon, on accueille ses impulsions, on leur obéit, on ne permet pas à la moindre seconde de pourrir sur place.

Alabama, Mississipi, Louisiane : devant chaque station-service, « les badauds s'arrêtent pour contempler notre voiture, comme si c'était un vaisseau spatial. Ils se penchent sur tous ces boutons brillants qui les intriguent »⁵. Quelle voiture? Une Buick, se souvient Simenon. Une Packard, affirme Denise et le reportage en Arizona de Napoléon Tremblay lui donne raison⁶. La vraie voiture du rêve américain : longue, très basse, décapotable, extérieur bleu ciel, intérieur capitonné de cuir rouge, entièrement automatique, dotée d'une série de touches chromées commandant la capote et l'air conditionné.

Texas, Dallas. Simenon cède à la couleur locale et achète un Stetson comme portent tous les Texans. Très vite d'ailleurs, au cours de cette année 1947, Simenon va s'approprier les signes du mythe de l'Ouest : le chapeau, le coca, le motel, la voiture, le cheval, le bourbon. Déguisement touristique ou exotique? Désir viscéral d'immersion complète? Refus significatif d'une Europe qu'il a fuie et qui s'obstine à le poursuivre pour collaboration intellectuelle? Faut-il accorder à ces signes extérieurs le même sens qu'au casque colonial de Marseille qui, en 1932, désignait son départ pour l'Afrique et son statut d'homme blanc?

Simenon vient de franchir la frontière du Nouveau-Mexique. Des images mythiques viennent à sa rencontre :

Du sable remplace bientôt l'herbe. Des Indiens se mêlent aux Noirs. Nous sommes dans le New Mexico et nous apercevons, presque à sec, le fameux Rio Grande des chansons et des westerns.⁷

« La route s'étirait devant nous à perte de vue, se souvient Denise, à travers le paysage aride et désolé cher aux westerns. Rien n'y manquait : pas

⁴ Voir Georges SIMENON, *Un Homme comme un autre*, t. 26, p. 535.

⁵ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, t. 27, p. 902, ch. 27.

⁶ Napoléon TREMBLAY, « Au Far-West avec Simenon », *Les Nouvelles littéraires*, 5 février 1948.

⁷ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, t. 27, p. 903, ch. 27.

même les crânes de vaches rongés par les vautours et blanchis par le soleil. La chaleur était torride au point de rendre l'air irrespirable»⁸.

Plongée vers le sud pour loger dans un hôtel à El Paso (Texas). El Paso sonne comme un riff de guitare dans un vieux western. C'est, sur le Rio Grande, la ville frontière avec le Mexique. Denise, Marc et Georges passent le fleuve et la ligne pour savourer, à Ciudad Juárez, un steak à la sauce locale. Le sable est rouge. La chaleur elle-même est épicée. La route, par Deming, conduit en Arizona. Là doivent se trouver les vastes espaces dont Simenon rêve depuis l'image aperçue dans la revue.

Cinquante ans plus tard, nous suivons le même itinéraire. Même route, même mois, même chaleur. Quatre roues sur le bitume, la cinquième entre les mains. Insensiblement, le décalage nous piège. Été 1997, été 1947. Soudain, nous sommes trois : Simenon, Kerouac et moi au volant. L'image de l'écrivain beatnik s'impose à ma compagne et à moi : Kerouac, le romancier de la route américaine, le vagabond céleste de la Beat Generation.

Concomitance, coïncidence.

Jack Kerouac en 1947 : « Nous sommes tombés d'accord pour partir ensemble vers l'Ouest au printemps »⁹. Denise en 1947 : « Au printemps, nous avons annoncé à Marc que nous allions au Far-West »¹⁰.

C'est au cours de l'été 1947, en même temps que Simenon, que Jack Kerouac s'élance vers le mirage de l'Ouest. C'est en juillet 1947 qu'il situera le départ des héros de son roman *Sur la route*. Des milliers de jeunes, par après, suivront leurs traces libérées. En 1949, revoici Kerouac à bord d'une Hudson, roulant ici même avec son ami Neal Cassady et sa copine LuAnne Henderson, nus tous les trois depuis la traversée du Texas¹¹. Roulant « vers la bonne vieille El Paso rougeoyant au coucher du soleil [...] jusqu'à Tucson »¹². Même ruban d'asphalte, mêmes étapes. Mais l'analogie ne s'arrête pas à l'anecdote. Partir, pour les deux romanciers, implique une nouvelle expérience. L'espace qui paraît à Simenon « plus vaste que partout ailleurs » répercute les routes de l'Ouest de Kerouac qui sont « les plus désertes de toutes [...] avec le mirage de la nuit quand on conduit dans les

⁸ Denyse SIMENON, *Un Oiseau pour le chat*, Paris, Jean-Claude Simoën, 1978, p. 119.

⁹ Jack KEROUAC, *Visions de Cody*, Paris, U.G.E., « 10/18 », 1990, p. 468.

¹⁰ Denyse SIMENON, *op. cit.*, p. 119.

¹¹ À propos de ces migrations vers l'Ouest, on consultera l'excellente et volumineuse biographie critique de Jack Kerouac rédigée par Gerald NICOSIA sous le titre *Memory Babe* et traduite aux Éditions Verticales en 1998 (pp. 265, 349, 350).

¹² Jack KEROUAC, *Visions de Cody*, *op. cit.*, p. 464.

grands espaces plats [...] : au-delà vous devinez l'existence de finistères qui oscillent sur la plaine, figée par le tonnerre, le désert »¹³. Quand on connaît l'aventure intime de Simenon et de Denise qui fuient comme des amants, on peut imaginer que c'est pour eux que l'Américain salue « la lumière oblique des après-midi perdus détachés depuis longtemps de la mémoire de l'amour qui est le secret de l'Amérique »¹⁴.

Quand Kerouac avoue dans *Big Sur* : « Nous sommes seuls dans une voiture chevauchant la ligne blanche en route pour une destination inexistante », et qu'il ajoute : « Il n'y a nulle part où aller, surtout pas ce soir »¹⁵, il se fait *raté de l'aventure*, découvreur de nulle part comme les personnages exotiques de Simenon. Il part à la recherche de l'essence profonde de son pays et ne trouve que la forme désenchantée du réel. Force lui est d'avouer qu'au bout de l'Amérique, au bout de la terre, il ne peut aller nulle part, il ne peut que faire demi-tour. N'est-il pas lui aussi à la recherche de l'homme nu, de l'individu vrai ? Pour Kerouac comme pour Simenon, « l'expérience de ce désenchantement témoigne de l'impossibilité de retrouver l'être dans le monde réel »¹⁶. Et si le vagabond de *Sur la route* se mettait soudain, imitant le Timar du *Coup de lune*, à se cogner la tête sur le sable du désert de Mojave, il martèlerait sûrement : « L'Ouest, ça n'existe pas ! »

Kerouac, Simenon : deux impatients aux domiciles instables, en perpétuel mouvement. Heureux sur le mobile de la route, devinant que celle-ci est la métaphore de la page à écrire. C'est ce même sentiment que Simenon exprimera à Maurice Restrepo dans une lettre datée du 24 juillet 1955 : « Je suis à nouveau sur la route, comme j'aime m'y trouver après avoir été fixé pendant quelques années, et cela me donne toujours un renouveau »¹⁷. Voici deux vies syncopées par le même amour du jazz. Deux romanciers qui, en fin de parcours littéraire, vont confier leur mémoire à un micro d'enregistreur. Comment ne pas penser aux *Dictées* de Simenon quand Kerouac s'écrie : « J'ai vraiment besoin d'un magnéphone [...], je pourrai alors conserver la trace enregistrée la plus complète du monde, à diviser en vingt volumes de bandes magnétiques décrivant les activités, les moments d'exaltation et les pensées de mon moi [...] Je ne cesse d'écouter mon passé »¹⁸.

¹³ *Id.*, pp. 116–117.

¹⁴ *Id.*, p. 45.

¹⁵ Jack KEROUAC, *Big Sur*, Paris, Gallimard, « Folio », 1995, p. 180.

¹⁶ Jean-Marie ROUS, *Kerouac, le clochard céleste*, Paris, Renaudot, 1989, pp. 14–15.

¹⁷ Fonds Simenon de l'Université de Liège.

¹⁸ Jack KEROUAC, *Visions de Cody*, *op. cit.*, p. 157.



(Cliché Michel Carly.)

Le romancier, la route, l'espace : le mythe de l'Ouest américain.

Mais de tous ces croisements thématiques, le plus original reste l'entrée de Simenon dans le mythe de la route américaine.

Délivrance, quête de soi, prendre le volant, n'est-ce pas redistribuer les cartes dans l'espoir d'une partie plus intéressante ? Au cours de cet été 1947, Simenon découvre l'infini, intériorise le message de la route. Il pénètre d'instinct dans la tradition littéraire et cinématographique des U.S.A., celle qui, contrairement à la conscience européenne, privilégie l'espace au temps. On peut dès lors considérer de plus haut l'œuvre de Simenon et découvrir que, par l'espace et la route, ses romans américains diffèrent profondément de ses fictions européennes. À partir de ce voyage, on décèle chez Simenon une densité nouvelle d'itinéraires de vie ou de mort, de tracés de canyons, de pistes de sable ou de neige, d'autoroutes qui dévalent vers les déserts, vers les désastres, vers la cible des horizons : *Feux rouges*, *Le Fond de la bouteille*, *La Jument-Perdue*, *Les Frères Rico*, *La Main*. Se rapprochant du thriller, la route de Simenon se fait même dévastation intime ou piège criminel dans *L'Horloger d'Everton*, dans *Feux rouges*. Dans cet *Horloger d'Everton*, Simenon perçoit même, avec une rare acuité, les premières vibrations de rébellion adolescente, de fracture parents/teenagers qui va secouer la société

américaine. Simenon termine ce roman le 24 mars 1954¹⁹. La même année, le disque de Bill Haley, *Rock around the clock*, met en musique la fracture et lance la première déferlante du rock. L'année suivante, Nicholas Ray, avec sa *Fureur de vivre*, met à l'écran cette agonie des valeurs. Comme dans le roman de Simenon (qu'on ne me parle pas de hasard!), la voiture sur la route, la violence, les filles, un père anesthésié giflent l'image d'une société qui s'endort avec ses certitudes et ses schémas.

On pourrait aussi évoquer le périple qu'entreprend Simone de Beauvoir de janvier à mai 1947. Paru chez Gallimard en 1954, réédité en Folio en 1997, *L'Amérique au jour le jour* en est le fidèle journal de route. Il révèle un regard quotidien, politique et social autrement plus fécond et plus sensible que le travelling fuyant de Simenon. Toutefois, ce regard rejoint celui du romancier qui, dans *L'Amérique en auto* comme dans ses impressions d'Arizona, essaie de lire, avec des yeux attentifs et européens, l'avenir de la civilisation moderne.

Cinquante ans plus tard, nous roulons nous aussi vers Tucson. Les véhicules de Simenon et de Kerouac nous précèdent, dansant dans l'éclat de leurs chromes. Simenon a raison : impossible de mesurer l'espace, de le décrire.

Texas Canyon, Apach Pass... Les paysages écartelés par les horizons sont si différents de l'Europe que nous avons peine à imaginer l'univers de Simenon inscrit dans leur immensité. Tous ces rochers cuivre nous ouvrent le purgatoire de Geronimo à deux pas du paradis où dansent les morts. Nous sommes si loin des petits villages de la province française où le clocher du dimanche répond au murmure de l'écluse. Nous sommes, comme Maigret à l'issue de son enquête arizonienne, « dans le Far-West où on rencontre encore des Indiens avec des plumes sur la tête. Ce qui commence à me paraître irréel », note Maigret-Simenon, « c'est notre appartement du boulevard Richard-Lenoir et le petit café du coin qui sent le calvados »²⁰.

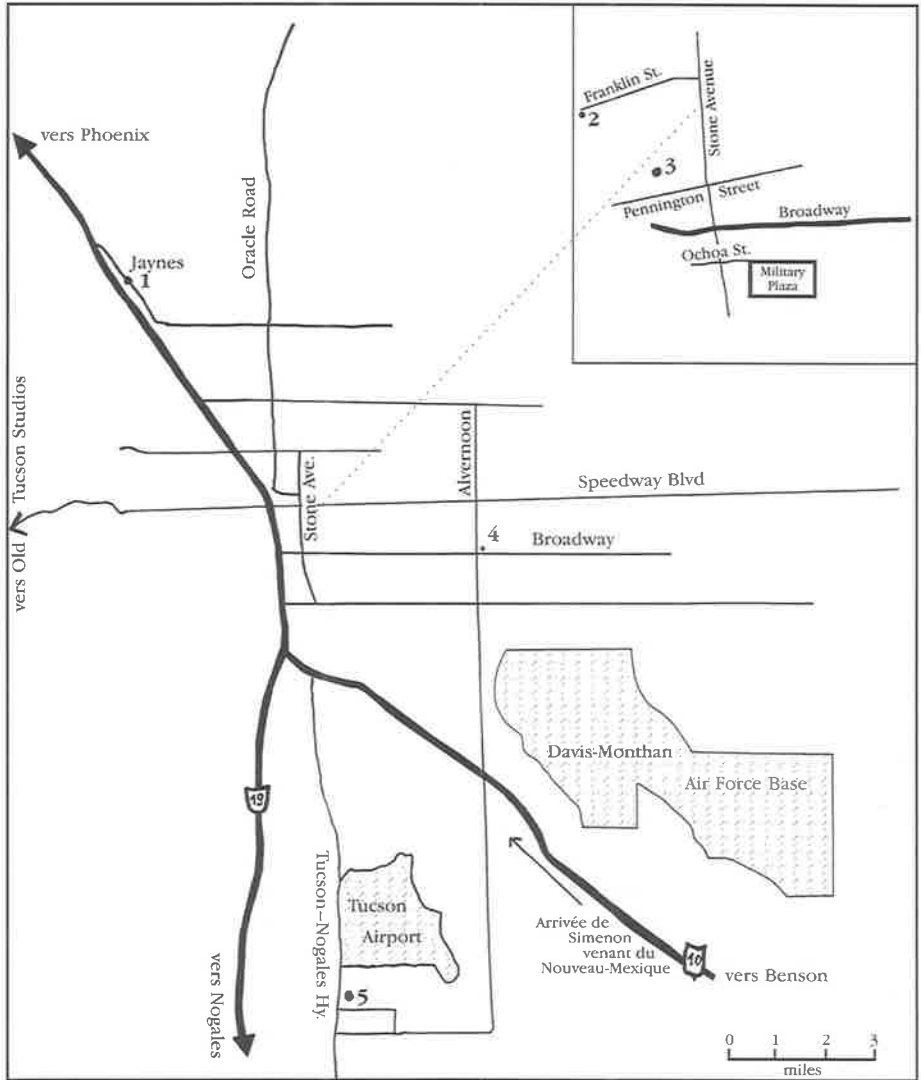
Pourtant, cet Ouest brûlé appartient également au territoire d'écriture de Simenon. À commencer par Tucson qui s'annonce au bout de la route.

C'est ici qu'en août 1947²¹, Simenon dépose ses attentes d'homme et le peu de bagages qu'il a emportés.

¹⁹ Voir Michel LEMOINE, « État des lieux des États-Unis », in *Cahiers Simenon*, Bruxelles, Les Amis de Georges Simenon, t. 10, p. 61.

²⁰ Georges SIMENON, *Maigret chez le coroner*, t. 3, p. 885, ch. 9.

²¹ Jusqu'à présent, tout le monde a admis et repris ce repère chronologique proposé par Simenon. Il n'en est pas moins vrai que quand Pierre DELIGNY a interrogé Tigy à ce sujet, elle



- | | |
|---------------------------------|---|
| 1. Jaynes Station | 4. La maison d'East Whitman Street (disparue) |
| 2. La maison de Franklin Street | 5. La mort de Bessy |
| 3. County Court House | |

Plan simplifié du Tucson simenonien

lui a confié qu'après son retour de France sur le « De Grasse » en juillet 1947, elle a rejoint, le 2 août, un Simenon déjà installé à Tucson. Cela nous obligerait-il à avancer la date d'arrivée en Arizona du couple Simenon-Denise? *Ubi veritas?*

C'est ici que commence notre émotion à découvrir un domaine inexploré.

La Jument-Perdue : dans les rues de Tucson

PREMIER JOUR à Tucson. Le thermomètre oscille entre 38 et 42°C... à l'ombre. Simenon nous perle à la peau. Transpirer, c'est déjà le rencontrer. Endosser son quotidien comme il revêtait un personnage. Nous comprenons qu'ici le rituel de l'écriture impliquait les mains moites sur le clavier, la sueur qui inonde tout, la chemise comme le regard. Cette obsession *transpire* dès les premiers souvenirs des *Mémoires intimes*, mais aussi dans les lettres à André Gide :

Il fait torride en ce moment mais délicieux dans la maison réfrigérée, froid la nuit dehors et je vais commencer cette semaine un roman qui sera peut-être assez important et assez long.²²

Malgré une chaleur tropicale, je travaille beaucoup en ce moment. Je viens de terminer un [...] roman-étape [...] qui s'intitule *Les Quatre Jours du Pauvre Homme*. Pour me reposer je vais écrire un Maigret.²³

Premier jour à Tucson, premier roman. Avec Curly John, nous chevauchons dans le premier chapitre de *La Jument-Perdue*. Avec lui, nous quittons le ranch, empruntant la piste vers **Jaynes Station** pour y attendre le bus de Tucson.

Il se tenait aussi droit en selle qu'à vingt ans. Il suivit la piste au petit galop, dans un paysage dont il connaissait le moindre détail mais qui l'émerveillait toujours. Le Grand Passage, que tant d'hommes, tant de troupeaux, tant de milliers et de milliers de bœufs, de chevaux, de chariots ont suivi, alors qu'il n'existait ni trains ni automobiles, restait pareil à lui-même, trop au-dessus des hommes pour être seulement égratigné par eux. Qu'importaient quelques fumées à l'horizon ? Elles se fondaient dans la buée lumineuse qui montait du désert de sable, incapable de tenir les couleurs toujours nouvelles des montagnes qui semblaient, très loin, fermer le monde de tous côtés.

Il allongea le galop de son cheval et pensa tellement à *l'autre* que la piste lui parut plus courte que jamais. Il fut presque surpris d'apercevoir la

²² Lettre de Georges SIMENON à André GIDE datée de Tucson, le 9 juin 1949, Fonds Simenon de l'Université de Liège et ici même, p. 39.

²³ Lettre de Georges SIMENON à André GIDE datée de Tucson, le 16 juillet 1949, *id.*, p. 41.

ligne unie de la grand-route, les autos qui se suivaient, les taches rouges des pompes à essence.

Curly aurait pu venir du ranch en automobile, car il existait un chemin passable, et aller ainsi jusqu'à Tucson. Mais il n'avait jamais voulu d'auto et c'était peut-être aussi par une sorte de protestation à l'égard de *l'autre*.

Près de la pompe à essence, un vieil Espagnol tenait boutique et il y avait derrière la maison une sorte de pré, plutôt de terrain vague, où comme d'habitude, Curly John laissa son cheval.

L'endroit s'appelait Jaynes Station. Le train y passait déjà de leur temps, mais ne s'était jamais arrêté pour les voyageurs. Pour les cinq miles qu'il restait à parcourir avant Tucson, Curly John prenait le bus.²⁴

Où est Jaynes Station ?

Sur le plan, Jaynes est un quartier au N.-O. de Downtown (centre ville), le long de la voie ferrée de la Southern Pacific dont on voit les trains longer les lotissements modestes. Maisons élémentaires, rangées en blocs, séparées par des routes tracées à l'équerre. Aucun sens de l'environnement. Le long de la route, casquette sur queue de cheval, des homeless people quémangent aux feux rouges.

Sur place, aucune indication. Ignorance des habitants. L'extension urbaine a ravagé ce lieu choisi par Simenon.

Que retrouve-t-on du roman ?

Les collines qui barrent l'horizon vers l'est. Ce sont les Santa Catalina Mountains. Lointains récurrents de *La Jument-Perdue*, elles replient à leurs pieds des étendues piquées de saguaros, les fameux cactus géants de nos westerns.

Les voies du chemin de fer. Les convois de marchandises ne prennent ici, bien évidemment, aucun voyageur et longent toujours l'ancienne grand-route, celle dont parle Simenon et qui n'est plus qu'une petite jonction délaissée au profit des géantes autoroutes. Il s'agit de l'actuelle Casagrande Highway et c'est ici qu'aboutit Curly John. De loin, il en a aperçu les postes d'essence comme un tableau d'Edward Hopper. C'est ici que, venu de l'Ouest, il laisse son cheval, près de la maison de l'Espagnol.

La maison de l'Espagnol est peut-être cette ancienne maison en adobe que je retrouve à l'endroit précis évoqué par le romancier. Son occupante actuelle me confirme que la maison a été construite, dans les années vingt, par un cordonnier parlant espagnol, un Mexicain, semble-t-il. Derrière la

²⁴ Georges SIMENON, *La Jument-Perdue*, t. 2, p. 244, ch. 1.



(Cliché Michel Carly.)

À Jaynes Station, la (vraisemblable) maison de l'Espagnol.
La voie ferrée et la grand-route passent derrière la bâtisse.

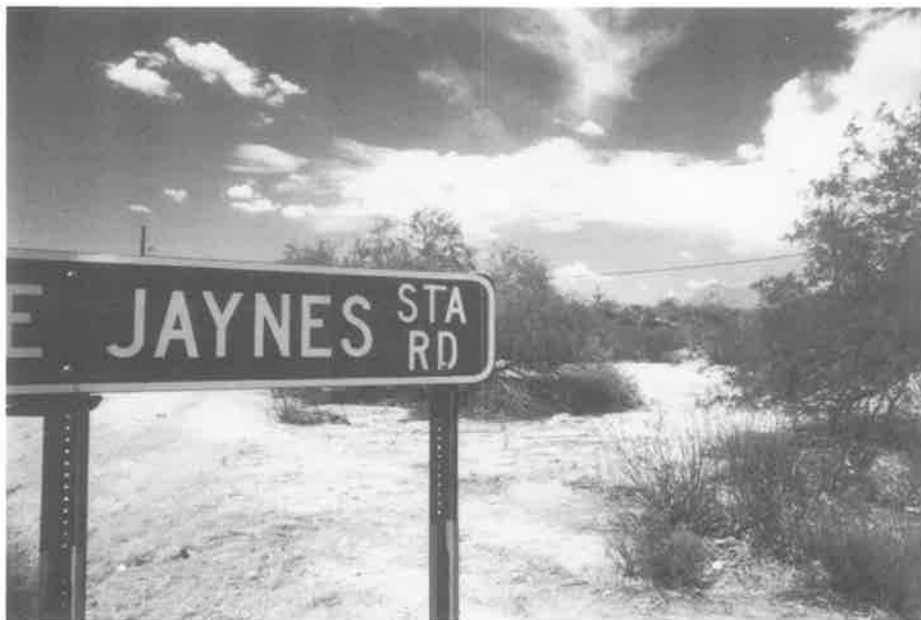
maison, un terrain vague. Cette modeste maison de Shannon Avenue est enfin un indice, avec la simple voie asphaltée qui fut la grand-route de Simenon. Déçus de ne pas retrouver la « petite église blanche », nous relisons cet autre extrait de *La Jument-Perdue* :

Tout le monde se retrouva chez l'Espagnole, à Jaynes Station, où on détela les bêtes et où Gonzales et Miles Jenkins laissèrent aussi les leurs. L'église était tout près, petite et blanche, nette comme une image, avec des silhouettes sombres qui se dirigeaient vers le portail. Des gens sortaient des maisons d'alentour, et d'autres, comme eux, venaient de loin.²⁵

Si l'essentiel des éléments romanesques se retrouve ici, le site a perdu sa quiétude et sa mémoire.

Plus aucune trace du lieu sur les indications urbaines et routières. Si, une seule ! Un peu plus au N.-E., une route serpente au-delà du Rillito Creek. À un carrefour gardé par quelques saguaros, une plaque verte nous annonce : ORACLE-JAYNES STATION RD.

²⁵ *Id.*, p. 306, ch. 6.



(Cliché Michel Carly.)

*

* *

Dans la suite du roman, Simenon déplace son héros vers le centre de Tucson. Arrivé en ville, Curly John descend du bus en face du Pioneer Hotel. Où situer cet établissement qu'évoquent les *Mémoires intimes* et le chapitre 2 de *Maigret chez le coroner*? C'est là en effet que le romancier loge son cher commissaire quand ce dernier arrive à Tucson. Dès son entrée en ville, Simenon fait de même :

Un hôtel début du siècle, spacieux, solide [...]. Tout le monde porte des chemises ajustées de cow-boys, des bottes à hauts talons, des sombreros noirs ou beiges, comme le mien. L'hôtel s'appelle «The Pioneer». Le Pionnier ! Les rues sont larges. Des cavaliers se fauflent entre les autos.²⁶

Implanté en plein centre ville, sur Pennington Street, dans l'actuelle cité administrative, le Pioneer Hotel ne nous livrera plus ses secrets : il a brûlé en décembre 1970.

Le héros se hâte maintenant vers Stone Avenue, dite Stone Street dans le roman.

²⁶ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., p. 904, ch. 27.

L'air était sec et chaud mais, dès qu'on entrait dans l'ombre, on respirait des bouffées de fraîcheur. Cet air-là, on avait plutôt l'impression de le boire.

Au premier coin, il quitta Stone Street et ses grands magasins. Dire qu'à présent il fallait attendre le feu vert pour traverser à pied une rue qu'il avait tant de fois parcourue à cheval !

Il descendait vers de la verdure, vers une sorte de parc où tranchait la blancheur de quelques maisons aux allures de palais.

O'Hara Street ! Est-ce qu'il n'y avait pas de quoi rire ? Ce vieux singe d'O'Hara qui avait maintenant sa rue, comme Washington ou Madison, après avoir commencé par débiter de l'épicerie et des clous dans une boutique en planches !²⁷

Stone Avenue a perdu ses magasins. Imaginez plutôt une artère bordée de hauts immeubles de bureaux composant un décor assez proche de la City de Londres.

Mais refaire le parcours du personnage est toujours possible : si l'on quitte Stone Avenue avec Curly John, on peut, à gauche, emprunter, non **O'Hara Street** comme le propose Simenon, mais **Ochoa Street** qui conduit vers la verdure de Library Park et de Military Plaza Park bordés de splendides demeures.

Simenon considérait *La Jument-Perdue* comme un essai. « Ce n'est pas un roman auquel j'attache de l'importance », écrit-il à André Gide le 26 mai 1948. « C'est une sorte d'exercice pour me familiariser avec les décors et les personnages américains ».

En fait, le roman a été écrit trop tôt : Simenon s'installe à Tucson en août 1947, l'œuvre est rédigée en octobre, du 7 au 16. On sent que le choix intime des lieux et la décantation n'ont pas été réalisés. Simenon utilise les morceaux dispersés d'un puzzle géographique qu'il ne maîtrise pas. Il se contente d'introduire en vrac les photos de Tucson et de ses escapades touristiques.

Denise et Simenon parcourent l'Arizona en tous sens. Ils visitent, avec Marc émerveillé, une « ville morte » dont les maisons rudimentaires ont été bâties en adobe par des chercheurs d'or et d'argent. Mais c'est un faux village, précise Simenon à son fils, bâti pour les besoins d'un film par des cinéastes qui l'ont laissé tel quel. Il doit s'agir en fait des Old Tucson Studios construits à l'ouest de la ville, dans le désert, pour tourner *Arizona* de Wesley Ruggles en 1939. Depuis, des centaines de films célèbres ont été réalisés dans ces studios de plein air qui reconstituent à l'identique le Tucson du

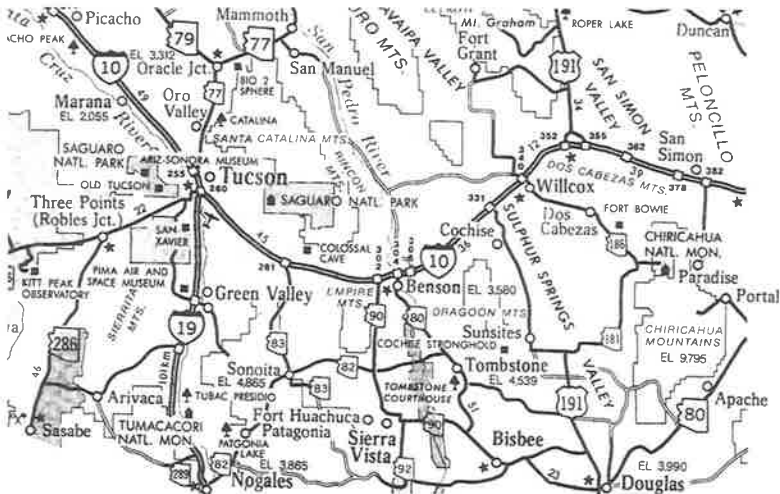
²⁷ Georges SIMENON, *La Jument-Perdue*, op. cit., p. 246, ch. 1.



(Cliché Michel Carly.)

Old Tucson Studios : séquence nostalgique dans les décors des plus fameux westerns.

xix^e siècle. De la gare à l'église mexicaine, en passant par le saloon, le cimetière et le corral, nous retrouvons l'émerveillement de Marc. Les colts parlent, les caméras hollywoodiennes avalent la poussière de *Rio Bravo*, *El Dorado*, *Joe Kidd*, *Règlements de comptes à O.K. Corral*, *Tombstone*...



La Jument-Perdue : dans la poussière de Tombstone

ON CONNAÎT par le chapitre 30 des *Mémoires intimes* les impressions que Simenon a gardées de Tombstone, cette ville mythique située à quelque cent kilomètres au sud-est de Tucson.



(Cliché Michel Carly.)

Tombstone : « l'agglomération a été assez importante au siècle dernier, quand on y trouvait encore des filons d'or » (*Mémoires intimes*, ch. 30).

Nous visitons la ville morte de Tombstone, devenue une sorte de musée. Située au bord d'un plateau qui domine la vallée que suivaient les troupeaux se dirigeant vers le Kansas, l'agglomération a été assez importante au siècle dernier, quand on y trouvait encore des filons d'or.

Tout est resté en état, bien que les maisons aient été construites en bois. Le théâtre est encore coquet, avec ses loges, ses fauteuils, sa galerie et la petite scène où dansaient, vêtues de bas noirs et de bustiers garnis de dentelles, de belles filles venues de partout. On voit sur les murs peints en rouge les photos jaunies des plus célèbres d'entre elles, parmi lesquelles quelques Françaises.

Le long bar, où l'on jouait gros jeu, avec pour mises des pépites aussi bien que des dollars, n'a pas changé non plus. Les habitants n'étaient pas tous des chercheurs d'or. Y vivaient aussi les voleurs de troupeaux qui, dévalant

dans la vallée, à cheval, s'attaquaient aux cow-boys convoyant des milliers de bêtes.²⁸

Dans les années 1870, un jeune prospecteur, Ed Schieffelin, s'acharnait à trouver des filons d'argent dans ces montagnes du sud arizonien, le long de la San Pedro River. Aux soldats de Fort Huachuca qui le questionnaient, Schieffelin répondait chaque soir qu'il cherchait des pierres (stones). Un soldat en tunique bleue s'esclaffa : la seule pierre que le pauvre Ed pourrait trouver dans la région serait sa pierre tombale (tombstone). Quand, en 1877, Schieffelin découvrit son premier filon, il le nomma tout naturellement Tombstone. Le nom de sa mine devint celui de la ville qui allait naître autour, la ville la plus malfamée de tout l'Ouest ! L'attrait de la richesse rapide y rassembla joueurs, voleurs, bandits et hors-la-loi qui y trouvèrent saloons et maisons closes.

Simenon a visité la ville au début de son séjour puisque le lieu est intégré à la fiction de *La Jument-Perdue* rédigée en octobre 1947, soit deux mois après son arrivée à Tucson.

Pour Simenon comme pour nous qui la découvrons aujourd'hui, Tombstone recompose bien l'ancienne cité minière de l'Ouest violent. La ville s'honore d'un épisode fameux que le cinéma a perpétué dans de nombreux westerns : le règlement de comptes à O.K. Corral. Depuis ce 26 octobre 1881, les fantômes de Doc Holliday, du clan Clanton, de Wyatt Earp et de ses frères hantent toujours les rues poussiéreuses et les trottoirs en bois.

Dans *La Jument-Perdue*, Tombstone apparaît sous le nom de Sunburn. Le décor du lieu est à la hauteur de sa renommée. La bande son du passé est en replay : gémissements, musiques de bastringue, coups de feu et chansons de péquenauds. Pour recomposer la ville que Curly John a connue de 1887 à 1900, Simenon convoque ses propres regards.

Comme Curly John, comme Simenon, le premier repère que nous apercevons en arrivant à Tombstone est... le cimetière, le fameux Boothill Graveyard où reposent les victimes d'O.K. Corral, les familles décimées par les Apaches et ceux qui se sont balancés au bout d'une corde sans musique...

[...] le cimetière de ceux qui étaient morts de mort violente. On était allé chercher leurs restes un peu partout, car, à l'époque où ils étaient tombés,

²⁸ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., p. 932, ch. 30.



(Cliché Michel Carly.)

Dans le cimetière de Tombstone reposent les victimes du célèbre *Règlements de comptes à O.K. Corral*.

le meurtrier se contentait, non pour cacher son acte, mais par décence, d'enterrer sa victime sur place.

Tous les noms étaient là, sur des croix bien rangées, comme un cimetière militaire, des noms célèbres et des noms inconnus, y compris ceux des femmes et des enfants massacrés, par familles entières, par les Indiens Apaches.

Il n'avait qu'à se retourner pour voir la montagne d'où ceux-ci dévalaient, les pistes au bord desquelles ils tendaient leurs embuscades.

Où était Sunburn ? Ils avaient été dix mille ici et Curly John était parmi les dix mille. Il y avait des rues, des mines partout, des *saloons*, un théâtre, un grouillement perpétuel de cavaliers dans les rues bordées de maisons en bois ou en *adobe*.

Il marchait dans les rues et avait l'impression d'être tout seul. Il apercevait une banque, parmi toutes les banques de petites villes, qui n'était même pas à la place de l'ancienne. Le «Sunburn Palace» avait disparu, pulvérisé, remplacé par rien, par un carrefour, mais il fut surpris de retrouver l'enseigne du *saloon* concurrent, l'«Eldorado».

Chez Little Harry, on jouait, mais il y avait en outre des femmes qui chantaient et dansaient, toutes avec de gros seins et de grosses cuisses que mettait en valeur un corset très serré.

À l'«Eldorado», on jouait seulement, sans femmes, et Curly John s'avancit, lisait les réclames qui annonçaient que l'établissement était resté exactement le même qu'en 1880, précisant que c'était là que fréquentaient les plus fameux *gunmen* de l'Ouest et qu'un bon nombre d'entre eux y avaient été tués.

Il poussa la porte et reconnut le bar, le plus long bar qu'il eût jamais vu, avec ses glaces, ses bouteilles — on avait gardé des bouteilles de l'époque — et des photographies.²⁹

Le **Sunburn Palace** est une création de Simenon qui a modifié le nom d'un saloon authentique, le **Crystal Palace**, pour imaginer cette enseigne. Au Sunburn Palace du roman, les cow-boys jouent à la roulette, au faro tandis que les femmes offrent le plaisir. Dans la fiction, le saloon concurrent s'appelle l'**Eldorado**. Et quand Simenon nous le décrit — là il n'y a aucun doute —, il évoque le vrai Crystal Palace qu'il a vu à Tombstone.



(Cliché Michel Carly.)

Tombstone : le bar du Crystal Palace.

Le Crystal Palace est toujours debout à l'angle d'Allen Street et de la 5^e Rue. Construit en 1879, ce saloon était le plus populaire des 110 (!)

²⁹ *Id.*, pp. 272-273, ch. 3.

établissements qui disposaient d'une licence d'alcool. Comme le précise Simenon, on y jouait. Pas de danseuses ni de belles de nuit. C'était l'un des saloons les plus convenables de la ville, accueillant au premier étage les bureaux du docteur, du marshall, du sherif du comté. Les illustres Doc Holliday et Wyatt Earp y jouaient au faro. Une plaque le rappelle, apposée sur le mur droit du saloon dont l'immense bar si célèbre a été reconstruit à l'identique.



(Cliché Michel Carly.)

Le Bird Cage Theatre est la Cage aux perruches de *La Jument-Perdue*.

En face, à quelques pas de là, Curly John retrouve le **Bird Cage Theatre**. À la fois music-hall, bar, bordel et salle de jeux, le Bird Cage devient la Cage aux Perruches dans *La Jument-Perdue*.

... Un écriteau encore, une maison qui lui sembla toute petite et qui était pourtant restée dans son souvenir comme l'image même du faste : le théâtre de Sunburn, qu'on appelait la «Cage aux Perruches».

Intact. Avec des affiches. Non plus un tourniquet mais un bureau où on payait l'entrée et où on vendait des souvenirs, un guide qui vous ouvrait la porte de la salle poussiéreuse, avec ses loges comme suspendues dans

l'espace, sa scène au rideau déteint, les photographies des vedettes, Lilly Pickton, Linda Lou, Madame Moustache, Blonde Mary...³⁰



(Cliché Michel Carly.)

Le Bird Cage Theatre «est encore coquet, avec ses loges, sa galerie et la petite scène où dansaient [...] de belles filles venues de partout» (*Mémoires intimes*, ch. 30).

Le lieu, vieillot, poussiéreux, dégage un charme irrésistible. On y voit les photos des ladies of the night, souvent très belles, qui y travaillaient sous la férule des Madams françaises. Simenon généralise quand il cite leurs noms : Madame Moustache et Blonde Mary n'étaient pas des danseuses. Madame Moustache, venue de France en 1884, exerçait ici un commerce des plus lucratifs en dirigeant ces «dames», tout comme la jolie Blonde Mary qui appartenait au French Syndicat.

Simenon, qui a visité l'établissement avec l'intérêt que l'on devine, évoque également les loges, les cages en mezzanine, qui permettaient aux filles qui se produisaient sur scène de monter rejoindre leurs clients. L'on voit encore ces fameuses «cages» qui dominent la salle de danse et la scène,

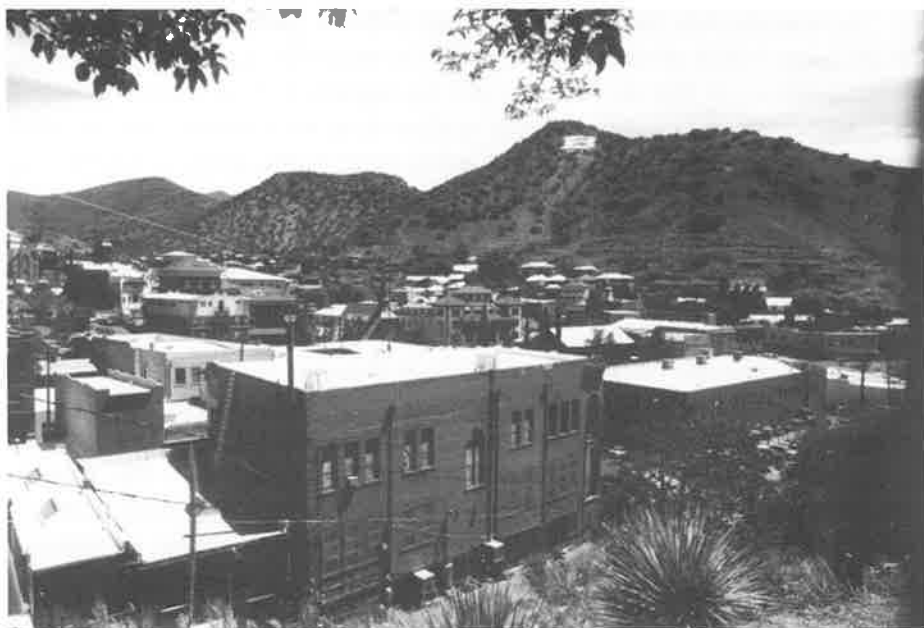
³⁰ *Id.*, pp. 274–275, ch. 3.

dans la plus fameuse salle de poker de tout l'Ouest, parfaitement conservée. Le jeu ne s'y interrompt pas durant huit ans, cinq mois et trois jours.

Inutile de rappeler que le Bird Cage Theatre fut la plus célèbre maison de plaisir américaine entre 1881 et 1889. Les murs du bar percés de 140 impacts de balles rappellent les nombreuses fusillades qui conduisirent les victimes du Bird Cage au cimetière. On les enterrait expéditivement avec leurs bottes, à côté des pendus par erreur et des sherifs sacrifiés.

Bisbee : le Pas de la Mule et le second coup de feu

SI TOMBSTONE est la cité des cow-boys, Bisbee est celle des mineurs. En 1879, cette ville comptait déjà 53 concessions pour l'exploitation du cuivre.



(Cliché Michel Carly.)

L'arrivée à Bisbee. La ville qu'a connue Simenon n'a pas changé.
Seule l'extraction de la turquoise a remplacé l'exploitation du cuivre.

Bisbee est à mi-chemin entre Tombstone, que nous venons de quitter, et la frontière mexicaine. À 1600 mètres, cette ancienne cité minière se

niche dans une vallée d'altitude, entre des montagnes rubis et émeraude. Le paysage est marbré de ce rouge que répète la brique des bâtiments accrochés aux collines. Dans cette architecture victorienne et années trente, Simenon nous attend.

Nous continuons l'itinéraire de Curly John :

Une ville enfin, tout en bas, tellement serrée entre deux montagnes qu'il n'y avait place que pour une rue centrale serpentant comme un ruisseau, et que la plupart des maisons, qu'on atteignait par des escaliers creusés dans le roc, étaient perchées à mi-côte.

L'activité était ailleurs, une activité bourdonnante et brutale qui rappelait celle de Sunburn au temps de sa splendeur. Partout, autour de la cuvette où des grands magasins s'alignaient comme dans n'importe quelle ville des États-Unis, le sol était profondément labouré par les machines, partout la terre était d'un rouge cuivré, avec comme des traînées de lave, partout on en arrachait le minerai que des wagonnets, parfois suspendus, véhiculaient en tous sens.³¹

La montée vers Bisbee nous permet d'abord de résoudre une énigme qu'un autre roman arizonien, *Le Fond de la bouteille*, a posée à pas mal de simenologues : le **Pas de la Mule** cité au chapitre 8. C'est là que le héros, P.M. Ashbridge, et son frère Donald veulent franchir la rivière en crue pour atteindre le Mexique. C'est là que le héros va se noyer, sorte de sacrifice au frère dévoyé imaginé par un Simenon qui a perdu, onze mois plus tôt, son frère Christian enlisé dans la collaboration nazie en Belgique, puis engagé à la Légion étrangère. **The Mule Pass** est devant nous ; cette colline, percée aujourd'hui par un tunnel routier, précède la descente vers Bisbee. C'en est la porte d'accès et ce passage fait d'ailleurs partie des Mule Mountains. Nous n'avons pas retrouvé de *Pas de la Mule* là où Simenon le situe dans le roman, c'est-à-dire entre Tumacacori et Nogales, « au dernier canyon [...]. Il n'y a pas de route », précise-t-il au chapitre 8, « mais un sentier qui longe la montagne [...]. On finit par atteindre la rivière et il y a un passage »³². Dès lors on peut comprendre que Simenon, qui est passé par les Mule Mountains en venant de Tombstone, a transféré ce lieu-dit un peu vers l'ouest, de Bisbee à Nogales. Le paysage de canyons et de collines est indubitablement le même et ce cas de transfert n'est pas rare chez Simenon.

Bisbee, par contre, va nous offrir une découverte plus intéressante : la cité est le cadre réel de la seconde partie de *Crime impuni*. C'est bien Bisbee

³¹ *Id.*, p. 326, ch. 7.

³² Georges SIMENON, *Le Fond de la bouteille*, t. 3, pp. 342-343, ch. 8.

que Simenon cache sous le nom fictif de Carlson-City. C'est bien ici qu'Élie tire pour la seconde fois sur Michel Zografli.

Est-il besoin de rappeler que, dans cette fiction rédigée au U.S.A. en octobre 1953, Élie Waskow, l'ancien étudiant pauvre qui, par jalousie et vengeance, a tiré sur Michel Zografli à Liège, vingt ans auparavant, est venu s'installer en Arizona ? Réceptionniste dans un hôtel, il assiste aux tractations pour la vente de la mine de cuivre dont dépend la prospérité de la ville : le repreneur est Michel Zografli, défiguré, secret, mais vivant. Alors, pour venger le crime impuni à Liège, Élie abat Michel dans le hall de l'hôtel.

Bisbee est bien Carlson-City avec sa chaleur intense, la proximité de la frontière mexicaine, les sirènes des mines, les wagonnets, la vallée, la terre rouge, l'exploitation du cuivre, le quartier résidentiel de l'autre côté de l'arroyo et surtout avec le gigantesque cratère minier cité par Simenon, celui de la Lavender Pitcopper Mine.

Et l'hôtel du crime ?

En plein centre, au 11 Howell Avenue, il s'appelle le Copper Queen Hotel. Ses architectes new-yorkais Van Vleck et Goldsmith l'ont doté d'une façade à l'italienne. Construit en 1902 pour la Copper Queen Consolidated



(Cliché Michel Carly.)

À Bisbee, le Copper Queen Hotel (à gauche) est le vrai décor final de *Crime impuni*.



(Cliché Michel Carly.)

Le Copper Queen Hotel.

Avant nous, John Wayne, Denise et Simenon ont gravi ces marches.

Mining Company, il fut d'abord le siège de cette société avant de devenir l'hôtel des cadres. Dans le réel comme dans le roman, hôtel et mine sont indissociables.

Simenon évoque «les quarante chambres de l'hôtel [...] construit quarante ans plus tôt par le père Carlson, le fondateur de la mine, [...] un bâtiment en briques de six étages. Le sixième, en retrait, était entouré d'une terrasse et c'était là que le vieux Carlson avait son appartement»³³.

³³ Georges SIMENON, *Crime impuni*, t. 7, pp. 175-178, 2^e partie, ch. 1.

Si l'on excepte le nombre d'étages, cinq au lieu de six — rappelons qu'aux U.S.A, notre rez-de-chaussée est le 1st floor —, nous retrouvons l'hôtel du roman. Les briques rouges ont été en partie repeintes en blanc. L'hôtel, réputé de grande classe, offre encore aujourd'hui une quarantaine de chambres. L'appartement avec terrasse, dont parle Simenon, est au troisième étage tandis que le cinquième, en retrait, correspond à un bureau.

Teddy Roosevelt, John Wayne, des stars en tournage ont gravi ces marches comme nous le faisons, comme l'ont fait Denise et Simenon en 1947.

En entrant dans le hall de l'hôtel, nous entrons dans le roman. Tout est là, tout est en place. À droite, Élie occupe son bureau. « L'horloge, au-dessus de la réception », est toujours là à égrener des heures de luxe. Les « fauteuils de cuir noir, au pied des colonnes », s'adosent à l'escalier de bois au milieu du « hall vide et sonore ». Plus loin, à droite, le Copper Queen Saloon, le bar où s'engouffrent les acteurs du roman. À gauche, le restaurant. Regard sur le sol du hall, là où s'est affaissé Michel atteint de trois balles mortelles.



(Cliché Michel Carly.)

Le hall du crime.



(Cliché Michel Carly.)

Devant notre objectif, l'actuel manager joue le jeu de la fiction et prend la place d'Élie Waskow.

Enthousiaste, Craig Rothen, l'actuel general manager, nous guide dans nos recherches : il est ravi d'apprendre que son établissement appartient à la littérature.

Dehors, il fait délicieusement caniculaire, entre 32° et 45°C. Comme dans le roman. Mais il n'y a plus de thermomètre à la porte de l'hôtel.

Le Fond de la bouteille : de Nogales ...

À 80 KILOMÈTRES au sud de Tucson, la route 19 atteint la frontière mexicaine. Cerné de collines rouges, Nogales est un sas entre l'Arizona et le Sonora mexicain. Le Nogales de Simenon était un village typiquement mexicain avec ses mendiants, son ghetto, ses cafés peu engageants. Il est devenu une ville de près de 20 000 habitants, mais on y perçoit toujours cette sensation d'autre monde, cette ambiguïté de ville frontière entre indigence et abondance.

Le Nogales d'aujourd'hui, c'est d'abord la violence qui éclabousse le mal de vivre. Insécurité, délinquance, loi du plus fort rongent cette « terre de personne ». Fuir vers les U.S.A. est un miracle, l'émigration clandestine, un problème économique. Pour ne pas mourir sur place, les Mexicains tentent

de passer cette frontière la plus surveillée des États-Unis. En janvier 1997, 28 066 émigrés ont été arrêtés le long de la frontière par les Border Patrols que renforcent, depuis juillet, 400 militaires et 166 officiers hélicoptères munis de détecteurs de mouvement et de chaleur. La situation s'est bien sûr aggravée depuis les années quarante, mais Simenon fut, lui aussi, confronté à ce problème quand il habitait, de juin 1948 à juin 1949, à Tumacacori. Au chapitre 30 de ses *Mémoires intimes*, il raconte que, sa maison se trouvant sur le chemin des fuyards, il laissait pour eux de la nourriture sur la table et disait aux autorités ne rien savoir du passage de ces errants. Le chapitre 7 du *Fond de la bouteille* conserve un instantané de ces malheureux.

On en rencontrait souvent, dans la vallée. Ils allaient droit devant eux, tirant la jambe. La plupart étaient des Mexicains qui avaient pénétré aux États-Unis sans papiers et qui essayaient de gagner la Californie, terre promise où ils espéraient de l'embauche.

Les ranchers n'y faisaient pas attention. On n'avait pas peur d'eux. On savait qu'ils n'étaient pas dangereux. On savait aussi qu'ils atteignaient rarement l'autre bout de la vallée, du côté de Tucson, sans être pris par une patrouille.

Sur la route circulaient des gardes-frontière en auto. Sur les chemins allant de ranch en ranch, à travers les *foot-bills*, ils allaient et venaient avec une jeep traînant un van en remorque. Dans le van, il y avait toujours deux chevaux sellés sur lesquels les patrouilleurs étaient prêts à sauter.

Enfin, il fallait compter avec les petits avions rageurs et obstinés comme des insectes qui tournaient en rond au-dessus de la moindre silhouette suspecte.³⁴

Passer du Nogales américain au Nogales mexicain provoque un choc : on quitte un riche univers de consommation pour entrer dans une ville aux rues balafrees. Le pittoresque des maisons, les devantures de bimbelerie touristique s'oublie vite devant la pauvreté navrante. On sent la coloration hispanique du quotidien, les gens dans les rues, la démerde des petits métiers, les commerces, les trafics illicites, le regard insistant des filles sur les hommes, des hommes sur les femmes. Atmosphère sensuelle et dangereuse, superbement traduite par Simenon dans *Le Fond de la bouteille* : « Une grille à franchir, quelques tours de roues, et P.M. a l'impression d'entrer dans un monde étrange, équivoque, défendu »³⁵.

Cette grille, elle est là devant nous avec l'immense bâtiment des douanes U.S. Flot incessant de voitures, contrôle vigilant, fouille opiniâtre. Interdiction formelle de prendre la moindre photo !

³⁴ Georges SIMENON, *Le Fond de la bouteille*, op. cit., pp. 331-332, ch. 7.

³⁵ *Id.*, p. 265, ch. 1.



(Cliché Michel Carly.)

Nogales. La frontière, la fouille systématique des voitures venant des U.S.A.



(Cliché Michel Carly.)

Passée la frontière américaine, le Nogales mexicain est un autre monde.

Nogales n'est pas une ville frontière comme une autre, car la frontière, en réalité, se trouve au beau milieu de la ville, coupant celle-ci en deux par une très haute grille au portail aussi bien gardé que le Mur de Berlin.

D'un côté, une petite ville bourgeoise et cossue, des magasins où l'on trouve de tout en abondance. De l'autre, un village typiquement mexicain, pauvre, grouillant, aux nombreux mendiants, aux légumes, fruits et viandes couverts de mouches bleues s'étalant sur les trottoirs. Quelques maisons plus spacieuses, pourtant, beaucoup de cafés peu engageants, et, plus loin, le ghetto.

Dans le sens États-Unis–Mexique, les voitures se contentent de ralentir, avec un salut aux gendarmes et aux agents de l'Immigration qui répondent par un salut. Dans l'autre sens, c'est la fouille, dans un petit bâtiment qui porte le pavillon étoilé, la vérification des papiers, des questionnaires plus ou moins longs.³⁶

Cinquante ans plus tard, nous retrouvons l'atmosphère à peine modifiée. Nogales met en images ce que les *Mémoires intimes* nous racontent : les étreintes de Simenon et de Boule quand la servante fidèle attend son passeport dans une pension de famille, les escapades au restaurant la Grotte, les repas avec Boule, avec Denise, les escales exo/érotiques chez les prostituées de la colline.

Le Nogales simenonien est centré sur la grille frontière et sur la zone qui la joute. Quartier équivoque où le romancier devait s'immerger avec délice. Il est facile d'imaginer Simenon, une fois le contrôle franchi, aborder la Plaza et se laisser envoûter par le quartier des plaisirs aujourd'hui quadrillé par Buenos Aires Street, Avenida Ruiz Cortinez et sa parallèle, la Calle Elias. Deux filles aux splendides jambes brunes s'avancent sur un rythme funky. Cantinas, restaurants, discothèques, bars à hôtesses composent ce périmètre.

Nos pas dans Calle Elias recherchent le point de passage obligé de cet itinéraire : le restaurant que le Liégeois nomme tour à tour la *Cave*, les *Caves*, la *Grotte*. L'enseigne exacte est la *Caverna*. L'établissement fondé en novembre 1927 est à mi-rue, du moins sa façade car la Caverna a brûlé en 1984. Malgré tout, sa devanture, avec son péristyle, est toujours intacte devant le rocher auquel s'adossait cette taverne réputée. Pour peu on surprendrait « le personnel en bras de chemise nettoyant les planchers à grande eau » et l'attorney du *Fond de la bouteille* réclamer Juan Perez,

³⁶ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., p. 916, ch. 29.



(Cliché Michel Carly.)

À Nogales, le quartier chaud s'articule autour de la Calle Elias.



(Cliché Michel Carly.)

La Caverna, haut lieu du Nogales mexicain de Simenon, sous les orages de juillet.

le propriétaire du restaurant (ch. 7). Pour peu on entendrait encore les musiciens mexicains susurrer à Denise le sirupeux *Bésame mucho* qu'elle réclamait à chaque visite. Derrière, au-dessus de la Caverna, la colline où devait se trouver la maison de plaisir que Simenon fréquentait assidûment. Où Denise, souvent, l'accompagnait.

Une salle fraîche où tournent, au plafond, des ventilateurs aux pales de bois. Autour d'une des tables, six, huit jeunes filles qui babillent dans un langage que nous ne connaissons pas, ni espagnol, ni anglais, ni indien. Un mélange. Certaines causent ou tricotent. Toutes sont belles et jeunes, très différentes selon que le sang espagnol domine plus ou moins le sang indien et même le sang américain. Des clients assez disséminés boivent du tequila ou de la bière mexicaine, entre hommes, emmenant parfois une des femmes au-delà d'une des portes.

Nous y avons passé de nombreuses soirées et D. était fort entourée par les pensionnaires dont elle sembla bientôt comprendre le langage. Après un certain temps, elle me disait :

— Alors, Jo ? Pourquoi pas Marina, qui en brûle d'envie...

Moi aussi. Et D. s'excitait en me voyant disparaître avec Marina ou une autre. Pendant que je faisais l'amour, elle trônait, aurait-on dit, au milieu d'un petit cercle respectueux et amical.

L'atmosphère, ici, était détendue, sans rien de scabreux, comme si le péché et la honte n'existaient pas.³⁷

Il est intéressant ici de croiser le regard de Denise. Elle aussi partageait avec Georges un penchant certain pour le voyeurisme et une attirance pour ce lieu équivoque et ses hôtes :

Bientôt j'ai pu utiliser des béquilles et Jo et moi avons recommencé à nous promener, surtout vers Nogales. Je l'attendais dans le hall de l'hôtel local en écrivant mon courrier familial pendant qu'il faisait nos achats, ou qu'il allait voir des « dames ».

Un jour, comme il tenait à me montrer la « maison » qu'il fréquentait, en lisière du quartier résidentiel de la ville mexicaine, il a garé la voiture à proximité de la porte. Il venait à peine d'y entrer qu'une quadragénaire brune est venue vers moi :

— Bonjour Madame. Je dirige cet établissement. Monsieur Simenon nous a souvent parlé de vous. J'ai pensé qu'au lieu de l'attendre ici dans le froid, vous accepteriez peut-être de prendre une tasse de thé ?

— C'est que... je me déplace difficilement...

— Mais... Je vais vous aider !

³⁷ *Id.*, pp. 940-941, ch. 31.

Bras dessous, bras dessous, la tenancière et moi nous avons pénétré dans la maison. Quelques Mexicains étaient accoudés à un bar dans la salle principale. Mon hôtesse m'a guidée jusqu'à l'autre extrémité de la pièce, loin de ces messieurs, près du gros poêle en fonte qu'entouraient quelques jeunes femmes.

Vêtues de peignoirs colorés, elles bavardaient entre elles. De temps à autre, l'une d'elles se levait pour « monter » ; une nouvelle prenait sa place.

Une des dernières arrivées, à qui l'on venait d'expliquer ma présence, me prit la main :

— C'est chic de votre part d'avoir accepté d'entrer.

— Pourquoi ?

— Vous attendez un bébé, n'est-ce pas ?

— J'aurais du mal à le cacher, ça se voit !

— Moi aussi, j'ai un gosse, je tricote pour lui ...

— Quel âge a-t-il ?

— Trois ans ! C'est le plus beau garçon du Mexique !

— Je n'en doute pas. Moi aussi, j'attends un garçon.

— Eh bien, ce sera le plus beau garçon des États-Unis.

— Et du Canada.

— Vous êtes Canadienne ?

— Oui.

— Et votre ... *bombre* ?

— Lui ? Il est Européen !

— C'est rare, vous savez, une femme qui vient ici comme vous !

— ...

— Lui, c'est vraiment un très gentil client ! Vous n'êtes pas jalouse ?

— Non.

— J'en étais sûre. Alors je peux vous dire que ce n'est pas courant des hommes comme lui, qui ne pensent pas qu'à eux et se préoccupent de nous ...

Avec un large sourire j'ai accueilli Jo qui redescendait, surpris de me trouver là. Plus tard, nous sommes revenus dans cet endroit en compagnie de Jean Renoir et de sa femme. Mais pour boire un verre au bar, cette fois !³⁸

Métissage de sexe, d'exotisme et d'alcool, Nogales offrait à Simenon une part trop intime de lui-même pour que le romancier n'introduise pas ce décor dans le cercle de ses fictions.

Enquêtant à Tucson, le brave Maigret lui-même vient fureter ici :

Une petite ville où une grille coupait les deux rues principales. Des hommes en uniformes. Harry Cole leur parlait, et l'instant d'après il s'enfonçait avec Julius dans un grouillement inattendu, dans des rues étroites, mal entretenues, où une luminosité bronzée paraissait n'avoir rien à faire.

³⁸ Denyse SIMENON, *op. cit.*, pp. 138-139.

— Nous allons commencer par les Caves, bien qu'il soit un peu trop tôt.

Des gamins à moitié nus les harcelaient pour cirer leurs chaussures, et des grandes personnes les arrêtaient au passage sur le seuil de toutes les boutiques où on vendait des souvenirs.

— Comme vous le voyez, c'est la foire. Quand les gens de Tucson, ou même de Phoenix et de plus loin, veulent s'amuser, ils viennent ici.

En effet, dans un bar immense, ils ne rencontrèrent que des Américains.³⁹

Mais c'est en arpentant la séquence initiale du *Fond de la bouteille* que nous retrouvons vraiment la sensualité trouble de cette zone et de ses pièges.

Il tenait son verre à la main et regardait vaguement le fond de whisky pâle qu'il contenait encore. On aurait dit — et c'était sans doute vrai — qu'il reculait le plaisir de boire la dernière gorgée. Quand il l'eut enfin avalée, il continua un bon moment à fixer le verre. Il hésitait à le poser sur le comptoir, à le pousser un tout petit peu, de deux ou trois centimètres.⁴⁰

Il tenait son verre... Il : P.M. ou Simenon? Ce gros plan sur le verre de bourbon s'élargit sur le héros, Patrick Martin Ashbridge, assis au Montezuma Bar qu'il faut situer dans le Nogales américain. Nous en avons retrouvé le souvenir, pas l'emplacement précis, à quelque deux cents mètres de la grille. Après un dernier whisky, P.M. quitte ce bar, franchit en voiture la frontière et aboutit dans le quartier chaud, dans cette Calle Elias qu'il emprunte pour grimper à mi-colline vers la grande maison en terre rouge.

Passé minuit, sous le déluge, des silhouettes rôdent, il y a des gens sur les seuils, des marchands qui vous racolent à la porte de boutiques où l'on vend des alcools et des curiosités. Des ruisseaux roulent déjà leurs eaux jaunes dans les rues défoncées et dans tous les coins d'ombre on devine de la chaleur humaine, des gestes, des chuchotements.

Il ira là-haut. Pas de gaieté de cœur. Il n'y va jamais de gaieté de cœur. C'est peut-être à cause du dernier whisky qui a ranimé des images troubles, peut-être — plus probablement — à cause de la pluie qui lui a fait monter à la tête comme une bouffée de souvenirs.

Il faut passer par des ruelles qui gravissent la colline en faisant des tours et des détours; bientôt une odeur vous prend, les ombres et les lumières n'ont plus le même sens, des bras nus vous font signe, des femmes s'avancent avec confiance, demi-vêtues, au-devant des voitures.⁴¹

³⁹ Georges SIMENON, *Maigret chez le coroner*, op. cit., pp. 809–810, ch. 2.

⁴⁰ Georges SIMENON, *Le Fond de la bouteille*, op. cit., p. 263, ch. 1.

⁴¹ *Id.*, pp. 265–266.

Après ce plaisir qu'il sait écœurant, Ashbridge redescend dans la Calle Elias, pense « s'arrêter aux Caves, le restaurant mexicain, avec un bar gigantesque, qui reste ouvert toute la nuit pour la clientèle américaine »⁴². Il passe devant la Caverna, entrevoit « les musiciens en costume d'opérette qui vont de table en table avec leurs guitares et leurs chapeaux bariolés »⁴².

Antonio D. Kyriakis, le petit-fils du fondateur de la Caverna, nous guide à nouveau pour situer un autre lieu du roman : le Border Club. En fait, ce bar n'apparaît que sur l'enveloppe jaune à côté du Montezuma Bar. Il devait faire partie de l'itinéraire personnel de Simenon. Le Border Club a cessé toute activité, mais il demeure dans le même quartier, au coin de la Calle Elias et de l'Avenida Internacional, à quelque trente mètres de la grille frontière.

Ainsi se regroupent, dans le même cercle rouge, les lieux hantés par le romancier et son personnage, doubles l'un de l'autre.

... à Tumacacori

POUR RECONSTITUER LA SUITE de la dérive de P.M., il faut, au sortir de Nogales, emprunter l'ancienne route Nogales-Tucson et non l'actuelle I 19. Comme prévu, la Santa Cruz River serpente à droite de la route. La météorologie restitue pour nous l'ambiance du roman : l'orage s'achève ; cet après-midi, la montée des eaux a ravagé le centre de Nogales ; des flots de boue ont emporté passants et véhicules. Ce sont les orages d'été, ceux dont on parie sur la venue dans le roman.

Avec P.M., nous arrivons à Tumacacori, « un village, plutôt un hameau de quelques maisons [...] dominées par une église de style jésuite, toute blanche, qui date de la période espagnole »⁴³. Tumacacori n'est qu'un lieu perdu de 480 âmes, habité par un désespérant silence. Personne ne s'y arrête, sauf les touristes qui visitent la splendide mission fondée par le Père jésuite Eusebio Francisco Kino.

La voiture de P.M. épouse quelques virages avant le village, passe devant l'entrée de nombreux ranches, à droite, à l'est, du côté de la rivière. Dans cette direction, la plaine cultivée, plantée d'arbres, s'étend jusqu'aux collines. P.M. laisse sur sa gauche le magasin/bar du village et vire à droite

⁴² *Id.*, p. 266.

⁴³ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, *op. cit.*, p. 927, ch. 30.



(Cliché Michel Carly.)

Tumacacori : «un village, aux maisons coquettes, dominées par une église de style jésuite, toute blanche...» (*Mémoires intimes*, ch. 30).

dans un de ces chemins qui conduisent encore aux ranches. Cinquante mètres plus loin coule la Santa Cruz River grossie par l'orage.

Ainsi se dresse le décor de Tumacacori, prêt pour ce théâtre d'ombres hanté par le frère que Simenon n'a pu sauver. Sous le déluge, sous les éclairs, sous les nuages d'encre venus du Mexique, nous comprenons pourquoi *Le Fond de la bouteille* est bien, comme l'avoue l'auteur son «premier roman sur le vrai désert». Premier roman vraiment américain. Hollywood ne s'y trompera pas : Henry Hathaway en tournera une adaptation avec Van Johnson et Joseph Cotten en 1955.

Dans ce lieu du vide où a vécu Simenon de mai-juin 1948 à juin 1949, aucune trace de Stud Barn, le logis dont Denise et lui partageaient la modestie. Tigy, Marc et Boule dormaient dans l'ancienne école. Dans ses souvenirs, Simenon évoque la chapelle rouge et jaune où s'est mariée sa bonne indienne. Il s'agit en fait de la superbe mission espagnole aux chaudes couleurs de terre que l'on visite encore. Les heures sont sans ombre. Un homme est assis, se lève, sourit, aime, s'alarme, sue, jouit, marche. C'est Simenon, comme ailleurs. L'homme écrit également. C'est ce qui nous relie à lui. Des images simenoniennes appartiennent à Tumacacori : les cactus,



(Coll. Fonds Simenon.)

À Tumacacori : « Nous allons acheter des chevaux. [...] Celui de D. [...] est plus doux, et le mien sera un palomino doré » (*Mémoires intimes*, ch. 30).

le sable, les os blanchis des vaches dévorés par les coyotes, la longue convalescence de Denise après sa chute de cheval, les gigantesques ténèbres pluvieuses qui gonflent soudain les arroyos. Des romans aussi : *Le Fond de la bouteille* (août 1948), *La Première Enquête de Maigret* (septembre), *Les Fantômes du chapelier* (décembre), *Mon Ami Maigret* (janvier-février 1949).

C'est ici que son ami Jean Renoir, accompagné de sa deuxième femme Dido, lui rend visite en septembre 1948. Sincères retrouvailles. Le cinéaste français regarde son ami : un Simenon caméléon assimilé par le paysage qu'il a lui-même assimilé.

Simenon va jusqu'à calquer sa vie privée sur celle de son héros à venir. Né en Belgique, il devint un Parisien de la place des Vosges, plongé dans la tradition du Marais, puis un marin vivant sur son rafiote balourd, affrontant d'un air têtu les tempêtes des mers nordiques, roulant dans les estaminets des ports allemands. Une autre métamorphose en fait un « rancher » dans l'Arizona. Je le revois encore sur la route de Nogales. Sa démarche, sa réaction, sa pensée étaient celles d'un homme de l'Ouest. Il était chez lui au milieu des cow-boys mexicains, des serpents à sonnettes et des vaches sauvages.⁴⁴

⁴⁴ Jean RENOIR, *Simenon*, texte de février 1961.

Simenon donne à lire *Le Fond de la bouteille* à Jean Renoir qui trouve la situation aussi forte que dans *Lettre à mon juge*⁴⁵. On dîne aussi chez Tigy que Renoir a connue au temps des nuits folles de la place des Vosges. On s'encanaille à Nogales. Renoir découvre un Simenon heureux, en harmonie avec le temps qui s'écoule, plane comme le sable. « Nous pensons, lui écrit Renoir, à nos dîners intimes sur la petite table de jeu dans cet étonnant Stud Barn perdu dans la nuit arizonienne »⁴⁵. En décembre, Renoir s'« imagine très bien la prairie qui entoure [la] maison couverte le matin d'une petite couche de poudre de diamants, et la montagne se découpant sur un des ciels tellement bleus que cela donne le vertige »⁴⁶.

Un Simenon heureux ? Que savons-nous d'un couple quand les portes se ferment ? Un Simenon de toute évidence agressif à l'égard de Tigy qui vit avec Boule. Un Simenon qui lui cherche noise à propos de tout et de rien, de l'éducation de Marc et des costumes indiens qu'elle lui confectionne. Boule elle-même parle d'une atmosphère de *descente de police*. La vie à Tumacacori, en fait, est loin d'être sereine. Les turbulences et les déchirements inscrits dans *Le Fond de la bouteille* en portent-ils témoignage ? Au milieu des conflits et des déséquilibres, Simenon, Tigy en témoigne⁴⁷, semble se demander ce qu'il fait là. Il s'enlise. Il s'ennuie, c'est certain.

Bessy blues ou Maigret à Tucson

MAIGRET CHEZ LE CORONER a été rédigé à Tucson du 21 au 30 juillet 1949. Cette fiction/reportage a pour cadre spatio-temporel sa ville d'écriture. Pour retrouver le lieu du crime, nous abordons la banlieue sud de Tucson. Le lieu du crime de Bessy Mitchell.

Bessy blues.

Cette fille a-t-elle réellement existé sous ce nom ? Il faudrait, avec patience, consulter les annales judiciaires pour retrouver les minutes de ce procès dont le roman est la fidèle chronique.

⁴⁵ Lettre de Jean RENOIR à Georges SIMENON, 11 septembre 1948, Fonds Simenon de l'Université de Liège.

⁴⁶ Lettre de Jean RENOIR à Georges SIMENON, 15 décembre 1948, Fonds Simenon de l'Université de Liège.

⁴⁷ Voir note 1.

Bessy Mitchell, la serveuse du drive-in de la 5^e Avenue de Tucson. Mariée, divorcée. Plus ou moins prostituée. C'était une fille facile, facile à dire! Que recherchait-elle, le soir, auprès des hommes, quand, toute la journée, elle avait servi des cocos et des spaghetti aux portières des voitures? Peut-être a-t-elle servi Simenon un jour, un soir...? Quels mots lui susurraient les hommes au Penguin Bar? Plus de Penguin Bar dans l'annuaire commercial de Tucson.

Bessy blues, comme la voix de Billie Holiday quand elle chante *The man I love...*

Sud de Tucson.

Pour situer l'endroit où meurt Bessy, les éléments fournis par Simenon ne manquent pas : à huit miles au sud de la ville, sur la route Tucson–Nogales, près de l'aéroport, l'actuel International Airport, le long de la voie ferrée de la Southern Pacific.



(Cliché Michel Carly.)

C'est ici que la motrice de la Southern Pacific fauche Bessy Mitchell. Sur notre photo, la voie ferrée file vers Nogales. À droite, la Old Nogales Highway.

Pour retourner sur les lieux du crime, il faut emprunter la Business Road 19 qui devient la Old Nogales Highway. Ici encore, il faut ignorer

la nouvelle Interstate 19 South. La vieille route — celle qu'a maintes fois parcourue Simenon —, « cette route large et déserte, [...] pas encore une autoroute, mais peut-être la seule route des États-Unis où la vitesse n'était pas limitée »⁴⁸, file plein sud entre deux alignements de petites maisons à la mexicaine, toutes vouées maintenant au commerce. Beaucoup de restaurants vantant leurs tacos et leurs mariscos. À huit miles de la ville, nous stoppons sur le bord de la route, le capot tourné vers Nogales.

À gauche, comme dans le roman, la voie unique du chemin de fer. À gauche également, un immense panneau annonce la zone militaire : l'U.S. Air Force est cantonnée à quelques kilomètres sur la Davis-Monthan Air Force Base. Nous savons d'où viendront les assassins de Bessy. Les « sales gamins », comme dira Maigret. Devant nous, le décor désertique reconstitue parfaitement la description du roman.

À gauche, à moins de cinquante mètres de la route, parallèle à celle-ci, perchée sur son remblai de cailloux noirs, la voie unique file vers Nogales. C'est là que la locomotive de la Southern Pacific va déchiqueter le corps de la pauvre Bessy.

Nous nous sommes arrêtés sur l'accotement droit de la route, à la hauteur où, tournée dans l'autre sens vers Tucson, la Chevrolet des militaires stationnait, tous feux éteints, après avoir fait demi-tour. Ainsi, acteurs et figurants investissent le décor, prenant peu à peu leur place. Sur le sable, près de la voie ferrée, Jimmy O'Neil se couche avec Bessy qu'il a fait boire. Vide, la bouteille d'alcool est jetée sur le ballast. La relation sexuelle est soudain interrompue car, surprise de voir Van Fleet les regarder, Bessy se débat, essaie d'échapper à l'étreinte, court, revient vers la voie, bute sur une traverse, tombe, blessée, assommée ou morte, du sang à la tempe.

Chaque endroit décrit a encore sa place. L'environnement est plus arboré que ne le suggère le roman. La terre est jaune, plus granuleuse que du sable, hérissée de courts arbustes et de quelques cactus, des teddybears chollas. Un arroyo à sec se coule sous la voie et sous la grand-route.

Même sous le soleil implacable, la mort de Bessy vous colle toujours le blues du côté de Hermans Road...

En ville, à la fin du jour, nous reconstituons la fin du scénario devant la Pima County Court House, en plein cœur de Tucson. C'est le tribunal de justice. Peint en rose-violet, il marie le style hispanique et celui du sud-ouest.

⁴⁸ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., p. 915, ch. 29.



(Cliché Michel Carly.)

À Tucson, dans le patio du Pima County House, l'ombre de Maigret rejoint celle de Simenon.

Édifié en 1928, il fait partie du paysage familial du centre ville où sa coupole ornée de céramiques voisine avec les hauts buildings.

Le Pima County House est bien tel que Simenon le décrit dans *Maigret chez le coroner*. « Le premier étage du County House, écrit-il au chapitre 3, était entouré d'une galerie, comme le rez-de-chaussée ».

C'était au rez-de-chaussée d'un vaste bâtiment de style espagnol, avec des colonnades autour d'un patio dont une aile abritait la prison et l'autre les différents services administratifs du comté [...] Il faisait extrêmement chaud. Dans un coin de la galerie, il y avait une sorte de machine rouge où les gens mettaient cinq cents dans une fente et recevaient en échange une bouteille de coca-cola.⁴⁹

Ici encore, il suffit de passer sous le gigantesque porche à l'espagnole, et vous entrez dans le roman : Maigret est là, massif, suant, prêt à suivre le procès. Vous entrez aussi dans le souvenir de Simenon car Denise et lui ont franchi ce porche pour assister au procès des militaires accusés du meurtre de Bessy. Dès l'entrée, vous reconnaissez le premier étage entouré de sa

⁴⁹ Georges SIMENON, *Maigret chez le coroner*, *op. cit.*, p. 799, ch. 1.



(Cliché Michel Carly.)

« Dans un coin de la galerie, il y avait une sorte de machine rouge... » (*Maigret chez le coroner*, ch. 1).

galerie. Surprise ! Le distributeur de coca est là, plus moderne mais si présent dans le décor que vous croyez voir Maigret y prendre une boisson fraîche. Ce hall s'ouvre, par un couloir, sur des salles. Le procès s'est déroulé dans l'une d'elles. Actuellement, les salles d'audience sont à l'étage. Quand vous quittez ce hall, à l'opposé de l'entrée, vous gagnez le superbe patio où le public, Maigret et son hôte vont se délier les jambes à chaque suspension d'audience.

C'est donc ici qu'un Maigret en sueur envisage enfin la mort de Bessy avec une certaine humanité.

C'est ici que la justice américaine essaie de confondre les coupables en uniforme, sans pour cela tenter de savoir qui était Bessy, ce qu'elle voulait vivre, ce qu'elle osait aimer.

Les pouvoirs de la fiction peuvent-ils traduire l'attente d'être enfin aimé au-delà du corps ?

Pour découvrir cela, Simenon aurait dû peut-être forcer ces pouvoirs et inclure le destin de Bessy dans un roman dur. En faire un vrai portrait de femme. L'introduire en lui, en nous, à côté de Belle, de Betty, d'Anaïs et de Bébé Donge.

Bessy blues : une suite d'images pour quel message ?

Bessy avait dix-sept ans. Si elle avait vécu, elle aurait pu, quelques années plus tard, écouter les premières chansons d'Elvis Presley ...

La maison blanche près des cactus

BOUCLER le cercle intime, c'est, à quelques blocs du Palais de Justice, atteindre **Franklin Street**. Émotion : la maison louée par Simenon et Denise d'août 1947 à juin 1948 existe toujours au numéro 325.



(Cliché Michel Carly.)

325, Franklin Street.

Toute blanche, entourée de son jardin et de son patio, la demeure de Franklin Street est bordée d'une haie de palmiers à l'ouest. Nous reconnaissons parfaitement les endroits où ont été prises les photos consultées au Fonds Simenon. Le romancier y pose en Stetson, assis sur la terrasse ... La maison est agréable, basse, avec ses pièces de plain-pied. À droite de l'entrée, une inscription, **KINGAN PLACE**, rappelle que Samuel Latta Kingan (et non Kingham comme l'orthographe Simenon dans ses *Mémoires intimes*) a fait

construire cette maison en 1902. Son architecte, David Holmes, l'a imaginée en « anglo-style », très différent du style adobe ou du style sud-ouest qui prévalent dans ce quartier. La maison n'est donc pas, comme le raconte Simenon, « une vraie hacienda qui a près de cent ans » en 1947. Le romancier confie dans quelles circonstances il a loué cette superbe demeure à Gertrude Kingan, la veuve d'un « peintre »⁵⁰.

Il convient ici de séparer le vrai du faux dans les souvenirs de l'auteur.

Samuel Latta Kingan n'était pas à proprement parler un peintre. Né à Pittsburgh le 6 novembre 1869, il avait une formation d'homme de loi et s'était inscrit au barreau de l'Illinois en 1889. À son arrivée à Tucson, en 1900, il se spécialisa dans le droit minier et termina, en 1933, une carrière brillante et active. Il fut entre autres membre de la Constitutional Convention en 1910, quand l'Arizona devint un État. Cela ne l'empêcha pas d'exercer de modestes talents de *peintre amateur* de paysages, d'être un collectionneur averti de tableaux, d'objets d'art chinois et de livres rares et de signer une monographie, *The Art of landscape*, que nous avons pu consulter à la bibliothèque de l'Université de l'Arizona.



(Coll. Claude Menguy.)

⁵⁰ Georges SIMENON, *Mémoires intimes*, op. cit., pp. 906 sq., ch. 28.

Quand Simenon loue la maison de Franklin Street, Madame Kingan est veuve depuis mai 1943.

Nous découvrons un quartier calme, se souvient Simenon, aux rues désertes. Des maisons patriciennes, écartées les unes des autres, sont presque cachées par la verdure épaisse et semi-tropicale.⁵¹

Le quartier est encore habité par des membres du barreau et de la magistrature. L'endroit porte toujours le surnom de Snob Hollow (sans « s »), comme nous le rappelle une publicité sur une villa à louer. Dans ce fameux « trou aux snobs », Simenon fait même passer Curly John au chapitre 4 de *La Jument-Perdue*. Un peu partout, des plaques professionnelles annoncent : LAW OFFICE, ATTORNEY, LAWYER, etc.

La maison, décrite en détail dans les *Mémoires intimes*⁵², n'a pas d'étage, mais n'en est pas moins immense. À droite du salon, une chambre spacieuse était occupée par Marc et Tigy. Elle communiquait avec celle de Georges et de Denise ouvrant sur un premier patio. Un escalier extérieur, qui a disparu, conduisait à la terrasse et à la chambre de la servante Boule. Au fond, un jardin avec cactus, rocaille et palmiers. À part l'escalier, tout semble intact. Le jardin est un concert d'oiseaux. Derrière la maison, de plain-pied avec le jardin, l'atelier de Samuel Kingan, « cette salle aussi grande qu'une salle de couvent ancien ornée de statues de pierre plus grandes que nature »⁵³. C'est dans cette salle que Simenon a installé son bureau, c'est là qu'il écrivait. Beaucoup, dit-il. C'est là qu'il tapait à la machine de sept à neuf heures du matin, après avoir accroché le DO NOT DISTURB à la poignée de la porte. Ce qui n'empêchait pas le petit Marc d'y pénétrer. C'est là que sont nés *La Jument-Perdue*, *Les Vacances de Maigret*, *Maigret et son mort*, *La Neige était sale*. Assis à la petite table qui supporte la machine à écrire, Simenon laissait-il parfois errer son regard sur le décor de l'atelier : la grande table Renaissance, à droite le retable de l'église mexicaine, les éditions de luxe de ses romans dans l'armoire de sacristie et, dans le coin droit, quatre stalles de chœur provenant du Mexique ? L'atelier de briques est, en 1997, occupé par un attorney at law, la maison elle-même faisant office de bureau pour l'avocat John A. Baade. La femme de ce dernier nous raconte que lors d'une party donnée ici, un attorney plus âgé leur a raconté qu'un écrivain venu à Tucson avait évoqué dans un roman le cas malheureux d'une jeune fille tuée le long de la voie ferrée de Nogales.

⁵¹ *Id.*, p. 906, ch. 28.

⁵² *Id.*, pp. 907 *sq.*, ch. 28.

⁵³ *Id.*, p. 911, ch. 28.



(Cliché Michel Carly.)

Ici vécurent Simenon, Denise, Marc, Tigy et Boule.



(Cliché Michel Carly.)

La maison de Franklin Street : le patio.



(Cliché Michel Carly.)

L'atelier de Monsieur Kingan est devenu le bureau d'écriture du romancier.



(Coll. Fonds Simenon.)

Sur le toit de la maison de Franklin Street, Simenon joue à l'Américain en Stetson et chemise cow-boy.



(Coll. Fonds Simenon.)

Le romancier dans l'exubérance du jardin.

Ainsi la maison de Simenon est-elle, jusqu'à aujourd'hui, restée dans l'atmosphère criminelle et judiciaire...

Les rues voisines, comme partout en Amérique, se croisent à angle droit. Meyer Avenue, avec son pittoresque Corner Market, ancien petit magasin que Simenon a dû connaître, Main Avenue, Granada Avenue, Washington Street, Church Street, rues plus tranquilles les unes que les autres. Parfois une maison en style espagnol nous rappelle que nous sommes ici dans le *Barrio Histórico*, le quartier historique où les Espagnols avaient construit l'ancien fort du XVIII^e siècle.

Maisons, palmiers, rideaux de soie du ciel incendié : chaque soir, après le dîner, Simenon parcourait ces rues, imaginant son chapitre du lendemain. Chaque soir, il était l'autre. Il marchait dans son personnage. Quarante pas jusqu'au lieu du crime. En rentrant, il écrivait les premières lignes de son chapitre. À partir de la rédaction de *La Neige était sale*, en mars 1948, le chat Christmas se mit à trotter derrière lui. En rentrant, c'est le chapitre presque entier que Simenon jetait sur le papier. Cadrage sur cet homme, soleil de gala sur ces rues paisibles où l'on arrose les pelouses et les parterres.

C'est dans la maison de Franklin Street que Simenon, en novembre 1947, peu après avoir bouclé la révision de *La Jument-Perdue*, a appris la

mort de son frère Christian survenue le 31 octobre 1947. C'est dans cette maison qu'il a vécu cette étrange cohabitation avec Tigy, Denise et Boule :

Je suis sans doute le plus fébrile car me voici avec trois femmes à mettre d'accord, à faire vivre ensemble en harmonie.⁵⁴

Un homme entre trois femmes. Entre trois chambres. Trois chambres à Tucson. Manhattan n'était qu'une prémonition :

Je gardais pour Tigy, comme aujourd'hui encore, une amitié que coloraient tous les souvenirs que nous avons en commun, en plus d'une fidélité peut-être naïve à la parole donnée par un tout jeune homme, presque un gamin.

D'autres liens, à la fois charnels et tendres, m'attachaient à Boule, plus femme que ta mère.

Quant à D., je restais en proie à une passion qui m'avait saisi au cours d'une de nos premières nuits à New York et qui me collait à la peau. J'étais pourtant lucide. Si je m'obstinais à la voir retrouver la simplicité qui lui avait tant manqué, l'incident de Hollywood venait de me prouver que j'étais loin du but.⁵⁵

N'avait-elle pas toujours joué un rôle [...] ?⁵⁶

On peut s'interroger sur la (fausse) candeur de Simenon quand il dépeint à Gide cette situation en la qualifiant de simple et de pure ! Tigy, elle, voit la situation d'une autre manière : elle exècre cette maison au luxe bourgeois, encombrée de bibelots, au loyer exorbitant de 700 dollars. Elle subit la présence du couple Georges-Denise afin de permettre à Marc de jouir de la présence continue de son père. On comprend aisément que cette vie en commun est à ses yeux une période odieuse⁵⁷. Pourtant cette cohabitation semble épanouir le romancier. La rencontre avec Denise l'a de toute évidence comblé :

[...] depuis plus d'un an, j'éprouve la sensation d'une vie nouvelle, pleine et juteuse comme un fruit. [...] je n'ai nullement l'intention de ne parler désormais que d'amour ou de passion. Mais peut-être y aura-t-il, y a-t-il dans mes personnages une note de plus qu'il leur manquait. Peut-être mon pessimisme deviendra-t-il moins glacé. Et qui sait, pourquoi pas [...] arriverai-je, sinon à l'optimisme (et pas celui de Hollywood) mais à la sérénité ? Je n'en sais rien. Tout est nouveau pour moi. Je m'émerveille

⁵⁴ *Id.*, p. 918, ch. 29.

⁵⁵ Voir *Mémoires intimes*, pp. 923-924.

⁵⁶ *Id.*, p. 925, ch. 30.

⁵⁷ Voir note 1.

chaque jour davantage d'un monde que je découvre et le fait que cela dure depuis deux ans me rassure un peu.⁵⁸

Voilà un autre Simenon qui apparaît. Le séjour à Tucson correspond à une période de plénitude et d'équilibre. Bonheur si envahissant qu'il pourrait le détourner de l'inspiration romanesque. L'écrivain lui-même s'en inquiète :

Aujourd'hui, je suis heureux, [...] si heureux qu'il m'est arrivé d'avoir peur que ce bonheur ne nuise à mon œuvre.⁵⁸

Dans la maison blanche de Snob Hollow, Simenon est conscient que cette sérénité gagnée lui permet de s'interroger sur sa propre création et sur ses personnages. Le romancier ne cesse de s'analyser. Avec Gide, il est en veine de confidences. Il est incapable, lui explique-t-il, d'écrire coup sur coup deux romans durs. Il est mécontent et grincheux quand il reste longtemps sans écrire. Voilà, avoue-t-il, la raison pour laquelle il reste fidèle à Maigret et continue cette série policière (lettre du 16 juillet 1949).

La quête de *l'homme nu* n'a jamais été aussi vive. L'idée lui vient même de donner un titre général à son œuvre : *La Maladie des hommes* (lettre à Gide, 6 octobre 1949). Ses personnages ratent ? Mais l'homme rate, fatalement, explique-t-il dans sa lettre du 29 mars 1948. Il rate consciemment ou inconsciemment. C'est même, à ses yeux, le seul drame de l'homme : la disproportion entre ce qu'il voudrait être et ce qu'il peut être. Entre ses limites et ses aspirations. Tout le drame de l'homme, finit-il par avouer, est qu'il n'arrive jamais à s'ajuster à la vie commune.

Au cours de ce premier séjour à Tucson, Simenon espère voir se réaliser, avec la complicité de son ami Renoir, une adaptation américaine de *Trois Chambres à Manhattan*. L'acteur français Charles Boyer a trouvé le livre passionnant. Renoir veut le proposer à des amis producteurs. C'est du moins ce qu'il déclare dans sa lettre à Simenon datée du 2 mars 1948. Mais Boyer comme Renoir «ont peur que le Hays Office ne demande trop de changements dans un film tiré de cette histoire». Le cinéaste veut en parler à «quelques amis qui connaissent assez bien les règles de la censure américaine». On comprend les inquiétudes de Renoir : cette commission hollywoodienne de censure officielle, qui prit en 1930 le nom de son directeur Will H. Hays, proscrivait les scènes violentes, hold-up et cambriolages, ainsi que les images sexuelles. Quand on connaît le

⁵⁸ Lettre de Georges SIMENON à André GIDE, 18 janvier 1948, Fonds Simenon de l'Université de Liège et ici même, p. 26.

contenu de *Trois Chambres à Manhattan*, on imagine aisément la réaction d'une commission qui censurerait la nudité, le baiser profond, les caresses suggestives et les liaisons extra-conjugales !

Le scénario effraya-t-il les producteurs ? Toujours est-il qu'ils s'empresèrent de l'oublier.

Tous les projets américains de Renoir vont d'ailleurs avorter. Ses lettres à Simenon débordent de coups de cœur et d'abandons successifs. Mais elles nous révèlent un regard inédit sur certains récits simenoniens. Dans les mots de chaque approche, la vision de Renoir fouille le scénario et anticipe déjà une mise en scène.

La Neige était sale est un grand livre [qui] peut faire un grand film à peu près sans changements. Il faut y garder l'atmosphère de meurtre, de sang, et de bordel, sinon ça fera un navet de plus. Il faut le tourner en hiver avec de la vraie neige et à mon avis, une atmosphère *non française, anonyme* vaudrait mieux.

Si je l'avais connu avant, j'aurais été à New York et aurais essayé de monter cette production, de la tourner dans l'est, l'hiver (ou au Canada), avec un petit budget. L'histoire ne demande pas un gros budget. Mais il faut la tourner en dehors de Hollywood.⁵⁹

Je suis de plus en plus emballé par *LA NEIGE*. J'y vois un film extraordinaire mais je suis aussi très anxieux de trouver un moyen de le faire en anglais avec le background d'une ville américaine. J'ai écrit à mon agent Dewalde à ce sujet. Peut-être Bernheim pourrait-il faire deux versions.

Tu imagines le choc en Amérique si ton action était située, par exemple, à Boston avec assez de plans documentaires pris dans la ville pour qu'ils la reconnaissent. Heureusement, ici, nous n'avons jamais été envahis. C'est pourquoi l'idée de l'occupation d'une de nos cités est plus bouleversante encore qu'elle ne l'est pour des Européens qui, eux, savent ce que c'est. Il ne faudrait rien changer à l'action, simplement le décor et le langage seraient américains. Je suis certain que ce serait un tel choc que le film pourrait faire une fortune. Je connais des gens qui vraisemblablement m'aideraient à monter une telle affaire. Peut-être serait-ce un projet pour l'hiver prochain. Je te dévide mes idées comme elles me viennent. C'est parce que je suis très impressionné par ton beau livre.⁶⁰

Finalement, le producteur Kramer, contacté, trouvera l'atmosphère trop sombre. Bernheim cédera les droits du roman au producteur Fritz

⁵⁹ Lettre de Jean RENOIR à Georges SIMENON, 28 décembre 1950, Fonds Simenon de l'Université de Liège.

⁶⁰ *Id.*, 30 décembre 1950, Fonds Simenon de l'Université de Liège.

Bukofzer qui demandera à Luis Saslavsky de réaliser le film en 1952 avec Daniel Gélin dans le rôle principal. En 1955, Renoir rêvera d'une version américaine de *La Nuit du carrefour*, déjà tournée par lui en 1932, avec Leslie Caron et José Ferrer dans le rôle de Maigret. Projet sans lendemain une fois encore ...

Tant d'activités, tant d'échanges contrastent violemment avec le calme de Franklin Street, du désert, des montagnes, de cette maison blanche près des cactus. « J'aimerais vous voir, propose Simenon à André Gide, dans un Ouest vaste, sec, aéré [...] Ici aussi vous auriez une maison vaste et fraîche, à la fois en ville et à la porte du désert, à portée de fusil des montagnes et à une demi-heure des ranches »⁶¹.



(Coll. Fonds Simenon.)

Le père et le fils, au corral de Tucson.

On imagine Simenon, au cours de ses randonnées à cheval, découvrant le feu encore chaud d'un campement d'Indiens. On l'imagine au corral El Conquistador, à Tucson, en conversation avec le cow-boy efflanqué et

⁶¹ Lettre de Georges SIMENON à André GIDE, 26 février 1948, Fonds Simenon de l'Université de Liège et ici même, p. 30.

insouciant qui met la dernière main à sa monture et qui sera le modèle de Miles Jenkins, le chauffeur du héros de *La Jument-Perdue*. On l'imagine, les après-midi de congé, s'engouffrant avec Marc dans un cinéma trop climatisé. On l'imagine, le soir, se précipitant à la piscine et au drive-in theatre, découvrant le plaisir inédit du cinéma en plein air. Il arrêta sa voiture devant le vaste écran, plaçait le petit diffuseur de son dans l'habitacle, grignotait des pop-corns, des hot-dogs ou des cacahuètes en sirotant son coca. Il avoue qu'il savourait cette odeur humaine en contemplant dans certaines voitures des spectateurs en pyjama et des bébés endormis. Ce qui l'amusait le plus, c'était de voir un western sur l'écran et, autour de celui-ci, un réel, sous la lune, un vrai décor de western, la montagne, le désert, les cactus... et de vrais cow-boys dans les autos (lettre à Gide du 16 juillet 1949).

Il est vrai qu'ici, nous avons l'impression que le cinéma rejoint ses décors naturels. Simenon au drive-in, c'est James Dean qui intègre *L'Horloger d'Everton* pour s'asseoir avec une teenager trop blonde sur la banquette arrière d'une voiture volée.

Dernières images

À L'OPPOSÉ DE SNOB HOLLOW, dans les quartiers est de Tucson, la maison du 4325 East Whitman Street est introuvable. Elle a dû être démolie car le 4^e bloc de cette rue a fait place à un centre de loisirs, un club privé semble-t-il. C'est dans cette maison que Simenon et Denise habiteront à partir de mai ou de juin 1949 en arrivant de Tumacacori. Ils déménageront ensuite à Desert Sands, un ensemble de studios à la limite de la ville et du sable. Cette période est féconde. Le 29 septembre, Denise donne un fils à son amant. Jean, dit Johnny, naît à la maternité de Tucson et porte le prénom de son parrain, le cinéaste Renoir. Simenon, lui, produit *Les Quatre Jours du pauvre homme* (juin-juillet 1949), *Maigret chez le coroner* (juillet 1949), *Un Nouveau dans la ville* (octobre 1949). Ce titre fêterait-il la venue de John à qui le roman est dédié, comme le suggère finement Michel Lemoine⁶² ?

Les fenêtres de Desert Sands découpent la dernière image arizonienne de Simenon.

⁶² Michel LEMOINE, *art. cit.*, p. 51.

Fin octobre, début novembre, l' impatient file sur l'ultime route de l'Ouest, celle qui cogne son bitume aux flots du Pacifique. Installé en Californie, à Carmel-by-the-Sea, Simenon fait désormais la planche dans les piscines du luxe. L'Arizona des pionniers cède la place au snobisme climatisé. L'image est truquée comme à Hollywood. La richesse dore le chant des saxophones, l'émeute des fleurs. La lumière embrase les vêtements de la belle vie. Elle trace un rai de lumière jusqu'à la bouteille de bourbon qu'on vide par ennui. Au fond, c'est comme dans un film. On fait de l'or avec de la poussière.

L'Arizona, lui, a d'autres aridités. Celui de Simenon se couche à jamais dans un film technicolor qui ne ment pas. Nous sommes seuls et perdus dans le vaste décor. Simenon, Denise, Boule et les autres sont repartis dans leur nuit intime comme des fantômes traversant notre regard. Simenon a gravi l'escalier. Nous entendons la porte se fermer. Une fois encore, l'espace et l'écriture ont fusionné avec bonheur. Lieux de rêve ou rêve de lieux ? Dans l'esprit de Simenon, en arrivant ici, il devait découvrir l'herbe bleue. Elle a jalonné notre route tout au long des ailleurs immobiles. *It is better to travel one mile than to read a thousand books.*

Sources

À chaque étape de notre route, des personnes accueillantes ont facilité et guidé nos recherches. Nous tenons à exprimer ici notre gratitude à

- Mrs Barbara C. KITTLE, bibliothécaire de l'University of Arizona, Museum of Art, Tucson ;
- Mr Alan C. HUERTA, Museum of Art, Tucson ;
- Tout le personnel du Musée des Beaux-Arts de la ville de Tucson ;
- Señor Antonio D. KYRIAKIS, Presidente du Patronado de turismo de Nogales, Sonora, Mexico ;
- Mr Craig ROTHEN, General Manager of the Copper Queen Hotel, Bisbee, Arizona et bien sûr, en Europe, à
- M^{me} Christine SWINGS, Conservatrice du Fonds Simenon ;
- MM. Michel LEMOINE et Pierre DELIGNY.

Pierre DELIGNY

Inventaire des billets quotidiens de Georges Sim à la *Gazette de Liège* de novembre 1919 à décembre 1922

À Claude Menguy, valeureux «Mousquetaire de Simenon» n° 1, dont les richesses du «Fonds Simenon bis» m'ont été si utiles dans cette plongée dans les archives de la *Gazette de Liège* des années vingt!

J'étais débutant, reporter à la *Gazette de Liège*. J'écrivais chaque matin un de ces billets quotidiens comme on en voit, publiés en italique, dans la plupart des journaux de province [...]. Ces petits papiers sont le plus souvent axés sur la vie locale, avec un brin de poésie, une poésie assez mièvre et facile, de l'ironie, etc.

Pour bien marquer que mon petit coin, dans la *Gazette*, était à part, mon directeur m'avait proposé de l'intituler «Hors du poulailler» et de le signer «Monsieur le Coq»...

Georges SIMENON, *Quand j'étais vieux*, 2 octobre 1960.

LE POINT DE DÉPART de la grande aventure de cet Inventaire fut, il y a bien des années déjà, un... point d'interrogation! Et cette question initiale était de connaître au juste le nombre de billets quotidiens écrits par le jeune Sim à la *Gazette de Liège*; j'insiste sur «au juste», car c'était alors loin d'être le cas : selon les ouvrages ou calculs de plusieurs chercheurs et biographes (Jean-Christophe Camus, Francis Lacassin et d'autres, sans oublier les premières approches des Mousquetaires 1 et 2), on rencontrait des chiffres, certes assez voisins mais tout de même divergents, tels que 795, 797, 793, 790, 784... et même un superbe «800» (J.-C. Camus) trop rond, trop beau pour être vrai, nous semblait-il... Mais qui sait?!

Bref, cette incertitude comptable étant intolérable pour des mousquetaires minutieux tels que nous, il ne nous restait plus qu'à prendre le problème à bras-le-corps, en commençant par relever soigneusement les dates des *Gazette* pour lesquelles nous ne détenions pas de billet. Disons, pour simplifier, qu'il s'agissait alors de retrouver, non pas une aiguille dans une botte de foin, mais tout de même une dizaine de billets hypothétiques parmi 176 numéros de la *Gazette*! ... de les retrouver, ou de prouver leur inexistence!

Or, il existe à Liège, à notre connaissance, deux collections historiques de la *Gazette de Liège* : l'une à la bibliothèque des Chiroux (mais elle est fragile et, de plus, incomplète, ou à tout le moins en partie inconsultable pour cause de restauration technique en cours) ; l'autre à la bibliothèque de l'Université... mais, sauf exception motivée, inaccessible au commun des mortels, car elle dort dans les réserves lointaines du Sart-Tilman. Et c'est cette dernière collection que nous avons pu longuement consulter, grâce à l'obligeance de M^{me} Christine Swings, bibliothécaire à l'Université et conservateur du Fonds Simenon.

Six gros et lourds semestres reliés à manier, à déplacer, à consulter, le plus souvent page après page... Mais, au terme de ces travaux d'Hercule, la récompense est là : je suis ENFIN en mesure d'affirmer, de façon CERTAINE, que le nombre des billets quotidiens (ou presque quotidiens) de Monsieur le Coq alias Georges Sim est de 789 (sept cent quatre-vingt-neuf). Pour plus de détails sur ce chiffre, prière de consulter les statistiques qui figureront *in fine* dans le numéro 12 de «Traces» en l'an 2000... Toutefois, je ne veux pas vous faire attendre si longtemps pour vous indiquer deux manières de décomposer ce grand total de 789 :

1° Les 414 premiers billets sont signés « **Monsieur le COQ** » (voir, plus bas, quelques précisions sur cette signature) : ce sont les billets que nous avons numérotés de 1 (30 novembre 1919) à 414 (8 avril 1921). Vous en trouverez l'inventaire dans la présente livraison.

Les 375 derniers billets sont signés « **Georges SIM** » : il s'agit des billets que nous avons numérotés de 415 (9 avril 1921) à 789 (15 décembre 1922). Ils seront inventoriés dans le n° 12 de *Traces*.

2° Les 657 premiers billets, du n° 1 (30 novembre 1919) au n° 657 (4 mai 1922), sont intitulés « **Hors du Poulailier** ». Seuls les 132 billets suivants, du n° 658 (6 mai 1922) au n° 789 (15 décembre 1922), sont intitulés « **Causons...** »

*

* *

Mais pourquoi un tel Inventaire ? Eh bien, il nous est apparu très vite que la publication du texte intégral de la totalité de ces 789 billets était à tous points de vue inenvisageable... D'ailleurs, leur lecture totale semble inconcevable, pour ne pas dire carrément indigeste pour un lecteur d'aujourd'hui, fût-il chercheur et simenophile ! Si beaucoup de ces billets gardent toute leur fraîcheur ou leur drôlerie, en un mot tout leur charme (nous en offrons, au fil des pages, quelques fac-similés), bon nombre d'entre

eux ont « mal vieilli », ayant perdu tout l'intérêt que devait leur donner l'actualité du jour de leur parution.

Alors, nous nous sommes dit ceci : en présentant, pour chacun d'eux, l'*incipit* (généralement toute la première phrase), suivi d'un commentaire, d'une analyse brève (ou plus longue, au gré de l'intérêt que nous y avons trouvé), nous offrirons à tout un chacun, chercheur ou curieux, une manière agréable et point trop contraignante de prendre une approche de cette foule de textes, de « billets d'humeur », dont l'ensemble constitue autant de reflets curieux, de témoignages intéressants sur la vie à Liège, en Belgique, dans le monde même, en ces lointaines années de l'après-première guerre mondiale... Et puis, ne s'agit-il pas, avec un certain nombre d'articles, des **tout premiers écrits publiés** du futur Simenon !

*

* *

Un mot enfin, qui ne concerne que cette première partie d'inventaire, puisqu'il porte sur la signature des divers billets de Monsieur le Coq hors son poulailler.

La présentation typographique majoritaire (273 cas recensés sur 414, soit les deux tiers) est « **Monsieur le COQ** » ; mais les 141 autres billets offrent, au gré de la fantaisie des divers typographes de la *Gazette*, différents avatars, que nous recensons ci-dessous :

72 Monsieur LE COQ	ainsi que	2 Monsieur Le COQ
27 MONSIEUR LE COQ		3 Monsieur le Coq
23 MONSIEUR le COQ		1 Monsieur Le Coq

Citons deux rarissimes abréviations : 1 **M. le COQ** et 1 **M. LE COQ**.

Et puis six curieux avatars, orthographiques cette fois :

- 3 **Monsieur LE COCQ**
- 2 **Monsieur le COCQ**
- 1 **Citoyen le COQ**

Enfin, cinq billets ne sont pas signés.

Nous avons, au fil des pages de cet Inventaire — et pour l'illustrer en quelque sorte —, choisi un certain nombre de billets de Monsieur le Coq fac-similés tirés de la collection de la *Gazette de Liège* conservée à la bibliothèque de l'Université¹.

¹ On trouvera encore d'autres fac-similés de billets « Hors du Poulailler » dans l'ouvrage de Jean-Christophe CAMUS, *Simenon avant Simenon. Les années du journalisme 1919–1922*,

*N.B.*² C'est seulement en 1946 — il y a à peine plus d'un demi-siècle, et en tout cas bien après la période «Gazette de Liège» du jeune Simenon — que, sur proposition de l'échevin de l'Instruction publique, et cédant aux virulents arguments³ du dialectologue Jean Haust, le Conseil communal liégeois a demandé au Gouvernement d'adopter l'orthographe «Liège»... Et c'est ainsi que, le 3 juin 1946 très exactement, **Liège**⁴ [ljeʒ] est officiellement devenue **Liège** [ljeʒ]! Et ce jour-là, Liégeois, ô mes cousins d'outre-Quévrain, vous vous êtes laissé déposséder d'un accent aigu parfaitement conforme à la prononciation locale, au profit d'un accent grave qui alignait l'orthographe de la Cité Ardente sur celle d'un vulgaire nom commun. Voilà qui était bien léger, et même léger comme un bouchon, ainsi qu'aurait dit Rimbaud⁵.

Il va sans dire que, dans le présent Inventaire, et en toutes circonstances (les textes de Georges Sim bien sûr, mais aussi nos commentaires), nous nous en tiendrons mordicus à l'orthographe **Liège**... Ce que fait d'ailleurs *La Libre Belgique*, dont le supplément liégeois, depuis 1967, s'intitule bel et bien *Gazette de Liège* (avec accent imperturbablement aigu)!

Bruxelles, Didier/Hatier, 1989, pp. 56 (billet n° 11 du 10 décembre 1919), 62 (billet n° 313 du 27 novembre 1920) et 66 (billet n° 346 du 8 janvier 1921).

² Lire : Philippe MÛEST, «Faut-il dire [et écrire] Liège ou Liège?», *La Meuse*, 29 juin 1996.

³ La lecture attentive de ces arguments — notamment qu'il fallait «adopter une graphie conforme [à celle de] la France et de la langue française» — laisserait à penser (ceci n'engage que le signataire de ces lignes) que, chez Jean Haust, celui-qui-voulait-se-plier-à-ce-qui-venait-de-Paris, le dialectologue cachait peut-être... un dialectophobe malgré ses éminents travaux de dialectologie! Et l'on ne peut s'empêcher de se souvenir ici de l'hostilité quasi inquisitoriale des responsables parisiens de l'Education nationale française du passé à l'encontre des langues bretonne, basque, corse, catalane ou occitane; toutes langues jadis frappées d'interdit scolaire, et enseignées aujourd'hui à l'Université...

⁴ C'est le moment de rappeler qu'au Moyen Âge il n'existait aucun accent sur la lettre «e»... puis que les prononciations ont évolué au fil des siècles, des provinces aussi... et que Liège — sans accent puis à l'accent «flottant» (ce qui créait, «notamment chez les imprimeurs, une confusion» déplorable) — était officiellement devenu **Liège** par décision des édiles liégeois en date du 9 juillet 1880. Ce qui enchantait Théodore Gobert : «**Le é est conforme à la prononciation traditionnelle**», disait-il, prononciation d'ailleurs fort bien rendue par le français dialectal **Lièche**, tout comme par le **Lidje** wallon.

Un poète n'a-t-il pas dit que l'accent, c'était un peu de la terre natale qu'on emportait partout avec soi! Et l'on pourrait citer aussi La Rochefoucauld : «L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur, comme dans le langage» (*Maximes*, 342).

⁵ «Plus léger que bouchon, j'ai dansé sur les flots» (Rimbaud, *Poésies*, «Le Bateau ivre»). Précisons que cette décision de 1946 allait en quelque sorte à l'inverse de la démarche de *Cette*, la ville natale de Brassens, qui, lasse d'être prise pour un simple adjectif démonstratif, obtint en 1928 de s'appeler **Sète**. Mais, contrairement à *Liège* → *Liège*, la conversion *Cette* → *Sète* ne s'accompagnait d'aucun changement autoritaire de prononciation.

Hors du Poulailler

S'il est des êtres que la crise ministérielle plonge dans le sombre et douloureux chaos d'une navrante situation ce sont certes les autos des ministères.

Les avez-vous rencontrées, promenant leur luisante carrosserie par les rues et les boulevards? Les avez-vous rencontrées, véhiculant des inscriptions : « Ministère des Colonies; Ministère des Sciences et des Arts ... » Quelques passants coulent un regard curieux au travers des glaces biseautées. Nulle respectable bédaine, nulle digne calvitie ne s'étale plus sur le capitonnage moelleux des banquettes; naturellement, puisqu'il n'y a plus de Ministre du Ravitaillement, de Ministre des Colonies..., ou plutôt, si, il y en a... mais non, il n'y en a plus... il va y en avoir... attendons... Bref, c'est la danse des portefeuilles, amenant fatalement la débandade des porte-ministres.

Ceux-ci se lamentent de n'attendre plus leurs Autorités devant le portail illuminé des théâtres ou du Palais-Royal.

Les malheureuses voitures se plaignent amèrement de l'imbroglio ministériel qui défraie la conversation des compétences.

L'une d'elles, celle de l'Intérieur, je crois, en une minute d'exaspération aigüe s'est désespérément lancée jusque notre bonne ville dont elle a mélancoliquement arpenté l'agréable pavé durant toute la journée de vendredi, n'éclaboussant les promeneurs que rarement, et par la force machinale de l'habitude.

Elle semblait s'égosiller en un couplet de revue de fin d'année commençant par le traditionnel :

« C'est nous les p'tites autos du Ministère »

pour finir en un inévitable :

« Ce sont des Ministres qu'il nous faut
Oh! Oh! Oh! »

Monsieur le COQ.

I.- Les 414 billets signés « Monsieur le COQ »⁶ (du 30 novembre 1919 au 8 avril 1921)

1919

1 30 novembre 1919

« S'il est des êtres que la crise ministérielle plonge dans le sombre et douloureux chaos d'une navrante situation ce sont certes les autos des ministères ... »

|| à propos des voitures sans ministre ||

2 1^{er} décembre 1919

« Plus heureux que le brave Diogène [...] j'ai trouvé un homme, j'ai trouvé l'homme ... »

|| à propos de M. Wauters, du ravitaillement, de stocks de vêtements ... et de douze paires de chaussures ||

3 2 décembre 1919

« Il est bien entendu, n'est-ce pas, chers lecteurs, que dans ce petit coin, hors du poulailler, nous sommes tout à fait entre nous ... »

|| où il est question d'un conseiller socialiste qui doit au Service du Gaz ses frais d'éclairage depuis 1914 ||

4 3 décembre 1919

« La "Reconnaissance Nationale", après plusieurs mois de léthargie, s'anime d'une fébrile activité ... »

|| à propos de la façon dont ces « distinctions » colorées sont distribuées, parfois bien curieusement ... et des façons diverses dont elles sont reçues ! ||

5 4 décembre 1919

« Puis-je faire autrement que de vous parler aujourd'hui du "fauteuil 9" qui vient de mettre en émoi les dignes magistrats de notre Tribunal de Commerce ! ... »

|| à propos d'un conflit au sein du Théâtre Royal ! ||

6 5 décembre 1919 (Monsieur le COCQ)

« Rien n'est plus austère, plus esthétique qu'un beau décor antique animé par la présence d'un beau vieillard ... »

|| à propos de l'Hôtel de Ville, et de certains remous entre novateurs et « grognards » de la vieille garde ||

⁶ La signature normale, « Monsieur le COQ », attestée 273 fois, subit ici et là diverses variantes typographiques, voire orthographiques. Seules ces variantes sont mentionnées dans le présent inventaire, entre parenthèses, après la date (voir aussi l'Introduction).

- 6 décembre 1919** 7
 « Le bon saint des petits, et aussi des grands enfants, nous apporte, pour le six décembre, rien moins qu'un ministère au complet... »
 || à propos d'un nouveau Cabinet... et de « réduction la plus grande possible » ! ||
- 7 décembre 1919** (MONSIEUR LE COQ) 8
 « Le Gouvernement commence enfin à s'occuper de nos Grands Morts... »
 || L'*incipit* annonce bien le sujet de ce billet... où l'on découvrira une circulaire bien « ubuesque » ||
- 8 décembre 1919** (MONSIEUR LE COQ) 9
 « Depuis l'institution du nouveau barème, nos balayeurs de rues jouissent d'un succès sans égal... »
 || où il est question, si j'ose dire, du « Corps de Balai de la Ville de Liège » ! ||
- 9 décembre 1919** 10
 « Légèrement atteint par les idées prolétariennes, je m'aventurai hier après-dîner au café de la Populaire... »
 || à propos de ce café de la Populaire, que le jeune Sim trouve décidément bien embourgeoisé ||
- 10 décembre 1919** 11
 « Si vous avez de l'encens à vendre... »
 || à propos du Théâtre Royal, de son directeur M. Massin, et des articles thuriféraires de *La Semaine* ||
- 11 décembre 1919** (Monsieur Le Coq) 12
 « Hélas, malgré de vains efforts pour mourir en "beauté", le Comité National au Ravitaillement se voit dans une triste situation... »
 || cet *incipit* suffit à résumer le sujet du billet ||
- 12 décembre 1919** (non signé) 13
 « M. Jules Destrée vient de démontrer solennellement qu'il avait les meilleurs titres pour assumer la charge du ministère des Sciences et des Arts... »
 || à propos de protection des animaux, et du corps électoral socialiste... à quatre pattes ! ||
- 13 décembre 1919** 14
 « Contrairement à mes habitudes, je battais hier soir le pavé de notre ville d'une semelle accélérée par un froid piquant... »
 || à propos de tramways apocalyptiques, et d'un matériel roulant manifestement défec-tueux ||
- 14/15 décembre 1919** (Monsieur LE COCQ) 15
 « Pour être arrivé dans le fromage, le citoyen ministre Vandervelde... »
 || où le jeune Sim asticote une fois de plus — mais ce ne sera pas la dernière — le « parti rouge » ||

Hors du Poulailier

Contrairement à mes habitudes, je battais hier soir le pavé de notre ville d'une semelle accélérée par un froid piquant. Tout à coup, un bruit indéfinissable, terrible, où l'on distinguait à la fois des plaintes déchirantes, des explosions, le sifflement de la lave envahissante, la tempête du typhon... bref un chaos effrayant se produisit à quelque cent mètres de moi, approchant à une vertigineuse allure. Je fus pas mal impressionné d'autant plus que mon esprit était encore quelque peu énérvé par les sombres prédictions de l'astronome américain.

— Ça y est, m'écriai-je, la fin du monde est en avance de quatre jours!

Le bruit continuait. Instinctivement je me blottis dans une encoignure de porte.

A peine étais-je installé que sifflements, hurlements, mugissements, cessèrent tandis que l'on entendait des grincements d'essieux mal huilés, et que des chaînes s'entrechoquaient lugubrement.

Je risquai un œil avec beaucoup de prudence.

Un tram était arrêté là, figé devant le fatidique écriteau « Arrêt obligatoire ».

Quel horrible accident encore!

Quel nouveau méfait du progrès!...

Comme bien on pense je ne craignais plus rien pour moi-même. Le monstre était terrassé, et ses bonds les plus désordonnés ne pouvaient plus m'atteindre.

Je m'approchai. Les wattmans étaient descendus de la machine; l'un d'eux même disparaissait à moitié sous la plateforme...

Je m'enquis :

— Un accident? Grave? Combien de tués?...

Le percepteur me toisa narquoisement :

— Allons donc! Non, mais là, d'où sortez-vous! Vous ne savez pas encore que c'est ainsi à chaque arrêt, rapport à la déféctuosité du matériel!

Je m'enfuis, épouvanté, craignant de me blesser les tympans aux chaotiques accords qui allaient recommencer.

Monsieur le COQ.

- 16 décembre 1919** 16
 «Avez-vous examiné le soleil?...»
 || à propos de la fin du monde, annoncée pour le mercredi 17 décembre!||
- 17 décembre 1919** 17
 «Notre ff. de bourgmestre n'est plus, hélas, le brillant et impétueux édile qui, autrefois...»
 || à propos de la prolifération des mariages||
- 18 décembre 1919** 18
 «Le nouveau Gouvernement vient de nous donner une preuve de capacité...»
 || à propos de la majoration des indemnités parlementaires et des traitements ministériels... avec une allusion perfide aux avantages dont jouissent les députés français||
- 19 décembre 1919** 19
 «Le jour de la fin du monde est passé sans que l'on s'en fût aperçu...»
 || coup de patte au Nouveau Monde et aux exportations américaines en tous genres||
- 20 décembre 1919** (MONSIEUR LE COQ) 20
 «Il fut un temps où les "Héros de la Grande Guerre" étaient bombardés à coups de discours et de "Brabançonne"...»
 || à propos de la banalisation des remises de décorations||
- 21 décembre 1919** 21
 «Les braves calvities qui, du fond de leurs fauteuils, président aux destinées du Pays...»
 || démonstration «C.Q.F.D.» au sujet des fonctionnaires inutiles et des formalités administratives abusives||
- 22 décembre 1919** 22
 «Décidément, notre pays n'a pas de veine...»
 || à propos de la nouvelle Constituante, de ministère plus ou moins viable, de crise du charbon entraînant la réduction du trafic ferroviaire...||
- 23 décembre 1919** 23
 «Étrange phénomène : le progrès démocratique érige la classe ouvrière en véritable aristocratie...»
 || où il est question de l'ouvrier exonéré d'impôt, du travailleur «rentier national» qui «veut tout partager», du syndicat qui commande tout le plat pays, de la «féodalité démocratique», de «l'éteignoir rouge», de «l'obscurantisme du monde socialiste de demain», des pauvres employés mais des «poches pleines de gros salaires» de «M. de Trois-Huit»... avec à la clé une invitation hardie à l'adresse des «bourgeois opprimés» à faire «la révolution des partisans de l'ordre»... Eh bien! Monsieur le Coq, on ne peut pas dire que votre jeune crête était rouge! Mais un tel discours, poujadiste avant la lettre, ne devait pas manquer de caresser le lecteur de la bien-pensante *Gazette* dans le sens du poil!||

24 **24 décembre 1919**

« Une chose remarquable, certes, en notre siècle de progrès est le rapport inverse qui existe entre le prix et la qualité des marchandises ... »

|| à propos des lacunes et des lenteurs du téléphone ... et notamment de la difficulté pour les Liégeois à obtenir Bruxelles ! ||

25 **25/26 décembre 1919**

« Jamais les services du gaz et de l'électricité n'ont été animés d'un zèle et d'une activité pareils ... »

|| à propos du dysfonctionnement de l'éclairage public, de Liège transformé par les terrassiers en nouveau « champ de bataille de l'Yser », où « l'on y voit le soir comme dans un four » ... ||

26 **27 décembre 1919**

« Certains milieux administratifs, qui devraient s'inspirer de tous les progrès modernes ... »

|| à propos de la vétusté des commissariats de police, où la plume métallique vient à peine de remplacer la plume d'oie ... Mais « ne traitons pas cette question de plumes à la légère », nous conseille notre Coq ! Et ce billet se termine par un vibrant plaidoyer pour la machine à écrire ||

27 **28 décembre 1919**

« Notre Conseil Provincial vient de recevoir une de ces désillusions comme seul le hasard sait en dispenser aux présomptueux ... »

|| à propos d'un M. Drèze, membre du Conseil Provincial de Liège, élu à la Constituante et manifestement pas à la hauteur ... avec perfide coup de patte à la « constellation franc-maçonnique » ||

28 **29 décembre 1919**

« Nous avons signalé dans un de nos derniers "Hors du poulailler" la façon admirable de simplicité démocratique ... »

|| à propos à nouveau (cf. billet n° 20) de la « simplicité démocratique » des remises de décorations aux Héros de la Guerre, à la campagne cette fois ... avec pour conclusion : « Le siècle est en marche vers l'international[e] multicolore, celle des décorations » ||

29 **30 décembre 1919** (Monsieur LE COQ)

« Superbe chose que l'instruction, comme disait le brave homme en signant d'une croix certaine page du grand livre de l'État-Civil ... »

|| à propos d'une petite brochure destinée aux enfants des écoles, émaillée de fautes d'orthographe et autres scories ..., brochure suspectée de provenir d'Outre-Rhin, d'où la conclusion vengeresse : « Liégeois qui connaissez l'histoire du temps de guerre, êtes-vous donc si étonnés de l'empressement que montre notre échevin de l'Enseignement à renouer dès que possible les relations commerciales avec la Bochie pour le plus grand profit de l'instruction publique ? » ||

31 décembre 1919

30

« Il est en notre hôtel de ville un bureau d'un aspect fort peu présentable, d'une "malpropreté... sans nom" ... »

|| à propos de la saleté des locaux de l'état civil ... avec ce jugement sans appel qui devait ravir le lectorat de la *Gazette* : « Nos potentats du socialisme ont transformé les bureaux en de véritables écuries ... où ils ont mis au ratelier leurs grands chevaux de bataille : laïcisation, régie, municipalisation et impôt » ||

1920

1^{er} janvier 1920

31

« Je balladais [*sic*] hier en notre ville pittoresque un Anglais de race, un authentique Yankée [*re-sic*], avec casquette à carreaux verts et prononciation de comédie bouffe ... »

|| où il est question du pont des Arches provisoire, du quai des Pêcheurs, de l'escalade des « glorieux débris du vieux pont des Arches » ... et d'un pique-nique au sommet de la montagne de débris ! ||

3 janvier 1920 (Monsieur le COCQ)

32

« Simple histoire où il n'est parlé que d'hommes simples, représentant un peuple démocratique. Un dimanche, au "Carré". La rue Pont d'Avroy regorge de monde ... »

|| où l'on peut admirer deux superbes automobiles échevinales, et comme quoi « il n'y a rien de tel pour arriver à se caler en auto comme nos capitalistes, que de faire de la bonne démocratie socialiste » ||

4 janvier 1920

33

« Attiré par le flot de lumière d'un majestueux portique, je suis entré hier soir dans certain Music-Hall de notre ville ... »

|| à propos d'un cinéma plein à craquer ... qui augmente ses prix d'entrée au fil des heures ||

5 janvier 1920 (Monsieur LE COQ)

34

« J'ai rendu visite ce matin à un vieux parent rachitique, paralytique, perclus de rhumatismes, qui commence à vivre sa 95^e année dans un grand fauteuil de cuir gaufré [*sic*] ... »

|| or ce vieillard plaint « ces pauvres diables de Français qui nous envient sans pouvoir nous imiter » ... il croit tout ce que disent les journaux français sur la « prospérité » belge ... Et notre jeune Coq de se dire que son vieux parent est bien le seul citoyen belge à admirer M. Wauters, ministre du Ravitaillement ! ||

35 **6 janvier 1920** (Monsieur LE COQ)

« Cette fois encore, en de tragiques circonstances, nombre d'Administrations Communales se sont montrées à la hauteur de leur tâche — hauteur que n'atteint pas la Meuse dans ses plus violents soubresauts... »

|| où il est question des inondations à Seraing, Tilleur, Jemeppe, Kinkempois... et du « débordement d'incapacités administratives » qui risque d'être « accompagné d'une crue équivalente de dégoût public » ! ||

36 **7 janvier 1920**

« Il est certain qu'au point de vue où se place M. Wauters, tout est pour le mieux en Belgique. Bientôt notre pays pourra s'enorgueillir d'être le second eden [sic] socialiste éclos en Europe. M. Vandervelde remplira très convenablement les fonctions de Lénine... »

|| à propos des luxueuses automobiles affectées aux ministres, dont « moelleux coussins, glaces biseautées et carrosseries éblouissantes » semblent « nécessaires à l'éclosion des idées géniales » ! ||

37 **8 janvier 1920**

« Je viens de passer des moments d'angoisses folles [...] J'attendais, j'espérais la grève des imprimeurs, des ouvriers de journaux, la grève de tout ce qui s'acharne à noircir du papier... »

|| espoir déçu : « Hélas, les journaux paraissent toujours. Seuls les ouvriers d'imprimerie sont en grève », ce qui est une petite consolation : « Plus de lettres mortuaires, de faire-part, d'invitations... » ! ||

38 **9 janvier 1920** (Monsieur LE COQ)

« Je me promenais, hier soir, tout seul, par les rues désertes... »

|| rencontre de M. le Coq avec une troupe de Jeunes Gardes Libérales, étudiants hurlant à pleins poumons : « À bas la calotte ! Vive le gouvernement tripartite ! »... et notre Coq de conclure : « Il faut décidément que jeunesse se passe ! » ! ||

39 **10 janvier 1920** (Monsieur LE COQ)

« Le service du Ravitaillement mettra bientôt en vente une grande quantité de beurre frais. Hurrah ! Vive le Ministre de l'assiette au beurre !... »

|| mais les 383 tonnes de beurre danois restent en panne sur un quai du port d'Anvers... en attendant d'être conservées... peut-être tout le temps nécessaire pour rancir ! ||

40 **11 janvier 1920** (Monsieur LE COQ)

« Depuis longtemps déjà, je contemple chaque jour mon bec de gaz avec inquiétude. Chaque jour, je m'aperçois qu'il dépérit : il tousse, crache, faiblit, jette à nouveau une flamme plus vivante, retousse, recrache... »

|| tandis que les notes du gaz, elles, « grossissent d'une invraisemblable façon »... or, ce gaz n'est pas pur, mais gorgé « d'un mélange contenant pour le moins 50 % de vent » ! ||

12 janvier 1920

41

«L'indécents espagnol! Tel est depuis quelque temps le nouveau "dada" de l'Administration communale de Bruxelles...»

|| à propos de la statue de Ferrer, que les Allemands en 1915 avaient fait enlever « en vue de troubler les relations cordiales » hispano-belges! ||

13 janvier 1920 (Monsieur LE COQ)

42

«Quelles journées de transes, d'émotions! Après la grève des typos, voilà le cyclone qui vient, bien à point, flatter mon amour pour le farniente...»

|| Liège isolé! Plus de communications avec Bruxelles, avec la Hesbaye... plus de « petits bleus »!... et une grève des Postiers se pointe à l'horizon, qui dispenserait M. le Coq de son billet quotidien! ||

14 janvier 1920 (Monsieur LE COQ)

43

«Non sans stupeur, j'ai appris que nous sommes en temps de paix depuis samedi [10-01-20] à quatre heures de l'après-midi [...] On vient de signer solennellement l'acte qui consacre notre tranquillité, toute morale d'ailleurs...»

|| «D'autres signatures vont-elles encore être nécessaires pour ratifier la ratification des Traités de Paix?!» ||

15 janvier 1920

44

«J'ai sous les yeux *Les Foyers Français*, journal matrimonial où chaque abonné rédige lui-même sa demande...»

|| mais en se peignant « comme il se voit au travers de ses illusions »... Notre Coq termine son billet en citant une petite annonce inhabituelle qui le rassérène : « Couturière, désirerait être la compagne dévouée d'un mutilé aveugle de guerre, auquel elle serait heureuse d'adoucir la peine par sa tendresse et ses soins. Indifférente sur l'âge » ||

16 janvier 1920 (Monsieur LE COCQ)

45

« Il était fatal que je parle aujourd'hui des inondations... »

|| ces inondations que les vieux Liégeois décrivent quelque peu : « Cela, une crue? Allons donc! Si vous aviez vu, en quatre-vingt! »... et M. le Coq se dit que dans vingt ans, peut-être, à son tour il regardera avec mépris les plus impitoyables crues : « Notre tour aussi sera venu d'être traités de vieux radoteurs! » ||

17 janvier 1920

46

«Le sort des choses les plus originales, les plus extraordinaires, n'est-il pas de tomber dans la banalité? Un nouvel exemple : les grèves...»

|| « aujourd'hui, on les déclenche avec désinvolture »... « la grève est devenue bourgeoise, presque administrative, rangée parmi les moyens légaux, entre les exploits d'huissiers et les ventes forcées »... « on régleront le chômage [lire : la grève] qui se fera de telle à telle heure, dans telles ou telles proportions... Naturellement, les patrons ne s'en effrayeront plus... » ||

18 janvier 1920

47

«Quelle piètre idée se font de nous les citoyens des États-Unis!...»

|| « Ils ont envoyé à notre Chambre des Représentants une sonnette! »... mais « c'est une cloche de cathédrale qu'il faudrait pour dominer nos artistes parlementaires! » ||

- 48 **19 janvier 1920** (Monsieur LE COCQ)
 «Après la sinistre prédiction de la fin du monde, voici maintenant celle d'un vaste crack [*sic*] financier...»
 || où il est question de la délicieuse terreur d'un cataclysme, planétaire ou financier, de crise de «désespérantisme» ||
- 49 **20 janvier 1920**
 «Ça y est ! Le Tigre a les griffes coupées. Définitivement, M. Clemenceau vient d'être mis à pied...»
 || la France vient de lui signifier nettement que l'heure de la retraite avait sonné pour lui : «Il est temps de vous tourner vers votre chère Vendée qui vous tend les bras»... Voilà qu'on lui arrache la France, «qu'il jugeait être le seul jouet digne de lui... ô ingratitude des peuples!» ||
- 50 **21 janvier 1920**
 «Malgré l'accumulation de formalités à remplir, les trains emportent chaque jour une respectable quantité de bons Belges qui s'en vont en Allemagne faire leurs achats. (J'ai voulu écrire leurs "bedites avaires.")...»
 || «Après tout, la Paix n'est-elle pas signée!»... et M. le Coq de leur dire : «Tâchez d'apprendre quelques mots d'allemand, écoutez les conversations qui s'échappent dans les tramways, et vous serez édifiés ! Non, la guerre n'est pas finie !» ||
- 51 **22 janvier 1920** (Monsieur LE COQ)
 «Dans mon courrier ce matin, j'ai trouvé, non sans surprise, cette missive de Hollande...»
 || signée d'un certain «GUILLAUME, des Folies dramatiques de Berlin», évoquant son «rôle ingrat de Grand Premier Traître» ! ||
- 52 **23 janvier 1920** (Monsieur LE COQ)
 «Mon coiffeur qui, chaque semaine, me fournit les dernières nouvelles en même temps que l'hebdomadaire savonnage, avait hier sa mine de catastrophes...»
 || pas à cause du krach américain ni du bouleversement des finances mondiales, mais de la peste asiatique en Ukraine, du typhus en Pologne, de l'encéphalite léthargique à Lille : des morts par centaines ! (en réalité : huit morts, dont deux humains)... ||
- 53 **24 janvier 1920**
 «De découvertes en découvertes. D'horreurs en horreurs !...»
 || où il est question de «la future guerre», qui «durera quelques heures peut-être, mais quelles heures !... «on se battra à coups de télégraphie sans fil, on incendiera Berlin en pressant un bouton électrique à Paris, ou le contraire [...] Reste à savoir quand tout cela se passera [...] c'est justement ce qui me tracasse, d'autant plus que je paye mon loyer d'avance !» ||
- 54 **25 janvier 1920** (Monsieur LE COQ)
 «Ça y est ! J'ai dépouillé les quelques plumes d'oiseau de nuit qui m'assombrissaient depuis quelques jours. Plus de mauvaises nouvelles ! Plus de tristes augures ! Un clair et vibrant cri de victoire comme un matinal cocorico !...»
 || car on a découvert le moyen de guérir l'encéphalite léthargique, ce serpent de mer de la presse quotidienne... et le remède est «un air de violon» !... affaire à suivre... ||

- 26 janvier 1920** (M. LE COQ) 55
 «Le “règne des compétences” qui s’annonçait au ministère français menaçait d’engendrer l’ennui...»
 || où il est à nouveau question de M. Clemenceau, à qui on a trouvé un successeur : «un nouveau Tigre, ou plutôt un lion, à la crinière dressée [...] C’est M. Léon Daudet maintenant qui fera rire la France et trembler les ministres!» ||
- 27 janvier 1920** 56
 «Je reçois à l’instant une seconde lettre de l’impérial Guillaume [cf. billet n° 51]. La voici...»
 ||... «On rit de mes remords, de ma folie. Demain, on rira de ma mort...» Et c’est signé : «GUILLAUME, Transfuge des Folies dramatiques de Berlin» ||
- 28 janvier 1920** 57
 «“De la haine à l’amour”, tel est, je crois, le titre d’un scénario de cinéma en quelques épisodes...»
 || M. Troclet : «La haine n’est pas éternelle. Les pays évoluent et il ne faut pas songer à éterniser des sentiments qui n’ont rien à voir avec les intérêts!»... et M. le Coq d’ironiser : «Intérêt *über alles!* En avant! Et vive l’internationale!» ||
- 29 janvier 1920** (MONSIEUR LE COQ) 58
 «“Ous’qu’est la Joconde...” chantait Paris lors de la disparition mystérieuse de la toile souriante de Vinci. “Ous’qu’est la conférence...” devrait-on dire aujourd’hui...»
 || il s’agit de la Conférence de la Paix «qui, pour nos peines, nous a royalement alloué quelques kilomètres de terrains boisés entre Eupen et Malmédy» ||
- 30 janvier 1920** 59
 «Les temps sont proches où l’on ne pourra plus dire d’un rêveur : “Il est encore dans la lune”...»
 || car un savant américain décide de risquer une petite expédition inter-astrale... les habitants des autres planètes s’acharnent à tenter de communiquer avec nous au moyen des ondes hertziennes : «c’est Marconi qui l’a dit, alors!» ||
- 31 janvier 1920** (Monsieur Le COQ) 60
 «Il est écrit que je marcherai d’étonnement en étonnement. Voilà que j’apprends aujourd’hui qu’il est des gens, des citoyens belges qui ne demandent qu’à payer leurs contributions...»
 || mais il s’agit «d’aspirants sénateurs qui tâchent de remplir les conditions exigées par la loi [...] arrivés au pouvoir, ils en seront quittes pour faire augmenter les indemnités parlementaires et sénatoriales» ||
- 1^{er} février 1920** 61
 «Un vaste complot se forme contre la sécurité, ou plutôt contre la vie même des paisibles citoyens de notre planète. Il s’agit de voler du “temps” à la pauvre humanité...»

|| «Déjà le gouvernement français vient de filouter une heure à ses administrés⁷ ... « et voilà qu'un Américain s'entête à vouloir nous filouter deux années entières : d'après lui, nous vivrions actuellement en l'an 1923⁸ ! » ||

62 **2 février 1920** (Monsieur LE COQ)

« Confiant dans les promesses de M. Wauters, je me suis décidé, vu les grandes pluies (c'était en novembre dernier), à lui commander une paire de bottines dites de chasse ... »

|| mais il s'agit de bottines qui jamais ne sont livrées ... « Belle chose que le Ravitaillement ! » ||

63 **3 février 1920**

« On parle beaucoup et souvent de Traité de paix, et, naturellement, on n'en parle qu'en mal ... »

|| « Personne n'est content de ce Traité, excepté les auteurs, et encore ... » ||

64 **4 février 1920** (Monsieur LE COQ)

« Il est écrit que l'on se battra toujours à coups de quelque chose. Après s'être battus à coups de gaz, d'obus ... »

|| « on se bat maintenant à coups de papier. Et en avant pour la guerre du change [...] Le dollar gagne sur la livre sterling, la livre sur le franc, le franc sur le mark, le mark sur la couronne ... Et moi de m'écrier, en 1998 : Ah ! vivement l'euro !!! ... Et puis, comment ne pas rapprocher la première phrase de ce billet de cette affirmation vieille de vingt-cinq siècles : « Les hommes commencent par les coups, ensuite seulement ils recourent aux mots » (Adresse des ambassadeurs athéniens aux Lacédémoniens, 433 av. J.-C.) ||

65 **5 février 1920**

« Monsieur Jules Destrée vient de rendre visite à notre "*Alma Mater*". En véritable ministre socialiste, il fut tout à fait démocratique, plus peut-être qu'avant l'acquisition de son portefeuille ... »

|| mais il a refusé audience « au délégué du syndicat du petit personnel de l'Université. Ma foi, la démocratie a des bornes ! » ||

66 **6 février 1920**

« Le *Telegraaf* annonce que le même Guillaume en est à son "six millième" tronçonnage d'arbre scié ... »

|| où il est à nouveau question de l'ex-empereur : « Pourquoi ne pas le confier à une grande usine des régions dévastées, où il travaillerait à la reconstruction des villages détruits par son ordre ? » ||

⁷ Il s'agissait de l'« heure d'été » (UT + 1), heure légale métropolitaine française décrétée du 14 février au 23 octobre 1920 (J.O.R.F. du 8-02 et du 17-09) ... Mais — notre jeune Coq semble l'ignorer — l'institution de l'heure d'été date en France de 1916 (du 14 juin au 1^{er} octobre).

⁸ Là, M. le Coq a raison de se méfier, car il y a un précédent célèbre ! Le pape Grégoire XIII ne nous a-t-il pas déjà « filouté » de **dix jours**, avec sa « réforme grégorienne » décrétant que le lendemain du jeudi 4 octobre 1582 serait le vendredi 15 octobre ?!

- 7 février 1920** (Monsieur LE COQ) 67
 « Il est en notre pays une commune bienheureuse, où les habitants goûtent la pure joie qui est le fruit de la parfaite concorde. C'est Péronnes-lez-Binche, qui se trouve située, quelque part derrière la carte, aux environs de La Louvière... »
 || mais elle est affligée d'un conseil communal, et même d'un collège échevinal peu communs : constitués d'un *seul homme* ! « Quand on n'est qu'à un, on ne se bat pas », dirait notre sage Tchantchès ! ||
- 8 février 1920** (Monsieur LE COQ) 68
 « Ça y est ! Le carnaval est mort ! Chantons le carnaval !... »
 || et le billet s'achève sur un *De profundis* sans regret ||
- 9 février 1920** (Monsieur LE COQ) 69
 « Ce midi j'ai rencontré un Monsieur très chic... »
 || mais — ô horreur en ces années vingt — il ne portait *pas de chapeau* ! ||
- 10 février 1920** 70
 « L'encéphalite léthargique a vécu ! Vive la grippe ministérielle !... »
 || où il est question de ministres tous alités, « mais pour des causes bien différentes » : M. Wauters succombe à la « crise de sucre »... M. Anseele est mordu par le microbe aktiviste, etc. ||
- 11 février 1920** (Monsieur LE COQ) 71
 « Quelle belle chose que le commerce !... »
 || où M. le Coq, entré dans un magasin pour acheter un demi-kilo de sucre, se trouve obligé d'acheter en même temps deux briques d'un quelconque savon de toilette, alors que le « savon vert » lui suffit amplement !... ||
- 12 février 1920** (Monsieur LE COQ) 72
 « Cela ne pouvait pas rater ! [...] Le Grand Duc de Hesse vient de déclarer solennellement qu'il envisageait la demande d'extradition contre lui "avec la tranquillité d'une conscience pure". Zuze un peu !... »
 || Ah ! pleurons sur le sort d'un « bôvre bedite bays sans dévense » qui ne demandait qu'à vivre en paix, et contre qui se sont ligués dix, quinze peuples de l'Europe, sans oublier l'Amérique ! ||
- 13 février 1920** 73
 « Qui chantera jamais la vie de labeur continu, de dévouement de tous les instants, qu'est celle de nos pauvres fonctionnaires ?... »
 || où il est question de prolonger d'une heure leur journée de travail !!! ||
- 14 février 1920** (Monsieur LE COQ) 74
 « La mode vient de lancer son cri de guerre cet été ! Elle n'exige plus tel ou tel modèle, telle ou telle ligne idéale. Toute liberté est donnée... »
 || à condition d'employer sept mètres de tissus, et que la robe ne monte ni trop haut ni trop bas ! ||

- 75 **15 février 1920** (MONSIEUR LE COQ)
 « Ces Messieurs de la clique sanglante, les Guillaume, les Hindenbourg [*sic*], viennent de trouver un nouveau défenseur acharné... »
 || ... en la personne de la « noble Angleterre » ... dont, il est vrai, aucune femme ni enfant n'a été égorgé ... et de faire remarquer : « *Business is business* » ||
- 76 **16 février 1920**
 « Une fois, une seule, nos braves édiles ont été d'accord... »
 || mais c'était pour... réviser à la hausse le traitement des bourgmestres et échevins ! ||
- 77 **17 février 1920** (Monsieur LE COQ)
 « À l'instar de la généralité des idéologues, M. Wodrow [lire : Thomas Woodrow] Wilson n'est guère compris que de lui seul... »
 || mais « en voyant se fortifier une Allemagne qui hier criait misère et demain peut-être menacera, peut-être se dégoûtera-t-il de sa philanthropie ? » ||
- 78 **18 février 1920**
 « *Hoch! Hoch! Hoch! Deutschland Hoch!* Les Allemands commencent à croire que la Conférence de Paix a du bon, beaucoup de bon même... »
 || où il est demandé aux Prussiens, aux Germains plutôt, de s'occuper eux-mêmes de la punition de ceux qu'ils considèrent d'ores et déjà comme des héros nationaux ! ||
- 79 **19 février 1920**
 « Charlot baisse, dites-vous ! Non pas. Charlot est toujours aussi stupide... ou spirituel, au choix, que lors de ses débuts. C'est vous qui avez changé... »
 || où « Charlot est bombardé Roi — ou Président — du cinéma... jusqu'à ce qu'un autre parvienne à le détrôner » ||
- 80 **20 février 1920**
 « On nous rapporte la petite anecdote suivante... »
 || où l'on voit le maréchal Pétain prendre le métro quand il sort pour son compte... ce qui n'a rien à voir avec les somptueuses voitures officielles de la Ville de Liège !... *Bis repetita placent*... ||
- 81 **21 février 1920**
 « Le corps de vieux messieurs décorés qui, sous la rubrique diplomatie, président aux destinées de notre pays n'est pas encore remis du grand émoi dans lequel l'a mis l'acte audacieux de quatre Hollandais... »
 || où il est question du vol d'un lance-bombe allemand, destiné à perpétuer le souvenir de la guerre de la commune de Fouron-Saint-Martin ||
- 82 **22 février 1920**
 « Voilà donc qu'il y a en France un « ancien Président » de plus... »
 || et c'est M. Poincaré. Le nouveau s'appelle M. Deschanel, pour sept ans... d'où cette boutade rapportée par M. le Coq à propos de la présidence de la République : « Belle situation ! Seulement, voilà, il n'y a pas d'avenir ! » ||

- 23 février 1920** (Monsieur LE COQ) 83
 «Une commission interalliée pour la délimitation de la frontière belgo-allemande est actuellement en notre ville. Elle se compose de cinq ou six personnes parmi lesquelles on remarque un Américain et un superbe... Japonais!...»
 || et de s'étonner qu'un délégué «jaune» soit nécessaire pour venir tirer le cordon dans un territoire de quelques mètres carrés, du côté d'Eupen et de Malmedy... ||
- 24 février 1920** 84
 «Nous apprenons, de source officielle, que plusieurs magistrats des Cours de Belgique viennent de donner leur démission...»
 || où M. le Coq suggère la création d'une Association (cégétiste, forcément!), l'UPJIEBI, Union professionnelle des juges intègres et des bandits impénitents! ||
- 25 février 1920** (Monsieur LE COQ) 85
 «De plus en plus vexant. Il y a quelques jours, je m'apercevais que mon horloge était arrêtée...»
 || et c'est parce qu'elle «se refusait à marcher plus de huit heures par jour»!... et de conclure : «Et dire que lorsqu'on aura obtenu les "six heures", il faudra acheter à nouveau une horloge!»... Trois quarts de siècle plus tard, nous en sommes en France à la semaine de 35 heures... et l'on rêve de 32 heures, puis moins encore! ||
- 26 février 1920** (Monsieur LE COQ) 86
 «Bienheureuse France! que la vie doit être douce à tes enfants!...»
 || où il est question, dans *Le Figaro*, des indemnités réglementaires qui vont être allouées aux chasseurs-destructeurs de hannetons (10 centimes par kilo) et vers blancs (15 centimes par kilo)... Et M. le Coq d'ironiser : «Comme on le voit, il y a là un moyen des plus intéressants de gagner sa vie!» ||
- 27 février 1920** 87
 «"En qui peut-on avoir encore confiance!" s'écrie l'ineffable M. Wauters, en levant ses petits bras au ciel...»
 || où il est encore question de sucre et de beurre... et de M. Wauters, si souvent dans le collimateur de notre sourcilieux Gallinacé quotidien! ||
- 28 février 1920** 88
 «Le public français assiste actuellement à une magnifique représentation de gala qui se déroule au Palais du Luxembourg...»
 || où il est question de M. Caillaux en France, et de l'affaire Doyen-Gaspard en Belgique... C'est bien loin, tout ça... mais des scandales politico-financiers, il y en a toujours, ici et là ||
- 29 février 1920** 89
 «Il semble que les meilleurs humoristes sont précisément les gens qui font de l'humour sans le savoir...»
 || à propos de la création de l'Union professionnelle des mendiants... et de la savoureuse histoire d'un dispensaire belge où les malades soignés gratuitement réclament en plus un «salaire» de cinq francs par jour, faute de quoi ils menacent de faire grève ||

- 90 **1^{er} mars 1920** (Monsieur LE COQ)
 « C'est le printemps, s'écrie le baromètre ! [...] il y a du bleu, beaucoup de bleu dans l'air ; il y a du soleil, il y a même de légères [*sic*] pointillés de vert. Et cependant il semble que nul ne goûte la douceur de l'atmosphère ... »
 || où il est question de choses et d'autres... mais je ne peux pas tout vous résumer... ||
- 91 **2 mars 1920**
 « Pleurez, les gosses, ou, mieux, syndiquez-vous... »
 || où il est question de supprimer la distribution des prix. Car, selon MM. les Pédagogues, « les prix engendrent l'émulation », ce qui « développe de mauvais instincts chez les enfants : ceux qui arrivent premiers sont orgueilleux et pédants. De plus, la haine est fatale entre le vainqueur et le vaincu »... ||
- 92 **3 mars 1920**
 « Vive la liberté, hurlaient les Français en décapitant leur Roi ! Vive la liberté, lançaient frénétiquement les Russes en se mettant sous la férule des commissaires du peuple... »
 || et « vive la solidarité » ajoutent nos syndicalistes... Seulement, M. le Coq trouve que c'est une utopie que de vouloir concilier liberté et solidarité... et je ne suis pas loin de penser comme lui... ||
- 93 **4 mars 1920**
 « Ma foi, je ne sais pas trop si c'est réellement une conséquence de la guerre... »
 || où M. le Coq regrette la belle insouciance disparue des jeunes d'aujourd'hui, qui « s'occupent de commerce, d'industrie, de finance »... son propre jeune frère « spéculé sur les billes » ! Et de conclure : « Gagner ! Gagner encore ! Gagner toujours ! et pour quoi faire, bon Dieu ? » ||
- 94 **5 mars 1920** (Monsieur LE COQ)
 « Je viens d'apprendre la dernière facétie du citoyen Wauters, qui décidément possède un fond inépuisable de petits procédés vexatoires... »
 || à propos cette fois de pain bis et de pain blanc, et de leurs prix respectifs ||
- 95 **6 mars 1920** (Monsieur LE COQ)
 « Je ne sais si, comme moi, vous ressentez une intense fierté de votre titre de Liégeois... »
 || à propos des nombreuses sommités françaises venues donner des conférences à Liège et qui toutes « ont déclaré qu'elles avaient de nombreux points d'attache avec notre Cité Ardente » (applaudissements)... et de citer, à l'inverse, tels ou tels [Liégeois] « qui ont eu grande hâte de se faire sacrer Parisiens et renient pudiquement Liège, Liégeois et Liégeoises ! » ||
- 96 **7 mars 1920**
 « J'hésite quelque peu avant de parler de "pourboire", parce qu'il y a, à ce sujet, de cruelles vérités à débiter... »
 || à propos de l'éventuelle disparition dudit pourboire... M. le Coq n'y croit pas, car cette coutume « flatte trop la vanité de l'homme qui donne et l'âpreté avaricière de l'homme qui reçoit » ||

8 mars 1920

97

« Le sémillant Célestin-Roméo est vraiment un grand poète ... »

|| à moi personnellement — Parisien en cette fin de siècle — ce nom ne dit absolument rien... mais je ne résiste pas, tout de go, au plaisir de citer de lui un des trois *Tercets à la Belgique* :

« Pauvre patrie en proie à la fureur du Goth,
Tu gémiss pour avoir chassé Victor Hugo
Et commis tant d'horreurs en pillant le Congo » ||

9 mars 1920

98

« Malgré les virulentes protestations des leaders cégétistes, il semble que toutes les bonnes choses en -isme : socialisme, bolchevisme, etc. qui sévissent actuellement sous forme d'épidémie aiguë et universelle nous mènent le plus directement possible vers l'étatisme absolu ... »

|| où M. le Coq flétrit la nationalisation à tout crin, « cette forme d'étatisme » ... ||

10 mars 1920 (Monsieur LE COQ)

99

« Il semble que la foule ne goûte un spectacle qu'à la condition d'avoir les pieds compilés en conscience, et de n'avoir pas le loisir d'en admirer grand'chose ... »

|| où il est question des représentations de M^{me} Pavlowa à Liège... et du maréchal Foch qui, à Bruxelles, n'a pas... fait recette! ||

11 mars 1920 (Monsieur LE COQ)

100

« À quelles comparaisons nous mèneront donc les figures de style ... »

|| telles que « instrument de la loi » pour « magistrat »... et où M. Deschanel est assimilé à un « instrument pour l'agriculture moderne » ! ||

12 mars 1920 (Monsieur LE COQ)

101

« Tandis qu'en Belgique on commence à trouver désuètes les histoires des méfaits de la barbarie allemande, nos voisins d'outre-Rhin gémissent sur le sort des victimes des "atrocités belges"... »

|| ce qui résume assez bien ce « Hors du poulailler » ! ||

13 mars 1920

102

« Et l'on assure que nous sommes en décadence, que les belles-lettres dégè-
nèrent et que les beaux esprits se font voyageurs de commerce!... »

|| où l'on voit, à la Chambre des Députés, un député socialiste donner lecture d'une pièce de vers... wallons... ||

14 mars 1920

103

« Nous vivons vraiment à une époque où il ne faut plus s'étonner de rien ... »

|| ainsi de la décision d'introduire « l'heure estivale dans la Colonie » [Congo], ce qui sous la plume de notre Coq donne « l'heure d'été chez les nègres » ! ||

104 **15 mars 1920**

« Ohé, les bananes ! Mangez des bananes, fruit idéal, fortifiant, digestif ; valeur nutritive = 1 œuf [...] Voilà ce dont nous bombardent les affiches qui figurent à toutes les vitrines intéressées ... »

|| cet *incipit* annonce bien la teneur du billet ||

105 **16 mars 1920** (MONSIEUR LE COQ)

« Non ! Ce que Sa Majesté Carnaval doit rogner — fi ! quel laid mot — de se voir ainsi bafouée ... »

|| où M. le Coq pleure sur le Carnaval tombé en désuétude ||

106 **17 mars 1920**

« Une heure et quelques minutes de réflexion forcenée m'ont amené à une conclusion qui ne manque pas d'amertume ... »

|| ... et qui peut se résumer ainsi : M. le Coq ne voudrait pas être son propre petit-fils ! à voir comme les grands-pères « radoteurs » de toutes les générations assomment les jeunes avec leurs souvenirs de guerre et autres ||

107 **18 mars 1920**

« Un vieux voisin, optimiste à tous crins, avait eu la candeur, dernièrement, d'insérer l'annonce suivante dans une demi-douzaine de quotidiens : "On demande de suite bonne servante" ... »

|| on vous laisse deviner la suite ... ou « De la difficulté d'être servante » et aussi « De la difficulté d'en trouver une » ! ||

108 **19 mars 1920**

« — Ah, monsieur ! Vous avez devant vous un homme bien heureux ! me lança ce matin mon coiffeur avec un regard où se lisaient en effet [d']innombrables délices ... »

|| ou de l'évolution du niveau culturel des conversations dans les salons de coiffure ||

109 **20 mars 1920**

« — La bourse ou la vie !

— !... !!!... !

— La bourse ou la vie, sapristi ! M'entendez-vous, s'pèce d'empoté ! ... »

|| où de l'art de faire crier « Au voleur ! » pour être logé gratuitement par l'Administration pénitentiaire ! ||

110 **21/22 mars 1920**

« Savez-vous le dernier cri de la mode ? Vous n'y êtes pas, Mademoiselle, il ne s'agit pas des toques bretonnes ... »

|| où, curieusement, l'on apprend que la révélation du siècle est ... l'euthanasie ! ||

111 **23 mars 1920**

« Vous avez peut-être remarqué déjà ce qui se passait lorsqu'une quelconque personne "très bien", c'est-à-dire jouissant d'un respectable revenu, arrivait tout à coup au milieu d'un dîner ... »

|| petit billet en forme de fable ... quelque peu naïve ||

- 24 mars 1921** 112
 «Quelques réflexions pouvant s'appliquer aux débats officiels d'une Chambre des Représentants, et plus particulièrement aux modestes discussions bourgeoises...»
 || où il est question de «brillant orateur», de «conversation animée», de timides, de nerveux et de sages... et des digressions inattendues que peut connaître une conversation générale ||
- 25 mars 1920** 113
 «À MESSIEURS NOS ÉDILES. Dans votre toute-puissance, vous venez donc de décréter que la place Saint-Barthélemy se dénommerait dorénavant "place Janson", la place Saint-Jean "place Xavier Neujean", la place Rouveroy "place Émile Dupont", et enfin le boulevard du Thier "boulevard Hector Denis"...»
 || N.B. Si l'on consulte un plan actuel avec index des rues, on peut y constater que seule la place Saint-Barthélemy a survécu au décret de 1920... Encore faut-il remarquer que, par une nouvelle «débaptisation», saint Barthélemy a définitivement marqué sa victoire le 25 juin 1979 seulement sur le dénommé Janson! Que ce dernier se console : si aucune place aujourd'hui ne lui est dédiée dans la ville même, la conurbation liégeoise possède plusieurs rues Paul Janson, ou Janson (à Ans, à Bressoux, à Grâce-Hollogne, à Herstal, à Montegnée, à Seraing) ||
- 26 mars 1920** 114
 «Dans cinquante ans, dites-vous! [...] La seule chose certaine, c'est que je n'y serai plus...»
 || et notre jeune Coq — qui ne se voyait décidément pas septuagénaire! — d'imaginer les faits divers de la presse future («un quotidien de 78 pages»)... dans cinquante ans! ||
- 27 mars 1920** 115
 «— Et à part cela, quoi de neuf? — Pas grand'chose! Tu sais que mon père est au Parlement? — Huissier? — Non, député!...»
 || et le dialogue se poursuit, avec toute une volée de bois vert sur les députés, les présidents de sociétés, les ministres (de gauche!)... et les socialistes ||
- 28 mars 1920** (MONSIEUR LE COQ) 116
 «Au cours du déballage d'un important envoi de machines américaines en notre ville, la lettre que nous traduisons ici a été trouvée, dissimulée dans une caisse...»
 || où il est question de «marrainage» transatlantique ||
- 29 mars 1920** (MONSIEUR LE COQ) 117
 «Plantapin, professeur de mondanités...»
 || encore un billet en forme de fable... où il est question des avantages et des bienfaits de la «mondanité» bien comprise ||
- 30 mars 1920** 118
 «— Êtes-vous bourgeois? Vous n'en savez rien! Moi non plus, et c'est bien là ce qui me tracasse...»
 || qu'est-ce qu'un bourgeois? et qui est le «bourgeois» pour qui? C'est en tout cas «un être nuisible qui doit disparaître à tout jamais de la société», comme disent ces Messieurs de la Populaire ||

Hors du Poulailier

Monsieur le Coq,

« Croyez-vous qu'il y a également une question de change en matière postale ? On m'a fait payer 10 centimes pour recevoir une lettre affranchie portant la firme « Chambre des Députés, Paris » et d'autre part, 25 centimes pour recevoir une lettre venant de Hambourg affranchie à 20 pfennigs. Or, 20 pf., c'est 25 centimes, et l'affranchissement Hambourg-Liège a toujours été de 25 cent. Pourriez-vous m'expliquer cette anomalie. »

REPONSE :

Cher Monsieur,

« Votre lettre me navre profondément. En effet, vous vous y étonnez de certaines bizarreries administratives. Cette candeur, — qui, soit dit en passant, est le propre des gens de la première moitié du 19^e siècle, égarés dans le nôtre — cette candeur, dis-je, vous réserve pas mal de déboires.

Un fait insignifiant vous émeut, à cette époque où toutes choses sont renversées... Mieux, vous espérez une explication, sans vous douter que l'on n'explique plus rien, en matière administrative surtout : on subit.

Ecoutez plutôt cette histoire authentique : En mars 1920, une dame, veuve d'un soldat tué à la guerre, reçoit une lettre à l'adresse de son mari. Le Gouvernement réclamait à celui-ci la somme de fr. 2.25, que, par erreur, il avait reçu en plus de sa solde, quelques années auparavant. La veuve n'a pas demandé d'explication.

Qu'elle vous serve de modèle, malheureuse victime des dérèglements de la machine administrative !

Monsieur le COQ.

- 31 mars 1920** 119
« Monsieur le Coq, "Croyez-vous qu'il y a également une question de change en matière postale? On m'a fait payer 10 centimes pour recevoir une lettre affranchie portant la firme 'Chambre des Députés, Paris'"... »
|| où il est question aussi d'une lettre du Gouvernement réclamant à une veuve de guerre la somme de 2,25 F trop perçue sur la solde de son mari quelques années auparavant, et autres « dérèglements de la machine administrative »... ||
- 1^{er} avril 1920** 120
« Depuis quelques années, la traction solipédique, ou plus simplement chevaline, subissait une déconsidération inouïe, provoquée par sa lenteur et son peu de résistance comparés aux qualités de la traction automobile... »
|| et de présenter un moyen de généraliser à nouveau l'emploi du cheval, en le mécanisant de façon scientifique... seulement, voilà : on est le Premier Avril!!! ||
- 2 avril 1920** 121
« Or donc, sur la grand'route poudreuse, au milieu du paysage sur lequel le soleil étendait une atmosphère épaisse et dorée, telle une couche de confiture aux abricots... »
|| ou des inconvénients respectifs d'un pneu de vélo crevé et d'une luxueuse torpédo en panne ||
- 3 avril 1920** 122
« C'est un beau pays la Belgique! — Oh oui! — Belles montagnes, beaux fleuves, belle villes — Oh oui! — Beaux ministres, surtout! — Oh oui!! — Belles lois, Parlement modèle! — Oh oui!!!... »
|| oh oui! toutes les qualités, et même un record mondial : celui de la vie chère! ||
- 4/5 avril 1920** (MONSIEUR LE COQ) 123
« Ci-gît un petit articulet exhumé d'un canard bruxellois quelconque. Cela s'intitule : la crise des logements... »
|| et comment y remédier par la réquisition autoritaire des locaux vacants, même pour cause de... vacances! Notre jeune Coq s'offre ici encore une plaisante critique du communisme ||
- 6 avril 1920** 124
« Depuis quelques jours on annonce une grande affluence d'étrangers dans les plaines de l'Yser... »
|| ou une façon détournée et rigolote de flétrir les travaux publics urbains, qui « présentent déjà un confortable aspect de bouleversement »... notamment au Mont-Saint-Martin ||
- 7 avril 1920** 125
« Dans quelques années, les statisticiens, dont le métier consiste à se mêler de ce qui regarde les autres, nous affirmeront [...] que la journée du 4 avril fut celle de l'an de grâce 1920 où les disputes éclatèrent en plus grand nombre... »
|| et cela à cause de... LA PLUIE! ||

126 **8 avril 1920**

«Je suis content, mais là, tout ce qu'il y a de plus content...»
 || à propos des appointements des ministres... et de ceux de leurs employés ||

127 **9 avril 1920**

«As-tu lu les dernières nouvelles dans le journal de ce matin? — Oui, c'est terrible, inouï!...»
 || ou comment les nègres de Tombouctou voient les mœurs de ces sauvages d'Européens! ||

128 **10 avril 1920**

«Je me souviens très bien qu'au temps où j'étais gosse, nous jouions très fréquemment "aux soldats"...»
 || sur le thème «le seul travail que les hommes font avec goût est le commandement». Donc, créons-les tous chefs! Et de conclure : «Et l'on s'étonne de la rapidité avec laquelle notre administration expédie les affaires!» ||

129 **11 avril 1920**

«Les politiciens décorés et les sociologues podagres [*sic*] s'introduisent infailliblement la dextre dans l'orbitre [*re-sic*] lorsqu'ils prédisent [...] que nous marchons tout droit vers le bolchevisme, le communisme, etc. ...»
 || et notre petit Coq d'ironiser sur les revendications ouvrières, sur les huit, les six heures!
 «Demain, dans dix, dans cinquante ans peut-être, ils exigeront l'abolition du travail réglé [...] Le voilà le retour à l'âge d'or! Plus d'ouvriers, de patrons, de pauvres, de riches. Chacun travaillera pour soi et pour soi seul» ||

130 **12 avril 1920**

«La continuation de la grève des Tramways renforce bien à propos la thèse éminemment philosophique et sociale...»
 || «Plus de tramways, mais c'est un magnifique progrès!» s'écrie Monsieur le Coq... et de vanter les vertus du footing, du «moteur à souliers», la disparition des accidents, l'économie d'électricité, etc. ||

131 **13 avril 1920**

«Il est aisé d'affirmer que la marche est salubre. C'est à croire que vous ne connaissez pas le prix des bottines!...»
 || suite du sujet d'hier, mais sous un autre éclairage : le coût exorbitant des bottines... et des vêtements... Le futur âge d'or où l'on marchera pieds nus et en démocratique caleçon de bains ||

132 **14 avril 1920**

«S'alliant au socialisme pour nous assurer un prompt retour vers la civilisation antédiluvienne, le mouvement dada, lui, s'occupe uniquement de rajeunir les arts, de concert avec le cubisme, l'impressionisme [*sic*], le jaz-band [*re-sic*], etc. ...»
 || où il est question aussi de retour à «l'enfance de l'art», de Picabia et de Tristan Tzara, et des futures «conversations artistiques»... en 1950 ||

- 15 avril 1920** (Monsieur le Coq) 133
 «Les économistes à qui l'on a l'insigne naïveté de demander les causes de la crise du change...»
 || un petit cours d'économie mondiale, fondée sur la résignation au cercle vicieux! ||
- 16 avril 1920** (Monsieur le Coq) 134
 «À une vitrine de papetier, encombrée de crayons, de fardes, d'encriers, de cahiers, de cartes postales, de porte-plumes, etc. ...»
 || ou pourquoi «c'est aux vitrines de papetiers que l'histoire expose ses meilleures leçons»... Après l'enthousiasme de l'armistice, c'est à présent le commerce avant tout! ||
- 17 avril 1920** 135
 «J'aime à rencontrer un homme heureux, aussi c'est en souriant que je me dirigeai vers Jean Lanfan qui arrivait à moi la main tendue...»
 || ou les affres d'un ex-célibataire endurci qui vient de se marier pour cause de crise de logement ||
- 18 avril 1920** 136
 «Vrai, vous n'aimez pas la foire! C'est stupide, dites-vous? Allons donc, c'est que vous ne savez pas la regarder sous son aspect intéressant...»
 || ... c'est-à-dire ses coulisses, en plein jour, au matin... Vous y verrez «une série de types dignes de figurer dans la scène de Dumas : *Les grands hommes en robe de chambre*» ||
- 19 avril 1920** (Monsieur le Coq) 137
 «Les méchantes langues assurent avec aplomb que les Administrations sont créées pour ralentir le mouvement des affaires. Elles affirment même à ce propos que l'Administration communale de Liège est un modèle du genre...»
 || lisez plutôt les intéressantes statistiques communales de... 1911! ||
- 20 avril 1920** 138
 «Je sais pertinemment bien que l'on m'accusera d'être un esprit simpliste — si pas simple tout court!...»
 || où l'on note que la nature se plie généralement aux petites divisions du calendrier inventées par les hommes! Quelles conclusions utiles peut-on en tirer? ||
- 21 avril 1920** 139
 «Au temps où des rois veillaient encore aux destinées de la France...»
 || c'était le temps des franchises ripailles... alors qu'aujourd'hui que nous sommes en démocratie, que «l'égalité a été consacrée entre tous les citoyens»... ou presque... ||
- 22 avril 1920** 140
 «À cette époque que l'on se plaît à qualifier de réaliste ou de prosaïque...»
 || M. le Coq voudrait «dire à toutes les notabilités, petites ou grandes, que le plus clair de leur activité est de servir à faire le succès des marques commerciales...» ||

141 **23 avril 1920**

« Comme tous les ministres des Finances, M. Delacroix est en quête de bonnes poires, non à jus, mais à impôts ... »

|| plutôt que de tomber à bras raccourcis sur les malheureux contribuables célibataires, pourquoi n'instituerait-il pas la perception d'une taxe sur les entrées au Palais de Justice pour les procès en correctionnelle ou en Cour d'assises! ? ||

142 **24 avril 1920**

« J'entends parler, très fréquemment, avec un sérieux qui ne laisse pas de me déconcerter, de la vocation des enfants ... »

|| attiré par cinq ou six professions bien différentes, Monsieur le Coq quant à lui n'avait jamais songé à celle de chroniqueur! ... par ailleurs, il n'a « jamais rencontré un homme content de son métier »! Alors? ||

143 **25 avril 1920**

« N'en jetez plus, je vous en prie ... C'est beau les félicitations, mais diantrement éreintant ... »

|| et de nous faire part de son invention destinée à éviter « les accidents de travail inhérents à notre façon de construire » : il suffirait de commencer par l'installation des ascenseurs! ||

144 **26 avril 1920**

« C'est le printemps, et bien [*sic*] soit, point n'est besoin de le dire en d'aussi pompeuses phrases ... »

|| et puis, tout le monde n'a pas les mêmes raisons d'aimer le printemps! ||

145 **27 avril 1920**

« On annonce pour cette année le XIII^e goûter d'Écaussinnes, qui, dit-on, s'oriente vers un succès colossal ... »

|| ou comment « les demoiselles d'Écaussinnes tentent d'accaparer à leur profit les célibataires de Belgique, ces quelques spécimens d'hommes encore en liberté! » ||

146 **28 avril 1920**

« En ces moments de vie chère et surtout d'amusements chers, ces quelques moyens de tuer le temps ne sont pas sans utilité ... »

|| suivent quelques suggestions : « Rayon pour messieurs », « Rayon pour dames », « Rayon mixte » ... ||

147 **29 avril 1920**

« Il semble bien qu'actuellement la seule ambition des journalistes soit d'obtenir une interview d'un quelconque personnage plus ou moins célèbre ... »

|| et il y a aussi la chasse aux « confidences » de personnalités marquantes ... ||

148 **30 avril 1920**

« “Le Proletariat conscient et organisé a renversé l'autocratie pour la remplacer par la voix du Peuple.” (Discours d'un Troclet quelconque) ... »

|| où il est question d'un ministre des Sciences et des Arts converti aux mérites de l'expressive et musicale langue dite « marolienne » ... « Allez alors! Venez une fois encore parler d'autocratie, vous, hein! » ||

- 1^{er} mai 1920** 149
 « Deux bas-bleus de ma connaissance [...] m'ont demandé ma collaboration aux fins de recruter des membres de l'Union dont, seules sociétaires, elles sont actuellement présidente et vice-présidente... »
 || où il est question de féminisme intelligent, rationnel... d'où cette « Union féministe orthographique », qui, entre autres, flétrit ces insupportables accords grammaticaux où le masculin l'emporte sur le féminin! ||
- 2/3 mai 1920** (non signé) 150
 « Sous le doux chatouillement d'un soleil qui rendait éclatant le rouge d'une plate-forme de tramway, on parlait de l'événement du jour : du 1^{er} mai... »
 || ou de la « Fête du travail » considérée comme un acheminement vers l'époque idéale du fonctionnarisme... et vive les « fêtes légales » qui se multiplient, tout particulièrement au joli moi de mai... Ah! les beaux « ponts » en perspective! ||
- 4 mai 1920** 151
 « J'ai cité dernièrement quelques moyens de passer agréablement le temps sans bourse délier... » (cf. billet n° 146)
 || et notre Coq de reconnaître qu'il en avait oublié un : « déambuler par les rues, derrière une rangée ou deux de cuivres et quelques plis de drapeau rouge »... voilà un bon moyen d'occuper les « loisirs de la classe ouvrière »! ||
- 5 mai 1920** 152
 « Des gens bien à plaindre, ce sont certes les *profiteurs* de guerre ou de stoks américains... »
 || eh oui! car ils n'appartiennent à aucun parti politique! Alors tous de les « agoniser » (*sic*) d'injures! ||
- 6 mai 1920** 153
 « Il est sur terre de très belles et bonnes choses que de certaines gens appelés “autorités” aiment à prodiguer à certaines gens de même espèce que l'on nomme également autorités et parfois notabilités... »
 || il s'agit des discours, re-discours, toasts, re-toasts... le tout payé par le contribuable, qui, lui, a droit à « de solennels défilés d'autos », et parfois à une pluie de médailles exotiques! ||
- 7 mai 1920** 154
 « Quelques incidents de la journée du 1^{er} mai sont dignes d'être marqués d'une pierre blanche — pourquoi blanche? — dans l'histoire des peuples... »
 || où l'on apprend que « les ministres socialistes avouent que les ordres des syndicats passent avant leurs propres ordres »... ||
- 8 mai 1920** (Monsieur Le COQ) 155
 « Les journaux affirment qu'en Amérique, les “bourgeois” ne rougissent pas de porter très ostensiblement la “salopette” comme vêtement de ville... »
 || et Monsieur le Coq de faire remarquer que chez les Yankees cela « vient de leur éternel besoin d'épate » : « Tout au plus cette vogue soudaine a-t-elle eu pour résultat de faire monter le prix de ces vêtements à bon marché »... La voilà bien, la lointaine explication des actuels prix exorbitants des véritables jeans « Levi-Strauss » d'origine! ||

156 **9/10 mai 1920**

« Page d'histoire : "En l'an mil neuf cent vingt de l'ère chrétienne, c'est-à-dire deux ans environ après la guerre mondiale, ou 'guerre de qui perd gagne', il advint que des citoyens conscients et organisés murmurèrent..." »

|| où il est question de bizarres conséquences du retour à la Paix! ||

157 **11 mai 1920**

« Une jeune fille me demande de prendre en mains les intérêts de cette race enrubannée qui se délecte des œuvres de Messieurs Bordeaux et Ardel, de M^{me} Gyp et autres écrivains de grand talent... »

|| où il est question de nationaliser le « bleu » (les écologistes diraient aujourd'hui le « vert »)... et M. le Coq de déplorer tout de go que Liège possède à peine « deux hectares de nature, au Square d'Avroy », ce qui fait « à peine un centimètre carré par habitant », ce qui est, on en conviendra, beaucoup trop peu ! Et de réclamer nos « dix mètres de vert », nos « cinq grammes de chants d'oiseaux » et nos « cinquante mètres de ciel bleu par habitant et par mois » ! ||

158 **12 mai 1920**

« Tandis que nos ministres interdisent aux commerçants d'exporter un tas de petits objets plus ou moins utiles, nul ne songe à jeter l'interdit sur l'expédition en Amérique des nombreuses fiancées de Yankees... »

|| or, estime M. le Coq, « aucune considération d'équilibre international, voire de change, n'excuse l'abandon d'une partie des quelques spécimens féminins présentables que possède encore le pays » ! ||

159 **13/14 mai 1920** (Monsieur LE COQ)

« Si paradoxale qu'elle puisse paraître, la pensée suivante se vérifie à de rares exceptions près : "Les œuvres d'un écrivain ne 'nourrissent' leur auteur qu'après sa mort !"... »

|| où il est question de droits d'auteur, et de la difficulté qu'éprouvent les auteurs *vivants* à trouver un éditeur ! ||

160 **15 mai 1920** (Monsieur LE COQ)

« Bien que tout cela ressemble fort à un scénario de cinéma, il est presque certain que les derniers événements qui se sont déroulés à Paris sont en quelque sorte les débuts de la chute du syndicalisme rouge... »

|| à propos des échecs de grèves françaises, de dissolution de la C.G.T. et d'arrestation de ses principaux membres... « Que de belles et bonnes choses ! » s'écrie notre Coq bien-pensant (et pas vraiment « hors poulailler » de sa *Gazette* !), qui voudrait qu'on évite d'en faire des martyrs... il préférerait qu'on les achève « à coups de boutades, en une quelconque revue de fin d'année » ! ||

161 **16/17 mai 1920**

« Les journaux d'hier annoncent en cinquième page, entre une nécrologie, une réclame pour vaselines et un mariage à Rocleng-sur-Geer, la cinquième séance de la Société des nations... »

|| eh oui ! « on n'est plus au temps où chacun se faisait des illusions sur l'Union des Peuples et où la politique internationale passionnait l'opinion » ! ||

- 18 mai 1920** 162
- «Je ne sais si, comme moi, vous ressentez un certain dépit lorsque, en lisant votre journal, vous vous apercevez, vers la dixième ligne, qu'un article au titre alléchant est une réclame pour la Névrosine ou les Pilules Trink...»
- || à propos des abus de ce que l'on n'appelait pas encore la «publicité rédactionnelle», ou les «publi-reportages»... et il en va de même en politique! ||
- 19 mai 1920** 163
- «On a beaucoup reproché à cette chère Albion la crise d'annexionnisme qui l'agite depuis longtemps déjà. L'ineffable Oncle Sam souffre, lui — ou plutôt fait souffrir les autres — d'une soif d'exportation...»
- || ou de l'art des Yankees de profiter de la vogue du cinéma pour écouler leurs sermons avec la même facilité que leurs stocks! ||
- 20 mai 1920** 164
- «Commentant la décision d'ornez les gardes champêtres d'uniformes "kaki", mon bon confrère "Pierre et Paul" emplît de lamentations sa demi-colonne du *Soir*...»
- || et de tomber à bras raccourcis sur ces socialistes qui ont demandé que les travailleurs «conscients et organisés» se rendent dans les fermes, où les administrations organiseraient des concerts populaires! ||
- 21 mai 1920** 165
- «Des poules, mais oui! C'est magnifique cette multiplication des poules, en pleine ville. Aujourd'hui tout le monde a la sienne...»
- || elles remplacent «le canari des bourgeoises et le perroquet de la concierge»... et comme cela, les œufs seront littéralement «pour rien»! ||
- 22 mai 1920** 166
- «— Laisse-moi faire le chasseur, dis! — Non! — Si! — Non! — Eh bien c'est bon! Je reprends ma balle, na! — Non! — Si, je ne joue plus!...»
- || les conflits entre trois gosses «échappés d'un dessin de Poulbot»... et leur ressemblance avec les tractations politiques à propos de «l'Union Sacrée» ||
- 23/24 mai 1920** 167
- «Les grands maîtres de l'Art de la danse viennent de sentir froissées en eux toutes les fibres de l'esthétique, à la vue du chaotique état des choses de Terpsichore...»
- || à propos d'un Congrès International de la Danse à Paris ||
- 25 mai 1920** 168
- «Une grosse légume britannique vient donc, au milieu des tambours, des notabilités et des coups de canon, de décorer notre ville d'Ypres, ou plutôt les vieilles pierres et les baraques qui en tiennent actuellement lieu...»
- || mais les médailles et les remerciements n'auraient-ils pas pu être accompagnés de... «concessions économiques et commerciales»? ||

Hors du Poulailler

Je suis certain que Monsieur Deschanel va recevoir un petit rappel à l'ordre. Que diable, quand on est président de la République, on n'a pas le droit de se complaire en des accidents de chemin de fer! Pensez un peu : le peuple français s'offre le luxe d'un président, c'est pour pouvoir dormir sur ses deux oreilles. Cette petite fantaisie lui coûte 1.200.000 francs par an; aussi tient-il à ce que le personnage se conserve en bon état.

Cela a son importance. Supposez un instant que M. Deschanel ait été écrasé par le convoi, tout comme un simple mortel! Voilà de nouveau la France dans le pétrin pour quelque temps. Non pas qu'il soit irremplaçable, mais sa mort entraînerait de nouvelles élections, un remaniement de cabinet, etc., etc... bref, tout un tas de choses qui aident à retarder la Reconstitution Nationale. Il existe déjà assez de choses pour refréner l'ardeur des Parlementaires.

Je vous le dis, un président de la République n'a pas le droit de tomber d'un train ni d'être gravement malade, du moins pendant son septennat. Après, il est libre de se couper les deux jambes si cela lui plaît.

A ce propos, n'était le respect qu'on lui doit, on pourrait faire aussi quelques observations à Sa Majesté Albert.

Avec ses prouesses d'aviation, ses locomotives américaines, et ses randonnées automobiles, il devient inquiétant.

Le gouvernement est si peu stable comme cela!

Pour ma part, je propose que tous les instruments dangereux, tels chemins de fer, avions, tramways, autos soient interdits aux autorités représentatives.

On conserve précieusement dans l'ouate des bijoux qui ne valent pas un million de francs! On ne les sort qu'aux grandes occasions, et c'est bien plus prudent.

Monsieur le COQ.

- 26 mai 1920** 169
- « Je suis certain que Monsieur Deschanel va recevoir un petit rappel à l'ordre ... »
|| à propos de son accident du 24 mai (tombé en pyjama du train présidentiel, près de Montargis) ... et M. le Coq de proclamer : « Je vous le dis, un président de la République n'a pas le droit de tomber d'un train ni d'être gravement malade, du moins pendant son septennat » ... Et d'en profiter pour exhorter « Sa Majesté Albert » à plus de prudence dans « ses prouesses d'aviation, ses locomotives américaines, et ses randonnées automobiles » (l'avenir dira que ces conseils de prudence n'étaient hélas ! pas inutiles !) ||
- 27 mai 1920** 170
- « Cela vous fait rire ! C'est drôle, dites-vous ! Eh bien ce n'est pas du tout l'avis de M. Willy. Comment ! Vous trouvez extraordinaire que tous les romanciers français du siècle aient un nom commençant par la lettre B ! ... »
|| où il est question de MM. Balzac, Barrès (« fabricant de romans patriotiques »), Bazin, Bordeaux, Bourget ... ||
- 28 mai 1920** 171
- « Enfin, le régime des revendications ouvrières et de grèves va cesser ... »
|| puisque la vie chère va disparaître enfin ! N'annonce-t-on pas une baisse de 30 % sur les denrées ! ? ... et M. le Coq voit déjà « les ouvriers en masse réclamant une diminution immédiate des salaires » ! ||
- 30/31 mai 1920** 172
- « Je me souviens qu'il y a quelque temps, la face de M. Wodrow [lire : Thomas Woodrow] Wilson fut implacablement coupée d'un film à succès ... »
|| où il est question des fluctuations de la cote d'amour du Président américain auprès du public ... européen ||
- 1^{er} juin 1920** 173
- « Un vieil oncle, dont la conversation se composait uniquement d'histoires authentiques (!), me racontait jadis celle d'un beau drame en cinq actes que l'on répétait toujours et que l'on ne se décidait pas à jouer ... »
|| pour se gausser des « Premier Mai » et des « grands jours » qui approchent toujours mais qui n'arrivent jamais ... faute d'acteurs ! ||
- 2 juin 1920** 174
- « Depuis trois jours donc, des chars d'assaut évoluent sur la Plaine d'Ans. À grands frais, des tranchées ont été creusées, des remblais édifiés pour la course aux obstacles ... »
|| et de suggérer aux courageux militaires une épreuve décisive, le parcours d'« un des sites les plus bouleversés d'Europe : après avoir descendu la pente abrupte et bosselée d'Ans, [traverser] la route rocailleuse qui borde la place Saint-Lambert, [puis déjouer] les mille pièges qui agrémentent la place du Maréchal Foch et la place du Théâtre [...] Le terrain étant particulièrement dangereux, deux voitures d'ambulance suivront le circuit, tandis que des postes de secours seront placés en divers endroits » ... (Ma foi, ces « folles sinuosités de notre pavé communal » me font irrésistiblement penser à l'état de la place Saint-Lambert depuis tant et tant d'années !) ||

175 **3 juin 1920**

«Monsieur Henry Bordeaux vient donc d'être reçu parmi les quarante de l'Académie...»

|| ... «il s'installe sous la coupole de l'ennui, au milieu des calvities, des barbes blanches et des têtes chenues»... et M. le Coq de se gausser de cette assemblée «qui passe ses heures à composer laborieusement un interminable dictionnaire.» ||

176 **4 juin 1920**

«Le "Syndicat des fessés" où un humoriste français préconise spirituellement la formation de syndicats de gosses "qui ne veulent plus être fessés" est à peine filmé que des bouts d'hommes d'Amérique nous font la nique par-delà l'Atlantique...»

|| «Là-bas, les personnes de six à huit ans se considèrent d'ores et déjà comme des citoyens conscients et organisés», qui protestent énergiquement lorsque «le gouvernement de M. Wilson [ose] interdire la vente du chocolat après huit heures du soir» ||

177 **5 juin 1920** (Monsieur LE COQ)

«Aux beaux jours où Liège se décore [...] pour recevoir dignement d'illustres hôtes, des files d'autos s'en vont de banquets en banquets, emportant douillettement les estomacs surmenés de nos édiles!...»

|| un des sujets favoris de notre Coq irascible ||

178 **6/7 juin 1920** (Monsieur LE COQ)

«La réunion de la ligue des acheteurs a montré que la vie chère n'avait qu'à bien se tenir...»

|| où l'invitation au courage civique est comparée à vouloir «faire avaler un bon purgatif dans une pastille de chocolat»... et de conclure : «Si l'on commençait, histoire de donner l'exemple, par diminuer la consommation de champagne et de langoustes officielles!» ||

179 **8 juin 1920**

«Il est de bonnes gens qui s'imaginent avec une candeur toute juvénile qu'un ministère se compose de douze personnes coûtant aux contribuables 35 000 francs l'an — chacun, bien entendu!...»

|| et M. le Coq de nous énumérer les... «lumières» d'appoint, c'est-à-dire les conseillers de gouvernement... et ils sont quarante-deux, à 6 000 francs pièce! ||

180 **9 juin 1920**

«1918 — Monsieur Lénine, vous êtes un ignoble individu. — Vous croyez? — J'en suis certain, et je vous somme de mettre fin à vos petites insanités!...»

|| mais tout s'arrange, sur l'autel de l'or et du commerce! ||

181 **10 juin 1920**

«J'attendais depuis une demi-heure déjà en mâchonnant un bout de cigare, lorsque enfin mon tour vint de m'installer sur le fauteuil cannelé...»

|| revoici notre Coq chez le coiffeur... et celui-ci de lui vanter la «Gazette capillaire»... ce qui le fait s'enfuir «de chez ce Figaro qui ne se contente pas de raser *une fois* ses clients»! ||

11 juin 1920

182

« Depuis deux ou trois jours, on peut admirer à la vitrine de nombreux commerçants du centre des calicots : Grande baisse sur tous les prix... ou bien : Baisse de dix pour cent... »

|| mais *quid* d'une baisse « moins importante que la hausse qui l'avait précédée »?!... (*Nibil novi sub sole*...) ||

12 juin 1920

183

« Un brave homme qui est parvenu à s'accrocher à un fauteuil de la Chambre, lors des dernières élections, m'envoie [*sic*] la lettre suivante... »

|| et cette lettre de s'auto-apitoyer sur le « triste sort des députés qui, pour la somme de douze mille francs, se sacrifient littéralement à la cause publique »... Et M. le Coq de conclure, après lecture : « Le meilleur moyen de faire travailler la Chambre est peut-être [effectivement] de ne plus la réunir... Peut-être les douze ou treize représentants des représentants nommeraient-ils à leur tour un unique représentant des représentants!... » ||

13/14 juin 1920 (Monsieur LE COQ)

184

« "La garde... demeure, mais ne se rend pas!" Pour horrible qu'elle soit [...] cette parodie n'en est pas moins des plus vraie... »

|| à propos de l'immuable et impérissable garde civique, à laquelle nul ne parvient « à porter le coup fatal », en dépit de sa « complète inutilité publique »! ||

15 juin 1920

185

« Les "beaux dimanches" viennent d'installer officiellement les promenades champêtres ou autres, les digestions à l'ombre, le soleil implacable, la transpiration abondante, les draches, les *Garden Party* et les cortèges de tous genres à l'horaire de notre petite vie... »

|| un « marronnier » de circonstance estivale... mais non exempt de piquant, bien sûr ||

16 juin 1920 (Monsieur LE COQ)

186

« Vous savez la découverte que je viens de faire? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille! Eh bien, nous sommes actuellement en plein temps des cerises!... »

|| après le « marronnier », le « cerisier » en quelque sorte... à propos, évidemment, de la cherté exorbitante des cerises (« 1 franc le quart de kilog [*sic*] »)... sans oublier le prix du chemin de fer, du « verre d'eau de Spa » et des ressemelages de chaussures! ||

17 juin 1920 (Monsieur LE COQ)

187

« J'ai rencontré le vieux bonhomme et le vieux bonhomme paraissait furieux... »

|| et pourquoi diable? à propos de la salopette, cette tenue économique qu'osent endosser « les gens riches, les grands financiers, les snobs... », tout en se fâchant « si leur caissier ou leur garçon de bureau se risquaient à leur travail en salopette! » ||

188 **18 juin 1920**

« On annonce que l'administration communale vient de décider l'érection, en notre ville, d'un monument commémoratif de la Défense Nationale symbolisant l'endurance du peuple belge dans sa lutte [...] pour la Patrie ... »

|| et non seulement ce sera pour notre Ville « une verrue de plus », mais cet édicule va coûter un million !... et M. le Coq de faire remarquer qu'on aurait honoré la Bravoure patriotique à meilleur compte « en plantant tout simplement un chêne au Parc de la Boverie » ! ||

189 **19 juin 1920**

« La 1^{re} Cour d'assises de Liège a condamné Fischer à un an d'emprisonnement »
(les Journaux)

Au cours de son éloquente plaidoirie, la Défense a malheureusement laissé échapper un feuillet ... »

|| et ce feuillet clame que cet homme est innocent, et fut même héroïque, puisque « à grand'peine, à grands frais, il fit paraître malgré tout, malgré tous, son journal ! » ||

190 **20/21 juin 1920**

« Il est bien entendu, n'est-ce pas, que le monde entier est dans une situation très grave. On nous le dit tous les jours sur tous les tons. Les crises s'accroissent et menacent sérieusement les générations d'après-guerre ... »

|| à propos, encore et toujours, des ministres qui « se payent par trop notre tête » ||

191 **22 juin 1920**

« À un Citoyen-Ministre. Ainsi, Monsieur Vandervelde, c'est bien vrai ! Je n'en pouvais croire mes yeux ... »

|| et à ce ministre qui un peu prématurément fait « appel à la fraternisation de tous les peuples », M. le Coq assène : « Ce qui m'a presque fait croire à votre innocence, c'est que je vous croyais sinon prudent, du moins intelligent » ! ||

192 **23 juin 1920**

« Samedi dernier, le nouveau salon de peinture a été inauguré solennellement au Palais des Beaux-Arts ... »

|| « Tous les genres de peintures [y] sont représentés [...] surtout les nouveaux. Les toiles "dernier cri" abondent » ... « Il est d'autres toiles au Salon [...] mais les jeunes gens très chevelus passent devant avec un grand air de mépris : quelle estime peut-on avoir pour un [artiste] qui donne aux vaches la couleur des vraies vaches, aux gens l'allure de véritables humains, aux paysages la perspective. Ce sont de vulgaires bourgeois, qui ne parviennent même pas à enlaidir la nature ! » ||

193 **24 juin 1920**

« À la dernière réunion de notre conseil communal, un incident assez suggestif a eu lieu ... »

|| à propos de la délinquance qui sévit, des agents de police pas assez nombreux (il en manque « rien moins que septante »), des agents qui ne sont pas assez payés, et du « travail des mines qui est beaucoup mieux rétribué » !... ||

25 juin 1920

194

«Je suis certain que vous eussiez pensé tout comme moi : lorsqu'un ami me dit qu'un café du Centre débitait de la bière de Diest à raison de 25 centimes le demi-litre, j'ai affirmé que cette bière était mauvaise...»

|| et notre jeune Coq, expérience faite, de reconnaître que cette bière «à dix sous le litre» était «très bonne, délicieuse même»... D'où la conclusion : «Je suis persuadé que si la bière en question portait un nom anglais et se payait un franc le verre, on se presserait au café en question. Et l'on parle, sans rire, du bon sens des consommateurs!»||

26 juin 1920

195

«Hier, par je ne sais quel hasard singulier, j'échouai dans un de ces grands trous sombres où flottent de délicieuses senteurs de transpiration, soit dit plus prosaïquement dans une salle de cinéma...»

||à la porte, une affiche : «Les enfants sont *toujours* admis»... Ce billet critique les directeurs qui «peuvent, sans risque, servir des insanités aux enfants entassés dans leur salle, sous l'œil bienveillant de la police»||

27/28 juin 1920

196

«Connaissez-vous les moustaches de Monsieur l'Échevin des Travaux Publics ? Non ! Dans ce cas, vous ne pouvez décentement parler moustaches...»

|| ou, pour un faiseur de billets quotidiens, de l'art de pondre 45 lignes sur l'évolution des moustaches d'un échevin ! ||

29 juin 1920

197

«J'entends des gens se demandant ce que peuvent bien devenir aujourd'hui les gens simples — d'esprit, s'entend, et non dans le sens de l'Évangile...»

|| eh bien ! nous révèle M. le Coq, «ils se font chefs de gare en province!»... et de nous raconter sa mésaventure avec l'un d'eux : une vraie «histoire belge» ! ||

30 juin 1920

198

«Vous êtes fiers, n'est-il pas vrai, au cours de vos excursions dans les villages, de déclarer que vous êtes "de la grande ville" !...»

|| et de nous vanter le charme bucolique du petit village «juché au-dessus des bois, là-bas, tout au nord de la France»... 150 habitants seulement, mais «qui réalisent à la perfection l'égalité des hommes»... bref, un éden ! ||

1^{er} juillet 1920

199

«Faire la nomenclature des inconvénients de l'automobile serait une besogne fastidieuse autant qu'inutile, le sujet étant rabâché depuis belle lurette...»

|| où M. le Coq trouve — à juste titre ! — qu'une allure de 40 à 80 km/h est trop rapide pour goûter les charmes des paysages ardennais... et déplore que les sentiers pittoresques soient délaissés... non sans flétrir les «points de vue» (arrêté obligatoire selon les guides) «entourés d'affiches-réclames en tous genres» ! ||

6 juillet 1920

200

«Je suis persuadé que, comme moi, vous avez poussé, ce dimanche soir, un profond soupir de soulagement...»

|| parce que ces Messieurs Foch, Millerand, Lloyd George et consorts sont arrivés sans encombre à Spa, pour une énième conférence ||

201 **7 juillet 1920**

«Les démobilisés viennent de recevoir un petit papier depuis longtemps attendu : un bon pour un costume, pour ce célèbre costume de poilu, dont on parle depuis l'armistice sans en apercevoir le moindre bouton...»

|| et tant pis s'il est précisé que ces costumes sont des tenues usagées «pouvant servir encore comme vêtement de travail»! Bref, des «salopettes» pour nos «glorieux soldats de la grande guerre»!||

202 **8 juillet 1920**

«On commence à rencontrer aux vitrines de notre ville de ces petites boîtes d'acier ornées de trois ailettes en celluloïd, bref de petites mécaniques peu élégantes d'aspect...»

|| il s'agit... d'«éventails mécaniques» (on dirait aujourd'hui «ventilateurs de poche»)... et le Coq de leur opposer les élégants éventails d'antan... autant en emporte le vent du progrès moderne!||

203 **9 juillet 1920**

«Elle est étonnante, cette manie que nous avons de ne pouvoir séjourner une heure dans un compartiment de chemin de fer sans prendre aussitôt toutes nos aises...»

|| et de vilipender les sans-gêne qui mettent leurs pieds sur les banquettes, les vandales qui dévissent, démontent et lacèrent tout... Rien n'a changé, hélas!||

204 **10 juillet 1920**

«Quelques définitions, suggérées par MM. Lloyd George, Millerand, Hymans, Venizelos et consorts...»

|| suivent les définitions des Conférences de la Paix, des Valises diplomatiques, de Lloyd George, de Venizelos, de Fehrenbach, du Général Von Sekt, de Millerand... et des Journalistes : «Les seuls gens qui prennent les conférences au sérieux! Ils en meurent tous!||

205 **11/12 juillet 1920**

«Depuis la Conférence de Spa, le prestige des journalistes admis aux alentours immédiats des hommes d'État, renseignés et presque consultés par eux, a considérablement augmenté...»

|| sans oublier les *lazzi* de circonstance sur cette «Conférence de Spa [...] qui n'est que le prélude d'une nouvelle cure d'hommes d'État»!||

206 **13 juillet 1920**

«Je rencontrais hier mon ami Piget, l'avocat bien connu, qui se rendait au théâtre. Il me décida à l'y accompagner...»

|| et Piget d'emmener notre petit Coq éberlué à l'amphi, «le tata, le poulailler, le Paradis, le septième ciel enfin», car c'est «le dernier genre, un cercle très fermé, dont les habitués sont triés sur le volet»!||

- 14 juillet 1920** 207
 « Quel est donc le sort des discours officiels si les Ministres eux-mêmes commencent à y glisser des choses sérieuses!... »
 || eh oui ! fini, le « Préparez-moi pour demain un petit discours, ou plutôt changez celui de la semaine dernière. C'est pour une inauguration. Six gouttes de patriotisme, deux pièces de pathos et un "Vive la Belgique" en point d'orgue »! ||
- 15 juillet 1920** 208
 « Lorsqu'on parle de la Conférence, je ne puis empêcher une vieille scie, en vogue vers la fin de la guerre, de me revenir à la mémoire. Cela s'intitulait, je crois, "Le train de permissionnaires"... »
 || un train qui au moins effectue un parcours de plusieurs kilomètres... alors que la Conférence de Spa dure et perdure depuis huit jours... et promet de s'éterniser, « tout doux, tout doucement »... ||
- 16 juillet 1920** 209
 « Il me semble vraiment que l'on oublie quelque chose, à Spa! C'est très bien de parler des charbons, du désarmement, des indemnités même, mais au fond, ce sont là de vulgaires balançoires... »
 || toujours le fameuse Conférence!... où « l'on oublie complètement de s'occuper des nègres »... et M. le Coq d'évoquer aussi le roi du Hedjaz et son Coran... ||
- 17 juillet 1920** 210
 « Lettre à un "bleu" de 25 ans. Mon Cher Ami, vous êtes arrivé de deux jours à peine à la caserne que déjà vous vous plaignez de la rigueur du régime... »
 || et M. le Coq (dont le tour viendra dans 18 mois) de le gronder un peu, de lui rappeler le « lit de boue des tranchées »... Dernière recommandation de notre moraliste à son « bleu » : « Lorsque vous irez en Allemagne [...] ne montrez pas trop de morgue envers les vaincus, ne les narguez pas... » ||
- 18/19 juillet 1920** (Monsieur LE COQ) 211
 « Notre Chambre des Représentants se décide enfin à revenir aux bonnes vieilles traditions... »
 || et d'évoquer « certains députés qui se sont gentiment traités d'assassins, excusez du peu! » ||
- 20 juillet 1920** 212
 « Un nouveau décoré à MM. les Échevins de la Ville de Liège. Messieurs, Hier, j'ai reçu, non sans surprise, la Lettre-Brevet qui m'octroie la Médaille Commémorative de la Défense de Liège... »
 || pour « civisme durant la guerre »... mais le nouveau décoré est grincheux et trouve cette médaille imméritée, car il était « garde civique »! ||
- 21/22 juillet 1920** (Monsieur LE COQ) 213
 « Quelques notes, à propos d'un anniversaire. Vingt et un juillet! Qu'il faisait bon dans la grande nef, toute chaude des rayons d'un soleil... »
 || Ah! qu'il est doux de « se trouver, réunis, pour fêter pieusement la Patrie pantelante »!... et M. le Coq de sombrer dans le lyrisme le plus résolument patriotique... et sans ironie, pour une fois ||

- 214 **23 juillet 1920** (Monsieur LE COQ)
 « Encore une illusion qui s'en va... C'en est fait, je ne crois plus à la vague de baisse... »
 || et comment y croire lorsque, peu après avoir fait l'acquisition à très bon marché de « superbes bottines garanties tout cuir », on s'aperçoit qu'on marche sur ses chaussettes ! ||
- 215 **24 juillet 1920**
 « Enfin, cette année, des prix seront distribués dans les écoles [...] Ce ne sera plus cette espèce de parodie qui a eu lieu depuis la guerre, parodie que les enfants eux-mêmes ne pouvaient prendre au sérieux... »
 || et de chanter le retour des bons vieux livres de prix, « ces ouvrages à belles couvertures, [certes] inutiles vu qu'on ne les lit jamais »... N'empêche, « le jour où le gosse les tient sous le bras est pour lui le plus beau de l'année scolaire » (cf. billet n° 91) ||
- 216 **25/26 juillet 1920**
 « Messieurs les mineurs socialistes, génériquement classés sous l'étiquette "citoyens conscients et organisés", protestent violemment contre le chômage forcé du 21 juillet... »
 || certes, le 21 juillet c'est jour de fête nationale, mais quand on pense que « depuis plusieurs mois on répète à tous les échos qu'il faut produire encore, produire toujours, tant et plus » !... à la rigueur, chômer le 1^{er} mai, passe encore ; mais « chômer le 21 juillet, pensez donc, à l'occasion d'une simple petite fête, pas même socialiste, pas même locale ou régionale, rien que la fête du pays »... ! ||
- 217 **27 juillet 1920**
 « Pour l'instant, le monde fourmille de gens avec qui il est impossible de s'entendre... »
 || par exemple les bolchevistes... les Turcs... M. Vandervelde et les grévistes perpétuels ou intermittents... Lloyd George... « que sais-je encore, pour le moins une bonne moitié de l'humanité qui ne peut se résoudre à laisser l'autre moitié vivre en paix » !... sans oublier les aktivistes, qui « ne parlent que flamand, et Dieu sait si en flamand il est malaisé de se faire entendre ! »... les aktivistes et leur « haine des fransquillons »... ! ||
- 218 **28 juillet 1920**
 « Les socialistes sont gens très insociables et qu'il est assez difficile de conten-ter... »
 || en France, « les braves amis du syndicat reprochent à ces Messieurs de gagner beaucoup trop d'argent dans le métier de dirigeants socialistes [...] Pour les cégétistes, à ce prix, on devient inmanquablement [*sic*] un bourgeois » ! ||
- 219 **29 juillet 1920** (MONSIEUR LE COQ)
 « Le dollar a beau baisser, il reste toujours trop cher pour nous. Cependant, nous continuons à acheter en Amérique pour le plus grand désavantage de nos bourses... »
 || alors, pourquoi ne pas leur vendre bien cher — en multiples exemplaires ! — nos « pièces historiques » : les encriers à dix sous, les porte-plume en vulgaire bois de sapin, les sièges cannelés ayant servi au cours des Conférences... ! ? ||

Hors du Poulailier

Les socialistes sont gens très insociables et qu'il est assez difficile de contenter. Les critiques qui s'élèvent actuellement contre les leaders français, MM. Albert Thomas, Léon Blum, Paul Boncour et Uhry, le prouvent une fois de plus. Les braves amis du syndicat reprochent à ces Messieurs de gagner beaucoup trop d'argent dans le métier de dirigeants socialistes. Ils ne peuvent par exemple, digérer les deux cent cinquante mille francs annuels de M. Thomas. Pour les cégétistes, à ce prix, on devient inmanquablement un bourgeois.

Mais ici, on tombe de plein pied dans un cercle vicieux. Pour avoir des leaders, il faut les choisir riches, ou bien les payer grassement. Mais, dès lors, si on applique la définition simpliste : « un bourgeois, c'est tout ce qui est plus riche que moi », les leaders deviennent des bourgeois, et ce ne sont plus des leaders socialistes.

Vous verrez qu'un de ces jours, les mineurs rouges vont traiter Vandervelde d'infâme capitaliste, et lui reprocher son automobile, tandis qu'on traitera de la plus belle manière l'abdomen incontestablement bourgeois du citoyen Troclet.

On ne peut pourtant pas songer à nommer député ou délégué à la Société des Nations, un jeune prosélyte dans le genre du citoyen Populus, rédacteur au « Peuple ». Lui aussi deviendrait aussitôt un bourgeois, d'autant plus qu'il se souviendrait aussitôt des idées capitalistes et des manières de bon ton du temps pas bien lointain où il n'était que Vinicius.

Vous voyez que c'est un cercle tout ce qu'il y a de plus vicieux. Il y aurait un seul moyen d'arranger les choses. Les députés de gauche abandonneraient l'indemnité parlementaire et voyageraient en troisième classe, comme de simple syndicalistes ! Mais, voilà, accepteront-ils ?

Monsieur le COQ.

220 **30 juillet 1920**

«Vraiment, vous êtes *sportman* [*sic*], me dites-vous, vous “faites de l’auto” ! Grand bien vous fasse, mais je ne puis m’empêcher cependant de vous faire quelques petites observations ... »

|| et notamment que le seul côté sportif de votre « sport » favori, le maniement du cric en cas de crevaison, « ne fait pas le *sportsman* ; c’est là plutôt métier de mécanicien » ! ||

221 **6 août 1920**

«À *Messieurs les échevins de Liège*. Messieurs, Dans un geste à peu près unanime, les combattants qui, au début d’août 1914, ont lutté aux portes de Liège, viennent de refuser la jolie médaille que vous daigniez leur accorder ... »

|| non ! ces combattants ne veulent pas du poste de héros ! Ces médailles refusées, qu’on les distribue donc, à Liège-Attractions, au plus fort mangeur de fil ou au gagnant de la course de sacs ! ||

222 **7 août 1920**

«8742 peintres et dessinateurs ont pris part au concours organisé par Clara Kimbal Young, et destiné à récompenser l’artiste qui reproduirait avec le plus de ressemblance les yeux de cette célèbre vedette (*Les Journaux*) ... »

|| or, même « en expédiant cinq peintres à la journée [...] la demoiselle en a pour [près de] cinq années de pose, y compris les dimanches et le 1^{er} mai » ! ||

223 **8/9 août 1920** (Monsieur LE COQ)

«Je rencontrais hier, au café, un brave homme suant sang et eau derrière les six grandes pages de son journal. Moi-même j’étais plongé dans la lecture peu aisée des événements polonais ... »

|| à propos des difficultés d’être plus ou moins au courant de la foule d’événements qui se passent chaque jour sur notre globe ... d’où la suggestion de créer un emploi, celui d’« Ordonnateur des événements ordinaires et extraordinaires » ! ||

224 **10 août 1920**

«Avant les vacances, Messieurs nos mandataires s’offrent le luxe d’une petite distraction ... »

|| il s’agit des duels à la mode ... mais attention à la police et aux gendarmes ! « Si vous avez une affaire d’honneur à régler, attendez que vous soyez député » ! ||

225 **11 août 1920** (MONSIEUR LE COQ)

«— Quel type tout de même ! Il croit, en promenant sa torpédo [*sic*], qu’on ne s’aperçoit pas qu’il est nouveau riche ! ... »

|| à propos du dédain dans lequel on tient les « profiteurs de l’armistice » ... mais il n’y a pas que les nouveaux riches, et M. le Coq évoque aussi les « nouveaux pauvres » ! ||

226 **12 août 1920** (Monsieur LE COQ)

« On connaissait déjà de longue date les « demi-heures de paysans », demi-heures extraordinairement extensibles. Nul ne s’étonnait d’avoir à marcher deux ou trois heures encore lorsqu’un homme du pays lui avait déclaré qu’il n’y avait plus que quelques minutes pour arriver à tel endroit ... »

|| sans oublier les « kilomètres élastiques » ! ||

- 13 août 1920** (Monsieur LE COQ) 227
 «La plus belle femme de Belgique! Que voilà de jolies demoiselles en émoi, d'électeurs affairés!...»
 || or, tous ces concours de beauté sont régis par «la reine *Bussiness* [*sic*], la déesse Publicité»!||
- 14 août 1920** (Monsieur LE COQ) 228
 «Avec la belle saison, ou du moins la saison où le temps est sensé [*sic*] être beau, les manifestations patriotiques ont fait leur réapparition...»
 || où il est question de la «patrie reconnaissante» qui ferait mieux d'accorder aux héros et décorés de la grande guerre les indemnités qu'ils réclament||
- 15/16 août 1920** (MONSIEUR le COQ) 229
 «Les journaux content une anecdote qui est véritablement typique : Isaïe [*sic*]⁹, le célèbre violoniste, venant d'Amérique, se trouvait sur le même paquebot que Carpentier¹⁰ [...] l'homme dont le coup de poing vaut plusieurs milliers [de francs]...»
 || que pensez-vous qu'il advint? eh bien! «des fêtes s'organisèrent en l'honneur du boxeur, et la présence du virtuose passa inaperçue»! À quoi bon vitupérer là-dessus? Décidément il est établi qu'aujourd'hui «le poing a le pas sur le cerveau»!||
- 17 août 1920** (Monsieur LE COQ) 230
 «Jusqu'à présent on a cru [...] que le duel Mathieu-Van Remoortel était en quelque sorte un intermède servant à occuper les parlementaires qui n'ont pas le bonheur de passer leurs vacances à la montagne ou à la mer...»
 || eh bien non! c'était encore une histoire de «*bussiness*» [*re-sic*] et de publicité||
- 18 août 1920** (Monsieur LE COQ) 231
 «La tâche de veiller sur le repos de ses concitoyens doit avoir des douceurs inconnues au commun des mortels, si l'on en croit l'ardeur avec laquelle les policiers désirent l'assumer jusqu'à leur dernier jour...»
 || ou des réticences qu'opposent les fonctionnaires de police à la seule idée de retraite!||
- 19 août 1920** (non signé) 232
 «Avant la guerre déjà, M. Lebureau avait réputation de gaffeur; il était fatal que la guerre le désorienta un peu plus encore...»
 || ou des mésaventures d'un blessé de guerre qui, de retour du front, apprend qu'il est... «décédé»! et les Administrations ne veulent pas en démordre!||

⁹ Il s'agit sans conteste d'Eugène Ysaÿe, violoniste, compositeur et chef d'orchestre (Liège, 1858 – Bruxelles, 1931), considéré comme un des plus grands virtuoses de son temps. De 1918 à 1922, il fut directeur de l'Orchestre symphonique de Cincinnati aux États-Unis.

¹⁰ Georges Carpentier (Liévin, 1894 – Paris, 1975), le plus célèbre des boxeurs français. C'est en 1920 qu'il devint champion du monde des poids mi-lourds en battant par *knock-out* l'Américain Levinski.

233 **20 août 1920** (Monsieur LE COQ)

« — Savez-vous, Mademoiselle, danser le fox-trott [*sic*], c'est une danse nouvelle... etc. ... N'allez pas croire que je vous sers la scie en vogue... »

|| à propos d'un « sémillant gouverneur », M. Grégoire, « danseur émérite [...] rompu aux souplesses de l'entrechat » ||

234 **21 août 1920**

« Ça y est ! Si l'on ne se presse pas, la farce va rater de la plus piteuse manière. Il était bien joli cependant ce petit tour que nous voulions jouer à MM. les Anglais et les Américains... »

|| à propos des tribulations du change international, et des risques que nous courons de nous faire rouler, encore et toujours, par « ces bons Yankees, rois du pic-nik [*sic*], du chocolat et du lait condensé » ||

235 **22/23 août 1920** (MONSIEUR LE COQ)

« D'ores et déjà, quelques chasseurs occupent leurs loisirs à astiquer en conscience le damas de leur fusil, à réparer les courroies de leur gibecière et à faire provision de grosses cartouches rouges, vertes, jaunes... »

|| mais que les plus modestes sachent que la rubrique « Faits divers » du premier journal venu offre elle aussi « une quantité prodigieuse de gibier » ||

236 **24 août 1920** (MONSIEUR LE COQ)

« *Lettre à une jolie inconnue.* Chère Madame, Hier donc, en vos plus brillants atours, vous soupiiez joyeusement dans un restaurant très chic de notre ville... »

|| où M. le Coq se fait grave pour exhorter cette belle inconnue et son gentil toutou gourmand à plus de décence, dans ce monde cruel où tant de gens souffrent encore de la faim, où tant de bourses sont « trop plates pour acheter du pain » ||

237 **25 août 1920** (Monsieur LE COQ)

« La statistique est une fort belle chose ! C'est surtout une chose très consonnante... »

|| ainsi, au moment « où le pain gris coûte un franc vingt », quelle volupté que d'apprendre que « les récoltes de blé de cette année sont de loin plus satisfaisantes que celles de 1913 et des années précédentes » ||

238 **26 août 1920** (MONSIEUR LE COQ)

« Le Sport est une belle chose pour les gens qui le cultivent. Que ne peut-il l'être pour tout le monde ! Car, on a beau dire, la motocyclette et l'auto, par exemple, sont loin d'avoir les mêmes agréments pour les piétons que pour les chauffeurs... »

|| eh oui ! trop de voitures, et il ne fait « plus bon se promener en ville » ! (Comment le responsable de cet inventaire n'approuverait-il pas de si sages propos, lui qui naguère fonda l'APAP, Association des piétons amoureux de Paris !)... et « le brave Carré jusqu'ici réservé aux piétons n'est pas même respecté ! » ||

Hors du Poulailier

La statistique est une fort belle chose ! C'est surtout une chose très consolante. Ainsi, en ce moment où le pain gris coûte un franc vingt, on trouve une volupté toute particulière à lire, chiffres à l'appui, que les récoltes de blé de cette année sont de loin plus satisfaisantes que celles de 1913 et des années précédentes.

Il en est de même, lorsque, vers le 15 de chaque mois on s'aperçoit que l'on a épuisé sa ration de sucre. Quel bonheur de lire alors, dans le bulletin officiel du Ministère du Travail et du Ravitaillement, que jamais notre production de sucre ne fut aussi abondante.

Il est bien des gens assez simples pour se demander comment il se fait qu'en 1913, on avait du sucre à volonté au prix de soixante centimes, alors qu'en 1920 — production augmentée de 25 à 43 % — on est réduit à la portion congrue.

Mais les sages ne se foulent plus les méninges ; ils savent qu'il est des mystères que le commun des mortels n'élucidera jamais. Ils n'ignorent pas non plus qu'entre la statistique et les réalités il y a un abîme insondable.

Aussi continuent-ils à chanter la richesse de notre industrie sucrière, devant un sucrier vide, la pauvreté d'un pays qui paye ses ministres 35.000 francs, ses députés douze mille et le patriotisme d'un gouvernement qui lésine avec les combattants et les Mutilés...

Monsieur LE COQ.

239 **27 août 1920**

« Si, cette semaine, vous étiez pris du désir bien légitime de voir votre bourgmestre, que ce soit pour examiner sa tête ou pour obtenir une quelconque signature... »

|| eh bien ! vous devez prendre votre mal en patience : le bourgmestre n'est pas visible, le ff. est absent, et l'échevin adéquat n'est pas là... que voulez-vous, ce sont les vacances ! ||

240 **28 août 1920** (Monsieur LE COQ)

« Le quart d'heure de grâce, au sujet duquel l'Académie Française vient de discuter de si docte manière, était peut-être une fort belle chose avant la guerre... »

|| à propos des méchantes habitudes de retard : « Lorsqu'une quelconque société vous convoque par exemple pour cinq heures de l'après-midi, il est à conseiller aux gens pressés de ne se rendre à son appel que vers six heures : c'est le seul moyen de ne pas attendre trop longtemps » ! ||

241 **29/30 août 1920** (MONSIEUR LE COQ)

« Un excellent "tuyau" nous permet d'annoncer au public qu'un grand changement aura lieu, sous peu, dans le corps de police de notre bonne ville... »

|| oh non ! il ne s'agit pas de tenter de « réduire le nombre des assassinats, des agressions, des vols à la tire et des visites de cambrioleurs [...] vétilles qui ne sont que légers incidents de grandes villes »... non, c'est plus important : nos agents de police vont recevoir un nouveau costume ! et M. le Coq se demande « s'il n'y aura pas une certaine volupté à se faire dresser contravention par [ces nouveaux] dandys » ! ||

242 **31 août 1920**

« L'obstination du maire de Cork, tout comme celle de Landru, démontre une fois de plus que Dame Thémis, malgré tous ses attributs en carton doré, est fort mal outillée... »

|| à propos des moyens « gentiment modernes » que l'on pourrait trouver pour faire parler les coupables... et M. le Coq, lui, trouve le moyen de fustiger au passage l'horrible manque de confort des tramways de la ligne n° 4 ! ||

243 **2 septembre 1920**

« Voici l'automne, et, avec la chute des feuilles mortes, celle des affiches de Revues de fin d'année. Que nous servira-t-on cette saison ? »

|| et de proposer des sujets, des titres de tableaux : « Qui n'a pas sa médaille ? », « Le Ministre Troo », « Lowe van Vlanderen », « Le Fox-bouw des portefeuilles »... ||

244 **3 septembre 1920**

« Après la grippe espagnole, l'encéphalite léthargique et la peste bovine, la Charlotomanie... »

|| bien sûr, « les principales victimes sont les enfants de douze à quinze ans », chez qui la crise se traduit « par un balancement régulier et disgracieux des jambes, un amour immodéré des cannes flexibles, des moustaches postiches »... Manifestement, la vogue de Charlot agace quelque peu notre jeune Coq... et il est piquant de constater qu'un demi-siècle plus tard, tous deux retirés en Suisse et voisins, Charlie Chaplin et Georges Simenon seront les meilleurs amis du monde ! ||

4 septembre 1920

245

«Ceux que blesse l'affront sanglant de "provinciaux" jeté à la face des habitants de notre ville doivent exulter. Une fois de plus, nous venons de prouver que [...] pour l'imitation Parisienne, à Liège, on était un peu là ...»

|| eh oui! Liège possède en ses murs une femme digne de Landru (allusion à l'affaire du quai de Maestricht et de la brûleuse d'enfants)... et de conclure : «Bien des grandes villes nous envieront cette passionnante affaire, et Bruxelles se rongera les poings. Très bien encore si M. Van Cauwelaert n'interpelle pas la Chambre en demandant pourquoi encore, en cette affaire, la Wallonie a été avantagée!» ||

5/6 septembre 1920 (MONSIEUR LE COQ)

246

«Ô inconséquence du peuple! Qu'un invalide de guerre monte paisiblement dans un compartiment de chemin de fer bondé, il est reçu en intrus et bien rarement quelqu'un se trouve pour lui céder sa place ...»

||M. le Coq s'insurge contre une telle ingratitude, et ironise : «Depuis longtemps, quelques invalides de guerre s'obstinent [...] à étaler leur misère dans les rues du centre, et à demander l'aumône!» ||

7 septembre 1920 (Monsieur LE COQ)

247

«Après toutes les internationales, se succédant sans autre différence qu'un changement de titre, en voilà une pour le moins inattendue : "L'Association internationale socialiste des Anciens Combattants"!»

|| et notre éditorialiste de se fâcher... tout rouge : «Et il y a une section Belge!? des membres belges dans cette section!? Nos Anciens Combattants, je veux le croire, n'en sont pas encore là! Ils ne sont pas mûrs pour serrer les mains tendues par les "camarades" d'Outre-Rhin!» ||

8 septembre 1920 (Monsieur LE COQ)

248

«Bien que, par définition, les coiffeurs sont [*sic*] destinés à tondre les clients, ils devraient y mettre un peu plus de discrétion, et surtout veiller à ne pas les écorcher ...»

|| le Coq ici ne s'en prend pas aux «érafures bénignes dont le rasoir sillonne [notre] visage, mais aux brèches plus importantes faites à [notre] porte-monnaie dans cet antre parfumé qu'on nomme salon de coiffure» : 75 centimes pour quelques coups de rasoir sur les joues! 1,50 F la coupe de cheveux! et la lotion... sans compter le pourboire au garçon!!! ||

9 septembre 1920 (Monsieur LE COQ)

249

«On se souvient que mardi [7 septembre], sous cette rubrique, nous traduisions notre indignation contre la création d'une Association internationale socialiste des Anciens Combattants ...»

|| il s'agit ici d'un «Hors du poulailler» exceptionnellement long, et qui mérite un large commentaire. M. le Coq y cite (*in extenso*, semble-t-il) la lettre où Paul Deblauwe, rédacteur au *Peuple* et secrétaire de la section de Liège de l'A.I.S.A.C., use de son droit de réponse. Mais l'éditorialiste de la *Gazette* affecte de ne rien comprendre à cette lettre où, pourtant, il est clairement question de «l'internationale des banquiers et des capitaux»,

de l'argent qui n'a pas de patrie et de « la misère qui [devrait] en avoir une » ; du fait que « pour les gros commerçants, les industriels et les fabricants de munitions, il faut diviser pour régner, diviser en patries » ; de « la dernière guerre [qui] fut un sinistre et monstrueux assassinat fomenté par quelques vieillards séniles »... et de l'évidence qu'« une guerre, lorsqu'il n'y a pas légitime défense, est une stupidité criminelle parce qu'elle tue les pauvres et enfle les coffres-forts des riches »... Mais notre jeune Coq bien-pensant trouve que tout cela « est assez embrouillé » et qu'« à seconde lecture on ne comprend pas beaucoup plus »... En conclusion, il souhaite « que l'univers sache que, chez nous, tout le monde n'a pas suivi Barbusse » ! Voilà qui échaufferait singulièrement la bile d'un autre Georges, originaire de Cette (aujourd'hui Sète), qui ne naîtra que treize mois après ce billet ! ||

250 **10 septembre 1920** (MONSIEUR LE COQ)

« Depuis deux ans que la guerre est terminée, on continue à entourer les frontières d'une triple ceinture de fonctionnaires avec lesquels on n'aime cependant guère avoir à faire... »

|| ah ! ces formalités de frontières qui n'en finissent pas !... et de vilipender « les louches internationaux [qui peuvent] passer et repasser en paix toutes les frontières possibles... Ils peuvent bien se payer un passeport, eux ! » ||

251 **11 septembre 1920** (Monsieur LE COQ)

« Tandis que les gens se plaignent de l'insécurité de nos rues, par les nuits sans lune, nul ne songe, hélas, à la bien triste situation d'une catégorie intéressante de gens... »

|| il s'agit des « martyrs du devoir, les pauvres agents de police »... et de suggérer la création d'une « ligue pour la protection des agents de police et veilleurs de nuit », afin qu'ils ne soient « plus en but [*sic*] aux mauvaises rencontres » ! ||

252 **12/13 septembre 1920**

« Je ne sais si cela date de la malle à Madame Bessarabo, mais ce dont je suis certain, c'est que les citoyens conscients et organisés chargés par le gouvernement de transporter nos bagages du quai de la gare au fourgon et vice versa, n'y vont pas de main morte... »

|| réquisitoire contre la maladresse et la brutalité des porteurs de bagages... à moins qu'ils n'agissent ainsi que « par esprit de solidarité » ? Plus on casse, se disent-ils peut-être, plus il faudra réparer, fabriquer à nouveau... ! ||

253 **14 septembre 1920**

« Une information de presse dit : “Le docteur Roux, directeur de l'Institut Pasteur, le vainqueur du croup, est attendu à Bruxelles, en vue de diriger la préparation du sérum antipesteux qu'il s'agit de répandre en Belgique, en vue de porter remède à l'épidémie”... »

|| à propos de « la peste bovine [qui] règne en Belgique » (tiens ! tiens ! en 1920 déjà ! ?) ... mais « avant que le sérum soit répandu, combien de bêtes auront encore été abattues ? » se demande sagement notre Coq... et nous de penser à la « vache folle » d'aujourd'hui ||

- 15 septembre 1920** (MONSIEUR LE COQ) 254
 «Avec l'étoile noire du Bénin [et] les quelques centaines de "crachats" exotiques, nous avons déjà l'Ordre de la Soupe Communale...»
 || sans parler de la MCCLA (Médaille Commémorative des Chevaliers du Lard d'Amérique!) qui devrait bien être créée en hommage de la Patrie Reconnaisante envers les héros du Ravitaillement! ||
- 16 septembre 1920** (MONSIEUR LE COQ) 255
 «Lorsqu'une œuvre quelconque se trouve à bout de ressources, il se forme presque toujours un comité bourré de personnalités, qui s'attache à l'organisation d'une fête de charité...»
 || ne pas oublier «M. Fraigneux, spécialiste des présidences en tous genres»!... et «la fête a lieu, et après un banquet d'adieu, le Comité se dissout»! ||
- 17 septembre 1920** 256
 «Grâce à Dieu et à Monsieur Massin — Jean-Marie pour les dames — nous avons un Théâtre Royal dont, à juste titre, nous sommes très fiers...»
 || mais l'éditorialiste a l'air de se plaindre de l'excessif traditionalisme des programmes choisis par M. Massin, «grand dispensateur de nos plaisirs musicaux»: *Le Tour du monde en 80 jours*, *Carmen*, et, «si vous êtes sages», *La Mascotte* et *Faust*! ||
- 18 septembre 1920** (MONSIEUR LE COQ) 257
 «L'administration communale d'Ostende annonce, non sans fierté, qu'elle va faire bâtir un Palais des Thermes, qui coûtera à l'État la bagatelle de cinq millions de francs...»
 || plutôt que des monuments pour nouveaux riches, et même que des monuments de la Victoire, de la Reconnaisance, ne ferait-on pas mieux de reconstruire les villages détruits et de penser aux sinistrés qui grelottent dans leurs baraques! ? ||
- 19/20 septembre 1920** (MONSIEUR LE COQ) 258
 «Les journaux nous apprennent que les citoyens Vandervelde, Kamiel et de Brouckère s'en sont allés vers le Paradis du Prolétariat, la Géorgie [...] Mazette! voilà bien autre chose qu'une villégiature à Blankenberghe ou à Ostende. Un vrai voyage de prince, quoi! de prince bolchevique, s'entend!...»
 || bon, eh bien, cet *incipit* vous en apprend assez sur le sujet et le ton de ce billet... Décidément, «le plus lucratif métier de l'époque est bien celui de leader socialiste» et de «fabricant d'internationales ou de ministres rouges»! ||
- 23 septembre 1920** 259
 «Il paraît que ce bon papa du commerce belge, M. Wauters, étudie un nouveau projet concernant la vente du sucre...»
 || et de nous expliquer les subtilités de ces tarifs contingentés et à hauteur variable!... mais «tout ceci est de la politique ministério-commercio-électorale; et c'est là un domaine semé de labyrinthes, de culs-de-fosses et d'oubliettes, où le *vulgum pecus* risque fort de laisser son peu de latin!» ||

260 **24 septembre 1920**

« Dans la plupart des professions, il est exigé du travail manuel ou intellectuel une certaine somme de qualités, de connaissances, qui s'acquièrent par des études spéciales ou un apprentissage... »

|| mais ce n'est pas le cas de la profession de... ministre! (avec démonstration à la clé) ||

261 **25 septembre 1920**

« Au temps où je suçais des crayons en sculptant mon pupitre de l'école, les professeurs avaient l'habitude de distribuer largement des punitions. Il s'agissait régulièrement de noircir d'écriture quatre, huit, douze pages de beau papier blanc. Peu importait la matière, que ce fût intelligent ou non, instructif ou bête, il suffisait que le nombre de pages y fût... »

|| il faut absolument trouver un autre type de punition pour les écoliers turbulents ou paresseux... il est intolérable de « gâcher tant de papier, alors que les boutiquiers sont obligés de vous envelopper une entrecôte avec un confetti, et une salle à manger d'occasion avec une demi-gazette! » ||

262 **26/27 septembre 1920**

« Liège est une grande ville, une très grande ville même. Elle a un petit territoire, un tout petit Hôtel de Ville, un mignon bourgmestre, une microscopique caisse communale, mais elle est grande ville quand même, car son collègue échevinal ne se déplace qu'en luxueuses automobiles... »

|| ah! ces rutilants chevaux-vapeur, c'est bien une des bêtes noires de notre Coq (qui est loin de se douter qu'il possédera un jour une Rolls-Royce!)... surtout bien sûr quand ils transportent si princièrement des échevins socialistes, tels que « le citoyen Valère et la légitime Valère »! ||

263 **28 septembre 1920** (non signé)

« Sous le titre "Le raout des Affaires étrangères", les journaux reproduisent l'entrefilet suivant... »

|| où l'éditorialiste rigoriste s'en prend à toutes ces Conférences qui comportent plus de raouts que de séances de *vrai* travail ||

264 **29 septembre 1920**

« Il suffit de jeter un coup d'œil sur la quatrième page des journaux pour se rendre compte que les meurtres, les assassinats, les attaques à main armée, les vols, les cambriolages se multiplient de plus en plus... »

|| et notre Coq liégeois d'ironiser sur les mesures prises par l'Administration bruxelloise : pas de revolver pour les agents de police, mais des sabres bien aiguisés et, pour les plus jeunes, des matraques en caoutchouc! ||

265 **30 septembre 1920** (MONSIEUR LE COQ)

« Le Gouvernement est plus malin qu'il en a l'air... »

|| eh oui! par une série d'adroites petites lois, il a entrepris la chasse aux nouveaux riches : la taxe sur les bénéfices de guerre, l'impôt sur le revenu, etc. ||

1^{er} octobre 1920

266

« Monsieur Franck [ministre des Colonies] n'a plus longtemps à vivre — de vie ministérielle, s'entend — aussi en profite-t-il pour battre réclame alors qu'il en est temps encore... »

|| billet au terme duquel on nous rappelle qu'« un des plus graves fléaux à combattre est la peste bovine qui menace de décimer la population belge » ! ||

2 octobre 1920

267

« — Oui, ma chère ! C'est inouï le changement qui s'est opéré dans les habitudes de mon mari depuis quelque temps. Figure-toi que c'était un homme modèle, ne fumant pas, ne sortant jamais et n'absorbant jamais d'alcool... »

|| ... mais c'est pour renflouer les caisses de l'État que cet excellent citoyen désormais fume autant qu'il le peut, fait en sorte de payer un maximum d'impôts sur les spectacles, et de taxes sur l'alcool, etc. ! ||

3/4 octobre 1920

268

« Chaque jour on nous annonce à l'aide de grosse publicité à dix francs la ligne, que tel ou tel magasin de nouveautés ou de modes, ou de n'importe quoi, travaille à des agrandissements sensationnels... »

|| un billet à propos de ces luxueux palais du commerce... avec un brin de nostalgie pour « les petits magasins de jadis, ornés seulement d'un comptoir de bois noirci et de rayons sombres »... ||

5 octobre 1920

269

« Or donc, ce matin, le hasard et la gourmandise combinés me conduisirent dans une confiserie où un brave homme s'offrait un dixième de "chiques noires". Cette fantaisie lui coûta un franc cinquante... »

|| et le même brave homme s'offusque que, chez le libraire du coin, *L'Atlantide* de Pierre Benoit coûte 6,50 F... soit 40 francs le kilo de littérature ! Ah ! les livres sont trop chers... et « il y a presque autant à lire, et bien plus de variétés, dans un journal de deux sous » ! ||

6 octobre 1920 (MONSIEUR LE COQ)

270

« Si une ballade [*sic*] sur le champ de foire a eu comme résultante immédiate de me procurer les émotions du mal de mer, du moins m'a-t-elle servi également à me prémunir contre les trop faciles illusions... »

|| eh oui, hélas ! à la foire aussi tout augmente : les machines à secouer les gens, les baraques à croustillons, les musées aux monstres peu ragoûtants... et même le Rigolarium ! ||

7 octobre 1920

271

« Une simple remarque : M. Fraigneux, avec son air souriant, est en train de se payer notre tête... »

|| et notre Coq, lui, adore se payer la tête de M. Fraigneux, et l'épingler au coin de ses billets ! Cette fois, c'est à propos des « attractions littéralement foraines » que sont, en pleine saison de Foire, les asphaltages, surélèvements de talus et autres accidents de terrain des rues Pont d'Avroy et autres... ||

272 **8 octobre 1920** (MONSIEUR LE COQ)

« Probablement parce qu'on ne parle presque plus du lord-maire de Cork, je songe de plus en plus à ce jeûneur obstiné... »

|| de la « grève de la faim » comme remède contre la vie chère proposé à la ligue des consommateurs ! ||

273 **9 octobre 1920** (Citoyen le COQ)

« Avez-vous reçu votre "carte de sucre" ? Si oui, contemplez-là [*sic*] religieusement, et, avec précaution, enfouissez-là [*re-sic*] dans le petit tiroir, à côté des trois ou quatre dernières pièces d'or, du livret de caisse d'épargne et des obligations... »

|| où notre jeune Coq constate avec stupeur que sur cette « carte de sucre », le consommateur belge est appelé « Citoyen » ! Alors, privez-vous de sucre, afin de pouvoir conserver pieusement cette pièce historique, qui « marque officiellement la première étape de la socialisation de la Belgique » ! ||

274 **10/11 octobre 1920** (M. le COQ)

« Havas communique aux journaux la note suivante : "Les nombreuses demandes continuent à parvenir au Ministère de l'Industrie, du Travail et du Ravitaillement en faveur de personnes qui seraient dignes d'obtenir la Médaille Commémorative du Comité National..." »

|| et puis, n'est-ce pas, il faudra trouver « une autre médaille, une autre distinction, pour les quelques rescapés de ce déluge de décorations. Le socialisme ne peut permettre qu'il y ait des gens qui se distinguent des autres par une boutonnière vierge. C'est essentiellement contraire au régime de l'égalité ! » conclut ce billet ||

275 **12 octobre 1920**

« Une lectrice m'écrit qu'ayant été décorée, elle est assez embarrassée d'exposer le diplôme, celui-ci étant garni d'une série de personnages très peu vêtus... »

|| et notre Coquelet malicieux affecte de flétrir, lui aussi, tous ces « personnages grecs qui [sur les diplômes] ne s'offrent même pas le luxe d'un caleçon de bain ! » ... et cela remet en mémoire du commentateur de cet inventaire le collègue des Bons Pères de son enfance : les dictionnaires mis à la disposition des pensionnaires y étaient pieusement amputés des planches couleur illustrées de statues et de peintures impudiquement dénudées !!! ||

276 **13 octobre 1920** (Monsieur LE COQ)

« La grève est déclarée ; eh bien, Mesdames, Messieurs, chantons la grève. Eh oui ! chantons cette bienheureuse panne générale, cette panacée universelle qui va nous guérir de tous nos maux... »

|| sur le thème quelque peu rabâché de « pas de transports publics, plus d'accidents » ||

277 **14 octobre 1920**

« Lorsqu'un brave citoyen a l'envie d'installer à son domicile un moteur à gaz ou à benzine, une scie mécanique ou tout autre engin de ce genre, il doit, après nombre de formalités, demander par voie d'affiches l'avis de ses voisins... »

|| alors, « ne pourrait-on pas faire passer un petit examen à tous les chevaliers du volant et de la collision? » suggère notre héraut de la prévention routière (grands dieux! le permis de conduire n'existait-il donc pas en Belgique dans les années vingt¹¹?!) ||

16 octobre 1920

278

« On fait grand bruit, dans la presse et dans le public, au sujet des nouveaux travaux d'Edison. Le vieil Américain veut absolument nous faire communiquer avec les esprits... »

|| un billet des plus drolatiques... et qui propose une pétition « pour supplier Edison de renoncer à son projet. Si c'est la gloire qu'il cherche, il s'en couvrira avec plus d'éclat en établissant des communications téléphoniques — *de vraies, où l'on s'entend* — entre notre ville et la capitale »! ||

17/18 octobre 1920 (Monsieur LE COQ)

279

« Les graves Quarante emplissent la Coupole de l'Académie française du bruit d'austères dissertations. Après avoir introduit le "quart d'heure de grâce" dans leur Dictionnaire, ils ouvrent l'entrée sacro-sainte de ce sanctuaire à d'autres locutions [...] Dorénavant, il nous sera permis de "casser la gueule" des gens... »

|| où M. le Coq s'offusque de tous ces mots vulgaires (grimpant, toquante, carrée, liquette...) que l'Académie française vient d'admettre dans son vénérable dictionnaire ||

19 octobre 1920

280

« Les servantes sont introuvables! Elles ont des exigences déconcertantes! entend-on répéter tout le jour... »

|| et pourquoi? M. le Coq nous l'explique : c'est à cause de l'étonnante multiplication des « écoles de langues, comptabilité et dactylo-sténo », que fréquentent « des centaines de jeunes filles, enfants d'ouvriers, d'employés, de paysans [...] Les demoiselles rêvent à la dactylo-sténographie comme hier encore elles songeaient au prince charmant. Toutes [...] parlent avec mépris des travaux de ménage, mais elles exaltent la besogne des bureaux... et notre vilain petit « macho » de renchérir : « Les bureaux regorgent de ces jeunes personnes, plus ou moins intelligentes, mais dont la place est bien plus dans une honnête cuisine, à cuire convenablement un pot-au-feu ou un ragoût de mouton, que derrière une machine à écrire... Voilà-t-il pas du Molière, mais au premier degré! ou « *Les Femmes servantes* » de ce dandin de Georges Sim! ||

20 octobre 1920 (MONSIEUR LE COQ)

281

« Il y a deux mois environ, le nom de M. Millerand était mêlé à toutes les combinaisons diplomatiques, à tous les problèmes économiques, politiques, que sais-je encore... »

|| mais voilà que, « de président du Conseil, il est devenu Président de la République », et l'on ne parle plus que « de cravates à la Millerand, du parfum Millerand... » Et notre éditorialiste de conclure, rageur : « Il paraît que c'est cela la gloire [...] En ce cas, le Panthéon des vivants ressemble fort à un hospice de vieillards, et l'Élysée à une maison de retraite! » ||

¹¹ Renseignements pris, non! Et il n'y a même été institué que dans les années soixante! (à la grande stupéfaction de l'auteur français de ces lignes : en France, le « certificat de capacité » délivré par les préfetures date de... 1893; c'est en 1922 qu'il prendra le nom de « permis de conduire »).

282 **21 octobre 1920** (Monsieur LE COQ)

« Lors, après la destruction du bon vieux pont des Arches, l'Administration nous sert un pont provisoire, promettant pour très prochainement un nouvel ouvrage d'art... »

|| et de critiquer ce « provisoire » qui laisse « le champ libre à la laideur »... et de plus, hélas ! « les ingénieurs ont assuré que ce "provisoire" pourrait tenir vingt ans, peut-être plus » ! ||

283 **22 octobre 1920** (Monsieur LE COQ)

« Les journaux nous ont appris dernièrement qu'un monsieur qui n'est pas américain a tenté et réussi la traversée de la Manche à bicyclette... »

|| et de critiquer, avec exemples à l'appui, cette manie à la mode : « on essaye, on accomplit quelque chose, non parce que ce quelque chose est utile, mais parce que c'est de l'INÉDIT ! »... Il faut quelque chose de « renversant », d'« épastrouillant »... ||

284 **23 octobre 1920**

« D'une feuille liégeoise, nous extrayons ce passage : "La jeune garde libérale et le Cercle d'agrément donnaient leur premier bal de la saison, à l'occasion de l'inauguration du monument aux soldats morts pour la Patrie"... »

|| et voilà notre Coq rouge de colère une fois de plus : « Dans le temps, nos aïeux valsaient parfois sur un volcan ; leurs petits-fils font mieux : ils fox-trottent sur les mausolées ! » ||

285 **24/25 octobre 1920**

« Or donc, cette nuit, nous allons arrêter pendant une heure nos montres et horloges. À la vérité, je dois avouer qu'il m'est assez difficile de juger en toute impartialité une mesure qui me permet de jouir, une heure de plus, de la tiédeur du lit... »

|| on n'en finit pas, aujourd'hui encore, trois quarts de siècle plus tard, de critiquer les « méfaits » de l'heure d'hiver et de l'heure d'été... Notre petit Coq, quant à lui, présente ici une objection tout à fait originale contre « ces petites libertés que l'on prend à l'égard de Maître Temps » ! (voir aussi le billet n° 61) ||

286 **26 octobre 1920** (MONSIEUR LE COQ)

« Les journaux nous annoncent que Mlle Connie Ediss, actrice londonienne, âgée de cinquante ans, et passablement affaïssée, vient de faire une cure merveilleuse... »

|| critique acide de ces « injections de glandes thyroïdes » qui font rajeunir de vingt ans... On relèvera notamment cette phrase perfide : « où diable ira-t-on puiser la thyroïde pour tous ces gens-là ? Le fait que la ci-devant vieille dame grimpe aux arbres me fait croire que les singes ont été mis à contribution ! » ||

287 **27 octobre 1920** (Monsieur LE COQ)

« Parlons un peu modes, voulez-vous ? Or donc, cet hiver, la cape jouit de la grande vogue... »

|| si notre jeune Coq parle mode, c'est à sa façon virulente : décidément, « si la cape est belle, elle l'est seulement sur les vieux portraits d'ancêtres, ou bien encore dans les bals masqués » ||

Hors du Poulailier

Or donc, cette nuit, nous allons arrêter pendant une heure nos montres et horloges. A la vérité, je dois avouer qu'il m'est assez difficile de juger en toute impartialité une mesure qui me permet de jouir, une heure de plus, de la tiédeur du lit.

Cependant, on a beau dire, ces petites libertés que l'on prend à l'égard de Maître Temps, ne sont pas sans créer de drôles de situation. Par exemple, un enfant qui naîtrait cette nuit, pendant que les horloges seront arrêtées, sera-t-il reconnu par l'Etat-civil? J'entends d'ici le rond de cuir :

- A quelle heure est-il né
- A zéro heure, Monsieur!
- Vous voulez dire douze heures, sans doute?
- Pas tout à fait. Il est né pendant que l'on retardait les horloges d'une heure!
- Mais enfin, ce n'est pas une heure cela! Votre enfant n'est pas légal; il n'est pas en règle!

Même chose à peu près pour le Monsieur qui mourra durant ce temps. Peut-on donner un passe-port pour « Tchatrou » à ce personnage, anti-administratif au point de trépasser à une heure inexistante? Vous avouerez que tout cela est diantrement compliqué. Voyez, par exemple, la situation de l'agent de police qui, cette nuit, aura pour mission de veiller à la sécurité publique entre minuit et... minuit! Que répondra-t-il au Monsieur surpris à minuit et une minute en train d'étrangler sa belle-mère, à la Plaine des Manœuvres et qui prouvera, par $a + b$ qu'à minuit encore il se trouvait sur le champ de foire?

Mais, laissons toutes ces complexités à ceux que cela regarde et, pour notre part, contentons-nous de dormir une heure de plus.

Et surtout, si votre belle-mère vous gêne réellement, n'allez pas dire que c'est moi qui vous ai donné de mauvais conseils. Affirmez plutôt que c'est la faute au cinéma!

Monsieur le COQ.

288 **28 octobre 1920** (Monsieur LE COQ)

« S'il faut en croire les manuels d'histoire, les pièces de monnaie, les diplômes officiels et les discours [...] il y a belle lurette que nous sommes des hommes libres, tout ce qu'il y a de plus libre... »

|| et de mettre immédiatement en doute cette liberté... ainsi, les douanes... et la nécessité des passeports, même pour « passer en Hollande » (voilà au moins un exemple totalement caduc aujourd'hui ! vive la liberté !)||

289 **29 octobre 1920** (Monsieur LE COQ)

« Tandis que des milliers de pauvres gueux s'acharnent à la conquête d'une modeste aisance, il est, de par le monde, des millions [d'argent] qui n'attendent pour s'offrir qu'un peu de liberté... »

|| et de narrer l'histoire abracadabrante de ce Madrilène qui « assure qu'il possède douze cent mille francs, renfermés dans une malle, en consigne dans une gare de France » ; seulement, comme il est en prison pour faillite, il devra attendre sa libération, dans vingt-cinq ans, pour retirer la malle et toucher son magot !||

290 **30 octobre 1920**

« Les fidèles de la bouffarde, suceurs de mégots et grignoteurs de tabac jaune, s'esbaudiront à la lecture de la nouvelle circulaire du ministre Renkin... »

|| désormais, chaque train comprendra deux ou trois wagons pour... non-fumeurs. Eh oui ! il ne s'agit pas de parquer les fumeurs, mais les non-fumeurs ! « Leçon d'économie politique, s'entend », et si M. Renkin respecte les fumeurs, c'est parce que « ce bon diable de tabac rapporte à l'État du tant pour cent [...] Le fumet de nos pipes [c'est] l'odeur de la poule aux œufs d'or ! »||

291 **31 octobre 1920**

« Un journal parisien nous annonce que dernièrement on pouvait lire les deux annonces suivantes... »

|| où la comparaison de deux offres d'emploi est en quelque sorte « la réhabilitation des intellectuels » !||

292 **1^{er}/2 novembre 1920**

« On rencontre parfois, en musant par les rues, de ces petites choses, détails insignifiants, menus faits du trottoir, qui sont des sources inépuisables de rêveries et de méditations philosophiques ou psychologiques... »

|| aujourd'hui, notre éditorialiste médite sur l'inscription vue, chez une grande modiste, au-dessus d'un grand feutre à panache : « MODÈLE RICHE »... et de conclure : « De toute façon, il apparaît que la modiste en question est une ironiste féroce... ou une commerçante avisée, car c'est peut-être là une petite supercherie destinée à écouler ses rossignols »||

293 **3 novembre 1920**

« Grâce à ma situation de gendre en disponibilité, j'ai eu l'heur d'assister à l'assemblée générale annuelle du syndicat des belles-mères... »

|| dont la présidente se réjouit que « grâce à la crise du logement, les belles-mères [aient] enfin la victoire sur les enfants, filles et beaux-fils, qui sont obligés de jouir des bienfaits de l'appartement maternel »... (de nos jours, c'est surtout du fait de l'entrée de plus en plus tardive dans le monde du travail que l'on assiste à l'éclosion des « générations kangourous » ou cocooning) ||

4 novembre 1920

294

« Je me trouvais hier dans une de ces délicieuses boutiques fleurant bon la moisissure et la colle de poisson, où depuis les ans les plus reculés s'entassent les bouquins salis, tachés et surchargés de coups de plumes de plusieurs générations d'écoliers... »

|| à propos des bizarreries du tarif des ouvrages littéraires ||

5 novembre 1920

295

« Il y a quelque cinquante ans, les petites discussions et les gros mots échangés entre hommes politiques avaient pour épilogue des coups d'épées ou de pistolet, échangés au petit jour, accompagnés de sang et suivis de plaidoiries en Cour d'Assises... »

|| et de constater qu'aujourd'hui « le vaudeville et Courteline ont changé ces us et coutumes par trop romantiques » ||

6 novembre 1920

296

« Si Monsieur Voltaire vivait à notre époque, il est probable que son "Ingénu" délaisserait les huguenots, les jansénistes [...] pour écarquiller ses grands yeux de huron devant les beautés du cégétisme, syndicalisme, socialisme, menchevisme, bolchevisme, communisme, internationalisme... »

|| et de conclure : « Mais voilà, l'Ingénu n'était après tout qu'un... ingénu ; il ne se doutait pas que l'on ne peut décemment demander à des citoyens conscients et organisés d'être aussi sages que de vulgaires sauvages » ! ||

9 novembre 1920

297

« La mode est, aujourd'hui, de frapper à la bourse des gens, la main armée d'une liste de souscription... »

|| suit une échantillonnage de ces souscriptions, plus bizarres les unes que les autres ||

10 novembre 1920

298

« Une cause n'est réellement consacrée que lorsqu'elle a eu ses martyrs. Un mouvement, pour être vital, doit s'illustrer pour le moins d'une effusion de sang... »

|| à propos de la chasse aux rats... et d'une victime qu'elle a faite, parmi les chasseurs... à Boulogne-sur-Mer ! ||

11 novembre 1920

299

« Il me souvient qu'au temps où j'étais tout à fait gosse, je tâchai, toute une matinée durant, d'emplier d'eau un entonnoir... »

|| et d'enchaîner : « Je crois qu'il est à peu près du sol de notre ville de Liège comme de l'entonnoir : on travaille, on creuse, on asphalté, et puis crac ! une paire de rails usés,

ou n'importe quel[le] anicroche, oblige à éventrer à nouveau, creuser, asphalter... et d'ajouter : « J'ai l'impression bien nette que jamais on n'arrivera à achever les travaux actuels... » (qui, en lisant ceci, n'aura une pensée émue pour la pauvre place Saint-Lambert!?)

300 **12 novembre 1920**

« On a trop chanté "Les agents sont de braves gens"... et vanté la douceur angélique de Pandore. Les agents ne veulent plus être de braves gens, ils suivent le mouvement, se syndiquent, font grève... »

|| à propos de la grève des allumeurs de réverbères de Verviers... et du refus des agents de police d'assumer leur service. À quand la grève des gendarmes, des gardiens de prison...? ||

301 **13 novembre 1920** (Monsieur LE COQ)

« C'est triste à constater, mais il est certain que nous sommes en tout et pour tout en retard sur les autres nations... »

|| et de déplorer qu'en France « ils glorifient le soldat inconnu », alors que « chez nous, pendant ce temps, les anciens combattants se traînent mutuellement devant la Correctionnelle... » ||

302 **14/15 novembre 1920**

« Il n'y a pas à dire, un gouvernement d'Union sacrée est une sacrée combinaison. C'est incohérent en diable... »

|| et « pendant ce temps les affaires vont à la diable »... et M. le Coq de donner des exemples : les chaussures nationales, les complets nationaux, les superbes et coûteuses cartes de sucre devenues inutiles, les trains qui n'arrivent plus à l'heure, etc. ||

303 **16 novembre 1920** (MONSIEUR le COQ)

« Bien que nous nous piquions de logique, nous n'en sommes pas moins profondément illogiques... »

|| mais aussi, « pourquoi placer une fête nationale en novembre, à l'époque par excellence des ciels gris et des pluies abondantes? Pourquoi situer le jour de l'an à cheval sur décembre et janvier, entre les nez rouges et les engelures? » etc. « Voilà tout un tas de réformes auxquelles il faudrait songer » ||

304 **17 novembre 1920**

« Ce matin, il pleuvait comme il sait pleuvoir chez nous. Cela tombait dru, serré, cela crépitait, formait des mares et des rigoles, dégoulinait le long des parapluies et des pardessus, imprégnait les souliers, noyait les chaussettes, raidissait les pantalons, courait le long des rails de tram, tambourinait dans les gouttières, lavait les vitres et emplissait les bords de chapeaux, allant jusqu'à s'infiltrer dans les poches, sans compter que les autos et les charrettes faisaient de toute cette eau de superbes jets qui vous cillaient¹² des crachats de boue jusque dans la figure... »

¹² « Ciller » n'est plus connu des dictionnaires actuels que dans l'acception de « fermer et ouvrir rapidement les paupières ». Peut-être s'agit-il donc ici d'une coquille ou d'un lapsus pour

|| bref, le billet prototype du « marronnier » de circonstance saisonnière... avec hommage aux « dames et demoiselles de chez nous » qui, sous un ciel aussi inclément, savent « braver gaillardement la pluie, la boue, l'eau d'«à terre» et d'en haut, les pieds chaussés de petits souliers de cheveau décolletés comme des bottines de bal, les jambes serrées dans des bas ténus au point d'être à peine visibles »... sans parler du « manteau de satin à peine pondérable » et des « jupons au-dessus du genou. Il n'y a pas à dire, c'est de l'endurance, cela ! » ||

18 novembre 1920

305

« Les journaux annoncent qu'une "Ligue des Familles nombreuses" est en voie de formation, qui groupera toutes les familles comprenant plus de quatre enfants, pour la défense de leurs intérêts... »

|| c'est très bien, pense M. le Coq... qui cependant a des appréhensions, comme il en a d'ailleurs « à la naissance de tout groupement, ligue, société amicale, union, mutuelle, club ou association; cela tient d'abord à ce qu'il suffit qu'un groupe de gens s'estimant et s'entendant à merveille élaborent quatre pages de statuts pour qu'ils ne puissent plus se voir en peinture. Voyez les syndicats ! » ||

19 novembre 1920

306

« Il y a deux jours [...] il pleuvait dru, le ciel était d'un beau gris [...] les pavés couverts de boue gluante, les toits luisants, et les nez rouges. Bref, on sentait que l'on était à Liège en même temps qu'au seuil de l'hiver... »

|| et puis voilà qu'aujourd'hui « le soleil est délicieusement coloré d'un jaune pâle, les pavés semblent roses, et les toits frais et coquets. Un gentil petit brouillard embue tout cela en enjolivant le décor [...] On ne se sent plus chez soi : Liège sans pluies, ce n'est plus Liège, comme un janvier sans inondations à Seraing et à Hermalle n'est pas un janvier qui se respecte... » ||

20 novembre 1920

307

« Or, je veux vous offrir le moyen de vous esbaudir sainement et à bon compte... »

|| suit une magistrale description des voyageurs entassés dans les tramways liégeois... et pourquoi cette frénésie? Réponse : « Nous voulons voyager tant et plus, et encore davantage, durant les quelques malheureux jours qui nous séparent de l'application des nouveaux tarifs ! » ||

« gicler »!? Une autre hypothèse — quelque peu hasardeuse et suggérée par notre ami Désiré Roegiest — pourrait s'inspirer d'une définition annexe (et aujourd'hui obsolète) donnée de « ciller » par le *Larousse du XX^e siècle* (t. II, p. 262 de l'édition de 1931) : « commencer à avoir des poils blancs au-dessus des yeux; par extension : garnir de cils ». Dans cette hypothèse, Monsieur le Coq aurait voulu nous offrir la belle image « de superbes jets qui vous faisaient comme des cils de boue »! Qu'en pensent les linguistes?

308 **21/22 novembre 1920** (Monsieur LE COQ)

« Depuis une huitaine de jours, il y a de la "Saint-Nicolas" dans l'air. Les montres [étalages] des confiseurs sont chargées de pains d'épice, de bonshommes épais et mous qui pleurent la canelle [*sic*] et d'horribles personnages en chocolat qui éclatent sous la dent... »

|| une magnifique description de la rue Léopold en ces jours de fêtes... avec un regret toutefois : « Mais pourquoi sont-ce encore les soldats de plomb, les canons et les forteresses, les tanks et les avions de chasse qui tiennent le haut du pavé? La guerre n'a-t-elle donc rien appris aux mamans?... » ||

309 **23 novembre 1920**

« Tê! Par la Canebière, ça ne pouvait arriver que chez nous, aurait tonitrué le Marseillais... »

|| il s'agit d'une histoire de chemins de fer : le récit de la lutte homérique, sur la ligne Liège-Bruxelles, entre un foudroyant « banlieue » et un placide « express » ! ||

310 **24 novembre 1920**

« Il fallait à la Belgique un ministre des Finances : un colonel fut nommé. Il lui fallait un ministre de la Guerre : on choisit un avocat... »

|| voilà « un grand pas [de fait] vers l'interchangeabilité des portefeuilles » ! ||

311 **25 novembre 1920**

« Tout s'en va ;... »

|| ... même les « silhouettes hors série [...] les archaïques rémouleurs [...] les aveugles de la route du cimetière, le cul-de-jatte de Chèvremont, et quelques bons vieux chemineaux hirsutes et dégoûtants, derniers vestiges d'une bohème disparue » ||

312 **26 novembre 1920**

« La Société des Nations ressemble assez à une exposition universelle à laquelle chaque nation envoie quelques-uns de ses spécimens les plus représentatifs... »

|| « La Belgique l'a bien compris : parmi les meilleurs, elle a choisi les meilleurs, parmi les plus dignes les plus dignes »... et de donner des exemples, de citer des noms ! ||

313 **27 novembre 1920**

« Ce matin, comme je déambulais le long de la Meuse, en quête du "Poulailier" quotidien, je rencontrai quatre confrères, errant comme moi, et comme moi mâchonant les phrases que distilleraient les rotatives... »

|| ces confrères sont l'hellénique Thebé, G.R., Guy d'Arlett et Bobby... « Ainsi cette note du jour est remplie de menus propos cueillis, *tot tûsant*, au bord de la Meuse » ||

314 **28/29 novembre 1920** (Monsieur LE COQ)

« Depuis quelque temps, on parle énormément de l'*index number*, que vous connaissez tous. Cette petite combinaison de chiffres a été instaurée par le ministre du Ravitaillement, probablement dans le but de faire un jour ou l'autre diminuer le coût de la vie... »

|| et de nous expliquer les avatars de cet « *index number* », véritable serpent qui se mord la queue : « D'une part, industriels et négociants refusent de porter le poids de la vie chère ; d'autre part les ouvriers rejettent cette charge sur les patrons » ... un vrai cercle vicieux, « et l'index vie en est le pivot [...] Si vous trouvez une autre explication, tant mieux. Mais un remède serait mieux venu encore » ||

30 novembre 1920

315

« Il paraît que les Instituteurs Socialiste [*sic*], par la voie de leur journal *l'Étincelle*, viennent d'engager les parents à demander que leurs enfants soient dispensés du salut au drapeau national... »

|| et notre honnête Coq bien-pensant de grincer des dents : « Vous figurez-vous un gosse brayant [*sic*] l'internationale [*re-sic*] ou digérant les théories de Barbusse ? [...] Messieurs les Socialistes, [...] vous avez arraché Dieu aux enfants ; ils ne savent plus ce qu'est le respect même celui des parents. Enlevez leur [*re-re-sic*] encore la Patrie, ils perdront toute idée du beau, du noble... » ||

2 décembre 1920

316

« Hier, j'entendais un gosse d'une dizaine d'années étudier sa leçon en braillant bien fort des lambeaux de phrases s'enchaînant plus ou moins... »

|| à propos des phrases « étudiées par cœur » sur des sujets pas toujours des plus utiles... D'apprendre ainsi mécaniquement, au fond, peut-être ce gosse n'en sera-t-il que plus heureux... Les machines ne peuvent être malheureuses ! ||

3 décembre 1920 (Monsieur LE COQ)

317

« L'éternelle histoire : sur l'écran Douglas Fairbanks, Tom Mix, ou un quelconque acrobate américain fait sauter des coffres-forts, enjambe les fenêtres, se cache derrière les tentures, enlève une jeune fille... »

|| à propos des effets nocifs du cinéma sur les jeunes enfants... Certes, « une loi interdit l'accès des cinémas aux enfants ; cependant une affiche annonce à l'entrée de chacun de ces établissements que les gosses sont toujours reçus. Une autre loi interdit de fumer, et tous les soirs les procès verbaux et les amendes pleuvent dru... Ah ! Monsieur le Coq, c'est tout le contraire d'un anarchiste ! (voir aussi le billet n° 195) ||

4 décembre 1920

318

« Depuis quelques lustres, nos représentants se chamaillent pour une vétille, un rien : tous veulent parler leur jargon... »

|| alors, « c'est très compliqué : les Flamands en flamand répondent à de braves députés de chez nous qui n'y peuvent rien comprendre. D'autre part, les Flandres ne veulent rien entendre au beau français de Célestin ! » ... et notre bon Coq de prôner... l'espéranto ! et de proposer même la création d'une Commission de l'espéranto... « Seulement, ça n'ira pas très vite, parce que là encore on va parler flamand et français ! » ||

5/6 décembre 1920

319

« Dans la grisaille mouillée, la boue moire la terre de plaques grasses où reluisent de rares quinquets. Des monceaux de pierrailles se grimpent sur le dos, des tonneaux bavent un goudron gluant, tandis que charrettes et chariots enchevêtrent

Hors du Poulailier

« Il paraît que les Instituteurs Socialiste, par la voie de leur journal l'« Etincelle », viennent d'engager les parents à demander que leurs enfants soient dispensés du salut au drapeau national. Ils insistent pour que cette dispense s'étende aux conférences données par les officiers dans les établissements d'instruction, pour apprendre aux enfants l'héroïsme de nos soldats et la valeur du peuple belge ».

Il est certes à plaindre l'homme qui, ne croyant plus ni à Dieu, ni à la Patrie, ni à la vertu, étiquette sa soif de beauté morale avec des mots qui sonnent creux : civisme, humanité, etc.!

Mais qu'il est plus à plaindre encore, celui dont l'enfance s'écoule sans que de belles et pures idées, de doux sentiments, teintés de mysticisme, atténuent pour lui la rudesse et l'hostilité des choses! Vous figurez-vous un gosse brayant l'internationale ou digérant les théories de Barbusse?

Voyons, Messieurs les Socialistes, serez-vous logiques jusqu'au bout, sevrerez-vous aussi vos enfants des poétiques et délicieuses légendes de St-Nicolas, de papa Noël et des cloches de Pâques? Leur défendrez-vous de placer leurs petits souliers devant l'âtre ou d'invoquer le grand Saint des petits enfants?

C'est du « bleu » tout cela, n'est-ce pas, Messieurs les positifs, mais songez que le bleu, c'est encore ce qu'il y a de meilleur dans la vie. Vous avez arraché Dieu aux enfants; ils ne savent plus ce qu'est le respect même celui des parents. Enlevez leur encore la Patrie, ils perdront toute idée du beau, du noble, et quelque jours ils se demanderont pourquoi ils vous aiment; ce jour-là vous serez bien en peine de leur répondre.

Bourrez-les donc de votre logique filandreuse, de vos négations obstinées, de peur qu'ils ne connaissent assez tôt le désenchantement!

Monsieur le COQ.

leurs brancards en une fraternelle étreinte. Un grand feu rouge s'aurole d'une épaisse fumée ... »

|| comme il le précise lui-même, notre Coq ne trace pas ici « un tableau moyenâgeux » ni ne chante quelque « scène campagnarde ». Non, il décrit « purement et simplement la place du Maréchal Foch en l'an de grâce mil neuf cent vingt ! » ||

7 décembre 1920 (non signé) 320

« *Communiqués officiels de la semaine* : Considérant les tarifs exorbitants des établissements de bains, le Collège Échevinal de la Ville de Liège a fait aménager des piscines populaires entre les rails de la place Verte ... »

|| et de préciser : « les piscines sont alimentées par l'eau des pluies, qui — on le sait — est plus douce à l'épiderme » ... suivent quatre autres échos tout aussi perfides ||

8 décembre 1920 321

« Dans un grenier, où nulle main profane ne souille la poussière que déposent les ans, j'ai trouvé une bibliothèque abandonnée ... »

|| et de dire sa grande pitié pour les livres « qui sont des lambeaux d'âmes échappés à la mort » ||

9 décembre 1920 (Monsieur LE COQ) 322

« Or, puisque la statistique est la seule chose à laquelle aujourd'hui nous ajoutons quelque peu foi, je m'en vais vous en servir ... »

|| suit une liste d'objets trouvés à Bruxelles le mois précédent ... un véritable inventaire à la Prévert ! ... avec les commentaires du Coq ||

10 décembre 1920 (Monsieur LE COQ) 323

« À Monsieur Valère, pour sa fête.

Le syndicat des A.E.V.L. (Ânes employés par la Ville de Liège) a décidé de revendiquer l'octroi de besognes plus compatibles avec leur dignité que le service des poubelles ... »

|| à propos d'un ministre des Chemins de fer qui, « trouvant inutiles et chères les dix autos qu'il est de bon ton d'attacher à son cabinet », en a supprimé neuf tout net ... et, bien sûr, M. le Coq en profite pour inviter nos édiles à « l'imiter en bazardant leurs trois voitures » ! ||

12/13 décembre 1920 324

« J'ai fait un songe fou que je veux vous conter. En un pays de fable, chiens et chats et souris portaient au cou une médaille où les maîtres avaient écrit une devise : "Liberté, Égalité, Fraternité" ... »

|| où, par le biais d'un conte, la belle devise républicaine en prend un sérieux coup ... Il faut dire qu'elle relève d'une utopie quelque peu optimiste ! ||

14 décembre 1920 325

« *Petits communiqués officiels de la semaine* : Les séances parlementaires s'agrémentent aujourd'hui, tant en Belgique qu'en Roumanie, de coups de feu intempestifs, susceptibles de couper le fil des idées des députés ou sénateurs ... »

||... suivent cinq autres « communiqués » où il est question d'une indemnité spéciale, d'une ville lointaine nommée « Bouchon » [!], de « l'exportation des neiges indigènes dans notre colonie », du film *Boccace* et d'échevins menant leur campagne électorale avec l'aide du cinéma ||

326 15 décembre 1920

« Il est des gens qui toujours se plaignent, et j'entendais hier un geigneux tenir ce discours luctueux¹³ : "C'est à n'y plus tenir ! On nous impose tant et plus"... »

|| à ces gens qui se plaignent de toutes ces taxes auxquelles ils sont soumis, notre Coq — qui s'est sérieusement documenté — assène une liste d'une quarantaine d'impôts sous lesquels croulaient nos ancêtres il y a quelques siècles... Et de conclure : « Croyez-moi, aujourd'hui comme hier, [...] tout se paye dans l'État ! » ||

327 16 décembre 1920

« À une vitrine, j'ai lu ces mots : "Porte-plume réservoir. Écrit deux cent cinquante mille mots (250 000) sans recharge". Et j'ai admiré le progrès, la civilisation... »

|| et notre gallinacé porte-plumes d'ironiser sur une telle statistique : « Maintenant, je puis écrire 250 000 mots sans encrier ! C'est une réelle révolution dans l'art d'être heureux ! Depuis que j'ai lu l'affiche en question, je ne me tiens plus de joie, et j'écrirais des heures entières pour expérimenter la puissance d'un tel instrument ! » ||

328 17 décembre 1920

« On se plaint fort aujourd'hui de ne pas avoir encore découvert de forme nouvelle d'art, et en particulier d'architecture et d'art décoratif... »

|| où il est question d'« un monument d'un style vraiment neuf [qui] sera sous peu édifié à Moscou » ; composé de quatre étages tournants, il sera affecté au service de la III^e Internationale... Et notre Coq impertinent de proposer que les bureaux de l'Administration communale liégeoise soient installés dans un bâtiment de ce genre ! ||

329 18 décembre 1920 (Monsieur LE COQ)

« On dit, et cela semble vrai, que nous ne chantons pas assez notre pays, tandis que nous exaltons tout ce qui est étranger. Faisons amende honorable et reconnaissons les mérites de notre Cité. Car Liège est une ville magnifique... »

|| et d'énumérer fort joliment toutes les merveilles (et aussi les... non-merveilles) de sa ville... avant de conclure : « Des gens assurent que Paris est le cerveau de l'univers. Cerveau, soit. Pourquoi, [*sic*] non, après tout, si pour nous Liège en est le cœur ! » ||

¹³ « Luctueux » : cet adjectif est absent de tous les dictionnaires que nous avons pu consulter... mais notre ami Désiré Roegiest, en chercheur avisé, nous signale qu'il l'a déniché enfin dans le *Larousse du XX^e siècle* (t. IV, p. 544 de l'édition de 1931) : « pénible, triste, douloureux (du latin *luctuosus*, de *lætus*, deuil, chagrin) », avec comme exemple : « la luctueuse journée d'Azincourt ». Notre Coq savant nous parle donc dans ce billet d'un geignard qui tient un discours **pénible**.

Hors du Poulailler

Il est des gens qui toujours se plaignent, et j'entendais hier un geigneux tenir ce discours luctueux :

« C'est à n'y plus tenir! On nous impose tant et plus, à propos de tout et de rien, que nous faisons ou que nous ne faisons pas telle chose, que nous possédions ou non telle autre.

Il faut payer chaque année le droit de s'appeler citoyen, payer encore le droit d'avoir une porte et des fenêtres à sa maison, de rouler en vélo, de fumer ou d'aller au spectacle! Impôt sur les revenus, sur les successions! Taxes sur les marchandises à la douane et dans le pays! Taxe sur le programme que l'on achète au théâtre, sur le miraculeux goujon que, par hasard, on sauve de la Meuse! Taxe sur les loges foraines, les balcons et les loggias, sur les affiches et les réclames! Taxe sur les enterrements, sur les tombes et les cénoraphes!

Taxe sur les suicides, les pendus, les noyés, impôt sur les accidents de chemins de fer et les onctueux camembert!

Taxe sur la vie, sur la mort!

En quels temps vivons-nous donc, Seigneur? »

Et le brave homme accusait notre siècle.

Des taxes, mais attendez, je vais vous en servir, que l'on payait déjà il y a quelques siècles. Des impôts, en voilà, de tous calibres, de toutes sortes, des gros et des petits, mais tous très impérieux : l'estocage, la dîme, le carpot, le panage, le quillage, l'auban, la collation, le chambellage, le stelage, l'excise, le fortage, l'avage, l'obliage, le vinage, le laude, le hallage, la feutraite, le butage, le brebiage, le chevenge, le vinage, le gabelage, le bastage, le carath, le bichetage, le chantelage, le padouantage, le quartillage, le chemage, le fouage, le glandage, l'aurislage, l'abeillage, l'aforage, le huage, le mestivage, le sacquage, et j'en passe, des plus beaux, que nos aïeux payaient, d'autres que nous payons, droits sur les glands, sur les brebis, droits de huer, de casser du bois, de moudre son blé, ou de reposer dans un cimetière.

Croyez-moi, aujourd'hui comme hier, et comme aux âges d'or, tout se paye dans l'Etat!

Monsieur le COQ.

Hors du Poulailier

On dit, et cela semble vrai, que nous ne chantons pas assez notre pays, tandis que nous exaltons tout ce qui est étranger. Faisons amende honorable et reconnaissons les mérites de notre Cité. Car Liège est une ville magnifique. Il y coule un fleuve fort large et fort profond qui parfois nous donne le spectacle de splendides inondations. Des bateaux, des grands, des petits, des longs, des larges et de menus canots y glissent avec majesté.

Des collines et des montagnes, très hautes ou le dos arrondi, couvertes de bois, de futaies de rochers, de champs, de vergers y trempent le pied avec volupté.

Il y a des forêts immenses, où moult humains se sont perdus et aussi de vastes potagers, des prés plantés de pomimiers comme oncques n'en vit ailleurs.

Il y a de grandes maisons, très belles, en pierres de taille, formant de riches avenues, et aussi de pauvres bicoques, vieilles, vieilles à faire frémir qui se penchent en radotant par dessus d'étroites ruelles.

Il y a des foires, des marchés, on vend du nougat et des ânes, des porcs, des vaches, de gros choux, du pain d'épice, des joujous.

Il y a des trains, des soldats, des tramways et des voitures, des escarpes, des douairières des ribauds, des bourgeois, des gueux, des rapins, des servantes, des vieux savants très fous et des fous remplis de bon sens.

Il y a un brillant soleil et une lune enfarinée qui rit au moins six fois le mois.

Il y a de riches étoiles, des chandelles et des quinquets, de la pluie, de la boue, de la neige où la marmaille prend ses ébats.

On y rit on y danse, on y pleure, on s'y ennuie et l'on gouaille. On boit, on mange, on crève de faim, on fait ripaille, on fait bombance.

Il y a des épousailles, des baptêmes et des enterrements. C'est une fort belle ville, vous dis-je.

Des gens assurent que Paris est le cerveau de l'Univers. Cerveau, soit. Pourquoi, non, après tout, si pour nous Liège en est le cœur!

Monsieur LE COQ.

19/20 décembre 1920

330

«Je connais un brave homme qui, chaque mois à peu près, annonce qu'il va faire un grand voyage, tantôt en Russie, au Congo, en Suisse, que sais-je...»

|| tout en ne quittant jamais sa bonne ville de Liège... Et de comparer à ce rêveur vivant d'illusion le Gouvernement qui, depuis l'armistice, «prêchait l'économie, parlait de restreindre les dépenses, avec une assurance telle qu'il croyait réellement s'être réduit au strict nécessaire et admirait son propre civisme»!... La comparaison est un peu tirée par les cheveux, mais qu'importe! voilà encore un «Poulailler» d'écrit! ||

21 décembre 1920

331

«Diderot dit, quelque part, que l'orgueil est souvent l'accompagnement tout naturel du génie...»

|| où il ne sera question que de M. Jean Richepin, «qui a encore une fameuse provision de génie, car il parle de lui non seulement pour quelques milliers d'oreilles, mais encore pour les générations à venir. Cela doit être un très grand homme!» ||

22 décembre 1920

332

«Sur la foi des modernes oracles à besicles, vous professez peut-être que le progrès et l'intensité de la vie actuelle ont fait disparaître la sage philosophie de la surface du globe...»

|| où il est question d'un sage indifférent, qui contemple sans les voir les passants de sa rue. Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il grêle, «il est toujours là [...] depuis sept heures du matin jusqu'à la tombée de la nuit, et il salue cent fois le jour avec la morne indifférence d'une antique cariatide». Et M. le Coq de conclure : «C'est un sage, vous dis-je, à moins cependant que ce soit un gâteux!» ||

23 décembre 1920

333

«Noyée par les articles de fond commentant la dernière séance de la Chambre, par les échos nous annonçant les séances de Cabinet et les déplacements royaux, les faits divers [...] les télégrammes Havas [...], une petite information a paru, qui est passée inaperçue : c'est la complète restauration du Jardin Zoologique d'Anvers!...»

|| l'important dans cette nouvelle, c'est qu'elle nous annonce que la guerre est finie pour les animaux... alors que «les hommes sont encore enfoncés jusqu'au cou dans les conférences financières et internationales [...] L'ordre et la Paix règnent au Jardin Zoologique!» ||

24 décembre 1920

334

«Après la vague de paresse, la vague de plaisirs, la vague de tango, la vague de baisse [...] après tout cet océan dis-je, voilà qu'on nous annonce la vague de crime!...»

|| celle-ci sévit déjà aux États-Unis : «À New York [...] on vole des autos, des concierges, des rivières de diamants, des détectives, des banknotes, des réputations, du frigo et du lapin en boîtes»... tandis que, dans les salles de cinéma toujours plus nombreuses, des films aux scénarios les plus subtils exposent des moyens toujours nouveaux d'échapper à la police, de «forcer élégamment une serrure» et de «s'enfuir par les toits et les cheminées»! ||

335 **25/26 décembre 1920**

« Or, cette année fut l'une des plus marquantes de l'histoire de notre pays... »
 || ce billet est une véritable « revue de fin d'année »... mais au terme de laquelle M. le Coq nous révèle qu'il s'agit en fait d'un texte datant du XVIII^e siècle! « Ce qui ne l'empêche nullement d'être d'actualité », tout comme le seraient des notes de l'époque de César ou d'Assuérus! « Pourquoi vouloir que les événements changent autour d'hommes encroûtés dans une superbe immuabilité? » ||

336 **28 décembre 1920**

« Parlons donc Administration, puisqu'autant Georges Courteline a mis ce sujet fort à la mode. Or, il y a quelques jours, un brave homme avait affaire dans l'un des multiples bureaux de l'annexe de l'Hôtel de ville. Il frappe à la porte dudit bureau... »
 || ... et nul ne lui répond, car tous les employés sont trop occupés à contempler « le défilé des nouveaux épousés ». D'où ce sage conseil : « Si par malheur vous êtes condamné à user des bons offices des employés de certains bureaux de l'annexe, ayez soin de vous assurer que nos échevins n'officiant pas en la salle des mariages »! ||

337 **29 décembre 1920**

« Lorsqu'une armée de travailleurs envahit notre pavé communal et y creusa moult tranchées, chacun crut qu'il s'agissait tout simplement de renouveler un asphaltage crevassé... »
 || mais non! il s'agit de la mise en œuvre d'un procédé secret de notre service des travaux « localisant, en quelques artères seulement, toute la boue qui auparavant s'épandait aux jours de pluie sur la ville de Liège. Dorénavant, les faubourgs et les quartiers excentriques seront exempts de flaques d'eau et de crasse, toutes celles-ci étant réservées à la place Verte, à la place du Théâtre et à quelques autres endroits qui feront office d'égoûts [sic] collecteurs »! ||

338 **30 décembre 1920**

« Je ne sais ni ne veux savoir si vous êtes pour ou contre les Anglais... »
 || M. le Coq explique pourquoi il a « toujours une certaine sympathie pour nos voisins d'outre-Manche »... et d'admirer le geste généreux du duc de Portland ||

339 **31 décembre 1920**

« "Nous ne sommes jamais chez nous : nous sommes toujours au-delà" a dit ce bon Monsieur Montaigne, qui écrit d'autre part que la sagesse, elle, est contente de ce qui est présent, ce qui me semble opposer la sagesse aux aspirations humaines... »
 || propos de circonstance sur ce pauvre calendrier de 1920 qui n'a plus qu'un jour à vivre! ||

1921

340 **1^{er} janvier 1921**

« Si l'on faisait un référendum dans le monde entier aux fins de savoir quel est le plus grand homme du siècle, les résultats seraient sans doute assez surprenants... »
 || et de citer pêle-mêle Foch et Charlie Chaplin, Lloyd George, Douglas Fairbanks et... Landru, plus quelques autres, sans oublier M. Vandervelde! ||

2/3 janvier 1921

341

« Plutôt fade et ... nauséabond, pas vrai, ce fameux jour de l'an ! Une petite pluie superfine, de la boue paraffinée ... »

|| ici, comme l'on dit dans l'argot des journalistes et des typographes, c'est le « marronnier » traditionnel du Nouvel An ||

4 janvier 1921 (MONSIEUR Le COQ)

342

« Il me souvient qu'au temps où j'étudiais l'histoire, à la fois dans un austère manuel et dans les drames de M. Dumas père, je trouvais notre époque bougrement insipide ... »

|| certes, comparée aux règnes de François I^{er}, Henri III, Henri IV, par exemple, avec leurs intrigues, leurs coups de dagues, leurs massacres, leurs Mignons, leurs Fous célèbres et leurs empoisonneurs ... avec cette sage conclusion : « L'histoire, c'est surtout beau dans les livres et les drames en cinq actes, parce qu'alors on est spectateur. Dans la vie, on n'est que figurant, et c'est moins drôle ! » ||

5 janvier 1921 (MONSIEUR LE COQ)

343

« Le Tasse, qui vivait cependant à une époque où la prose ne se détaillait pas encore par portions de deux ou trois sous, écrivit quelque jour que la renommée n'est qu'un écho ... »

|| aujourd'hui, ladite renommée est un simple fait divers ... et de gloser sur « cette sacrée trompette » de la renommée, celle-là même dont Georges Brassens a fait une chanson rudement bien embouchée ! ||

6 janvier 1921

344

« En Amérique, naturellement, lorsqu'à l'aide des rayons X on s'aperçoit qu'un criminel a la boîte crânienne plus ou moins mal conformée, on lui ouvre celle-ci, et les choses remises en place, le criminel possède un cerveau d'honnête homme ... »

|| ... et d'imaginer les avantages d'une intervention sur les cerveaux d'hommes politiques, de journalistes aussi ... sans parler du domaine de l'ingénieur : « Les papas ne diront plus "Mon fils a des aspirations incompatibles avec notre situation", mais ils leur feront triturer le crâne à leur guise » ||

7 janvier 1921

345

« La scène se passe dans l'atelier des Trois Parques, encombré de caisses pleines de jours et de mois ... »

|| avec dialogue entre « le chœur des jours d'été » et « le chœur des jours d'hiver » ... ces derniers réclamant évidemment : « Les douze heures pour tous ! Vive l'égalité ! » ||

8 janvier 1921

346

« Le malheureux rond-de-cuir, impitoyablement claquemuré par une bureaucratie consciente, abrutissante et organisée ... »

|| il restait au moindre surnuméraire une modeste joie, l'acheminement matinal vers son bureau ... mais le charme est rompu par la faute des « publicistes [qui collent] des nègres antipathiques à tous les coins de rues » ! ||

347 **11 janvier 1921**

« La grande affaire de la vie et du théâtre, c'est le dénouement... »

|| avec des exemples pris dans Hugo et Shakespeare... pour en venir à D'Annunzio... Eh oui ! quand le héros ne meurt pas au dernier acte, ce n'est plus une tragédie, c'est un vaudeville ! ||

348 **12 janvier 1921** (MONSIEUR le COQ)

« Fleurs de vélos, pastillées en négresses aux cheveux roux, tombez en dégénérescences ellipsoïdales [*sic*] sur les sources ferrugineuses monopolisées par des cavités stomacales. Rêvez, quatre cylindres potentiels qui macadamisez mon cœur putréfié, car d'augustes marmites à soupes chanteront solennellement les mystères incandescents de vos phosphorescences visqueuses. » [suivent deux longs paragraphes du même tonneau]

« Tous les journaux devant être d'ici peu écrits en langage "dada", j'ai voulu accoutumer vos tubes auditifs à ces harmonies de jujube automnale, par ce poème léthargique inspiré des vesprées marmiteuses. »

|| sans commentaires ! ||

349 **13 janvier 1921**

« Lorsque l'armistice arriva et qu'on crut que c'était la Paix, le gouvernement voulut reconnaître vite et bien les services rendus à la Patrie... »

|| à propos de la « Commission de la Reconnaissance Nationale », qui « grâce à une organisation modèle [devrait avoir] clôturé ses travaux avant la prochaine guerre... sans oublier les condamnés politiques et les profiteurs de guerre... et de conclure : « Qui osait dire qu'en Belgique on ne reconnaissait pas le mérite à sa juste valeur ? » ||

350 **14 janvier 1921**

« Je ne sais si c'est un ironiste qui a installé M. Lebureau dans les salons de ce qui fut le Palais des Princes-Évêques de Liège... »

|| et, en conclusion : « Je ne serais pas étonné d'apprendre que le Louvre servirait quelque jour de bureau au service des taxes, des passeports ou du contentieux. N'est-ce pas la crise des logements ? » (effectivement, nous nous souvenons du temps où un pavillon du Louvre abritait les services de la Loterie nationale ; et le Ministère des Finances a longtemps « squatté » toute une aile de ce Palais, côté rue de Rivoli... mais, récemment, il a été enfin contraint d'émigrer à Bercy ! ||

351 **15 janvier 1921** (MONSIEUR le COQ)

« Dans les rues grises où les toits bavent, où les nuages s'égouttent, qu'ils sont lamentables les pauvres Marocains ou Sénégalais, vendeurs de portefeuilles et de châles bariolés ! »

|| ... « tandis que là-bas, en Afrique, un soleil chaud et vibrant met partout des teintes éclatantes »... et de conclure : « Venir de si loin pour vendre des portefeuilles et regarder pleuvoir ! Il est vrai que pour eux, cela s'appelle peut-être coloniser l'Europe ! » ||

352 **16/17 janvier 1921** (Monsieur LE COQ)

« Jeudi soir, une dizaine de personnes que je n'hésiterais pas à qualifier d'intelligentes étaient réunies pour causer... »

|| à propos de positivisme, de fantômes, de tables qui tournent... et d'Edison qui s'obstine à vouloir fabriquer un téléphone extra-terrestre ! ||

Hors du Poulailier

« Fleurs de vélos, pastillées en négresses aux cheveux roux, tombez en dégénérescences ellypsoïdales sur les sources ferrugineuses monopolisées par des cavités stomacales. Rêvez, quatre cylindres potentiels qui macadamisez mon cœur putréfié, car d'augustes marmites à soupes chanteront solennellement les mystères incandescents de vos phosphorescences visqueuses.

Tétralogie pestidentielle de tumeurs enflammées par de sceptiques mouchérons, chantez les cosmétiques brûlants, perdus dans les forêts par de nymphatiques rugosités génératrices d'ombres lumineuses.

La vivissection dévissant les cancers habités d'éléphants, qu'une musique d'ostéologie gaze de nimbus énervés l'ardeur virile de vos fox-trotts. Il est certain que les incendies recueillis en tubes jaunissants de viscères purulants fourniront un élément éthéré à l'orgueil humain pétrifié dans l'écumante allégresse des tortues malades ou expirantes. »

Tous les journaux devant être d'ici peu écrits en langage « *dada* », j'ai voulu accoutumer vos tubes auditifs à ces harmonies de jujube automnale, par ce poème léthargique inspiré des soirées marmiteuses.

MONSIEUR le COQ:

12 janvier 1921

353 **18 janvier 1921** (MONSIEUR le COQ)

« Monsieur Jules Lemaître raille quelque part un certain journal parisien, et en particulier certain chroniqueur à la mode qui possède, dit-il, l'art de ne rien dire en une ou deux colonnes... »

|| et d'« agraffer » une consœur liégeoise qui compare de tels articles à des bulles de savon ||

354 **19 janvier 1921**

« Encore une illusion qui s'en va. La semaine dernière, on annonçait qu'un coffre-fort contenant des bijoux évalués à plus de deux cent mille francs avait été découvert dans les ruines d'un château à Sprimont... »

|| et puis non : cette nouvelle sortait de l'imagination d'un reporter en mal de copie!...

« Les trésors cachés tombent décidément dans le domaine de la fable, avec le Petit Poucet, les ogres, et autres choses si pittoresques! » ||

355 **20 janvier 1921**

« Les romans d'imagination peuvent n'être pas tout à fait sans charme... »

|| ainsi celui dont l'auteur faisait « durer un ministère plus de trois ans »!... s'il s'agissait d'un roman humoristique, cela expliquerait tout! ||

356 **21 janvier 1921**

« Le 15 avril, trois personnes recevront chacune un petit cadeau d'un million de francs. Ce sont les trois premiers lots de l'Emprunt... »

|| et chacun de bâtir mille projets, s'il gagnait à son tour... car « on vit tous plus ou moins de rêve » ||

357 **22 janvier 1921**

« GALERIE ADMINISTRATIVE. – Il est par le monde une ville jolie et heureuse, qui possède l'incalculable trésor d'une administration modèle, et d'un bourgmestre plus parfait encore... »

|| suit un portrait de son toujours souriant bourgmestre, M. Valère ||

358 **23/24 janvier 1921**

« Galerie administrative, II. – Dans la petite ville, donc, que, pour plus de facilité, nous nommerons... Bouchon, par exemple, il n'y a pas que le bourgmestre qui soit digne de figurer au Panthéon ou dans un Musée National... »

|| cette fois, c'est le tour du portrait de M. l'Échevin des Sociétés... on l'appelle Monsieur Louis, le Conquérant ||

359 **25 janvier 1921**

« Pour vous reposer un peu de l'austérité des portraits administratifs, je veux vous parler aujourd'hui du tactilisme... »

|| c'est un art nouveau « qui se propose de donner au tact humain des plaisirs de suggestion artistique aussi variés que ceux que nous éprouvons à l'aide des yeux et des oreilles. Il y aura des coussins tactiles, des divans tactiles, des chambres tactiles, des rues tactiles et des théâtres *idem*... » ||

- 26 janvier 1921** 360
« Or donc, voici une œuvre d'art tactile, créée par Monsieur Marinetti ... »
|| intitulée *Soudan-Paris*, elle contient des objets de valeurs tactiles fort diverses, et « dans l'esprit de l'auteur, il suffit de passer la main sur tous ces objets pour évoquer les chauds paysages du Soudan, et puis les multiples tableaux de l'affolant Paris »... mais je sens notre Coq sceptique ! ||
- 27 janvier 1921** 361
« Galerie administrative, III. – Un type qui est bien à sa place, dans la hiérarchie administrative de Bouchon, c'est l'échevin des Finances ... »
|| nouveau portrait : cet échevin-ci est socialiste ... et fut naguère garde civique ||
- 28 janvier 1921** (Monsieur LE COQ) 362
« Galerie administrative, IV. – Lorsque Monsieur l'échevin Soubeurre évolue d'une quelconque manière, il semble toujours fredonner la "Marche Funèbre" de Chopin, tant il met de gravité dans le mouvement de ses jambes ... »
|| c'est le portrait de celui qui fut « l'homme du ravitaillement » pendant la grande guerre ||
- 29 janvier 1921** 363
« Je veux vous conter une histoire qui se passe de tout commentaire, tant elle a de saveur naturelle ... »
|| elle se passe dans l'administration militaire. Dans une famille, après le retour de guerre du fils, stupéfaction de recevoir une lettre officielle annonçant que, leur fils ayant été tué, il leur sera restitué les 9,22 francs laissés par le disparu. Le fils ne fit qu'en rire ... et ce sera « le mort lui-même qui fera les démarches nécessaires pour entrer en possession de son propre héritage » ! ||
- 1^{er} février 1921** (MONSIEUR le COQ) 364
« Galerie administrative, IV [*sic*; lire V]. – Je ne sais si vous avez déjà vu sur les cartons, mélancoliquement jaunés, des collectionneurs impitoyables, de tristes hannetons cloués par l'épingle criminelle ... »
|| c'est à cela que ressemble, nous dit notre Coq, « le secrétaire communal de Bouchon, impitoyablement rivé à sa charge inepte et monotone » ||
- 2 février 1921** (MONSIEUR le COQ) 365
« Un de nos ministres a soumis la "Brabançonne" à une Commission afin de lui faire rendre son caractère primitif ... »
|| mais l'hymne national « suit la danse des portefeuilles [...] on l'allonge, on le raccourcit, on y ajoute des croches et des soupirs » ... et M. le Coq craint de devoir un jour le chanter « sur un air de jazz-band exotico-burlesque » ! ||
- 3 février 1921** (MONSIEUR le COQ) 366
« Les journaux français publient l'entrefilet suivant qui fera baver les gentes dactylos de nos administrations ... »
|| il y est question d'un ordre de service intérieur de l'administration préfectorale de Paris « interdisant aux employés femmes de porter dans leur habillement tout objet de luxe inutile [tel que] fourrures, bas de soie, épingles de cheveux brillantes » ... et notre macho de Coq s'en réjouit pour la tranquillité des « malheureux employés [hommes] que l'invasion féminine a bouleversés » ! ||

367 **4 février 1921**

« Sur les panneaux bariolés où s'étalent [*sic*] harmonieusement la publicité polychrome... »

|| où il est question de la prochaine parution à l'écran du *Lys rouge*, grand film en six parties... et, devant « l'indigence piteuse » de ces six longues parties, M. le Coq exhorte Anatole France à plus d'action, moins de pensées, davantage de crimes, d'énigmes policières... « Que diable, le ciné vit de bons coups, et non de beau langage ! » ||

368 **5 février 1921**

« Du mimosa, du jaune, du vert, des senteurs et de la fraîcheur !... »

|| « Dans la grisaille, dans le mouillé » qui règnent ici depuis une éternité, coup de nostalgie pour ces pays où existent « un soleil clair, [...] un ciel bleu éclatant, [...] des gens en costume clair » et « chapeau de paille... » ||

369 **6/7 février 1921** (MONSIEUR le COQ)

« Si vous venez tantôt à la maison, ayez soin de faire remarquer que les denrées sont hors prix... »

|| « Mais elles sont à la baisse au contraire » réplique l'interpellé... Car il est question dans ce billet de la prétendue vie chère et de l'alléchante obligation de l'Emprunt ||

370 **8 février 1921**

« "L'homme s'accoutume à tout, excepté au bonheur et au repos" a dit, je crois, Monsieur Stendhal. Cet aphorisme semble se vérifier en Russie soviétique... »

|| ou comment, « en même temps qu'ils entonnent un chœur de louanges au Paradis du Prolétariat, les braves bolchevistes font tout le possible pour s'échapper de cet éden où vivent, libres, des hommes libres et conscients » ! ||

371 **9 février 1921** (MONSIEUR le COQ)

« Les meetings tumultueusement démocratiques sont, pour l'observateur, en même temps que des spectacles follement amusants, de profondes leçons de philosophie... »

|| comme quoi, en politique, les « purs mangeurs de bourgeois » finissent toujours par être traités de « modérés » par de plus « purs » qu'eux ! ||

372 **10 février 1921**

« Les pauvres diables condamnés aux travaux forcés des Billets quotidiens, Notes de la Semaine et autres chroniques chroniquement ennuyeuses ont, fort heureusement, un petit lot de sujets fournis par le seul calendrier... »

|| suit une liste de ces providentiels sujets pour chroniqueurs en mal de « marronniers » : le Nouvel An, les Mimosas, les Violettes, Pâques, l'été, les feuilles mortes, la Toussaint, etc. Las ! le Carnaval est mort, ou du moins en plein déclin... et au bout de ses quarante ou cinquante lignes quotidiennes, M. le Coq de soupirer : « Tristement, je m'aperçois qu'à l'instar de mes confrères, j'ai payé mon tribut de phrases creuses à l'actualité ! » ||

Hors du Poulailier

Du mimosa, du jaune, du vert, des senteurs et de la fraîcheur ! Quelle ironie sous le dôme de pluie de la place du Théâtre, dans la boue, dans la bruine, dans l'eau qui tombe, dans l'eau qui coule des toits, des nuages, de partout !

Dans la grisaille, dans le mouillé, ces petites fleurs jaunes qui rient sont d'une férocité gothique. Cela nous rappelle qu'il existe de par le monde un soleil clair, que dis-je, un bon soleil qui chauffe, et emplit de lumière un ciel bleu éclatant ! Cela nous fait penser qu'à l'heure même où nous pataugeons dans l'atmosphère saumâtre, il est des gens en costume clair, en chapeau de paille qui se promènent dans la verdure, dans les fleurs, sur des routes sèches. Cela nous rappelle que depuis huit jours, depuis quinze, ou depuis toute l'éternité, notre ciel larmoie sur nos rues sales où nous errons le nez humide !

Je le répète, c'est féroce, ces mimosas qui sourient de notre air penaud, de nos pepins, de nos pelures, de notre crotte, de nos flaques d'eau ! Sacré soleil, sacré printemps ! Parle-t-on du bon air des champs au prisonnier dans sa cellule. Du vert, du jaune dans notre gris, peut-on rêver telle ironie !

Tandis que j'écris ces lignes grises, sur le ciel gris et sur la pluie, la rue se fait plus claire, je pense ! Il ne pleut plus, et le soleil semble pousser le bout du nez entre deux nuages tout blanc.

Cela, c'est plus ironique encore, car puisqu'enfin je me décide à parler d'eau, et d'eau encore, il pourrait en tomber un peu. Comme l'occasion, l'actualité et la pluie doivent être saisies aux cheveux. Mais le « hic », c'est qu'elles sont chauves !

Monsieur le COQ.

373 11 février 1921

« DÉCOUVERTE D'UN COMLOT. La police judiciaire a arrêté, mardi, le nommé Fontaine... »

|| à propos d'un supposé « complot tendant à dynamiter des immeubles de la ville de Liège »... seulement, voilà, cette nouvelle est annoncée par un journal socialiste; il n'y avait nul complot... Eh! « Les feuilles plus ou moins écarlates ressentent le perpétuel besoin de nous annoncer un quelconque grand soir, cela fait partie de la littérature à la portée des ouvriers conscients et organisés » ||

374 13/14 février 1921

« La contemplation des programmes de cinémas est une occupation fort philosophique, comme d'ailleurs celle d'un pavé de grès ou d'un bois d'allumette. Dépend du point de vue, comme dirait l'autre... »

|| où l'on voit qu'une séance de cinéma est beaucoup plus variée qu'une soirée de théâtre. « Il y en a pour tous les goûts [...] Ne désirerait-on pas successivement que la vie fût un vaudeville, un drame, voire un froid "documentaire", selon que nos petites affaires suivent tel ou tel cours ? » ||

375 15 février 1921 (MONSIEUR le COQ)

« Il y a quelques jours, un gosse de quelques [sic] dix années m'aborda, la main tendue, et délibérément [...] demanda : "Donne-moi dix centimes, Monsieur, ou bien achète-moi deux boîtes d'allumettes pour vingt-cinq" !... »

|| ou encore « Donne-moi dix centimes... pour aller au cinéma », ou bien encore « ... pour des cigarettes »... Et l'éditorialiste réfléchit sur « les aptitudes psychologiques des professionnels de la main tendue, dont devraient profiter maints romanciers en mal d'études de mœurs » ||

376 16 février 1921

« Tandis que le soleil s'efforce d'adoucir ce matin clair, en colorant l'asphalte et les pierres blanches du Théâtre [...] j'écris paresseusement ces lignes dans le cabinet de rédaction obstinément fermé aux douces clartés printanières... »

|| encore un « marronnier » ! cette fois à propos du soleil et de la neige, des facéties du calendrier et de la météo... comment peut-on se plaindre à la fois du soleil et de la pluie?... « Qu'il serait plus sage, mes frères, de prendre le temps comme il vient sans vouloir rien régenter dans l'universelle harmonie ! » ||

377 17 février 1921

« Je ne sais ce que les Américains penseraient du Monsieur qui enverrait quelques balles de revolver dans les vitres du voisin sous prétexte de lier conversation, mais il est certain qu'ils se préparent actuellement à agir de la sorte... »

|| à propos du « prochain envoi, vers la Lune, de quelque obus de dimension », ce qui vis-à-vis de Phoebé « manque de courtoisie, et surtout de prudence » !... suivent quelques propos dignes de la série *X-File* ||

18 février 1921

378

« La justice française a reçu tout dernièrement un solide coup de poing dans l'estomac, par le fait du jeune et charmant huissier qui vendait en gros et en détail la conscience des juges, avocats généraux et jurés... »

|| de là, bizarrement, l'éditorialiste passe à l'affiche de la campagne de publicité en faveur du port du corset ! et, ici encore, il est question de gros sous ||

19 février 1921

379

« Pour avoir le droit de contempler nonchalamment le public derrière le guichet grillagé d'une quelconque boutique à timbres ou à télégrammes... »

|| aujourd'hui notre Coq est choqué qu'on ne puisse appartenir « au savant corps de l'Administration » qu'à condition de posséder « une culture raffinée »... alors que « chacun peut installer un cabinet dentaire » ; ou plutôt *pouvait*, car l'examen dentaire vient d'être rétabli... à la grande fureur des dentistes qui « réclament la liberté d'exercer leur sacerdoce sans contrôle aucun » (inquiétant, non !)

20/21 février 1921

380

« Par cette délicieuse matinée claire et ensoleillée, tiède et sucrée, je prends un journal au hasard... »

|| et notre Coq de nous faire la lecture, nous énumérant tous les sujets traités... pour conclure que les gens se compliquent la vie quotidienne à plaisir, tandis que « le soleil brille doucement, fait des taches chatoyantes sur les pavés et sur les maisons, se joue en mille reflets sur la Meuse, [cependant que] les bêtes s'étirent mollement et rêvent les yeux mi-clos » ||

24 février 1921 (MONSIEUR le COQ)

381

« Si l'on ne parle plus guère, comme le regrettent les grands-mères de nos grands-mamans [...], de politesse, de bon ton, de belles manières... »

|| propos désabusés sur ces qualités et bonnes façons envolées ||

1^{er} mars 1921

382

« Tandis qu'on fait appel à notre civisme pour nous décider à entrer dans la voie des économies... »

|| choquant contraste entre le prix du gaz, de la houille, du mazout, et les monstrueuses réclames lumineuses dévoreuses de watts... « Vous imaginez-vous, par exemple, en cette époque de crise de charbon, la place Saint-Lambert chauffée à blanc, tandis que le public ne recevrait qu'une maigre ration de houille ? » ||

2 mars 1921

383

« Pour nous, malheureux citadins obligés de puiser nos joies dans les plus infimes des spectacles quotidiens, la vie ne vaudra réellement la peine d'être vécue qu'alors qu'il nous coûtera 75 centimes pour aller en tramway de la place de la République-Française à la place du Maréchal Foch... »

|| suit toute une série de rêves de transports publics idéalement parfaits... avec démonstration *a contrario* ||

384 3 mars 1921

« Lorsque toutes les conférences seront terminées ... »

|| dans deux ou trois générations?... eh bien ! « il y aura encore, je le crois, quelques petites conférences particulières non moins intéressantes »... Hélas ! toutes ces conférences coûtent cher, on ne le répétera jamais assez ||

385 4 mars 1921

« Monsieur Ford n'est pas seulement un industriel de grande envergure qui inonde les deux mondes de petites automobiles haut perchées au nez joliment épaté, c'est encore un philanthrope ... »

|| et il est à la recherche de la panacée universelle... en supprimant la vache, coûteux intermédiaire entre l'herbe et le lait !... Et notre Coq de développer cette pensée loufoque, en citant d'autres intermédiaires susceptibles d'être supprimés... à commencer par l'automobile ! ||

386 5 mars 1921 (MONSIEUR le COQ)

« Nous ne sommes heureux ou malheureux que dans le passé ou dans l'avenir. Dans le présent, nous sommes plutôt muflés ... »

|| un aphorisme qui est venu à l'esprit de M. le Coq alors qu'il était mollement installé dans un fauteuil de coiffeur... et son coiffeur est un maussade qui n'est jamais content de son sort ||

387 6/7 mars 1921 (MONSIEUR le COQ)

« Il y a, paraît-il, à Berlin recrudescence de mysticisme hystérique ... »

|| chez nous aussi, remarque notre éditorialiste... et de citer quelques-uns de ces détraqués produits par la guerre, qui nous sortent d'un air tragique des histoires ahurissantes... Ici encore, on n'est pas loin des « *aliens* » et des coups fumeux de la série *X-File* ! ||

388 9 mars 1921

« Tandis que nos troupes, battant le pavé de Düsseldorf, font s'étirer lugubrement pas mal de nez allemands ... »

|| à propos d'un « *Nach Lüttich!* » lu dans un journal d'Aix-la-Chapelle... mais il s'agit d'une offre d'emploi d'une « bonne famille de Liège [cherchant] fille avec références de premier ordre, connaissant à fond la cuisine et le travail de ménage »... Voilà qui laisse notre Coq rêveur ||

389 10 mars 1921

« Un dieu, prévoyant autant que pratique, par le truchement sans doute du Conseil Communal, a placé à nos plus pittoresques carrefours des horloges qui ont pour mission de rappeler les promeneurs solitaires aux réalités de l'heure ... »

|| et le billet tourne autour de ces « cadrans blafards » et de leurs fantaisies horaires ! Ce qui nous vaut une belle balade de la rue Puits-en-Sock au pont d'Amercœur, via le pont Saint-Nicolas, la place Delcour, le pont-Neuf, le boulevard d'Avroy, la Cathédrale, la place Cockerill et la place Saint-Lambert ; avec, jalonnant le parcours, des horloges plus fantaisistes et déréglées les unes que les autres ! ||

- 11 mars 1921** (MONSIEUR le COQ) 390
 « La France possède un petit bataillon de six Maréchaux et il est question d'en nommer encore un demi-quarteron ... »
 || les Maréchaux ne font-ils pas toujours bien dans les cérémonies!... et le protocole prévoit pour leurs voyages officiels des honneurs extrêmement bruyants et coûteux... mais il arrive au maréchal Foch de se balader démocratiquement en métro! ||
- 12 mars 1921** 391
 « Cette histoire se passe très loin, dans un pays sauvage. Un jour, dans un grand village, un homme qui avait beaucoup d'esclaves leur ordonna de mettre le feu à toutes les huttes d'alentour ... »
 || une historiette à raconter aux Alliés qui « réclament à juste titre les réparations dues par le peuple allemand » ... à méditer ||
- 13/14 mars 1921** 392
 « L'homme est un être étrange, qui, une fois qu'il a une idée [...], n'en veut pas démordre ... »
 || d'un journal intitulé *L'Ouvrier communiste*, notre Coq-pas-rouge-du-tout passe à des propos plus généraux : « Tant qu'il n'existait qu'à l'état de projet, le communisme était à coup sûr le plus séduisant état de choses [... Or] l'expérience a raté, archi-raté. Les communistes de la première heure ont sagement passé à d'autres exercices, et cependant voilà qu'il est encore des citoyens conscients et organisés pour prôner cette idéologie désuète ... » ||
- 15 mars 1921** 393
 « Pour les quelques milliers de personnes qui errent nostalgiquement dans les rues, en quête de l'illusoire appartement à louer, ce n'est pas un mince événement que la vue d'un écriteau ... »
 || du coup, craignant le flot de visites importunes, certain propriétaire du quartier d'Outremeuse vient d'afficher une affiche-repoussoir ainsi libellée : « Il n'y a pas d'appartement à louer »!... Devant l'insistance et les méthodes de certains candidats locataires, on comprend un peu cette initiative d'un propriétaire qui ne veut plus être dérangé ||
- 16 mars 1921** 394
 « Chez nous, qui vivons sous le régime monarchique, ou du moins qui avons un Roi et une Reine, les citoyens amateurs de titres honorifiques briguent celui de président ... »
 || d'où la création en grande série de Sociétés de toutes sortes et tous acabits... tandis que des pays à Président, comme la France ou l'Amérique, élisent, eux, toute sortes de souverains de fantaisie : reine de la foire aux pains d'épices, reine de Montmartre, reine des provinces de France, prince des poètes, prince des conférenciers, prince sans rire... roi du chocolat, du *corned-beef*, des cachets antinévralgiques ... ||
- 17 mars 1921** (Monsieur LE COQ) 395
 « Un congrès, a dit quelqu'un, est une réunion de vieux barbus, heureux d'échapper pour quelques heures à la tutelle conjugale et de déguster mets fins et extra-dry sur le compte d'une société quelconque ... »
 || et M. le Coq d'évoquer le prochain Congrès des Ministres du Ravitaillement, et d'imaginer le guet-apens vengeur qui pourrait leur être tendu ! ||

396 **18 mars 1921** (MONSIEUR le COQ)

« — Marie! Nettoyez le poêle et les casseroles! — Madame n'y pense pas! — Comment? — Madame doit comprendre que c'est là une besogne désagréable et bien indigne d'une servante de premier ordre... »

|| mais non! ce dialogue n'est pas une fable de plus sur le thème des servantes introuvables et exigeantes : « les fourneaux sont ceux d'Ougrée-Marihaye, et la servante représente le personnel ouvrier. Cela s'appelle un soviét, je ne sais trop pourquoi... » Et notre Coq-pas-rouge-du-tout d'évoquer le temps où, « sacrifiant sur l'autel de Lénine, on aura vraiment le Paradis sur terre, où l'on payera le pain 400 roubles la livre, et où les généraux ramasseront dans les rues les mégots fumés par les soldats »]¹⁴ ||

397 **19 mars 1921**

« Le Gouvernement hollandais vient de décider d'envoyer aux Indes des instituteurs chargés d'enseigner le *Moedertael* aux indigènes... »

|| et de moquer sévèrement dans ce billet l'« extension » du néerlandais dans le monde, comparé à l'anglais ou même au français! ||

398 **20/21 mars 1921**

« Un commerçant bruxellois a reçu récemment la visite d'un gentleman qui lui offrit en vente une machine à perforer les chèques, c'est-à-dire à y inscrire en pointillé, par perforation du papier, le montant de la somme à toucher... »

|| de là, passage acrobatique à une réflexion d'ordre plus général : « Quand l'homme a construit à grand-peine quelque chose, il n'a rien de plus pressé que de rechercher le moyen de le détruire » : l'avion, puis les barrages anti-aériens ; la navigation, puis les sous-marins ; le coffre-fort, puis le chalumeau oxhydrique ; l'homme lui-même, puis les gaz, et bientôt « les pilules qui empoisonnent des provinces entières »!... ||

399 **22 mars 1921** (Monsieur LE COQ)

« Quand j'usais encore mes fonds de pantalon sur les bancs de l'école primaire... »

|| de ce temps (pas si lointain!) où il n'était qu'un poussin, notre petit Coq se souvient de la foule de noms d'oiseaux dont les gamins qu'ils étaient affublaient leurs instituteurs... et « celui qui mettait le plus de crânerie dans ce genre d'exercice était le plus intéressant » et en récréation le plus entouré. Suit une comparaison hardie avec... les socialistes! ||

400 **23 mars 1921** (MONSIEUR le COQ)

« En même temps que les bourgeons de lilas et de marronniers qui s'enflent au soleil précoce... »

|| encore un « marronnier » de belle taille, mais qui, derrière son feuillage, dissimule une fine critique de la vie publique des « bons petits citoyens » en période d'élections communales... « Sacré printemps! » ||

¹⁴ Peut-on signaler que dans l'actuelle Russie ex-soviétique, qui n'est pas précisément un paradis économique, il en coûte la bagatelle de 3500 roubles pour affranchir une lettre à destination de l'étranger? Et il est assurément plus lucratif d'y être mafioso que général!

Hors du Poulailier

Le Gouvernement hollandais vient de décider d'envoyer aux Indes des instituteurs chargés d'enseigner le Moedertael aux indigènes. Voilà des bienheureux sauvages, qui, d'ici quelques années pourront parler presque couramment la belle langue de Henri Conscience et se faire entendre d'Amsterdam à Gingelom et de Tongres à Maastricht. Du moins ces gens-là ne se plaindront pas de la civilisation à eux apportée par des gens à l'harmonieux langage.

Avec l'anglais les Hindous pourraient tout au plus voyager aux Iles britanniques, aux colonies africaines, aux Etats-Unis et dans quelques autres pays de moindre importance. La connaissance du français leur faciliterait tout au plus les déplacements en France et la lecture de quelques écrivains d'expression française. Avec le flamand, du moins, la Hollande toute entière leur est ouverte, et, avec un peu de bonne volonté, ils arriveront bientôt à connaître les quelques dialectes du Limbourg et des Flandres. Suprême bienfait : ils comprendront Kamiel Huysmans, quand le leader flamingant s'oubliait jusqu'à ne pas parler français, et ils s'initieront à la politique moderne en lisant le « *Standaard* » et quelques autres « ... Courant » aussi intéressants. Je vous le dis, en vérité, ces sauvages sont de bienheureuses gens, et le Gouvernement hollandais est le Gouvernement le plus soucieux du bien-être moral et matériel de ses coloniaux.

Combien nos commis, à qui l'ignorance du flamand empêche de grimper l'échelle administrative vous envient ces jeunes asiatiques capables de prononcer sans accent : « *Eendracht magt mak* » ! Nos députés eux-mêmes en songeront bien souvent à ces énergumènes savants en écoutant avec résignation la mélopée étrange de M. Van Remoortel ou de M. Maes !

Seuls peut-être les indigènes de la colonie la trouveront mauvaise, et je suis sûr que si notre Gouvernement tentait d'appliquer la même mesure au Congo, les noirs affirmeraient hautement leur préférence pour le petit nègre ou toute autre langue qu'ils trouveraient moins sauvage, à coup sûr que le beau dialecte de Tongres (prononcer Tonguere) ou d'Antwerp !

Monsieur le COQ.

- 401 **24 mars 1921** (Monsieur LE COQ, en collaboraton avec Victor Hugo)
 « Dialogue des morts [...] La scène se passe dans la nécropole où l'Union Libérale, comme l'Académie Française, relègue ses morts hors d'usage... »
 || un long billet... et en alexandrins, s'il vous plaît! ||
- 402 **25 mars 1921** (Monsieur LE COQ)
 « Il est de fougueux amateurs d'archaïsme qui se lamentent sur la disparition des vieux us et coutumes... »
 || c'est l'histoire d'un ouvrier, par trop attaché à la maisonnette qu'il occupait à Etterbeek, et qui, expulsé par le nouveau propriétaire, s'est pendu à un grand crampon enfoncé dans le mur de sa chambre à coucher. Pour l'éditorialiste, « c'est une âme antique égarée dans le monde moderne, et il a été victime de cette erreur du hasard » ||
- 403 **26 mars 1921** (MONSIEUR le COQ)
 « Puisque Pâques approche, qui est la date consacrée au renouvellement de nos garde-robes, parlons un peu modes, voulez-vous, c'est-à-dire économie... »
 || où il est effectivement question de mode — chapeau, tailleur, robe de soirée —, mais où « l'accessoire » est infiniment plus coûteux que « le principal » ! ||
- 404 **27/28 mars 1921** (MONSIEUR le COQ)
 « Avez-vous le bonheur de posséder bon nombre de billets de banque dans votre portefeuille?... »
 || où l'on apprend le nombre de bactéries que recèle(nt) un billet de 50 centimes et un billet de 1 franc! de quoi diffuser dans la population toutes les maladies possibles... « Il y a de quoi faire réfléchir les nouveaux riches dont le coffre-fort est un véritable bouillon de culture » ! ||
- 405 **29 mars 1921**
 « Bruges, nous débarquons, tandis que Son Excellence M. le Ministre Devèze nous demande : "Passez-moi donc 'La Meuse', c'est un journal très vivant"... »
 || ou de l'art, pour un ministre interviewé, de faire des déclarations où il déclare qu'il ne peut rien dire quant aux questions posées! ||
- 406 **30 mars 1921** (MONSIEUR le COQ)
 « Le Gouvernement vient de décerner la Croix de l'Ordre de Léopold II aux joueurs de football qui ont soutenu nos couleurs aux jeux Olympiques... »
 || à propos de la vanité des décorations officielles : un sujet qui aura suscité la raillerie de Sim/Simenon toute sa vie durant. Ainsi : « J'aimerais me libérer de ces médailles qui m'ont été données par des gens que je n'estime pas, qui représentent un monde qui m'a toujours été étranger [...] J'ai donné à mes enfants, pour qu'ils jouent avec et les méprisent, celles que j'ai reçues. Je jure, quoi qu'il m'arrive, de n'accepter jamais un autre ruban, une autre plaque, un autre titre » (*Quand j'étais vieux*, 30 décembre 1960). Et, dans *Mémoires intimes*, en 1980 : « Je suis allergique aux décorations et à tous les titres, quels qu'ils soient » ||

31 mars 1921

407

« Un savant français, M. Adolphe Leray, qui a consacré sa vie à l'étude des rayons X, vient de mourir victime de ses expériences... »

|| « M. Leray gagnait 300 francs par mois à l'hôpital Saint-Antoine où en 1901 il avait fondé le centre radiographique »... et de gloser là-dessus, évoquant *a contrario* les grosses payes de « fonctionnaires chaudement pistonnés »... ||

1^{er} avril 1921

408

« [...] La charge de Grand Maître du Protocole à la Cour est actuellement à conférer [...] » (Les journaux)

Voilà qui nous promet mille choses plaisantes, réjouissantes, esbaudissantes et gaudissantes pour la prochaine saison... »

|| où il est à nouveau question de M. Valère Hénault, candidat à la charge de grand maître du Protocole, et de son costume d'apparat... Bonne occasion de railler les vêtements de Cour et leurs possibles modifications... ||

2 avril 1921 (MONSIEUR le COQ)

409

« — Dis, Mélie, écoute le bon poisson d'avril, ici, dans le journal. Demain, à onze heures, il y aura un grand mariage Tchéco-Slovaque à l'Hôtel de Ville... »

|| et le lecteur de continuer à lire des nouvelles qui ont effectivement l'air d'autant de « poissons d'avril »... mais en sont-ce??? ||

3/4 avril 1921

410

« S'il faut en croire le titre d'un livre qui vient de paraître, le patriotisme va subir un changement de directives... »

|| à propos de « l'Impérialisme du pétrole » et d'un futur où « les États deviendraient des espèces d'immenses boutiques, s'appliquant à emmagasiner le plus de produits et à devenir ainsi maîtres du marché mondial. Chacun aurait évidemment sa spécialité, et les guerres consisteraient à arracher cette spécialité à l'ennemi »... avec exemples à l'appui ||

5 avril 1921 (MONSIEUR le COQ)

411

« Monsieur Fraigneux, ou quelque autre haut personnage de ministère communal des Travaux publics, est un pince-sans-rire, en même temps qu'un Monsieur qui s'y connaît en économie politique... »

|| à propos des habitants du quai de Coronmeuse qui se plaignent de la poussière qui règne dans leur quartier... et de la solution que leur offre M. Louis Fraigneux! ||

6 avril 1921

412

« Ce matin, tandis que, le nez à la fenêtre, nous doutions encore de l'authenticité du printemps... »

|| à propos d'une hirondelle aperçue par un lecteur à la Troque (Seraing) ||

413 **7 avril 1921** (Monsieur LE COQ)

« Monsieur le Ministre de Lala, le citoyen Vandervelde n'aime pas que l'on traite avec brusquerie *Frau Germania* pour laquelle, tout bon époux qu'il est, il ne peut s'empêcher d'avoir un "boentje"¹⁵ comme on dit à Bruxelles... »

|| où il est question du major Dieckmann dont « les plus doux procédés [pendant la guerre] étaient la fusillade, la pendaison ou bien encore le "percement" à la baïonnette » ||

414 **8 avril 1921**

« Un journal français qui passe pour le plus grave parmi les plus graves, et qui, par conséquent, ne peut être accusé de se laisser aller aux facéties... »

|| il s'agit du *Temps*, qui « se demande, avec un sang-froid qui fait frémir, si les architectes modernes ne sont pas les grands coupables de la guerre » ! ||

(À suivre)

Ce billet n° 414 est le dernier « Hors du Poulailier » à être signé « **Monsieur le COQ** ». Le suivant, n° 415 du 9 avril 1921, sera le premier (sur 375) à être signé « **Georges Sim** »... Rendez-vous donc, pour cette deuxième partie d'inventaire, au n° 12 de *Traces*, en l'an 2000.

¹⁵ Désiré Roegiest, ami bruxellois versé dans les multiples langues et dialectes belges, nous signale que la présente orthographe de ce mot (*boentje*) se situe à mi-chemin du bruxellois *boentche* et du néerlandais (ou flamand normatif) *boontje*, « petit haricot ». Selon son interprétation, qui vient d'être approuvée par les membres de l'Académie du dialecte bruxellois, l'origine de l'expression bruxelloise « avoir un boentje/boentche (pron. "boûntië") pour quelqu'un », c'est-à-dire « avoir le béguin pour lui », serait à chercher dans la coutume de la galette des rois ; en effet, celui à qui échoit la fève choisit sa cavalière. Comprenons donc : « Je suis le roi et j'ai une fève pour toi, qui te fera ma reine »... Qu'en pensent d'autres linguistes ?

Résumés des articles parus dans les numéros 1 à 10 de *Traces*

À l'occasion du dixième anniversaire de la revue, il nous a paru intéressant de présenter un résumé des articles publiés dans les numéros 1 à 10 de *Traces*. Nous avons donc prié tous les auteurs qui ont collaboré à ces numéros de bien vouloir nous faire parvenir un résumé n'excédant pas une longueur fixée par nos soins. Nous remercions vivement tous ceux qui ont répondu à notre appel et nous nous excusons envers ceux dont la prolixité nous a contraint à réduire le texte. Puisseons-nous, ce faisant, ne pas avoir trop déformé leurs propos. Néanmoins, certains résumés ne nous ont pas été fournis en temps utile ; c'est pourquoi on ne trouvera ci-dessous que la mention de l'auteur et du titre de quelques articles.

M. L.

TRACES 1

GEORGES SIMENON, GENÈSE ET UNITÉ DE L'ŒUVRE

- Jean-Marie KLINKENBERG, *À l'origine des études simenoniennes à Liège : Maurice Piron* 9
- L'article retrace la genèse des études simenoniennes à Liège, en mettant en évidence le travail réalisé par le Professeur Maurice Piron, travail qui devait déboucher sur de nombreuses publications et sur la création du « Centre d'Études Georges Simenon » et d'un « Fonds Simenon » à l'Université de Liège.
- René ANDRIANNE, *Pour une biographie de Simenon* 15
- Simenon s'est beaucoup raconté dans des mémoires autobiographiques, des centaines d'interviews, mais aussi dans certains romans. Il a ainsi constitué une vulgate sans cesse reprise par ses biographes. Or, une déconstruction minutieuse du corpus autobiographique révèle un Simenon fabulateur qui confond fantasmes et réalité. Il recrée sa famille paternelle où il n'y avait pas treize enfants, mais dix, et sa famille maternelle où, contre toute vérité, il affirme que « tous ses oncles ont fait l'université ». Il faut rectifier de nombreuses séquences autobiographiques : les lectures précoces, l'abandon volontaire des études, l'entrée à la *Gazette de Liège*, l'arrivée à Paris, la prétendue crise cardiaque de 1941, la soi-disante Résistance, les sordides démêlés conjugaux, etc. Un champ immense s'ouvre à la sagacité des chercheurs pour éclairer l'œuvre d'une nouvelle lumière.
- Claude MENGUY et Pierre DELIGNY, *Les vrais débuts du commissaire Maigret* 27
- Nous nous sommes appliqués à démontrer combien il était, sinon impossible, du moins hautement improbable que *Pietr-le-Letton*, ce tout premier « Maigret »

signé Simenon, ait été écrit à Delfzijl en septembre 1929, comme notre auteur l'a maintes fois prétendu, affirmé, répété... Toutefois, ce « souvenir » tenace semble comporter une part de vérité : selon nos recherches, en effet, ce serait bien dans ce petit port de la province de Groningue (Pays-Bas) que *Train de nuit* (signé Christian Brulls) a été écrit à l'automne de 1929 ; or, *Train de nuit* est bien le premier des quatre « proto-Maigret » écrits sous pseudonymes. Que les Néerlandais se rassurent donc : la ville de Delfzijl n'a pas usurpé son titre de « lieu de naissance de Maigret », publiquement attesté par la présence au bord de l'Eems-kanaal de la statue du mythique commissaire !

Marie-Claire DESMETTE, *Tristan Bernard : une source de Georges Simenon ?* 45

Michel LEMOINE, *Maigret en gestation dans les romans populaires* 53

Avant d'apparaître officiellement dans *Pietr-le-Letton*, le commissaire Maigret avait déjà mené l'enquête dans quatre romans populaires : *Train de nuit*, *La Figurante*, *La Femme rousse* et *La Maison de l'inquiétude*. D'autres personnages des romans de jeunesse publiés sous divers pseudonymes — et non seulement des policiers ou des détectives — présentent pourtant tels traits physiques, tels aspects de leur personnalité, telles caractéristiques qui appartiendront plus tard au Maigret que nous connaissons bien. Depuis *Le Feu s'éteint* jusqu'à *L'Évasion*, nous décelons cette lente gestation à travers vingt-cinq romans tout en rencontrant en chemin Jarry et Sancette, mais aussi Lucas et Torrence qui feront bientôt partie de l'entourage habituel de Maigret.

Jean FABRE, *Nécessité de Maigret* 81

Le commissaire Maigret est par excellence l'élément pivot de l'œuvre simenonienne, si l'on veut bien considérer que romans policiers et romans de la destinée dialoguent entre eux. Dans un univers d'instabilité, il apporte la force sécurisante. Toutefois, il faut bien voir que Maigret est lui-même écartelé entre les figures paternelle et maternelle dont il relève, de même qu'entre les petites bourgeoisies montante et déclinante auxquelles ces figures appartiennent. Sa seule façon d'échapper à l'instabilité est de nier l'Histoire.

Jean-Baptiste BARONIAN, *Simenon, conteur et nouvelliste* 91

Georges Simenon n'est pas seulement un romancier exceptionnel, il est aussi un grand conteur, un grand nouvelliste. C'est d'ailleurs par la narration courte qu'il est pour ainsi dire entré en littérature (comme en témoignent ses innombrables textes « légers » parus sous pseudonymes dans les années vingt). Surtout, c'est dans la narration courte qu'on trouve un aspect méconnu de son œuvre — le Simenon plaisant et ludique, le Simenon qui s'amuse et qui, notamment à travers les histoires mettant en scène le Petit Docteur et les membres de l'Agence O, se moque avec bonheur des règles traditionnelles de la fiction policière.

Pol P. GOSSIAUX, *L'Afrique nue de Simenon* 97

Jean BESSIÈRE, *Le fictif simenonien* 123

L'effet de plénitude produit par tout ouvrage de la série des Maigret tient à une mise en œuvre qui le fait prendre « pour de la réalité », mais qui est aussi porteuse d'ironie et d'équivoque. En effet, les marques du fictif obéissent à une double recomposition temporelle. Chez Simenon, le fictif policier ne s'appuie pas seulement sur cette désorientation chronologique ; il semble bien que tous les Maigret s'articulent autour de la relation d'un récit racontant et d'un récit

raconté, l'originalité du romancier tenant aussi dans le fait que le premier apparaît *sans aucun pouvoir* sur le second. La bipolarité discursive s'accroît en outre d'un phénomène de stratification narrative puisque le récit de l'enquête prend ici en charge tous les récits des témoins ou suspects, sans exclusion aucune. Il apparaît clairement à l'analyse que le *principe policier* de la fiction n'est plus la découverte de la vérité, mais bien ce(s) déboîtement(s) que le récit met en place.

Claudine GOTHOT-MERSCH, *Genèse des romans de Simenon : le problème des titres* 139

L'article, qui porte sur les non-Maigret, pose la question suivante : le titre que Simenon écrit au-dessus des « enveloppes jaunes » ne prouve-t-il pas que, contrairement aux affirmations de l'auteur, celui-ci a, dès le départ, une idée de l'intrigue ? On observe d'abord que quelques enveloppes proposent plusieurs titres, que les titres sont d'habitude passe-partout et qu'un tiers d'entre eux seront modifiés. Cependant, dans un certain nombre de cas, les titres ne peuvent se concevoir sans une connaissance préalable de l'intrigue, et même de la façon dont elle se termine ; mais c'est surtout l'atmosphère — climatique ou morale — et la conception du personnage qui les inspirent, et parfois, mêlé à cela, l'événement du premier chapitre.

Marie-Hélène ANDRÉ, *Le thème de la lumière et son évolution chez Georges Simenon* 149

Connu surtout comme écrivain du froid et de la pluie, Simenon joue pourtant admirablement de la lumière et des couleurs tout au long de son œuvre. C'est bien souvent en spécifiant le rapport de l'homme à la lumière qu'il rend le mieux compte d'un caractère ou d'une destinée, surtout dans les romans psychologiques des années 1930–1940. Comme les Impressionnistes, Simenon travaille par accumulation de petites touches lumineuses disséminées à travers le texte qui influencent le personnage en matérialisant l'univers au point de le rendre lourd et dense, ou en le magnifiant comme dans les rêves d'enfance.

Paul DELBOUILLE, *Notes pour une étude du récit de paroles* 157

L'article montre quelles pistes pourrait emprunter une étude du discours direct. Deux perspectives sont à envisager : diachronique, pour saisir sa mise en place et son évolution ; synchronique, qui opposerait les romans de la destinée aux « Maigret ».

L'ancrage du dialogue se fait par les verbes déclaratifs, mais ceux-ci sont souvent omis ; les verbes neutres sont surtout utilisés ; Simenon ne joue guère la carte du réalisme dans le dialogue rapporté ; il se sert moins du dialogue pour épinglez des propos importants que pour créer une atmosphère.

L'espace accordé au dialogue paraît s'être accru au fil des ans. Le romancier emboîte le dialogue dans le dialogue avec une belle économie de moyens et sait éviter le délayage.

D'autres points pourraient retenir l'attention : la nature même du dialogue, la longueur des répliques et ce qui motive sa variation.

Hendrik VELDMAN, *Des « Maigret » aux romans non-cycliques : continuité de structure, discontinuité de forme* 169

On retrouve dans les romans de Simenon le même système narratif : le personnage principal, inféodé au groupe, mène une vie de routine jusqu'au moment où il ne supporte plus la répression de sa liberté. Sa révolte individuelle

éclate alors et il renie le code du groupe. Commence pour lui un temps de réflexion : sa vie devient moins spontanée, plus indirecte, plus distanciée et il essaie de se créer une stabilité intérieure où il n'aura plus besoin des autres. Tantôt il y réussit, tantôt pas. Grâce à cette réflexion consciente et transparente du personnage, le narrateur peut mieux raconter son histoire. Il n'a qu'à bien disposer/arranger autour de lui les coordonnées du temps, de l'espace et de la communication extérieure ou intérieure — interrogatoires et confidences. C'est en réunissant ces éléments cités — dispersés à la première lecture —, qu'on voit naître le modèle du roman simenonien moyen, donc du « Grand Roman » dont l'écrivain a parlé si souvent.

Jules BEDNER, *Du genre policier au roman psychologique*. Le Petit Tailleur et le chapelier et Les Fantômes du chapelier 179–188

Une comparaison de deux œuvres racontant la même histoire — la nouvelle policière *Le Petit Tailleur et le chapelier* et le roman dur *Les Fantômes du chapelier* — cherche à démontrer que c'est sous l'influence des genres que l'histoire varie. La nouvelle adopte l'optique du persécuteur, le roman celle du persécuté. Si dans le roman le persécuteur joue un rôle plus modeste, sa mort semble causer la déchéance psychique du persécuté. Dans le genre policier, sa présence assure la libération d'un secret brûlant et la perspective d'un juste châtement, autrement dit la liquidation du sentiment de culpabilité. Dans le roman, la culpabilité amène le protagoniste d'une manière implacable à l'autodestruction.

TRACES 2

Jacques DUBOIS, *Politique de Maigret* 7

S'appuyant sur les dix-neuf premiers Maigret qu'a écrits Simenon et qu'il a publiés chez Fayard, nous mettons en rapport deux séries d'observations : d'une part, Maigret est engagé dans des enquêtes dont le nœud réside dans des conflits de classes ; de l'autre, le commissaire bafoue ou néglige les règles de l'enquête. Au croisement des deux séries, il apparaît que le commissaire se pose surtout en analyseur et médiateur du social, cherchant à assurer une collaboration démocratique des groupes sociaux.

Paul MERCIER, *Maigret à travers le miroir* 29

Ce texte replace dans son contexte historique le reportage le plus mal connu de Georges Simenon, une enquête intitulée « Des crimes vont être commis... », parue dans le mensuel *Je sais tout* en mai 1934. Simenon, qui vient de s'illustrer par des articles sensationnels sur l'affaire Stavisky et sur l'affaire Prince, se met à jouer les Cassandre et en appelle à un renforcement de l'ordre public et des pouvoirs de la police contre la pègre et le crime organisé. Au moment où paraît ce reportage, le romancier, qui a été prié par ses amis de se mettre au vert loin de Paris, se prépare à faire une croisière en Méditerranée sur l'« Araldo ». Dans le reportage réputé introuvable et qui est reproduit ici juste avant le commentaire qui en est tiré, on remarquera le poids des graphiques pour souligner la dimension politique et constitutionnelle du propos. Un pas de clerc d'un reporter qui se prenait pour Maigret.

Jean-Louis DUMORTIER, *Les scrupules de Maigret* 37

Le séjour américain de Simenon entre 1945 et 1955 serait déterminé, d'une part, par la crainte des mesures de représailles frappant les écrivains qui avaient publié sous l'occupation; d'autre part, par un sentiment d'impuissance à se faire reconnaître comme un artiste à part entière.

Avec *Les Scrupules de Maigret*, Simenon parvient à satisfaire les attentes de ses lecteurs tout en leur proposant une situation relativement originale : Maigret agit sans mandat officiel, sa connaissance du cas procède des discours contradictoires qui lui sont tenus, son interprétation s'oppose à celle d'un psychiatre, il échoue à sauver la vie de son solliciteur.

Le succès du roman simenonien tiendrait à la conformité de son idéologie aux valeurs et aux normes de comportement de la classe moyenne entre 1930 et la fracture provoquée par la jeunesse au cours des années soixante.

Christian NEYS, *L'autre de Maigret ou « Simenon et la culpabilité »* 53

Ce n'est pas sans raison que le commissaire Maigret tient une place majeure dans l'œuvre de Simenon. Le roman policier joue sur le thème du coupable, fondement même du lien social. Derrière l'illusion du « Je ne juge pas », Simenon y produit la figure de ce que Freud appellera le Surmoi. Le commissaire Maigret en permet la réalisation, soutenant dans le roman la fonction d'un regard anonyme mais faisant partout irruption. La singularité de Simenon est dans son art à faire tenir ce « jeu de la loi » et à y impliquer la jouissance du lecteur. Celui-ci participe à la vision d'un monde, machinerie d'un destin implacable dont Maigret réalise un efficace rouage. Ce « jeu de la loi » en ravive l'impératif de jouissance inconsciente. Il fut, pour Simenon, une exigence qui, toute sa vie, lui tint lieu de thérapeutique.

Michel LEMOINE, *Des romans de Maigret aux romans de la destinée : unité de l'œuvre de Simenon ?* 63

Quelles interférences peut-on relever entre les romans de la destinée et les romans de Maigret? Si ces derniers ont incontestablement un aspect policier qu'il faut définir et nuancer, certains autres basent aussi leur intrigue sur une trame policière. En outre, l'examen attentif des romans de Maigret laisse apparaître que l'une et l'autre séries possèdent des thèmes communs et des motifs récurrents, même si la manière de les présenter s'avère différente puisqu'elle se traduit par une utilisation différente des techniques narratives. Il est enfin indéniable que les romans dits policiers et les autres participent d'une même vision, sinon d'une même conception du monde reflétant une méditation sur la condition humaine.

Bernard ALAVOINE, *Georges Simenon : de l'impressionnisme à la peinture de l'atmosphère* 79

Selon ses dires, Simenon a toujours essayé de « faire de l'impressionnisme en roman ». Qu'en est-il exactement? On a d'abord découvert dans l'œuvre des thèmes ou des lieux chers aux peintres : les rivières, la mer ou les bords de Seine. Mais c'est surtout à propos de la technique que l'on peut parler véritablement d'impressionnisme et notamment dans l'utilisation des taches de couleurs qui apparaissent souvent avant les formes. Enfin, Simenon attache une importance particulière à l'utilisation de la lumière, avec ses multiples reflets et chatoyements. Le romancier aime en effet le pouvoir réverbérant des surfaces naturelles comme l'eau, mais aussi de certains objets qui deviennent des miroirs occasionnels. En définitive, cette écriture impressionniste pourrait participer au tissage complexe que l'on a coutume d'appeler « l'atmosphère » de Simenon.

- Alain BERTRAND, *L'expérience de l'indicible dans Lettre à mon juge de Georges Simenon* 89
- L'intensité de l'expérience déviante vécue par nombre de personnages de Simenon les propulse souvent aux frontières de l'indicible. Après avoir exploité à maintes reprises l'incommunicabilité de cette épreuve, le romancier prend pour la première fois, dans *Lettre à mon juge*, le risque d'exposer l'expérience singulière de son héros par le biais d'une lettre que celui-ci adresse à son juge. Or, ce dévoilement intime passe par le langage, un langage miné de l'intérieur par le discours social contre lequel il prétendait s'inscrire, ce qui conduit les protagonistes à la mort.
- Claudine GOTHOT-MERSCH, *Simenon et la gestion de l'écriture romanesque* . . . 107
- Cet article entend montrer comment Simenon gère son travail en véritable businessman de l'écriture, se simplifiant la besogne de toutes les façons pour boucler un roman en quelques jours avec une efficacité stupéfiante. Utilisant une méthode immuable, s'assimilant à son héros, il télescope les trois stades aristotéliens de l'invention, de la structuration et de la rédaction en limitant l'invention à un événement retentissant, en supprimant le problème de la structuration, en réduisant à un même modèle le style du personnage et celui du narrateur. Tournant de plus en plus le dos au pittoresque, il va vers cette universalisation qui permet à chacun de retrouver dans l'œuvre sa propre expérience — en même temps que s'amenuise, pour l'auteur, le besoin d'inventer.
- Michel LEMOINE et Christine SWINGS, *Inventaire des manuscrits des romans publiés par Simenon entre 1931 et 1972* 123
- Tableau synthétique des documents décrits* 232
- Comptes rendus* de Paul DELBOUILLE, Paulette GUILLITTE, Christine SWINGS et Michel LEMOINE 239–244

TRACES 3 SIMENON ET SON TEMPS

- Jacques DUBOIS, *Situation de Simenon* 9
- Dans l'optique d'une sociologie de l'institution littéraire, Simenon et son œuvre occupent une position singulière qui, au gré de différents paramètres, les situe au cœur même de ce qu'on appelle la « littérature moyenne ». Partant de quoi, l'article propose un programme de recherche touchant à la trajectoire de carrière de l'écrivain, à l'élaboration de son image, à sa situation dans le champ littéraire, etc.
- Jacques DE DECKER, *Le paradis du paradigme* 19
- Claude DIRICK, *Georges Simenon et André Gide* 25
- Les deux hommes ont échangé plus de quarante lettres de 1938 à 1950 et ce fut Gide qui, très tôt (dès 1936), demanda à rencontrer Simenon. Il y eut constamment entre eux une relation de maître — intrigué, critique, envieux — à disciple. Malgré tout ce qui les différençait, les deux hommes furent très liés par des échanges, d'abord esthétiques, mais qui finirent par se muer en une véritable amitié. Cette

étude tente de faire le point sur les allusions à l'œuvre simenonienne dans le fameux *Journal*, sur ce mélange de ferveur et de réticences, d'encouragements et de déceptions que manifesta Gide, qui exercera une influence incontestable sur son ami, par exemple à propos de la rédaction de *Pedigree*. Gide travailla pendant près de dix ans, plume à la main, sur l'œuvre du Liégeois ; il préparait un essai quand la mort le surprit.

Wacław RPAK, *Une lecture existentielle d'Une Confidance de Maigret de Georges Simenon* 41

René ANDRIANNE, *Trois écrivains aux U.S.A. : Camus, Sartre, Simenon* 49

Lorsqu'ils visitent les États-Unis, ces écrivains ont respectivement 33, 40 et 43 ans. Sartre et Camus veulent scruter la civilisation américaine. Simenon s'exile avant d'être expulsé, accusé qu'il est, sinon de collaboration, du moins d'un comportement ambigu durant la guerre. Il taira toujours cet épisode pénible alors que les accusations reposaient, pour la plupart, sur des calomnies. Simenon restera aux U.S.A. jusqu'en 1955. Les récits de voyage des trois auteurs méritent d'être comparés. Sartre philosophe sur l'américanisme, Camus moralise tout en restant artiste, Simenon produit des reportages concrets et ne juge pas. Son regard est plein de fraîcheur et émerveillé, tandis que celui des deux autres est plus méfiant devant les menaces de *l'american way of life*.

Bernard ALAVOINE, *De Camus à Simenon : le héros et l'étrangeté* 59

C'est André Gide qui, le premier, a fait le rapprochement entre *L'Étranger* de Camus et *La Veuve Couderc* de Simenon. En dépit de leurs registres différents, les deux auteurs semblent avoir quelques préoccupations communes... On a donc cherché à retrouver le thème de l'étrangeté dans sept romans de Simenon publiés de 1942 à 1964 et proposé un schéma qui s'inspire très librement de Camus. Ainsi, le héros est souvent victime de la solitude et de l'incompréhension à la suite de circonstances diverses. Ensuite, il va vivre une « crise » qui est le plus souvent violente (meurtre, fugue, maladie, accident...). Cependant, cette crise provoque la plupart du temps un « réveil » lucide parfois accompagné d'un bilan. Enfin, le héros simenonien devient indifférent au monde et sombre dans « l'étrangeté ». Reflet probable des inquiétudes des hommes du vingtième siècle, un monde d'étrangers — au sens large — semble bien peupler l'œuvre de Simenon.

Michel LEMOINE, *Évolution et parentés littéraires de Simenon selon la critique de 1931 à 1935* 75

Comment la critique a-t-elle perçu les débuts littéraires de Simenon ? On peut s'en faire une idée précise en dépouillant les 1295 articles parus à ce sujet dans la presse de 1931 à 1935 et conservés au Fonds Simenon. Malgré certaines réticences et quelques notes discordantes, on constate que l'originalité de Simenon a été perçue très tôt, qu'il s'agisse de ses romans de Maigret ou de la destinée. Significativement, on observe que plus le temps passe, moins l'écrivain est rapproché d'auteurs policiers. D'ailleurs, quand on tente de lui trouver une parenté littéraire, parfois avec les plus grands (Balzac, Dostoïevski, ...), c'est souvent pour mettre l'accent sur son propre talent et sa spécificité.

Jean FABRE, *Simenon, Céline et Borges* 121

Issus tous deux de la même petite bourgeoisie frustrée, Simenon et Céline cultivent dans leurs romans l'idéologie de cette classe à travers notamment un

anti-intellectualisme typique et un fixisme qui est vertige de l'Histoire. De là, un commun attrait pour les expressions diverses de l'irrationalisme vitaliste. Cette parenté très large n'empêche pas les deux auteurs de se différencier par leurs choix stylistiques bien différents. Quant à Borges, il semblerait n'avoir rien à faire avec les deux précédents. Pourtant, sa négation solipsiste de l'Histoire comme sa vision «verticale» de l'homme en font bien un membre de la même famille idéologico-littéraire.

Alain BERTRAND, *Georges Simenon et le genre policier* 133

La singularité de Maigret au sein du genre policier tient à l'inversion du schéma œdipien traditionnel dans lequel le fils détective recherche un coupable proche de l'image paternelle afin de l'éliminer symboliquement. Chaque enquête est pour Maigret l'occasion de montrer qu'il est digne d'endosser le rôle paternel, quête rendue possible, notamment, à la faveur de l'élimination de sa mère à laquelle il est fait allusion dans *L'Affaire Saint-Fiacre*. Cette manière d'Œdipe inversé joue un rôle capital non seulement dans l'équilibre personnel de Maigret, mais aussi dans ses relations avec les tiers.

Pierre DELIGNY, *La place de Simenon dans les dictionnaires et les encyclopédies* 145

Le titre de cette communication suffit presque à en résumer le contenu. À noter que le mot «place» y est à prendre dans ses deux acceptions. D'une part, «partie d'un espace ou d'un lieu» : donc, quelle surface, combien de lignes les divers dictionnaires et encyclopédies ont-ils consacrées à Simenon, et ce au fil de leurs éditions successives? D'autre part, «le fait d'être admis dans un groupe, dans un ensemble...» : alors, dans ce sens, quelle place mérite Simenon selon les nombreux dictionnaires et encyclopédies analysés? Quelle place a faite ou fait, ou fera à son œuvre la «République des Lettres»?...Et quelle place lui réservera la postérité?

Paul MERCIER, *Simenon sociologue? Simenon, sociologue raté ou les deux bouts de la vie* 163-203

À plusieurs reprises, Simenon a fait l'aveu de son envie de parler des processus sociaux, familiaux ou collectifs à la façon des sociologues ou des ethnologues, de Tocqueville en particulier, mais il constatait lui-même qu'il en était incapable. La hantise de rater sa vie, la hantise de ne pas devenir un grand romancier, malgré ses succès d'édition, n'a cessé de hanter Simenon et il faut en chercher le sens dans la fascination que le destin de sa mère a exercée sur lui : orpheline de père à cinq ans, elle sera marquée par la faillite et la disparition d'un père énigmatique. Le romancier, par le souci de comprendre le destin de ses personnages de l'intérieur, parce qu'il est hanté par les mythes de l'origine et par l'appréhension de la mort, donne un témoignage «subjectif» différent du sociologue, mais tout aussi passionnant, de ses contemporains.

TRACES 4

Jean FABRE, *Le propre de la neige* 11

Une des originalités de Simenon est d'introduire un «naturel» dans la création du roman policier, en laissant par exemple agir les forces de l'inconscient. Il

n'empêche cependant que, en profondeur, les Maigret sont fortement structurés. Ainsi tout spécialement *L'Affaire Saint-Fiacre* dont le système des personnages, fait d'oppositions et de symétries, est nettement élaboré. S'y trouvent mis en regard un monde du haut et un monde du bas, un univers passiste et un univers plus moderne. Triangles et carrés attirent également l'attention sur la symbolique des chiffres chez Simenon.

- Michel LEMOINE, *Quelques particularités toponymiques dans l'œuvre romanesque de Georges Simenon* 21
- Malgré un souci évident de réalisme ou d'illusion réaliste, il arrive parfois à Simenon d'inventer des noms de lieux, de taire le nom de la ville ou du village qui constitue le cadre spatial de tel roman, de telle nouvelle. En examinant successivement *La Veuve Couderc*, *L'Inconnue*, *L'Homme qui tremble*, *La Vérité sur Bébé Donge*, *Le Baron de l'écluse*, *Maigret et le corps sans tête*, *Le Rapport du gendarme*, *Le Cercle des Mabé*, *Maigret se fâche*, *Au Bout du rouleau*, *La Neige était sale*, *Tante Jeanne*, *La Jument-Perdue*, *La Mort de Belle*, *La Boule noire*, *La Main* et *Feux rouges*, nous essayons de montrer comment l'écrivain s'est inspiré de lieux qu'il a connus pour peindre ces endroits.
- Marie-Claire DESMETTE, *Les aveux de Madame Maigret (extraits d'un roman en préparation)* 47
- Paul MERCIER, *Simenon et Freud* 59
- Simenon, «le romancier le plus freudien du xx^e siècle...», selon Gérard Mendel. Sans le retentissement des travaux de Freud, on peut se demander si les romans de Simenon auraient connu un tel succès. Le romancier cependant ne s'est jamais départi d'une certaine méfiance à l'égard de Freud et c'est du côté de la conception de l'écriture et de la pulsion d'écrire qu'il faut chercher une convergence. Une place à part doit être faite à un roman populaire de 1927, *Un Monsieur libidineux*, avec la mise en scène parodique d'un psychanalyste. La place du rêve dans les romans de Simenon et la conception de l'espace romanesque enfin montrent que l'influence de Freud a été très profonde sur Simenon. Le romancier a poursuivi à sa façon la rivalité entre le thérapeute et le poète dans l'exploration des processus inconscients.
- En annexe : une mise en image du rêve du *Bourgmestre de Furnes*.
- Daniel LAROCHE, *Dédales et significations du regard dans les romans de Simenon* 97
- Michel LEMOINE et Christine SWINGS, *Inventaire des textes manuscrits de Simenon (suite)* 109
- Michel LEMOINE, *Simenoniana* 165-184
- Comptes rendus critiques.

TRACES 5

SIMENON ET LA BIOGRAPHIE

- Daniel MADELÉNAT, *La biographie aujourd'hui* 9
- Dressant un état des lieux de la biographie, l'article met en avant le paradoxe selon lequel ce genre aujourd'hui florissant et occupant une place de plus en plus

significative du marché éditorial n'évolue guère dans ses formes. C'est que l'activité biographique est multiple et qu'il est parfois malaisé de définir son territoire propre : appartenant au vaste champ de l'historiographie et souvent considérée avec méfiance ou dédain par les historiens, la biographie emprunte éventuellement ses méthodes aux sciences humaines, entretient un rapport conflictuel avec la critique littéraire tout en présentant une connivence profonde avec l'entreprise romanesque. La biographie est donc un objet complexe dont le rôle est ambigu dans un monde postmoderne privé de repères idéologiques : elle participe de l'inquiétant voyeurisme d'une société sur-médiatisée, tout en créant un sens souvent absent ailleurs et en contribuant à sa manière à l'élaboration de la mémoire collective.

Michel LEMOINE, *Romans de jeunesse et biographie* 19

Simenon a souvent déclaré qu'il était incapable de créer de toutes pièces un personnage ou le cadre dans lequel il évolue, de sorte qu'il puisait sa matière romanesque dans des souvenirs qu'il déformait, gauchissait, mélangeait... ou non. Bien que ses romans de jeunesse laissent davantage libre cours à l'imagination, on constate qu'il s'est servi là aussi d'éléments trouvant leur origine dans son propre vécu. Événements marquants ou anodins de son enfance et de son adolescence, activité de journaliste, débuts parisiens difficiles, premiers voyages, premières liaisons, traits inspirés par sa propre personnalité : tels sont les sujets d'inspiration que l'on retrouve essentiellement dans ces écrits.

Marie-Paule BOUTRY, *L'œuvre romanesque de Georges Simenon : une autobiographie en éclats* 41

L'œuvre de Simenon est placée sous le double signe de l'enracinement autobiographique et du décalage entre biographie et roman.

Entre l'une et l'autre se tissent des rapports d'une grande cohérence : l'ensemble de la famille — maternelle, en particulier — apparaît dans les romans et Maigret est explicitement né du souvenir du père. Cependant, l'image du couple parental est susceptible de variations allant jusqu'au changement de signe. Les rapports entre frères, presque absents des écrits intimes, sont le thème de nombreux romans et vont du meurtre au sacrifice en passant par tous les degrés de la jalousie.

Mais c'est le décalage entre l'optimisme des *Mémoires* et la place de l'échec dans le roman qui frappe le plus. Les liens entre révélations biographiques et recomposition fictive sont complexes et les contradictions abondent dans cette alchimie dont Simenon déclare ne pas vouloir connaître les mécanismes. C'est en partie de cette rupture que l'écriture tire sa force et son humanité.

Patrick MARNHAM, *La « question » du second meilleur lit de Shakespeare* 65

René ANDRIANNE, *Georges, Denyse et Manhattan* 71

En novembre 1945, à New York, Simenon rencontre Denyse Ouimet qui deviendra sa seconde épouse. De cette rencontre, nous possédons trois récits : un roman, *Trois Chambres à Manhattan* (1946), une version de Denyse Ouimet dans *Un Oiseau pour le chat* (1978) et une de Simenon dans *Mémoires intimes* (1981). En comparant ces trois récits, tout en tenant compte de leur genre littéraire, on peut reconstituer, jour après jour, les mois de novembre, décembre et janvier où la vie de Simenon bascula, pour le pire hélas. On peut surtout analyser l'originalité de *Trois Chambres à Manhattan*, transposition pure et simple d'un fait historique.

- Paul MERCIER, *La correspondance entre le comte de Keyserling et Georges Simenon 1936-1939. Extraits d'un dossier* 89

Cette étude est extraite d'un dossier plus complet sur la correspondance encore dispersée entre le philosophe de Darmstadt et le romancier dont la notoriété commence alors à s'étendre au-delà de la France. Keyserling prend l'initiative en publiant un article dans la revue qu'il dirige, en soulignant avant Gide le retentissement produit par la lecture des romans, un retentissement spirituel. Cette correspondance vient à un moment où Simenon a besoin d'être éclairé et encouragé sur ses orientations littéraires. La réaction de Simenon, une lettre-confession du 5 octobre 1936 (jusqu'ici inédite et ignorée de tous), fait montre d'un curieux dosage de modestie et d'ambition dans l'esquisse de son idéal littéraire. Cette lettre est tout aussi intéressante que la lettre-confession du 15 janvier 1939, envoyée à Gide.

- André VANONCINI, *Création et reconstruction du texte de Simenon. À propos de Simenon et l'Affaire Maigret* 107

Balzac et Simenon, bien que souvent rapprochés, se distinguent en fait fondamentalement. Le premier revendique son œuvre comme rattachable à des modèles de pensée scientifique, de figuration artistique et de comportement biographique. Le second, en revanche, voudrait faire dériver son écriture des sources vives du pulsionnel et du mythique. Le personnage de Maigret sert de médiateur dans cette entreprise. Fiction, autobiographie et biographie, tous ces discours n'ont pas, chez Simenon, pour tâche première de référer au monde, mais d'exprimer le travail de l'inconscient.

- Pierre ASSOULINE, *Simenon et la biographie* 117

- Pierre LEFÈVRE, *Sur la prévalence des médecins dans l'œuvre de Georges Simenon* 121

La lecture des ouvrages de Simenon répertoriés dans les *Œuvres complètes* éditées par Gilbert Sigaux permet de dénombrer 327 personnages médicaux et 90 personnages exerçant une profession médicale autre que celle de médecin. Ce nombre contraste singulièrement avec celui des avocats (96) et celui des ingénieurs (17). Cette haute « prévalence » des personnages médicaux pourrait s'expliquer, entre autres, par la vocation médicale avortée du romancier, la fascination exercée sur lui par la médecine, la fréquentation dans son enfance de l'Hôpital de Bavière à Liège, le traumatisme psychologique de la mort précoce de son père et la fréquentation régulière par Simenon de nombreux médecins. Ces hypothèses font actuellement l'objet d'une analyse en profondeur de notre part.

- Pierre DELIGNY, *Les affres et les joies d'un chronobiographe* 127

Pourquoi les *affres* d'un chronobiographe ? Eh bien ! parce que Simenon était brouillé avec les dates et qu'il est donc extrêmement dangereux de ne se fier qu'à ses seuls écrits autobiographiques. D'autant plus que, comme l'affirme Pierre Assouline, « Simenon a très tôt construit sa légende, modelé sa statue et forgé son mythe. Si bien qu'à mi-vie déjà, il n'était plus en mesure de distinguer la vérité du mensonge, le réel de l'imaginaire [...] D'où les plus grandes difficultés à s'y retrouver dans un genre hybride, une manière de *fiction autobiographique* ! » Ainsi s'expliquent les nombreuses distorsions, invraisemblances ou lacunes auxquelles doit s'attaquer le tenace chronobiographe.

On tente ici de résoudre l'énigme de la rue de Gueldre à Liège; de démêler l'affaire du service militaire du cavalier Simenon (dix-huit mois ou douze mois?); de percer le mystère de la date précise de l'arrivée du jeune Sim à Paris en 1922... Où et quand au juste a-t-il écrit son tout premier roman populaire? Etc.

Alain VIALA, *Rue Racine* 157

Alain BUISINE, *Être biographe après Barthes* 173-197

Il s'agit ici de s'interroger sur le sens que peut revêtir l'entreprise biographique après les avancées théoriques de la Nouvelle Critique, laquelle, refusant tant l'illusion d'un sujet substantiel et unifié que la causalité linéaire du rationalisme historique, n'a cessé de dénoncer la réduction que représente l'explication biographique des textes et des œuvres. Nous appuyant sur notre propre expérience de biographe (*Proust*, dans la collection «Une journée particulière» des éditions Lattès), nous proposons une démarche qui inverse les procédures de la biographie classique : à la remontée de l'œuvre vers l'auteur, il faut substituer le cheminement inverse, de façon à «littériser» le biographique et à faire en sorte que la vie rejoigne l'espace littéraire, que l'entreprise biographique, dans sa forme renouvelée, s'aide des ressources de la fiction et du style.

TRACES 6

Simon LEYS, *Discours de réception à l'Académie royale de langue et de littérature françaises* 9

Extrait du discours prononcé par l'auteur le 30 mai 1992 devant l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, où il a succédé à Georges Simenon.

Alain BERTRAND, *Simenon et la création littéraire* 19

Chez Simenon comme chez Balzac, la création littéraire s'appuie sur la hantise du vide, lequel perturbe la relation que l'écrivain entretient avec le monde. En réponse à ce malaise, Simenon, avide de reconnaissance maternelle, sociale et littéraire, développe un mode de vie basé sur l'excès, et surtout une écriture compulsive, attachée à rendre la matière même des choses dans toute son épaisseur, le langage étant, en tout état de cause, le seul lieu possible de délivrance.

André MAUPRAT, *D'Eugénie Grandet à La Marie du Port* 31

Marie-Paule BOUTRY, *La fuite* 69

Les personnages de Simenon finissent presque toujours par fuir, et surtout par se fuir eux-mêmes.

Les errants et les sédentaires ne cessent de se défier et surtout de s'envier mutuellement. Les lieux clos et confortables dont rêvent les premiers se referment comme des pièges, mais ceux qui fuient, en particulier dans la réussite sociale, ne rencontrent que le vide.

Il leur faut donc partir en quête d'autre chose : ce sera très souvent, notamment dans le cas des notables, l'amour pour une femme «blessée», une «pauvre petite fille» dont la situation et les habitudes les ramènent à leur milieu d'origine.

D'autres se réfugient au sein même de leur maison dans un « cagibi » dont ils excluent toute présence étrangère, puis dans la sensation de leur seule existence physique.

La fuite, chez Simenon, a quelque chose à voir avec la mort.

Anne MATHONET, *Jeux de regards* 81

La mention du regard, intermédiaire entre l'invisible et le visible d'une personnalité, est particulièrement présente dans les textes de Simenon. Décliné à différents degrés et sous des aspects très divers, ce regard donne vie aux moindres personnages. Indice de sentiments et révélateur des rapports sociaux, il peut devenir aussi substitut d'existence dans le voyeurisme ou interrogation identitaire dans la recherche compulsive de la perception spéculaire. Dans un autre sens encore, *Le Petit Saint* montre la subtile genèse de la vision « transformante » d'un héros qui réinvente son espace vital.

Paul MERCIER, *Quand un motif ridicule devient une question vitale ou le rêve de Maigret et les témoins récalcitrants* 89

Ce Maigret présente une particularité : l'impossibilité d'interroger les témoins, donc l'obligation pour le commissaire d'assumer directement et avec une nécessaire ténacité ses projections personnelles en matière de scène primitive pour trouver l'énigme d'un crime familial, ou plutôt de la collusion de tout un clan familial pour protéger le secret de la déconfiture de la biscuiterie familiale. L'étude ne porte que sur le rêve par lequel Maigret peut imaginer une reconstitution du crime, c'est-à-dire une agression nocturne par le fils sur la personne de sa belle-sœur qui, en situation de légitime défense, tue son agresseur. L'énigme ici compte bien moins que les conditions de l'enquête, l'impossibilité de la mener et surtout la mise en scène du récit de rêve pour mettre à jour une fantasmatique intergénérationnelle.

Michel LEMOINE, *Les fantômes de Mademoiselle Augustine* 99

Mademoiselle Augustine : une nouvelle publiée en 1932 et un personnage étrange qui apparaît au narrateur sous forme de fantôme. La mort a métamorphosé cette vieille demoiselle physiquement disgraciée et mentalement arriérée en une jeune fille belle et désirable avec laquelle l'étreinte serait divine, même si elle ne peut se concrétiser. Que ce texte possède un sens profond est confirmé par la réapparition de Mademoiselle Augustine dans *La Fenêtre des Rouet* où elle assume la même fonction. Un examen des six autres fictions où apparaît un personnage prénommé Augustine permet de se rendre compte de sa permanence. Quelle personne réelle aurait donc inspiré Simenon lorsqu'il a peint Mademoiselle Augustine avec une telle constance ?

Claude MENGUY, *Connaissez-vous... Le Locataire clandestin ?* 131

Un certain Nicolas, barbu, « revu et corrigé » par son propriétaire. Portant sur un texte court, l'étude laisse néanmoins percevoir dans quel(s) sens Simenon procède à ses corrections en vue d'améliorer la portée de ses écrits.

Bernard ALAVOINE, *Roger Nimier, lecteur de Georges Simenon* 165

Disparu tragiquement au volant de sa voiture en septembre 1962, Roger Nimier s'est intéressé à Georges Simenon dès le début des années cinquante. Parmi les cinq articles recensés à ce jour, on a retenu les trois derniers en raison de leur intérêt respectif. Il s'agit d'un texte paru dans *Le Bulletin de Paris* en 1954 et de deux autres critiques parues dans *Arts* en 1960. Si Roger Nimier commet quelques

erreurs, notamment en sous-estimant les personnages de Simenon, on retiendra la clairvoyance du critique dans l'appréciation du style, des thèmes et de l'originalité du romancier. Enfin, dans le troisième article, Roger Nimier se démarque avec beaucoup d'humour de la critique traditionnelle en écrivant un pastiche. Par la finesse de leur analyse et leur modernité, les textes du hussard mystificateur restent donc une référence dans la critique simenonienne.

Gaston MARINX, *Georges Simenon et sa «liégitude»* 165

Cet article est le compte rendu d'une étude sociologique de cas, consacrée au sentiment d'appartenance à un lieu, une rue, un quartier, une ville ou encore une région. La mesure du niveau de préférence est donnée par le nombre de citations du lieu dans l'œuvre de Simenon, en nous référant à l'affirmation de l'auteur selon laquelle plus un lieu est cité, plus il y est affectivement attaché. Et c'est le cas.

Pour ce qui concerne Liège, *Outremeuse* vient largement en tête, suivi par le centre urbain, dont «le Carré», son premier champ d'expériences amoureuses.

Au fil du temps, après l'avoir quittée à dix-huit ans, Simenon n'oubliera jamais Liège, au point que lorsqu'il déclare vouloir créer un espace urbain entièrement fictif, l'on retrouve géographiquement et monumentalement des souvenirs liégeois. C'est le cas, significativement, dans *Les Autres*.

De nombreux schémas et croquis illustrent cet article.

Christian JANSSENS, *Maigret à la télévision ou Le spectateur et le commissaire* 181

Le «savoir» est une caractéristique du genre policier, notamment dans les séries télévisées. Selon quelles stratégies narratives le spectateur est-il mené du «non-savoir» au «savoir»? L'analyse de cinq numéros de la Collection Maigret (produite par Dune, A2, la RTBF...) permet de réactiver la distinction histoire/diégèse et de poser différentes figures de la cognition spectatorielle.

Michel LEMOINE et Christine SWINGS, *Inventaire des ouvrages de Simenon parus en volumes sous pseudonymes et conservés au Fonds Simenon* 193-210

TRACES 7 LES LIEUX DE L'ÉCRIT

Jean-Louis DUMORTIER, *Le lecteur simenonien et la construction de l'espace. Matériaux pour une ébauche* 7

L'intérêt manifesté par la classe moyenne au récit simenonien, durant les années 1930-1960, tient, pour une part, à la manière dont Simenon donne à connaître le cadre spatial de l'action, pour une autre, aux figures de l'espace, affectées d'un haut degré de stéréotypie, mais, en même temps, susceptibles d'entretenir le rêve d'une thébaïde.

La première partie de l'article esquisse le profil du lecteur-destinataire de Simenon, un lecteur dont les facultés esthétiques sont déterminées par les canons narratifs du «roman moyen», ceux du cinéma pour le grand public, ceux enfin du récit de presse.

La seconde analyse la manière dont Simenon s'y prend pour permettre à ce lecteur-destinataire d'imaginer le cadre spatial à partir de notations brèves : le romancier, comptant sur un lectorat fidèle, joue essentiellement de la stéréotypie interne, de la connotation affective des lieux de l'action, de leur rapport soit avec

le désir de quitter une «place» intenable, soit avec celui de préserver l'intimité d'un espace enfin jugé habitable.

Hendrik VELDMAN, *Georges Simenon, auteur impressionniste et dialectique* 45

La description de l'espace faite par Simenon dans ses romans est peu objective. Le plus souvent réduit à ses fonctions essentielles et élémentaires, cet espace est suggéré d'après les émotions qu'il évoque : admiration chez l'enfant qui vit un conte de fées dans les rues de sa ville au mois de décembre ; besoin de sécurité chez le garçon timide qui se blottit dans son coin protecteur ; horreur chez l'adolescent qui déteste les pièces de la maison porteuses de symboles patriarcaux ; envie chez l'homme qui se tient devant la chambre où dort celle qu'il aime et chez qui il n'a pas le droit d'entrer.

Chez Simenon l'expérience de l'espace est assez primitive et rudimentaire. On vit au rythme du temps qu'il fait ou on suit ses instincts. On joue sur des oppositions : l'ici et l'ailleurs, l'en-deçà et l'au-delà, l'avant et l'après, le dedans et le dehors, l'ombre et la lumière, le présent et le passé.

Grâce à cette vision et à cette technique, Simenon est un des derniers auteurs romantiques ou impressionnistes de la littérature française.

Gaston MARINX, *Georges Simenon de Liège à Paris* 55

Dès le départ, Simenon assimile Paris à Liège (voir les lettres à Tigy). Paris devient précellent et Simenon parisien. *Montmartre* rappelle Outremeuse et bientôt Simenon embrasse le tout Paris géographique en son œuvre, dont les *Grands Boulevards*. Ceci montre que le sentiment d'appartenance à un lieu vécu est transposable, comporte des aspects volontaristes liés, en l'occurrence, à la profession.

Nous insistons également dans cet article sur les rapports étroits unissant les personnages de roman à leurs quartiers, notamment dans *L'Ours en peluche*. Ce fait contribue à renforcer l'atmosphère (ce que n'a pas réussi l'adaptation au cinéma).

De nombreux schémas et croquis illustrent cet article.

Pierre DELIGNY, «*Les bottes de sept lieux*». *Sept promenades dans le Paris réel et imaginaire de Georges Simenon* 89

Jamais Simenon — tout au moins dans les 347 romans et nouvelles signés de son nom — n'a campé de lieux, planté de décors qu'il n'ait lui-même visités, connus, parfois même fort bien connus, voire habités. Aussi n'est-il pas difficile de découvrir, dans Paris notamment, des cadres spatiaux fortement ancrés à la fois dans sa réalité vécue et dans ses fictions romanesques. Le plus difficile pour nous, assurément, fut de ne retenir, pour cette promenade dans le temps et dans l'espace, que *sept lieux parisiens* sur les 618 recensés au fil de son œuvre sous patronyme : la gare du Nord, la rue des Dames, la rue Caulaincourt, la place des Vosges, le boulevard Richard-Lenoir, la rue Mouffetard et — hors Paris, mais si près — l'hôpital de Bicêtre.

Michel LEMOINE, *Traces romanesques du tour de France de 1928* 137

Outre les reportages qu'a inspirés le tour de France par les voies navigables entrepris par Simenon en 1928, ce voyage a laissé des traces dans l'univers romanesque : lieux traversés, paysage, ambiance ont en effet envahi le monde fictif de l'écrivain, qu'il s'agisse de petites touches disséminées çà et là, qu'il s'agisse au contraire de romans ou de nouvelles tout entiers insérés dans le cadre spatial

particulier des rivières ou des canaux et littéralement imbibés par leur atmosphère aquatique. On constate que les cours d'eau qui ont le plus inspiré le romancier sont la Marne, le canal de Berry et le canal latéral à la Marne, tandis que les voies navigables du Midi de la France se retrouvent plus volontiers dans les romans populaires.

Claude MENGUY, *Ostrogotb-sur-Seine ou À la recherche de la « guinguette à deux sous »* 191

Soixante ans après... Une enquête en Île-de-France sur les traces du commissaire Maigret. Fasciné par le lieu où Simenon a rédigé ses premiers romans de Maigret et où il a situé l'action de *La Guinguette à deux sous*, j'ai tenté, en suivant à la lettre les indications fournies par cette fiction, de vérifier si ce modeste établissement n'avait pas été inspiré par la réalité. C'est ainsi que j'ai découvert du côté de Saint-Fargeau pas moins de... trois « guinguettes » que le romancier a manifestement amalgamées pour donner naissance à la sienne. Cette enquête sur les bords de la Seine, entre Melun et Corbeil, m'a conduit à d'autres découvertes, dont celle du lieu de rédaction de *Maigret se fâche* : vraisemblablement l'hôtel « Beau-Rivage » de Saint-Fargeau, plutôt que « La Réserve » de Seine-Port.

Jules BEDNER, *Les romans hollandais de Georges Simenon* 225

Les trois romans hollandais de Simenon donnent une image du pays qui se base tant sur une observation détaillée que sur une utilisation raffinée des clichés touristiques. Elle se limite aux provinces septentrionales : quelques petites villes perdues dans une immense plaine dominée par l'eau. Les habitants sont marqués par l'isolement et un puritanisme étouffant. Les protagonistes sont autant de révoltés qui essaient en vain de s'évader. C'est dans ce contexte néerlandais que se cristallisent pour la première fois des thèmes qui domineront une grande partie de l'œuvre. Dans cette perspective, les rapports entre *Les Fantômes du chapelier* et *L'Assassin* sont significatifs.

Marie-Paule BOUTRY, *Les lieux sans nom* 237

Alors que tant de romans marquent par leur titre même l'importance du lieu, dix, parmi les plus importants, ne sont pas situés. Ils ne correspondent pas à une période donnée, ni à une relation particulière entre lieu d'écriture et lieu romanesque.

En revanche, ces villes anonymes sont assez communes à l'univers de l'auteur et de ses lecteurs pour s'imposer autour d'éléments simples auxquels l'évocation d'autres villes, nommées, celles-là, fait écho.

Ces romans non situés se caractérisent paradoxalement par un rapport extrêmement fort du personnage au lieu et sont bâtis sur les thèmes-clés de l'œuvre, de sorte que l'absence de nom n'est pas déterminante.

En outre, ce qui est véritablement important se passe lorsqu'« on n'est plus nulle part » ou dans les « coins » que se sont constitués les personnages. Ainsi presque toutes les villes de l'œuvre pourraient perdre leur nom sans altérer la force et la teneur du roman.

Benoît DENIS, *Les lieux de la médiocrité* 253

Simenon excelle à peindre des décors sordides et abjects. Cette prédilection renvoie plus largement à ce qui fait la particularité et l'intérêt du romancier liégeois : la mise en scène d'une certaine forme de médiocrité, d'abord sociale et matérielle, bientôt psychologique et existentielle. Dans ce travail typiquement

simenonien de mise en scène et de déconstruction de la médiocrité, le décor joue un rôle essentiel, devenant souvent un agent actif de la crise que traverse le protagoniste. À travers deux romans aux décors exotiques (*Le Coup de lune* et *La Maison du canal*), il s'est agi de montrer le rôle primordial joué par le décor : d'abord vidé de son contenu exotique et stéréotypé, devenu ensuite le siège d'une série de sensations accablantes, le lieu se trouve finalement déréalisé par Simenon, traduisant la perte totale de repères affectant un héros qui a été jusqu'au bout de sa déchéance existentielle.

Bernard ALAVOINE, *Le Nègre ou l'espace reconstruit : de la réalité à la figure géométrique* 265

Dans *Le Nègre*, écrit en 1957, Simenon utilise le décor d'une petite ville imaginaire de Picardie, région qu'il connaissait finalement assez peu malgré la proximité de la Belgique. L'utilisation de l'espace est cependant assez originale dans ce roman parfois qualifié de « mineur » par la critique. Pour ancrer son récit dans le réel, le romancier a recours à des procédés classiques comme des horaires de chemins de fer, des toponymes transparents, ou d'autres détails qui permettent au lecteur la « vérifiabilité ». On remarque aussi chez Simenon une technique qui fait appel à l'impressionnisme, maintes fois observée par les commentateurs de l'œuvre : utilisation particulière des couleurs dans la description, jeu de l'ombre et de la lumière, focalisation sur certains objets. Enfin, c'est dans une sorte de « schématisation » de l'espace que réside l'intérêt de ce roman : la bipolarisation spatiale génère un jeu d'oppositions qui structure véritablement l'œuvre sur le plan thématique (temporalité, société, ...).

Paul MERCIER, *La poétique de l'espace de La Porte* 289

Cette étude cherche à mettre en correspondance des structures géographiques et des structures inconscientes, une mise en rapport des lieux évoqués et des déplacements du héros avec leur retentissement sur la dynamique psychique à l'œuvre dans le roman. Le fil directeur, emprunté à Gaston Bachelard, en est le concept de maison onirique : « au lieu de rêver à ce qui a été, nous rêvons à ce qui aurait dû être, à ce qui aurait à jamais stabilisé nos rêveries intimes ». « Combien de gens, et pas seulement des malades, fixent une porte en pensant qu'elle limite leur sort », dit encore ailleurs Simenon. La symbolique de la porte, un moment localisée dans le roman en bordure de la place des Vosges à Paris, relève avant tout de l'imaginaire poétique.

Anne MATHONET, *Chambre close et voyeurisme* 329

Chez Simenon, les détails de l'intimité actorielle sont manifestement sélectionnés pour leur valeur signifiante dans une image qui se construit avec rapidité, en quelques traits. Certains de ces éléments du décor apparaissent de façon récurrente dans les textes où ils concrétisent la poétique simenonienne de l'espace. Le lieu clos, cocon protecteur pour le héros solitaire, en fait partie. De même, l'ouverture qui favorise l'échappée du regard vers un quotidien rassurant est omniprésente. Mais elle permet aussi son intrusion indiscrète dans un ailleurs désiré et rejoint ainsi à distance.

Noël SIMSOLO, *L'encadrement du désir en tous lieux chez Georges Simenon* 341

Simenon écrit en jouant de l'encadrement, virtuel ou visuel, en tous lieux. Ce cadre impose la scène des confessions. L'encadrement du désir est le point de départ nécessaire à la métamorphose, au récit, à la vie, à la chute, puisque ce

théâtre n'existe que par l'écartèlement des personnages qui s'y trouvent et que tout y est conçu sur le regard et sur la place de ce regard.

Le cadre, c'est l'architecture qui nous l'impose. Liée au regard, elle met le désir en écran par le biais d'une fenêtre ou d'une vitrine. Si bien qu'auteur, lecteur et personnage sont tous impliqués dans l'obligation de voir leur désir ainsi encadré hors des notations documentaires, géographiques ou historiques. Car, chez Simenon, le moment de vérité repose sur cette abstraction des circonstances extérieures.

- Salvatore CESARIO, *De La Prisonnière à La Femme endormie. Proust et dépassement de Proust chez Simenon* 357

Il existe, d'une part, une grande identité thématique et instrumentale entre l'auteur de la *Recherche du temps perdu* et celui de la *Recherche de l'homme tout nu* : une comparaison entre deux micro-récits extraits de *La Prisonnière* et des *Dictées* le montre bien. D'autre part, émergeant du cœur même de cette identité, une profonde différence se fait jour : si, pour Proust, l'œuvre prime sur la vie, pour Simenon, la vie prime sur l'œuvre. Pourtant, si Simenon abandonne l'écriture pour vivre dans la *petite maison* de Lausanne, cela ne signifie pas qu'il n'est pas un grand écrivain (Eskin), mais tout simplement qu'au niveau existentiel — sauf les niveaux thématique et instrumental —, il est écrivain autrement que Proust.

- Alain BERTRAND, *Georges Simenon ou la parole humanisante* 371

Contre la tyrannie des technocrates du savoir, l'acte de lire rencontre la totalité de l'être lorsqu'il est pratiqué avec le dessein de mieux sentir et de mieux comprendre ce que l'on vit. Dans cette perspective, celle d'une lecture humanisante, l'œuvre de Simenon constitue un des phares du xx^e siècle tant elle rencontre les préoccupations des adolescents et des adultes.

- Louis NUCÉRA, « *Il ne sortait jamais de son arrondissement, mais il y mettait l'univers* » (Paul Arène) 381-396

Rendre hommage à Georges Brassens est une des règles de conduite de ma vie. Je dois trop à cet homme en majesté pour ne pas dire, en chaque occasion (les provoquant, s'il le faut), ma reconnaissance. C'est ce que j'ai essayé d'écrire, une fois de plus. « Montrer et ne pas démontrer » est une directive que l'écrivain (celui que les idéologies délaissent) doit respecter. J'ai montré Brassens tel que je l'ai connu, je l'ai montré en racontant ce que je savais de lui. Ce que j'ai rapporté a-t-il intéressé ? Je le souhaite. De toutes façons, je ne pouvais faire mieux. Il arrive que le souvenir d'une grande amitié nous paralyse quelque peu.

TRACES 8

- Salvatore CESARIO, *L'Homme à la cigarette : J.K. Charles + Boucheron → Sim + Maigret → Georges Simenon* 9

L'Homme à la cigarette est le roman populaire le plus intéressant au point de vue de la genèse de Maigret ; en fait, les deux héros du roman, J.K. Charles et Boucheron, soumis à un processus d'incorporation l'un de la part de l'autre, deviennent un seul héros et le héros produit par cette synthèse est Maigret. Il est extraordinaire que l'acte de naissance de Maigret soit un acte d'incorporation, parce qu'à la base de la méthode de Maigret, il y aura justement l'incorporation, un des mécanismes de l'identification.

Benoît DENIS, *La genèse du héros médiocre. Simenon à l'époque Fayard* 27

La « période Fayard » (1931–1934) a marqué l'entrée de Simenon dans la littérature officielle, ainsi que la mise au point progressive d'un style de roman qui, se dégageant des modèles feuilletonesques antérieurs, a procuré à l'auteur une relative légitimité. L'article vise à décrire, à travers le personnage paradoxal du « héros médiocre », comment s'est construit le romanesque simenonien, avec ses enjeux tant idéologiques et sociaux (la médiocrité comme vecteur d'une transaction sociale problématique) que littéraires et stylistiques (la médiocrité comme thème à fonction distinctive, substituant à une logique de la sérialité une stylistique de la redondance). On a ainsi voulu cerner ce qui fait le prix du romanesque simenonien, et notamment sa capacité de s'affranchir, sans en avoir l'air, d'une conception naturaliste du personnage comme « idéal-type ».

Abdelouahed MABROUR, *Quelques traits stylistiques de la description chez Simenon* 43

En dépit de ce qui est dit au sujet des limites de la description, en tant que catégorie narrative, dans l'œuvre policière de l'écrivain liégeois — la nature générique de la production y est certainement pour quelque chose —, elle joue un rôle non négligeable dans la structuration du récit.

Ce travail tente de mettre en évidence, d'un point de vue stylistique, l'organisation de certains aspects du système descriptif dans quelques passages du *Pendu de Saint-Pholien*. Deux procédés d'ouverture d'une description ont été examinés dans leurs rapports à l'expansion prédicative.

Michel LEMOINE, *Du quai des Orfèvres à la brasserie Dauphine : état des lieux* 61

Parmi les nombreux lieux parisiens présents dans l'œuvre de Simenon, le quai des Orfèvres est quantitativement le plus représenté, ce qui se comprend aisément puisqu'il s'identifie à la Police Judiciaire et à Maigret. Roman après roman, l'évocation du monde de la PJ se construit par petites touches évocatoires, se complète jusqu'à recevoir les traits définitifs qui demeurent dans l'esprit du lecteur. En ressortent les images de l'escalier, de la salle d'attente, du bureau de Maigret et des locaux de l'anthropométrie. L'itinéraire se poursuit par une visite de la brasserie Dauphine voisine où Maigret et ses collaborateurs se sustennent si souvent qu'elle est devenue comme une sorte de succursale de la PJ.

Paul MERCIER, *Le Relais-d'Alsace ou le cambriolage littéraire de Georges Commodore* 87

Le premier roman sans Maigret publié sous le patronyme de Georges Simenon avait surtout jusque-là retenu l'attention par son cadre géographique unique dans l'œuvre, le col de la Schlucht, reliant les Vosges et l'Alsace. Si cette fiction, par le personnage du Commodore, rappelle l'aventure des romans populaires et si M. Serge emprunte certains traits à un Stavisky non encore poursuivi par les affaires, la dimension poétique de ce roman est la plus intéressante. En exploitant très largement les possibilités offertes par un site magnifique et les ressources d'une enquête ethnologique sur la vie quotidienne d'une pension hôtelière, Simenon prête au Commodore des ambitions et un destin... qui s'inspirent avant tout de l'univers du romancier et de son idéal littéraire : devenir en littérature un cambrioleur de génie. Ou comment suggérer, avec la manière : « J'aurai le prix Nobel à 40 ans ».

Une exposition sur *Le Relais-d'Alsace* a été réalisée, elle est encore disponible.

Anne MATHONET, *Proposition d'analyse* 113

Les catégories d'investigation proposées par Gérard Genette dans *Figures III* ont permis à des étudiants de première licence de montrer que l'écriture « traditionnelle » de Simenon, presque transparente à la réalité décrite, relevait d'une composition technique particulière et intéressante à décrire. Dans les limites des catégories proposées, ils ont appris à définir quelques traits du récit simenonien, à nuancer les concepts théoriques et à préciser l'intérêt des techniques narratives observées.

Joseph BYA, *En arpentant L'Horloger d'Everton* 131

Dans la perspective où les choix thématiques de Simenon pourraient bien construire une mythologie de la médiocrité du xx^e siècle, l'articulation entre la banalité du fait divers et le dispositif du texte qui dirait celui-ci serait significative et spécifique.

Ainsi, l'*incipit* de *L'Horloger d'Everton* manifeste du mystère : au laconisme de l'uniformité quotidienne s'oppose l'annonce de ce qui va très vite la troubler. L'écriture semble ici minimale et « zéroïque », avec une volonté d'utiliser les fameux « mots-matière », dans une esthétique de l'évitement et de la soustraction.

De même, la suite du roman n'étonne pas : intrigue banale, médiocrité du lieu et du milieu, personnages sans relief. Mais la fin joue « psychanalytiquement » sur une transformation de l'image de soi : Galloway, l'horloger, se sent libéré, malgré le désastre dans lequel l'a plongé son fils. Il vient en effet de retrouver un temps *juste*, qui transcende le temps des horloges, et il rejoint enfin sa *différence identitaire*.

Danielle BAJOMÉE, *Le temps retrouv(e) d'un Horloger* 157

L'Horloger de Saint-Paul (Tavernier, 1973) est d'abord perçu comme une adaptation simple de *L'Horloger d'Everton* (Simenon, 1954), mais on constate que le film soumet le livre à une triple torsion : géographique, temporelle et politique. L'action se situe désormais à Lyon juste après 68 et l'adaptation se révèle progressivement contaminée. Le personnage du policier doit beaucoup à Maigret et opère la jonction ou l'interpénétration de Maigret dans un film adapté d'un roman « psychologique » de Simenon. Bien des éléments politiques ajoutés font en outre du film une satire sur-politisée.

Le travail de Tavernier ne s'arrête pas là puisque l'Horloger, incarné par Noiret, réapparaît dans *Une Semaine de vacances* (Tavernier, 1980). Créé par Simenon, l'Horloger quitte le carcan du roman qui lui était consacré pour vivre, dans un film, une vie d'après-roman. De plus, il faut signaler que Noiret incarnera, après *L'Horloger de Saint-Paul*, bien des personnages simenoniens.

Bernard ALAIVOINE, *Simenon voit rouge* 169

Depuis l'Antiquité, le rouge est probablement la couleur qui fascine le plus et donne lieu aux interprétations les plus nombreuses. Or, à la simple lecture de l'œuvre de Simenon, on s'aperçoit que le rouge est la couleur la plus employée par le romancier. Les petits objets ou végétaux rouges disséminés dans le récit attirent l'attention du lecteur et peuvent être chargés de sens. Mais il y a aussi ces paysages empourprés qui signifient simplement la vitalité heureuse, l'équilibre et la beauté. Enfin, le domaine le plus significatif de cette couleur est certainement le vêtement féminin : ainsi le motif de la robe rouge traduit-il sans ambiguïté une certaine sensualité. La couleur préférée de Simenon a donc à la fois des qualités esthétiques et une fonction symbolique, mais il convient de ne pas céder à une interprétation hâtive en isolant le rouge des autres motifs d'origine sensorielle.

C'est en effet l'aspect combinatoire de ces sensations qui donne sens et originalité à l'écriture de Simenon.

Michel CARLY, *Simenon, une littérature de gares* 187

À plus d'un titre, la gare fait partie de la géographie simenonienne. L'homme et ses personnages s'y complaisent. Leur destin y est parfois lié.

Certaines gares sont associées à des moments de l'homme Simenon : étapes du reporter, annonce de la mort du père, arrivée à Paris, signification onirique de la mort de Marie-Jo.

Parfois mise en scène dès l'*incipit*, la gare, dans les romans de Simenon, présente une thématique variable : passage, ouverture, sas, piège, zone d'attente, etc. Pour en traduire toute la poésie, Simenon va jusqu'à utiliser un montage cinématographique cohérent, comme il le fait dans *Pietr-le-Letton*.

Philippe PROOST, *Simenon, l'enfant de cœur au ban de l'Église?* 211

Certains critiques littéraires et grands libraires reprochent à Simenon d'avoir favorisé la description de l'ambiance plutôt que le style de l'écriture. D'autres vont plus loin et déconseillent la lecture d'un bon nombre de ses livres ou émettent de sérieuses réserves sur leur valeur morale. Parmi ces censeurs, il convient de citer la revue *Indications*, une publication de la « Commission de lecture de la Jeunesse Catholique Française », l'abbé Sagehomme dans son *Répertoire alphabétique des auteurs*, l'abbé Louis Bethléem dans *Romans à lire et à proscrire* et *France Monde Catholique*.

Il en va de même pour les films réalisés d'après les romans de Simenon. Ainsi, dans le *Répertoire général illustré des films* de 1949, treize films sont repris dont dix sont « à déconseiller » ; la revue *Film et famille* est du même avis.

Michel LEMOINE et Christine SWINGS, *Inventaire des contes et nouvelles de Simenon signés de pseudonymes* 225-257

TRACES 9

GEORGES SIMENON ET L'EXOTISME

Jean-Marc MOURA, *L'exotisme, une notion aux significations voyageuses* 9

On tente ici de débrouiller les différentes acceptions du terme « exotisme » avant de préciser en quoi il peut concerner l'œuvre de Simenon. La notion d'*exotique* possède une acception objective, neutre : représentation de l'étranger, et une acception impulsive, évaluative : réduction de l'étranger au spectaculaire. Le jeune Simenon semble avoir pratiqué le premier exotisme dans les années vingt. Mais il faut envisager toute la gamme de l'exotisme afin d'évoquer la situation du Simenon ultérieur dans le contexte d'un exotisme européen, avec cette inflexion majeure engendrée par les rapports coloniaux, puis post(neo)-coloniaux. On constate que Simenon s'illustre dans le reportage, comme en témoigne *L'Heure du nègre*, et que ses romans africains développent une vision anti-colonialiste. Son œuvre est dès lors justiciable d'une analyse en termes d'exotisme, à la fois sur un plan théorique et en ce qu'elle rencontre de grandes préoccupations de l'entre-deux-guerres.

Michel LEMOINE, *Fragments « exotiques » dans les fictions non exotiques* 21

Les voyages à travers le monde accomplis par Simenon dans les années trente ont inspiré des fictions ayant pour cadre certaines des contrées lointaines visitées

alors, mais nous entendons plutôt scruter ici les romans et les nouvelles non exotiques, c'est-à-dire la grosse majorité de l'œuvre, afin d'y faire l'inventaire de l'infime part d'exotisme qu'ils contiennent. Ces fragments constituent peut-être, en effet, ce qui a le plus marqué Simenon ou ce qui a surnagé dans son esprit quand il a eu le sentiment d'avoir épuisé le sujet ailleurs. De la Turquie à la Nouvelle-Zélande en passant par la côte soviétique de la mer Noire, l'Afrique équatoriale, Panama, la Colombie, l'Équateur et Tahiti, on peut ainsi faire le tour des thèmes, motifs et situations exotiques les plus saillants.

Michel CARLY, *Un locataire à Charleroi ou l'Égypte noire des terrils* 47

Pourquoi parler d'exotisme à propos du *Locataire*, roman « encré » dans le Pays Noir en Hainaut belge ?

L'exotisme du *Locataire* est un exotisme pareil à ces « villes grises feutrées de pluie, aux quais noirs et boueux » : un exotisme noir. Simenon découvre cette « poésie des lieux tristes » en janvier 1933. Ce Charleroi meurtri par les grèves, étouffé par la crise, Simenon va l'aimer, le photographier, le humer, s'en imbiber pour en traduire, dans *Le Locataire*, l'atmosphère sans y mêler le drame social. Avec les turqueries ressassées par le héros, cet exotisme à la *Germinal* structure le roman et lui donne la force duelle de la vie et du désespoir.

Jacques LECARME, *Les lointains : colonies et banlieues* 63

Paul MERCIER, *Sonia, Nejla, Nouchi, Lelia et les autres. Les Orientales dans Les Gens d'en face et Les Clients d'Avrenos de Simenon* 67

En rompant avec l'écriture des romans populaires, Simenon s'était juré de ne prendre pour cadre romanesque que des lieux où il aurait séjourné. On dispose alors d'une double série, celle des reportages et celle des romans dits exotiques, et on peut suivre la métamorphose du journaliste reporter en narrateur d'une intrigue romanesque.

Les deux pays visités, la Turquie et la Géorgie, sont l'un comme l'autre à peine sortis d'une guerre civile et subissent des transformations radicales de leurs structures politiques. Dans ces romans, Simenon cherche à comprendre comment des étrangers au pays, des gens gravitant dans ou autour des consulats, peuvent supporter ces bouleversements dans la vie quotidienne et d'abord dans leurs relations avec des femmes. Les femmes ne sont pas plus différentes ici qu'ailleurs. Elles ne cessent d'intriguer les hommes autant par leur sexualité que par leur énergie à se sortir des situations les plus délicates, à condition de n'être pas trop amoureuses et donc d'échapper à la mort...

Léon-François HOFFMANN, *Georges Simenon et La Prêtresse des Vaudoux* 111

Sous le pseudonyme Christian Brulls, Simenon publie en 1925 un roman d'aventures, *La Prêtresse des Vaudoux*, dont l'action se déroule en Haïti. Trois Blancs à la recherche d'un trésor y sont forcés de se défendre contre des indigènes cruels, stupides et superstitieux. La flore et la faune que décrit Simenon sont peut-être celles de l'Afrique équatoriale, mais n'ont rien à voir avec celles des Antilles. Sa description de ce qu'il prétend être le vaudou est tout à fait dans la ligne des évocations qu'en donnent les spécialistes de littérature d'épouvante. *La Prêtresse des Vaudoux* illustre bien le caractère mélodramatique des romans d'aventures destinés au grand public de l'époque, ainsi qu'un racisme méprisant envers les Noirs qui n'est pas à l'honneur du romancier.

Pierre DELIGNY, « *Un exotisme qui vient du froid* » 121

Un exotisme qui vient du froid... et aussi des encyclopédies, dictionnaires et récits de voyageurs. Expliquons-nous : au contraire des romans que Simenon écrira de 1930 à 1972, l'action des vingt-sept romans d'aventures exotiques, écrits dans les années vingt et signés Georges Sim ou Christian Brulls, se déroule en des pays que leur auteur ne connaît pas (ou n'a pas encore visités). Quant aux sept titres que nous traitons ici, il nous y embarque jusqu'en des contrées où *il ne mettra jamais les pieds* : la Terre de Feu (*Les Voleurs de navires*, *Le Monstre blanc de la Terre de Feu*), le Grand Nord canadien (*Le Roi des glaces*, *Le Lac d'angoisse*, *Le Désert du froid qui tue*), les parages du Groenland et de l'Islande (*L'île des maudits*), et même l'Antarctique (*Un Drame au pôle Sud*) ! Alors, accrochez vos ceintures et couvrez-vous chaudement...

Bernard ALAVOINE, *Le bateau, lieu exotique privilégié?* 163

Georges Simenon n'a jamais caché son intérêt pour les bateaux depuis les voyages à bord du « Ginette », de l' « Ostrogoth » ou de plusieurs paquebots de ligne. Ainsi dans ses romans, le bateau — objet des rêves les plus fous — est d'abord l'instrument d'une aventure exotique et expression d'un appel du large. Mais assez vite, la découverte des faux paradis et la déception viendront nuancer cette aspiration. Le bateau devient alors l'instrument de la fuite, lieu inquiétant à l'image de la contrée exotique à laquelle le héros veut échapper, mais aussi ultime refuge pour ce dernier. En raison de cet attrait-déception, le bateau de Simenon reste une énigme : à la fois représentation et négation de l'exotisme, il reste cependant cohérent dans sa continuité, comme s'il représentait une quête permanente de l'enfance pour le romancier.

Pierre PETIT, *Vu des Antipodes : versions africaines de l'exotisme* 179

Anthropologie et littérature exotique — exemplifiée ici par *L'Heure du Nègre* — partagent un intérêt pour des traits culturels non occidentaux. Mais si la première s'efforce de les replacer dans leur cadre social, la seconde les décontextualise pour servir ses desseins littéraires. Extraits du contexte qui leur donne sens, ces traits deviennent des « signifiants flottants » pouvant servir à une multitude d'usages selon le mode du « bricolage » (Lévi-Strauss). Sur base de recherches de terrain chez les Luba et les Bwile, l'article montre que les cultures africaines traitent l'exotisme selon un procédé semblable : fascinées par l'Ailleurs — perçu comme source de multiples pouvoirs —, elles se sont approprié des éléments de la culture occidentale (télévision, etc.) et les ont décontextualisés pour les intégrer dans le discours religieux local, où ils servent de métaphores pour contacter le monde invisible.

Pierre HALEN, *Propositions sur l'exotisme, avec une esquisse de Simenon en écrivain colonial* 193

Quel usage rigoureux peut-on faire aujourd'hui de la notion d'exotisme ? Au-delà du constat qu'on peut dresser de son sens historique et de ses acceptions chargées par l'idéologie, il est possible d'entendre le terme comme un concept dans une double perspective anthropologique (identitaire) et rhétorique (formes, genres, modalités d'écriture). Il faut pour cela reconsidérer la phraséologie courante à propos de l'autre et de l'altérité. Les propositions reprises ici sont suivies de considérations sur Simenon dans le contexte de la littérature coloniale de l'entre-deux-guerres. Sur son originalité relative (nier l'exotisme comme imaginaire). Sur sa position au sein de l'« exotisme critique ». Sur sa conformité aussi, par rapport au discours ambiant, et sur ses ambiguïtés.

- Danièle LATIN, *Réflexions sur Simenon et l'exotisme : Le Coup de lune sur fond de discours historique* 209

- Abdelouahed MABROUR, *La récurrence lexicale dans Le Coup de lune : reprises et répétitions* 213

Cette étude consiste à souligner l'importance que revêtent les modes de terminaisons de textes, à travers l'examen d'un segment achevant *Le Coup de lune*, l'un des romans dits « exotiques » de Simenon.

La surdétermination sémantique et stylistique de ce lieu stratégique est illustrée, dans ce texte qui raconte le séjour (perturbé et perturbant), en Afrique, d'un jeune Français, par la concentration massive de l'expression « ça n'existe pas... » L'analyse tente de mettre en rapport cette forme clausulaire, autour de laquelle s'organise le réseau stylistico-sémantique, avec les différentes répétitions et reprises de l'ensemble du texte.

- Jean-Louis DUMORTIER, *Anticolonialisme patent et racisme larvé. L'effet idéologique de L'Heure du nègre* 229

Le reportage intitulé *L'Heure du nègre* peut être abordé comme un texte susceptible de confirmer ou d'infirmer une idéologie.

Au terme d'une analyse qui porte sur l'évocation du cadre naturel, puis, surtout, sur celle des groupes humains (les Noirs, les Blancs) formant une société très stratifiée dans chacune de ses composantes, nous mettons en doute l'antiracisme proclamé par Simenon à la fin de sa vie. *L'Heure du nègre* est incontestablement un ouvrage imprégné de stéréotypes racistes : femmes lascives et vénales, hommes résignés, insensibles, dépourvus de sens moral, Noir puéril singeant l'homme blanc dans les aspects les plus dérisoires de sa culture.

Certes le reportage tourne en ridicule une entreprise coloniale collective et institutionnalisée, mais il entretient le mythe d'un âge d'or du colonialisme, où des héros solitaires compensaient leurs exactions par un paternalisme convenant à la mentalité enfantine des autochtones.

- Benoît DENIS, *L'Heure du nègre : l'Afrique recomposée de Simenon* 263

Reportage paru en six livraisons dans l'hebdomadaire *Voilà* en 1932, *L'Heure du nègre* est à tous égards un texte déroutant : excentrique dans la production de Simenon, très différent des reportages ou journaux de voyage publiés à la même époque, ambigu idéologiquement, il apparaît en première instance comme une critique prophétique du colonialisme et une dénonciation agressive de l'exotisme stéréotypé alors en circulation. À bien y regarder, la représentation de l'Afrique que Simenon y construit s'avère néanmoins beaucoup plus subtile et décisive : opposant, dans un mélange de répulsion et d'empathie, la médiocrité d'un monde colonial en décomposition à l'insondable absurdité d'un continent africain sauvage et cruel, dont seuls les indigènes, dans leur ingénuité primitive, peuvent prendre la mesure, Simenon invente dans ce reportage la notion de l'« homme nu », qui deviendra le moteur principal de la transaction idéologique dans ses romans ultérieurs.

- Lucille F. BECKER, « *L'exotisme n'existe pas* ». *Paysages intérieurs de Georges Simenon* 281

L'omniprésence du « tragique quotidien », ce vide de l'âme et de l'esprit perçu par Simenon dans les tropiques, reflète la *Weltanschauung* du romancier et se retrouve de manière tout aussi convaincante dans tous les personnages de son

œuvre. Comme les *Tableaux parisiens* de Baudelaire présentent uniquement les horreurs et les misères de Paris, la mort rôdant à chaque tournant, la vision des tropiques de Simenon est déformée à ses propres fins, négligeant la beauté des lieux pour ne tenir compte que de son aspect triste et hostile.

Salvatore CESARIO, *Être-en-état-de-roman — devenir-roman* 297

L'article tente de démontrer l'existence, dans l'écriture simenonienne, d'un mouvement à partir d'une position sédentaire — être-en-état-de-roman ou être-en-roman — vers une position nomade qu'il définit : devenir-roman. Ce faisant, certaines hypothèses sont émises ; par exemple, celle que Simenon ne s'identifie pas à ses personnages (même pas à Maigret, son personnage principal), mais qu'il devient et que, de toute évidence, le moment central de ce « devenir » de Simenon est son « cesser d'être ce qu'il est », son devenir-rue, son devenir-rat de quai (*Un Homme comme un autre*) : son devenir-roman.

Freddy BONMARIAGE, *Les photographies de Simenon et l'édition électronique* 313-326

L'édition électronique apporte par sa méthode une aide certaine dans le domaine de la littérature : diffusion du livre, vulgarisation, recherches. Elle peut aussi constituer un accompagnement privilégié quand le sujet exploité correspond à son potentiel. C'est le cas pour l'œuvre de Simenon.

En effet, la force d'expression de l'image, cette représentation des lieux situés entre la réalité et la fiction propre à cet univers romanesque, peut inspirer des créations audiovisuelles dans le multimédia. Et comme Simenon a montré lui-même son attrait pour la photographie, par ses écrits et surtout par sa collection de photos originales, pourquoi ne pas travailler sur cette matière au départ ?

TRACES 10

Benoît DENIS, *Lettres américaines de Georges Simenon à André Gide (1945-1950)* 11

Dans leur grande majorité inédites, les lettres que Georges Simenon a adressées à André Gide entre 1945 et 1950 depuis l'Amérique du Nord permettent de reconstituer la dernière phase de l'amitié littéraire qui s'est nouée, dès le milieu des années trente, entre Gide et Simenon. Elles viennent conclure, en mode mineur, une relation dont l'enjeu semble bien avoir été pour les deux épistoliers l'obtention d'une reconnaissance littéraire pleine et entière pour Simenon.

Bernard ALAVOINE, *Les Voleurs de navires : un des terreaux où Simenon germaît sous Georges Sim?* 53

À la lecture des romans populaires de Simenon, on a peine à penser que ces œuvres un peu bâclées sont de la même plume que les « Maigret » et surtout les « romans durs ». Il existe pourtant des rapprochements intéressants entre les deux productions et, à travers un roman publié en 1927 chez Tallandier — *Les Voleurs de navires* —, on a voulu trouver l'origine de certains personnages ou thèmes fortement récurrents dans l'œuvre future. Si on prend soin de la dégager des stéréotypes et poncifs liés au genre populaire de l'époque, cette œuvre de jeunesse sans prétention fait apparaître notamment un type de héros masculin — à la fois jeune, ambitieux et angoissé — qui reviendra régulièrement dans dix

romans publiés de 1931 à 1947. Mais il y a aussi des situations, des thèmes (comme la paternité), un style enfin qui sont en germe dans ce roman populaire écrit trop rapidement, mais non dénué d'intérêt.

Sandro VOLPE, *Pas feutrés : palimpseste simenonien* 67

En l'espace de deux ans, du début 1947 à la fin 1948, Simenon revient trois fois à la même histoire, avec la trilogie formée par la nouvelle *Le Petit Tailleur et le chapelier*, la version *Bénis soient les humbles* et le roman *Les Fantômes du chapelier*. De la nouvelle au roman, le tailleur et le chapelier — deux perspectives complémentaires, liées par une complicité muette et nécessaire — s'affrontent dans une sorte de contrechamp investigateur. C'est un univers rempli de sons feutrés et d'effluves importuns, d'objets trouvés et de mystérieuses lacunes : dans la séquence temporelle des *Fantômes*, une semaine a complètement disparu, avalée dans une ellipse totalement invisible. Tant de réécritures ne pouvaient pas ne pas laisser ces traces qui révèlent les procédés d'un écrivain, avec son irrésistible tentation, au moins une fois, de revenir sur le lieu du crime.

Paul MERCIER, *La voie souterraine dans Feux rouges* 93

Le titre de cette étude sur *Feux rouges* est emprunté à Dostoïevski. La ruée estivale des automobilistes vers les plages de la côte Est, le trafic autoroutier infernal en 1953 ont moins d'importance que la déconnexion (M. Legrand), le sentiment d'un vide qui s'empare du héros sous l'effet de la rupture des rythmes quotidiens et celui de quelques verres de rye. Dans ce roman de crise, le héros éprouve une lente et profonde sensation d'humiliation, alors qu'il se réjouit secrètement d'être l'otage d'un prisonnier en cavale et que ce dernier vient de violer sa femme. Au plus vif du sentiment de sa déchéance, il trouve l'énergie nécessaire pour reprendre confiance dans sa vie de couple et pour admettre que leur agresseur n'est pas un homme très différent de lui. L'influence de Dostoïevski n'est pas ouvertement revendiquée par l'auteur, bien qu'elle n'ait jamais été aussi puissante depuis *La Tête d'un homme*.

Abdelouahed MABROUR, *Un aspect de la description chez Simenon : la caractérisation adjectivale. I. – Considérations d'ordre morphologique* 109

Cette étude examine, dans les dix-neuf romans du premier cycle de la série policière « Maigret », l'un des aspects les plus solidaires d'une description : la caractérisation adjectivale.

L'aperçu quantitatif a permis de fournir des indications numériques relatives à la présence des adjectifs dans le corpus, leur moyenne de fréquence et leur indice de variété.

Ces données statistiques ont contribué à mettre en lumière la distribution des différents groupements adjectivaux (primaires, dérivés : suffixaux, participes, préfixaux, parasyntétiques et composés) dans une partie de l'œuvre simenonienne. Elles ont permis également de dégager quelques valeurs stylistiques se rapportant au genre qui a fait la renommée de l'écrivain liégeois.

Anne MATHONET et Françoise TILKIN, *L'étude du récit de paroles dans une production sérielle. Les « Maigret » de Georges Simenon* 125

La technique narrative du récit de paroles et les modalités de son insertion dans la construction romanesque sont souvent révélatrices du projet scriptural qui anime l'auteur. En ce sens, la place de la composante dialogale, que l'on devine d'emblée essentielle dans les « Maigret » de Simenon, méritait une analyse attentive.

L'aspect sériel des textes et leur nombre justifiaient l'interprétation statistique du phénomène dialogal en termes d'évolution chiffrée, mais aussi l'ouverture à une perspective d'explication. On a ainsi pu dégager des liens étroits entre le pourcentage de discours direct et certains choix stylistiques ou structurels de l'auteur. Cette approche a permis de donner un éclairage explicatif à l'augmentation singulière de la proportion de dialogues au sein de la série.

Michel LEMOINE, *Lieux sans nom et noms de lieux inventés* 137

Il s'agit d'un relevé systématique et complet de tous les lieux sans nom et de tous les noms de lieux inventés contenus dans l'œuvre romanesque de Simenon. Sont ainsi envisagés, selon cette perspective et dans l'ordre chronologique rédactionnel, quatre-vingt-quatorze romans et nouvelles signés de pseudonymes, puis cent trente-neuf romans et nouvelles signés du véritable patronyme, chacun d'eux contenant au moins une des particularités qui nous intéressent ici. Ce relevé, qui prolonge l'étude amorcée dans le n° 4 de *Traces*, s'accompagne de commentaires succincts, de nature génétique ou autre, lorsque ceux-ci s'imposent.

Claude MENGUY, *Simenon : « sites classés »* 179

Visites guidées et illustrées dans le sillage de Simenon. À travers commentaires, cartes postales anciennes et photographies, nous tentons de montrer l'aspect de certains hauts lieux simenoniens tels que l'écrivain les a connus ou les a évoqués à travers ses fictions, de Morsang-sur-Seine à Vouvan, en passant par Saint-Thibault, Tracy, Paray-le-Frésil, Nevers, la parisienne rue Caulaincourt, l'île à Pommier, Lyon, Ouzouer-sur-Trézée, Seichebrières, Ingrannes, la Cour-Dieu et Port-en-Bessin.

Pierre DELIGNY, *Simenon et Maigret de retour à Concarneau ou Les Nouveaux Mystères du Chien jaune* 227

Comment Simenon a-t-il découvert en 1930 ce port breton qui servira de cadre spatial à deux de ses romans, *Le Chien jaune* et *Les Demoiselles de Concarneau*? L'hôtel de l'Amiral existe-t-il vraiment? En quelles circonstances *Le Chien jaune* s'est-il retrouvé dès 1932 au cinéma et, à deux reprises, plus tard, à la télévision? Au fait, pourquoi jaune, ce chien? etc. etc. Les lecteurs désireux d'obtenir de plus amples informations sont chaudement invités à se rendre eux-mêmes à Concarneau (Finistère) pour complément d'enquête sur place!

Michel CARLY, *Sur les routes de l'Arizona avec quatre Simenon en poche* 293

Ce récit, sous la forme d'un *road book* illustré de nombreuses photos, parcourt le sud de l'Arizona à la recherche des lieux où a vécu Simenon de 1947 à 1949. Il explore les sites réels que le romancier a inclus dans ses fictions : *La Jument-Perdue* à Tucson, Bisbee et Tombstone, *Maigret chez le coroner* à Tucson et Nogales, *Le Fond de la bouteille* de Nogales à Tumacacori. Y est également restitué le véritable cadre final de *Crime impuni*. L'article reconstitue enfin la vie de Simenon et de ses proches dans ce paysage siliceux et étouffant, des moments qui allient la sérénité, le doute et d'agressifs déséquilibres.

Pierre DELIGNY, *Inventaire des billets quotidiens de Georges Sim à la Gazette de Liège de novembre 1919 à décembre 1922 (première partie)* . . . 337-420

Le Fonds Simenon

D'abord installé dans une salle de la Bibliothèque Générale de l'Université, place Cockerill, le Fonds Simenon se trouve, depuis novembre 1981, au premier étage du château de Colonster, à l'orée du campus universitaire du Sart Tilman.

Il réunit des documents aussi nombreux que variés qui en font à la fois une bibliothèque, un fonds d'archives et un musée.

On y trouve 80 manuscrits correspondant à la production romanesque des années 1940 à 1972, les cassettes et dactyls des « dictées », l'exemplaire nominatif des 72 volumes des œuvres complètes publiées par les éditions Rencontre, les différentes éditions en français et dans 33 langues étrangères des romans signés Georges Simenon, les contributions à la *Gazette de Liège* entre 1919 et 1922, les romans populaires et les contes publiés sous 17 pseudonymes (dont le plus fréquent est G. Sim) entre 1921 et 1937, les reportages et interviews réalisés par Simenon entre 1931 et 1946.

Ajoutons à cela les ouvrages de la critique, les mémoires universitaires, les anthologies scolaires, les milliers d'articles écrits dans la presse au fur et à mesure des parutions, les cassettes et vidéo-cassettes d'interviews de Simenon, la correspondance d'écrivains et d'amis célèbres (Gide, Cocteau, Pagnol, Keyserling, Miller, Fellini, Renoir, ...).

Citons encore les quelque 2 000 photos permettant de suivre toutes les étapes de la vie et de la carrière de Georges Simenon, des vidéo-cassettes de films ou téléfilms, des photos de films, les originaux des portraits de Simenon par Vlaminck, Buffet et Cocteau, une reproduction miniature de la statue de Maigret à Delfzijl, des diplômes et médailles honorifiques, une collection de pipes, ...

Le Fonds Simenon s'accroît régulièrement tant par les envois que continue à assurer l'entourage du donateur que par l'achat de pièces nouvelles.

De par la volonté du donateur lui-même, le Fonds Simenon est tenu à la disposition des étudiants et des chercheurs. Il est aussi accessible aux non-spécialistes et aux groupes sur demande motivée adressée à la gestionnaire du Fonds. Il convient toutefois de noter que les pièces originales ne sont pas prêtées à l'extérieur et que la consultation ainsi que la reproduction de certains documents inédits est soumise à autorisation spéciale.

Adresse du Fonds Simenon :

Château de Colonster, Allée des Érables, B-4000 LIÈGE (Belgique).
Télécopie : + 32 4 366 45 95

Accessibilité du Fonds Simenon :

les jeudis, sauf en période de vacances, sur rendez-vous à convenir avec le conservateur du Fonds, Christine Swings, tél. +32 4 366 52 71 ou 366 30 22.

Saisie des textes :
Georgette PINSAR et Lucy SAUVEUR
Christine SWINGS et Michel LEMOINE

Composition :
Étienne RIGA, T_EX, P_STricks, L_AT_EX (partim)

Achévé d'imprimer le 30 octobre 1998 pour le
compte du Centre d'Études Georges Simenon sur
la presse offset d'Étienne RIGA, imprimeur-éditeur,
à La Salle, B - 4120 NEUPRÉ
Téléphone : + 32 4 372 13 66
Télécopie : + 32 4 372 13 88
E-mail : etienne.riga@skynet.be

ISSN 0778 - 0702

D/1998/0480/39

